LA TRIADE D'HÉLIOPOLIS-BAALBEK

TOME I

ÉTUDES PRÉLIMINAIRES AUX RELIGIONS ORIENTALES DANS L'EMPIRE ROMAIN

PUBLIÉES PAR

M.J. VERMASEREN

TOME CINQUANTE-NEUVIÈME

YOUSSEF HAJJAR

LA TRIADE D'HÉLIOPOLIS-BAALBEK

TOME I

LEIDEN
E.J. BRILL
1977

YOUSSEF HAJJAR
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

LA TRIADE D'HÉLIOPOLIS-BAALBEK

SON CULTE ET SA DIFFUSION À TRAVERS LES TEXTES LITTÉRAIRES ET LES DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES ET ÉPIGRAPHIQUES

TOME I

LEIDEN
E. J. BRILL
1977

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention du Conseil canadien de recherches sur les humanités, dont les fonds proviennent du Conseil des Arts du Canada.

ISBN 90 04 04902 9
90 04 04903 7

Copyright 1977 by E.J. Brill, Leiden, The Netherlands

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or translated in any form, by print, photoprint, microfilm, microfiche or any other means without written permission from the publisher.

PRINTED IN BELGIUM

UXORI OPTIMAE
ET
FILIO CARISSIMO

TABLE DES MATIÈRES

Chaque province ou région, certains sites importants (Baalbek, ʾAïn el-Ǧouǧ, Béryte), sont précédés d'un tableau synoptique auquel il convient de se référer pour plus de détails.

Avant-propos IX
Signes conventionnels XIII
Bibliographie XV

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES ET ÉPIGRAPHIQUES

Syria 3
    Coelésyrie 3
    Abilène et Damascène 179
    Antiochène et Cyrrhestique 188
    Apamène 197
    Emésène 198
    Palmyrène 206
    Phénicie 215
    Provenance syrienne sans autre précision 287
Arabia 303
Syria Palaestina 307
Cilicia 315
Achaia 318
Dacia 319
Pannonia inferior 322
Pannonia superior 325
Raetia 339
Germania superior 341
Britannia 346
Gallia Narbonensis 349
Italia 357

Numidia 402
Aegyptus 405
Musées et collections 406

Les planches I-CXXVIII et les cartes se trouvent à la fin du Tome II

AVANT-PROPOS

L'idée d'entreprendre des recherches sur la triade d'Héliopolis et son culte me fut suggérée, il y a quatorze ans, par feu Henri Seyrig, alors directeur des Musées de France. Depuis lors, mon intérêt pour les questions héliopolitaines ne fit que grandir, avivé par la nécessité d'une étude d'ensemble sur le sujet et favorisé par les fouilles et explorations que j'ai faites, à partir de cette période, à Baalbek et dans la Béqa', durant mes années de service comme archéologue à la Direction des Antiquités du Liban. Cependant, depuis la conception originelle jusqu'à la réalisation finale, mes travaux ont subi de nombreux ralentissements indépendants de ma volonté, voire même des interruptions. La tâche était, en outre, énorme, les possibilités de documentation insuffisantes tant au Liban qu'au Canada, et il fallait étudier sur place, dans les musées où ils sont conservés, les monuments du culte héliopolitain. Aussi les subventions de recherche qui me furent accordées par le Gouvernement Français, le Deutscher Akademischer Austauschdienst et le Conseil des Arts du Canada me furent d'un grand secours, et je voudrais exprimer ici à tous ces organismes ma profonde gratitude.

La recherche entreprise visait initialement à l'élaboration de deux études consacrées l'une aux documents relatifs au culte de la triade héliopolitaine, l'autre à l'Histoire de ce culte. Mais l'ampleur de la tâche, jointe aux interruptions de travail que j'ai évoquées et au risque de devoir retarder encore l'achèvement du présent ouvrage, m'a contraint de différer la rédaction du second dont la documentation est d'ailleurs fort avancée.

Ce livre a donc pour objet l'étude des monuments figurés et des documents littéraires et épigraphiques en rapport direct avec le culte de la triade d'Héliopolis et sa diffusion dans le monde romain. Ce rapport est entendu dans un sens strict, d'où ma décision d'exclure du répertoire les dédicaces à d'autres divinités ou à des empereurs divinisés, ainsi que les représentations figurées étrangères aux membres de la triade, trouvées dans les sanctuaires héliopolitains. L'existence de tels documents est toutefois signalée au passage et leur valeur comme témoins des liens qui peuvent exister entre les divinités auxquelles ils se réfèrent et celles d'Héliopolis n'est pas méconnue, mais j'avoue n'être guère convaincu de l'opportunité d'en faire une étude intrinsèque, comme le veut l'usage établi, et de les insérer officiellement dans un ouvrage consacré au culte de la triade héliopolitaine.

Le même sort est réservé à une série de dédicaces en l'honneur d'empereurs ou de hauts personnages gravées sur des bases de statues et découvertes dans le sanctuaire d'Héliopolis. En dépit de l'intention cultuelle évidente qui a présidé à leur consécration et qui est de placer le personnage honoré sous la protection divine en dédiant sa statue au patron du sanctuaire, ces inscriptions ne méritent pas, comme me le font d'ailleurs observer MM. E. Will, J. Pouilloux et J.-P. Rey-Coquais, le développement explicite qu'aurait entraîné leur insertion dans ce corpus. Seules quatre dédicaces échappent cependant à cette exclusion: les trois premières honorent des prêtres de Jupiter Héliopolitain, la quatrième s'adresse à Septime Sévère *ex responso Iovis Optimi Maximi Heliopolitani*.

J'ai également opéré un choix parmi les documents littéraires en ne retenant que les textes d'auteurs anciens d'époque romaine ou byzantine qui se réfèrent à des aspects de la religion héliopolitaine. Quant aux témoignages anciens qui relatent les péripéties de l'implantation dramatique du Christianisme à Baalbek ou qui abordent l'aspect architectural du grand sanctuaire et sa date de construction, ils sont omis à dessein, mais non ignorés, et la mention qui en est faite çà et là suffit à éclairer le lecteur à leur sujet. Je serai, par ailleurs, amené à y revenir dans l'ouvrage projeté sur le culte héliopolitain qui aura pour cadre général l'étude des prototypes des divinités de la triade, leur aspect théologique, leurs rapports avec d'autres divinités, l'historique de la religion d'Héliopolis-Baalbek, le rituel et les édifices de culte. Ces différents problèmes ont, néanmoins, été abordés à la faveur des témoignages étudiés et repris dans un chapitre consacré à l'iconographie des divinités d'Héliopolis et à leur culte et conçu comme une introduction aux études héliopolitaines. On se reportera également aux *indices* que je me suis efforcé de rendre aussi complets que possible.

Reste enfin à préciser, qu'à part de rares exceptions, je ne me suis pas préoccupé de la chronologie des inscriptions et des monuments figurés non datés qui, dans leur presque totalité, proviennent de découvertes fortuites ou étaient remployés dans des constructions byzantines ou arabes. Notre ignorance, par conséquent, de leur contexte archéologique, la fragilité, quoi qu'on en dise, des données paléographiques, le caractère subjectif d'une datation stylistique à base esthétique sont la cause de mon silence à ce sujet.

Au terme de cet avant-propos, qu'il me soit permis d'évoquer la douce mémoire de Henri Seyrig qui m'inspira le choix du sujet et dont l'apport aux études héliopolitaines fut capital, et d'Otto Eißfeldt qui me fit l'honneur de m'accueillir, en 1966, lors d'un séjour de travail à Berlin à l'occasion duquel j'ai pu profiter de sa vaste science des religions syriennes et orientales. Je dois un hommage particulièrement reconnaissant à mon maître, M. Pierre Demargne, qui a bien voulu accepter de diriger provisoirement cette thèse, et à M. Ernest Will qui, dès son entrée à la Sorbonne, en a poursuivi la tâche avec la même bienveillante attention et dont le concours et les conseils précieux ne m'ont jamais manqué. Je voudrais aussi remercier bien vivement MM. Joël Le Gall, Jean Pouilloux et Jean-Paul Rey-Coquais de leurs remarques pénétrantes et constructives, dont j'ai essayé de faire mon profit. M. Rey-Coquais a eu, en outre, l'obligeance de mettre à ma disposition un exemplaire de sa thèse et de me fournir des clichés. À l'amabilité de M. l'Abbé Jean Starcky, je dois de multiples suggestions et indications précieuses, notamment en matière d'onomastique; qu'il me permette de lui exprimer ici toute ma gratitude.

Je n'oublierai pas, non plus, l'aide de mes anciens collègues au Musée de Beyrouth, ainsi que celle de nombreux savants et conservateurs de musées à travers le monde qui, de diverses façons, m'ont facilité le travail, soit en me procurant des renseignements ou des reproductions, soit en me permettant l'étude et la photographie des monuments dont ils ont la charge. Parmi eux je voudrais remercier nommément et par ordre alphabétique, Mmes. Bertacci, A. Birchall, A. Büttner, F. Forlati, E. Klengel, H. v. Littrow, M. Floriani Squarciapino, M.-L. Vollenveider et N. Waggoner, MM. P. Amiet, R. Böhm, B. Cämmerer, J. Claparède, P. Devambez, L. Djukov, V. Lassalle, G. Le Rider, G. Loÿe, W. Modrijan, R. Noll, A. Parrot, D. Popescu, J. Szilágyi, St. Urbanović, E. Vorbeck et B. Zouhdi. Mes remerciements vont également à Mme. F. E. Derksen-Janssens qui a exécuté les cartes avec beaucoup de compétence. Je tiens enfin à exprimer ma gratitude à M. M. J. Vermaseren pour ses encouragements répétés et l'accueil que lui-même et l'éditeur Brill ont voulu faire à cet ouvrage dans la série des Études Préliminaires aux Religions Orientales dans l'Empire Romain.

SIGNES CONVENTIONNELS

A) *Pour la transcription des lettres arabes*

ا = ā
ب = b
ت = t
ث = ṯ
ج = ğ
ح = ḥ
خ = ḫ
د = d
ذ = ḏ
ر = r
ز = z
س = s
ش = š
ص = ṣ

ض = ḍ
ط = ṭ
ظ = ẓ
ع = ’
غ = ḡ
ف = f
ق = q
ك = k
ل = l
م = m
ن = n
ه = h
و = w, ū
ي = y, ī

B) *Pour la présentation des inscriptions*

Nous utilisons, de façon générale, les signes en vigueur dans les *IGLS* à partir du volume VI[1], sauf en ce qui concerne les lettres fautives dues à une erreur du copiste. Dans ce cas, il nous a paru préférable de rétablir ces lettres et de les encadrer de deux crochets aigus plutôt que de deux parenthèses qui feraient croire que la pierre ne les a jamais portées.

---

[1] Cf. J.-P. Rey-Coquais, VI, p. 8-9, qui renvoie à J. et L. Robert, *La Carie*, II, p. 9-14.

BIBLIOGRAPHIE

I. PÉRIODIQUES

AJA = American Journal of Archaeology.

Al-Machriq (en arabe).

Der Alte Orient.

Ann. arch. de Syrie = Annales archéologiques de Syrie.

Ant. class. = L'Antiquité classique.

Arch. Anz. = Archäologischer Anzeiger.

Arch.-ep. Mitth. aus Österreich = Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Österreich-Ungarn.

Archaeologiai Ertesitö.

Archiv Orientalni.

Archiv für Religionswissenschaft.

Ath. Mitt. = Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts in Athen.

Atti Accad. Lincei - Memorie = Atti della reale Accademia dei Lincei - Memorie (devenu par la suite Atti della Accademia Nazionale dei Lincei - Memorie).

Atti Accad. Lincei - Rendiconti = Atti della reale Accademia dei Lincei - Rendiconti (devenu par la suite Atti della Accademia Nazionale dei Lincei - Rendiconti).

Atti Pont. Accad. - Rendiconti = Atti della Pontificia Accademia romana di archaeologia - Rendiconti.

BCH = Bulletin de Correspondance hellénique.

Berytus.

Biblica.

BMB = Bulletin du Musée de Beyrouth.

Bonner Jahrbücher.

Bull. comm. arch. mun. (ou comun.) = Bulletino della commissione archeologica municipale (puis comunale) di Roma.

Bull. Soc. Antiq. de France = Bulletin de la Société Nationale des Antiquaires de France.

Bull. Soc. arch. d'Alexandrie = Bulletin de la Société royale d'archéologie d'Alexandrie.

Byz. Zeitschr. = Byzantinische Zeitschrift.

CRAI = Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dacia.

Gazette archéologique.

Gazette des Beaux-Arts.

Harv. Theol. Rev. = Harvard Theological Review.

Israel Exploration Journal.

Jahrbuch = Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts.

Jahreshefte = Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien.

JHS = Journal of Hellenic Studies.

Journal asiatique.

Journal des Savants.

JRS = Journal of Roman Studies.

Korresp. Westd. Zeitschr. = Korrespondenzblatt der Westdeutschen Zeitschrift für Geschichte und Kunst.

Latomus = Latomus. Revue d'études latines.

Mél. d'arch. et d'hist. = Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École française de Rome.

Mem. Amer. Acad. Rome = Memoirs of the American Academy in Rome.

MFO = Mélanges de la Faculté Orientale, Université Saint-Joseph, Beyrouth.

Mon. Piot = Monuments et Mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres (Fondation Eugène Piot).

Musée belge.

MUSJ = Mélanges de l'Université Saint-Joseph, Beyrouth.

Not. d. Scavi = Atti della reale Accademia dei Lincei - Notizie degli scavi di Antichità.

Pal. Expl. Quart. = Palestine Exploration Fund, Quarterly Statement.

QDAP = Quarterly of the Department of Antiquities of Palestine.

REA = Revue des Études anciennes.

REG = Revue des Études grecques.

REL = Revue des Études latines.

Rev. arch. = Revue archéologique.
Rev. bibl. = Revue biblique.
Rev. num. = Revue numismatique.
Rhein. Museum = Rheinisches Museum für Philologie.
RHR = Revue de l'Histoire des Religions.
Röm. Mitt. = Mitteilungen des Deutschen Archäologischen Instituts in Rom.
Sitzungsberichte = Sitzungsberichte der Deutschen Akademie der Wissenschaften, Philos.-histor. Klasse.
Syria = Syria, Revue d'Art oriental et d'Archéologie.
Trans. Amer. Phil. Assoc. = Transactions and Proceedings of the American Philological Association.
Westd. Zeitschr. = Westdeutsche Zeitschrift für Geschichte und Kunst.
Wiener Jahreshefte (titre des Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts in Wien).
Yale Classical Studies.
ZDPV = Zeitschrift des Deutschen Palästina-Vereins.

II. CATALOGUES, DICTIONNAIRES, PUBLICATIONS SUIVIES ET RECUEILS GÉNÉRAUX

W. Amelung, Die Skulpturen des Vatikanischen Museums, I, 1903; II, 1908.

Ch. Clermont-Ganneau, Rec. d'arch. or. = Ch. Clermont-Ganneau, Recueil d'archéologie orientale, I, 1888; II, 1898; III, 1900; IV, 1901; V, 1903; VI, 1905; VII, 1906; VIII, 1907-1924.

Corpus script. eccl. lat. = Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum, Vienne, depuis 1866.

Dict. des Antiq. = Ch. Daremberg, E. Saglio et E. Pottier, Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines, I-V, 1877-1919.

E. Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine, Paris, depuis 1907.

A. Furtwaengler, Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium zu Berlin, 1896.

Griech. Christl. Schriftsteller = Die Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte, Leipzig, depuis 1897.

W. HELBIG, Führer durch die öffentlichen Sammlungen klassischer Altertümer in Rom, 2 vol., Leipzig, 1891.

Herzog-Hauck's Realencyklopädie = HERZOG-HAUCK, Realencyklopädie für protestantischen Theologie und Kirche, 24 vol., 1896-1913.

G. MENDEL, Catalogue des sculptures grecques, romaines et byzantines du Musée impérial ottoman, I, 1912; II et III, 1914.

J.-P. MIGNE, Patr. gr. = J.-P. MIGNE, Patrologiae cursus completus, series graeco-latina.

J.-P. MIGNE, Patr. lat. = J.-P. MIGNE, Patrologiae cursus completus, series latina.

Der Obergermanisch-raetische Limes des Römerreiches, Heidelberg.

R. PARIBENI, Le Terme di Diocleziano e il Museo Nazionale Romano, 2^{e} éd., 1932.

C. PIETRANGELI, Musei Capitolini. I monumenti dei culti orientali, Rome, 1951.

Prosop. imp. rom. = Prosopographia imperii romani saeculi, I, II, III, 1897-1898; 2^{e} éd. (E. Groag et A. Stein), depuis 1933.

PW = PAULY-WISSOWA, Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft.

Reallexikon für Antike und Christentum, Stuttgart, depuis 1951.

S. REINACH, Répertoire de la statuaire grecque et romaine, Paris, 4 vol., 1897-1910.

S. REINACH, Répertoire des reliefs grecs et romains, 3 vol., 1909-1912.

A. de RIDDER, Catalogue de la collection de Clercq, tome III, 1905; VII, 1911.

Roscher's Lexikon = W. H. ROSCHER, Ausführliches Lexikon der griechischen und römischen Mythologie, Leipzig, 1884-1937.

H. B. WALTERS, Catalogue of the Bronzes in the British Museum, Londres, 1899.

H. B. WALTERS, Catalogue of the Engraved Gems and Cameos, Greek, Etruscan and Roman in the British Museum, 1888; 2^{e} éd., 1926.

III. ÉPIGRAPHIE

M. I. ACKNER/F. MUELLER, Die römischen Inschriften in Dacien, Vienne, 1865.

A. Allmer et F. Germer-Durand, Inscriptions antiques de Nîmes, 1893.

Ann. ép. = Année épigraphique.

W. Brambach, Corpus Inscriptionum Rhenanarum, Elberfeld, 1867.

Bull. épigr. = Bulletin épigraphique, dans Revue des Études Grecques.

R. Cagnat, Cours d'épigraphie latine, 4^{e} éd., Paris, 1914.

CIG = Corpus Inscriptionum Graecarum.

CIL = Corpus Inscriptionum Latinarum.

J. Collingwood Bruce, Lapidarium septentrionale, London, 1875.

R. G. Collingwood / R. P. Wright, The Roman Inscriptions of Britain, Vol. I: Inscriptions on Stone, Oxford, 1965.

H. Dessau, ILS = H. Dessau, Inscriptiones latinae selectae, I-III, 1892-1916.

W. Dittenberger, OGIS = W. Dittenberger, Orientis graeci inscriptiones selectae, I-II, 1903-1905.

Eph. ep. = Ephemeris epigraphica.

IGLS = Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Paris, I, 1929; II, 1939; III, 1953; IV, 1955; V, 1956; VI, 1967; VII, 1970.

IGR = R. Cagnat et *alii*, Inscriptiones Graecae ad Res Romanas pertinentes, I, 1911; III, 1906; IV, 1927

Inscriptiones Italiae, depuis 1931.

G. Kaibel / A. Lebègue, Inscriptiones Graecae et Italiae additis Galliae, Hispaniae, Britanniae, Germaniae inscriptionibus, Berlin, 1890.

M. Lidzbarski, Ephemeris für semitische Epigraphik, I, 1892; II, 1902-1906; III, 1914-1916.

Th. Mommsen, Inscriptiones regni Neapolitani latinae, Leipzig, 1852.

L. Moretti, Inscriptiones Graecae Urbis Romae, Fasc. 1, 1968.

L. A. Muratori, Novus Thesaurus veterum Inscriptionum, Milan, I, 1739; II-III, 1740; IV, 1742.

R. Noll, Griechische und Lateinische Inschriften der Wiener Antikensammlung, 1962.

Orelli-Henzen = J. C. von Orelli et W. Henzen, Inscriptionum latinarum selectarum amplissima collectio ad illustrandam Romanae antiquitatis disciplinam accomodata, I-III, 1828-1866.

L. Renier et de la Mare, Inscriptions romaines de l'Algérie, Paris, 1858.

H. SEYRIG, dans G. TCHALENKO, Villages antiques de la Syrie du Nord, III, Appendices, II, Inscriptions grecques, 1958.

Suppl. ep. graec. = Supplementum epigraphicum Graecum.

P. THYLANDER, Inscriptions du port d'Ostie, Lund, 1951-1952.

E. VORBECK, Militärinschriften aus Carnuntum, 1954.

WADDINGTON = W.H. WADDINGTON, Inscriptions grecques et latines de la Syrie, Paris, 1870.

G. WILMANNS, Exempla = G. WILMANNS, Exempla inscriptionum latinarum in usum praecipue academicum, 2 vol., Berlin, 1873.

IV. NUMISMATIQUE

E. BABELON, Perses Achéménides = E. BABELON, Catalogue des monnaies grecques de la Bibliothèque Nationale, Les Perses Achéménides, Chypre et Phénicie, Paris 1893.

T.I. DONALDSON, Architectura numismatica, Londres 1859.

B.V. HEAD, Historia numorum, 2e éd., Oxford 1911.

G.F. HILL, BMC Gr. C. Palestine = G.F. HILL, Catalogue of the Greek Coins of Palestine, British Museum, 1914.

G.F. HILL, BMC Gr. C. Phoenicia = G.F. HILL, Catalogue of the Greek Coins of Phoenicia, British Museum, 1910.

L. KADMAN, Coins of Akko Ptolemais = L. KADMAN, Corpus nummorum Palaestinensium, IV, The Coins of Akko Ptolemais, Jérusalem, 1961.

L. LACROIX, Les reproductions de statues sur les monnaies grecques, Liège, 1949.

G. MACDONALD, Catalogue of the Greek Coins in the Hunterian Collection, III, Glasgow, 1905.

T.E. MIONNET, Description des monnaies antiques grecques et romaines, Paris, 1806-1838.

O. MÖRKHOLM, Sylloge Graecorum Nummorum, Danish National Museum, Syria: Cities, Copenhague, 1959.

M. PRICE, Sylloge Nummorum Graecorum, IV, Fitzwilliam Museum, Leake and General Collections, Part VIII, Syria - Nabathaea, 1971.

F. de SAULCY, Numismatique de la Terre Sainte, Paris, 1874.

W.W. WROTH, BMC Gr.C. Galatia etc. = W.W. WROTH, Catalogue of the Greek Coins of Galatia, Cappadocia and Syria, British Museum 1899.

V. PRINCIPAUX ARTICLES ET OUVRAGES SUR LA TRIADE, LES SITES ET LES SANCTUAIRES HÉLIOPOLITAINS

R. J. Alexander, The Oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek Dress (Dumbarton Oaks Studies, X, 1967).

M. Alouf, Histoire de Baalbek, 2ᵉ éd., 1896.

A. Alt, «Zwischen Heliopolis und Palmyra», dans Festschrift für Otto Eißfeldt, 1947, p. 1-28.

R. Amy, «La reconstitution de l'autel monumental de Baalbek», dans Rev. arch., 41, 1953, p. 50-67.

S. Aurigemma, «Il bosco sacro della nympha Furrina e il sanctuario degli dei Siri sui Gianiculo», dans Ausonia, Rivista della Società Italiana di Storia dell'Arte e archeologia, anno IV, 1909, p. 17-34.

M. Avi-Yonah, «Mount Carmel and the God of Baalbek», dans Israel Expl. Journal, 2, 1952, p. 118-124.

Baalbek = Baalbek, Ergebnisse der Ausgrabungen und Untersuchungen in den Jahren 1898 bis 1905, publié sous la direction de Th. Wiegand, I, 1921; II, 1923; III, 1925.

H. Bazin, «L'Artémis marseillaise du Musée d'Avignon», dans Rev. arch., 1886, p. 257-264.

A. M. Bellussi Tassinari, Saggio sulla iconographia e sul culto di Iside e Zeus Heliopolitanus, Verona *(non vidi)*.

Bondurand, «Jupiter Héliopolitain» dans Mém. de l'Acad. de Nîmes, 1902, p. 1-16.

Bondurand, «Note relative à la représentation du Jupiter Héliopolitain», dans CRAI, 1901, p. 861-864.

D. F. Brown, «The Hexagonal Court at Baalbek», dans AJA, 43, 1939, p. 285-288.

Ch. Clermont-Ganneau, «Une nouvelle dédicace à Zeus Héliopolitès», dans CRAI, 1900, p. 152-156.

Ch. Clermont-Ganneau, «Statuette en bronze de Jupiter Heliopolitanus», dans CRAI, 1903, p. 89-91.

Ch. Clermont-Ganneau, «Jupiter Heliopolitanus, note complémentaire», dans CRAI, 1903, p. 384-385.

P. Collart, «Un nouveau monument du sanctuaire de Jupiter Héliopolitain à Baalbek», dans CRAI, 1946, p. 151-160.

P. Collart, «Baalbek et Rome. La part de Rome dans la décoration sculptée des monuments du sanctuaire héliopolitain d'après des découvertes récentes», dans Museum Helveticum, Schweizerische Zeitschrift für Klassische Altertumswissenschaft, 8, 1951, p. 241-259.

P. Collart et P. Coupel, L'autel monumental de Baalbek, Paris 1951.

A. B. Cook, Zeus. A Study in Ancient Religion, I, 1914, p. 549-576.

P. Coupel, «Travaux de restauration à Baalbek en 1933 et 1934», dans Syria, 17, 1936, p. 321-334.

P. Coupel, «Un édifice monumental dans la Cour du temple de Jupiter à Baalbek», dans BMB, 6, 1942-1943, p. 27-40.

F. Cumont, «Gaionas, le δειπνοκρίτης», dans CRAI, 1917, p. 275-284.

F. Cumont, «Le Jupiter Héliopolitain et les divinités des planètes», dans Syria, 2, 1921, p. 40-46.

F. Cumont, «Zeus, Arès, Hermès et le Baal Héliopolitain», dans Syria, 12, 1931, p. 190 s.

F. Cumont, «Le δεσμοφύλαξ d'Adonis», dans Syria, 22, 1941, p. 292 s.

G. Darier, Les fouilles du Janicule à Rome. Le Lucus Furrinae et les temples des dieux syriens, Genève 1920.

A. v. Domaszewski, Korresp. Westd. Zeitschr., 16, 1897, col. 172-176.

W. Drexler, art. Heliopolitanus, dans Roscher's Lexikon, 1, 1884-1890, col. 1987-1993.

W. Drexler, art. Kewan, dans Roscher's Lexikon, 2, 1890-1897, col. 1179-1181.

R. Dussaud, «ΒΑΛΑΝΙΟΝ», dans Journal asiatique, 1, 1902, p. 372-375.

R. Dussaud, Notes myth. syr. = R. Dussaud, Notes de mythologie syrienne, Paris, I, 1903; II, 1905.

R. Dussaud, art. Hadad, dans PW, 7, 1912, col. 2157-2163.

R. Dussaud, art. Heliopolitanus, dans PW, 8, 1913, col. 50-57.

R. Dussaud, «Jupiter Héliopolitain – bronze de la collection Charles Sursock», dans Syria, 1, 1920, p. 3-15.

R. Dussaud, «Deux nouveaux bronzes de Jupiter Héliopolitain au Musée du Louvre» dans Mon. Piot, 30, 1929, p. 77-100.

R. Dussaud, «Hadad et le Soleil», dans Syria, 11, 1930, p. 365-369.

R. Dussaud, «Temples et cultes de la triade héliopolitaine à Baalbek», dans Syria, 23, 1942-1943, p. 33-77.

O. Eissfeldt, «Die älteste Bezeugung von Baalbek als Kultstätte», dans Forschungen und Fortschritte, 1936, p. 51-53.

O. Eissfeldt, «Tempel und Kulte syrischer Städte in hellenistisch-römischer Zeit», dans Der Alte Orient, 40, 1941, p. 36 s.

O. Eissfeldt, art. Baalbek, dans Reallexikon für Antike und Christentum, Vol. I, 1951, p. 1113-1118.

O. Eissfeldt, «Christus-Monogramm und phönizisches 'Hermes-Emblem'», dans ZDPV, 67, Heft 2, 1945, p. 163-182.

O. Eissfeldt, «Neue Belege für das phönizische Hermes-Emblem», dans In Memoriam Paul Kahle (Beihefte zur Zeitschrift f. d. Alttest. Wiss., no. 103), 1968, p. 124-128.

B. M. Felletti Maj, «Il santuario della Triade Eliopolitana e dei Misteri al Gianicolo», dans Bull. Comm. Arch. comun., 75, 1953-1955, p. 137-162.

R. Fleischer, Artemis von Ephesos = R. Fleischer, Artemis von Ephesos und verwandte Kultstatuen aus Anatolien und Syrien, Leyde, 1973, p. 346-385.

H. Frauberger, Die Akropolis von Baalbek, Frankfurt, 1892.

G. Furlani, «La Frusta di Adad», dans Atti Accad. Lincei-Rendiconti, série VI, vol. 8, 1932, p. 574-586.

G. Gatti, «Il tempio di Giove Eliopolitano scoperto al Gianicolo», dans Bull. comm. arch. mun., 37, 1909, p. 97-106.

P. Gauckler, Le sanctuaire syrien du Janicule, Paris, 1912.

A. v. Gerkan, «Die Entwicklungen des großen Tempels von Baalbek», dans Corolla Ludwig Curtius, 1937, p. 55-59 = Von Antiker Architektur und Topographie, Gesammelte Aufsätze, Stuttgart, 1959, p. 267-271.

H. Gese, «Die strömende Geißel des Hadad und Jesaja 28, 15 und 18», dans Archäologie und Altes Testament (Festschrift für Kurt Galling), Tübingen 1970, p. 127-134.

V. v. Graeve, «Tempel und Kult der syrischen Götter am Janiculum», dans Jahrbuch, 78, 1972, p. 314-347.

W. Gurlitt, «Jupiter Heliopolitanus», dans Arch.-ep. Mitth. aus Österreich, 14, 1891, p. 120-125.

A. Hauser et *alii*, «Ausgrabungen in Carnuntum», dans Arch.-ep. Mitth. aus Österreich, 8, 1884, p. 55-74; 10, 1886, p. 12-41; 11, 1887, p. 1-18; 12, 1888, p. 146-174; 16, 1893, p. 156-236.

A. Héron de Villefosse, «Statue de Jupiter Héliopolitain découverte par le R. P. Ronzevalle près de Palmyre», dans Bull. Soc. Antiq. de France, 1911, p. 170 et 181-187.

E. Honigmann, art. Heliupolis, dans PW, Suppl. IV, 1924, col. 715-728.

Ch. Huelsen, «Der Hain der Furrina am Janiculum», dans Röm. Mitt., 22, 1907, p. 225-254.

L. Jalabert, «Nouvelles dédicaces à la triade héliopolitaine», dans CRAI, 1906, p. 94 et suiv.

L. Jalabert, «La triade Héliopolitaine», dans MFO, 1, 1906, p. 175-181.

L. Jalabert, «Inscriptions de Coelésyrie: Baalbek, Niha, etc.», dans MFO, 2, 1907, p. 280 et suiv.

D. Krencker, Arch. Anz., 44, 1929, col. 169-180.

D. Krencker et W. Zschietzschmann, Römische Tempel in Syrien, Berlin 1938, I, Texte; II, Planches.

M. Leglay, «Sur les dieux syriens du Janicule», dans Mél. d'arch. et d'hist., 60, 1948, p. 129-151.

F. Lenormant, «Jupiter Heliopolitanus», dans Gazette archéologique, 2, 1876, p. 78-82.

I. Lévi, «Cultes et rites syriens dans le Talmud», dans Rev. Et. Juives, 43, 1901, p. 184-195.

G. Lugli, «Il santuario di Iuppiter Heliopolitanus e degli dei Siriani», dans I monumenti antichi di Roma e suburbio, III, 1938, p. 664-675.

R. du Mesnil du Buisson, «Statuette de Jupiter Héliopolitain de Beyrouth», dans Bull. Soc. Antiq. de France, 1928, p. 245-253.

E. Meyer, art. Heliopolitanus, dans Roscher's Lexikon, Vol. 1, 1884-1890, col. 2900-2901.

R. Mouterde, «Dea Syria en Syrie», dans MUSJ, 25, 1942-1943, p. 135-142.

R. Mouterde, «Antiquités de l'Hermon et de la Béqa», dans MUSJ, 29, 1951-1952, p. 19 et suiv.

R. Mouterde, «La statio ad Dianam du Portorium de Syrie près le golfe d'Aqaba», dans CRAI, 1954, p. 482-487.

R. Mouterde, «L'astrologie à Héliopolis-Baalbek, Jupiter Heliopolitanus Rex et Regulus», dans BMB, 13, 1956, p. 7-21.

R. Mouterde, «Jupiter Heliopolitanus Rex et Regulus», dans CRAI, 1956, p. 45-48.

R. Mouterde, «Reliefs et inscriptions de la Syrie et du Liban», dans MUSJ, 34, 1957, p. 203 et suiv.

R. Mouterde, «Cultes antiques de la Coelésyrie et de l'Hermon», dans MUSJ, 36, 1959, p. 53 et suiv.

G. Nicole et G. Darier, «Le sanctuaire des dieux orientaux au Janicule», dans Mél. d'arch. et d'hist., 29, 1909, p. 3-86.

R. Paribeni, «Divinita straniere in abito militare romano», dans Bull. Soc. arch. d'Alexandrie, 13, 1910, p. 177-183.

A. Pasqui, «Il simulacro siriaco del Gianicolo», dans Studi romani, 1, 1913, p. 343-350.

P. Perdrizet, «Miscellanea-Jupiter Heliopolitanus», dans REA, 2, 1900, p. 17-21.

P. Perdrizet, «Note sur une représentation symbolique de la triade d'Héliopolis», dans CRAI, 1, 1901, p. 218-221.

P. Perdrizet, «Syriaca», dans Rev. arch., 2, 1903, p. 399-401.

Ch. Picard, «Les frises historiées autour de la cella et devant l'adyton dans le temple de Bacchus à Baalbek» dans Mélanges syriens offerts à M. René Dussaud, 1939, p. 319-343.

O. Puchstein, «Erster Jahresbericht über die Ausgrabungen in Baalbek», dans Jahrbuch, 16, 1901, p. 133-160.

O. Puchstein, «Zweiter Jahresbericht über die Ausgrabungen in Baalbek», dans Jahrbuch, 17, 1902, p. 87-124.

O. Puchstein, Führer durch die Ruinen von Ba'albek, 1905.

O. Puchstein, «Die Architekturproben aus Baalbek in den königlichen Museen zu Berlin», dans Arch. Anz., 21, 1906, p. 225-240.

S. Reinach, «Une statue de Baalbek divisée entre le Louvre et le Tchinli-Kiosk», dans Rev. arch., 40, 1902, p. 19-33.

J.-P. Rey-Coquais, «Autour d'Héliopolis-Baalbek: Grecs et Romains en Coelésyrie», dans REG, 1968, p. xvi-xvii.

J.-P. Rey-Coquais, Béryte et Héliopolis = J.-P. Rey-Coquais, Béryte et Héliopolis, des fondations macédoniennes aux colonies romaines. Thèse dactylographiée soutenue en 1973 à la Sorbonne.

A. de Ridder, «Bronzes syriens», dans Mon. Piot, 12, 1905, p. 55-78.

D. M. Robinson, Baalbek, Palmyra, New York 1946.

S. Ronzevalle, «Note sur les ruines de Deir el-Qala'a», dans CRAI, 1900, p. 232-259.

S. Ronzevalle, «Notice sur un bas-relief représentant le simulacre du Jupiter Heliopolitanus», dans CRAI, 1901, p. 437-482.

S. Ronzevalle, Jup. Hél. = S. Ronzevalle, «Jupiter Héliopolitain, Nova et Vetera», dans MUSJ, 21, 1937, fasc. 1.

F. de Saulcy, Voyage autour de la Mer Morte, vol. 2, 1853, p. 607-638.

F. de Saulcy, «Note sur l'âge des grands monuments d'Héliopolis», dans Rev. arch., 33, 1877, p. 266-274.

S.M. Savage, «The Cults of Ancient Trastevere», dans Mem. Amer. Acad. Rome, 17, 1940, p. 26-56.

D. Schlumberger, «Le temple de Mercure à Baalbek-Héliopolis», dans BMB, 3, 1939, p. 25-36.

D. Schlumberger, «Le prétendu dieu Gennéas», dans MUSJ, 46, 1970-1971, p. 207-222.

D. Schlumberger, «La Cour hexagonale du sanctuaire de Jupiter à Baalbek», dans BMB, 24, 1971 (paru en 1973), p. 3-9.

H. Seyrig, «La triade héliopolitaine et les temples de Baalbek», dans Syria, 10, 1929, p. 314-356.

H. Seyrig, «Heliopolitana», dans BMB, 1, 1937, p. 77-100.

H. Seyrig, Syria, 19, 1938, p. 362-365 (Compte rendu du Jupiter Héliopolitain de S. Ronzevalle).

H. Seyrig et J. Starcky, «Genneas», dans Syria, 26, 1949, p. 230-257.

H. Seyrig, «Questions héliopolitaines», dans Syria, 31, 1954, p. 80-98.

H. Seyrig, «Nouveaux monuments de Baalbek et de la Béqaa», dans BMB, 16, 1961, p. 109-135.

H. Seyrig, «Divinités de Ptolémaïs», dans Syria, 39, 1962, p. 193 s.

H. Seyrig, «Un bas-relief galiléen», dans MUSJ, 46, 1970-1971, p. 201-205.

H. Seyrig, «Le culte du Soleil en Syrie à l'époque romaine», dans Syria, 48, 1971, p. 337 et suiv.

S. Stucchi, «Le due statue del praetorium di Carnuntum», dans Bull. Comm. Arch. comun., 73, 1952, p. 15-24.

E. Swoboda, Carnuntum, seine Geschichte und seine Denkmäler, Graz-Köln 1964.

H. Thiersch, «Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek», dans Nachr. K. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, 1925, p. 1-24.

H. Thiersch, Ependytes und Ephod = H. Thiersch, Ependytes und Ephod. Gottesbild und Priesterkleid im alten Vorderasien, Stuttgart 1936.

R. Turcan, «Une allusion de Plotin aux idoles cultuelles», dans Mélanges d'Histoire des Religions offerts à Henri-Charles Puech, Paris 1974, p. 307-314.

E. Weigand, «Baalbek und Rom, die römische Reichskunst in ihrer Entwicklung und Differenzierung», dans Jahrbuch, 29, 1914, p. 37-91.

E. Weigand, «Baalbek, Datierung und kunstgeschichtliche Stellung seiner Bauten», dans Jahrbuch für Kunstwissenschaft, 1924-1925, p. 77-99 et p. 165-200.

R. E. M. Wheeler, «Size and Baalbek», dans Antiquity, 36, 1962, p. 6 et suiv.

U. Wilcken, «Zu den Syrischen Göttern», dans Festschrift für Otto Deissmann zum 60. Geburtstag, Tübingen 1927, p. 1-19.

E. Will, «Le ou les sanctuaires syriens du Janicule», dans Syria, 26, 1949, p. 161-168.

E. Will, «Encore le sanctuaire syrien du Janicule», dans Syria, 37, 1960, p. 201-203.

E. Will, «Du Trilithon de Baalbek et d'autres appareils colossaux», dans Mélanges Michalowski, Varsovie 1966, p. 725-729.

H. Winnefeld, «Zur Geschichte des Syrischen Heliopolis», dans Rhein. Museum, N. F. 69, 1914, p. 139-159.

G. Wissowa, «Cistiber-ΔΕΙΠΝΟΚΡΙΤΗΣ», dans Hermes, 49, 1914, p. 626-629.

P. Wolters, «Zeus ῾ΗΛΙΟΠΟΛΙΤΗΣ», dans AJA, 6, 1890, p. 65-68.

R. Wood, The ruins of Balbec, otherwise Heliopolis in Coelesyria, Londres 1757.

VI. ARCHÉOLOGIE ET RELIGION
(principalement syriennes et orientales)

A. Alt, «Verbreitung und Herkunft des Syrischen Tempeltypus», dans Palästina Jahrbuch, 35, 1939, p. 83-99.

R. Amy, «Temples à escaliers», dans Syria, 27, 1950, p. 82-136.

W. Atallah, Adonis dans la littérature et l'art grecs, Paris, 1966.

M. Avi-Yonah, «Syrian Gods at Ptolemais-Accho», dans Israel Exploration Journal, 9, 1959, p. 1-12.

M.-Th. Barrelet, «Taureaux et symbolique solaire», dans Rev. d'Assyr. et d'Archéol. orient., 48, 1954, p. 16-27.

A. Bartoli, «Tracce di culti orientali sul Palatino imperiale», dans Atti Pont. Accad. - Rendiconti, 29, 1958, p. 13-49.

W. v. Baudissin, Studien zur semitischen Religionsgeschichte, Leipzig, Heft I: 1876, Heft II: 1878.

W. v. Baudissin, art. Atargatis, dans Herzog-Hauck's Realencyklopädie, Vol. 2, 1897, p. 171-177.

W. v. Baudissin, art. Baal und Bel, *ibid.*, p. 323-340.

W. v. Baudissin, art. Hadad und Hadad-Rimmon, *ibid.*, Vol. 7, 1899, p. 283-295.

W. v. Baudissin, Adonis und Esmun, Leipzig 1911.

W. v. Baudissin, Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte, 4 vol., Gießen, 1929.

J. Bayet, Histoire politique et psychologique de la religion romaine, Paris, 1957.

J. Beaujeu, La religion romaine à l'apogée de l'Empire, Paris, 1955.

P.-L. van Berg, Corpus cultus Deae Syriae, Leiden, 1972.

Ch. Blinkenberg, The Thunderweapon in Religion and Folklore (A Study in comparative archaeology), Cambridge, 1911.

A. Bruhl, Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain, Paris, 1953.

L. Castiglione, «Tables votives à empreintes de pied dans les temples d'Égypte», dans Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae, 20, 1967, p. 239-252.

F. Chapouthier, Les Dioscures au service d'une déesse, Paris, 1935.

C. Clemen, «Lukians Schrift über die syrische Göttin», dans Der Alte Orient, 37 (Heft 3/4), 1938.

A. B. Cook, Zeus = A. B. Cook, Zeus. A Study in Ancient Religion, 3 vol., 5 tomes, Cambridge, 1914-1940.

F. Cumont, Textes et monuments = F. Cumont, Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra, 2 tomes, 1896 et 1899.

F. Cumont, «La théologie solaire du paganisme romain», dans Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres, 12, 1913, p. 448-480.

F. Cumont, «Die orientalischen Religionen in ihrem Einfluß auf die europäische Kultur des Altertums», dans Die Religionen des Orients und die Altgermanische Religion, Teil I, Abt. III, Berlin-Leipzig 1913.
F. Cumont, «Les Anges du paganisme», dans RHR, 71, 1915, p. 159-182.
F. Cumont, Études syriennes, Paris, 1917.
F. Cumont, Fouilles de Doura-Europos, Paris, 1926.
F. Cumont, Religions orientales = F. Cumont, Les religions orientales dans le paganisme romain, 4^e éd., Paris, 1929.
F. Cumont, Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains, Paris, 1942.
H. Demircioglu, «Der Gott auf dem Stier», dans Neue Deutsche Forschungen, Abt. Alte Geschichte, Band VI, Berlin, 1939.
E. Dhorme, Les Religions de Babylonie et d'Assyrie, (Coll. Mana II), Paris, 1949.
A. v. Domaszewski, «Die Religion des römischen Heeres», dans Westd. Zeitschr., 14, 1895, 124 pages.
E. Douglas van Buren, «Symbols of the Gods in Mesopotamian Art», dans Analecta Orientalia, 23, 1945.
W. Drexler, art. Kyria und Kyrios, dans Roscher's Lexikon, Vol. II, 1890-1897, col. 1755-1769.
Ch. A. Dubois, «Cultes et dieux à Pouzzoles», dans Mél. d'arch. et d'hist., 22, 1902, p. 23-68.
A. Dupont-Sommer et L. Robert, La déesse de Hiérapolis-Castabala (Cilicie), Paris, 1964.
R. Dussaud, Les Religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens, (Coll. Mana II), Paris, 1949.
O. Eissfeldt, «Der Gott Karmel», dans Sitzungsberichte d. Deutsch. Akad. d. Wiss. zu Berlin, Klasse für Sprache, Literatur u. Kunst, 1953, no. 1 (réimprimé en 1954).
O. Floca, «I culti orientali nella Dacia», dans Ephemeris Dacoromana, 6, 1935, p. 204-239.
K. Galling, Der Gott Karmel und die Ächtung der fremden Götter, Tübingen, 1953.
G. Goossens, Hiérapolis de Syrie. Essai de monographie historique. Louvain, 1943.

H. Graillot, Le culte de Cybèle, mère des dieux à Rome et dans l'Empire romain, Paris, 1912.

H. Gressmann, «Hadad und Baal nach den Amarnabriefen und nach ägyptischen Texten», dans Beihefte zur Zeitschrift für die Alttestamentliche Wissenschaft, no. 33, 1918, p. 191-216.

H. Gressmann, «Der heilige Halm zu Hieropolis in Syrien», *ibid.*, no. 41, 1925, p. 88-95.

H. Gressmann, Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament, 2ᵉ éd., Berlin/Leipzig (2 vol.), 1926/27.

H. Gressmann, Die orientalischen Religionen im hellenistisch-römischen Zeitalter, Berlin, 1930.

M. Guarducci, «Angelos», dans Studi e Materiali di Storia delle Religioni, 15, 1939, p. 79-89; 16, 1940, p. 119.

M. Guarducci, «Le impronte del 'Quo Vadis' e monumenti affini, figurati ed epigrafici», dans Atti Pont. Accad.-Rendiconti (Série III), 19, 1942/43, p. 305-344.

H. Haas, Bilderatlas zur Religionsgeschichte, Leipzig-Erlangen, 1925.

E. et J. R. Harris, The Oriental Cults in Roman Britain, Leiden, 1965.

H. Ingholt et *alii*, Recueil des tessères de Palmyre, 1955.

P. Jacobsthal, Der Blitz in der orientalischen und griechischen Kunst, Berlin, 1906.

A. Jirku, «Zweier-Gottheit und Dreier-Gottheit im altorientalischen Palästina-Syrien», dans MUSJ, 45, 1969, p. 399-404.

H. Jordan, «Das Templum deae Syriae in Rom», dans Hermes, 6, 1872, p. 314-322.

Z. Kadar, Die kleinasiatisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Ungarn, 1962.

A. H. Kan, De Jovis Dolicheni cultu, Groningue, 1901.

A. H. Kan, Juppiter Dolichenus, Leiden, 1943.

K. Koch, Religio. Studien zu Kult und Glauben der Römer, 1960.

B. Koetting, art. Fuß, dans Reallexikon für Antike und Christentum, Lieferung 61, 1971, col. 722-743.

A. Kuschke, «Der Tempel Salomos und der syrische Tempeltypus», dans Festschrift L. Rost, Berlin, 1967, p. 124-132.

M. J. Lagrange, Études sur les religions sémitiques, 1903; 2ᵉ éd., 1905.

P. Lambrechts et P. Noyen, «Recherches sur le culte d'Atargatis dans le monde grec», dans La Nouvelle Clio, 6, 1954, p. 258-277.

H. LEHNER, «Orientalische Mysterienkulte im römischen Rheinland», dans Bonner Jahrbücher, 129, 1924, p. 36-91.

L. MALTEN, «Der Stier in Kult und mythischem Bild», dans Jahrbuch, 43, 1928, p. 90-139.

J. MARQUARDT, Le culte chez les Romains, 2 tomes, Paris, 1889-90.

P. MERLAT, Répertoire = P. MERLAT, Répertoire des inscriptions et monuments figurés du culte de Jupiter Dolichenus, Paris, 1951.

P. MERLAT, Essai = P. MERLAT, Jupiter Dolichenus. Essai d'interprétation et de synthèse, Paris, 1960.

R. du MESNIL DU BUISSON, «L'étendard d'Atargatis et Hadad à Doura-Europos», dans Rev. des Arts asiatiques, 11, 1937, p. 75-87.

R. du MESNIL DU BUISSON, Les tessères et les monnaies de Palmyre, Paris, 1962.

R. du MESNIL DU BUISSON, Études sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire romain, Leiden, 1970.

J.T. MILIK, «Les papyrus araméens d'Hermoupolis et les cultes syro-phéniciens en Égypte perse», dans Biblica, 48, 1967, p. 546-622.

J.T. MILIK, Dédicaces faites par des dieux = J.T. MILIK, Dédicaces faites par des dieux (Palmyre, Hatra, Tyr) et des thiases sémitiques à l'époque romaine. Paris, 1972.

C.H. MOORE, «Oriental Cults in Britain», dans Harv. Studies in Class. Philology, 11, 1900, p. 47-60.

C.H. MOORE, «The Distribution of Oriental Cults in the Gauls and the Germanies», dans Trans. Amer. Phil. Assoc., 38, 1907, p. 109-150.

B. MUELLER, Μέγας Θεός (Dissertationes philologicae Halenses, Band XXI, 3), 1913.

M.P. NILSSON, Geschichte griechischer Religion, 2e éd., Munich, I, 1955; II, 1961.

A.D. NOCK, «Studies in the Graeco-Roman Beliefs of the Empire», dans JHS, 45, 1925, p. 84 s.

P. PERDRIZET, «À propos d'Atargatis», dans Syria, 12, 1931, p. 267-273.

P. PERDRIZET, «Atargatis», dans Mélanges F. Cumont, 1936, p. 885-891.

H. PRINZ, Altorientalische Symbolik, Berlin 1915.

E. RENAN, Mission de Phénicie, Paris 1864.

J. RÉVILLE, La religion à Rome sous les Sévères, Paris 1885/86.

A. Roes, Greek Geometric Art, its Symbolism and its Origin, Oxford 1933, p. 95-96.

A. Roes, «L'aigle du culte solaire syrien», dans Rev. arch., 36, 1950, p. 129-146.

S. Ronzevalle, «La couronne d'Atargatis à Délos», dans MUSJ, 22, 1939, p. 109-121.

S. Ronzevalle, «Les monnaies de la dynastie de 'Abd-Hadad et les cultes de Hiérapolis-Bambycé», dans MUSJ, 23, 1940, p. 3-82.

L. Ross Taylor, The Cults of Ostia, Bryn Mawr, 1912.

M. Rostovtzeff, «Hadad and Atargatis at Palmyra», dans AJA, 37, 1933, p. 58-63.

M. Rostovtzeff, «Kleinasiatische und syrische Götter im römischen Ägypten», dans Aegyptus, 13, 1933, p. 493-513.

D. Schlumberger, La Palmyrène du Nord-Ouest, Paris, 1951.

E. Schwertheim, Die Denkmäler der orientalisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Deutschland, Leiden, 1974.

H. Seyrig, «Monuments syriens du culte de Némésis», dans Syria, 13, 1932, p. 50 s.

H. Seyrig, «Le culte de Bêl et de Baalshamîn à Palmyre», dans Syria, 14, 1933, p. 253 s.

H. Seyrig, «Iconographie de Malakbêl», dans Syria, 18, 1937, p. 199 s.

H. Seyrig, «Représentations de la main divine», dans Syria, 20, 1938, p. 189 s.

H. Seyrig, «Les dieux armés et les Arabes en Syrie», dans Syria, 47, 1970, p. 77-100; voir aussi Appendices I-III; *ibid.*, p. 101-112.

G. Siebert, «Sur l'histoire du sanctuaire des dieux syriens à Délos», dans BCH, 92, 1968, p. 359-374.

R. Smith, Religion of the Semites, New Edition, London, 1894.

D. Sourdel, Les cultes du Hauran à l'époque romaine, Paris 1952.

M. F. Squarciapino, I culti orientali ad Ostia, Leiden, 1962.

R. Stadelmann, Syrisch-Palästinensische Gottheiten in Ägypten, Leiden, 1967.

H. Stocks, «Studien zu Lukians 'De Syria Dea'», dans Berytus, 4, 1937, p. 1-40.

H. A. Strong et J. Garstang, The Syrian Goddess, London, 1913.

J. Toutain, Les cultes païens dans l'Empire romain, Paris, 1911.

R. Turcan, «Cybèle et la déesse syrienne: à propos d'un relief du Musée de Vienne (Isère)», dans REA, 1961, p. 45-54.

R. TURCAN, Les Religions de l'Asie dans la vallée du Rhône, Leiden, 1972.

A. VANEL, L'iconographie du dieu de l'orage, Paris, 1965.

R. de VAUX, «Les prophètes de Baal sur le Mont Carmel», dans BMB, 5, 1941, p. 7-20.

Gy. VEIDINGER, Denkmäler der orientalischen Religionen in Pannonien (en hongrois), 1930.

M. J. VERMASEREN, The Legend of Attis in Greek and Roman Art, Leiden, 1966.

M. J. VERMASEREN, Corpus rel. Mithriacae = M. J. VERMASEREN, Corpus Inscriptionum et Monumentorum religionis Mithriacae, I, 1956; II, 1960.

L. WEBBER JONES, «The Cults of Dacia», dans Publications of Classical Philology, California, Vol. 9, no. 8, 1929, p. 245-305.

E. WILL, «Le sanctuaire syrien de Délos», dans Ann. arch. de Syrie, 1, 1951, p. 59-79.

E. WILL, Le relief cultuel gréco-romain, Paris, 1955.

E. WILL, «L'adyton dans le temple syrien de l'époque impériale», dans Études d'Archéologie Classique (Annales de l'Est), 22, 1959, p. 136-145.

G. WISSOWA, Religion und Kultus der Römer, 2e éd., Munich, 1912.

VII. ASTROLOGIE

J. BIDEZ, «Les écoles chaldéennes sous Alexandre et les Séleucides», dans Mélanges Jean Capart, p. 41-80.

F. BOLL, art. Hebdomas, dans PW, 7, 1912, col. 2547-2578.

F. BOLL et C. BEZOLD, Sternglaube und Sterndeutung, 4e éd., 1931.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, Histoire de la divination dans l'antiquité, 4 vol., 1879-1882.

A. BOUCHÉ-LECLERCQ, L'astrologie dans le monde romain, Nogent-le-Rotrou, 1897.

O. BRENDEL, «Symbolik der Kugel», dans Röm. Mitt., 51, 1936, p. 1-95.

G. BUNNENS, «Le zodiaque nabatéen de Khirbet-Tannur. Entre les Victoires stéphanophores et les anges caryatides», dans Latomus, 28, 1969, p. 391-407.

F. Cumont, Astrology and Religion among the Greeks and Romans, New York, 1912.

F. Cumont, «Les noms des planètes et l'astrolâtrie chez les Grecs», dans Ant. Class., 4, 1935, p. 5-43.

F. Cumont, L'Égypte des astrologues, Bruxelles, 1937.

J. Bidez et F. Cumont, Les mages hellénisés, 2 vol., 1938.

R. Eisler, Weltenmantel und Himmelszelt, Munich, 1910.

A. Festugière, La révélation d'Hermès Trismégiste, I (L'Astrologie et les sciences occultes), 2^{e} éd., 1950.

G. Furlani, «Ornamenti astrali e corazze di dei dell'Asia anteriore antica», dans Studi e Materiali di Storia delle Religioni, 7, 1931, p. 24-47.

H. Gressmann, «Die Hellenistische Gestirnreligion», dans Beihefte zum Alten Orient, 5, 1925, 31 pages.

W. Gundel, art. Planeten, dans PW, 20, 1950, col. 2017-2185.

W. Gundel et R. Boeker, PW, XA, 1972, s.v. Zodiakos, col. 462-709.

E. Maass, Die Tagesgötter in Rom und den Provinzen, Berlin, 1902.

M. P. Nilsson, «Sonnenkalender und Sonnenreligion», dans Archiv f. Religionswissenschaft, 30, 1933, p. 141-173.

W. Roscher, art. Planeten und Planetengötter, dans Roscher's Lexikon, 3, 1903, col. 2518-2540.

H. Stern, Le Calendrier de 354, Paris, 1953.

VIII. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE HISTORIQUE SYRIENNES

A. Alt, «Die Zeitrechnung der Tempel-Inschriften des Hermon-Gebietes», dans ZDPV, 62, 1939, p. 209-220.

E. Bikerman, «La Coelé-Syrie - Notes de géographie historique», dans Rev. bibl., 54, 1947, p. 256-268.

E. S. Boucher, Syria as a Roman Province, Oxford, 1916.

L. Bréhier, «Les colonies d'Orientaux en Occident au commencement du Moyen Âge V^{e}-VII^{e} s.», dans Byz. Zeitschr., 12, 1903, p. 1-39.

G. Brusin, «Orientali in Aquileia romana», dans Aquileia Nostra, XXIV-XXV, 1953/54, col. 55-70.

G. Cantacuzène, «Le recrutement de quelques cohortes syriennes», dans Le Musée belge, 31, 1927, p. 157-172.

J. Carcopino, «Le limes de Numidie et sa garde syrienne», dans Syria, 6, 1925, p. 30-57 et 118-149.

J. Carcopino, «Note complémentaire sur les *numeri* syriens de la Numidie romaine», dans Syria, 14, 1933, p. 20-55.

G. Contenau, La civilisation phénicienne, 2^e éd., Paris 1949.

R. Cagnat, «Pouzzoles, et les commerçants étrangers établis dans les ports du monde romain», dans Journal des Savants, 1908, p. 617-624.

R. Cagnat, «Le commerce et la propagation des religions dans le monde romain», dans Annales du Musée Guimet, Bibliothèque de vulgarisation, 31, 1909, p. 131-177.

C. Chad, Les dynastes d'Émèse, Beyrouth, 1972.

E. Cuq, «La condition juridique de la Coelé-Syrie au temps de Ptolémée V Épiphane», dans Syria, 8, 1927, p. 143-162.

J. Dobiaš, «Les Syriens dans le bassin du Danube», dans Bidluv Sbornik (Mélanges Bidlo; en tchèque avec un résumé en français), Prague 1928, p. 15-46.

J. Dobiaš, «Les premiers rapports des Romains avec les Parthes et l'occupation de la Syrie», dans Archiv Orientalni, 3, 1931, p. 215-256.

G. Downey, «The Occupation of Syria by the Romans», dans Trans. Amer. Phil. Assoc., 82, 1951, p. 149-163.

A. Dupont-Sommer, Les Araméens (Coll. L'Orient Ancien Illustré 2), Paris 1949.

R. Dussaud, Les Arabes en Syrie avant l'Islam, Paris, 1907.

R. Dussaud, Topographie historique = R. Dussaud, Topographie historique de la Syrie antique et médiévale, Paris, 1927.

R. Dussaud, La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islam, 1955.

J. Fitz, Les Syriens à Intercisa, Coll. Latomus, vol. 122, 1972.

J.F. Gilliam, «The Governors of Syria Coele from Severus to Diocletian», dans Amer. Jour. Philology, 79, 1958, p. 225-242.

G.A. Harrer, Studies in the History of the Roman Province of Syria, Princeton, 1915.

E. Honigmann, Historische Topographie von Nordsyrien im Altertum, Leipzig, 1923.

E. Honigmann, art. Syria, dans PW, IVA2, 1932, col. 1549-1727.

A. H. M. Jones, «The Urbanization of the Ituraean Principality», dans JRS, 21, 1931, p. 265-275.

A. H. M. Jones, The Cities of the Eastern Roman Provinces, Oxford 1937.

U. Kahrstedt, «Syrische Territorien in hellenistischer Zeit», dans Abh. d. Ges. d. Wiss. zu Göttingen, N.F. Bd. XIX^2, 1926, 156 pages.

A. Kuschke, «Beiträge zur Siedlungsgeschichte der Bikā», dans ZDPV, 70, 1954, p. 104-129; 71, 1955, p. 97-110; 74, 1958, p. 81-120.

P. Lambrechts, «Le commerce des 'Syriens' en Gaule du Haut-Empire à l'époque mérovingienne», dans Ant. Class., 6, 1937, p. 35-61.

G. McLean Harper Jr., «Village Administration in the Roman Province of Syria», dans Yale Class. Studies, 1, 1928, p. 105-168.

G. Marchetti-Longhi, «Il quartiere greco-orientale di Roma nell'Antichità e nel Medio evo», dans Atti del IV Congresso Naz. di studi romani, I, 1938, p. 169-185.

R. Mouterde et J. Lauffray, Beyrouth, ville romaine, Beyrouth, 1952.

R. Mouterde, Regards sur Beyrouth phénicienne, hellénistique et romaine, extrait de MUSJ, 42, 1966.

V. Parvân, Die Nationalität der Kaufleute im römischen Kaiserreiche, Breslau, 1909.

G. la Piana, «Foreign Groups in Rome During the First Centuries of the Empire», dans Harv. Theol. Rev., 20, 1927, p. 183-403.

J.-P. Rey-Coquais, «Notes de géographie syrienne antique», dans MUSJ, 40, 1964, p. 289-301.

M. I. Rostovtzeff, «La Syrie romaine», dans Revue historique, 175, 1935, 40 pages.

J. Rougé, Recherches sur l'organisation du commerce maritime en Méditerranée sous l'Empire romain, Paris, 1966.

E. Schwartz, «Einiges über Assyrien, Syrien, Koilesyrien», dans Philologus, 86, 1931, p. 373-399; 87, 1932, p. 261-263.

M. Tallon, «Sanctuaires et itinéraires romains du Chouf et du Sud de la Béqà», dans MUSJ, 43, 1967, p. 231-250.

G. Vaggi, «Siria e Siri nei documenti dell'Egitto greco-romano», dans Aegyptus, 1937, p. 29-51.

L. C. West, «Commercial Syria under the Roman Empire», dans Trans. Amer. Phil. Assoc., 55, 1924, p. 159-189.

IX. VARIA

F. L. Benz, Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions, Rome 1972.

A. Büttner, «Untersuchungen über Ursprung und Entwicklung von Auszeichnungen im römischen Heer», dans Bonner Jahrbücher, 157, 1957, p. 127-180.

R. Cagnat, L'armée romaine d'Afrique et l'occupation militaire de l'Afrique sous les Empereurs, Paris, 1892.

A. Degrassi, I fasti consolari dell'Impero Romano dal 30 avante Cristo al 613 dopo Cristo, Roma, 1952.

A. v. Domaszewski, Die Rangordnung des römischen Heeres, Bonn, 1908.

J. Gagé, Les classes sociales dans l'Empire romain, Paris, 1964.

G. L. Harding, An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions, Toronto, 1971.

H. Jordan, Topographie der Stadt Rom im Altertum, 3 vol., Berlin, 1878-1907.

E. Kornemann, art. Collegium, dans PW, 4, 1901, col. 380-480.

J. Marquardt, La vie privée des Romains, 2 tomes, 1892-1893.

H. M. D. Parker, The Roman Legions, Oxford 1928; réimpression en 1958, avec des corrections et une nouvelle bibliographie par G. B. Watson.

H.-G. Pflaum, Les procurateurs équestres = H.-G. Pflaum, Les procurateurs équestres sous le Haut-Empire romain, 1950.

H.-G. Pflaum, Les carrières procuratoriennes = H.-G. Pflaum, Les carrières procuratoriennes équestres sous le Haut-Empire romain, I-III, 1960.

E. Ritterling, PW, 12, 1924-1925, s.v. Legio.

L. Robert, Hellenica I, 1940; II, 1946; III, 1946; IV, 1948; V, 1948; VI, 1948 (avec J. Robert); VII, 1949; VIII, 1950; IX, 1950; X, 1955; XI-XII, 1961; XIII, 1965.

M. I. Rostovtzeff, The Social and Economic History of the Roman Empire, Oxford, 1926.

J. K. Stark, Personal Names in Palmyrene Inscriptions, Oxford, 1971.

J. P. Waltzing, Étude historique sur les corporations professionnelles chez les Romains, 4 vol., Louvain, 1895/96.

H. WUTHNOW, Die semit. Menschennamen = H. WUTHNOW, Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des Vorderen Orients, Leipzig, 1930.

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS ICONOGRAPHIQUES ET ÉPIGRAPHIQUES[1]

---

[1] Ces documents sont ordonnés par provinces, en commençant par la Syrie et en se poursuivant, selon un ordre géographique, par les autres provinces asiatiques d'abord, européennes et africaines ensuite.

SYRIA

I.	Coelésyrie	Nos. 1-164
II.	Abilène et Damascène	Nos. 165-169
III.	Antiochène et Cyrrhestique	Nos. 170-171
IV.	Apamène	No. 172
V.	Émésène	Nos. 173-180
VI.	Palmyrène	Nos. 181-186
VII.	Phénicie	Nos. 187-234
VIII.	Provenance syrienne sans autre précision	Nos. 235-246

I. COELÉSYRIE [1]

Baalbek-Héliopolis	Nos. 1-104	Bešouāt	No. 130
’Aïn Borday	No. 105	Bted’i	No. 131
’Aïn el-Ǧadā	No. 106	Deir el-Aḥmar	No. 132
’Aïn el-Ǧouǧ	Nos. 107-128	Deir Labas	Nos. 133-134
’Aïn Ḥoušbay	No. 129	Douris	No. 135

---

[1] Le vocable de Κοίλη Συρία, latinisé en *Coele-Syria*, s’applique ici à la dépression entre le Liban et l’Antiliban, autrement dit à la plaine de la Béqa’. Cette définition peut paraître restrictive quand on sait que pour de nombreux auteurs anciens (ainsi Strabon, *Géographie*, XVI, 16 et 21; Cléarque de Soli, cf. C. Müller, *Frag. Hist. Graec.*, éd. Didot, II, p. 323; Théophraste, *Hist. Plant.*, II, 6, 2, 5 et 8), la Coelésyrie désignait non seulement le «creux» entre Liban et Antiliban, mais aussi les hautes vallées de l’Oronte et du Jourdain, alors que pour Josèphe, *Ant. Jud.*, XIV, 4, 5, toute la Syrie méridionale est appelée Κοίλη Συρία. On ignore à quelle entité géographique précise répondait ce vocable sous les Antonins, mais il est certain qu’à partir de la réorganisation administrative de la Syrie entreprise par Septime Sévère en 194, la Coelésyrie n’est plus la Béqa’ mais une entité nouvelle dont cette plaine et Héliopolis sont d’ailleurs exclues. Devant ces ambiguités, l’équation Coelésyrie = Béqa’ me paraît encore la plus convenable. Elle correspond, en tout cas, à la signification «particulière» que ce toponyme avait selon Strabon qui écrit (*Géographie*, XVI, 21): «Tout le pays qui s’étend au-dessus de la Séleucide, dans la direction de l’Égypte et de l’Arabie est appelé Coelésyrie, mais ce mot s’applique plus particulièrement à la région comprise entre le Liban et l’Antiliban». Sur l’ensemble de cette question, voir Beer, *PW*, 11, 1921, s.v. *Koile Syria*, col. 1050-1052; E. Schwartz, *Philologus*, 86, 1931, p. 393-399; K. Galling, *ZDPV*, 61, 1938, p. 85s.; E. Bikerman, *Rev. bibl.*, 54, 1947, p. 256-268: *La Coelésyrie, notes de géographie historique*; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 21-22.

Fīké	No. 136	Nabḥa	No. 146
Ǧabal Turbol	No. 137	Naḥlé	No. 147
Ḥadeṯ	No. 138	Qāna	No. 148
Ḥaouš el-Omara	No. 139	Ras Baalbek-Conna(?)	No. 149
Ḥarbata	Nos. 140-142	Šlīfa	No. 150
Hermel	No. 143	Tell Ḥamzeh	No. 151
Ḫirbet Ǧbāb el-Ḥomr	No. 144	Yammouné	No. 152
Karak Nouḥ	No. 145	Provenance coelésyrienne sans autre précision	Nos. 153-164

BAALBEK-HÉLIOPOLIS[1]

No. 1	Document héliopolitain préromain.
Nos. 2 à 10	Monuments relatifs à la triade.
Nos. 11 à 35	Dédicaces et monuments figurés relatifs à Jupiter Héliopolitain.
Nos. 36 à 57	Documents concernant le temple de Jupiter Héliopolitain et les emplacements réservés.
Nos. 58 à 71	Dédicaces d'attribution probable à Jupiter Héliopolitain.
Nos. 72 et 73	Dédicaces d'attribution possible à Jupiter Héliopolitain.
No. 74	Inscription honorifique dédiée *ex responso* IOMH.
Nos. 75 à 77	Dédicaces honorifiques à trois prêtres de Jupiter Héliopolitain.
Nos. 78 à 81	Monuments relatifs à Vénus Héliopolitaine.
Nos. 82 à 104	Documents concernant Mercure Héliopolitain et son temple.

1 Cinq fragments d'une dalle de calcaire. Inscription dans un cadre mouluré que conservent les fragments *a*, *b*, *c* et *e*, ce qui permet de leur attribuer une place approximative: *a* donne le début de l'inscription, *e* la fin, *b* est à placer sur le bord gauche et *c* sur le bord droit; quant au fragment *d*, il occupe une place médiane. Ces fragments ne peuvent matériellement se raccorder ensemble et le texte est, de ce fait, fort incomplet sans qu'on puisse toutefois en déterminer l'étendue[2]. Épaisseur des fragments *a*, *c*, *d* et *e*: 12 cm; *b*: 8 cm. En dépit de cette différence d'épaisseur, le fragment *b* appartient à la même inscription tant par son matériau que par sa moulure, la gravure des lettres et la hauteur des interlignes. La hauteur des lettres oscille pour l'ensemble entre 1,1 et 1,3 cm. Pl. I.

---

[1] Sauf indication contraire, tous les monuments provenant de Baalbek sont conservés dans les ruines de l'«Acropole».

[2] J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, suppose qu'il comportait au minimum deux douzaines de lignes.

J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 239-241, no. 2990 et pl. IV.

	a	*b*	*c*	*d*	*e*
	ΑΝΤ	ΝΑ	ΔΙΟΣΙΕΡΩΙ	ΛΕΙΑΣΤΟΥ̣	ΚΑΙ
	ΖΗΝΟ	ΤΩΙ̣	ΚΑΙΚΑΤΑΚΟ	ΝΤΑΝΕΝΗΛΙΟ̣	ΑΤΑΤΕΘΕΙ
	ΑΧΑΙΟ	ΑΤΕ	ΣΕΠΕΣΤΑΛ	ΑΙΤΟΑΝΤΙΓ	ΑΥΤΟΝΘΕΟΙΣ
4	.ΟΥΓΡ	ΤΟΥ̣	ΟΜΕΝΟΙΣ	ΤΟΕΠΙΣΤΗΛΗ̣[Ι]	ΝΚΑΙΤΗΣΕΙΣ
			ΕΒΕΙΑΝ̣	ΑΕΠΙΣΗΜΟΤ	
				ΙΣΔΙΑΤΟΥΠΡ	*vac.*
				ΤΟΙΣΔΕΕΙΣΤΟ̣	

Fragment *a*, les lignes sont alternativement courtes ou longues; cette alternance cesse par la suite, comme le montre le fragment *b*. Au début de la ligne 4, on voit une partie de la barre horizontale supérieure d'une lettre qui pourrait être Τ ou Ε ou Γ ou Σ. — Fragment *d*, à la fin de la ligne 4, la pierre ne porte après Λ que la haste verticale gauche d'un Η sans doute. — Fragment *e*, une première ligne dont ne subsiste que la fin ΚΑΙ est omise par J.-P. Rey-Coquais.

L'éditeur a reconnu dans ce texte, par trop fragmentaire pour être restitué avec certitude, un document d'époque hellénistique faisant état d'une faveur royale envers le sanctuaire de Zeus à Héliopolis. Le sanctuaire nommé à la ligne 1 du fragment *c*, Διός ἱερῷ, est sans doute celui d'Héliopolis, lieu de trouvaille de l'inscription, et dont le nom ἐν Ἡλιο[υπόλει] est cité à la ligne 2 du fragment *d*. La faveur accordée à un sanctuaire est une marque de piété [εὐσ]εβείαν, à la ligne 5 du fragment *c*; elle se serait traduite par une exemption d'impôts, si la restitution [ἀτε]λείας à la ligne 1 du fragment *d* pouvait être assurée. On sait que certains grands sanctuaires comme ceux de Zeus à Baetocécé et d'Artémis à Éphèse par exemple, ont bénéficié de l'atélie à l'époque hellénistique[1]. La mention d'un document officiel dans notre texte serait rendue par τὸ ἀντίγ[ραφον] copie, *duplicatum*, à la ligne 3 du fragment *d*, copie gravée sur une stèle, ἐπὶ στύλῃ, à la ligne 4 du même fragment[1]. S'il s'agit bien d'une ordonnance en faveur du sanctuaire de Baalbek, son auteur et par suite sa date nous sont cependant inconnus. Paléographiquement, l'inscription daterait du 1^{er} siècle av. J.-C., mais la mention d'une copie invite à remonter plus haut pour le prototype. Aucun nom ne se laisse déduire avec certitude et seul le fragment *a* nous en donnerait. Ἀχαῖο[ς], à la ligne 3, est un nom peu fréquent qui fut porté par le fils de Séleucos 1^{er} Nicator, donc vers les débuts du 3^e siècle; un second Achaios, petit-fils du premier, fut régent d'Antiochos III et mourut assassiné en 213. On ne peut remonter si haut pour un éventuel original de notre texte, car ce n'est qu'au 2^e siècle avant notre ère que Baalbek appartint aux Séleucides[2]. ZHNO, à la ligne 2, se compléterait aisément en Ζηνό [δωρος], nom qui fut, entre autres, celui du tétrarque de Chalcis de 31/30 jusqu'à sa mort en 20 av. J.-C. Héliopolis relevait, on le sait, au 1^{er} siècle avant notre ère et jusqu'à la fondation de la colonie sous Auguste, des dynastes arabes de Chalcis[3], et il serait tentant de voir ce tétrarque dans le Ζηνό [δωρος] de notre texte. Cependant rien de sûr ne peut être tiré de ce fragment *a* et l'on doit, pour cette raison, renoncer à compléter ANT à la première ligne.

---

[1] Pour Baetocécé, voir en dernier lieu, *IGLS*, VII, p. 55-67, no. 4028; en ce qui concerne Éphèse, voir C. B. Welles, *Royal Correspondence in the Hellenistic Period*, 1934, p. 192, commentaire, et p. 250, no. 64, ligne 11. Cf. L. Robert, *Hellenica*, III, 1946, p. 79-85.

En dépit de ces incertitudes, on ne doit pas perdre de vue qu'Héliopolis avait déjà au 3^e siècle, sous les Lagides, un sanctuaire d'une certaine importance[4]. Sa richesse, peut-être favorisée par une exemption de taxes sous les Séleucides, aurait permis d'envisager pour Baalbek, à une période qu'on ne peut préciser mais qui se situerait autour du Ier siècle avant J.-C., la construction d'un temple grandiose dont ne fut cependant exécutée que la puissante terrasse sur laquelle s'élèvera, à l'époque romaine, le temple de Jupiter[1].

---

[1] Une telle regravure de privilèges accordés à un sanctuaire est attestée pour Baetocécé dont la grande inscription reproduit au 3^e siècle de notre ère un édit royal séleucide du 3^e siècle av. J.-C. Cf. *IGLS*, VII, no. 4028, p. 55s. Un autre exemple est donné par J. et L. Robert, dans *Bull. épigr.*, 1958, no. 168.

[2] Cf. Ed. Schwartz, *Philologus*, 86, 1931, p. 396; E. Bikerman, *Rev. bibl.*, 54, 1947, p. 262.

[3] Une épitaphe grecque qui se trouvait au flanc de la colline de Šeiḫ Abdallah serait celle de Zénodore, fils de Lysanias, tétrarque de Chalcis. Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2851, p. 149-150. H. Seyrig, «L'inscription du tétrarque Lysanias à Baalbek», dans *Festschrift für Kurt Galling*, 1970, p. 251-254, pense cependant qu'il s'agit du tombeau de Zénodore, fils de Lysanias, tétrarque d'Abilène et non de Chalcis.

[4] On en aurait peut-être trouvé des vestiges dans la grande cour à l'Est de l'autel monumental. Cf. *BMB*, 8, 1946-1948, p. 161.

2-3 Bases inscrites de deux colonnes de l'aile Sud des Propylées, la troisième et la quatrième, à partir du centre[2]. Les deux inscriptions sont de libellé identique. Leur emplacement à l'entrée des ruines de la «Citadelle» a particulièrement intéressé les anciens voyageurs et explorateurs qui en ont multiplié les copies[3]. Lettres monumentales pour la ligne 1, fines et longues pour les deux autres. Pl. II.

B. Monconys, *Voyages*, 1665, I, p. 351 a copié la première inscription, suivi en cela par de la Roque, *Voyages*, 1722, I, p. 123; Pococke, *Description of the East*, 1745, II, p. 107 lit seulement et incorrectement les lettres DIIS HEL VI de la première ligne; R. Wood, *The Ruins of Balbec*, 1757, p. 11-12 utilise les copies faites par Croft des deux inscriptions; Orelli Henzen, I, no. 1951; W. Krafft, *Topographie Jerusalems*, Bonn 1846, inscr. 28; C. Cavedoni, *Annali dell-Istituto*, 31, 1859, p. 282-283; J. Hogg, *Transactions of the Royal Society of Literature*, 2e série, VII, 1863, p. 284s., nos. 6 et 7; Lepsius, *Denkmäler*, XII, pl. 101 : latin 63 (deuxième inscription); Gardner Wilkinson, *Athenaeum*, 1862, 20 décembre; F. de Saulcy, *Voyage autour de la Mer Morte*, II, 1853, p. 624s. et pl. LIII, fig. 13 (notre no. 2) et 14 (notre no. 3) d'après les croquis respectifs de Michon et de Saulcy lui-même; idem, *CRAI*, 1867, p. 18-20 = *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, T. 27 (1877), p. 51-52; *CRAI*, 1877, p. 33s.; *Rev. arch.* 1877, I, p. 272s. De Saulcy utilise dans ces articles des estampages faits en 1866 par l'architecte A. Joyau pour la deuxième inscription. Th. Mommsen,

---

[1] Cf. A. von Gerkan, Die Entwicklung des grossen Tempels von Baalbek, *Corolla Ludwig Curtius*, 1937, I, p. 55-59 = *Von Antiker Architektur und Topographie, Gesammelte Aufsätze*, 1959, p. 267-271. Un oracle attribué à la Sibylle et écrit en grec, probablement à Héliopolis, au début du 6e siècle de notre ère cite, en tout cas, un Antiochos parmi les trois rois qui ont «construit» ou «reconstruit» (ἀνοικοδομήσουσι) les temples de Baalbek, les deux autres rois étant Tibère et Caligula, cf. P. J. A. Alexander, The Oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek Dress, dans *Dumbarton Oaks Studies*, X, 1967, p. 13, lignes 76-80; pour la date et lieu de composition du manuscrit, voir *ibid*, p. 47.

[2] Ainsi J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 45. *Contra*, *Baalbek* I, p. 104 qui parle de la quatrième colonne des deux ailes Nord et Sud.

[3] Th. Mommsen, *CIL*, III, 138 a dressé un tableau comparatif des copies antérieures. — Sur ces anciens voyageurs et explorateurs, voir *Baalbek* I, p. 1-8 et J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 15s.

CIL, III, 138 et 14385b; Waddington, p. 449, no. 1881 b et a, utilise lui aussi l'estampage de Joyau que de Saulcy lui avait communiqué; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 237; H. Dessau, *ILS*, 4283 et p. CLXXXII (Add. ad 4283); L. Jalabert, *CRAI*, 1906, p. 99 et 104, et *MFO*, I, 1906, p. 176-177; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1906, II, p. 495, no. 187 = *Ann. ép.* 1906, p. 59 no. 187; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914 : «Zur Geschichte des syrischen Heliopolis», p. 149-150; cf. aussi *Baalbek* I, p. 104 et II, p. 121; H. Thiersch, *Nachr. K. Gesell, d. Wissenschaften zu Göttingen-Philologisch-Historische Klasse*, 1925: «Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek», p. 15 n. 1; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 45-48, nos. 2711 et 2712, et pl. XII (la numérotation des photos sur cette planche doit cependant être rectifiée: 2712 pour celle du haut et 2711 a et b pour l'autre).

2 La plinthe inscrite, haute de 20 cm, est écornée à droite et à gauche. Le fragment manquant à droite, conservé maintenant au dépôt de l'Acropole, fut trouvé au cours des fouilles allemandes de 1900-1901 dans un mur arabe du «vestibule» du grand temple. Th. Mommsen, *CIL*, III, 14385 b le publie d'après une lecture de O. Puchstein. C'est L. Jalabert, *loc. cit.*, p. 176 n. 4 qui l'attribue à *CIL*, III, 138. Le début de l'inscription gravée sur ce fragment est signalé ici à chaque ligne par un trait oblique.

[I(ovi) O(ptimo) M(aximo), V(eneri)], M(ercurio)
❦ Diis heliupol(itanis) [❦] / pro sal(ute) ❦
2 [et] victoriis d(omini) n(ostri) Antonini Pii
Fel(icis) Aug(usti) et Iuliae Aug(ustae) matris
d(omini) n(ostri), castr(orum), [sen]ạt(us),
patr(iae), [Aur(elius) Ant(onius)] / Longinus
specul(ator) leg(ionis) ỊỊỊ G̣ạll(icae)
3 [An]toninianae capita columnarum dua aerea auro
inluminata, sua pecun[ia ex] / voto l(ibens)
a(nimo) s(olvit)

3 La plinthe inscrite, haute de 20 cm, est conservée dans toute sa longueur, soit 174 cm.

[I(ovi) O(ptimo)] M(aximo), V(eneri), M(ercurio)
❦ diis heliupol(itanis) ❦ pro sal(ute) ❦
2 [et victorii]s d(omini) n(ostri) Antonini Pii
Fel(icis) Aug(usti) et Iuliae Aug(ustae) matris
d(omini) n(ostri), castr(orum), senat(us), patr(iae),

Aur(elius) Ant(onius) Longinus specul(ator) leg(ionis)
I [II Gallicae]
3 [Antoninia] nae capita columnarum dua aerea auro
inluminata, sua pecunia ex voto l(ibens) a(nimo)
s(olvit) ¢

Il est hors de propos de rapporter ici, en détail, les copies et lectures plus ou moins heureuses proposées par les auteurs; le tableau comparatif établi par Th. Mommsen est suffisamment éloquent à cet égard. J.-P. Rey-Coquais (*op. cit.*, p. 46-47) a, de son côté, relevé certains détails. Je me bornerai, pour ma part, à signaler, parmi les diverses copies et lectures, celles qui les premières étaient faites correctement.

L. 1, les lettres *M* et *V* de la deuxième inscription, vues et signalées par Monconys et de la Roque, seraient devenues très indistinctes par la suite. Leurs successeurs ont donc fait débuter leurs copies par *M. Diis*. Seule exception, de Saulcy, dans les croquis qu'il fit lui-même et non Michon, de la deuxième inscription (cf. *Voyage autour de la Mer Morte*, 1853, pl. LIII, fig. 14) lisait *AVL DIIS*. La formule *M. Diis* fut interprétée *Magnis Diis* par Wood, Hogg, Waddington, Mommsen et de Saulcy (*CRAI*, 1877, p. 33s. et *RA*, 1877, I, p. 272s.). Pourtant ce dernier auteur avait, dix ans plus tôt, (*CRAI*, 1867, p. 18-20, texte repris d'ailleurs tel quel dans *Mém. Acad. Inscr. et Belles-Lettres*, T. 27, 1877, p. 51-52) proposé de lire *I(ovi) O(ptimo) M(aximo)*, *Diis Heliupolis*. Il a fallu attendre L. Jalabert (*CRAI*, 1906, p. 99 et 104 et surtout *MFO* 1906, p. 176-177) pour restituer correctement et de façon définitive cette première ligne en se basant sur les copies de Monconys et de la Roque, sur des estampages fournis par Michel Alouf, et sur les dédicaces à la triade héliopolitaine connues alors [1].

L. 2, chronologiquement, c'est de Saulcy (*CRAI*, 1867, p. 18-20) qui a d'abord restitué [*et*] *victoriis*. La première lecture correcte de

---

[1] Celles de Deir el-Qal'a, de Šoueifāt, d'Athènes et de Zellhausen (nos. 215, 231, 268 et 281). Cette restitution fut admise par H. Winnefeld (*loc. cit.*, p. 150 et note 1; cf. aussi *Baalbek* II, p. 121, n. 3) et rejetée par R. Cagnat, *l.l.*, qui restitue *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(erculi) V(eneri) M (ercurio)* et par A. Parrot (*Syria*, 10, 1929, p. 125, n. 1) qui affirme qu'«aucune inscription mentionnant la triade n'a été trouvée à Baalbek».

d(*omini*) *n*(*ostri*) jusqu'à *patr*(*iae*) est due à Croft, dans Wood (*loc. cit.*). Waddington (*loc. cit.* 1881 a) a bien lu *Aur*(*elius*) *Ant*(*onius*) *Longinus specul*(*ator*) *leg*(*ionis*) *I*, mais ne tenant pas compte de la lacune après le *I*, il restitua *legionis primae* | [*An*]*toninianae*. Mommsen, par contre, restitue *AVR ANTIOchINVS*, le sigle «centurion», *leg. Vi ferr.*(?)[1]. C'est enfin la découverte du fragment droit de l'inscription no. 2 (*CIL*, III, 14385 b) qui assure définitivement la lecture *leg*(*ionis*) *III Gall*(*icae*)[2].

L. 3, l'adjectif numéral neutre *dua* pour *duo* a intrigué les auteurs. Sans parler de Hogg (*loc. cit.*) et de Wood (*loc. cit.*) qui lisaient *dum*, certains auteurs, comme de Saulcy, ont persisté à y voir l'abréviation de *dua*(*rum*). Renier, *apud* de Saulcy (*CRAI* 1867, p. 20) rejette pourtant ce point de vue et parle de l'existence d'«autres exemples de ce pluriel neutre»[3]. Waddington, qui lit bien la ligne 3, considère la formule *l*(*ibens*) *a*(*nimo*) *s*(*olvit*) «appliquée mal à propos à des chapiteaux corinthiens» et va jusqu'à parler d'une erreur du rédacteur de l'inscription.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand, à Vénus, à Mercure, dieux d'Héliopolis, pour le salut et les victoires de notre seigneur Antoninus, Pieux, Heureux, Auguste et de Julia Augusta, mère de notre seigneur, des camps, du sénat, de la patrie, Aurelius Antonius Longinus, *speculator* de la légion III Gallica Antoniniana, a dédié les chapiteaux de deux colonnes, en bronze doré, à ses frais, en accomplissement de son vœu, de bon cœur».

Cette double dédicace à la triade héliopolitaine, jointe d'ailleurs à celle que porte la base d'une troisième colonne des Propylées

---

[1] L'hésitation de Mommsen à propos de la légion *VI Ferrata* s'expliquerait peut-être par le fait que cette légion ne demeura en Syrie proprement dite que jusqu'en 133 ou 134, date de son transfert définitif en Syrie-Palestine (cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *Legio*, col. 1589 s.

[2] Pourtant A. B. Cook, *Zeus*, I, p. 556 parle encore à tort, à la suite de Saulcy (*CRAI*, 1867, p. 20), de Waddington (*loc. cit.*) et de Dessau (4283), de la première légion parthique.

[3] Sur de tels exemples voir H. Dessau, *ILS*, 2797; 4645; 5466,1; 7936.

(voir le no. suivant) permet de penser que cette entrée monumentale est bien celle d'un sanctuaire appartenant à la triade entière[1].

Les empereurs mentionnés dans le texte sont Caracalla et sa mère Julia Domna. Le fait que Géta ne soit pas cité permet de dater l'inscription entre sa mort en 212 et celle de Caracalla en 217. Les titres donnés à Julia Domna (*Augusta*, *Mater castrorum*, *senatus*, *patriae*) furent portés par bien d'autres impératrices[2].

Le dédicant porte un gentilice fréquent depuis l'édit de Caracalla en 212, mais attesté bien avant[3]. De par sa fonction de *speculator*, terme que Cook (*loc. cit.*) traduit par «life-guard», mais qui signifie aussi «courrier», «messager», Longinus faisait partie de la garde du corps prétorienne de l'empereur ou de l'état-major d'un commandant de légion où il occupait, dans l'ordre hiérarchique, le troisième rang parmi les officiers subalternes[4]. La légion dont il faisait partie était cantonnée à Raphanée en Syrie depuis 70 ap. J.-C. jusqu'à sa tentative de rébellion vers 219; puis, après une brève dissolution, elle fut rétablie par Alexandre Sévère dans la région de Damas[5]. C'est cette tentative de rébellion de 219 qui lui valut d'être martelée sur les inscriptions sous Élagabale[6].

L'offrande de Longinus consistait à revêtir d'un décor en bronze doré le noyau gardé lisse de deux chapiteaux corinthiens[7]. La mode des chapiteaux dorés existait dans tout l'Orient et, d'après P. Perdrizet[1], elle persiste encore dans l'église grecque-orthodoxe.

---

[1] Cette hypothèse, maintes fois affirmée par H. Seyrig depuis son article dans *Syria*, 10, 1929, p. 314-356, est acceptée par R. Dussaud, *Syria*, 11, 1930, p. 365 s. et 23, 1942-1943, p. 38 s. Cf. aussi J.-P. Rey-Coquais (*loc. cit.* p. 47). H. Thiersch (*loc. cit.*) émet l'hypothèse que les *dii heliopolitani* adorés avec Jupiter dans le sanctuaire ne sont pas spécialement Vénus et Mercure, mais l'ensemble des divinités d'essence planétaire qui ornent la gaine de Jupiter Héliopolitain affirmant ainsi leur lien étroit avec lui.

[2] Cf. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4e éd., 1914, 166-67.

[3] Cf. *Der kleine Pauly* (1964) s.v. *Antonius*, col. 409 s.

[4] Cf. A. von Domaszewski, *Die Rangordnung des römischen Heeres*, Bonn, 1908, p. 29-33 et F. Lammert, *PW*, s.v. *Speculatores*, col. 1583-1586.

[5] Cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *Legio* (*III Gallica*), col 1523 s. et 1527; R. Mouterde, *IGLS*, V, 2346, p. 159; E. Honigmann, *PW*, Suppl. IV, s.v. *Heliupolis*, col. 717, la place dans la région de Tyr après son rétablissement.

[6] Cf. J.-P. Rey-Coquais (*op. cit.*, p. 48) qui renvoie à Dion Cassius, 79, et à *CIL*, VIII, p. xx.

[7] Cf. *Baalbek* I, p. 104; J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*

4 Base inscrite de la quatrième colonne, à partir du centre, de l'aile Nord des Propylées[2].

O. Puchstein, Zweiter Jahresbericht über die Ausgrabungen in Baalbek, dans *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 89; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446 = *Ann. ép.*, juillet-déc. 1903, p. 64, no. 265; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 150 et note 1; id., *Baalbek* II, p. 121, note 3 et p. 148; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2713, p. 48-49 et pl. XII.

[I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano), V(eneri)], M(ercurio) pro sal(ute) d(omini) [n(ostri)] imp(eratoris) Antonin[i Pii Fel(icis) Aug(usti)...]
2 ...Sep]timi[us] ..bas, Aug(usti) lib(ertus), caput columnae aeneum auro inl[uminat]um votum sua pecunia l(ibens) [a(nimo) s(olvit)]

Lettres de forme apparentée à celles des deux inscriptions précédentes, mais plus petites (première ligne) et plus minces (deuxième ligne).

L. 1, O. Puchstein comble la lacune de la formule initiale par [*I.O.*]*M. pro sal.*; H. Winnefeld (*loc. cit.*) trouve incomplète cette restitution, et lui préfère la lecture [*I(ovi)*, *O(ptimo)*, *M(aximo)*, *H(eliopolitano)*, *V(eneri)*] *M(ercurio)*... que nous adoptons car elle nous paraît convenir parfaitement à l'étendue de la lacune[3].

---

[1] Cf. *REA*, 3, 1901, p. 254; référence donnée par R. Mouterde, *MFO*, T. VIII, 1922, p. 94. Pour la Syrie, voir les exemples cités par R. Martin, *Manuel d'architecture grecque*, I, 1965, p. 161 n. 8. Cet usage des revêtements métalliques appliqués à des chapiteaux ne doit pas être dissocié d'une pratique plus générale, celle des revêtements architecturaux en bronze ou en or que R. Vallois (*L'architecture hellénique et hellénistique à Délos*, I, 1944, p. 301 s.) considère d'origine orientale. Aux nombreux exemples qu'il donne pour l'Asie Antérieure (p. 301-303) et pour l'Égypte (p. 303-307), il faut ajouter l'autel monumental de Baalbek, cf. P. Collart et P. Coupel, *L'autel monumental de Baalbek*, 1951, p. 87-92.

[2] Ainsi J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 48 no. 2713. *Contra*, O. Puchstein *l.l.*, qui parle de la deuxième colonne du Sud. Cette inscription n'a été citée par aucun des anciens voyageurs.

[3] Pour des parallèles à cette formule, voir mes numéros 2-3, 195, 196, 197, 215, 231, 268 et 281.

L. 2, la lacune que J.-P. Rey-Coquais suppose entre *inl*[*uminat*]*um* et *votum* est inexistante; par contre, elle est à signaler avant [*Sep*]*timius.*

> «À Jupiter Très-Bon Très Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, pour le salut de notre seigneur l'empereur Antoninus, Pieux, Heureux, Auguste... Septimius..., affranchi impérial, a offert un chapiteau de bronze doré, à ses frais, en accomplissement de son vœu, de bon cœur».

L'empereur nommé est Caracalla. Le dédicant est, d'après son gentilice, un affranchi de Septime Sévère. Pour compléter son *cognomen*, dont il ne reste que trois lettres, on peut songer aux deux noms sémitiques [Ab]bas ou [Sa]bas, proposés par J.-P. Rey-Coquais, et y ajouter [Ba]bas et [Abi]bas également attestés[1]. Comme les deux inscriptions précédentes, cette dédicace s'adresse à la triade héliopolitaine et comporte une offrande de même nature.

5 Petit autel de marbre, découronné et mutilé, trouvé dans la ville de Baalbek lors de travaux de démolition. Dimensions en cm., hauteur actuelle: 20; larg.: 19; ép.: 19. Décor en relief sur les quatre faces. Pl. III.
Musée de Beyrouth, no. d'inv. 2612.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 87-91 et fig. 2 (croquis); R. Mouterde, *MUSJ*, 22, 1939, p. 160.

Cet autel porte, sur trois de ses faces, l'image détériorée et fruste de la triade héliopolitaine. Jupiter est figuré debout sur une plinthe entre deux taureaux de face; ses mains devaient tenir les attributs habituels, fouet et bouquet d'épis. Le bas de sa tunique est visible et il semble que la gaine qui la surmonte était décorée de rosaces à quatre pétales dont on trouve des traces sous le collier. Sur la face latérale gauche est représentée la déesse parèdre assise sur un siège, les pieds posés sur un socle cubique, et flanquée de deux animaux, sans doute, des sphinx. Un ample voile retombant assez bas lui couvrait la tête emportée par la brisure[1]. La déesse lève le bras droit, sans doute en signe de bénédiction[2]; quant à l'objet tenu par la main gauche, il est complètement indistinct, mais rien n'interdit de penser à un bouquet d'épis que l'on retrouve sur des images mieux conservées[3].

---

[1] Cf. *IGLS*, IV, no. 1528 (Abibas); G. L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, 1971, p. 396 ('B'S = 'Abbâs); J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 328-329 (Βαβας et Αββας). Si Abibas dérive certainement de ʿab «Père», de même d'ailleurs que Babas avec aphérèse de la syllabe initiale, le nom Abbas peut transcrire le mot ʿabbâ «Papa», comme le pense Milik, mais aussi rendre l'arabe عَبّاس ('Abbâs, Ἀββας), «Lion».

Sur la face latérale droite est représenté Mercure Héliopolitain en forme de terme, flanqué de deux animaux dont la mutilation extrême interdit toute identification. Sa gaine est ornée de rosaces tout comme celle de son père[4].

La face postérieure représente un dieu debout vêtu d'un manteau qui laisse libre la moitié droite de la poitrine et l'épaule droite. On ne peut affirmer si cette partie du corps ainsi dégagée est nue ou bien couverte par un chiton; le travail rustique du monument et sa mauvaise conservation ne permettent, en effet, aucune certitude à cet égard. La tête du dieu a disparu de même que le haut du sceptre sur lequel vraisemblablement il s'appuie. L'image divine repose sur un socle orné de deux animaux indistincts affrontés devant un autel. De part et d'autre du socle se trouvent deux personnages coiffés de hauts bonnets coniques, long-vêtus et de taille plus petite que le dieu vers lequel ils se tournent dans une attitude d'hommage: ils lèvent, en effet, la main droite vers l'idole en tenant chacun un objet dont l'aspect fruste défie toute identification. Celui de gauche comprend une tige courte qui s'élargit à son sommet pour revêtir une forme ovoïde; de celui de droite mutilé, on croit voir le haut arrondi et strié radialement. L'ensemble du groupe repose sur une large estrade, supportée aux deux extrémités par deux colonnettes, au milieu par trois animaux de face, impossibles à identifier. Au-dessous, une plinthe plus large encore supporte deux gros piliers munis, à leur partie supérieure, de trois renflements ou couronnes, décelables clairement sur le pilier de droite. Ces piliers seraient, d'après H. Seyrig, soit des brûle-parfums, soit des supports d'un édicule qui abritait l'image. C'est cette deuxième hypothèse qui devrait être retenue, étant donné la taille considérable de ces soi-disant brûle-parfums et leur position marginale.

---

[1] Sur les représentations de la déesse parèdre voilée et sur la signification de ce complément de l'habillement divin, voir p. 190-192.

[2] À comparer les nos. 81 et 221.

[3] Cf. nos. 221 et 293.

[4] Pour d'autres éléments communs aux deux divinités, cf. p. 135, n. 4.

Le sens général du tableau paraît clair: il s'agit d'une scène d'adoration ou de présentation de l'offrande avec, comme protagonistes, un dieu à identifier et deux adorants ou peut-être même un seul dédoublé par souci de symétrie[1]. L'attitude des deux personnages, le geste de leurs mains et la petitesse de leur échelle par rapport au dieu ne permettent aucun doute à ce sujet[2].

Ce point acquis est d'importance comme on va le voir, mais il n'est pas unique: le relief sculpté sur la quatrième face de l'autel d'Antioche semble évoquer lui aussi un acte religieux[3]. Reste à identifier la divinité que Seyrig considère comme «quelque Jupiter ou quelque Neptune» en ajoutant qu'«il est vain de rechercher quel Baal syrien a pu prendre ce déguisement banal»[4]. Pourtant, sur un autre monument de Baalbek figurant la triade[5], Jupiter Héliopolitain se présente sous un aspect hellénisé en tous points identique que je suis tenté de le reconnaître dans notre figure. Le fait qu'on retrouve la même divinité, quoique différemment déguisée, sur deux des quatre faces de l'autel ne doit pas constituer un obstacle à cette identification, car il s'agit ici de la représentation d'une scène religieuse proprement dite, destinée à perpétuer sur cette face postérieure de l'autel, l'hommage rendu par le ou les consécrateurs au dieu principal de la triade. Quant au motif des deux animaux affrontés sur le socle de la statue divine, il est si banal en Syrie[1] que la connaissance de l'identité de ces animaux ne paraît pas nécessaire pour déterminer celle du dieu. Le problème peut sembler, à première vue, tout différent à propos des trois quadrupèdes indéfinissables de l'estrade qui, selon H. Seyrig «servira peut-être un jour à identifier la figure». Cet auteur en a ingénieusement rapproché une tessère palmyrénienne du Musée de Damas, où l'on voit, à l'intérieur d'un édicule, trois animaux supportant un buste[2], et des monnaies d'Ascalon montrant un dieu assimilé à Osiris avec le sceptre et le fléau, debout sur trois lions[3]. À ces exemples on peut ajouter un relief de Doura-Europos où un prêtre au bonnet conique sacrifie au dieu Aphlad debout sur deux griffons ailés[4], un monument dolichénien de Zugmantel en Germanie Supérieure où une dalle de marbre portée par deux taureaux supportait probablement une statue de culte[5] et les exemples hittites de Karkémish et de Zendjirli[6]. Mais la diversité des dieux ainsi représentés dans le monde syro-palestinien et surtout le fait que notre estrade supporte non seulement le dieu mais aussi ses adorateurs rendent peu probable l'attribution d'un tel support à une divinité déterminée.

---

[1] Cette convention, très répandue dans l'art égyptien, est également bien attestée en Syrie-Phénicie, cf. par exemple, M. Dunand et R. Duru, *Oumm el-'Amed*, 1962, p. 171 et n. 7 et 179.

[2] À comparer le relief sculpté sur la paroi du fond du sanctuaire rupestre de Ouadi 'Ashour au sud-est de Tyr, cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 26, 1944-1946, p. 83-93, pl. IV, V et, en dernier lieu, M. Dunand et R. Duru, *op. cit.*, p. 177-180, pl. LXXXV, 1 et 2; cf. aussi *ibid.*, p. 71 et pl. LXIV, 1-3 (linteau de la porte monumentale Ouest du temple Est de Oumm el-'Amed). Notre relief a été rapproché, à juste titre, par R. Mouterde, *l.l.*, des sculptures rupestres de Mašnaqa, cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 288 s., pl. XXXIV. À comparer aussi le relief encastré dans la façade de l'église du couvent de Deir el-Qal'a, à gauche de la porte, cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 25, 1942-1943, p. 18 et pl. II, 2. Sur une stèle provenant de Memphis et conservée au Musée du Caire, on voit deux adorateurs syriens coiffés du bonnet conique, de part et d'autre d'une déesse assise, mal conservée — probablement Astarté — cf. N. Aimé-Giron, *Bull. de l'Inst. franç. d'arch. or.*, 25, 1924, p. 191-211, pl. I et II; M. Dunand et R. Duru, *op. cit.*, p. 170-171, fig. 70 (reconstitution) et pl. LXXVI.

[3] Cf. p. 193-194.

[4] Cf. H. Seyrig, *l.l.*, p. 90.

[5] Voir le numéro suivant.

---

[1] Ces animaux peuvent appartenir à la même espèce ou à deux espèces différentes et s'affrontent généralement devant un autel ou un objet de culte, un arbre sacré ou un symbole. Cf. par exemple, *infra*, p. 136, n. 2 et 3; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 88s., fig. 21 et H. Th. Bossert, *Altsyrien* no. 533: bas-relief d'ed-Douwair au Louvre où deux taureaux sont figurés de part et d'autre d'un palmier. Sur la fréquence du motif, dans l'Orient Ancien, voir H. Danthine, *Le palmier-dattier et les arbres sacrés dans l'iconographie de l'Asie occidentale ancienne*, 1937, *passim*; cf. F. Cumont, *Syria*, 8, 1927, p. 165s., pl. XXXVIII: autel de Tyr; H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, no. 586: deux taureaux encadrant un pyrée; M. Dunand et R. Duru, *op. cit.*, p. 152-153, fig. 66: deux taureaux affrontés de part et d'autre d'un disque solaire.

[2] Cf. H. Seyrig, *l.l.*, p. 90, fig. 3; H. Ingholt et *alii*, *op. cit.*, no. 449.

[3] Cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C.*, *Palestine*, p. LXI s., pl. 14 et 41; H. Seyrig, *ibid.*, p. 90, n. 2.

[4] Cf. C. Hopkins, *Exav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., V, 1934, p. 106s., pl. XIII; H. Th. Bossert, *op. cit.*, no. 566, qui parle de deux lions ailés.

[5] Cf. P. Merlat, *Répertoire*, no. 328, p. 327s., fig. 65, pl. XXXVI, 1.

[6] Cf. G. Contenau, *Manuel d'archéologie orientale*, III, 1931, fig. 747, 748 et 756.

6 Petit relief votif de calcaire, en forme d'édicule, trouvé par la mission allemande au Sud du grand temple. Dimensions en cm., haut.: 21; larg.: 19; ép.: 8. Conservé jusqu'en 1939 au Musée de Berlin, ce relief a depuis disparu[1]. Pl. III.

H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 121-122; O. Eissfeldt, *Tempel und Kulte syr. Städte*, dans *Der Alte Orient*, 40, 1941, p. 51 et 53, pl. IV, 2.

Cet édicule bordé de deux antes plates et surmonté d'un fronton décoré en son centre d'un bouclier, abrite les images alignées, de face, des membres de la triade, représentés sous une forme hellénisée. Zeus occupe le centre, appuyé sur un haut sceptre qu'il tient de la main droite. Il est vêtu d'un chiton et d'un manteau qui dégage la moitié droite du torse et que retient la main gauche au niveau de la poitrine[2]. Sa tête, qui était découverte, est très mutilée, mais son contour inférieur montre que le visage était barbu.

À la droite du dieu se trouve sa parèdre enveloppée dans un manteau qui lui couvre la tête. Sa main droite est haussée et ramenée sur la poitrine, alors que la gauche est abaissée et émerge de la draperie. À la gauche du dieu se tient Hermès, nu, la tête découverte et le visage imberbe. Il tient de la main gauche le caducée appuyé sur l'épaule et de la main droite abaissée, la bourse[3].

7 Fragment d'architrave trouvé à l'angle nord-est de la grande cour. Dimensions en cm: hauteur totale: 34, hauteur de la fasce inscrite: 15, largeur de la fasce inscrite: 108, épaisseur de cette fasce: 40, épaisseur de la corniche: 49. Hauteur des lignes: L. 1 et 2: 3,3 cm; l. 3: 2,9 cm. Points séparatifs entre les mots.

---

[1] Communication de Huberta von Littrow, des Staatliche Museen de Berlin.

[2] Le type de cette figure rappelle celui du dieu sur la quatrième face de l'autel précédent. On le trouve aussi sur un relief romain du Musée du Capitole représentant Hadad et Atargatis entre leurs animaux respectifs (C. Pietrangeli, *Musei Capitolini. I Monumenti dei culti orientali*, 1951, pl. 15; V. von Graeve, *Jahrbuch*, 78, 1972, p. 332, fig. 17) et sur un autel nabatéen dédié par Alexandros Amrou et figurant Zeus-Hadad sur une de ses faces, cf. N. Glueck, *Deities and Dolphins*, 1965, pl. 187a. Un relief en grès de Khirbet et-Tannur conservé au Cincinnati Art Museum donne à Hadad assis entre ses deux taureaux un costume et un aspect gréco-romains, cf. N. Glueck, *op. cit.*, p. 195s., pl. 41; R.B. Freeman, *AJA*, 45, 1941, p. 338, fig. 1.

[3] Ce type du dieu-fils se retrouve avec de légères variantes sur d'autres monuments cités *infra*, p. 130, n. 4.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 67, no. 2738, et pl. XV.

[– – – – Merc]urio Apollini quod voverat L(ucius) Af[idenus – – –]
[– – – – pr]ocuravit L(ucius) Afidenus Philippus – – – –
– – NTO Suavis *vac*

L. 2, du *H* on voit la première haste verticale et la barre horizontale, mais nulle trace de la croix signalée par J.-P. Rey-Coquais. – L. 3, on pourrait restituer deux surnoms *[Fro]nto Suavis*.

La dédicace nomme Apollon à la suite de Mercure comme dans une dédicace de Beyrouth à Jupiter, Vénus, Mercure, Apollon et d'autres divinités[1]. Il n'est donc pas impossible que l'on ait ici également une dédicace à la triade héliopolitaine et à Apollon, ce que je crois volontiers. Le monument offert était sans doute un édicule votif auquel appartenait ce fragment d'architrave.

8-9 Petite base de calcaire, inscrite sur deux faces, découverte dans le «quartier musulman». La première inscription, no. 8, en lettres lunaires inégales, présente, par suite d'une cassure, une lacune à gauche; la deuxième, no. 9, gravée en caractères carrés, d'allure «plus tardive», dans un cartouche à queues d'aronde, a sa lacune à droite. Hauteur: 30 cm.

F. Cumont, *Études syriennes*, 1917, p. 340, no. 45; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 70-71, nos. 2741-2742.

8

– – – – – – – – – – – – – – – – –
– – καὶ Ἀν[τ]ωνείνου ΚΑ – –
– – – ΛΒΑΡΑΧΟϹ, Ῥωμανός,
[Λ]ούκις, Τιβερεῖνος,
4 – – δισος ὁ καὶ Σιρίκιος
– – Υ▨Ϲ, Μερκούριος, Ἀσ – –
– – ΙΝΟϹ Παλικας ΙΟ̣ΛΙΟ – –

---

[1] Voir *infra*, no. 195.

F. Cumont restitue le début: [ὑπὲρ σωτηρίας δεσποτῶν ἡμετέρων Σεβήρου?] καὶ Ἀν[τ]ωνείνου κα[ὶ Γέτα?]. — L. 2, on peut restituer soit un théophore de Bêl, [Βη]λβάραχος, soit plutôt un théophore de Ba'al, [Βεε]λβάραχος, plus fréquent. La graphie de ce dernier nom avec le redoublement de l'*epsilon* est préférable à celle adoptée par F. Cumont qui l'écrit avec un seul *epsilon*[1].

L. 3, F. Cumont lit [Λ]ούκις. — L. 4, on peut songer à restituer Παράδισος, ethnique qui dériverait de la ville syrienne de même nom[2]. — Lignes 5 et 6, F. Cumont restitue Ἀσ[κληπίνος].

Si la restitution du début du texte, vraisemblable en soi, proposée par F. Cumont, pouvait être assurée, notre dédicace faite «pour le salut de nos maîtres», les empereurs Septime Sévère, Caracalla et Géta, daterait alors de 209 à 211.

Les dédicants sont nombreux: Βεελβάραχος, «Ba'al a béni», est un théophore araméen bien connu[3]; Μερκούριος, théophore de Mercure, est attesté à Baalbek[4] et ailleurs en Syrie[5]; Σιρίκιος doit probablement se référer à l'industrie ou au commerce de la soie[6].

---

[1] Sur de nombreuses inscriptions grecques de Syrie, ce théophore de Ba'al est écrit avec un double *epsilon*, voir références *infra*, n. 3. D'autres noms rattachés au nom divin Ba'al sont aussi écrits avec le redoublement de l'*epsilon*: ainsi Βεεννάθαλος pour Βεελνάθαλος dans une inscription d'El-Mišrifé-Qatna (*IGLS*, V, no. 2502) et Βεελίαβος, «Baal a donné» dans une inscription de Ṣadad en Émésène (*ibid.*, no. 2695). Cependant on retrouve Βελίαβος dans une inscription de Kefr-Kouk, cf. *CIG*, 4522 = Waddington, no. 2557 c. Pour d'autres exemples de théophores de Ba'al avec un seul *epsilon*, cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 35.

[2] R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 112, localise cette ville à Djousiyé ou à Zerr'a sur la route Baalbek - Ḥomṣ. La similitude du nom de la ville et de l'ethnique qui en dérive, bien que très rare, existe cependant: une épitaphe latine de Rome mentionne une *Arruntia Doliche* (cf. *CIL*, VI, 2312 = H. Dessau, *ILS*, no. 4983).

[3] Cf. A. Caquot, *Syria*, 39, 1962, p. 246, n. 5; F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, p. 90 et 291 (B'LBRK).

[4] Cf. *infra*, no. 15.

[5] Cf. p. 31, n. 6. Ce nom se trouve sous la forme *Merqurius* dans une épitaphe latine de Tomis. Cf. Iorgu Stoian, *Tomitana*, 1962. p. 210.

[6] Le nom *Sirica* figure dans une dédicace de Rome (*CIL*, VI, 776 = H. Dessau, *ILS*, (3727). Sur la fréquence des noms Σιρικά, Σιρικὶς et Σιρίκιος, cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1958, no. 512, et 1959, no. 473. Voir aussi H. Zilliacus, *Syll. Inscr. Christ. Vet. Mus. Vat.*, dans *Act. Inst. Rom. Finl.*, I, 1, 1963, no. 215: épitaphe latine de Rome mentionnant Sirica (référence citée par J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 70, n.2).

9

Μνησθ̣[ῶσιν οἱ τῆς.]
δεκανίας – – – –
– – – κὲ CEM – – –
4 ΦΟC οἱ καλ[ῶς ὑπερετή]-
(σ)αντες θε[οῖς συνν]-
άοις ἔτ(ους) ε. .´(?)

F. Cumont lisait Μνησθ̣[ῆ̣ – – –] | δεκανίας. La restitution du pluriel proposée par J.-P. Rey-Coquais, nous paraît préférable, car elle se retrouve ainsi sur un autre texte de Baalbek, semblable par ailleurs au nôtre, tant par la forme des lettres que par le cadre où ces lettres sont gravées[1].

L. 3, d'après J.-P. Rey-Coquais qui a eu en main la copie remise par F. Cumont à L. Jalabert, la troisième lettre peut être *mu* ou *nu*. L. 5, au début, la copie donne *tau*. — L. 6, à la fin, l'*epsilon* ne semble pas très sûr.

L. 3-4, on peut restituer le nom Σέμνος, si la lettre est bien un *M*[2]. Quant à φος, elle doit être la finale d'un nom comme Ῥοῦφος, bien attesté à Baalbek sous ses formes grecque et latine[3].

> «Qu'on se souvienne des gens de la (n^e^) décanie – – – (*un tel*) et (*un tel*), qui ont bien accompli le service des dieux associés, l'an – – –(?)».

Le terme décanie désigne, selon H.-G. Pflaum[4], suivi par J.-P. Rey-Coquais[5], l'une des dix divisions administratives de la cité. Cette interprétation ne peut être retenue faute d'avoir des preuves plus explicites d'une telle organisation à Héliopolis. J.T. Milik voit, par contre, avec bien plus de vraisemblance, dans la décanie une équipe d'une dizaine d'ouvriers travaillant à la construction du temple et organisés en thiase[1]. De tels thiases, constitués de dix ou de douze ouvriers, sont attestés chez les Sémites de l'époque, à Palmyre, à Doura-Europos, à Pétra et ailleurs[2].

---

[1] Cf. *infra*, no. 29.

[2] Ce nom se retrouverait dans une inscription du Musée d'Antioche, cf. *IGLS*, III, 1, no. 847; cf. aussi H. Dessau, *ILS*, no. 5255 (*Semmos*) et 1707 (*Semnus*).

[3] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, index, p. 247 et 257.

[4] Cf. *Syria*, 29, 1952, p. 318.

[5] Cf. *IGLS*, VI, no. 2740, comm., p. 69.

Les θεοὶ σύνναοι sont probablement les dieux de la triade héliopolitaine, et dans ce cas, notre texte apporterait une confirmation de plus de l'appartenance à la triade du grand temple, comme d'ailleurs du temple de Bacchus[3].

10 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Valérien[4].

T. E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 304, no. 132; F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 15-16, no. 4.

Au droit: Buste de Valérien, à droite, lauré et portant *paludamentum* et cuirasse. Légende: IMP C P LIC VALERIANVS P F AVG.

Au revers: Couronne agonistique, d'où émerge un épi entre deux pavots, posée sur une table à quatre pieds et flanquée, dans le champ à gauche, d'une palme et, à droite, d'un caducée. Légende en bas: COL HEL.

Cette monnaie «agonistique» porte ainsi, symboliquement, sur son revers, l'image de la triade héliopolitaine avec le caducée de Mercure, l'épi et les pavots rattachés à ses deux parèdres[5]. La présence de ces symboles divins sur des monnaies en rapport avec les concours capitolins d'Héliopolis souligne indirectement la part prise par Rome dans l'organisation des cultes de cette ville[1].

---

[1] Cf. J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 121, qui se réfère à notre monument et à un autre proscynème de Baalbek (mon no. 29). B. Aggoula, *Semitica*, 22, 1972, p. 53-55: une «décanie» à Hatra (référence et tiré à part aimablement communiqués par J. Starcky) accepte l'interprétation de Milik, mais en lui enlevant le caractère religieux.

[2] Voir les exemples réunis par J. T. Milik, *op. cit.*, p. 119-140. Y ajouter la mention d'une *decania* dans une inscription de Deir el-Qal'a (*CIL*, III, 6670; cf. *MFO*, 7, 1914-1921, p. 388 et n. 7) et le texte de Hatra BN' 'ŠRT' (référence dans la note précédente).

[3] Cf. *supra*, nos. 2-3, comm., p. 11 et n. 1. — Étant donné le lieu de trouvaille «le quartier musulman», aussi imprécis qu'extérieur au sanctuaire, on ne peut exclure l'hypothèse que Θεοὶ σύνναοι désigne d'autres divinités, ou même des empereurs divinisés vénérés dans un même sanctuaire. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances des cultes de Baalbek, une telle hypothèse, envisagée aussi par J.-P. Rey-Coquais, semble peu fondée.

[4] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris, inv. no. 174.

[5] Toutes les autres monnaies de ce type, frappées à Héliopolis sous Gordien III, Valérien et Gallien montrent, comme il convient, des symboles de victoire: des couronnes tenues par des athlètes nus (cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XIII, 12) ou par

11 Deux fragments de socle, dans la grande cour.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 90; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446 = *Ann. ép.* 1903, p. 64, no. 267; id., *IGR*, III, no. 1068; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 147; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 59, no. 2727.

Διὶ Ἡλ[ι]οπο-
λίτῃ ὑπὲρ
τῆς σ[ωτ]ηρί-
4 ασ Κα[ίσαρ]ος Ἁ-
δρια[νοῦ, Κα]ίσα-
[ρος Τραιανοῦ υἱοῦ – – –]

O. Puchstein suppose, sans raison, l'existence d'une ligne avant Διὶ Ἡλ[ι]οπο-.

> «À Zeus d'Héliopolis, pour le salut de César Hadrien, fils de César Trajan ...».

L'aspect fragmentaire de cette dédicace et l'absence du nom du dédicant ne permettent que des conjectures gratuites au sujet de sa motivation[2]. Sa langue laisse cependant croire que son dédicant est une personne non romanisée ou insuffisamment romanisée.

---

des Victoires ailées (*ibid.*, pl. XIII, 11) et surtout des palmes émergeant le plus souvent des couronnes agonistiques (*ibid.*, pl. XIII, 1, 2, 4, 6-10 et 13) ou bien tenues par des athlètes (*ibid.*, pl. XIII, 12). L'épi de blé apparaît, en dehors de notre monnaie, sur deux pièces de Valérien et de Gallien où il figure sous la couronne agonistique (pour la monnaie de Valérien, voir J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XIII, 13; pour celle de Gallien, cf. W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 295, no. 32, pl. XXXVI, 12), alors que sur une autre pièce de Gallien il flanque à droite et à gauche la couronne agonistique (cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XIII, 8). Pour d'autres références concernant les monnaies agonistiques d'Héliopolis, voir *infra*, p. 89, n. 1.

[1] Ce rôle de Rome est évoqué sous divers aspects par E. Weigand (*Jahrbuch*, 29, 1914, p. 37 s. et *Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 1924-1925, p. 77 s. et 165 s.), P. Collart (*Museum Helveticum*, 8, 1951, p. 241 s.), H. Seyrig (*Syria*, 31, 1954, p. 95 s.) et J.-P. Rey-Coquais (*Béryte et Héliopolis*, p. 98 s.).

[2] L. Jalabert, *CRAI*, 1912, p. 255, qui publie une inscription de Béryte où le titre de *duumvir* dans cette colonie est donné à Hadrien (H. Dessau, *ILS*, 9491) suppose

12 Base rectangulaire trouvée dans la grande cour du temple de Jupiter sous la colonne isolée Nord. Dimensions en cm.: 103 × 58 × 58. Son socle est mouluré de même que sa corniche. Celle-ci est surmontée d'un cylindre taillé dans le même bloc, de 10 cm de hauteur et de 46 cm de diamètre. Inscription sur le dé sauf la dernière ligne gravée sur le socle. Pl. IV.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 111-113, no. 2, pl. II (*Ann. ép.*, 1964, p. 24-25, no. 55); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 49-50, no. 2714, pl. XX.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
pro sal(ute) imp(eratoris)
Caes(aris) Traiani
Hadriani Aug(usti), P(atris) p(atriae),
ex testamento
L(uci) Antoni Silonis
eq(uitis) leg(ionis) III Aug(ustae), He-
liopolitani,
L(ucius) Varius Q(uinti) f(ilius) Fab(ia tribu)
Magnus, vet(eranus), pro
parte dimidia; et
L(ucius) Valerius L(uci) f(ilius) Fab(ia tribu) Me-
lior pup(illus) (pro) parte quar-
ta; et Vibi C(ai) f(ilii) Fab(ia tribu) Ru-
fus et Fuscus pupilli
pro parte quarta, hered(es) eius,
ex arg(enti) p(ondo) octoginta v(otum) s(olverunt)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, pour le salut de l'empereur César Trajan Hadrien, Auguste, Père de la Patrie, en vertu du testament de Lucius Antonius Silo, cavalier de la légion III Augusta, Héliopolitain, Lucius Varius Magnus, fils de Quintus, de la tribu Fabia, vétéran, pour la moitié, Lucius

---

que notre dédicace a été faite à cette occasion en prétextant qu'Héliopolis était dépendante de Béryte; J.-P. Rey-Coquais suppose que la dédicace a pu avoir lieu au cours du voyage d'Hadrien en Orient qu'il fixe d'ailleurs en 130 au lieu de 129. Sur la chronologie des voyages d'Hadrien cf. A. Piganiol, *Histoire de Rome*, coll. Clio, 1954, p. 305-306.

> Valerius Melior, fils de Lucius, de la tribu Fabia, mineur, pour un quart; et Vibius Rufus et Vibius Fuscus, (tous deux) fils de Gaius, de la tribu Fabia, mineurs, pour un quart, ses héritiers ont acquitté ce vœu de quatre-vingts livres d'argent».

L'offrande faite au dieu par les héritiers de L. Antonius Silo, en vertu du testament de ce dernier, consistait probablement en un objet d'argent d'un poids de 80 livres (26 kg 196), mais de forme inconnue. La base de cet objet devait sans doute servir à dissimuler le cylindre réservé sur le lit d'attente supérieur du monument.

Le testateur Antonius Silo est un cavalier de la légion *III Augusta* stationnée à Lambèse en Numidie[1]. Plusieurs personnages portent le même nom: un primipile connu par une inscription de Baalbek[2], un chef des archers durant la guerre juive, cité par Josèphe[3], un préfet des côtes de Tarraconaise[4], un centurion sous Domitien[5], un personnage inconnu dans une inscription fragmentaire de Saguntum[6].

Les héritiers, inscrits tous dans la tribu Fabia, sont originaires soit d'Héliopolis, soit de Béryte. Le texte mentionne cependant expressément l'ethnique «Héliopolitain» du testateur. Cette mention, pour insolite qu'elle soit dans une inscription d'Héliopolis, s'explique aisément si l'on admet avec H. Seyrig que les auteurs de cette dédicace auraient emprunté ce terme au texte du testament rédigé dans la lointaine Numidie. L'usage de cet ethnique dans une inscription datant du règne d'Hadrien[1] permettrait d'affirmer qu'Héliopolis était à cette date au moins, une colonie autonome et non une dépendance de Béryte jusque sous Septime Sévère, sinon Antonius Silo aurait reçu l'ethnique «Bérytain»[2].

---

[1] Sur cette légion, cf. E. Ritterling, *PW.* 12, 1924-1925, s.v. *Legio*, col. 1493 s. Une inscription de Lambèse, *CIL*, VIII, 18084, lignes 75 et 92 mentionne deux autres légionnaires d'origine héliopolitaine. Sur l'importance des éléments syriens, en général, dans le camp de Lambèse, voir *infra*, p. 403, n. 3.

[2] H. Seyrig, *op. cit.*, p. 112 n. 1; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, no. 2782.

[3] Cf. *Bell. Jud.*, III, 486.

[4] Inscription de Tarracona, cf. *CIL*, II, 4138; H. Dessau, *ILS*, 2715. Ce personnage inscrit dans la tribu *Galeria* et non *Fabia* n'était pas héliopolitain.

[5] Inscription de Roethenberg en Germanie, cf. *CIL* XIII, 6357; H. Dessau, *ILS*, 3914; E. Ritterling, Zur römischen Legionsgesch. am Rhein, dans *Westd. Zeitschr.*, Vol. 12, 1893, p. 205, suppose que ce centurion était le fils d'Antonius Silo qui servait sous Vespasien en Judée.

[6] Cf. *CIL*, II, 3839; *Ann. ép.*, 1955, 161.

---

[1] Plus précisément de la période allant de 128, où l'empereur reçut le titre de *Pater patriae*, à sa mort en 138. Cependant, d'après R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4e éd., 1914, p. 195, ce titre est quelquefois donné à Hadrien avant 128 sur les inscriptions.

[2] Sur le problème controversé de la date de fondation de la colonie romaine d'Héliopolis et les rapports entre cette ville et Béryte, voir J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 34-35 avec discussions et références. À la suite de F. Vittinghoff, Röm. Kolonisation und Bürgerrechtspolitik unter Caesar und Augustus (*Abhandl. Akad. der Wiss.*, Wiesbaden, 1951, Nr. 14), p. 135, n. 2, et de H. Seyrig, *op. cit.*, p. 112, J.-P. Rey-Coquais adopte la thèse des deux colonies, Béryte et Héliopolis, indépendantes l'une de l'autre dès leur fondation par Auguste vers 15 av. J.-C. Plus récemment, il tend cependant à attribuer à Claude et non à Auguste la fondation de la colonie romaine d'Héliopolis (cf. *REG*, 1968, p. XVI-XVII). Cet auteur a, de nouveau, développé la même thèse dans son «Béryte et Héliopolis», p. 74 s., sans pouvoir l'étayer de textes ou de témoignages anciens dont se prévalent, par contre, les deux théories traditionnelles: celle d'une fondation augustéenne, défendue par Vittinghoff, et celle d'une colonie sévérienne, admise par S. H. M. Jones (*Cities of the Eastern Roman Provinces*, 1937, p. 272 et 460). J'adopte, pour ma part, la première, plus solidement établie: les épithètes *Iulia Augusta Felix*, qu'on retrouve dans le nom officiel et de Béryte et d'Héliopolis, plaident pour une fondation contemporaine des deux colonies. Quant à l'apparition tardive du monnayage d'Héliopolis, elle s'explique, comme l'a soutenu Vittinghoff, par l'octroi du droit italique à la colonie, sous Septime Sévère, tel que rapporté par Ulpien (*Dig.*, 50, 15, 1, 2). La portée de ce passage du Digeste comme argument principal à l'appui de la théorie de fondation sévérienne se trouve ainsi réduite. Reste le témoignage de Strabon (*Géogr.*, 16, 756), selon lequel Agrippa donna à la colonie de Béryte lors de sa fondation la majeure partie de la plaine du Massyas jusqu'aux sources de l'Oronte, ce qui est de nature à inclure Héliopolis dans le territoire de Béryte. Mais, comme l'a relevé, à juste titre, J.-P. Rey-Coquais (*IGLS*, VI, p. 34-35), il est difficile d'ajouter foi à une telle affirmation de Strabon quand cet auteur commet, par ailleurs, une méprise géographique grossière en ce qui concerne précisément la Coelésyrie, en situant perpendiculairement à la mer les deux montagnes qui la délimitent (*Géogr.*, 16, 754-755). — Un document, qui n'a guère été utilisé jusqu'ici dans ce débat, pourrait, de son côté, attester indirectement qu'Héliopolis était déjà une colonie sous Tibère ou Caligula: il s'agit d'un oracle attribué à la Sibylle et écrit probablement à Héliopolis au début du 6e s. de notre ère, qui cite ces deux empereurs parmi les trois rois (le troisième étant Antiochos) qui ont «construit» ou «reconstruit» les temples de Baalbek, cf. P. J. Alexander, *The Oracle of Baalbek. The Tiburtine Sibyl in Greek Dress*, 1967, p. 13, lignes 76-80 et p. 47. On ne peut,

13 Piédestal inscrit, découvert au cours des fouilles allemandes à l'Ouest du grand temple. Dimensions en cm: 64 × 57 × 37. Hauteur des lettres: 6,5 cm 1er ligne; 5,5 cm 2e ligne; pour le reste, hauteurs irrégulières: 5,5 et 4,5 cm. Pl. IV.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 90; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446 = *Ann. ép.*, p. 64 no. 268; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 144; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 50-51, no. 2715 et pl. IX.

I(ovi) ❦ O(ptimo) ❦ M(aximo) ❦ H(eliopolitano)
pro salute imp(eratoris)
Caes(aris) ❦ T(iti) ❦ Aeli Hadri-
4 ani An͜tonin͜i Aug(usti)
Pii ❦ P(atris) ❦ p(atriae) ❦ Quin͜tus T͜e-
dius Maximus ❦
pro salu͜te su͜a et fil(iorum)
8 et nepot(um) v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit) ❦

L. 1, au début et à la fin, palme stylisée. — L. 4, ligatures *NT* et *IN*. — L. 5, ligatures *NT* et *TE*. — L. 7, ligatures *VT* et *VA*. — L. 8, signes de séparation entre les lettres de la formule finale.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, pour le salut de l'empereur César Titus Aelius Hadrianus Antoninus, Auguste, Pieux, Père de la Patrie, Quintus Tedius Maximus, pour son salut, celui de ses enfants et de ses petits-fils, accomplit son vœu de tout cœur».

Cette dédicace est faite pour le salut de l'empereur régnant, Antonin le Pieux, *Pater patriae* en 139, mort en 161. Comme le note H. Winnefeld (*loc. cit.*), c'est la seule dédicace de Baalbek mentionnant Antonin le Pieux[1].

---

en effet, croire que la contribution directe du pouvoir impérial à la construction de ces temples et à l'organisation du culte héliopolitain (voir p. 21 s.; 424, n. 1; 528 s. et 543) ait pu se faire dans une ville qui ne serait pas une colonie romaine. Cependant, en dépit des diverses concordances, on doit admettre qu'on ne possède pas encore de preuves définitives sur l'existence de la colonie d'Héliopolis aux débuts de l'Empire.

[1] À signaler cependant une possible restitution de son nom sur une autre inscription fragmentaire, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 89-90, no. 2770.

Le dédicant Quintus Tedius Maximus est le même que celui qui, à Athènes a fait une dédicace à la triade héliopolitaine[1].

14 Cippe à socle carré, mais dont la corniche affecte une forme octogonale. Ce cippe portait jadis une statue. Dimensions en cm: hauteur totale: 169; hauteur du dé: 61; largeur: 41. L'inscription est gravée sur la base octogonale (les trois premières lignes) et sur le dé. Hauteur des lettres: ligne 1: 7,5 cm; entre 3,5 et 4 cm pour les autres. Pl. V.

H. Dessau, *ILS*, 9416, d'après une copie de O. Puchstein; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914, p. 151-152; J.F. Gilliam, *Amer. Journal of Philology*, 1958, p. 228; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 51-52, no. 2716 et pl. XII.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Hel(iopolitano)
pro salute d(omini) n(ostri)
4 imp(eratoris) Caes(aris) M(arci)
Ant(oni) Gordiani
Aug(usti), C(aius) Iulius
Severus Moschi
8 dec(urio) col(oniae) Hel(iopolis), statu-
am luciferam
decurionatus
sui hic conlo[ca]-
12 tam sec(undum) acṭạ...
Viri Iuliani – – –

L. 6, le *C* du prénom *C(aius)* est évident et J.-P. Rey-Coquais a tort de lire *L(ucius)*. — L. 10, du *S* final, on ne voit que la boucle supérieure. — L. 12, à la fin, le *T* ne conserve plus sa haste horizontale et on voit le jambage gauche du *A*. En outre, H. Winnefeld suppose, avec raison, à mon avis, une lacune après *acta* où prendrait place l'initiale du prénom de *Virius Julianus*. — L. 13, à la fin, on voit clairement deux hastes verticales dont la première semble plus petite que l'autre, et la partie inférieure d'une troisième haste légèrement courbe. Ces éléments ne permettent pas une restitution certaine et R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, lisait avec réserves *CL*, interprété *Cl(arissimi) (viri)*.

---

[1] Cf. *infra* no. 268.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, pour le salut de notre seigneur l'empereur César Marcus Antonius Gordianus Auguste, Gaius Julius Severus, fils de Moschus, décurion de la colonie d'Héliopolis (a dédié), au titre de son décurionat, la statue porte-flambeau, placée ici conformément aux actes de Virius Julianus».

Suivant un usage fréquent, la dédicace est faite pour le salut de l'empereur régnant, Gordien III, ce qui situe sa date entre 238 et 244.

La statue offerte par C. Julius Severus est motivée par son élévation au décurionat de la colonie[1]. Cette statue est dite *lucifera* sans autres précisions[2]. On peut évidemment songer à des divinités porteuses de torches, comme Artémis Phosphoros ou comme Déméter, dont la statue ne serait pas déplacée dans le sanctuaire de Baalbek[3], mais on ne doit pas exclure, comme me le fait observer E. Will, que la *statua lucifera* puisse figurer un personnage quelconque.

Selon un usage grec, le dédicant fait suivre ses *tria nomina* du nom de son père au génitif. Ce patronyme *Moschus*, en grec Μόσχος, qui se rencontre d'ailleurs sous ces deux formes en Syrie[1], peut bien dériver de l'arabe مَسَكَ «se saisir de»[2].

---

[1] On sait, en effet, les obligations (*munera*, λειτουργίαι), souvent très coûteuses, découlant de cette fonction et des magistratures municipales en général. Sur l'ensemble de cette question, voir F.F. Abbott et A.C. Johnson, *The Municipal Administration in the Roman Empire*, Princeton, 1926; J.H. Oliver, *Amer. Journal of Philology*, 76, 1955, p. 189s.; F. Crelle, s.v. *Decuriones*, *Noviss. Digesto ital.*, 5, 1960, p. 309s.; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 57 n. 3, avec renvoi à la communication de M. Leglay, *Taxatio* et autonomie municipale, dans *Akte IV. Intern. Kongress gr. u. lat. Epigraphik*, Wien, 1962 (1964), p. 226s.; J. Gagé, *Les classes sociales dans l'empire romain*, 1964, p. 165-169 et *passim*.

[2] Une offrande de même genre se rencontre à Boṣra, cf. *CIG*, 4647 et Add. p. 1182, citée par J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 52, n. 3.

[3] Son buste orne, en effet, la gaine de Jupiter héliopolitain sur le bronze de Ṭarṭous, cf. *infra*, no. 233, et elle figure voilée et tenant dans la main gauche des pavots et deux grands épis sur l'un des caissons du péristyle du temple de Bacchus, cf. *Baalbek*, II, p. 72 et pl. 42; J. Starcky, *Rev. bibl.*, 75, 1968, p. 23 et n. 54. Sur la vogue du culte de Déméter en Syrie, voir H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 356s.

Virius Julianus, dont les «actes» ont fixé la destination de la statue, est vraisemblablement le gouverneur de Coelésyrie vers cette époque après avoir été le consul de 232[3].

15 Autel quadrangulaire de calcaire, avec base et corniche taillées en biseau. Dimensions en cm: hauteur: 142, largeur et épaisseur: 46. Inscription gravée en lettres lunaires: lignes 1-5 sur la corniche, 6-10 sur le dé, au-dessous d'un calice floral[4]. Hauteur des lignes, ligne 1:

---

[1] Un Moschus est nommé dans une autre inscription de Baalbek, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2805; un autre personnage est cité dans une inscription inédite que j'avais découverte, il y a quelques années à Nabḥa, près de Baalbek (cf. *infra*, p. 166, n. 3). Cette inscription est gravée sur un fragment architectural légèrement arrondi et se lit ainsi: *C(aio) Iulio Sala | magatis f(ilio) Fab(ia tribu) Mos | cho Laetoria M(arci) f(ilia) Iulia | uxor eius de suo fecit.* Sur Μόσχος en Syrie, voir *IGLS*, V. 2697-2699; 2701(?) et 2703; H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, Appendice II, *Inscr. grecques*, p. 22 et note 3 (renvoi à H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 79).

[2] Cf. G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names*, 1971, p. 545.

[3] L'identité de notre personnage avec le consul de 232, L. Virius Lupus Julianus, devenu gouverneur de Syrie, n'est pas communément admise. Ainsi, J.F. Gilliam, *American Journal of Philology*, 1958, p. 228, ne l'admet pas à cause de l'omission — pourtant connue par d'autres exemples — du premier *cognomen* Lupus dans notre inscription et du fait que notre personnage, n'étant pas gouverneur de la province *Syria Phoenice* dont faisait partie Baalbek à cette époque, ne pouvait par conséquent être considéré comme un gouverneur. Par contre, J.-P. Rey-Coquais, *loc. cit.*, admet, sans discussion, l'identité des deux personnages et R. Hanslik, *PW*, IXA1, 1961, s.v. *Virius* 11, la trouve probable.

[4] De tels calices fréquemment figurés sur les dédicaces de Baalbek (voir outre ce monument mes nos. 58, 61, 63 et 64) pourraient bien avoir servi comme support pour quelque objet cultuel, lampe ou autre; ils joueraient dans ce cas le rôle dévolu aux *thymiateria* figurés souvent sur les sarcophages, cf. mon article: Un hypogée romain à Deb'aal dans la région de Tyr, dans *BMB*, 18, 1965, pl. II, no. F. 361, et IV, no. F. 370; sur le *thymiaterion* du second sarcophage était, en effet, posée une lampe, voir *ibid.*, p. 72. J. Starcky me signale un autel de Šahba dédié à Lycurgue, qui montre sur sa face supérieure cinq cavités en forme de lampes, cf. D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 82-83, pl. II, 2 et 4, et III. Pour d'autres exemples d'autels à lampes au Hauran, voir *ibid.*, p. 107-108.

4 cm, les autres lignes: 2,5 cm environ. Trouvé dans les fondations de la colonne isolée Nord de la grande cour[1]. Pl. V.

H. Syrig, *BMB*, 16, 1961, p. 114-116, no. 5 et pl. II; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1962, p. 205 (*Suppl. ep. graec.*, 19, 1963, p. 277 no. 888; *Ann. ép.*, 1964, p. 25-26, no. 58); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 63-64, no. 2731 et pl. XXVII.

Διὶ μεγίστῳ [Ἡλιο]-
πολείτῃ καὶ θεῷ Ἐγυπτ(ίῳ)
Σαλαμάνης καὶ Μερκού-
4 ριος υἱοί Μαμβογα̣ί̣ου
ἀπὸ κώμης Μααρρα[ς]
Σαμεθου, χώρα[ν]
Λ̣..Η̣Ϲ̣ ὠ̣ν̣ο̣[ύ]-
8 μενοι ⟨τ⟩ὸν Ἑρ-
μῆν ἀνέθη-
καν

L. 2, à la fin, ligature entre *pi* et *tau*, la barre horizontale du *tau* posée en travers de la haste dr. du *pi*. — L. 6, ligature entre *omega* et *rho*, le *rho* se réduisant à une boucle au haut de la branche droite de l'*omega*. — L. 7, ce qui subsiste du haut des lettres, par suite de la cassure, suffit pour que la lecture de ces lettres soit certaine. — L. 8, on a gravé un *iota* au lieu du *tau*.

> «À Zeus Très-Grand d'Héliopolis et au dieu égyptien, Salamanès et Mercourios, fils de Mambogaios, du village de Maarra de Sameth, achetant la terre de ....., ont dédié cette statue d'Hermès».

La formule initiale est équivoque: le «dieu égyptien» est-il une simple épithète de Jupiter Héliopolitain ou bien un dieu distinct? Ces deux possibilités se défendent l'une et l'autre. Si l'on adopte la première, on est forcé de donner poids aux dires de Lucien et de Macrobe qui affirment tous deux l'origine égyptienne du culte du dieu d'Héliopolis et même de son image[2]. Cette affirmation due, peut-être, à la similitude onomastique des deux Héliopolis d'Égypte et de Syrie ou à l'analogie apparente entre l'idole du Zeus d'Héliopolis et l'image d'Osiris-momie ou à la présence de certains traits égyptisants dans l'imagerie héliopolitaine[1], se verrait ainsi confirmée, pour la première et unique fois, par un texte qui est l'œuvre de deux paysans de la campagne syrienne[2].

---

[1] J.-P. Rey-Coquais le place, à tort, sous la colonne Sud.

[2] Lucien, *De Dea Syria*, 5; Macrobe, *Sat.*, I, 23, 10. Voir *infra*, nos 330 et 331.

La deuxième alternative que nous préférons nous amène à songer à Sérapis associé au dieu de Baalbek sur deux intailles[3] ou à Jupiter Ammon qui, bien que dieu de la Grande Oasis, n'en a pas moins acquis très tôt droit de cité en Égypte, et dont le buste orne parfois la gaine de Jupiter Héliopolitain[4].

Les noms portés par les deux donateurs sont ceux de deux divinités: Salamanès est un dieu d'origine sémitique, adoré en Assyrie, et connu en Syrie par de nombreuses inscriptions[5]. Mercourios, déjà attesté à Baalbek[6], commémore le dieu-fils de la triade héliopolitaine, dont l'offrande de la statue, motivée probablement par l'achat d'une terre, fait l'objet de cette dédicace. Quant au nom Mambogaios qui est un ethnique de Manboug-Hiérapolis, il est très répandu en Syrie[1].

---

[1] Ainsi, par exemple, le disque solaire flanqué d'*uraei* (cf. nos. 232 et 284), la fleur de lotus sur le bronze du British Museum (cf. no. 302), et le pschent (cf. nos. 153, 208, 226 et 233).

[2] H. Seyrig, qui opte pour cette alternative, écrit: «la nouvelle dédicace montrerait alors que ces liens avec l'Égypte n'existaient pas seulement dans les spéculations des théologiens, mais aussi dans l'esprit des fidèles». J.-P. Rey-Coquais est du même avis.

[3] Cf. nos. 312 et 317.

[4] Voir *infra* no. 226.

[5] Cf. *IGLS*, 465-473, dédicaces qui associent ce dieu à Zeus Madbachos dans leur sanctuaire sur la montagne de Šeiḫ Barakāt. Cf. aussi H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, inscr. no. 11, p. 14 et 15, et n. 4, p. 15. Ce nom divin devenu nom d'homme est fréquent en Syrie, cf. *IGLS*, 1845, 1953, 2187, 2251, et H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, p. 158, 178; J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 51-52 et 114, s.v. ŠLMN.

[6] Cf. no. 8. Une inscription d'Abila de Lysanias (Waddington, no. 1875a) mentionne un [Με]ρκουρίου Μαχχι[βή]λου qu'Isidore Lévy (*Rev. des Ét. Juives*, 43, 1901, p. 189) a traduit par «le Mercure-Malakbêl»; mais il faut probablement considérer les deux noms comme des noms de personne dont le second signifie «Mon roi est Bêl», cf. R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 332. On trouve Μερκούριος comme nom de personne sur un autel de Beyrouth publié par G. Colonna-Ceccaldi (*Monuments antiques de Chypre, de Syrie et d'Égypte*, 1882, p. 213-217, pl. XXIII, 11 et 12 = *Rev. arch.*, 1872, I, p. 253-255). Cet autel qui porte sur une face l'inscription Κρόνου Ἡλίου βωμός ne porte pas une dédicace à Mercure sur un autre côté comme on l'a cru parfois (ainsi J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 71, no. 2742 bis, commentaire), la première ligne étant Μερκούριος et non Μερκουρίῳ comme l'indique le fac-similé donné par l'éditeur et qui montre la moitié inférieure

Le village des dédicants serait ici désigné par un nom commun Maarra qui signifie «la lande», suivi du nom de son propriétaire originel ou actuel[2].

16 Piédestal d'une statue de bronze trouvé dans la cour hexagonale. Dimensions en cm, hauteur: 89; largeur: 52; épaisseur: 57. — Lettres lunaires soignées. Hauteur des lettres, l. 1-2: 5 cm; les autres lignes: 4 à 4,5 cm.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 89; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446 = *Ann. ép.*, 1903, p. 64, no. 266; *IGR*, III, no. 1069; B. Mueller, Μέγας θεός, *Dissertationes philologicae Halenses*, XXI, 3, 1913, p. 314-315, no. 118; E. Honigmann, *PW*, Suppl. IV, s.v. *Heliupolis*, col. 117; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 62-63, no. 2730 et pl. XXVI.

θεῷ μεγίστῳ
Ἡλιουπολίτῃ
δεσπότῃ
4 [Κ]άσσιος Οὐῆρος
ἅμα χαρείνῃ
συμβίῳ τῇ ἀξιο-
[λογ]ωτάτῃ καὶ – – –

«Au maître Dieu Très-Grand d'Héliopolis, Cassius Verus, avec Charina, son épouse, très digne et ...».

---

de deux lettres après Μερκουρι; d'ailleurs le libellé du texte avec le verbe ἀνέθηκεν exige une telle lecture.

[1] Sur la grande diffusion de ce nom, voir E. Honigmann, *PW*, s.v. *Hierapolis*, col. 733; R. Mouterde, *IGLS*, 1780, comm., pense que cet ethnique pourrait rappeler soit un pélerinage au sanctuaire d'Atargatis à Hiérapolis, soit une naissance attribuée à cette divinité.

[2] Les toponymes dont le premier élément est constitué par le mot Maarra sont fréquents en Syrie, tout comme ceux introduits par Beit «maison» ou Kafr = Kefr «village». Cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, 1927, index; R. Mouterde, cité par J.-P. Rey-Coquais, p. 64, note 3, pensait identifier Maarra Samethou à Beit-Šâma et à localiser le terrain acheté à Deir Labas, deux localités situées dans le voisinage de Baalbek. — Sur la fréquence du nom Samethos en Syrie, voir J.-B. Chabot, *Rev arch.*, 1896, I, p. 224. Cf. aussi H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 104.

Le dieu d'Héliopolis ajoute ici à son titre habituel de «Très-Grand», celui de δεσπότης qui, suivant la conception sémitique de la divinité, en fait le maître de toutes choses[1].

La graphie Ἡλιουπολίτης au lieu de Ἡλιοπολίτης est unique[2]. Par contre, le toponyme *Heliupolis* et l'ethnique *Heliupolitanus* sont fréquents[3].

E. Honigmann a identifié sans preuve le dédicant avec le légat de Syrie, commandant de la légion *III Gallica* révoltée vers 219, Du nom de ce légat ne subsiste dans le texte de Dion Cassius, LXXIX, 7, 1 que le cognomen Οὐῆρος et le *sigma* final du nom qui le précède[4]. L'épithète ἀξιολογώτατος donnée à Charina est purement honorifique et ne s'insère dans aucune titulature officielle[5].

17 Cippe de calcaire. Le couronnement porte une inscription irrégulière, tronquée au sommet et dont un fragment arraché à gauche a été rajusté. L'inscription se poursuit, en deux lignes, sur le dé. «Dégagé récemment et déposé près du podium du temple de Bacchus (1955)» dit R. Mouterde. Inventaire no. 259. Pl. VI.

R. Mouterde, *MUSJ*, 36, 1959, p. 68-69, no. 11 et pl. VIII, 3 (*Ann. ép.*, 1961, p. 58, no. 233; *Suppl. ep. graec.*, 18, 1962, p. 202, no. 608); J. et L. Robert,

---

[1] W. v. Baudissin, *Kyrios als Gottesname*..., 1929, I, p. 156s. et III, p. 71 attribue ce titre au dieu solaire. *Contra*, D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 55 et note 6.

[2] Voir cependant, peut-être, mon no. 247.

[3] Voir, par exemple, mes nos. 2-3 et 268. Cf. en outre, H. Dessau, *ILS*, 4287. — Une inscription du Castellum Dimmidi donne la forme *Helub* sans doute pour *Heliup(olis)*, cf. G.-Ch. Picard, *Castellum Dimmidi*, Paris, 1945, p. 198, 22B, col. de g., ligne 11. E. Honigmann intitule son article dans *PW*, Suppl. IV, col. 715-728, *Heliupolis* et non *Heliopolis*, précédemment utilisé par Beer, *PW*, 8, col. 47-49. L. Robert, *La déesse de Hiérapolis-Castabala*, 1964, p. 17s., évoque un cas semblable, celui de Hiérapolis et de son ethnique : «Une ville appelée Hiérapolis peut nommer ses habitants Hiéropolitains ou Hiérapolitains» et il ajoute «on n'a pourtant aucun droit de tirer le nom de ville Hiérapolis de l'ethnique Hiéropolite».

[4] R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 9, rejette implicitement cette hypothèse puisqu'il date cette inscription du début du 2^{e} siècle ap. J.-C.; J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, ne l'admet pas, à son tour, en soulignant avec raison l'usage invraisemblable du grec dans une dédicace de Baalbek qui serait faite par un prétendant à l'empire.

[5] Cf. L. Robert, *Nouvelles inscriptions de Sardes*, I, 1964, p. 64, cité par J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 63 n. 1.

Bull. épigr., 1961, p. 251; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 59-60, no. 2728 et pl. XXVIII.

[Διὶ ου Θεῷ μεγίστ]ῳ̣ [῾Ηλιο-]
[πο]λίτῃ Κρ̣ήσκης ΑΚΙ – –
– – π.φ̣α̣ ▨ Υ̣Ϲ̣ β̣ο̣υ̣λευτής εὐ[ξά]-
4 [μ]εν[ο]ς ὑπὲ[ρ γ]υνεκὸς καὶ τέκ[νων]
καὶ συγγενῶν ἀνέθη-
κεν ❦

L. 1, on lit seulement un *omega* lunaire et le bas d'une haste verticale. — L. 3, le *pi* est certain, du *phi* qui suit subsistent la haste verticale et la boucle droite; ensuite le haut d'une lettre triangulaire, puis plus loin, le haut d'un *upsilon*, d'un *epsilon* ou d'un *sigma* lunaires, d'un *bêta* ou d'un *rho*, d'un *omicron* ou d'un *thêta*, d'un *upsilon*; de l'*upsilon* final ne subsiste que la branche oblique gauche. — L. 4, on voit la moitié supérieure du *sigma*; le *rho* et le *gamma* ne sont plus visibles. — L. 5, la pierre porte un *nu* au lieu du premier *gamma*. — L. 6, à la fin, feuille de lierre.

Au début de la première ligne, on peut restituer Διὶ, à l'exemple des inscriptions 11, 15 et 18, ou θεῷ comme au no. 16. R. Mouterde restitue à la fin de la seconde ligne 'Ακι[λίας?] et au début de la troisième ligne [ἐπι]φαν[ο]ῦς. Cette restitution n'est pas admise par J. et L. Robert qui, sans donner leurs raisons, refusent de voir un homme d'Aquilée dans le dédicant, ni par J.-P. Rey-Coquais qui souligne, avec raison, l'inopportunité de l'emploi du grec par un décurion de langue maternelle latine et dans un sanctuaire dont le latin est la langue officielle. On comprendrait mal, en outre, comment un magistrat d'une cité romaine se permettrait-il de ne pas signaler ses *tria nomina* dans une telle dédicace. Enfin, la graphie 'Ακιλία pour 'Ακυλία n'est pas, à ma connaissance, attestée. Par conséquent, AK serait le début du patronyme du dédicant ou d'un second nom comme *Acilius* ou *Acilianus*[1]. J.-P. Rey-Coquais complète cette liste par des noms comme *Aquila*, *Aquilius* dont la transcription grecque 'Ακυ...

---

[1] À noter cependant que le nom *Acilianus* est rendu par ἀκειλιανός dans une inscription de Rhosos (cf. *IGLS*, no. 720).

ne conviendrait pas, cependant, à notre inscription. On pourrait aussi songer au nom araméen *ʾAqiba*[1]. Au début de la troisième ligne, alors que le *pi* est certain, on devrait, sans doute, restituer un ethnique d'Ἐπιφάνεια (Ḥama), soit [Ἐ]π[ι]φα[νε]ύς.

Cette dédicace faite par Κρήσκης (Crescens) pour sa femme, ses enfants et tous ses parents, est datée par R. Mouterde du 2^e-3^e siècle ap. J.-C.

18 Base de la colonne isolée Sud dans la grande cour, en plusieurs fragments rassemblés par H. Kalayan. Inscription monumentale gravée sur la face Nord du socle dans un cadre mouluré. Les lignes 2 et 4, très courtes et en caractères plus petits, semblent avoir été ajoutées après coup. Pl. VI.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 109-111, no. 1 et pl. I; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1962, p. 205 no. 307; *Suppl. ep. graec.* 19, 1963, p. 276, no. 887; *Ann. ép.*, 1964, p. 24 no. 54; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 60-62, no. 2729 et pl. XXVII.

– – – – – – ΥΑΝΩ ❦
– – – ΟϹ
Διὶ μεγ̣[ίσ]τῳ Ἡλιοπολείτῃ
4 κυρίῳ
Ἀπολλώνιος ὁ καὶ Ἀπο-
[λ]ι̣νάριος Σεγνα Ἀρά⟨δ⟩ιος
[εὐξάμ]ε̣νος κατὰ̣ χ̣[ρη]-
8 [ματισ]μόν τὸν ἀνδριά̣[ντα]
[σὺν τοῖς] τέκνοις ἀνέθηκε[ν]

L. 1, les quatre lettres qui subsistent sont certaines. — L. 2, si l'on suppose que le début de cette ligne est symétrique de celui de la quatrième, on doit considérer avec H. Seyrig qu'il manque environ six lettres. — L. 6, à la fin, la pierre porte un *lambda* au lieu d'un *delta*. — L. 7, à la fin, on voit le haut d'une lettre triangulaire puis d'un *upsilon* ou d'un *chi*. — L. 7-8, H. Seyrig restitue avec raison χ[ρηματισ]μόν au lieu de χ[ρησ]μόν qui, trop court, ne s'accorde pas avec la dimension de la lacune.

---

[1] Cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, 1930, p. 159. Ce nom aurait été transcrit *Acibas* dans une inscription de Pouzzoles (*CIL*, X, 1931 = H. Dessau, *ILS*, 7335) où il est porté par un affranchi d'un marchand de fer et de vin. Dans une inscription grecque d'Antioche (*IGLS*, no. 778) il est cependant rendu par Ἀκκίβα, avec le redoublement du *kappa*.

> «– – – – Au seigneur Zeus Très-Grand d'Héliopolis, Apollônios, dit aussi Apollinarios, fils de Segna, de la ville d'Arados, avec ses enfants, a dédié cette statue, après en avoir fait vœu à la suite d'un oracle».

Jupiter Héliopolitain porte ici le titre de Κύριος, seigneur ou maître, qui lui est connu par ailleurs[1]. Le donateur, originaire d'Arados, n'est pas citoyen romain, mais pérégrin. Cette qualité permet de situer cette dédicace antérieurement à la constitution Antoninienne de 212[2]. Ses deux noms, 'Απολλώνιος et 'Απολλινάριος, rattachés au nom divin d'Apollon, seraient la traduction du nom sémitique Barnebo[3]. Le nom de son père Segna est connu par plusieurs inscriptions de Syrie[4]. Le terme χρηματισμός au sens de «révélation», «oracle» est d'un emploi fréquent à l'époque romaine[1].

---

[1] Ainsi dans une inscription de Souq Wādi Barada (no. 169). Une autre inscription de Baalbek (no. 16) le nomme δεσπότης. Sur les titres grecs, κύριος, δεσπότης, βασιλεύς, μέγας, μέγιστος, ou latin *dominus*, *Maximus*, très fréquemment donnés aux dieux orientaux et en particulier sémitiques, voir l'ouvrage fondamental de W. v. Baudissin, *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*, en 4 volumes, Giessen 1929. W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, s.v. *Kyria* u. *Kyrios*, col 1755 s. note la fréquence de tels titres en Thrace, en Asie Mineure, en Égypte et surtout en Syrie et donne une liste des dieux et déesses portant l'un ou l'autre de ces titres; voir aussi Williger, *PW*, 12, 1924, s.v. *Kyrios*, col. 176 s. et Kern, *ibid.*, s.v. Δεσπότης, col. 333-334. Selon C. B. Welles, *Excavations at Dura-Europos*, Pr. Report, 7th and 8th Seasons of Work, p. 299, l'épithète *Kyrios* (*Dominus*) est le plus souvent attribuée aux dieux de la végétation. Sur l'épithète μέγας, μέγιστος en général, voir B. Mueller, Μέγας θεός, *Dissertationes Philologicae Halenses*, XXI, 3, 1913; G. Kruge, *PW*, 15, 1931, s.v. *Megas*, col. 221-226. Pour la Syrie, cf. W. von Baudissin, *op. cit.*, III, 1929, p. 71-72.

[2] H. Seyrig (*l.l.*) l'attribuerait, plus précisément, au règne de Septime Sévère à cause de l'usage, relativement tardif, du grec à Baalbek.

[3] Cf. K. Humann et O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Nordsyrien*, Berlin 1890, p. 398 no. 2: Βαρνεβοῦν τὸν καὶ 'Απολλινάριον; cf. *IGLS*, no. 166; cf. aussi Ch. Cl.-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, III, 1890, p. 214. Sur l'assimilation de Nébo à Apollon en Syrie, voir *infra*, p. 139.

[4] Cf. *IGLS*, 1295, références. À ajouter J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 40, s.v. SGN' qui renvoie à H. Ingholt (*Studier over Palmyrensk Skulptur*, 1928, p. 284) et p. 101 où il accepte le rapprochement fait par H. Ingholt (cf. C. B. Welles, *Excav. at Dura-Europos*, Final Report, V, 1, 1959, p. 63, note 10) de ce nom avec l'araméen signâ, «chief», «ruler».

La statue offerte par Apollônios devait sans doute surmonter la colonne. On ne peut se prononcer sur sa nature, le terme ἀνδριάς pouvant désigner indifféremment une statue divine ou humaine[2].

19 Autel de section carrée, en calcaire coquillier. Base et corniche moulurées, feuilles d'angle à la corniche. Dimensions en cm: hauteur totale: 222; longueur à la base et à la corniche: 87; largeur et épaisseur du dé: 62.

Inscription gravée sur le dé, de facture négligée; les *F* sont cursifs. Hauteur des lettres: 4 cm. Evidement de hauteur identique sur le dé au-dessus et au-dessous de l'inscription. Cet autel fut déterré à 400 m à l'Ouest de la «citadelle», et d'après les registres de la Direction des Antiquités, acheté en 1960 à Moustapha Ibrahim el-Ǧammāl. Pl. VII.

L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 280-282, no. 71 et pl. III, 2; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1907, II, p. 474 = *Ann. ép.*, 1907, no. 192; H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 125-126 et pl. V, 1. Cf. *Ann. ép.*, 1964, p. 26 no. 61; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 52-53, no. 2717 et pl. XIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) pro sal(ute) imper(atoris)
anno Q(uinti) Vini et G(ai) Cassaei
et Isa et Vetti ❦
archontium, Foebus et Myla
mutatores ex offi-
cio fe(c)e⟨p⟩runt

L. 3, L. Jalabert et H. Seyrig lisaient *Isae (et) T(iti) Vetti* en tenant compte du point séparatif entre *E* et *T*, mais en ignorant celui situé entre *A* et *E*. La lecture de H.-G. Pflaum, *apud* J.-P. Rey-Coquais, me paraît la meilleure, car elle respecte, dans la nomenclature romaine, la règle de préséance du citoyen romain sur le non citoyen, et néglige, comme il convient, la ponctuation déplacée (entre *E* et *T*) d'un lapicide particulièrement malhabile[1].

---

[1] L. Robert, *Bull. épigr.*, 1961, no. 748; id., *Noms indigènes dans l'Asie mineure gréco-romaine*, I, 1964, p. 380-381 et notes.

[2] Sur cette question, voir Andiat, *BCH*, 54, 1930, p. 97 s.; P. Guillon, *Rev. Phil.*, 1936, p. 221; L. Robert, *REA*, 1960, p. 317, note 1. A. Rumpf, *Der Kleine Pauly*, s.v. *Andrias*, est catégorique pour affirmer que la distinction entre ἄγαλμα = image divine et ἀνδριάς = image humaine «hält gegenüber inschriftlichen und literarischen Belegen nicht stand». H. Seyrig et, à sa suite, J.-P. Rey-Coquais, supposent que la statue dédiée par Apollônios était celle d'un empereur dont le nom devait être gravé sur la corniche du socle qui est perdue.

En outre, le génitif en ᾶ du nom grec Ἰσᾶς ne fait pas difficulté[2]. — L. 5, L. Jalabert restitue *multas opes*, après avoir lu *MULTAIOPES*; H. Seyrig considère comme certain *TATORES*, néglige le jambage suspendu à la barre horizontale du *T* et lit *Mutatores*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, pour le salut de l'empereur, en l'année de Quintus Vinius et de Gaius Cassaeus et d'Isas et de Vettius, archontes, Foebus et Myla, changeurs, ont fait (cet ex-voto) sur les profits de leur charge».

Les quatre archontes cités ici comme éponymes sont les magistrats municipaux d'Héliopolis. Cependant, on s'explique difficilement leur nombre, l'emploi d'un terme grec, «archonte», pour les désigner et le fait que deux de ces magistrats, Isas et Vettius paraissent être des pérégrins. Pour expliquer ces anomalies, L. Jalabert suppose que la dédicace eut lieu au moment du renouvellement des pouvoirs d'où la nécessité d'associer, dans l'inscription, les deux collèges de *duoviri*, mais n'exclut pas l'hypothèse que le terme d'archonte pouvait avoir un sens large convenant à la fois aux *duoviri* et à d'autres fonctionnaires de la colonie. H. Seyrig trouve l'hypothèse de quatre archontes fort insolite sans toutefois l'expliquer et attribue une date tardive à l'inscription à cause de sa gravure très négligée et de l'usage du terme d'archonte pour désigner des magistrats d'une colonie romaine. Pour J.-P. Rey-Coquais[3], au contraire, la dédicace est antérieure au milieu du premier siècle de notre ère à cause de l'absence de *cognomen*. En outre, cet auteur considère la dualité d'appartenance des archontes, les uns à une communauté romaine, les autres à une cité pérégrine, comme un indice de l'existence d'une commune double à Héliopolis. Cette hypothèse paraît, à première vue, séduisante, mais on ne peut la retenir faute de preuves concluantes.

---

[1] C'est à cette malhabileté qu'on doit rattacher: les «jambages» supplémentaires visibles çà et là sur le *M* de *M(aximo)* (l. 1), le *N* de *Anno* (l. 2), le *T* de *et* (l. 3), le *T* de *Mutatores* (l. 5), l'adjonction du *E* de *Foebus* (l. 4) après son omission, l'introduction déplacée de *P* dans *fecerunt*, sans oublier le caractère d'esquisse de la fin de l'inscription.

[2] Sur les génitifs en -ᾶ, cf. C. B. Welles, *Excavations at Dura-Europos, Final Report*, V, 1, 1961, no. 47, 8: Σειλᾶ; voir aussi l'index, p. 423-425; C. Brixhe, Les noms de personne en -ᾶς/-ᾶ, -ᾶς/-ᾶνος et -ης/-ητος dans le dialecte pamphylien, dans *REG*, 76, 1963, p. 11.

[3] Cf. *Béryte et Héliopolis*, p. 94-95.

Les dédicants Foebus et Myla sont très vraisemblablement des esclaves publics exerçant une charge officielle. Cette charge, désignée par le nom d'agent en *-tor*, consistait, d'après H. Seyrig, dans le change des monnaies au profit de la ville, ce qui laisse supposer qu'Héliopolis s'était réservé le monopole du change[1].

La traduction d'*ex officio* par «sur les profits de leur charge» me paraît préférable à celle que propose également Rey-Coquais: «en vertu de leur charge», car cette dernière suppose une obligation difficile à prouver.

Parmi les archontes, on relève deux noms orientaux: *Cassaeus*, connu sous sa forme grecque Κασσαῖος, par une inscription de Boṣra[2], et *Isas*, en grec 'Ισᾶς, nom théophore d'Isis, selon R. Mouterde[3], ou plutôt, à mon avis, transcription de l'arabe عِيسَى , ʿIssa[4].

20 Autel de calcaire, découronné. Dimensions en cm, hauteur: 152; largeur à la base: 101; largeur au dé: 76; épaisseur au dé: 79. Inscription sur le dé. Lettres régulières (l. 1, 2, 3), allongées et minces (l. 4, 5, 6 et 7). Hauteur des lignes: ligne 1: 7,5 cm; lignes 2 et 3: 5,5 à 6 cm; lignes 4 à 7: 4 cm. Points séparatifs entre les mots. Pl. VII.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 54, no. 2719 et pl. XIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Q(uintus) Baebius
Ianuarius pro
4 [sa] lute Baebi Novati patroni sui et fi-
[lii et] sua et Baebiae Thallusae coniugis

---

[1] Pour d'autres exemples de cette pratique, voir H. Seyrig, *op. cit.*, p. 126, n. 4.

[2] Cf. Waddington, no. 1931.

[3] Cf. *IGLS*, no. 938, comm.

[4] Ch. Cl.-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, IV, 1901, p. 146, note 3, y voit une forme apocopée de 'Ισαάκ, 'Ισάκιος.

[su]ae et filiorum et fratrum
v(otum) ❦ s(olvit)

L. 5, au début, l'étendue de la lacune comparable à celle des 5 dernières lettres de la ligne 4, permet de restituer avec assez de certitude *lii et*. Le lapicide n'abrégeant dans cette inscription que la formule initiale, le prénom et la formule finale, on peut difficilement penser pour ce début de ligne à une abréviation quelconque de *filiorum*. — L. 7: J.-P. Rey-Coquais place à tort deux *hederae* au lieu d'une entre *V* et *S*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Quintus Baebius Januarius, pour le salut de Baebius Novatus son patron et du fils de celui-ci, pour son propre salut, celui de sa femme Baebia Thallusa, de ses enfants et de ses frères, a accompli son vœu».

Le dédicant est un affranchi, de même que sa femme. Celle-ci porte un nom très répandu sous ses deux formes, grecque (Θαλλοῦσα) et latine (Thallusa)[1].

21 Fragment d'autel en calcaire, retaillé en bas à gauche. Dimensions en cm, hauteur: 99; largeur: 155; épaisseur: 95. Lignes régulières. Hauteur des lettres en cm: l. 1: 14,5; l. 2: 12,5; l. 3: 12; l. 4: 7. Points séparatifs entre les mots. Pl. VIII.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 90; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 54, no. 2718 et pl. XIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Q(uintus) Baebius Q(uinti) f(ilius) Fab(ia tribu)
Rufus et Baebi
4 [S]ex(tus), Raius, Q(uintus), fili eius v(otum) s(olverunt)

L. 3, petit trait courbe avant le *R*, que le *CIL* prend pour une lacune. — L. 4, les barres horizontales du *E* sont visibles.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Quintus Baebius Rufus, fils de Quintus, de la tribu Fabia, et Baebius Sextus, Baebius Raius, Baebius Quintus, ses fils, ont accompli leur vœu».

---

[1] Pour cette dernière, voir H. Dessau, *ILS*, III, 1 (*indices*), p. 247.

Sextus, Raius et Quintus sont ici employés comme *cognomina*[1], alors que Sextus est d'habitude un prénom et Raius un gentilice[2]. Par contre, Quintus, qui est essentiellement un prénom, est utilisé comme *cognomen* dans de nombreuses inscriptions[3].

22 Base de calcaire, trouvée dans la basilique chrétienne. Hauteur: 68 cm. Lettres droites et régulières. Points séparatifs entre les mots.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386a; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 55, no. 2721 et pl. XIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Ti(berius) Claudius Ti(beri) f(ilius) Fab(ia tribu)
Nobilis, cum con-
iuge et filis, v(otum) s(olvit)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Tiberius Claudius Nobilis, fils de Tiberius, de la tribu Fabia, avec sa femme et leurs enfants, accomplit son vœu».

23 Base de calcaire, trouvée dans la basilique chrétienne. Hauteur: 68 cm. Points séparatifs entre les mots.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386b; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 55, no. 2720.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
T(itus) Pontius Cl – – –
Bruṭṭiẹnus pro
salute sua et Ti-
berinae filiae
et Iuventiae
uxoris
v(otum) ❦ s(olvit) ❦

---

[1] Un petit fragment inscrit, brisé de toutes parts, trouvé en 1900-1901 par la mission allemande dans le grand temple de Baalbek, nous donnerait peut-être *Raius* comme *nomen*. Voici ce qui subsiste de cette inscription: *– – – Ọ – – | – – T. RAI* [*VS*] *– – | – – FILIA – – | – – – Ṿ S – –*, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2871, p. 159. Cf. aussi *ibid.*, no. 2876 bis, p. 162-163: fragment de bloc brisé de tous côtés mais conservant le mot Ραείος qui serait la transcription grecque de *Raius*. Sur l'origine sémitique de ce nom et sa signification, voir *infra*, p. 43 et notes.

[2] Cf. H. Dessau, *ILS*, III, 1, p. 123.

[3] Cf. H. Dessau, *op. cit.*, p. 234.

L. 2, la copie de D. Krencker et B. Schulz, *apud* Mommsen, présente une lacune après *CL*, d'où trois restitutions possibles: *Cl(audi) f(ilius)*, mais l'emploi de *Claudius* comme prénom est rare[1]; *Claudia tribu*, mais cette tribu n'est pas attestée à Baalbek; *Claudius* comme second *nomen*, avec diverses abréviations possibles. — L. 3, les barres horizontales du premier *T* et du *E* ont disparu. — L. 8, la formule finale y est gravée et non à la ligne 7 où la place J.-P. Rey-Coquais.

24 Piédestal en calcaire sans ornement, trouvé dans une maçonnerie arabe devant la grande exèdre semi-circulaire Nord du côté Est de la grande cour. Dimensions en cm, hauteur: 37; largeur: 54; épaisseur *maxima*: 30. Hauteur des lettres: l. 1: 6,4 cm; l. 2: 5,5 cm; le reste des lignes: 3,3 cm. Pl. VIII.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, XVI, 1901, p. 144-145; Th. Mommsen, *CIL* III, 14386 d; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 43, qui cite le texte; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 56-57, no. 2723 et pl. XIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) C(aius) Tittius
Raaus Plu͜mba͜rius qui sta-
tu͜as Solis et Luna͜e consacravit, locum
4 [i]n͜ter eas m͜ediu͜m ad statua͜m Victori-
[ae] auro i͜nlu͜minata͜m pro sal(ute) imper(atoris)
[con]ḷoca͜ndam consacra͜nda͜m oc-
[cupa]vit

De nombreuses ligatures aux lignes suivantes: l. 2: *VM*, *AR*; l. 3: *VA*, *AE*; l. 4: *NT*, *ME*, *VM*, *AM*; l. 5: *IN*, *VM*, *AM*; l. 6: *AM*, *AN*, *AM*. L. 2, je lis Raaus[2] sur une suggestion de J. Starcky qui note, avec raison, la disposition ordonnée de la deuxième ligne par rapport à la première qu'elle dépasse ainsi légèrement aux deux extrémités. Par conséquent, aucune lettre ne manque avant *R*[3].

---

[1] Un seul exemple certain dans H. Dessau, *ILS*, no. 7254.

[2] On ne doit pas tenir compte du trait courbe gravé sur le jambage droit du second *A* et qu'on retrouve à la même place sur le *A* de *tuas*, au début de la ligne 3.

[3] La lecture . . *RALAEVS*, proposée par O. Puchstein, *l.l.*, retenue par Th. Mommsen, *l.l.*, R. Dussaud, *l.l.*, et Ch. Clermont-Ganneau (*Rev. arch.*, 1903, II, p. 227) et à laquelle j'avais d'abord souscrit en songeant restituer *Baralaeus*, qui serait la transcrip-

À cela s'ajoute que Raaus se suffit à lui-même étant la transcription latine du nom sémitique R'Y[1], rendu ῾Ρααιος dans une bilingue palmyrénienne[2], peut-être ῾Ραειος sur un fragment inscrit de Baalbek[3] et *Raius* dans une dédicace de même provenance[4].

L. 6, O. Puchstein et R. Dussaud ont lu *consacr*(*avit*) *ID.M.OC*...; Th. Mommsen lisait *consacr*(*avit*) *AID M.OC* en admettant que la suite, après *consacr*(*avit*) est obscure et en préférant la restitution *consacr*(*avit*) à *CONSACRANDAM*, avec ligature de *AN* et *AM*, à laquelle il avait pensé. Pourtant la lecture *consacrandam* ne fait aucun doute, comme le note, d'ailleurs, J.-P. Rey-Coquais. — L. 7, la restitution [*cupa*]*vit* de R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, paraît s'accorder avec la dimension de la lacune, contrairement à celle de R. Dussaud et de O. Puchstein... *v.l.a.sol*]*vit*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Gaius Tittius Raaus, plombier, qui a consacré les statues du Soleil et de la Lune, a réservé l'emplacement central situé entre elles afin d'y placer et consacrer une statue de la Victoire, dorée, pour le salut de l'empereur».

Le dédicant s'intitule *plumbarius*, terme qui s'applique à la fois aux fabricants d'objets en plomb et aux travailleurs qui installent et entretiennent les conduites d'eau[5]. Ses *tria nomina* indiquent que c'était un homme libre qui avait probablement sa propre officine[6].

---

tion latine du nom araméen bien connu Bar'alâhâ, «fils de Dieu», ne se justifie plus, non plus d'ailleurs que la restitution [*Ca*]*rmaeus* admise dubitativement par J.-P. Rey-Coquais.

[1] Sur ce nom, voir J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 50; F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, 1972, p. 409-410. Selon Benz, *l.l.*, ce nom signifie «ami», «compagnon», mais aussi «berger» (à comparer l'arabe « راعى»). Cf. aussi pour ce dernier sens, G.L. Harding, *An Index and Concordance of Prë-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, 1971, p. 282.

[2] Cf. *CIS*, II, 3959, cité et commenté par J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 10s.

[3] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2876bis.

[4] Cf. mon no. 21 et p. 41, n. 1.

[5] Cf. Aug. Hug, *PW*, vol. 21 (1951), s.v. *plumbarius*, col. 613-614.

[6] Le *plumbarius* dans une officine municipale est un esclave public, cf. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4e éd., 1914, p. 344. L'existence d'une telle officine à Baalbek n'est, d'ailleurs, pas attestée.

Par sa dédicace, Tittius annonce, à l'avance, l'offrande d'une statue de Victoire dorée[1] destinée à occuper une place centrale entre deux statues de *Sol* et de *Luna* déjà consacrées par lui[2].

Le donateur a déjà réservé, sans doute contre paiement d'un droit, l'emplacement de la statue annoncée et peut-être même, si l'on admet l'hypothèse de Puchstein, exécuté son piédestal qui ne serait autre que le bloc sur lequel est gravée notre inscription[3].

La Victoire dédiée par Tittius «pour le salut de l'empereur» est probablement la Victoire impériale, et les deux grands luminaires qui l'accompagnent ont, par conséquent, pour but de souligner la toute-puissance de l'empereur[4]. Ces deux astres figurent, on le sait, très fréquemment sur la gaine de Jupiter Héliopolitain, attestant par là sa qualité de divinité cosmique[5]; par contre, et en dehors de notre texte, la Victoire n'est jamais attestée sur un document épigraphique ou figuré en rapport direct avec cette divinité.

---

[1] L'offrande d'une statue dorée serait, paraît-il, dans l'habitude des Orientaux qui, d'après la tradition, préféraient exécuter les images de leurs dieux en or, contrairement aux Occidentaux qui, généralement, se contentaient pour leurs dieux de l'airain ou du marbre. L'anecdote rapportée par Lucien, *Jupiter Tragoedus*, 8, est d'ailleurs significative à cet égard: lors d'une assemblée générale des dieux, Hermès s'aperçut, selon cet auteur, que les dieux d'Orient avaient, parce qu'ils étaient en or massif, la préséance sur les dieux des Grecs qui étaient en marbre ou en airain et dont seuls les plus importants d'entre eux recevaient des placages d'or. D'après Diodore de Sicile, II, 9,5, les statues de Zeus, de Rhéa, et d'Héra qu'il vit dans le temple de Bêl à Babylone, pesaient de 800 à 1000 talents, ce qui laisse croire qu'elles étaient en or massif. En ce qui concerne l'emploi de l'or et de la dorure pour les statues et les temples en Syrie, voir nos. 2-4 et 331 et pp. 12, n. 1 et 447, n. 1.

[2] O. Puchstein suppose que ces trois statues étaient placées dans des niches, comme celles qui ornent les parois des exèdres de la grande cour et de la cour hexagonale.

[3] Une inscription de *Laodicea ad mare* (*IGLS* no. 1261) parle du versement d'un droit aux prêtres de Sérapis et d'Isis pour l'érection d'une statue dans leur sanctuaire. Sur d'autres emplacements réservés dans le sanctuaire de Baalbek à des villages, des particuliers et à des corps de métier, voir *infra*, nos. 52 à 57.

[4] C'est aussi l'avis de J.-P. Rey-Coquais. Sur l'interprétation théologique de la Victoire impériale à Rome et à Byzance, voir Jean Gagé, La théologie de la Victoire impériale, dans *Rev. Hist.*, 171, 1933, p. 1-43, et *id.*, La Victoire impériale dans l'empire chrétien, dans *Rev. d'Histoire et de philosophie religieuse*, Strasbourg, XIII, 1933, p. 370-400. Cf. aussi pour Rome, A. Piganiol, *Recherches sur les jeux romains*, 1923, p. 122 et, pour Byzance, Louis Bréhier, *Les institutions de l'empire byzantin*, 1949, p. 56-61.

[5] Voir *infra*, p. 51-52 et notes.

25 Bloc de calcaire. Hauteur 73 cm, largeur 90 cm, épaisseur 64 cm.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386c; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 56 no. 2722.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Victorinus
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

Th. Mommsen transcrit le texte en trois lignes, contrairement à ce qu'affirme J.-P. Rey-Coquais. L. 2, de la lettre *S*, Mommsen copie la boucle inférieure.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis,
Victorinus accomplit son vœu de tout cœur».

26 Autel ou cippe de calcaire, découronné. Dimensions en cm, hauteur: 74; largeur du dé: 36. Inscription gravée peu profondément sur le haut du dé. Hauteur des lettres: 3,2 cm.

R. Mouterde, *CRAI*, 1956, p. 46-48; *id.*, L'astrologie à Héliopolis-Baalbek, Jupiter Heliopolitanus rex et regulus, dans *BMB*, 13, 1956, p. 11-12 et pl. I, 2 (*Ann. ép.* 1957, no. 119); P. Nober, *Verbum Domini*, 36, 1958, p. 370-74; R. Dussaud, *Syria*, 35, 1958, p. 155-156; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 58, no. 2724.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Regulo

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Regulus».

Cette inscription datée par R. Mouterde du 2ᵉ-3ᵉ s. de notre ère est intéressante par le titre de *regulus* donné à Jupiter Héliopolitain et qui paraît s'expliquer par l'astrologie et l'astronomie. Après avoir exclu les acceptions habituelles du terme: «petit roi», «basilic», «roitelet», et «fonctionnaire royal», R. Mouterde y voit l'étoile majeure de la constellation du lion, dite en grec Βασιλίσκος, en latin médiéval, *rex*, et dans la terminologie astronomique moderne, *regulus*[1]. On sait d'après les doctrines astrologiques des Chaldéens que c'est le Soleil qui mène le chœur des étoiles, qui est le roi et le guide de tous les autres luminaires et l'arbitre du monde tout entier[1] et que cet astre atteint son maximum de puissance quand il se trouve dans son «domicile», le signe zodiaque et la constellation du Lion.

---

[1] Sur cette question, voir W. Gundel, *PW*, s.v. *Leo*, col. 1773-1792.

Ces mêmes «Chaldéens» désignent l'étoile *regulus* comme l'archonte des cieux, indiquant par là son rôle dans l'action du soleil[2]. À suivre ce raisonnement on peut être amené à penser que le titre de *regulus* appliqué à Jupiter Héliopolitain est de nature à souligner son caractère solaire. Ainsi l'entendent R. Mouterde (*l.l.*) et R. Dussaud (*l.l.*). Par contre, H. Seyrig revenant récemment sur la question nie le caractère solaire du grand dieu de Baalbek, et l'attribue au dieu-fils Mercure[3]. Sans entrer maintenant dans le fond du débat sur ce problème complexe[4], nous voudrions signaler que le titre de *regulus* dans cette unique et par ailleurs misérable inscription peut simplement vouloir dire «maître des cieux», faisant ainsi de Jupiter Héliopolitain une sorte de Baalshamîn.

27 Fragment brisé à droite et en bas. Inscription gravée sous un trou rond. Hauteur des lettres: 5,5 à 6 cm.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386^{cc}; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 58, no. 2725.

I O
M.H▨ENIV
RI.L.HILARV
- - - - - - - - - -

---

[1] Cicéron, *Somnium Scip.*, c. 4: *Sol dux et princeps et moderator luminum reliquorum, mens mundi et temperatio.* Ménandre le Rhéteur, édit. Walz, IX, 321: Χαλδαῖοι δὲ (Ἥλιον) ἄστρων ἡγεμονῆα λέγουσιν. Sur cette question, voir l'article classique de F. Cumont, La théologie solaire du paganisme romain, dans *Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 12, I, 1909, p. 1-33 (du tiré à part); id., *Syria*, 2, 1921, p. 40-53; id., *Religions orientales*, 4^{e} éd., 1929, p. 159 s.

[2] Le Scholiaste d'Aratos, 147, (p. 364, Maas): Βασιλίσκον, ὅν οἵ Χαλδαῖοι νομίξουσιν ἄρχειν τῶν οὐρανίων (cité par Mouterde, *BMB*, 1956, p. 12).

[3] Cf. H. Seyrig, Le culte du Soleil à l'époque romaine, dans *Syria*, 48, 1971, p. 345-348: Héliopolis-Baalbek.

[4] Voir cependant *infra*, p. 135 et n. 4 où sont signalés certaines éléments solaires communs à Jupiter Héliopolitain et au dieu-fils.

L. 2, *apex* sur le *E*; — l. 4, restes du haut de trois lettres.

La ligne 1 est à lire: *I(ovi) O(ptimo)* [*M(aximo) H(eliopolitano)*]. À la ligne 2, le *M* est probablement l'initiale du *praenomen M*(*arcus*), et pour la restitution du gentilice, on pourrait penser à un nom comme *H*[*ell*]*enius*, attesté dans une inscription de Rome[1].

28 Fragment d'architrave inscrite, en calcaire, gisant dans l'angle nord-ouest de la grande cour. Longueur: 65 cm; brisé à droite. Traces de peinture rouge sur les lettres. Le *F* est cursif. Hauteur des lettres: environ 5 cm. Pl. IX.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 58-59, no. 2726.

I. O. H. L. NRVFVS.COLVMNAS CVM AE----

Le titre *M*(*aximus*) manque ici, cas unique dans la titulature divine. Le *L* serait l'initiale du prénom *L*(*ucius*) du dédicant et *N* celle de son gentilice dont la restitution est pratiquement impossible. J.-P. Rey-Coquais pense restituer *N*(*aevius*) ou *N*(*umerius*) avec préférence pour ce dernier nom. On peut cependant proposer de nombreux autres gentilices tout aussi possibles. À la suite du *cognomen Rufus*, mention de l'offrande: *columnas cum ae*----. Pour compléter le *AE*, on peut songer à *ae*[*dicula*] ou à *ae*[*tomate*] toutes deux attestées. Une dédicace de Deir el-Qal'a, à la déesse Fortuna et au Génie de la colonie, parle de l'offrande de *Genium cum* [*colu*]*mnis et aetomate et incrusta*[*tio*]*ne marm*(*orea*)...[2].

Ce fragment d'architrave appartenait sans doute à une chapelle ou un édicule votifs.

29 Bloc quadrangulaire en calcaire. Inscription en lettres carrées dans un cartouche à queues d'aronde réservé en relief. Dimensions du cartouche en cm, 27 × 27. Lettres inégales, hauteur: ligne 1: 2,5 cm; ligne 2: 2,2 cm, lignes 3 à 9: 2 cm. Ligne 4: le texte se poursuit à droite sur la queue d'aronde. Pl. IX.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 68-69, no. 2740 et pl. XXVII; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 121.

---

[1] Cf. *CIL*, VI, 8655 = H. Dessau, *ILS*, 1629.

[2] Cf. *CIL*, III, 6671 = H. Dessau, *ILS*, 5447.

Ζεῦ βοήθ̣ι
μνησθῶσιν
οἱ τῆς γ′ δεκανία[ς]
4 Μαρτῖνος Μαρίνο̣[υ]
ὁ κα̣λ̣ῶς κὲ δι-
κέως ὑπειρ[ε]-
τή̣σας δεσ̣π[ό]-
8 τῃ Κρό̣[ν]ῳ̣ κὲ θε-
οῖς. Ἀπελ(λαίου) δ′, ἔ[τ(ους) ‒ ‒ ‒?]

L. 1, le *thêta* a, dans l'épaufrure, perdu sa barre médiane; le *iota* est, par contre, très net. — L. 4, de l'*omicron* carré subsiste l'angle inférieur gauche; une partie du *nu*, l'*omicron* et l'*upsilon* sont gravés sur la queue d'aronde. — L. 5, le haut de l'*alpha* et du *lambda* est conservé. — L. 7, l'*êta* est évident, bien que la haste verticale droite soit légèrement émoussée; à la fin, on voit en partie les deux barres horizontales du *sigma*, puis le *pi* très nettement.

> «O Zeus, sois secourable! Qu'on se souvienne des gens de la troisième décanie! Martinos, fils de Marinos, qui a bien et avec justice accompli le service du maître Kronos et des dieux, le 4 Apellaios, l'an .... (?)».

Le service rendu à Kronos et aux dieux n'est pas précisé, mais l'on peut penser qu'il s'agit de travaux dans quelque édifice religieux, peut-être le grand sanctuaire de Zeus, la divinité invoquée [1]. Cependant j'incline plutôt à voir dans le service en question un acte rituel en l'honneur des divinités planétaires. Kronos figure, en effet, à côté des autres planètes sur certains simulacres de Jupiter Héliopolitain [2]. En outre, il était considéré en Syrie, à l'époque romaine, comme le grand dieu cosmique, et des considérations astrologiques le plaçaient à la tête des divinités des planètes [3]. C'est cette conception que reflète vraisemblablement notre texte qui associe le maître Kronos aux autres dieux planétaires.

---

[1] Ceci s'accorde d'ailleurs avec le terme de décanie employé. Sur l'interprétation de ce terme, voir *supra*, p. 20-21.

[2] Voir *infra* nos. 232, 233 et 313. On trouve Kronos également et en bonne place sur d'autres monuments héliopolitains: nos. 153 et 235.

[3] Cf. F. Cumont, *Études syriennes*, 1917, p. 80 n. 2; J. Bidez et F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, II, 1938, p. 377.

En dépit de leur apparence latine, les noms Martinos et Marinos sont tous deux des noms sémitiques[1]. Le premier transcrit, peut-être, MRTN, «Notre Dame»; le second qui rend MRN', «Notre Seigneur», est très populaire en Syrie[2].

30 Fragment inscrit trouvé par la mission allemande dans la basilique chrétienne. Hauteur: 17 cm. Hauteur des lettres: de 5 à 4,5 cm.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14387x; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 155, no. 2862 et pl. XXIII.

MA – –
MAC
IOVIS

L. 2, Th. Mommsen a bien lu *MAC*, contrairement à ce qu'affirme J.-P. Rey-Coquais. — L. 3, on ne voit que la moitié supérieure des lettres. On peut penser à «*sacerdos Iovis*», à «*ex responso Iovis*», etc.

31 Fragment de bloc quadrangulaire, inscrit, brisé à gauche et ravalé à droite. Trouvé remployé dans le grand temple au cours des fouilles allemandes de 1900-1901. Dimensions en cm, hauteur: 84; largeur: 62; épaisseur: 45. Hauteur des lettres: 5,5 cm.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14387vv; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 156, no. 2863.

– – – SQ – – –
– – – VM – – –
– – ṾNDI – –
4 – – .IV.
– – O.M.H – –

L. 3, on voit la partie supérieure du jambage droit d'un *V*. — L. 4, les seules lettres certaines sont *IV*. Avant le *I*, on aperçoit le haut du jambage droit d'un *M* ou d'un *A*; la quatrième lettre peut aussi être un *M* ou un *A*. — L. 5, de la lettre *O* on voit seulement la moitié droite, de la lettre *H* seulement la moitié gauche; avant le *O*, on restitue un *I*. Avant cette titulature divine, on peut supposer, comme pour le numéro précédent, la mention d'un mot comme «*sacerdos*» ou d'une formule comme «*ex responso*», «*ex iussu*» etc.

---

[1] *Contra*, J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, p. 97 (MRYNS), qui prend *Marinus* pour un nom latin.

[2] Sur ce nom, voir H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 73; H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, 1958, p. 24 et n. 3 (note de A. Caquot); J.T. Milik, *op. cit.*, p. 334-335.

32 Statuette de bronze haute de 16,7 cm., trouvée «dans un souterrain ou un ancien cours d'eau» au Nord-Ouest du temple de Bacchus et à l'extérieur de la muraille arabe[1].

Musée de Beyrouth.

M. Sarraf, *BMB*, 22, 1969, p. 159, pl. II (deux vues de face avant le nettoyage, une vue de dos et deux vues de côté après le nettoyage); H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 347 n. 1.

Ce bronze montre Jupiter Héliopolitain[2] debout, les pieds nus entièrement dégagés, sur un socle cubique dont le devant est orné d'une façade de temple distyle[3]. Il est coiffé d'un calathos très haut et évasé, aux flancs ornés, semble-t-il, d'épis et de feuilles de laurier[4] et dont la face est décorée d'un aigle aux ailes éployées[5]. Cet oiseau pose ses pattes sur la chevelure divine aménagée en rangées de boucles horizontales et dégageant complètement le cou où apparaît la «pomme d'Adam». La position des bras est classique, mais une brisure a emporté les mains et les attributs qu'elles tenaient. Le dieu est vêtu d'une tunique à manches courtes, serrée étroitement dans une gaine couverte de motifs décoratifs. Au collier dont il est paré est suspendue une étoile à six rayons flanquée, sur la poitrine, des bustes de *Sol* à gauche, de *Luna* à droite. Au-dessous, la gaine est divisée en vingt-six compartiments, répartis sur huit registres et dont le décor se lit comme suit: 1° – deux griffons affrontés de part et d'autre d'un motif indistinct qui paraît être une rosace à six pétales sur laquelle ils posent l'un sa patte antérieure droite tendue en avant, l'autre la patte gauche; 2° et 3° – un buste de Mercure ailé qui chevauche sur deux registres et qui est encadré, en haut, de deux rosaces à six pétales et, en bas, de deux béliers affrontés; 4° – deux étoiles à six rayons au centre, et deux rosaces à six pétales sur les bords; 5° – deux bustes casqués, face à face, l'un masculin, paraît-il, à droite, et dans ce cas on pense à Arès, l'autre qui est peut-être féminin, à gauche, serait Athéna; sur les bords, deux rosaces à six pétales; 6° – quatre rosaces de même forme; 7° – masque de lion entre deux rosaces; 8° – probablement une étoile à six branches dans le compartiment central, motifs indistincts dans les deux autres.

---

[1] H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 347 n. 1, indique à tort, Mejdel Andjarr (Chalcis du Liban) comme lieu de trouvaille.

[2] Ma description de ce monument très partiellement publié est basée sur une étude que je n'ai pu faire qu'en vitrine et dans des conditions qui ne m'ont pas permis une vision claire de certains détails.

[3] À comparer le bronze de Beyrouth au Musée du Louvre (cf. no. 208). Sur l'interprétation qu'il convient de donner à cette façade, voir p. 125.

[4] Une couronne de laurier figure sous le calathos d'un bronze de Ṭarṭous (no. 234).

[5] On retrouve cet oiseau divin à la même place sur le relief d'Apamée (no. 172).

Sur les flancs du dieu figurent deux grands foudres; au revers, on voit en haut un aigle aux ailes éployées, à droite, tenant dans son bec, à ce qu'il semble [1], un caducée; deux petites boules indistinctes se trouvent de part et d'autre de l'oiseau. Au-dessous, les vingt-trois carrés répartis sur huit registres sont ornés de rosaces.

Le décor de la gaine avec notamment les cinq bustes divins sur la face antérieure, l'aigle et les motifs qui l'entourent sur le revers, aurait pu se prêter à un commentaire approprié s'il m'avait été permis, grâce à une étude plus directe du monument, de vérifier tous les détails. Ceci ne doit pas empêcher de souligner, à propos de notre bronze et dès à présent, l'importance du couple *Sol-Luna* dans l'iconographie de Jupiter Héliopolitain [2] et la préséance dont il jouit par rapport aux autres bustes et symboles divins figurant sur la gaine[1]. Ce couple symbolise, on le sait, à la fois l'éternité du dieu[2], son universalité et son omnipotence[3].

---

[1] D'après la photographie publiée par M. Sarraf, *l.l.*

[2] Ce couple apparaît, en effet, très fréquemment sur la gaine du dieu principal d'Héliopolis et escorte même sur l'autel de Bted'i (no. 131) l'image de Mercure. Il accompagne aussi presque constamment l'image de Mithra (F. Cumont, *Textes et monuments*, I, p. 121, n. 6, n'a relevé que onze exceptions), et fréquemment celles de Jupiter Dolichenus, des cavaliers danubiens et d'autres divinités conçues comme divinités cosmiques. H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 55 n. 7, donne, à propos de Némésis, une liste des divinités accompagnées par le Soleil et la Lune; cf. également du même auteur, *Syria*, 14, 1933, p. 243 et *BMB*, 1, 1937, p. 92-94. W. Deonna, dans *RHR*, 132, 1946, p. 5 s., a, de son côté, fait une étude d'ensemble sur ce sujet et dressé un nouveau répertoire (p. 13-38) des documents où figurent ces deux grands luminaires. Voir aussi les exemples réunis par E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, 1955, p. 272-300. Pour Jupiter Dolichenus, en particulier, cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 25, n. 5, avec

33 Petit autel de calcaire, haut de 38,5 cm, trouvé dans les ruines du temple rond. Figure effacée sur l'une des faces du dé. Pl. X.

D. Krencker, *Baalbek*, II, p. 92, fig. 132 (dessin); H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 178; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 146; id., *Jup. Hél.*, p. 130 et pl. XXXVII, 4.

Cet autel montre l'image très fruste d'un dieu sans bras, figuré à mi-corps sur un socle, la tête coiffée d'un calathos évasé. Il s'agit, sans doute, de Jupiter Héliopolitain connu également sous cette forme par le bronze Donato au Louvre[4] et par l'autel de Copenhague[5].

---

renvoi aux monuments dolichéniens où le Soleil et la Lune apparaissent accouplés ou isolés.

[1] Sur un seul exemplaire, le bronze de Graz (no. 313), il est précédé par le buste voilé de Kronos-Saturne. Cf. également le no. 237.

[2] Jupiter Héliopolitain est qualifié d'ἄφθιτος dans une inscription d'Aigeai (no. 266).

[3] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 55-56; F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 306 s. Dans son étude déjà citée, W. Deonna, p. 39, écrit: « Placés à droite et à gauche de l'être suprême, le soleil et la lune, en proclamant le caractère divin, affirment sa qualité céleste, cosmique, son rôle de maître du monde, et en forment l'escorte d'honneur ». Le christianisme a adopté cette escorte astrale: c'est ainsi que le Soleil et la Lune accompagnent la crucifixion (*ibid.*, p. 8 et n. 2) et que la Lune devint l'attribut de la Vierge, tandis que le Christ a été assimilé au Soleil (*ibid.*, p. 12). Voir aussi, au sujet du Christ, l'étonnante mosaïque du plafond voûté du mausolée M des Julii, datant de la deuxième moitié du 3ᵉ siècle et découverte sous la grille de l'autel principal à Saint-Pierre de Rome: le Christ dans un quadrige, la tête nimbée et entourée de rayons disposés en croix, tient le globe dans la main gauche et sans doute le fouet et les rênes dans la main droite disparue. Cf. B. N. Apollonji Ghetti et A. Ferrua, *Esplorazioni sotto la confessione di San Pietro in Vaticano*, I, p. 29-53 et pl. B; J. M. C. Toynbee et J. B. Ward-Perkins, *The Shrine of St. Peter and the Vatican Excavations*, 1956, pl. 32; G. M. A. Hanfmann, *Roman Art*, 1964, pl. XIV. Associés aux rois et aux empereurs, les deux grands luminaires leur confèrent, au dire de Deonna, un caractère surhumain et divin, cf. *ibid.*, p. 9 n. 7 et p. 40-41.

[4] Cf. no. 153, p. 172-175 et en particulier p. 174. Après avoir reconnu (*MUSJ*, 18, 1934, p. 146) Jupiter Héliopolitain dans notre dieu, S. Ronzevalle (*Jup. Hél.*, p. 130) l'a finalement considéré comme « le rejeton du grand dieu de Ba'albek ».

[5] Cf. no. 235.

34 Groupe de calcaire trouvé à Baalbek vers la fin du XIX^e s. et déposé jadis à l'école anglaise de filles. Aperçu, en 1965, chez M. Kassem Yaghi à Baalbek. Pl. X.

D. Krencker, *Baalbek*, II, p. 105 n. 2 et pl. 62-65; H. Thiersch, Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek, dans *Nachr. K. Gesell. d. Wiss. zu Göttingen*, Philos.-Hist. Klasse, 1925, p. 4 n. 2; H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 171-172; id., *Syria*, 10, 1929, p. 336; A. Parrot, *ibid.*, p. 122; H. Seyrig, *Syria* 14, 1933, p. 257, n. 2.

Il s'agit d'un aigle flanqué de deux lions faisant corps avec lui, le tout posé sur une plinthe dont la largeur diminue progressivement de l'avant vers l'arrière. La tête de l'aigle, les protomes des lions ainsi que leurs pattes antérieures ont disparu.

Ce monument est très probablement une acrotère faîtière qui couronnait un petit édifice qu'on ne peut identifier avec certitude[1]. Son symbolisme paraît clair: l'aigle, oiseau de Jupiter et emblème solaire et céleste[2] est accompagné des lions dont le symbolisme solaire en Orient est bien connu[3].

---

[1] D. Krencker, *l.l.*, le restitue au-dessus du temple rond; H. Thiersch, *l.l.*, l'attribue au *propylon* du petit temple en se basant sur l'usage syrien de couronner par l'oiseau du Soleil l'entrée des sanctuaires; H. Seyrig, *Litteris*, l'attribue également au petit temple, soit à l'extérieur, soit même à l'intérieur sur le fronton du Saint des Saints.

[2] Cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1903, p. 15-23; S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 11 s., 25 s.; F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 35-112; id., *Syria*, 8, 1927, p. 163 s.; H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 253 s., fig. 2: tableau sculpté sur le soffite du linteau du *thalamos* Nord dans la cella du temple de Bêl à Palmyre où l'on voit le ciel étoilé porté sur les ailes d'un grand aigle; cf. aussi P. Merlat, *Essai*, 1960, p. 108-114 et *infra*, p. 54, n. 2, à propos de l'autel de 'Atil au Hauran et du groupe de Tell 'Arr en Syrie du Nord. H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 371-373, trouve, par contre, problématique l'aigle solaire des Syriens.

[3] Cf. p. 294 et n. 6. Pour A. Parrot, *l.l.*, les lions sont les attributs d'Atargatis et le groupe «exprime l'union intime de Jupiter Héliopolitain et de sa parèdre». Tout en reconnaissant la symbolique multiple et diversifiée du lion en Orient, en général, et en Syrie, en particulier (voir *infra*, p. 292-295 et p. 373, n. 2), on doit dans le cas présent considérer les lions comme les acolytes de la divinité symbolisée par l'aigle. Sur une intaille d'Émèse, le lion est, en effet, figuré comme l'un des compagnons du soleil monté sur un aigle, cf. F. Cumont, *Syria*, 7, 1926, p. 327; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 337-338, fig. 2.

35 Bas-relief sculpté sur le soffite au-dessus de la porte du temple de Bacchus. Longueur: 6,25 m; largeur: 1,90 m. Pl. X.

R. Wood, *Les ruines de Balbec*, 1757, pl. XXXIV; H. Frauberger, *Die Akropolis von Baalbek*, 1892, pl. 16; P. Perdrizet, *CRAI*, 1901, p. 218-221; id., *REA*, 3, 1901, p. 260-262; I. Lévy, *Rev. Ét. Juives*, 43, 1901, p. 185 s.; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 132 et 142 s. = *Notes myth. syr.*, p. 13 et 23 s.; O. Puchstein, *Guide de Baalbek*, 1906, p. 31; S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 127 s.; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 565, fig. 432; F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 62-63; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 30; 73-74 et 122, fig. 38, p. 22; H. Seyrig, *Litteris*, V, no. 3, 1928, p. 170; id., *Syria*, 10, 1929, p. 348, n. 2; A. Parrot, *ibid.*, p. 122; F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 276-277; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 203 s., et n. 6, p. 204, pl. XIV.

Ce relief représente un aigle éployé tenant dans ses serres un caducée; sa tête, tournée à gauche, saisit par le bec une guirlande de feuilles et de fruits que tiennent aux extrémités deux génies ailés volant[1].

Le motif de l'aigle au caducée, accompagné ou non de génies ailés, est fréquemment attesté en Syrie[2] et ailleurs[3].

---

[1] Le génie de gauche est très incomplètement conservé.

[2] À Baetocécé, haut-lieu d'Aradus, l'enceinte du sanctuaire de Zeus est percée de quatre portes monumentales dont les soffites des linteaux ont un décor semblable à celui de Baalbek avec un aigle, tourné à droite tenant un caducée dans ses serres et encadré de deux génies ailés volant, tenant des guirlandes, cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 11, fig. 3; D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, 1938, p. 72; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, pl. XIV. Des tétradrachmes provinciaux, frappés probablement à Tyr, représentent un aigle sur un autel près de s'envoler et tenant une palme et un sceptre dans ses serres et un caducée dans son bec, cf. W. W. Wroth, *BMCGr.C.*, *Galatia etc.*, p. 179, no. 234; H. Seyrig, *Syria*, 36, 1962, p. 203, pl. XIV, 15. Pour les génies ailés en plein vol accompagnant l'aigle éployé, voir les linteaux de Qanawât et de Soueida publiés par M. Dunand, *Le Musée de Soueida*, 1934, p. 33 s., nos. 37 et 38, pl. XIII; à comparer le no. 38 bis, *ibid.*, pl. XIV, qui figure un aigle au repos abritant deux bustes sous ses ailes éployées. Sur un autel de 'Atil au Hauran, on distingue un aigle aux ailes éployées et deux masques superposés dont l'un est radié; il s'agit dans ce monument et dans le précédent d'Hélios et de Séléné accompagnant l'oiseau du Jupiter Céleste (sur ce monument et un autre de Si'a, cf. M. Dunand, *op. cit.*, pl. 19 et 30, pl. VI et XI). Un groupe de Tell'Arr au Nord de la Syrie représente aussi les mêmes divinités sous la forme d'un aigle abritant sous ses ailes deux figures, l'une tenant une torche, l'autre un long serpent, cf. H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 257-258, fig. 4.

[3] Voir les exemples numismatiques réunis par H. Seyrig, dans *Syria*, 36, 1962, p. 204, n. 1 et fig. 3.

Son symbolisme n'est pas clair, comme en témoigne la diversité des hypothèses que ce bas-relief du temple de Bacchus a suscitées et qui reflètent toutes une part plus ou moins grande de vraisemblance[1]. L'exégèse qui nous paraît la plus obvie est celle qui tient compte à la fois de la signification ordinaire des deux emblèmes, de la forme de leur association et de leur relation avec le temple dont ils surplombent l'entrée. Et d'abord, le caducée n'est pas ici une image symbolique de Mercure, mais un attribut de l'aigle, au même titre que la palme ou la couronne, par exemple, que cet animal tient souvent dans son bec ou dans ses serres[1]. Cet attribut désigne l'oiseau sacré de Jupiter comme un messager et un intermédiaire entre ce dieu suprême et le monde terrestre. Quoi de plus naturel alors que de placer son image à l'entrée d'un temple où les fidèles venaient précisément chercher, par la célébration des mystères, à s'assurer les faveurs du roi du ciel et maître de l'univers dont l'aigle était le symbole[2]. Quant aux deux génies ailés, il faudrait y reconnaître des Amours qu'on retrouve fréquemment comme porteurs de guirlandes sur les sarcophages de pierre de la côte syrienne[3], et ce motif orne aussi à Baalbek même les parois des bassins de la grande cour[4].

---

[1] P. Perdrizet, *l.l.*, interprète ce bas-relief comme représentant la triade héliopolitaine: «il équivalait à une inscription dédicatoire et peut-être en tenait-il lieu» (*CRAI*, 1901, p. 218). Pour cet auteur, l'aigle symbolise Jupiter Héliopolitain, le caducée Mercure; quant à Vénus, elle est représentée sous son double aspect d'étoile du matin et d'étoile du soir par les deux génies qui seraient ceux du matin et du soir, Phosphoros et Hespéros. I. Lévy, *l.l.*, critique l'interprétation de P. Perdrizet notamment son identification de Vénus en affirmant que «la conception sémitique... ne permettait en aucun cas de figurer la Vénus sous des formes viriles». Pour I. Lévy, le caducée dans les serres de l'aigle ne peut appartenir qu'au Zeus suprême conçu comme psychopompe et les deux génies ne sont autres que les deux compagnons du Soleil, Azizos et Monimos. R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 132, faisait de l'aigle l'oiseau du Soleil flanqué de ses deux parèdres Azizos et Monimos, mais à la page 142-143, il acceptait l'hypothèse d'Isidore Lévy en ce qui concerne la fonction de psychopompe de Jupiter Héliopolitain. O. Puchstein, *l.l.*, voit dans le caducée le symbole de Mercure, le dieu protecteur des portes, et dans les deux génies deux Amours. S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 127s., rejetait toute signification eschatologique donnée au motif de l'aigle au caducée. Pour A. B. Cook, *l.l.*, le bas-relief du soffite «is in all probability an apotropaic sign combining the solar eagle with the caduceus of Hermes the gatekeeper». F. Cumont, *Ét. syr.*, p. 62-63, considère l'aigle au caducée comme le messager du Soleil doué d'une fonction psychopompe et reconnaît dans les deux génies, Phosphoros et Hespéros, étoiles du matin et du soir. Pour H. Winnefeld, *l.l.*, p. 122, «weder in Baalbek noch in Hösn Suleiman handelt es sich um eine theologisch-symbolische Darstellung voll tiefen Sinnes und weitreichender Beziehungen, sondern das Soffitenrelief ist einfach ein Ornament, dessen Bestandteile den landläufigsten Attributen der heliopolitanischen Götter entnommen sind und dem man deshalb vielleicht eine segenbringende Bedeutung zuschrieb, das aber dem antiken Beschauer so wenig wie dem heutigen tiefe theologische Aufschlüsse oder auch nur Andeutungen gewähren sollte». H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 70, acceptait la théorie de l'aigle solaire psychopompe, mais l'a rejetée par la suite en ne voyant dans l'aigle au caducée que le messager du Soleil (cf. *Syria*, 10, 1929, p. 348, n. 2). Cet auteur a ensuite abandonné ces deux interprétations pour faire de l'aigle au caducée le messager de Jupiter, cf. *Syria*, 14, 1933, p. 255, et 39, 1962, p. 204. F. Chapouthier, *l.l.*, défend, quant à lui, l'hypothèse de l'aigle solaire flanqué de ses deux parèdres Azizos et Monimos.

36 Disque de plomb, de 3,9 cm de diamètre, provenant «certainement» de Baalbek d'après R. Mouterde qui l'a aperçu dans le commerce à Beyrouth. Représentations en relief et inscriptions sur les deux faces. Pl. XI.

R. Mouterde, *MUSJ*, 36, 1959, p. 69-73, pl. VIII, 1-2 (*Suppl. ep. graec.*, 18, 1962, p. 202, no. 609).

Face A

Cette face représente, en relief, un ensemble de constructions et d'espaces rectangulaires, au dessin imprécis et d'interprétation parfois incertaine. Au premier plan, une colonnade accolée, à droite et à gauche, à deux motifs larges, hauts et au sommet arrondi; le motif de droite dépasse en hauteur celui de gauche qui est sensiblement de même niveau que la colonnade. L'éditeur y reconnaît deux cyprès mais il m'est difficile de le suivre sans pourtant avancer autre chose qu'une simple conjecture: celle de deux tours flanquant la colonnade. Au second plan, on voit une cour avec, au centre, un petit édicule ou un bassin rectangulaire entre deux piliers(?) de section carrée, et aux bords, deux grandes structures rectangulaires; cette cour s'ouvre, au dernier plan, sur quatre structures oblongues, irrégulières, parallèles qui pourraient figurer des bassins ou des parterres ou des édifices. La cour est reliée à la colonnade par un passage prenant la forme d'une pointe de virgule; à droite de ce passage, une petite structure triangulaire, peut-être un bassin. À l'exergue, texte grec, en lettres lunaires, en deux sections à lire de droite à gauche PЄKO NT̄IO.

---

[1] Cf. S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 7 s.; 27 s.; F. Cumont *Ét. Syr.*, 1917, p. 35-112, où sont réunis de très nombreux exemples; A. Roes, *Rev. arch.*, 1950, p. 136 s.; H. Ingholt et *alii.*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, nos. 9, 140, 167, 344, 378, 464, 506, 700, 774.

[2] Sur l'aigle comme symbole céleste, voir *supra*, p. 53 et n. 2 et p. 54, n. 2.

[3] Cf. M. Meurdrac et L. Albanèze, *BMB*, 3, 1939, p. 48, pl. VI, c; E. Will, *BMB*, 8, 1946-1948, p. 114, pl. III a; M. Dunand, *BMB*, 18, 1965, p. 35.

[4] Cf. *Baalbek* I, p. 94 et pl. 105, 106 et 109.

Face B

Façade de temple décastyle, à double fronton, précédée d'un escalier à trois volées; dans le large entrecolonnement central se tient debout un dieu coiffé du calathos tenant dans ses bras levés des attributs indistincts et accostés, à ce qu'il semble, de deux animaux[1]. Le type divin, le nombre des colonnes et le lieu de trouvaille ne laissent aucun doute qu'il s'agit, sur cette face, de la façade du grand temple de Baalbek et de l'image de son dieu. À l'exergue, à mi-hauteur, texte grec à lire de gauche à droite: MAIIOVṂ. La dernière lettre non lue, mais restituée par R. Mouterde, semble pourtant assurée si l'on se fie à la reproduction: on en voit, en effet, nettement la moitié droite et moins distinctement le jambage oblique droit de l'autre moitié. Partant de là, la lecture ʽΡεκο(γ)ν(ί)τιο Μαιιουμ̣(ᾶ) proposée par l'éditeur et qui implique, on le voit, la complémentarité des deux légendes, paraît devoir s'imposer. ʽPЄKONTIO avec un trait d'abréviation au-dessus du T ne peut se résoudre, comme le fait remarquer Mouterde, qu'en ῥεκογνίτιο qui est évidemment le mot latin *recognitio*, transcrit en lettres grecques[2]. Le disque commémore donc une *recognitio maiumae*, c'est-à-dire une «inspection du *Maïoumas*», attestant par là la célébration à Héliopolis de cette fête à caractère lascif qu'était le *Maïoumas*[1] et que Jean Malalas rattache aux mystères de Dionysos et d'Aphrodite[2]. Née en Syrie, peut-être à Gaza dont le port s'appelait *Maiuma*, terme qui signifie «eau de la mer», «port»[3], la fête du *Maïoumas* fut très populaire en Orient, notamment à Antioche et se répandit jusqu'à Nicée[4] et Constantinople et même en Occident, par exemple à Ostie[5]. Malgré des interdictions répétées depuis Constantin, mais ponctuées d'autorisations, le *Maïoumas* ne perdit rien de sa vivacité et on en parle encore à Constantinople en 770 ap. J.-C.[6].

---

[1] La reproduction publiée par R. Mouterde montre, en effet, deux petits points saillants qui correspondraient aux têtes des animaux.

[2] Une telle transcription due au mélange des cultures grecque et latine est très fréquente. En voici quelques exemples pris dans l'épigraphie héliopolitaine: βενεφικιάριος pour *beneficiarius* (no. 250); δώμινος pour *dominus* (no. 168); οὐετρανός pour *veteranus* (no. 58). Dans les catacombes de Saint-Sébastien à Rome, une tombe, syrienne probablement, porte l'inscription suivante: Παυλα ετ Ξανθιας κυειδ Αδουδας ματρει συε φηκηρουν qui rend le latin: *Paula et Xanthias qui et Adudas matri suae fecerunt*, cf. G. Mancini, *Not. d. Scavi*, 1923, p. 70, fig. 24; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 41. On retrouve une telle transcription dans le sens inverse. Ainsi Κοινοῦ Φοινίκης est rendue par *Coenu Phoenices* dans la numismatique

Le but de la *recognitio* ne peut être précisé avec certitude. S'agit-il, comme le pense R. Mouterde, d'une enquête préalable à une autorisation pour la célébration du *Maïoumas*, enquête qui viserait au récolement des eaux destinées, d'une part, au sanctuaire représenté sur la face B du disque et, d'autre part, aux bassins, canaux et parterres où se déroule la fête qui, on le sait, était essentiellement une fête des eaux? C'est bien possible, et dans ce cas, on peut supposer que les structures indéterminées de la face A représentent précisément des bassins et parterres coupés de canaux précédés d'un portique à six colonnes. Rien ne prouve cependant, contrairement

---

de Tyr (cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. CXIII et 272), θεότεκνος par *Teatecnus*, dans une dédicace dolichénienne de Rome (cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 231, no. 235), Ὑπερήφανος par *Hyperephanus*, dans une dédicace héliopolitaine de Béryte (voir *infra*, no. 206).

[1] On pourrait, peut-être, trouver une autre confirmation de la célébration du *Maïoumas* à Baalbek si l'on admet, avec I. Lévy (*Rev. Ét. Juives*, 43, 1901, p. 192-195) l'identité de cette ville avec 'En-Baki du Talmud de Babylone. Rabbi Dimé, au IVe siècle, affirme, en effet, dans ce Talmud (cf. *Aboda Zara*, 11 b) que le *yerîd* ou «descente à la mer» ou «à la source», qui était un rite essentiel du *Maïoumas*, était célébré dans un très grand sanctuaire de Syrie situé à 'En-Baki.

[2] Cf. *Chronographie*, XII, 224-225.

[3] D'après Jacoby, *PW*, 14, 1928, s.v. *Maïumas*, col. 612-613.

[4] Cf. L. Robert, *REG*, 49, 1936, p. 8-14.

[5] Cf. Preisendanz-Jacoby, *PW*, 14, 1928, s.v. *Maïoumas*, col. 610-613; Saglio, *Dict. des Antiq.* (Daremberg et Saglio), III, s.v. *Maïumas*, p. 1555-1556.

[6] Cf. Theophanes, *Chronographia*, p. 699, éd. Classen.

à ce qu'affirme R. Mouterde, que ces structures se trouvaient à proximité du temple de Jupiter Héliopolitain [1].

37 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Septime Sévère [2]. Pl. XI.

T. E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 299, no. 105; F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, 1874, p. 8, no. 7; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914, p. 148, fig. 3; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, no. 8, pl. III.

Au droit: Buste de Septime Sévère, à droite, lauré et portant *paludamentum* et cuirasse; légende: IMP L SEPT SEV PERT AVG.

Au revers: Temple de Jupiter Héliopolitain, vu de face, avec ses dix colonnes de façade; dans le champ, à droite et à gauche, IO MH; à l'exergue: COL HEL.

38 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Septime Sévère à Héliopolis [3].

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 299, no. 106; J. G. Seidl, *Sitzungsber. d. K. Akad. d. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, p. 52, no. 1; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 8-9, nos. 11 à 14, pl. 1,3; W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.* p. 290, nos. 2 et 3, pl. XXXVI, 2; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 148, fig. 2; A. B. Cook, *Zeus*, I, p. 561 et n. 2, fig. 425-426; J. Babelon, *Cat. de la Coll. de Luynes*, IV, no. 3476, pl. CXXIX; O. Mörkholm, *Sylloge Numm. Graec.*, *Danish Nat. Museum*, *Syria*, *Cities*, 1959, no. 429, pl. 12; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, no. 4, et pl. III, 4; M. Price, *Sylloge Nummorum graecorum*, IV, *Fitzwilliam Museum Leake and General Collections*, Part VIII, *Syria-Nabathaea*, 1971, no. 5971, pl. CXXXII.

---

[1] Cf. R. Mouterde, *op. cit.*, p. 72-73, qui se réfère, un peu abusivement, à une inscription gravée sur la première assise, vers le Sud, du podium du temple rond et qui rappelle l'établissement en 430/431 d'un large canal pour protéger l'enceinte des Muses des crues des eaux du fleuve. Sur cette inscription, voir J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 135-137, no. 2831, pl. XXXII; J. Bousquet, *Rev. de Philologie*, 1971, p. 37-40 (référence communiquée par J.-P. Rey-Coquais).

[2] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris.

[3] Exemplaires au British Museum, aux Cabinets de Médailles de Paris et de Berlin, au Fitzwilliam Museum et au Danish National Museum.

Au droit: Buste de Septime Sévère, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: L SEPTIMIVS SEVERVS AVG[1].

Au revers: Temple de Jupiter Héliopolitain sur un podium, vu de face et de côté; façade décastyle et escalier à triple volée. Légende, en haut: IOMH; en bas: COL HEL.

39 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Septime Sévère[2]. Pl. XI.

O. Puchstein, *Führer durch die Ruinen von Baalbek*, 1905, p. 3, fig. a; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 148-149, fig. 4; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, no. 7, et pl. III.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par le nombre des colonnes de la façade du temple qui est ici de 8 au lieu de 10. Une telle différence, constatée également sur des monnaies de Caracalla[3], a amené F. de Saulcy à identifier ce temple avec celui de Bacchus[4]. Cette hypothèse ne peut être retenue, car, comme le soulignait avec raison H. Winnefeld, la légende est identique à celle de la monnaie précédente et doit, par conséquent, désigner le même temple[5]; en outre, on ne doit pas exiger du graveur des monnaies un rendu scrupuleusement exact de la colonnade d'un temple[6].

40 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis après la mort de Septime Sévère, mais à son effigie[7]. Pl. XII.

F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 9, nos. 15 et 16; W. W. Wroth, *op. cit.*, p. 290, no. 4; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, nos. 5 et 6 et pl. III.

---

[1] Certaines pièces portent comme légende: L SEPTIMIO SEVERO AVG, cf. F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 9, nos. 13 et 14; W. W. Wroth, *op. cit.*, p. 290, no. 3; J. Babelon, *l.l.* et O. Mörkholm, *l.l.*

[2] Exemplaires aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

[3] Cf. *infra*, no. 42.

[4] Cf. *CRAI*, 1877, p. 32.

[5] Cf. H. Winnefeld, *l.l.*; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 42, n. 8, est également de cet avis.

[6] La même inexactitude s'observe aussi en ce qui concerne le nombre des colonnes sur le long côté qui, sur aucune des monnaies représentant le temple de Jupiter Héliopolitain, ne correspond à la réalité, soit dix-neuf colonnes.

[7] Exemplaires au British Museum et au Cabinet des Médailles de Paris.

Cette monnaie ne diffère de la précédente que par la légende de l'avers: DIVO SEVERO.

41 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Julia Domna[1]. Pl. XII.

F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 9, no. 1; id., *CRAI*, 1877, p. 32; W.W. Wroth, *op. cit.*, p. 291, no. 6.

Au droit: Buste de Julia Domna, à droite; légende: IVLIA DOMNA AV.

Le revers est de type identique à celui du numéro 38.

42 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Caracalla[2]. Pl. XII.

T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 300, no. 109; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 10, no. 4; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 148-149.

Au droit: Buste de Caracalla, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; légende: de gauche à droite, AVGVSTO ANTONINO.

Le revers ne diffère de celui du no. 38 que par le nombre de colonnes de la façade qui est ici de 7 au lieu de 10[3].

43 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Philippe I[4]. Pl. XII.

F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 12, no. 2; W.W. Wroth, *op. cit.*, p. 292, no. 15.

Au droit: Buste de Philippe I, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; légende: IMP CAES M IVL PHILIPPVS PIVS FEL AVG.

Le revers est identique, type et légende, à celui du no. 38.

44 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis[5]. Pl. XII.

---

[1] Exemplaire au British Museum.

[2] Exemplaires aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

[3] H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 148, parle d'une autre monnaie héliopolitaine de Caracalla au Cabinet de Berlin où le nombre des colonnes de façade est de huit.

[4] Exemplaire au British Museum.

[5] Exemplaires aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 94 et fig. 23; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 153, fig. 13; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, no. 3 et pl. III.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par la présence, sur le revers, d'un épi dressé, gravé dans le champ à droite [1].

45 Monnaie frappée à l'effigie de Philippe l'Arabe à Héliopolis [2]. Pl. XIII.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, no. 2 et pl. III.

Le revers de cette monnaie possède, en plus de l'épi rencontré déjà sur le numéro précédent, un objet indistinct, peut-être un autel, gravé dans le champ à gauche. En outre, la légende de l'avers est en grec: AVTOK K M IOYΛ ΦΙΛΙΠΠΟC CЄB.

46 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis sous Philippe I, à l'effigie de sa femme Otacilie [3]. Pl. XIII.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 303, no. 127; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 14, no. 3; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 153, fig. 12; O. Mörkholm, *Syll. Numm. graec., Danish Nat. Museum, Syria, Cities*, no. 437, pl. 12.

Au droit: Buste d'Otacilie, à droite, avec un croissant sur l'épaule; légende: OTACILIA SEVERA AVG.

Le revers est de type identique à celui du numéro précédent.

47 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis [4]. Pl. XIII.

T. L. Donaldson, *Architectura numismatica*, 1859, p. 122-124, no. 34; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 12-13, no. 4; W. W. Wroth, *op. cit.*, p. 292, nos. 16 et 17, pl. XXXVI, 6; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 93-94 et n. 4; O. Puchstein,

---

[1] Le Cabinet des Médailles de Berlin possède une monnaie de Philippe I, de la Collection Fox, que H. Winnefeld (*op. cit.*, p. 153-154, fig. 11) considère comme une variante de la nôtre, montrant un épi étendu sous le podium. Il me semble plutôt que cet épi n'est autre que la légende émoussée qu'on trouve habituellement à cet endroit, et que, par conséquent, cette pièce ne diffère pas du numéro précédent.

[2] Exemplaires aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

[3] Exemplaires aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin et au Musée National Danois.

[4] Exemplaires au British Museum et au Cabinet des Médailles de Berlin.

Führer durch die Ruinen von Baalbek, frontispice; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914, p. 154, fig. 9; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 558 et n. 2, fig. 420.

Au droit: Buste de Philippe I, à droite, lauré et portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: IMPCAES MIVLPHILIP PIVSFELAVG [1].

Au revers: Propylées [2] du temple de Jupiter Héliopolitain; un large escalier, bordé de parapets, mène à un portique de douze colonnes flanqué de deux tours; au centre, à travers un grand entrecolonnement surmonté d'un arc et coiffé d'un fronton, apparaît un épi [3]. Inscription: en haut, COLIVL AVGFEL IO MH; en bas, COL, autel, HEL.

48 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis. Pl. XIII.

T.E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 302, no. 123; F. Lajard, *Annali dell'Ist. di corresp. archeol.*, 19, 1847, p. 40; id., *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal*, dans Mém. de l'Acad. des Inscriptions, 20, 1854, p. 97 et 360, pl. VI, 5; J.G. Seidl, *Sitzungsber. der K. Akad. d. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, p. 53, no. 3 et 4; J. Hogg, *Trans. of the Royal Soc. of Literature*, 1863, p. 298; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 12, no. 3, pl. 1,5 et p. 403; id., *Rev. arch.*, 1877, I, p. 271; G. Macdonald, *Cat. of the Gr. Coins in the Hunterian Collection*, III, 1905, p. 221, no. 6; A.B. Cook, *Zeus*, I, p. 558 et n. 2 et 3, fig. 421 et 422; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 291-292, no. 1, pl. III.

---

[1] D'après les exemplaires du British Museum.

[2] T.E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 302, no. 123; F. Lajard, *Annali dell'Ist. di corresp. archeol.*, 19, 1847, p. 40; id., *Recherches sur le culte du cyprès pyramidal*, dans Mém. de l'Acad. des Inscriptions, XX, 1854, p. 97, pl. VI, 5; J.G. Seidl, *Sitzungsber. d. K. Akad. d. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, p. 53, nos. 3 et 4, et F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 12-13, nos. 3 et 4, prennent ces propylées pour une façade de temple.

[3] Les premiers éditeurs ont pris ce motif pour un arbre identifié à un cyprès; c'est R. Dussaud, *l.l.*, qui, le premier, en a reconnu la véritable nature. Dans un article récent, D. Schlumberger, *BMB*, 24, 1971 (paru en 1973), p. 3s., reprend l'idée d'un arbre sacré: palmier, olivier ou cyprès, et fait de la cour hexagonale le cadre de cérémonies religieuses autour de cet arbre; à tort, à mon avis, car ce motif qui meuble ici le creux de l'entrecolonnement central ne peut être qu'identique à celui qui, par suite des exigences du dessin de profil, fut, sur d'autres monnaies (nos. 44-46), déplacé sur le champ à côté du temple; or ce dernier est indubitablement un épi.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par certains détails du revers: au-dessus des propylées, COLHEL IO MH; au-dessous, un grand autel entre deux plus petits.

49 Monnaie bilingue de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis[1]. Pl. XIII.

H. Seyrig, *Programme du V^e^ Festival de Baalbek*, 1960, p. 41.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par la légende sur l'avers qui est en grec: AVTOK K M IOVΛ ΦΙΛΙΠΠΟC CЄB.

50 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis sous Philippe I, à l'effigie de sa femme Otacilie[2]. Pl. XIII.

J. Hogg, *op. cit.*, p. 297; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 14, no. 4; W.W. Wroth, *op. cit.*, p. 293, no. 23; A.B. Cook, *Zeus*, I, p. 558, n. 2.

Au droit: Buste d'Otacilie, à droite, avec un croissant sur l'épaule; comme légende: OTACILIA SEVERA AVG.

Au revers: Mêmes type et légende que sur la monnaie no. 47.

51 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis sous Philippe I, à l'effigie d'Otacilie.

T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 303, no. 128; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 14, no. 4; A.B. Cook, *Zeus*, I, p. 558, n. 3.

Même droit que sur la monnaie précédente; quant au revers, il est de type identique à celui du numéro 48.

52 Inscription gravée sur le seuil de la porte du temple de Bacchus, juste à côté du piédroit Nord. Hauteur de la partie inscrite: 30 cm; la longueur des lignes varie entre 16 cm (ligne 4) et 26 cm (ligne 3). Hauteur des lettres: 3 cm. Pl. XIV.

---

[1] D'autres monnaies héliopolitaines du même empereur sont aussi à caractère bilingue, cf. *supra*, no. 45. Voir également T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 301-302, no. 120; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 13, no. 7; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 152, fig. 14 et *infra*, p. 467 s.: monnaie représentant, au revers, un buste de Tyché accosté de deux figures juvéniles porte-étendard.

[2] Exemplaire au British Museum.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 98; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446 = *Ann. ép.*, 1903, p. 64, no. 270; H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 129; *Ann. ép.*, 1964, p. 27, no. 63b; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 118-119, no. 2799 et pl. XXXI.

Pro [s]alute
im[pe]rator(is)
occupatum
4 locum
secundo
T(iti) Fl(avi) Solani
Lampontis

L. 6, le *F* est de forme cursive.

Il s'agit d'un emplacement réservé dont le bénéficiaire est cependant difficile à désigner. Faut-il penser avec R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, que *secundo* est le nom d'un esclave et que, par conséquent, l'emplacement lui est réservé, ou bien considérer que Titus Flavius Solanus Lampôn lui-même en est le bénéficiaire, en supposant une double erreur du lapicide: *secundo* au lieu de *secundum*, et la mise du nom au génitif au lieu de l'accusatif? H. Seyrig, après avoir souligné le caractère obscur du texte tant «par sa syntaxe que par son objet», attribue cet emplacement et celui indiqué par l'inscription suivante, à des «factionnaires, considérés comme agents publics, qui pouvaient se réclamer de l'autorité impériale». J.-P. Rey-Coquais (no. 2800, comm.) le croit réservé pour l'érection d'une offrande[1].

53 Inscription gravée sur le seuil de la porte qui mène de la cour hexagonale à la grande cour, près du piédroit Sud. Pl. XIV.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 129 (*Ann. ép.*, 1964, p. 27, no. 63a); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 119-120, no. 2800.

---

[1] J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 119, no. 2799bis et pl. XXIII, publie un fragment brisé de toutes parts et comportant une inscription de deux lignes dont seule la première est déchiffrable. On peut y lire: *IVMLOCV.* que l'éditeur complète [*occupa*] *tum locu*[*m*]. Cependant, cette restitution me paraît douteuse car la première lettre ne comporte pas de barre horizontale et par conséquent ne peut être prise pour un *T*.

Pro sal(ute) imperatorum
occup(ata) stat(io)

«Pour le salut des empereurs, emplacement réservé».

H. Seyrig interprète ce texte comme le précédent en se référant, à juste titre, à l'invocation, dans les deux cas, du salut des empereurs. C'est pour cette même raison que je ne puis admettre l'alternative proposée par J.-P. Rey-Coquais qui pense à un emplacement réservé pour quelque éventaire[1].

54 Base découronnée en calcaire découverte par la mission allemande dans le temple de Bacchus. Dimensions en cm, hauteur: 75; largeur: 43; épaisseur: 40. Inscription en deux lignes sur le dé, exécutée à la gouge. Le *A* de Gerda est très petit. Pl. XV.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 83; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 121, no. 2803 et pl. XXXI.

Gerda
sup(erior)

«Gerda-le-Haut».

Ce nom signalé aussi par un texte grec (voir le no. suivant), désignerait un village, peut-être des environs de Baalbek, mais qu'on ne peut identifier[2]. L'adjectif topographique «le Haut» suggère l'existence d'une localité qui porterait le nom de «Gerda-le-Bas», comme c'est le cas pour les deux Timnîn et les deux Sar'în au Sud de Baalbek.

---

[1] Sur les multiples significations du terme *statio*, en grec στατίων, cf. Meinersmann, *Die lat. Wörter u. Namen in den griech. Papyri*, 1927, p. 58; Preisigke, *Wörterbuch der griechischen Papyrusurkunden mit Einschluß der griechischen Inschriften*, III, Besondere Liste, 1931, p. 157; Hug, F. Lammert et E. Weiss, *PW*, III A, 1929, col. 2210-2213; L. Robert, *Hellenica* VII, 1949, p. 202, note 6; J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, 1964, p. 238-239.

[2] R. Mouterde, *MUSJ*, 22, 1939, p. 159-160, rapproche le nom Gerda de toponymes sémitiques actuels comme Gerād, Gerādé ou Geroūd, mais n'en trouve pas un proche de Baalbek. Le mot Geroūd, évoqué par R. Mouterde et qui est le pluriel de Gerd, «lande» ou «haut-plateau» s'applique indistinctement aux hautes pentes du Liban et de l'Antiliban et on ne peut rien en tirer pour tenter de localiser Gerda, d'autant plus que les gens de Baalbek et de la Béqa' désignent les habitants de ces landes par les termes vagues de «gens du Gerd» ou «gens de Geroūd».

55 Bloc quadrangulaire ayant jadis appartenu à un mur avant d'être remployé dans la basilique chrétienne d'où il fut extrait. Dimensions en cm, hauteur: 50; largeur: 54; épaisseur: 41. Inscription en caractères lunaires, de forme irrégulière. Hauteur moyenne des lettres: 7 cm. Pl. XV.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 83, no. 11; R. Flacelière, *Bull. épigr.*, 1938, p. 474, no. 508; *Ann. ép.*, 1939, no. 65; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 120-121, no. 2802 et pl. XXXI.

Τόπος
γιτονίας
Γέρδας
ἀνωτέρα[ς]

«Emplacement (réservé au) village de Gerda-le-Haut».

L'usage du terme τόπος, suivi d'un nom au génitif, dans le sens d'emplacement ou d'espace réservé dans les édifices publics, civils ou religieux, à des particuliers, des corps de métier, des thiases qui y tiennent leurs réunions et banquets ou, de façon générale, à des collectivités, est très fréquemment attesté en Syrie et ailleurs[1]. Ce terme semble aussi avoir pris parfois le sens de «lieu saint»[1]. Le mot γιτονία[2] ou mieux γειτονία a souvent le sens de «quartier»[3].

---

[1] À Baalbek, cf. aussi le no. suivant. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 122, no. 2804bis, croit pouvoir se baser sur deux lectures faites par Conder (*Pal. Expl. Fund*, *Quart. Stat.*, 1881, p. 160) et J. Rendel Harris (*Some Interesting Syrian and Palestinian Inscriptions*, 1891, p. 23) de deux inscriptions gravées sur deux sièges formant saillie entre les niches dans le mur Nord de la grande cour, pour restituer: A) τό[π]ος Ανδα – B) [τ]όπος – –. La restitution τόπος est d'autant moins assurée que la concordance entre les deux lectures est très mince: là où Conder copiait ΙΟ...LANΔA et ...ΟΠΟCΙ....NEMI, Rendel Harris lisait ΘΡΟΝΟCΑΝΔΑ et [θρό]- NOC...-NEω...; à Doura-Europos, graffite dans le temple palmyrénien, cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura*, p. 381, no. 19; *Suppl. ep. graec.*, 2, no. 769; Voir la bonne lecture de ce graffite dans H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 128; cf. J. et L. Robert. *Bull. épigr.*, 1962, p. 206, no. 310; à Alexandrie, dans la synagogue, cf. V. Tscherikover, *Corpus papyrorum judaicarum*, I, 1957, p. 50 et note 9; à Milet, sur l'agora, cf. A. Rehm, *Milet*, *Südmarkt*, no. 214; à Didymes, sur les gradins du stade, cf. id., *Didyma*, II, 50; à Priène, au gymnase, cf. Hiller v. Gaertringen, *Die Inschriften von Priene*, 1906, réimpression 1968, no. 313 et 316; *Sylloge inscr. graec.*, 1915-1923, no. 1265, comm.; à Magnésie du Méandre, sur les sièges de marbre du stade ou les gradins du théâtre, cf. Hiller v. Gaertringen, *Die Inschriften von Magnesia*, nos. 237, 239, 250. Pour le théâtre en général, O. A. W. Dilke, The Greek Theatre Cavea, dans *Annual of*

56 Inscription gravée sur le plus bas des trois degrés qui donnent accès au portique Nord de la grande cour, au-dessous du neuvième entrecolonnement en partant de l'Est.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 127; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1962, p. 205, no. 307; *Suppl. epigr. gr.*, 19, 1963, p. 278, no. 892; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 120, no. 2801 et pl. XXXI.

Τόπος χαλκο[τύπ(ων)]

H. Seyrig lisait seulement χαλκο.... en interprétant ce terme comme le début d'un nom de village; J. et L. Robert ont proposé de restituer χαλκο[ύργων] ou mieux χαλκο[τύπων][4], car ce début de mot «correspond difficilement à un toponyme». Nous adoptons la restitution de J. et L. Robert, vérifiée sur place par M. Tallon et J. Milik, qui reconnurent après χαλκο les lettres τυπ. Ces lettres cependant ne nous ont pas paru visibles.

«Emplacement des chaudronniers».

Il s'agit donc d'un emplacement réservé dans la grande cour à une catégorie professionnelle[5], les χαλκοτύποι dont le métier était le travail artistique du cuivre et du bronze.

57 Inscription peinte en rouge dans un cartouche à queues d'aronde sur le mur de fond de la grande exèdre qui se trouve sur le côté Est de la grande cour, à gauche de l'entrée de celle-ci. Le cartouche

---

the British School at Athens, 43, 1948, signale p. 181-185 les inscriptions marquant des places réservées; cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1950, no. 43.

[1] Cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 136 et 144-145.

[2] On le trouve sous cette forme dans une autre inscription de Baalbek, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 133, no. 2828 et pl. LVIII.

[3] Cf. L. Robert, *Hellenica*, XI-XII, 1961, p. 410, n. 1.

[4] Sur l'emploi du terme χαλκοτύπος dans les inscriptions, cf. L. Robert, *Études épigraphiques et philologiques*, 1938, p. 195.

[5] Dans la grande synagogue d'Alexandrie, il y aurait eu un emplacement réservé à chaque corps de métier. Cf. V. Tscherikover, *Corpus papyrorum judaicarum*, I, 1957, p. 50 et note 9.

se trouve à 3 mètres de hauteur et mesure 31 cm de haut et 63 cm de large.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 127-128, pl. III, 2 et fig. 3; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1962, p. 205, no. 307; *Suppl. ep. graec.*, 19, 1963, p. 278, no. 893; *Ann. ép.*, 1964, no. 62, p. 26-27; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 121-122, no. 2804.

προείλη⟨μ⟩πτε ❦
ἡ σχολὴ αὕτη ❦
τῇ κώμῃ Σαφανα
4 Ἀπαμαίων διὰ βίου

L. 1, la pierre porte un *mu* de trop que J.-P. Rey-Coquais conserve cependant, mais en éliminant le *pi*. — L. 3, la première lettre du nom du village me paraît être un *sigma* plutôt qu'un *epsilon*: elle rappelle par sa forme arrondie le sigma de CΧΟΛΗ, alors que l'*epsilon* de προείλημπτε a une forme sinueuse; en outre on ne voit pas de traces d'une barre horizontale médiane. H. Seyrig hésitait pour le nom du village entre Ελφανα et Σαφανα; J.-P. Rey-Coquais a opté pour Ελφανα.

> «Cette exèdre est réservée au village de Saphana des Apaméens, à perpétuité».

On a prétendu que le mot σχολὴ utilisé ici, pour désigner une exèdre, est employé dans son sens latin[1]. Or le terme latin *schola* est transcrit du grec et possède les mêmes significations, de loisir, d'école, de lieu d'étude et de réunion et par extension d'association savante[2].

On peut rapprocher de notre texte un graffite du temple palmyrénien à Doura-Europos correctement interprété par H. Seyrig, *l.l.* qui, en supposant une haplographie, lisait: Οὗ(τος ὁ) τόπος Δ προλέλειπτε[3]. Dans une inscription de Pella de la Décapole, une place est réservée en ces termes: προκατείλημπτε τοῖς πρεσβυτέροις etc.[1].

---

[1] Ainsi H. Seyrig, *l.l.*, suivi par J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*

[2] Cf. A. Bailly, *Dictionnaire grec-français*, s.v. σχολὴ et F. Gaffiot, *Dictionnaire latin-français*, s.v. *schola*. Le terme *schola* pouvait avoir le sens d'association militaire. Cf. J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, 1964, p. 137 et 259.

[3] Cette inscription a été publiée par F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 381, no. 19; *Suppl. ep. graec.*, 2, no. 769. Cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1962, p. 206, no. 310.

On ne peut identifier le village de Saphana qui doit sans doute se trouver dans la région de Baalbek. Sa définition comme Saphana des Apaméens laisserait plutôt croire que ses habitants sont des immigrants apaméens; cet ethnique aurait pu servir à distinguer ce village d'un autre portant le même nom mais habité par une autre ethnie. Il ne peut s'agir d'un village d'Apamène[2] trop éloigné de Baalbek pour se permettre de réserver à ses habitants une exèdre dans le grand temple héliopolitain. En outre, de nombreuses inscriptions définissent les toponymes apaméens par les termes ὅρων Ἀπαμέων ou τῆς Ἀπαμέων ἐνορίας[3].

58 Base de calcaire, moulurée, provenant des murs de la basilique chrétienne. Dimensions en cm, hauteur: 153; largeur: 72; épaisseur: 70. L'inscription commence sur le bandeau supérieur et se poursuit sur le dé. Au centre, un calice floral en relief divise l'inscription en deux colonnes à partir de la cinquième ligne. Hauteur des lettres: ligne 1: 5 cm; ligne 2: 4 cm; les autres lignes: 3 cm. Pl. XVI.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 79, no. 3 (*Ann. ép.*, 1939, no. 57); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 73, no. 2744 et pl. XXVI.

[Ὑπὲ]ρ σωτηρίας καὶ νείκης [τοῦ]
κυρίου ἡμῶν αὐτοκράτορος
Καίσαρος Μ(άρκου) Αὐ[ρηλίου Ἀντωνεί]-
4 [νου Σεβ(αστοῦ) καὶ Π(οπλίου) Σεπτιμίου Γέτα Σεβ(αστοῦ)]
[καὶ Ἰουλίας τῆς] μητρὸς αὐτῶν

---

[1] Cf. P. B. Bagatti, Un'iscrizione del tempio di Giove Areio a Pella, dans *Studi in onore di Calderini e Paribeni*, II, p. 359-363; cf. J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1959, p. 266, no. 476, où l'on trouve la bonne interprétation de cette inscription. Ces auteurs rapprochent du προκατείλημπτε de Pella le προκατέχεται inscrit sur les sièges du théâtre de Termessos, *TAM*, III, 872.

[2] H. Seyrig, *l.l.*, a pensé aux deux localités de Fân esh-Shemâli et Fân el-Qibli en Apamène (cf. *IGLS*, IV, 1862; 1864) dont le nom aurait été transporté dans la région de Baalbek.

[3] Ces inscriptions sont réunies par R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 201-207, notes. Y ajouter, *Bull. épigr.*, 1939, no. 577 (épitaphe chrétienne de Rome); 1969, no. 624 (inscription d'Aquilée); 1973, no. 542 (épitaphe de Concordia en Vénétie). Ces références du *Bull. épigr.* m'ont été aimablement communiquées par J.-P. Rey-Coquais.

	Σεβ(αστῆς) καὶ τοῦ σύμ-	παντος αὐτῶν
	οἴκου καὶ αἰω-	νίου διαμονῆς
8	Ἀντώνιος	Σιλουανός
	οὐετρανός	ἀπὸ βενεφικι(αρίου)
	Ἀπαμεὺς εὐξά-	μενος καὶ εὐ-
	χαριστῶν ἅμα	Τῇ συμβίῳ
12	καὶ τοῖς τέκνοις	ἀνέθηκεν

L. 3 à 5, les noms des empereurs sont martelés. — L. 9, H. Seyrig lit βενφικ, et J.-P. Rey-Coquais βεν(ε)φικ(ιαρίου) alors que la pierre porte nettement βενεφικι(αρίου).

> «Pour le salut et la victoire de notre seigneur l'empereur César Marcus Aurelius Antoninus Auguste et de Publius Septimius Géta Auguste et de Julia Augusta, leur mère, et de toute leur maison, et pour leur durée éternelle, Antonius Silvanus, vétéran, ancien bénéficiaire, originaire d'Apamée, conformément à son vœu et en reconnaissance, avec son épouse et ses enfants, a dédié (ce cippe)».

L'absence du nom de Septime Sévère permet de dater cette dédicace du règne simultané de ses deux fils, Caracalla et Géta, soit de février 211 à février 212[1]. Le dédicant Silvanus était un ancien légionnaire attaché à l'état major du *legatus legionis* ou du gouverneur. Les *beneficiarii* étaient chargés de diverses missions et pouvaient même être détachés à la tête de petites unités stationnées dans des *castella* ou chargés de travaux publics, routes ou autres[2].

L'offrande est faite «en guise de reconnaissance», εὐχαριστῶν, formule qui, selon L. Robert[3], apparaît tardivement dans les inscriptions, souvent au 3^{e} s., en tout cas pas avant le 2^{e}. Le dieu honoré est probablement Jupiter Héliopolitain étant donné le lieu de trouvaille.

---

[1] J.-P. Rey-Coquais la date à tort entre 209 et 212.

[2] Sur les *beneficiarii*, voir A. von Domaszewski, *Die Rangordnung des römischen Heeres*, 1908, p. 29-33; voir aussi *Bonner Jahrbücher*, 117, 1910, p. 2s.; 125; 1918, p. 9s. F. Drexel, *Obergerman.-raetische Limes des Römerreiches*, no. 33, Band III, 1910, p. 66s. les compare à la Landgendarmerie allemande. C. Patsch, *Röm. Mitt.*, 8, 1893, p. 193, les met aussi en rapport avec l'administration des douanes. Une inscription de Baalbek gravée au pied de l'escalier monumental du grand temple mentionne un bénéficiaire et un ancien bénéficiaire qui auraient participé avec une unité militaire à des travaux dans le sanctuaire, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2810, p. 125-126.

[3] Cf. *Hellenica*, X, 1955, p. 55-58 et note 3, p. 55 où l'auteur se réfère à notre inscription.

59 Fragment d'un fût de colonnette trouvé dans la fondation de la colonne isolée Nord de la grande cour. Ce fragment appartiendrait au bas du fût et conserverait ainsi la fin de l'inscription. Hauteur actuelle: 45 cm; diamètre: 30 cm. Lettres lunaires inégales, hautes de 4 à 5 cm. Gravure particulièrement malhabile et fautive.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 116-117, no. 6. fig. 1 (fac-similé) (*Ann. ép.*, 1964, p. 26, no. 59; *Suppl. ep. graec.*, 19, 1963, p. 277, no. 889); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 75-76, no. 2746.

– – – AI $^{\mathrm{IO}}$ – – – – – – – – – M – – –
– – – YIΛ – – – – – – – – – – – I καὶ
[Μ(άρκου)] Αὐρ(ηλίου) [– – – – – –]ου
4 *vac.* Καίσα[ρος] υἱοῦ (αὐτ)οῦ
Κοῖντος [Γ]ρά[χ]χ[ι]ο[ς – – –]
νος ⟨ἀπὸ δια(θ)ήκης πο⟩-
βλίου Γραχχίου Ρ – – – –

L. 4, la pierre porte YIOYIOY, soit une dittographie. — L. 6, on lit clairement ATIOΔIAЄIHKHCTYO: copie défectueuse d'un lapicide ignorant. À la fin de cette ligne et au début de la ligne 7, on restitue ⟨Π⟩οβλίου pour Publius de préférence à ⟨Που⟩βλίου retenu par H. Seyrig[1].

L. 3, H. Seyrig restitue ['Αντωνείν]ου mais hésite à choisir entre Marc-Aurèle et Caracalla. H.-G. Pflaum, *apud* J.-P. Rey-Coquais, fait remarquer que le gentilice de Caracalla n'a jamais été abrégé et propose, par conséquent, de restituer soit Αὐρ(ηλίου) ['Αλεξάνδρ]ου avec abréviation du gentilice, soit Αὐρ[ηλίου Οὐήρ]ου sans abréviation. En réalité, l'abréviation du gentilice de Caracalla César existe[2], comme celle d'ailleurs d'Alexandre Sévère[1]. C'est pourquoi le César nommé peut être soit Marc-Aurèle, soit Caracalla, soit Alexandre Sévère.

---

[1] Le *PU* de *Publius* est, en effet, rendu par πο sur de nombreuses inscriptions grecques de Syrie (cf. *IGLS*, III, 2, 1953, index) et d'ailleurs, cf. R. Cagnat, *IGR*, III, 551 = Dessau 8818, inscription de Lycie; *BCH*, 20, 1896, p. 710 = Dessau, 8815, inscription de Delphes. Pour les formes *Poplius*, *Poplicola*, *Poblicola*, cf. aussi H. Dessau, *ILS*, *indices*, p. 232.

[2] Cf. *IGLS*, I, 1929, no. 228.

> «(– – – – – – – – – – – – – pour le salut de l'empereur ......) et de son fils Marcus Aurelius – – – – César, Quintus Gracchius ... (a élevé ce monument) conformément au testament de Publius Gracchius R – – –».

Il s'agit probablement d'une dédicace à Jupiter Héliopolitain.

60 Base rectangulaire de calcaire. Sur le lit d'attente supérieur est réservé un socle de 40 cm de diamètre, percé d'un trou carré. Dimensions en cm: hauteur: 117; largeur: 46; épaisseur: 51. Hauteur des lettres: 3,5 cm. Pl. XVI.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 81, no. 2757, et pl. XXVII.

– – [Ἰ]ούλ(ιος)(?) Λουκιανό[ς] – –
– – – – ὁ καὶ Σαβ̣εῖν̣[ος] – –
– – ΔΟϹ ὑπὲρ τε ἑα[υτοῦ] – –
4 – – PATTI – – – – ΑΥΛ – – –
– – [γυν]αικὸς *vac.* καὶ [τῶν? τέκ]
νων

Le texte présente des lacunes à gauche et à droite. L. 2, au début, trois ou quatre lettres avant l'*omicron*, dont seule la deuxième, un *pi*, paraît certaine; plus loin, la boucle inférieure du *bêta* est émoussée, mais sa lecture est certaine; la dernière lettre paraît un *nu* dont la haste droite a disparu. — L. 3, au début: ΔΟϹ peut être la fin d'un nom comme Κάνδιδος, Σεκοῦνδος. — L. 4, la première lettre est difficile à déchiffrer, puis on lit PATTI, puis une lettre triangulaire qui peut être *alpha*, *lambda* ou la moitié gauche d'un *mu*; puis une lacune de 4 lettres probablement emportées par la cassure; entre les deux *tau*, un petit trait oblique qui serait peut-être dû à une erreur du lapicide; à la fin, la lecture ΑΥΛ est certaine. Cette dédicace fragmentaire trouvée dans les ruines du sanctuaire s'adresse probablement à Jupiter Héliopolitain.

---

[1] Un seul exemple dans H. Dessau, *ILS*, no. 474.

61 Cippe de calcaire dont le couronnement et l'angle supérieur gauche du dé sont arrachés. Hauteur du dé: 89 cm; largeur du dé: 38 cm; épaisseur du dé: 47 cm. Inscription sur le dé; un calice floral sculpté au centre partage en deux colonnes les lignes 6 à 12. Hauteur moyenne des lignes: 3 cm pour les lignes 1-12; 4 cm pour la l. 13. Pl. XVII.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 78-79, no. 2751 et pl. XVI.

[Iulia]ṇus, pro sal(ute) s[ua]
[et I]uliani et Secund-
– – et Gemelle fil(iorum) et
4 Gemellae uxoris et T(iti)
et Marc(i)
et Gai
fra- tru͜m
8 et H͜er- rae so[r(oris)]
et Cal- listi et
Secun- dae et
Quinti soror(um)
12 suarum filior(um)
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 2, à la fin, la pierre ne portait probablement aucune lettre après le *D*. — L. 3, au début, une lacune possible de deux à trois lettres. — L. 7, à la fin, ligature *VM*. — L. 8, ligature *HE*; à la fin, la cassure de la pierre aurait peut-être emporté un *R* minuscule.

L. 1, le dédicant portait, sans doute, le nom de [*Julia*]*nus* qu'il a transmis à son fils aîné[1]. — L. 2, à la fin, J.-P. Rey-Coquais restitue *Secund*[*i*] ou plutôt *Secund*[*ae*], mais étant donné l'inexistence de lettres après le *D* et la possibilité d'en restituer deux à trois au début de la ligne 3, le nom du personnage me paraît être soit *Secund*[*ae*] soit *Secund*[*ani*] soit *Secund*[*ini*]. — L. 4, à la fin, j'ai restitué *T*(*iti*), mais la possibilité de lire *Ti*(*beri*) n'est pas exclue, car la haste verticale effacée après le *T* pourrait bien être un *I*.

«– – – Julianus, pour son salut et celui de Julianus, de (Secunda ou Secundanus ou Secundinus) et de Gemella, ses enfants, de Gemella, son épouse, de Titus (ou Tiberius), de Marc et de Gaius, ses frères, d'Herra, sa sœur, de Calliste, de Secunda et de Quintus, les enfants de ses sœurs, a accompli son vœu de tout cœur».

---

[1] Cf. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4ᵉ éd., 1914, p. 70.

Dans sa dédicace adressée probablement à Jupiter Héliopolitain, Julianus englobe, non seulement sa femme et ses trois enfants, mais aussi ses trois frères, les enfants de ses sœurs mortes et l'unique sœur encore vivante à ce moment-là. Tous les noms cités sont fréquents, à l'exception de celui de Herra, nom sémitique connu également par une inscription de Nīḥa[1].

R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, date cette inscription du III^{e} ou du IV^{e} siècle à cause de «l'aspect négligé de l'écriture».

62 Base moulurée découverte dans les murs de la basilique chrétienne.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 82, no. 9 (*Ann. ép.*, 1939, no. 63); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 76-77, no. 2748.

– – – – – – – – – – – – Car-
maeus Ti(beri) f(ilius), Fab(ia tribu), Mon-
tanus Quintillianus,
4 Ti(beri) Carmaei Quintilli
qui et Pastor fil(ius), pro
salute sua et Firmi-
nae uxoris et filio-
8 rum Firmini et Mon-
tani et Marcellae
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

«..... Carmaeus Montanus Quintillianus, fils de Tiberius, de la tribu Fabia, fils de Tiberius Carmaeus Quintillus surnommé Pastor, pour son salut, celui de Firmina, son épouse, et de ses enfants Firminus, Montanus et Marcella, a accompli son vœu de tout cœur».

---

[1] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 203, no. 2937 et pl. XLV. On rencontre fréquemment en palmyrénien le nom ḤYR' qui signifie «good», «excellent», cf. J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 20-21 et 88.

Cette dédicace trouvée dans le grand temple honore probablement Jupiter Héliopolitain. Le gentilice *Carmaeus* du dédicant semble peu fréquent[1].

63-64 Deux bases moulurées identiques. Dimensions en cm, 150 × 88 × 75. Toutes deux portent sur le dé un panneau rectangulaire à encadrement mouluré, orné au centre d'un calice floral en relief. Au-dessus du panneau est gravée sur chacune de ces bases une inscription identique. Sur la deuxième base uniquement, deux lettres *V* et *L* sont gravées dans la partie inférieure gauche du panneau. Cette même base est surmontée d'un socle rond de 70 cm de diamètre. La première base est brisée. Hauteur des lettres: l. 1: 4 cm; points séparatifs entre les mots. Pl. XVII (no. 64, partie supérieure).

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 82, nos. 8 et 8bis (*Ann. ép.*, 1939, no. 62); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 77-78, nos. 2750 et 2749 et pl. XV.

63 Folni Marcellus et
Quintus, M(arci) Folni Sex(ti) f(ilii), Fab(ia tribu), Severi
fili, votum patris dedic(averunt).

64 Folni Marcellus et
Quintus, M(arci) Folni Sex(ti) f(ilii), Fab(ia tribu), Severi
fili, votum patris dedic(averunt)
4 v(otum) l(ibentes)

L. 4, la gravure des deux lettres *V L* sur une des deux bases seulement, sa disposition asymétrique sur le panneau, et le fait que cette formule n'a pas été complétée[2] permettent de penser à une erreur du lapicide d'autant plus que cette formule paraît superflue.

> «Folnius Marcellus et Folnius Quintus, fils de Marcus Folnius Severus, fils de Sextus, de la tribu Fabia, ont par cette dédicace acquitté le vœu de leur père».

---

[1] On le rencontre notamment dans une dédicace à Jupiter Dolichénien faite pour le salut des empereurs Septime Sévère et Caracalla et du César Géta, par un centurion de la légion *VII Gemina*, *Quintus Carmaeus Julianus*. Cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 77-78, no. 75.

[2] On croit cependant voir la trace évanide du jambage gauche d'un *A* sur la moitié droite du panneau.

Le dieu honoré est inconnu mais il s'agit probablement de Jupiter Héliopolitain. Le gentilice *Folnius* se rencontre dans une dédicace de Carnuntum associant le dieu de Baalbek à Jupiter Dolichenus [1].

65 Cippe de calcaire dont il ne reste que la base et une partie du dé. Inscription incomplète en haut. Dimensions en cm, hauteur : 103 ; largeur : 49 ; épaisseur : 52. Hauteur des lignes : 4 cm.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386e ; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 74-75, no. 2745 et pl. XVIII.

– – – – – – – – – – – – – –
[p]ro salute
domini
n(ostri) imp(eratoris) Aug(usti)
4 votum L(uci) Iuli
Himeri Iuli
Hermesio et
Victorinus
8 fili et Himẹṛ[u]ṣ
n͜ep(os) eius em͜anc(ipatus) ex
testam(ento) eius sol(verunt)

L. 2 et 3, après *DOMIN*, la pierre a été martelée. Elle portait auparavant *DOMINORVM NN IMPP AVGG* ainsi que l'a établie O. Puchstein [2]. — L. 9, ligatures *NE* et *MA*.

« ... Pour le salut de notre seigneur l'empereur Auguste, Julius Hermesio et Julius Victorinus, ses fils, et Himerus, son petit-fils émancipé, accomplissent le vœu de Lucius Julius Himerus, suivant son testament ».

Cette dédicace trouvée dans le sanctuaire de Jupiter Héliopolitain honore probablement ce dieu.

La gravure initiale de cette inscription doit remonter au règne simultané de deux empereurs qui ont tous deux subi la *damnatio*

---

[1] Voir *infra*, no. 276.

[2] *Contra*, J.-P. Rey-Coquais, qui affirme que *IMP* et *AVG* « n'ont jamais eu leur consonne finale redoublée ».

memoriae, soit Caracalla et Géta (209-212), soit les deux Philippe (246-249)[1].

66 Bloc ayant appartenu à un autel. Inscription fragmentaire sur le dé. Dimensions du dé en cm, hauteur: 69; largeur: 51; épaisseur: 65. Hauteur des lettres: l. 1: 9 cm; l. 2: 7,5 cm; l. 3: 5 cm. Au-dessous de la ligne 3, grand interligne puis traces d'une quatrième ligne.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 76, no. 2747 et pl. V.

Rex Samsig[e]-
rạṃus, Regis
[Sohae] mi [f]ilius
4 - - - - Ṭ

L. 2, on ne voit que le haut du *A* et du *M*. — L. 3, l'angle supérieur droit du *M* est visible; le *I* qui suit dépasse les autres lettres. — L. 4, à la fin, on voit une partie de la barre horizontale d'un *T* probablement. Le mot auquel cette lettre appartient pourrait avoir occupé une position centrale si, par souci de symétrie, le lapicide avait réservé un espace libre à gauche comme à droite. Dans ce cas, la restitution [*feci*]*t* proposée par J.-P. Rey-Coquais paraît probable.

«Le roi Samsigéram, fils de Sohaem, (a élevé ce monument)».

Le nom de Samsigéram[2] fut porté par deux rois de la dynastie arabe d'Émèse[3] qui aurait cessé de régner avec le rattachement d'Émèse à la province de Syrie peu avant 78 ap. J.-C.[4]. Comme il ne peut s'agir ici de Samsigéram 1^{er} qui régnait lors de la conquête romaine de la Syrie et que Pompée a gardé sur son trône [1], il faudrait probablement voir dans le roi Samsigéram de notre texte Samsigéram II qui régnait encore en 44 ap. J.-C., date de la rencontre des princes syriens à Tibériade en Galilée [2].

---

[1] On ne peut songer à Dioclétien et Maximien, car si le nom du second a été martelé partout, celui de Dioclétien n'aurait été martelé qu'en Afrique et en Espagne. Cf. Th. Mommsen, *Ephemeris epigraphica*, I, p. 123.

[2] Sur la signification de ce nom, «Šamaš a établi» ou «Šamaš est vénéré», voir H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, p. 171 et 178; J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 53 et 115, qui retient la première signification.

[3] Sur cette dynastie, voir V. Stähelin, *PW*, IA, 2, 1920, s.v. *Samsigeramos*, col. 2227; H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 266; id. *Syria*, 29, 1952, p. 234 n. 1; cf. R. Mouterde, *IGLS*, V, 1959, nos. 2212-2217; épitaphes de descendants de la dynastie, et commentaires des nos. 2212 et 2217, p. 114 et 116; C. Chad, *Les dynastes d'Émèse*, Beyrouth, 1972.

[4] Cf. R. Mouterde, *ibid.*, p. 116, qui considère cette date comme *post quem non* en se basant sur l'épitaphe du constructeur de la pyramide d'Émèse, *Gaius Iulius*

Cette dédicace fragmentaire ne nomme pas le dieu honoré mais il s'agit probablement de Jupiter Héliopolitain.

67 Cippe de calcaire remployé. Un ravalement ou martelage, dû peut-être à ce remploi, a fait disparaître une partie de la dédicace. Dimensions en cm: hauteur: 115; largeur: 64; épaisseur: 35. Largeur de la partie inscrite conservée: 26 cm. Hauteur des lettres: 3,5 cm. Seules les lettres de la dernière ligne ont 6,8 cm de haut. Pl. XVIII.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 80, no. 2755 et pl. XVI.

– – – – – - – – – – TTVS et
– – – – – – – – – – fratres
– – – – – – – – ES adlectị
4 – – – – – – – – – ELLI pro s[a]-
lute eorum(?) et uxor(um)
[– – – – et fi]liorum
v(otum) l(ibentes) a(nimo) s(olverunt)

L. 1, le premier *T*, dont seule la haste horizontale est émoussée, me paraît certain. Dans ce cas, on peut songer à un *cognomen* terminé en – – *ttus* comme *Bottus*, *Brittus*, *Bruttus* etc. J.-P. Rey-Coquais lit *TVS* et songe à restituer des noms tels que *Quintus*, *Sextus*, *Callistus*, etc. — L. 3, le *D* est suivi d'une lettre avec une haste verticale, munie d'un trait horizontal à son extrémité inférieure, ce qui en fait un *L* et non un *I*. J.-P. Rey-Coquais semble hésiter entre ces deux

---

Samsigeramos, de la tribu *Fabia*, mort en 78/79. *Contra*, H. Seyrig, *Syria*, 29, 1952, p. 234 n. 1 et C. Colpe, *Der kleine Pauly*, 2, 1967, s.v. *Emesa*, col. 257, qui attribuent ce rattachement à Domitien.

[1] Cf. Cicéron, *Ad Atticum*, II, 16 et *passim*; Strabon, XVI, 2, 10.

[2] Cf. Josèphe, *Ant. Jud.*, XIX, 8, 1; voir aussi *Prosopogr. Imp. Rom.* III, 1898, p. 171, no. 124. Ce roi serait peut-être nommé dans une dédicace de Rome, faite par *Caius Julius Glacus*, affranchi du roi Samsigéram. Cf. *CIL*, VI, 35556 a.

lettres. — L. 5 et 7, j'ai restitué le pluriel car les dédicants sont plusieurs frères.

Ce fragment de dédicace s'adresse probablement au grand dieu de Baalbek.

68 Fragment de cippe trouvé au cours des fouilles allemandes du temple rond. Pl. XVIII.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386f; H. Winnefeld, *Baalbek* II, p. 92; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 79 no. 2752 et pl. XVI.

– – – – – ịṇịọ
pro salute su[a]
suorumque
4 magisterio
suo v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit).

L. 1, les lettres *N* et *O* sont certaines; des deux autres ne subsistent que des fragments de hastes verticales. J.-P. Rey-Coquais lit un *I* antérieur de 4 lettres à cette fin de ligne.

En dépit de sa découverte dans les ruines du temple rond, il n'est pas interdit de croire que cette dédicace s'adresse vraisemblablement au grand dieu de Baalbek.

69 Fragment inscrit. Hauteur actuelle de la face inscrite: 12 cm; épaisseur: 37 cm. Hauteur des lettres: 3,3 cm.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 80-81, no. 2756 et pl. XXIII.

– – – – [le]g(ionis) XXI – – –
R pro ṣ[alute] – – –
ṿ(otum) ḷ(ibens) ạ(nimo) s(olvit)

L. 1, on voit la moitié inférieure de la haste verticale du chiffre I, puis la pointe inférieure d'un chiffre que J.-P. Rey-Coquais restitue aussi comme un chiffre I. En tout cas la cassure de la pierre ne permet pas de restituer le numéro exact de la légion. — L. 3, ce qui reste du haut des trois premières lettres, rend la lecture *VLA* certaine.

Ce fragment de dédicace et les deux suivants qui furent découverts dans le temple de Jupiter Héliopolitain, honorent probablement ce dieu.

70 Fragment de dédicace.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14386g; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 80, no. 2754.

----LERIVS
----RIACVS
[v(otum)] l(ibens) a(nimo) s(olvit)

On peut restituer un *nomen* comme [*Va*]*lerius* ou [*Ga*]*lerius* à la ligne 1 et un cognomen comme [*Sy*]*riacus* ou [*Su*]*riacus* à la ligne 2.

71 Fragment d'un fût de colonnette en calcaire, brisé en haut et en bas. Trouvé dans les fondations de la colonne isolée Nord de la grande cour. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 30; diamètre: 30. Gravure misérable; lettres inégales hautes de 4,5 à 6 cm.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 117-118, no. 7 (*Suppl. ep. graec.* 19, 1963, p. 277, no. 890; *Ann. ép.*, 1964, p. 26, no. 60); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 75, no. 2745 bis.

Ὑπὲρ σω-
τηρίας καὶ
νίκης τῶν
4 κυρί[ων ---]

«Pour le salut et la victoire de nos seigneurs les empereurs...».

On ne voit aucune trace du nom des empereurs, cependant la formule de dédicace utilisée et la mauvaise gravure permettent d'assigner à notre texte une date tardive[1].

72 Autel de calcaire trouvé dans les murs de la basilique chrétienne. Dimensions en cm: hauteur: 153; largeur: 87; épaisseur: 97. Une inscription débutant sur le bas du couronnement se poursuit sur le dé. Hauteur des lettres: l. 1: 7 cm; autres lignes: entre 6,5 et 7 cm.

---

[1] H. Seyrig, *l.l.*, suivi par J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, l'attribue plus précisément au règne de la Tétrarchie, à cause du «style misérable de la colonnette et de sa gravure» et de l'usage fréquent à cette période de notre formule de dédicace. Mais, comme le signalent d'ailleurs ces auteurs, cette formule est connue en Syrie dès le règne de Marc-Aurèle (Waddington nos. 2071, 2438, 2525 et 2528) et jusque sous Constance II (*ibid.*, no. 2035). À ces références, ajouter mon no. 58 datant de 211-212 de notre ère, et comparer le *pro salute et reditu et victoria* d'une inscription du Janicule dédiée en 176 par le syrien Gaionas (mon no. 288).

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 82-83, no. 10 (*Ann. ép.*, 1939, no. 64); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 72, no. 2743, pl. XVI.

[E]x responso dei Conna[ri]
Baebius Aurelianus
Dius dec(urio) col(oniae) Hel(iupolis)
4 pro salute sua et
Ant(oniae) Diodorae h(onestae) f(eminae)
coniug(is) et filiorum
suorumque omnium
8 v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 1, à la fin, lacune d'une ou de deux lettres; H. Seyrig restituait *Conna(e)* reconnaissant ainsi dans le dieu nommé la divinité anonyme de *Conna*, localité généralement identifiée à Ras Baalbek[1]; j'adopte, pour ma part, la lecture *Conna(ri)* proposée par J.-P. Rey-Coquais qui invoquait judicieusement le témoignage d'un relief sculpté au plafond du péristyle du temple de Bacchus et montrant le buste d'un personnage ailé, coiffé d'un bonnet conique et identifié par une inscription comme étant [K]όνναρος ὁ καὶ Βριαρῆς[2].

> «Sur une réponse oraculaire du dieu Connaros, Baebius Aurelianus Dius, décurion de la colonie d'Héliopolis, pour son salut et celui d'Antonia Diodora, femme distinguée, son épouse, de ses enfants et de tous les siens, a accompli son vœu de bon cœur.»

En dépit de toute l'incertitude qui enveloppe la figure divine de Connaros[3], mis en lumière par le seul document du temple de Bacchus[4], nous croyons que le décurion de la colonie d'Héliopolis a bien pu consulter l'oracle d'un dieu que le clergé de la ville a admis parmi les divinités figurées au plafond du petit temple et qui, de ce fait, étaient exposées à la vénération des fidèles [1].

---

[1] Voir *infra*, p. 169, n. 2.

[2] Sur ce relief, voir O. Puchstein, *Jahrbuch*, 16, 1901, p. 152; D. Krencker et H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 18, fig. 33 et p. 73; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 143-144, no. 2841, pl. XXXIV.

[3] Comme nom d'homme, Connaros est bien attesté, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 72, n. 3.

[4] J. Starcky (communication orale) suggère de trouver dans Connaros la transcription de QWNR', «Créateur de la terre», épithète appliquée à El dans une dédicace

En dédiant cet autel dans le temple de Jupiter Héliopolitain, Baebius Aurelianus Dius a obéi à une réponse oraculaire du dieu Connaros. Par conséquent, on doit normalement penser que c'est ce dieu qui est ici honoré. Cependant, étant donné que la formule *ex responso dei Connari* est gravée au bas du couronnement, il n'est pas interdit de croire que le haut de ce couronnement, actuellement ébréché, portait peut-être la titulature de Jupiter Héliopolitain auquel, dans ce cas, serait destinée l'offrande [2].

73 Base de statue dans la niche à coquille séparant l'exèdre semi-circulaire restaurée de l'exèdre rectangulaire à l'angle nord-ouest du portique qui entoure la grande cour. Inscription latine sur le dé et graffite grec sur le socle. Pl. XVIII.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14387^s; O. Puchstein, *Jahrbuch*, 16, 1901, p. 142-144 et fig. 3 (dessin au trait); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 158-159, no. 2869 et pl. XXV (où le no. est indiqué par erreur 2968).

---

et deux tessères palmyréniennes, cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 17 et 182.

[1] Sur les sculptures du plafond du péristyle du temple de Bacchus, voir *Baalbek*, II, p. 17s., fig. 31-32 et p. 67-73, pl. 40-48; J. Starcky, *Rev. bibl.*, 75, 1968, p. 230-231.

[2] On possède de nombreux exemples d'offrandes faites à une divinité sur l'ordre d'une autre. C'est ainsi qu'une dédicace de Rome s'adresse à Hercule *iussu Silvani dei*, cf. *CIL*, VI, 288 = H. Dessau, *ILS*, 3463; à Deir el-Qal'a, un autel est dédié à Mater Matuta *ex responso deae Iunonis*, cf. *CIL*, III, 6680 = Dessau, 3489; une autre dédicace, de même provenance, honore Baalmarqôd κατὰ κέλευσιν θεοῦ 'Αρεμθηνοῦ, cf. Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1888, p. 94-96; une dédicace de Dacie à Dolichenus est faite *ex praecepto numinis Aesculapi*, cf. P. Merlat, *Répertoire*, no. 37, p. 35; une autre trouvée à Virunum, en Norique, s'adresse à la parèdre du Baal de Doliché *iussu dei Dolicheni*, cf. *ibid.*, no. 132, p. 116. On connaît, d'autre part, des cas où des statues de divinités sont consacrées à d'autres dieux: ainsi par exemple, à Aquincum une statuette de Némésis était consacrée à Jupiter Dolichénien, cf. P. Merlat, *Répertoire*, no. 72, p. 74. Cette pratique serait même attestée en Étrurie: un petit Apollon de bronze de la Bibliothèque Nationale de Paris porte une dédicace à Aritimi, cf. M.A. Kugener, L'identification des divinités de Portonaccio, dans *Latomus*, 20, 1961, p. 476.

---ERVC---
METRIAṆṾ--
RVS CṢ.Ọ
4 I///////////C
O//////////

O. Puchstein suppose une lacune d'une ou de deux lignes au-dessus de la partie conservée. L. 3, après le *C*, on voit un trait arrondi qui serait la partie inférieure d'un *S* plutôt que d'un *O*; ensuite, lacune d'une lettre, puis on croit voir la partie inférieure d'un *O*. La copie de D. Krencker et B. Schulz *apud* Th. Mommsen montre après le *C*, la boucle inférieure d'un *O* et le bas d'un *V*; O. Puchstein, *l.l.*, p. 144, fig. 3, donne la boucle inférieure d'un *S* puis le bas d'un *V*; J.-P. Rey-Coquais lit *COV*. — L. 4 et 5, «unverständliche griechische Kritzelei» (O. Puchstein).

O. Puchstein prenait cette inscription latine pour une dédicace à *Venus Erucina* et restituait le reste du texte comme suit: *Demetrianus* [*Seve*]*rus c(um) s(uis)* oder *c(um) s(ua) u(xore)*?. — L. 2, Th. Mommsen restituait *deMETRIANVm*.

Il faudrait plutôt restituer un nom comme *Eruc*[*cius*] [1] à la ligne 1, comme le note avec raison J.-P. Rey-Coquais, que de penser à la lointaine déesse de l'Eryx en Sicile. À la ligne 1 et 2, restitution très probable de [*De*]*metrianu*[*s*], puis à la fin de la ligne 2, lacune de trois ou quatre lettres au début d'un surnom comme [*Tau*]|*rus* ou [*Seve*]|*rus*, etc.

Le caractère très fragmentaire de cette inscription ne permet pas de la considérer avec certitude comme une dédicace à Jupiter Héliopolitain. Il n'en reste pas moins que cette attribution demeure une possibilité.

74 Inscription en sept fragments; un huitième fragment, *h*, que Cl. Mondésert aurait vu en 1960, correspondrait d'après la restitution de J.-P. Rey-Coquais, aux deux lettres *TR* de *Tr*[*ib*]*(unicia)*. O. Puchstein ne connaissait pas ce fragment, contrairement à ce qu'affirme

---

[1] Ce nom est attesté à Béryte, cf. Waddington, no. 1842a = *CIL*, III, 175, p. 971.

J.-P. Rey-Coquais[1]. Cet auteur attribue à la même pierre un petit fragment, *i*, ne contenant que la lettre *O* avec des traces de lettres en haut et en bas, et qu'il place à la fin de la ligne 3. Les fragments *b* et *c* proviennent des fondations de la basilique chrétienne; le fragment *e* fut copié par O. Puchstein et publié par Th. Mommsen; les fragments restants furent trouvés par la suite et sont conservés au dépôt de Baalbek.

b et *c*: O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 90-91; R. Cagnat, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 446; *Ann. ép.*, 1903, no. 269; H. Winnefeld, *Baalbek* II, p. 147. *e*: Th. Mommsen, *CIL*, III, 14387 p.
Les huit fragments: J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 86 et 87, no. 2765 et pl. X et XI (photographies) et LVII (facsimilé).

[Imp(eratori) Cae]ṣạṛị [L(ucio)] Septimi[o] Seve/ro Pi[o
Pertin]ac[i Aug(usto)]
[Arabic]o Ad/iabenico [P]arthi/cọ [Maxi]mo P̣/ọṇ[tifici]
[max(imo) trib(unicia) p]ot(estate) VII, imp(eratori)/XI,
co(n)s(uli) [II, p]roc/o(n)s(uli), [P(atri)]
p(atriae) – – – – – – –
4 [ex r]esponso Iovis O(ptimi)/M(aximi) Hel[i]ọp̣ọ[litani – – –]

L. 2, à la fin, O. Puchstein restituait à tort *Britannico*, titre que Septime Sevère reçut en 210, alors que ses puissances tribuniciennes et ses acclamations impériales sont de l'an 199.

«À l'empereur César Lucius Septimius Severus Pius Pertinax Auguste, vainqueur des Arabes, vainqueur de l'Adiabène, très grand vainqueur des Parthes, Grand Pontife, dans sa septième puissance tribunicienne, *imperator* pour la onzième fois, consul pour la deuxième fois, proconsul, père de la patrie, ... sur une réponse oraculaire de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis ...».

Cette dédicace, qui honore Septime Sévère, est faite sur une réponse oraculaire de Jupiter Héliopolitain[2].

---

[1] «...und Septimius Severus auf zwei Bruchstücken eines Postaments aus den Fundamenten der Basilika, von 199 n. Chr.» (Puchstein).

[2] À comparer mon no. 298 où le dieu ordonne aux prêtres et aux porteurs de

75 Base de statue, en calcaire, brisée en bas. Inscription sur le dé en trois fragments, dont le principal et un plus petit, aujourd'hui perdu, qui s'ajuste en bas, proviennent des fouilles allemandes; le troisième, découvert par la suite, s'adapte à gauche. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 93; largeur au dé: 54; épaisseur au dé: 53. Hauteur des lettres: ligne 1: 7,5 cm; l. 2: 5,4 cm; l. 3: 3,8 cm; l. 8: 2,4 cm. Points séparatifs entre les mots. Pl. XIX.

Th. Mommsen, *CIL*, III, 14387^{oo}, d'après estampages et copies de D. Krencker et B. Schulz, pour le fragment principal et le fragment perdu dont il n'était pas certain de l'appartenance au même bloc; O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 90; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 98-99, no. 2780, et pl. XVII, qui publie le troisième fragment.

Tito Alfio
M(arci) f(ilio), Fab(ia tribu), Maximo
Modesto Sentiano
4 sacerdoti Iovis Optumi
Max[im]ị Heliupolitani
honoraṭo decurionaliḅ(us)
ornaṃ[entis] dec(reto) dec(urionum)
8 .... *vac* .Alfia

L. 4, à la fin, graphie de *Optumi* pour *Optimi*. — L. 6, le fragment gauche conserve le bas de la haste verticale du *T*, et le fragment principal l'extrémité droite de la barre horizontale. — L. 7, au début, on voit le haut de la moitié gauche du *M*; les lettres *NTIS* se trouvaient sur le fragment perdu. — L. 8, sur le fragment gauche, on voit le haut d'un *C* ou d'un *S*; sur le fragment perdu, on distinguait le haut d'un *V* ou d'un *X*, un *N*, un *I*, un point séparatif, une haste verticale, un *T*, un *I*, le haut de la jambe gauche d'un *V* ou d'un *X*; sur le fragment principal, un *O*. — L. 9, à la fin sur le même fragment, on voit le haut de trois lettres *A*, *T*, *R* ou *P*.

---

torches du temple des Geremellenses à Pouzzoles d'honorer le curateur du temple. Pour des exemples où la divinité elle-même s'associe à des humains pour dédier une statue honorifique à un mortel, voir l'ouvrage de J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, Paris, 1972.

«À Titus Alfius Maximus Modestus Sentianus, fils de Marcus, de la tribu Fabia, prêtre de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, honoré des insignes du décurionat par décret des décurions, ... Alfia...».

La polynomie, telle qu'on la constate ici, semble être, à Baalbek, l'apanage des prêtres de Jupiter Héliopolitain. On la retrouve, en effet, dans deux autres inscriptions honorant des prêtres[1] et dans une troisième mentionnant le petit-fils de notre personnage[2]. Alfia est peut-être sa fille, et c'est elle qui serait la dédicante.

76 Base quadrangulaire moulurée, trouvée dans les fondations de la colonne isolée Nord de la grande cour. Dimensions en cm, hauteur: 148; largeur et épaisseur maximum: 81. Sur le dé, inscription latine A. Hauteur des lettres, ligne 1: 7 cm; lignes 2, 3, 4, 8 et 9: 4,2 cm; lignes 5, 6 et 7: 3,5 cm. Points séparatifs entre les mots. Sur la corniche, inscription grecque tardive B, peinte en rouge sans être gravée. Hauteur des lettres: 7 cm. Pl. XIX.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 113, no. 3 et pl. II (*Ann. ép.*, 1964, p. 25, no. 56; *Suppl. ep. graec.*, 19, 1963, p. 278, no. 89 [texte grec]); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 109-110, no. 2791 et pl. IX.

A M(arco) Licinio, Sex(ti)
fil(io), Fab(ia tribu), Pompennae Potito Urba-
no, sacerdoti I(ovis) O(ptimi) M(aximi) H(eliopolitani), donato
equo publico a divo Hadriano, de-
curioni, pontifici, agonothetae, (duum)vir(o)
[q]uinquennali, flamini munerario,
[hon]orato decurionalibus ornamen-
[tis de]c̣(urionum) dec(reto), M(arcus) Licinius Fyrmus
------ṆVS libertus sexvir

Le début des lignes 6 à 9 a été emporté par une grande brisure oblique. — L. 8, la graphie *Fyrmus* pour *Firmus* se retrouve chez un autre prêtre, celui d'Isis à Ostie (H. Dessau, 4406); l'*upsilon* dépasse, en outre, les autres lettres. — L. 9, au début, on voit la haste verticale droite du *N* et l'extrémité supérieure de celle de gauche. H. Seyrig, et à sa suite J.-P. Rey-Coquais, ont restitué *Frontonianus* de préférence à *Antonianus* jugé trop court. En réalité, la lacune serait de huit lettres environ, et la restitution de [*Frontonia*]*nus*, possible à la rigueur, est cependant tout aussi hypothétique que [*Cornelia*]*nus*, [*Longinia*]*nus*, [*Statilia*]*nus* etc.....

---

[1] Voir les deux numéros suivants.

[2] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 108-109, no. 2790 et pl. XVII.

> «À Marcus Licinius Pompenna Potitus Urbanus, fils de Sextus, de la tribu Fabia, prêtre de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, gratifié du cheval public par le divin Hadrien, décurion, pontife, agonothète, duumvir quinquennal, flamine donateur d'un spectacle de gladiateurs, honoré des insignes décurionaux par un décret des décurions, Marcus Licinius Firmus..., son affranchi sévir (a élevé ce monument)».

B [Μ]ηδὶς ἀτόν κρατῇ

ἀτόν pour αὐτόν.

> «Que personne ne s'en empare.»

Le personnage honoré porte un gentilice dont la fréquence en Étrurie semble donner du poids à la prétention de la *gens Licinia* à une origine étrusque[1]. Le surnom de Pompenna semble également étrusque par sa désinence[2].

Admis dans l'ordre équestre par Hadrien, M. Licinius, prêtre de Jupiter Héliopolitain, poursuit cependant la carrière municipale d'un homme riche comme l'attestent son décurionat[3], sa charge d'agonothète exercée probablement au cours de son pontificat, et celle de *flamen munerarius*[4]. La mention de la charge d'agonothète dans une inscription datant du 2ᵉ siècle, postérieurement à la mort d'Hadrien, prouve l'exitence, dès cette date au moins, de concours publics à Héliopolis-Baalbek [1].

---

[1] Cf. W. Schulze, *Zur Geschichte lateinischer Eigennamen*, 1904, p. 108, 3. *Lecne* serait l'équivalent étrusque de *Licinius*. Cf. *CIE*, I, 272.

[2] Comparer les noms de *Persenna*, *Perpenna*, *Sisenna* etc. et tous les noms terminés par *arna*, *erna* ou *inna* tels que *Mastarna*, *Perserna*, *Spurinna* etc..... Cf. W. Schulze, *ibid.*, p. 90 et 212.

[3] Sur la fortune, le *census* comme bases de l'*ordo decurionum*, cf. J. Gagé, *Les classes sociales dans l'empire romain*, 1964, p. 163.

[4] Sur la question des *munera* et liturgies attachées aux dignités municipales, cf. *supra*, p. 28, n. 1.

En tant que flamine, Licinius Pompenna a offert un spectacle de gladiateurs [2]. De tels spectacles étaient fort dispendieux et il est douteux qu'ils aient été annuels [3]. Ils attestent, en tout cas, l'importance économique et sociale du donateur [4].

L'inscription grecque est certainement sans rapport avec le texte latin, car on comprendrait mal une telle interdiction à un moment où le culte héliopolitain, en plein essor, ne rencontrait aucune entrave à son développement. Elle était l'œuvre, peut-être, d'un descendant du prêtre héliopolitain qui croyait ainsi éviter, mais en vain, la disparition ou le remploi de cette base [5].

---

[1] De tels concours étaient jusqu'ici connus pour le 3ᵉ siècle par des monnaies frappées à Héliopolis sous Gordien III, Valérien et Gallien. Un grand nombre de ces monnaies «agonistiques» portent en abrégé le titre officiel des concours: *CERtamen SACRum CAPitolinum OECumenicum ISELasticum HELiopolitanum*. Sur ces monnaies, cf. F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, 1874, Gordien III (no. 158), Valérien (1, 4, 5, 8, 12, 13, 15, 16, 17), Gallien (2, 3, 4); W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 294, nos. 27 et 28 (Valérien) et p. 294-295, nos. 29, 30, 31, 32 et pl. XXXVI, 11 et 12 (Gallien); O. Mörkholm, *Sylloge Nummorum Graecorum, Danish National Museum, Syria, Cities*, 1959, nos. 438, 439, 440 (Valérien), 441 (Gallien); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, reproduit à la pl. XIII un certain nombre de ces monnaies appartenant au Cabinet des Médailles de Paris.

[2] C'est la seule mention en Syrie d'un *munus* offert à l'occasion d'un flaminat. On en connaît par contre ailleurs en Orient, cf. L. Robert, *Les Gladiateurs dans l'Orient grec*, 1940, p. 270 s., et en Occident, cf. H. Dessau, *ILS*, 5079 (inscription de Cordoba) et 5145 (inscription peinte sur la façade d'une maison à Pompéi). Sur le terme *munerarius*, cf. K. Schneider, *PW*, 16, 1933-1935, s.v., col. 564-565.

[3] J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, qui se réfère à une inscription de Thasos, suppose que leur célébration était pentétérique. Cf. Chr. Dunant et J. Pouilloux, *Recherches sur l'histoire et les cultes de Thasos*, II, 1958, p. 163 et note 1; H. Seyrig, *BCH*, 52, 1928, p. 389.

[4] Cf. J. Gagé, *op. cit.*, p. 173: «le titre de *flamen* tend à devenir l'échelon le plus haut dans la carrière et l'ambition d'un bourgeois municipal».

[5] H. Seyrig, *l.l.*, p. 123-124, pense que l'érection de la colonne isolée Nord et par conséquent le remploi de cette base dans ses fondations dateraient du 4ᵉ siècle, «entre le règne de Constantin et celui de Julien».

77 Grande base moulurée, en calcaire. Dimensions en cm, hauteur: 157; largeur à la base: 105; largeur au dé: 77; épaisseur au dé: 62. Inscription sur le dé, en caractères munis de petits *apices*. Hauteur des lettres: 7 cm. Pl. XIX.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 110, no. 2792 et pl. XVII.

Ti(berio) Naevio, Q(uinti) f(ilio), Fab(ia tribu),
Claudio Sossiano
Severiano sacer-
4 doti ❦ I(ovis) O(ptimi) M(aximi) H(eliopolitani) ❦
Q(uintus) Naevius Epagat͜hus

L. 4, la titulature divine est encadrée de deux *hederae* non signalées par J.-P. Rey-Coquais. — L. 5, ligature *TH*, puis on voit nettement un *V* suivi par un petit *S*; la lecture *Epagathi f(ilius)* de Rey-Coquais est, par conséquent, erronée.

> «À Tiberius Naevius Claudius Sossianus Severianus, fils de Quintus, de la tribu Fabia, prêtre de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Quintus Naevius Epagathus.»

Le dédicant est probablement un parent sinon le fils du personnage honoré, qui dans ce cas, aurait reçu le prénom de son grand-père. La polynomie de ce prêtre rappelle celle de ses semblables[1].

78 Fragment du tambour supérieur d'une colonne, trouvé lors du déblaiement de la grande cour. L'astragale laissé en bosse, comme tous ceux du grand temple, et le calibre du tambour ont convaincu H. Seyrig de l'appartenance certaine de ce fragment à cet édifice. Sur le lit d'attente, un graffite dont les lignes 2, 3 et 4 sont gravées de part et d'autre d'une mortaise carrée qui semble forée antérieurement à la gravure du texte. Pl. XX.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 95-97, et fig. 5, p. 95; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 64-65, no. 2733 et pl. XXVI; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 413-415.

'Αγαθῇ Τύχῃ, ἔτους αοτ΄
Λῴου β΄, κάτοχοι σύ(μ)β⟨ω⟩μοι

---

[1] Voir les numéros 75 et 76.

᾽Αφροδείτης ἐν σπεῖρα ἔθ[η]-
4 καν τοὺς πώγ⟨ω⟩ν[ας]
κ⟨λί⟩νης

L. 2, le dernier mot, correctement lu par J.T. Milik, est bien σύβομοι pour σύμβωμοι et non CPBOΛΛOC, mot inintelligible retenu par les deux premiers éditeurs et auquel je m'étais d'abord arrêté, mais qu'il faudrait maintenant abandonner, en dépit de la forme de *rho* à petite boucle que semble avoir la deuxième lettre et de la séparation apparente des deux moitiés du *mu*. Quant aux deux barres horizontales accolées au I final auquel elles donnent l'aspect d'un C carré, elles doivent être négligées car non seulement la barre inférieure appartient à l'*epsilon* situé au-dessous, mais aussi et surtout le C ne prend nulle part dans notre graffite une forme carrée. — L. 4, on lit πώγον, complété [ἐ]πωγον[τας] par Milik qui y voit une transformation phonétique de ἐπαγοντας qu'il traduit par «poulies». À tort, à mon avis, car il n'y a pas de place pour une lettre avant le *pi*, l'inscription s'accommodant bien, dans l'ensemble, de la mortaise préexistante: ceci est certain pour la 2^e^ et la 3^e^ lignes et, par suite, très probable pour la 4^e^. En outre, dans les inscriptions et les papyrus grecs, la poulie est désignée soit par τρόχιλος, soit par μάγγανον[1] et l'on ne voit pas le fondement épigraphique ou même sémantique du recours au participe présent ἐπάγων, employé substantivement et déformé en ἐπώγων pour désigner une telle machine. — L. 5, la pierre porte κιλνης avec un *iota* faiblement gravé, sans doute pour κλίνης, comme l'a bien reconnu Milik.

Ce texte qui commence par la formule prophylactique «à la Bonne Fortune»[2] est, par ailleurs, très intéressant car il fournit l'unique date certaine en rapport avec la construction du grand temple. Comme ce fragment de tambour provient probablement de la façade, cela permet de conclure qu'en août 60 ap. J.-C. les chapiteaux n'étaient pas encore en place, du moins à cet endroit[3].

---

[1] Cf. R. Martin, *Manuel d'architecture grecque*, I, 1965, p. 202 et n. 2.

[2] On retrouve cette formule ou sa traduction latine sur de nombreuses dédicaces à Jupiter Dolichénien, cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 171 et n. 8 (références).

[3] Jusqu'alors, seules des considérations stylistiques étaient mobilisées pour la datation des temples de Baalbek. Parmi les très nombreux auteurs qui ont abordé ce problème,

Quant au terme κάτοχοι, dont le sens reste controversé, j'incline pour ma part à le traduire par «possédés» plutôt que «reclus» ou «détenteurs» de terrains sacrés[1].

E. W. Weigand, *Jahrbuch*, 29, 1914, p. 37-91, fait remonter jusqu'au milieu du Ier siècle l'achèvement du grand temple; id., *Jahrbuch für Kunstwissenschaft*, 1924-25, p. 77-79 et 165-200, fait une analyse plus fouillée et dogmatique des constructions de Baalbek et date de l'époque d'Auguste les débuts de construction du grand temple; voir la critique faite par P. Collart des théories de Weigand dans *Museum Helveticum*, 8, 1951, p. 241-259; D. Schlumberger, Les formes anciennes du chapiteau corinthien en Syrie, en Palestine et en Arabie, dans *Syria*, 14, 1933, rapproche certains chapiteaux corinthiens du grand temple d'une série de chapiteaux augustéens de Rome ou de villes d'Occident et les date par conséquent des débuts du second tiers du Ier siècle (p. 308-316 et surtout p. 308, n. 1); A. von Gerkan, Die Entwicklungen des großen Tempels von Baalbek, dans *Corolla Ludwig Curtius*, 1937, p. 55-59 = *Von antiker Architektur und Topographie*, Stuttgart, 1959, p. 267-271, date ce temple du milieu du Ier siècle de notre ère. Sur la construction des temples de Baalbek par Antiochos, Tibère et Caligula, d'après un oracle de la Sibylle, voir *supra*, p. 7, n. 1.

[1] Une inscription gravée sur le mur nord de l'enceinte du sanctuaire de Baetocécé mentionne les κάτοχοι Οὐρανίου Διός qui paraissent être les tenants d'un terrain sacré. H. Seyrig, *Syria*, 28, 1951, p. 202-206 = *Antiquités syriennes*, IV, 1953, p. 184-188, en fait un collège de prêtres. Sur cette question, voir en dernier lieu J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VII, 1970, p. 55-67, no. 4028 et pl. XI. Dans l'Égypte ptolémaïque, où la mention des κάτοχοι est fréquente, ce terme a été différemment expliqué. F. v. Woess, Das Asylwesen Aegyptens in der Ptolemäerzeit, *Münchener Beiträge zur Papyrusforschung*, V, 1923, p. 237 s., considère les κάτοχοι comme des fugitifs qui, réfugiés dans les temples en vertu du droit d'asile, y vivaient en religieux. F. Cumont, *Religions orientales*, 4e éd., 1929, p. 260 n. 68, y voit les équivalents des *religiosi* du culte de Cybèle qui menaient une vie d'ascétiques (cf. H. Dessau, *ILS*, 4167-4170) ou des *fanatici* du culte de Mâ-Bellone, qui consacraient leur vie au culte et s'adonnaient aux prophéties. W. Gundel, Neue astrologische Texte des Hermes Trismegistos, dans *Abhandlungen d. Bayerischen Akademie*, Philol. hist. Kl., 12, 1936, p. 354, les considérait comme des épileptiques enfermés dans le temple et dont les convulsions étaient utilisées à des fins prophétiques. Sur les Katochoi, voir aussi L. Delekat, *Katoche, Hierodulie und Adoptionsfreilassung*, 1964, cité par J. T. Milik, *op. cit.*, p. 6. L'auteur des «Dédicaces faites par des dieux» voit (p. 411-413) dans les *obligati* d'une inscription de Deir el-Qal'a (*CIL*, III, 159 = 6669: *taberna obligatorum I.O.M.B. et Iunonis*) et d'un texte de Ḥoṣn Nīḥa (*IGLS*, VI, p. 210-211, no. 2946: *ex usu et reditu obligatorum dei Mifseni et vici et cultoribus eius*) l'équivalent du grec κάτοχοι. Je suis tenté de lui donner raison pour le premier exemple et non pour le second où *obligatorum* (gén.) a manifestement le sens de «terres hypothéquées».

Les «possédés» d'Aphrodite, sans doute la déesse parèdre d'Héliopolis, ont collectivement déposé les barbes[1].

Ces κάτοχοι, qui étaient probablement des gens de petite condition[2], formaient une sorte de confrérie ou thiase, comme l'indique le mot σπεῖρα[3].

Cependant, étant donné l'emplacement insolite de l'inscription, il n'est pas impossible que ce mot désigne dans notre graffite la base de colonne où les barbes auraient été déposées en offrande[4], et, dans ce cas, le terme de σύμβωμοι, «attachés au même autel», qui est appliqué aux κάτοχοι supplée pratiquement au mot σπεῖρα dans le sens de confrérie[1]. Reste le mot κλίνης: on ne peut le tenir pour un complément de nom de πώγωνας; sa position marginale et sa gravure à la fois plus faible et plus négligée que le reste de l'inscription invitent à le considérer sans rapport avec elle. On ne saurait le comprendre, me semble-t-il, que comme une marque d'appareillage indiquant la destination du tambour sur lequel il est gravé.

---

[1] L'offrande des cheveux connue des Grecs (M. Nilsson, *Geschichte der Griechischen Religion*, I, 1955, p. 136 s., 493; cf. aussi W. H. D. Rouse, *Greek Votive Offerings*, 1902, p. 240 s. et p. 370) était une pratique courante en Orient, en particulier en Syrie et en Égypte, de même qu'à Chypre. Les prêtres égyptiens se rasaient la tête (cf. F. Cumont, *op. cit.*, p. 240 n. 76) et les notables qui portaient la statue du dieu de Baalbek dans les processions devaient avoir la tête rase (cf. Macrobe, *Sat.* I, 23, 13). Des «barbiers sacrés» rattachés aux temples sont attestés en Phénicie, à Chypre et à Carthage (cf. E. H. Dohan et R. G. Kent, New Inscriptions from Cyprus, dans *AJA*, 30, 1926, p. 254 avec références). Dohan met l'offrande des cheveux en rapport avec le culte des divinités des eaux: «deities of the water were from time immemorial those to whom offerings of hair were made». Un κουρεύς ou barbier rasait la tête des fidèles à l'occasion des fêtes d'Adonis à Byblos (cf. Lucien, *De Dea Syria*, 6, et Macrobe, *Sat.*, I, 21). Sur l'obligation pour les jeunes gens, à Hiérapolis, de dédier les prémices de leurs mentons, voir Lucien, *De Dea Syria*, 60. L'offrande des cheveux persiste à l'époque actuelle en Orient comme j'ai pu le constater moi-même au cours d'une visite que j'ai faite il y a quelques années au couvent maronite de Mar 'Abda el-Moušammar au Liban. Dans une grotte naturelle préservée dans les souterrains du couvent, des offrandes de toutes sortes dont des cheveux étaient suspendues au plafond.

[2] Une inscription de Smyrne (*CIG*, 3163) parle, cependant, d'un philosophe de l'époque de Caracalla, qui était un κάτοχος de Sérapis. Cf. M. Nilsson, *Gesch. Gr. Religion*, II, 1961, p. 344 n. 13, qui cite cette inscription.

[3] Sur le sens d'association de mystes rendu fréquemment par le mot σπεῖρα, voir F. Poland, *PW*, s.v. σπεῖρα, 2, 1929, col. 1586-1592 et 2551-2552. Pour d'autres références, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 65 n. 3.

[4] Malgré sa rusticité, cette pratique est à rapprocher de celle que mentionne Lucien (*De Dea Syria*, 60) à propos des boucles de cheveux des enfants qui sont déposées dans des vases d'or ou d'argent que l'on cloue dans le temple. En outre, les fidèles de Zeus Panamaros en Carie déposaient leurs cheveux dans de petites cistes de pierre sous la forme d'une stèle qu'on plaçait dans le sanctuaire, cf. E. H. Dohan et R. G. Kent, *op. cit.*, p. 255.

79 Fragment inscrit, dans les remparts de la ville.

Van Egmont, dans J. Heyman, *Travels through Parts of Europe, Asia... Syria...*, II, Londres, 1759, p. 272; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 64, no. 2732.

VENERIS
«– – – de Vénus – – –»

80 Statue en marbre blanc d'une déesse assise sur un trône, les pieds posés sur un tabouret, flanquée de deux sphinges placées sur une plinthe. Manquent la tête, le coude et l'avant-bras droits le poignet et la main gauche de la déesse, l'animal situé à sa droite[2] et la plinthe sur laquelle il reposait, et enfin l'aile gauche du second animal dont la tête subsiste mais détachée. Dimensions en cm., hauteur actuelle: 185; hauteur du tabouret: 20; hauteur de la plinthe: 11; largeur de la plinthe: entre 16 et 21,5. D'après des témoignages recueillis sur place par les fouilleurs allemands, cette statue fut découverte dans la cour d'une maison située dans le quartier de la famille es-Ṣolḥ à Baalbek, à quelque 500 m. à l'Est de l'acropole[1]. Pl. XX et XXI.

---

[1] On trouverait, selon J.T. Milik (*op. cit.*, p. 415), la mention d'une autre confrérie participant à la construction du grand temple de Baalbek dans un graffite sur le lit d'attente d'une base de colonne inachevée (*IGLS*, VI, p. 130-131, no. 2824 A et B, pl. XXVIII et XXIX) où l'on voit, d'un côté de la mortaise MEP ou MER et, de l'autre, une série de mots disposés sans ordre: μνησθῇ les lettres ΟΔΟ que Milik complète σύνοδος ou plutôt συνόδου, éventuellement précédé de l'article ἡ, Διονύσιος, en petites lettres et, plus bas, θρεπτός en lettres plus grandes, puis un autre θρεπτός au-dessous que Milik fait précéder dubitativement du nom 'Απε ολλᾶς dont on voit, à vrai dire, peu de choses, puis, plus bas, Καπίτων et, enfin, d'autres mots gravés çà et là et impossibles à déchiffrer. L'hypothèse de Milik paraît plausible, à première vue, mais le mauvais état du graffite la rend invérifiable et la disposition fantaisiste des inscriptions n'est pas pour faciliter sa compréhension.

[2] On en voit des traces des pattes gauches, l'aile gauche et le bord de la poitrine du même côté.

La statue est au Musée de Constantinople. No. d'inv. 1181. La tête de la sphinge est au Musée du Louvre.

E.H. Palmer, *Pal. Expl. Quart.*, 1871, p. 110; Lortet, *Le Tour du Monde*, II, 1882, p. 388 = *La Syrie d'aujourd'hui*, 1884, p. 614-615; H. Frauberger, *Die Akropolis von Baalbek*, 1892, p. 5, fig. 4; A. Héron de Villefosse et E. Michon, *Cat. sommaire des marbres antiques du Musée du Louvre*, no. 2660; S. Reinach, *CRAI*, 1901, p. 802; id., *Rev. arch.*, 40, 1902, p. 19-33, pl. II-IV; id., *Rép. de la stat. gr. et rom.*, III, p. 125 no. 9; A. de Ridder, *REG*, 17, 1904, p. 98; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1904, II, p. 244-245 = *Notes myth. syr.*, p. 100-101; S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, IV, 1912, p. 402-418 et 4 figures; G. Mendel, *ibid.*, p. 419-420; id., *Cat. des sculptures gr., rom. et byz. du Musée impérial ottoman*, II, 1914, p. 342s., no. 605; J. Toutain, *Bull. arch. du Comité des travaux hist. et scient.*, 1919, p. 104-105; B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 46, pl. 13; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 123-124; H. Thiersch, Zu den Tempeln und zur Basilika von Baalbek, dans *Nachr. der K. Gesellschaft d. Wiss. zu Göttingen*, Phil.-Hist. Klasse, 1925, p. 12-14; H. Haas, *Bilderatlas zur Religionsgeschichte*, 9.-11. Lieferung, 1926, fig. 86; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 13; O. Eissfeldt, *Tempel und Kulte syr. Städte*, 1941, p. 44-45 et 53; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 48 et n. 1, pl. III.

Cette statue, plus grande que nature, représente Vénus Héliopolitaine assise sur un trône entre deux sphinx femelles[2]. De la main droite disparue, elle devait faire le geste de bénédiction; la main gauche, quant à elle, tenait sans doute un épi de blé. Ce geste et cet attribut ne se laissent contredire par aucun indice matériel sur la pierre[1], mais s'imposent d'autant plus que la déesse parèdre apparaît sous cet aspect sur les nombreuses représentations connues[2].

---

[1] D'après Lortet, *Le tour du monde*, II, 1882, p. 388 = *La Syrie d'aujourd'hui*, 1884, p. 614-615, elle aurait été trouvée dans les souterrains du temple de Jupiter. Le témoignage des habitants de Baalbek consultés par les Allemands me paraît mériter plus d'attention et l'on peut supposer que l'affirmation de Lortet découle, peut-être, du fait qu'il a bien pu voir la statue dans les souterrains du grand temple où elle aurait été transportée, après sa découverte, par l'architecte Achille Joyau qui, en 1865, s'occupait de relever l'état actuel des édifices de Baalbek. En tout cas, c'est Joyau qui avait pris la tête de la sphinge de droite, c'est lui qui, le premier, a dessiné la statue et peut-être l'a trouvée, si l'on en croit le catalogue de vente, en 1876, des dessins et objets d'art et d'antiquité qui lui avaient appartenu. Ce catalogue parle, en effet, de la tête de l'animal comme d'un «fragment remarquable d'une statue trouvée dans les fouilles de Baalbek, faites sous la direction de M. Joyau», loc. citée par S. Reinach, dans *Cultes, mythes et religions*, IV, 1912, p. 406.

[2] C'est à R. Dussaud (*Notes myth. syr.*, p. 101) que revient le mérite d'avoir identifié correctement la statue alors que l'on ne connaissait à l'époque aucune image de la déesse. Cet auteur a maintenu par la suite (cf. *Syria*, 1, 1920, p. 9 et *Mon. Piot*, 30,

On doit cependant signaler l'absence sur notre statue de l'épais voile qui, tel une conque ogivale, abrite généralement l'idole, mais cette absence, hâtons-nous de le dire, se comprend aisément dans une image de style hellénique.

La déesse est assise de face, la jambe droite légèrement avancée et les deux pieds posés à plat, le tout suivant un type fréquent à l'époque hellénistique[3]. Elle est vêtue d'un long chiton maintenu sous les seins par une mince bandelette et dont la manche droite, seule visible, est pourvue de boutons en forme de rosaces à cinq pétales. Son himation, posé sur l'épaule et le bras gauches entoure le dos, est ramené par devant sur les genoux entre lesquels il se creuse en plis profonds avant de retomber à terre le long de la jambe gauche. Ses pieds sont chaussés d'épaisses sandales dont une lanière passe

---

1929, p. 91) avec force son opinion au milieu des interprétations les plus variées: Julia Domna pour Lortet, *l.l.*; Isis pour S. Reinach, *l.l.* et R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, II, 1910, p. 431, n. 7; Isis-Tyché pour G. Mendel *apud* S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, IV, p. 420; Julia Soaemias, mère d'Élagabale, pour Ch. Clermont-Ganneau, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 226; Isis ou Julia Soaemias pour A. de Ridder, *l.l.*; une impératrice figurée en Isis pour G. Mendel, *Cat. des sculptures*, II, p. 345. Quant à H. Winnefeld (*Baalbek*, I, p. 46 et II, p. 123), il hésitait à se prononcer sur l'identité de cette statue avec Vénus Héliopolitaine.

[1] G. Mendel, *apud* S. Reinach, *op. cit.*, p. 420, parle de traces d'arrachements sur le biceps droit et jusqu'à l'épaule pour conclure que la main droite devait tenir une corne d'abondance (devenue tympanon dans le *Cat. des sculptures*, II, p. 344) et voit également des traces sur la cuisse gauche qui lui permettent de conclure que la main gauche tenait un sistre ou une situle. Les vérifications que j'ai faites au Musée de Constantinople m'ont convaincu que Mendel a eu tort dans l'un et l'autre cas. On peut dire autant de H. Winnefeld, *l.l.*, p. 124, qui part de constatations similaires pour mettre une corne d'abondance dans la main gauche et non dans la main droite, réservant à cette dernière le tympanon.

[2] Voir, par exemple, nos. 81, 170, 221 et 293.

[3] Cf. S. Reinach, *Cultes, mythes et religions*, IV, p. 409 et S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 106 et pl. XXXIII, 3 bis (monnaie de Nagidos datant du règne de Pharnabaze (379-374 av. J.-C.).

entre les deux premiers orteils pour être nouée avec une courroie transversale. Le trône de la déesse a un haut dossier dont le bord présente six évidements superposés et moulurés avec des listels et des doucines. Le tabouret sur lequel elle pose les pieds a la face antérieure ornée de trois motifs: une large palmette au centre et, à droite comme à gauche, une patte de lion, de profil, tournée vers l'extérieur, et surmontée de deux feuilles recourbées en sens inverse.

Ce sont des sphinx femelles qui, avons-nous dit, accompagnent la déesse et l'on doit conclure de ce fait que cette forme, qui était en particulière faveur en Syrie à l'époque romaine[1], se retrouve également sur les autres images de Vénus Héliopolitaine qui sont toutes en relief et où le sexe des animaux n'est pas toujours distinct[2]. La tête du sphinx femelle de droite qui nous est parvenue, est ceinte d'un diadème devant lequel se trouvent, sur la raie, deux trous réguliers destinés à recevoir des ornements métalliques. Les oreilles sont aussi perforées pour y fixer des pendants, et des incrustations de matériaux rapportés devaient garnir les sourcils de même que les orbites des yeux.

La statue que nous venons d'étudier est très probablement une statue de culte et c'est à Ḥāret beit Ṣolḥ où elle fut découverte que s'élevait, par conséquent, le temple consacré à la déesse parèdre d'Héliopolis[3].

81 Médaillon de bronze massif, au revers lisse et à la face ornée d'une figure. La figure et le disque ont été obtenus par impression d'une matrice commune. Diam.: 5,4 cm. Ce médaillon passe pour venir de Baalbek. Pl. XXII.

Musée du Louvre.

H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 367-370, fig. 6, no. 5.

Ce médaillon représente Vénus Héliopolitaine assise sur un siège à dossier, les pieds posés sur un tabouret, et flanquée de deux sphinges ailées de face. Elle est vêtue d'un chiton serré à la taille par une ceinture et d'un manteau. Un énorme voile lui recouvre la tête et entoure de ses retombées l'image de la déesse ainsi que ses acolytes. Ce voile était surmonté d'un calathos haut et évasé[1]. La déesse lève la main droite dans un geste de bénédiction; sa main gauche tient un objet indistinct, mais sa forme allongée et la comparaison avec les reliefs de Fneidiq[2] et du Musée du Palatin[3] permettent d'y reconnaître un bouquet d'épis. Dans le champ, de part et d'autre de la déesse, sont deux rosaces, et ce motif constitue l'élément décoratif principal du double rinceau qui surgit d'une console en calice d'acanthe située au-dessous du simulacre divin.

---

[1] Tous les sphinx qui figurent sur les surcophages tyriens en plomb dont la date s'échelonne entre le milieu du 1er siècle de notre ère et le premier quart du 3^{e}, sont des femelles, cf. mon article dans *BMB*, 18, 1965, pl. I et III; VI à XV.

[2] Sur le médaillon de bronze étudié au numéro suivant, l'animal est aussi nettement une sphinge.

[3] Cf. *infra*, p. 168-169.

Ce simulacre ne présente rien d'insolite par rapport aux nombreuses représentations de la déesse parèdre relevant du même type. Quant à la destination du médaillon, elle doit être identique à celle que nous avons supposée pour des médaillons coelésyriens similaires[4].

82 Cippe de calcaire dont il ne reste que le couronnement ravalé et le haut du dé, brisé à droite. Hauteur totale: 76 cm; largeur du dé: 50 cm. Inscription sur le dé, et au-dessous est sculpté un caducée dont ne subsiste que le haut. Hauteur des lignes: 2,5 cm.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 65-66, no. 2734 et pl. XXVIII.

Μεσσαλεῖνος ὁ Καλλιάνακτο[ς]

«Messalinos, fils de Kallianax.»

Le nom du personnage, de consonance latine, est peu fréquent. Son patronyme grec est encore plus rare. La présence du caducée, sculpté sur le dé, atteste sa dévotion à Mercure.

83 Bloc de calcaire trouvé en 1935 sur la colline de Šeyẖ Abdallah. Dimensions en cm, hauteur: 43; largeur: 50; épaisseur: 23. Gravure très soignée. Pl. XXII.

---

[1] Sur ce type de voile surmonté du calathos, sa fréquence dans l'iconographie de la déesse parèdre, sa haute antiquité en Orient, et sa signification, cf. *infra*, p. 190-192.

[2] Cf. no. 221.

[3] Cf. no. 292.

[4] Cf. nos. 158-163.

H. Seyrig, *BMB*, I, 1937, p. 83-84 et fig. 1 (*Ann. ép.*, 1939, no. 67); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 67, no. 2737.

Mercur[i]-
o dom(ino)
L(ucius) Afidenus
4 Stati[li]a[nus]
Val[ens]

«Au seigneur Mercure, Lucius Afidenus Statilianus Valens».

Le titre *dominus* est donné à Mercure Héliopolitain dans deux dédicaces de Beyrouth[1], et sous la forme grecque δώμινος dans une dédicace de Nébi-Ḥām dans l'Anti-Liban[2]. Le gentilice du dédicant, bien que rare, est cependant attesté dans une dédicace de Baalbek à Mercure et Apollon[3] et dans une inscription de Beyrouth publiée par H. Seyrig[4]. La restitution du premier surnom *Stati*[*li*]*a*[*nus*] s'accorderait bien avec la lacune. Quant au second surnom *Val*[*ens*], sa restitution est rendue probable par la dédicace de Beyrouth.

84 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis[5]. Pl. XXII.

T. E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 302, no. 124 et *Supplément*, VIII, 1837, p. 210, no. 73; J. G. Seidl, *Sitzungsber. d. K. Akad. d. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, p. 52-53, no. 2; T. L. Donaldson, *Architectura Numismatica*, 1859, p. 126 s., no. 35; F. de Saulcy, *Numism. de la Terre Sainte*, 1874, p. 13, no. 5, pl. I, 4; id., *CRAI*, 1877, p. 32; W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia* etc., p. 293, nos. 18 et 19, pl. XXXVI, 7; H. Winnefeld, *Rhein.*

---

[1] Voir *infra*, nos. 213 et 214.

[2] Voir *infra*, no. 168.

[3] Voir *supra*, no. 7.

[4] Cf. *BMB*, I, 1937, p. 84: *Statiae Q(uinti) f(iliae) Rufillae|L(uci) Afideni Valentis|sacerdoti divae|Aug(ustae), publice, dec(urionum) dec(reto)*. En dépit de l'absence du premier *cognomen Stati(li)a(nus)* dans cette inscription, rien n'interdit de voir dans ce *L. Afidenus Valens* de Beyrouth le même personnage que notre dédicant de Baalbek. Sur la fréquence de telles omissions, voir R. Cagnat, *Cours d'épigr. lat.*, 4ᵉ éd., 1914, p. 54-55. H. Seyrig, et à sa suite J.-P. Rey-Coquais, admettent la parenté des deux personnages.

[5] Exemplaires au British Museum, aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin et au Musée National Danois.

Museum, 69, 1914, p. 154-155, fig. 8; A.B. Cook, *Zeus*, I, p. 566-567, fig. 434; D. Schlumberger, *BMB*, III, 1939, p. 25, fig. 1; O. Mörkholm, *Sylloge Numm. graec.*, *Danish National Museum*, *Syria*, *Cities*, 1959, no. 435, pl. 12; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 292, nos. 9 et 10 et p. 43-44, pl. III, 9 et 10.

Au droit: Buste de Philippe I, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; légende: IMP CAES M IVL PHILIPPVS PIVS FEL AVG.

Au revers: Temple octostyle périptère, vu de face et de côté, au sommet d'une colline figurée conventionnellement par des rocs stylisés parfois en forme d'arbres[1]. Élevé sur un podium et entouré d'un péribole, ce temple est accessible par un escalier monumental coudé, établi au flanc de la colline. Dans le champ, à l'intérieur du péribole, sont gravés un autel et une bourse[2]; à l'extérieur se trouve un caducée[3]. Inscription: COL IVL AVG FEL HEL.

L'attribution de ce temple à Mercure et sa localisation sur la colline de Šeiḫ 'Abdallah avaient été, pour la première fois, proposées par H. Winnefeld[4]; mais c'est aux recherches effectuées sur le terrain par D. Schlumberger[1], qu'on doit la confirmation définitive de cette hypothèse[2].

---

[1] On a eu tort de ne pas tenir compte de cette stylisation et de parler de «rocks and trees» (Donaldson), de «rocky eminence covered with shrubs» (Wroth), de «rocs et broussailles» (Schlumberger).

[2] C'est H. Winnefeld, *l.l.*, qui, le premier, a correctement reconnu dans ce deuxième motif la bourse de Mercure; auparavant on le prenait pour un vase à cause de sa forme.

[3] A.B. Cook, *op. cit.*, p. 566, fig. 433, reproduit — comme une variante — le dessin du revers d'une monnaie de Philippe I qui ne diffère de celle que nous étudions que par l'absence du caducée dans le champ en dehors du péribole. L'auteur ne mentionne pas sa source et, par conséquent, on ne peut vérifier l'exactitude du dessin. Cependant, comme le caducée, attribut essentiel de Mercure, ne manque sur aucun des trois types émis sous Philippe I et montrant ce temple (voir les deux numéros suivants), il y a lieu de croire que le dessin est tiré d'un exemplaire identique au nôtre, mais où le caducée était effacé.

[4] Référence dans le lemme bibliographique; cf. aussi *Baalbek*, I, p. 45-46; II, p. 124. — Auparavant, on voyait dans ce temple octostyle, le temple de Bacchus, attribué alors à Jupiter; ainsi T.T. Donaldson, *l.l.*, F. de Saulcy, *l.l.*, W.W. Wroth, *l.l.*, et A.B. Cook, *l.l.* Tout en admettant l'attribution de ce temple à Mercure, A. Parrot (*Syria*, 10, 1929, p. 117-119) voudrait le localiser dans le voisinage de l'«Acropole», dans les ruines qu'il avait dégagées en 1927-1928, dans le jardin de Mohammed Saïd (Boustān el-Rifaï); l'escalier de notre monnaie ne serait selon lui, qu'une voie dallée, dont ses fouilles auraient précisément dégagé une partie.

85 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis.

T. E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant.*, V, 1811, p. 302-303, no. 125.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par la légende grecque sur le droit: AVTOK K M IOVΛΦΙΛΙΠΠΟC CЄB.

86 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis[3]. Pl. XXII.

F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 13, no. 6; W. W. Wroth, *op. cit.*, p. 293, no. 20; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 154-155, fig. 10.

Au droit: Buste de Philippe I, à droite, lauré portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: AVTOK K M IOVΛΦΙΛΙΠΠΟC CЄB[4]. Le revers ne diffère de celui des deux monnaies précédentes que par les motifs gravés dans le champ: pas d'autel, et c'est le caducée qui est à l'intérieur du péribole alors que la bourse se trouve à l'extérieur.

87 Bloc en calcaire, de forme irrégulière, brisé à droite et retaillé. Dimensions en cm: hauteur: 81; largeur en haut: 36; largeur en bas: 52; largeur au milieu: 60. Inscription soignée sur la face. Hauteur des lettres: 9 cm. Sous l'inscription, de même que sur le côté gauche du bloc, est gravée une étoile à six rais à pointes en flèche. Trouvé dans un jardin derrière la cathédrale grecque catholique, au pied de la colline de Šeiḫ Abdallah, ce bloc proviendrait vraisemblablement des remparts de la ville.

M. Alouf, *Al-Machriq*, 10, 1907, p. 161; L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 282-284, no. 72 et pl. II, 3, d'après un croquis de M. Alouf; M. Alouf, *Histoire de Baalbek*, 5e éd., 1928, p. 164-165; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914,

---

[1] Cf. *BMB*, III, 1939, p. 25-36: Le temple de Mercure à Baalbek-Héliopolis.

[2] Voir pourtant ce que continue d'affirmer l'auteur du *Sylloge Numm. Graec., Danish Nat. Museum*: «Temple of Juppiter Heliopolitanus approached by staircase», erreur relevée également par J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*

[3] Exemplaires au British Museum, aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

[4] D'après l'exemplaire de Paris.

p. 155; id. dans *Baalbek*, I, p. 46; S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 87; E. Honigmann, *PW*, Suppl. IV, s.v. *Heliupolis*, col. 718; R. Mouterde, *MUSJ*, 11, 1926, p. 321; O. Eissfeldt, Christus-Monogramm und phönizisches Hermes-Emblem, dans *ZDPV*, 67, 1945, p. 163s. et fig. 1; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 66, no. 2735.

côté gauche	*face*		
(étoile)	ΔEO	Deo	«Au dieu
	MERCYRI	Mercyri[o]	Mercure.»
	(étoile)		

La transcription en grec des lettres D et V dénoterait une date tardive[1].

L'étoile à six rais représentée par deux fois sur ce cippe a été différemment expliquée, mais son rapport avec Mercure Héliopolitain ne fait aucun doute[2] et elle vise vraisemblablement à souligner son caractère solaire.

88 Dalle de calcaire trouvée à 100 m environ du bas de l'escalier du temple de Mercure dans le mur de clôture d'un jardin où elle est conservée. Dimensions en cm, hauteur: 86; largeur: 61, épaisseur:

---

[1] L. Jalabert, *l.l.*, p. 283.

[2] Elle accompagne le nom du dieu sur une borne de Šeiḫ Abdallah (no. suivant) et son image sur le buste de 'Aïn Borday (no. 105) et sur l'autel octogonal de Fīké (no. 136; voir aussi le plomb de 'Aïn el-Ǧouǧ, no. 116). On la trouve également sur un autel de calcaire de Karak Nouḥ dédié au dieu Genéas (cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2954, pl. LIV). L. Jalabert, *apud* M. Alouf, *l.l.*, p. 161, n. 1, y voit une forme stylisée du foudre, mais un nouvel examen du bloc l'a convaincu qu'il s'agit là peut-être d'une «marque d'appareillage» ou d'une «simple ornementation, ce qui est plus probable» dit-il (*MFO*, 2, 1907, p. 283-284). Ch. Clermont-Ganneau, *RHR*, 84, 1921, p. 126, la prend pour un symbole astral. Cf. également R. Mouterde, *MUSJ*, 11, 1926, p. 321, et S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 119, 121, 137. Cet auteur avait auparavant (*MFO*, 5, 1912, p. 87) reconnu dans ce symbole un «foudre réduit à sa plus simple expression». Même opinion exprimée par D. Schlumberger, Le temple de Mercure à Baalbek-Héliopolis, dans *BMB*, 3, 1939, p. 34-35. O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 163s. et *In Memoriam Paul Kahle*, 1968, p. 124s., la considère comme un symbole caractéristique du Mercure Héliopolitain, *alias* Hermès Phénicien, qui aurait servi de prototype au monogramme du Christ. Sur les rapprochements que fait cet auteur entre cette étoile de Mercure et celle figurée sur les sarcophages de plomb, voir *infra*, p. 153, n. 2.

44. Sous l'inscription étoile à six rais à pointes en flèche, comme sur l'inscription précédente.

D. Schlumberger, *BMB*, 3, 1939, p. 33-36, et fig. 8, p. 33; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-43, p. 73, fig. 18; O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 165, fig. 2; id. *In Memoriam Paul Kahle*, *Beihefte zur Zeitschr. f. d. Alttestament. Wiss*, no. 103, 1968, p. 125, fig. 3; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1946-47, p. 360, no. 211; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 66-67, no. 2736.

῾Ερμο[ῦ]
(limite du sanctuaire) d'Hermès

89 Dans un champ appartenant à M. Georges Ḥerrou et situé derrière la nouvelle école professionnelle au sud de la colline de Šeiḫ Abdallah, inscription MER sur un rocher. Hauteur des lettres: 20 cm; longueur de l'inscription: 65 cm. Pl. XXIII.

Inédit.

MER
à lire Mer(curi), «(domaine) de Mercure».

Cette borne et la précédente délimitent donc le domaine de Mercure Héliopolitain au Sud et à l'Ouest de son temple.

90 Bloc de calcaire, sculpté, brisé de toutes parts, trouvé par M. Ch. Ghadban dans le temple de Mercure à Šeiḫ Abdallah. Hauteur actuelle: 53 cm; épaisseur du relief: 9 cm. Pl. XXIII.

Inédit.

Ce bloc est décoré sur une face d'un bélier en haut-relief de profil à gauche. Cet animal dont ne subsistent que la tête et la patte antérieure gauche faisait sans doute partie d'un groupe comprenant une image de Mercure Héliopolitain flanqué de ses animaux attributs, en l'occurrence, des béliers.

91 Petit socle de calcaire gris trouvé par la mission allemande dans le grand temple. Dimensions en cm, hauteur: 21; largeur: 18; épaisseur: 13. Représentation figurée en relief sur la face antérieure.

H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 124.

Le décor sculpté représente un dieu de face, flanqué de deux sphinx ailés[1] de même hauteur que lui et dont on ne devine que le contour. La tête du dieu et la moitié inférieure de son corps sont également mutilées, mais le caducée appuyé contre l'épaule gauche et la bourse qu'il devait porter dans la main droite abaissée permettent d'y reconnaître Mercure. Sa chlamyde nouée autour du cou retombe sur le dos.

La présence des sphinx aux côtés de Mercure est insolite et inexplicable[2]. Ces animaux fabuleux sont, en effet, les compagnons de la déesse parèdre à Héliopolis et appartiennent en Phénicie exclusivement à Astarté[3]. Par contre, le monde punique attribue le sphinx indifféremment au dieu et à la déesse[4].

92 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Caracalla à Héliopolis[5].

T. E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 300, no. 112; F. de Saulcy, *Numism. de la Terre Sainte*, 1874, p. 10, no. 5 et p. 403, no. 2; O. Mörkholm, *Syll. Numm. graec.*, *Danish Nat. Museum*, *Syria*, *Cities*, 1959, no. 430, pl. 12; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XXVIII, en bas, au centre.

Au droit: Tête laurée de Caracalla à droite; légende: M AVR ANTONI[6].

---

[1] Malgré mes sollicitations, je n'ai pu obtenir une photographie du monument; c'est pourquoi, j'adopte sous toutes réserves la description de H. Winnefeld.

[2] Peut-être l'éditeur a-t-il tout simplement interprété une image dont, dit-il, il ne devinait que le contour, sans se douter de la portée de ce qu'il avançait.

[3] Cf. les exemples cités *infra* p. 189, n. 2. Il faut cependant noter que sur le sarcophage d'Ahiran, le roi est assis sur un trône flanqué de sphinx. À Oumm el-'Amed, ville hellénistique dans le territoire de Tyr, une statue de sphinx couché, dont ne subsistent que les deux pattes léonines antérieures, est dédiée à Milk'ashtart d'après l'inscription gravée sur le socle, cf. M. Dunand et R. Duru, *Oumm el-'Amed*, vol. de texte, 1962, p. 192-193, et pl. XXXI, 2 et 3; J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 425-426.

[4] Cf. par exemple, C. G. Picard, *Catalogue du Musée Alaoui*, nouvelle série, *Coll. puniques*, T. I, no. 1067, pl. CXXV: stèle de Medeina, où deux sphinx affrontés semblent associés à un dieu solaire, peut-être Ba'al Hammon, et no. 1075, pl. CXXXVI: stèle de Sousse, où un dieu barbu est assis sur un trône flanqué de sphinx.

[5] Exemplaires au Cabinet des Médailles de Paris et au Musée National Danois.

[6] D'après la pièce du Musée National Danois.

Au revers: Hermès debout et de face avec la tête de profil à gauche; de la main droite, il tient la bourse[1], et de la gauche le caducée appuyé sur l'épaule. Comme légende: COL --- HEL.

93 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Philippe I à Héliopolis[2]. Pl. XXIII.

T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 302, no. 122; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 14, no. 9; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914, p. 154; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XXVIII, en bas, à gauche.

Au droit: Buste lauré de Philippe I, à droite; légende: M IVL PHILIPPVS AVG.

Au revers: Mercure debout, drapé de la chlamyde, figuré de face avec la tête de profil à gauche; de la main droite, il tient la bourse et, de la gauche, le caducée appuyé sur l'épaule. Inscription: COL IVL AVG FEL HEL.

94 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Philippe II[3].

T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 303, no. 130; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 15, no. 3; W.W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 294, no. 26, pl. XXXVI, 9.

Au droit: Buste de Philippe II, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; légende: M IVL PHILIPPVS (CAES?).

Le revers est de type identique à celui de la monnaie précédente.

95 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Valérien[4].

T.E. Mionnet, *op. cit.*, p. 304, no. 134; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 15, no. 3; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 156.

Au droit: Buste de Valérien, à droite, lauré et portant *paludamentum* et cuirasse; légende: IMP CAE[S]P LIC VALERIANVS P F AVG.

---

[1] Pour T.E. Mionnet, *l.l.*, c'est un oiseau; pour F. de Saulcy, c'est tantôt un oiseau, tantôt une patère.

[2] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris.

[3] Exemplaire au British Museum.

[4] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris.

Au revers: Têtes affrontées de Mercure et de Tyché; derrière la première un caducée, derrière la seconde une enseigne militaire; entre les deux têtes, une bourse. Légende: COL IVL AVG FEL HEL.

96 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Gallien[1]. Pl. XXIV.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 305, no. 140; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 18, no. 1; H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 156.

Au droit: Buste de Gallien, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse. Légende: IMP CAES P LIC GALLIENVS P F AVG.

Au revers: Têtes affrontées de Mercure et de Tyché; derrière la première un caducée, derrière la seconde une enseigne militaire et une corne d'abondance; entre les deux têtes, une bourse. Légende: COL IVL AVG FEL HEL.

97 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Gallien à Héliopolis[2]. Pl. XXIV.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 305, no. 141; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 18, no. 6; G. Macdonald, *Cat. of the Gr. Coins in the Hunterian Collection*, III, 1905, p. 221, no. 8, pl. LXXV, 4; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, pl. XXVIII, en bas, à droite.

L'avers est de type identique à celui du numéro précédent.

Au revers: Deux cornes d'abondance cordelées formant croissant; entre elles un caducée ailé dont la hampe traverse le croissant auquel elle est nouée[3]. Légende: COL IVL AVG FEL HEL.

L'union du caducée et des cornes d'abondance ici, de Mercure et Tyché sur le revers des deux monnaies précédentes, montre le troisième membre de la triade héliopolitaine en tant que dieu dispensateur de la fortune et de la prospérité.

---

[1] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris.

[2] Exemplaires au Cabinet des Médailles de Paris et à la Hunterian Collection de Glasgow.

[3] Une monnaie de Gallien au Cabinet des Médailles de Berlin (Coll. Löbbecke) montre le même type, mais on hésite, pour son attribution, entre Béryte et Héliopolis, vu la difficulté de préciser si les trois lettres de l'ethnique sont BER ou HEL. Cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C.*, *Phoenicia*, p. LIX.

98 Monnaie de bronze frappée à Héliopolis à l'effigie de Valérien[1].

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 293, pl. XIII, 3.

Au droit: Buste de Valérien, à droite, lauré et portant *paludamentum* et cuirasse. Légende: IMP C P LIC VALERIANVS P F AVG.

Au revers: Couronne agonistique d'où émergent un épi entre deux palmes[2], posée sur une table à quatre pieds et encadrée d'une palme ou d'un épi, à gauche, et d'un caducée à droite. Légende, au pourtour: COL IVL AVG FEL HEL.

Dans cette monnaie, l'épi symbolise Jupiter et le caducée Mercure d'Héliopolis.

99 Buste de calcaire en relief, haut de 56 cm., trouvé par la mission allemande dans le temple rond. Manque le nez qui devait être rapporté, comme en témoigne le creux qui lui est réservé. Le lieu de conservation de ce buste est inconnu. Pl. XXIV.

D. Krencker, *Baalbek*, II, 1923, p. 92, fig. 133 (dessin); H. Winnefeld, *ibid.*, p. 125; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 130, pl. XXXVIII, 1 (dessin).

Buste d'un dieu imberbe et jeune, nimbé de sept rayons et vêtu d'une chlamyde agrafée sur l'épaule droite. Par son aspect, cette image rappelle celle qui figure dans un croissant sur un plomb de 'Aïn el-Ǧouğ[3] et le buste du dieu-fils sur des médaillons de bronze[4]; par conséquent elle représente Mercure sous un aspect solaire[5].

---

[1] Exemplaire au Cabinet des Médailles de Paris (no. d'inv. 176).

[2] J.-P. Rey-Coquais parle de trois épis ou d'un épi entre deux pavots(?), mais l'aspect des deux motifs extrêmes ne ressemble guère à des pavots; en outre, la référence qu'il fait, à propos de cette monnaie, à F. de Saulcy (*op. cit.*, p. 15-16, no. 4) est inexacte, car cet auteur n'a étudié que la pièce étudiée *supra*, no. 10, qui diffère de la présente au moins par la légende du revers.

[3] Cf. no. 123a.

[4] Cf. nos. 158, 159, 161 et 162; cf. aussi no. 163.

[5] S. Ronzevalle, *l.l.*, est de cet avis. Il faut noter cependant que Jupiter Héliopolitain est parfois représenté la tête radiée (cf. nos. 156, 176, 319 et 324). H. Winnefeld, *l.l.*, admet le caractère solaire de ce buste, mais sans y reconnaître un dieu spécifique d'Héliopolis. Le nimbe à sept rayons désigne ainsi notre dieu comme Hélios *heptaktis*, cf. H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 46 = *Antiq. syr.*, VI, p. 19.

100 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Gallien à Héliopolis [1].

W.W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 294, no. 29, pl. XXXVI, 11; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 142s. et pl. VI, 3 (très bon agrandissement); O. Mörkholm, *Sylloge Numm. Graec.*, *Danish Nat. Museum*, *Syria*, *Cities*, 1959, no. 444, pl. 12.

Au droit: Buste de Gallien, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; légende: IMP CAES P LIC GALLIENVS AVG.

Au revers: Buste divin, drapé, de face, posé sans socle sur un *ferculum* et flanqué de deux *vexilla*. Le visage est imberbe et encadré d'une épaisse chevelure entourée de neuf rayons dont les trois situés au sommet du crâne [2] sont bien plus longs que les six rayons latéraux; légende: COL IV[L]AVG FEL H[EL] [3].

Ce buste radié, pris à tort pour une Tyché tourelée [4], représente Mercure Héliopolitain sous un aspect de dieu Soleil illustré, en particulier, par des médaillons de bronze [5].

101 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Gallien à Héliopolis [6]. Pl. XXIV.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 27-28, pl. III, 4 et p. 129-130, pl. XXXVII, 3.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par le nombre des rayons latéraux, qui est ici de dix au lieu de six, et par la hauteur plus grande des rayons du sommet du crâne [7].

---

[1] Exemplaires au British Museum, au Danish National Museum et aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin.

[2] Il n'y a pas de croissant au-dessous de ces trois rayons ni de gros médaillon sous le menton comme l'affirme S. Ronzevalle.

[3] D'après l'exemplaire du British Museum qui est encore le mieux conservé.

[4] Ainsi, W.W. Wroth, *l.l.*, et O. Mörkholm, *Sylloge Numm. Graec.*, *Danish Nat. Museum*, *l.l.* S. Ronzevalle, *l.l.*, qui reconnaissait Jupiter Héliopolitain dans ce buste, s'est corrigé par la suite, cf. *Jup. Hél.*, p. 130.

[5] Cf. *infra*, nos. 158, 159, 161 et 162; voir aussi, nos. 99, 105 et 123a. On doit cependant évoquer ici l'attribution occasionnelle de rayons à Jupiter Héliopolitain, cf. nos. 156, 176, 319 et 324.

[6] Exemplaire ayant appartenu à l'abbé Nicolas Karam.

[7] L'effacement général de l'image a donné à ces rayons l'aspect d'un calathos et c'est ainsi que l'a compris S. Ronzevalle, *l.l.*, à tort à notre avis. À noter que Mercure Héliopolitain est nimbé de onze rayons sur un buste de calcaire de 'Aïn-Borday (no. 105) et de treize rayons sur un médaillon de bronze trouvé en Coelésyrie (no. 163).

102 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Gallien à Héliopolis[1].

O. Mörkholm, *op. cit.*, no. 443, pl. 12.

Cette monnaie ne se distingue du numéro 100 que par le remplacement des deux *vexilla* par deux petites figures femelles tenant les extrémités d'un voile au-dessus de la tête du dieu. Ces mêmes figures féminines occupent la même fonction, mais au-dessus de la tête de Tyché d'Héliopolis, figurée debout, de face, tenant le gouvernail et la corne d'abondance, sur des monnaies de Philippe I et d'Otacilie[2]. L'identité de ces porte-voile ne peut être précisée et leur association avec Tyché sur ces dernières monnaies n'est pas une raison pour identifier le buste divin sur les pièces de Gallien avec cette déesse car les rayons qui entourent sa tête excluent absolument cette identification.

103 Frise historiée, en relief, sculptée sur la paroi extérieure du mur de refend de la cella du «temple de Bacchus», à droite de la porte d'entrée. Hauteur des figures: 110 cm; épaisseur du relief: 13 cm. Pl. XXV.

O. Puchstein et H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 81-82, fig. 25, 43, pl. 7, 8, 25 et 26; Ch. Picard, *Mélanges syriens offerts à M. R. Dussaud*, I, 1939, p. 319-343, fig. 3, 4, 5, 8.

Cette frise très dégradée représente la tête d'une procession cultuelle qui devait peut-être, dans le dessin des constructeurs, se déployer sur le pourtour de la cella, soit sur une longueur de 148,87 m[3]. Le cortège qui s'avance à gauche, conduit par une Niké, vers l'entrée de l'édifice, est un cortège bachique[4] constitué de deux groupes juxtaposés occupés l'un à une scène de sacrifice, l'autre à une cérémonie de couronnement.

---

[1] Exemplaire au Musée National Danois.

[2] Cf. W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 293-294, nos. 21-25; O. Mörkholm, *op. cit.*, nos. 434 et 436, pl. 12.

[3] Cf. D. Krencker, *Baalbek*, II, p. 14; voir aussi *ibid.*, p. 82. Un bandeau prévu pour être sculpté est préparé à la gradine sur le prolongement du mur d'ante. Ch. Picard, *op. cit.*, p. 324-325, évoque, en comparaison, la frise des Panathénées au Parthénon et suppose même que, si elle était complète, la procession de Baalbek devait, comme au Parthénon, se scinder en deux files s'avançant parallèlement avant de pénétrer en double cortège dans l'édifice.

[4] Le caractère bachique de la frise a été reconnu par O. Puchstein et H. Winnefeld et savamment commenté par Ch. Picard, *l.l.*

Le groupe sacrificiel montre Niké vêtue d'un chiton et peut-être d'un manteau, tenant de la main droite une palme appuyée sur l'épaule et tirant de la main gauche un taureau par sa corne.

Entre la déesse et l'animal se trouve un petit autel mouluré, dont la présence tout près de l'entrée du temple et dans le voisinage du taureau de sacrifice, est significative. Suivent deux jeunes servants-sacrificateurs: l'un, en partie caché par le taureau, est vêtu d'une *exomis* et tient, appuyé sur l'épaule gauche, un objet indistinct; le second «Opferdiener», placé presque de face en avant de l'animal, tient dans la main droite un objet également indistinct qui ressemble à un panier. Viennent ensuite un officiant chargé d'une grosse outre et un porteur d'une cuve à vendange, cerclée. Le cinquième officiant conduit au sacrifice un bélier à grosse queue qu'il saisit de ses deux mains. Il est suivi par un personnage, en partie caché par l'animal, vêtu d'un chiton et d'un manteau, et tenant de ses deux mains une ciste[1]. Le septième et dernier «Opferdiener» de l'ensemble sacrificiel est un joueur de double flûte.

Le second groupe, celui de la scène de couronnement, comporte quatre personnages, à moins que le premier qui se présente, semble-t-il, sans attributs caractéristiques et dont la main gauche est abaissée et l'avant-bras droit relevé, n'appartienne lui aussi en tant que sacrificateur au premier groupe. Le personnage suivant à la silhouette évanide ne peut être identifié avec certitude, mais il ne fait pas de doute que c'est une Niké qui s'avance vers lui pour le couronner. La dernière figure, située vers l'angle, semble être, elle aussi, une déesse, peut-être même une Niké; elle porte dans la main gauche une palme et tient, de la main droite tendue, une bandelette dont une extrémité est visible au-dessus de la tête de sa compagne[2]. La participation des Victoires à un cortège dionysiaque et plus particulièrement au triomphe de Dionysos est bien attestée dans l'Antiquité et spécialement dans le monde grec[1].

---

[1] Ch. Picard, *op. cit.*, p. 329, hésite entre une ciste et un van.

[2] O. Puchstein et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 82, pensent à une déesse au sceptre, sans toutefois identifier l'attribut de la main gauche.

Le groupe du sacrifice et celui du couronnement ne peuvent servir tous deux que le même dieu[2], Dionysos, qui n'est autre ici que Mercure Héliopolitain[3] et dont le caractère à la fois agraire et mystique a sans doute favorisé la confusion avec le dieu-fils de la triade[4]. Cette assimilation explique d'ailleurs à elle seule la profusion des thèmes dionysiaques dans un temple qui, comme l'a démontré H. Seyrig[5], était consacré à la triade entière et servait à des mystères dont le dieu était Hermès-Dionysos.

104 Frises historiées, en relief, sculptées sur la face antérieure des deux socles situés de part et d'autre de l'escalier qui menait au Saint des Saints dans le temple dit de Bacchus, ainsi que sur la balustrade du grand escalier qui précède ces socles. Dimensions en cm de la frise du socle: longueur: 270; hauteur: 78; épaisseur du relief: de 12,5 à 14,5. Pl. XXVI-XXVIII.

O. Puchstein et H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 82-85, fig. 74-78, pl. 11-12, 14-17, 32; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 318-319; Ch. Picard, *op. cit.*, p. 330-343, fig. 9-11, 14; A. Bruhl, *Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, 1953, p. 257-258; E. Coche de la Ferté, *Monuments Piot*, 48/2, 1956, p. 145; Ph. Bruneau et C. Vatin, *BCH*, 90/2, 1966, p. 412, no. 9 et p. 417.

---

[1] Voir les exemples réunis par Ch. Picard, *op. cit.*, p. 326-328.

[2] O. Puchstein et H. Winnefeld, *l.l.*, p. 82, me paraissent avoir tort de reconnaître Tyché dans le personnage couronné, alors qu'ils attribuent la scène de sacrifice à Bacchus.

[3] Ch. Picard, *op. cit.*, p. 321, a eu raison d'insister, à propos des reliefs et de la décoration du petit temple, sur le souci du monde antique «d'accorder la décoration des temples à l'histoire légendaire, *locale*, des dieux qui y trouvaient leur demeure». Ce sont d'ailleurs les nécessités de cet accord qui expliquent l'absence du porc, animal considéré comme impur par la religion héliopolitaine et par les religions sémitiques, en général (cf. *infra*, p. 336-337), parmi les animaux de sacrifice, alors que sa présence aurait complété le trio des victimes sacrificielles obligatoires des *suovetaurilia* romaines. L'exclusion intentionnelle de cet animal se laisse d'ailleurs aisément percevoir dans une frise où les emprunts stylistiques et formels à des modèles gréco-romains, bien mis en évidence par Ch. Picard, sont nombreux.

[4] Sur cette confusion, voir *infra*, p. 139-140.

[5] Cf. *Syria*, 10, 1929, p. 318; 348-353; cf. aussi, *Syria*, 31, 1954, p. 84-86.

Les reliefs très mutilés des socles représentent, suivant l'interprétation de Ch. Picard que nous adoptons, deux épisodes de la légende de Dionysos: à gauche, la métamorphose de la bacchante Ambrosia en vigne pour échapper aux attaques de son adversaire Lycurgue, roi de Thrace; à droite, le châtiment de Lycurgue[1].

La frise du socle gauche, par quoi l'on doit logiquement commencer, comporte deux scènes juxtaposées: la métamorphose d'Ambrosia, à droite, le chœur des Satyres et des Ménades, à gauche. Prostrée au sol, humiliée par la défaite, la nymphe Ambrosia s'appuie de la main gauche sur la terre qu'elle invoque contre son agresseur et qui va la sauver en faisant surgir la vigne dont les traces sont visibles sur le relief[2]. Lycurgue est absent de la scène, alors que d'autres représentations le montrent brandissant sa double hache sur la Bacchante affaissée et meurtrie[1]. À gauche d'Ambrosia on trouve Dionysos, debout, s'appuyant nonchalamment sur la vigne haute dont il a, avec l'aide de la Terre, suscité l'apparition miraculeuse et tenant de sa main droite levée un rhyton[2]. À droite, un Satyre nu penche vers Ambrosia pour la soutenir de sa main droite, alors que de la gauche, il tient un *pedum*; c'est peut-être sa nébride qui est jetée sur l'arbre au-dessus de la tête d'Ambrosia[3]. Enfin, derrière le Satyre et à l'extrémité de la frise, un Silène au torse nu et dont la moitié inférieure du corps est enveloppée d'un manteau, fait pendant à Dionysos; il tient dans la main gauche un thyrse haut et enrubanné; la main droite levée tenait peut-être une coupe.

---

[1] O. Puchstein et H. Winnefeld, *l.l.*, suivis par H. Seyrig, *l.l.*, reconnaissent, à gauche, le mythe d'Ariane, à droite, la naissance de Dionysos de la cuisse de Jupiter. Contre cette interprétation par épisodes isolés, Ch. Picard (*op. cit.*, p. 332-334) a fait valoir, entre autres, la «*symétrie très accusée des deux frises*» soulignée par des correspondances entre les figures des deux ensembles et, par conséquent, la complémentarité des deux scènes.

[2] Les éditeurs allemands reconnaissent dans cette figure une «Ménade ivre». Mais cette interprétation se heurte à deux difficultés soulignées, à juste titre, par Ch. Picard: la présence de la vigne et le fait surprenant qu'on ait pu songer à une ivrognesse comme figure centrale. La légende de Lycurgue et d'Ambrosia est longuement racontée par Nonnos de Panopolis dans le chant XXI de ses *Dionysiaca*. Le texte est cité et traduit par Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, p. 420-423. En voici le passage caractéristique (vers 17-32), d'après la traduction de ces deux auteurs: «Il (Lycurgue) dit et, saisissant Ambrosia à bras le corps, il l'étreint dans l'étau de son bras vigoureux; il veut l'enchaîner, la traîner chez lui comme une prisonnière arrachée à sa patrie, l'emporter, la nymphe du thiase, la nourrice de Bromios, et de sa hache à double tranchant il lui frappe le dos comme à une esclave. Mais elle résiste et il ne peut ni l'entraîner, ni l'empourprer du sang frais de sa tête éclatée; elle échappe au téméraire, Ambrosia au manteau de safran, elle invoque la Terre maternelle pour échapper à Lycurgue. Et la Terre féconde en moissons offre ses flancs et accueille vivante en son sein chaleureux Ambrosia, la compagne de Bromios. La nymphe évanouie se mue en forme végétale, jeune pampre elle devient, tresse un nœud coulant de vrilles, enserre et unit le cou de Lycurgue d'un lien qui l'étouffe; après le thyrse, le sarment menaçant est son arme». La représentation figurée de Baalbek est, comme on va le voir, conforme à cette version de Nonnos en ce qui concerne la métamorphose d'Ambrosia, mais ne l'est pas en ce qui a trait au châtiment de Lycurgue qui semble ici frappé de cécité conformément à la version donnée par l'*Iliade*, chant VI, 130-143. Pour d'autres versions de la légende, et notamment du châtiment de Lycurgue, voir Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, p. 403-407 et 422-427 (textes et traductions).

Le *choros* des Satyres et des Ménades qui occupe la moitié gauche du socle est divisé en deux groupements ternaires: une Ménade entre deux Satyres, à gauche, un Satyre entre deux Ménades, à droite. Les deux Satyres, disposés en V, s'avancent à grands pas vers la droite en portant d'une main un grand cratère; le Satyre de gauche, plus jeune, tient, semble-t-il, de la main droite abaissée une œnochoé; le second Satyre retient de son bras gauche un pan de son manteau. Placée entre les deux Bacchants et en partie cachée par le vase, une Ménade vêtue d'un chiton déploie son ample manteau au-dessus de la divine liqueur pour la protéger de l'ardeur du soleil. Ce groupe des porteurs est précédé par celui des danseurs, deux Ménades et un Satyre. Les Ménades tiennent des thyrses, la première dans la main droite, la deuxième dans la main gauche, et portent peut-être des *tympana*.

---

[1] La liste des représentations de la légende d'Ambrosia et de Lycurgue, au nombre de 19, est donnée par Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, p. 409-414, fig. 1-14. — Parfois des Amours ou des *Bacchoi* accompagnent les deux protagonistes (ainsi sur une peinture de Pompéi et une mosaïque de Piazza Armerina, reproduite *ibid.*, fig. 6 et 13).

[2] C'est peut-être Dionysos au thyrse qui se dresse derrière Ambrosia sur une mosaïque d'Herculanum (reproduite dans Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, fig. 7), cf. L. Leschi, *Mon. Piot*, 35, 1935-1936, p. 163; D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, 1947, p. 180. D'autres identifications ont été proposées: la Terre (cf. A. Héron de Villefosse, *Ann. de l'École pratique des Hautes Études*, 1908, p. 8; Ch. Picard, *op. cit.*, p. 340) ou une Ménade (cf. E. Coche de la Ferté, *op. cit.*, p. 140).

[3] C'est peut-être cette draperie et le mauvais état du relief qui ont fait croire à O. Puchstein et H. Winnefeld à l'existence derrière Ambrosia d'une figure féminine qu'ils ont dénommée Ariane. Ch. Picard, *op. cit.*, p. 340, fait la même remarque.

Le Satyre à la courte queue animale est nu sauf d'une nébride qui pend de l'épaule gauche et portait vraisemblablement une outre à l'épaule droite.

La frise du socle droit comporte également deux scènes juxtaposées: le châtiment de Lycurgue, à droite, Dionysos et son thiase de Satyres et de Ménades, à gauche. Frappé de cécité par la volonté de Zeus, Lycurgue trébuche, tombe à terre sur le genou et son attitude comparable à celle de nombreux Titans sur les métopes de la façade Est du Parthénon[1] le désigne déjà comme un réprouvé du ciel[2]. Il est figuré nu, barbu et d'abondante chevelure, et c'est cet aspect que lui donnent généralement les monuments figurés[3]. Il prend appui de sa main gauche sur un objet indistinct, peut-être une amphore, posée à terre près de lui. Lycurgue est soutenu à gauche par un personnage qui s'abaisse pour le relever et que les éditeurs allemands ont identifié avec Hermès qui se penche ainsi pour recueillir l'enfant Dionysos. Mais la main de ce soi-disant Hermès sans attributs caractéristiques rejoint le bras replié du prétendu Zeus au-dessus des hanches et non dans la région de la cuisse d'où Dionysos était censé naître. Derrière ce personnage et en partie masqué par lui, on voit un homme vêtu d'un costume fréquemment attesté en Commagène et à Palmyre[4]: anaxyrides, chiton court à manches et tiare peut-être tourelée. Il tient de la main droite un vase haut et étroit. De l'autre côté de Lycurgue[1], on retrouve une Bacchante soutenant, de la main gauche, une grande corbeille portée sur l'épaule et relevant son bras droit sans que l'on puisse deviner le sens de son geste. Le dernier personnage du groupe, qui correspond au Silène de la frise du socle gauche, c'est Pan, reconnaissable à ses jambes de bouc et qui, à la vue du châtiment de Lycurgue, s'enfuit vers la droite, vers la forêt synthétisée par un arbre auquel est accrochée une syrinx. La présence de Pan au supplice de Lycurgue est rapportée par les textes[2] et attestée par certains monuments[3].

---

[1] C'est le cas des adversaires d'Hermès, d'Arès et d'Héraclès; les Géants défaits par Athéna et Héphaistos ont une attitude analogue mais inversée avec le genou droit et non gauche qui touche terre, cf. Ch. Picard, *Manuel d'arch. gr.*, *la sculpture*, II, 1, 1939, fig. 171 et 172, nos. 1, 3, 4, 11, 13.

[2] Interprétant la frise comme représentant la seconde naissance de Dionysos, les éditeurs allemands et en particulier O. Puchstein (cf. *Baalbek*, II, p. 82, n. 1) reconnaissent Zeus dans le personnage qui s'affaisse. Mais cette attitude ne sied pas au maître de l'Olympe et comme l'a démontré Ch. Picard (*op. cit.*, p. 331 et 332, n. 1) Zeus est toujours représenté assis pendant cet épisode sur les vases et ailleurs. L'hypothèse de C. Robert, *apud Baalbek* II, p. 82, n. 1, qui voudrait interpréter notre personnage comme un Héraclès ivre est encore bien plus indéfendable car rien ne caractérise Héraclès dans la figure.

[3] Cf. Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, fig. 1-3 et 7-13. En commentant la mosaïque de Sainte-Colombe-lez-Vienne, A. Héron de Villefosse, *op. cit.*, p. 12, écrit: «Lycurgue a l'apparence sauvage que lui donnent ordinairement les monuments.... Sa chevelure est grossière et négligée, sa barbe hirsute».

[4] Cf., par exemple, H. Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, nos. 536 et 553.

Comme sur le socle Sud, le thiase dionysiaque se réserve la moitié gauche de la frise. Les Bacchants dansent au son de la musique autour d'un chêne chargé de feuilles et de fruits et au pied duquel on voit une syrinx et peut-être un pedum. Cet arbre qu'on retrouve aussi sur la mosaïque de Sainte-Colombe-lez-Vienne[4], et qui, couvert de vigne, se dressait à Tyr près d'un temple de Dionysos[5], est donc bien approprié à la légende dionysiaque d'autant plus que Lycurgue armé de la hache du bûcheron était, en tant que fils de Δρύας, considéré comme l'esprit des bois de chênes. À droite de l'arbre, une Ménade joue de la double flûte et s'avance en dansant vers la gauche; de l'autre côté du chêne, on assite à une danse de deux couples. Celui de droite, qui évolue dans la direction de l'aulète, représente un Satyre tenant le thyrse de la main gauche et enlaçant de la main droite sa compagne par la taille; la Ménade pose sa main gauche sur l'épaule du Satyre en l'attirant avec force et lève l'autre main vers Dionysos enfant représenté avec des ailes[6] et qui, la main droite levée, se mêle à la joie de son thiase sur le dos d'une panthère femelle[1]. Le second couple, qui tourne le dos au premier, est incomplètement conservé, une cassure du bord du socle ayant presque complètement emporté la figure du Satyre; la Ménade tient le thyrse au-dessus de la tête dans une position horizontale et, tout en évoluant vers la gauche, elle tourne la tête vers l'enfant Dionysos.

---

[1] O. Puchstein et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 83, ont cru reconnaître les ailes d'un aigle à droite de la tête de cette figure, ce qui est très incertain. Cf. Ch. Picard, *op. cit.*, p. 337.

[2] Cf. Nonnos, *Dionysiaca*, XXI, 120-123.

[3] Ainsi, par exemple, le sarcophage Borghèse (cf. *Roscher's Lexikon*, II, col. 2200, fig. 4; Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, fig. 8), un vase de verre (cf. E. Coche de la Ferté, *op. cit.*, p. 131-162) et une mosaïque de Sainte-Colombe-lez-Vienne (cf. A. Héron de Villefosse, *op. cit.*; D. Levi, *Antioch Mosaic Pavements*, p. 511).

[4] Cf. A. Héron de Villefosse, *op. cit.*, pl. I.

[5] Cf. R. Dussaud, *RHR*, 1931, p. 404 et n. 1.

[6] Cf. Ch. Picard, *op. cit.*, p. 333-334 et 339. *Contra*, mais à tort, O. Puchstein et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 84, qui parlent d'un mantelet flottant derrière le dieu.

La danse dionysiaque se poursuivait encore sur la balustrade du grand escalier qui part du plancher de la cella vers l'adyton. Les fouilleurs allemands ont trouvé, en effet, la tête d'une des deux balustrades, celle de gauche, remployée dans un mur arabe sur le côté Sud de la grande cour. Cette tête de balustrade porte sur ses trois côtés trois figures en relief, hautes de 40 cm et représentant des Ménades qui dansent. Celle qui décore la façade évolue en tenant de ses deux mains une petite amphore à haut col; la Ménade de la paroi latérale droite danse avec une cruche dans la main; la troisième Bacchante, celle de la paroi gauche, ne porte aucun attribut. La deuxième tête de balustrade, retrouvée par la suite, montre sur la paroi latérale gauche un Éros ailé et, sur celle de droite, une Ménade dansante.

Ces reliefs du Saint des Saints, auxquels s'ajoutent les éléments bachiques des piédroits de la porte du temple[2] et la frise extérieure de la cella[3], témoignent de l'importance de la contamination de la religion d'Héliopolis par le culte et les mystères de Dionysos. Cette contamination ne pouvait toucher que le troisième membre de la triade[4] qui, en tant que dieu renaissant, incarnait pour ses fidèles l'assurance d'une survie après la mort. Quant au choix des épisodes édificateurs de la métamorphose miraculeuse d'Ambrosia et du châtiment de Lycurgue pour illustrer cet aspect mystique de l'Hermès-Dionysos de Baalbek, il est loin d'être arbitraire si l'on admet que c'est vraisemblablement en Syrie que s'est constituée, à l'époque hellénistique, la légende de Lycurgue et Ambrosia[1].

---

[1] Pour d'autres exemples de cette représentation de l'enfant Dionysos, cf. Ch. Picard, *op. cit.*, p. 333, n. 1 et fig. 12 (cuirasse de Domitien au Musée du Vatican) et 13 (gemme du Musée de Berlin).

[2] En plus des rinceaux de lierre et de la vigne qui, il faut néanmoins l'admettre, font partie du répertoire ornemental traditionnel dans le monde gréco-romain, on doit signaler les figures de Satyres et de Ménades et notamment, parmi ces dernières, une qui allaite un enfant, cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 319, fig. 1.

[3] Voir le numéro précédent.

[4] R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 58, suppose que les mystères dionysiaques remplacent à Baalbek des cultes agraires très anciens.

'AÏN BORDAY

105 Buste de calcaire, haut de 40 cm, provenant de 'Aïn Borday, au Sud de Baalbek[2]. Tête détachée puis recollée et renforcée par un contrefort moderne. Concrétions calcaires visibles sur le dos et le revers de la tête. Pl. XXIX.

Collection de Me Émile Harfouche à Beyrouth.

Inédit.

Ce buste en hermès, aux larges épaules, et de facture quelque peu grossière, figure un dieu jeune et imberbe, nimbé de onze rayons striés en spirale. Ce dieu est drapé du *paludamentum* agrafé sur l'épaule droite et rejeté sur l'épaule gauche et porte sous chacun des mamelons, que l'artiste a rendus par de petites pastilles en saillie, une étoile gravée, à six rayons.

Ce symbole stellaire et le nimbe radié permettent d'identifier notre dieu avec Mercure Héliopolitain[3].

'AÏN EL-ǦADĀ

106 Bas-relief sculpté sur un roc détaché d'un pic, et situé non loin de la source de 'Aïn el-Ǧadā, à l'Ouest de Qabélias.

S. F. G. el-Howie, *The Sunday School Times*, XLIV, 1903, no. 42, p. 546; H. Sayce, *Pal. Expl. Quart.*, 1904, p. 286-287; S. Ronzevalle, *MFO*, 1, 1906,

---

[1] Cf. Ph. Bruneau et C. Vatin, *op. cit.*, p. 416-418. La présence dans le voisinage de Lycurgue sur la frise du socle droit d'un personnage au costume syrien ajouterait un argument supplémentaire à l'appui de cette hypothèse.

[2] Ce monument m'a été aimablement signalé par M. Chaker Ghadban que je remercie vivement.

[3] Sur l'étoile à six rayons comme symbole de Mercure, voir *supra*, p. 102 et n. 2. Le dieu-fils représenté sous un aspect solaire est généralement nimbé de sept rayons (nos. 99, 123a, 158, 159, 161 et 162) et non de onze comme ici, mais il faut signaler qu'un médaillon de bronze (no. 163) lui en attribue treize.

p. 223-233, pl. III, 1-3; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 326 n. 1; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 22-23.

Ce bas-relief montre un grand taureau bossu de profil à droite avec la tête de face[1]. Près du mufle de l'animal, trois niches profondes sont ornées de figures en relief très mal conservées et de facture grossière[2]. Dans la niche de gauche, un dieu engainé coiffé d'un calathos lève la main droite à la manière de Jupiter Héliopolitain; on ignore le geste de la main gauche non dessinée par Ronzevalle. Au milieu, un dieu enfant engainé, pourvu de bras étendus horizontalement. Dans la niche de droite, une déesse debout portant un calathos évasé étend elle aussi ses mains horizontalement.

On a reconnu la triade héliopolitaine dans les divinités des trois niches[3] et mis le grand taureau, symbole de fécondité, en rapport avec cette triade. C'est possible; mais la non-conformité des images de la déesse et du dieu-fils avec l'iconographie habituelle de ces deux parèdres invite à la prudence, maintenant que l'on sait que le type de tel ou tel membre de la triade d'Héliopolis a été adopté ailleurs[4].

'AÏN EL-ĞOUĞ

Nos 107 à 114	Documents relatifs à Jupiter Héliopolitain.
No 115	Idole de Vénus Héliopolitaine.
Nos 116 à 128	Documents relatifs à Hermès-Dionysos de Baalbek.

107 Petit bloc de calcaire portant une dédicace bilingue, fragmentaire, honorant IOMH et émanant d'un certain Κλαύδιος Φίλιππος. Ce bloc fut trouvé lors des travaux effectués par l'ingénieur du service des Antiquités, M. H. Kalayan, à la source de 'Aïn el-Ğouğ durant les années 1961-1962.

---

[1] Ce taureau mesure 2,40 m « de la naissance de la queue à la pointe de l'oreille gauche » (Ronzevalle).

[2] N'ayant pas vu ce monument, je me base sur le dessin reproduit par S. Ronzevalle car la photographie publiée par cet auteur est inutilisable en ce qui a trait aux reliefs des niches.

[3] H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 326 n. 1; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 22-23.

[4] Ainsi à Nīḥa (voir *infra* p. 475 s.) et peut-être à Hermel (cf. *infra*, p. 163 s.). Voir aussi p. 164, n. 2, à propos du cippe de Kafr Dān.

Je cite ce monument inédit pour mémoire, car son inventeur m'a affirmé, en août 1973, n'en posséder ni photographie ni croquis, et ne plus se souvenir de l'endroit où il l'avait déposé.

108 Cippe de section carrée, en calcaire, trouvé par les fouilleurs allemands dans le bassin de la source de 'Aïn el-Ǧouǧ [1]. Dimensions en cm., hauteur: 110; largeur et épaisseur: 55; hauteur de la plinthe: 26; largeur: 88; épaisseur: 72. La face antérieure et les deux faces latérales du dé sont ornées de reliefs sculptés dans un champ taillé grossièrement et encadré par une moulure plate [2]. Pl. XXX.

O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 102 et fig. p. 103; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 41 no. 9; O. Puchstein, *Führer durch die Ruinen von Baalbek*, 1905, p. 12s., fig. 4; S. Reinach, *Rép. des reliefs gr. et rom.*, II, 1912, p. 101, nos. 2, 3, 4; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 570, fig. 437; B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, 1921, p. 29-30, fig. 13 et 14; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 87; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, 1937, p. 120, pl. XXXVI; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 70, fig. 17; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H 10, p. 329, pl. 150.

La face principale nous montre une base arrondie portant l'image de Jupiter Héliopolitain représenté à mi-corps sur un socle cubique dont le devant est orné d'un hermès-pilier. De part et d'autre du socle sont deux taureaux, de face, très mutilés. Cette mutilation est d'ailleurs partagée, quoique à un moindre degré, par l'ensemble de la représentation. Jupiter Héliopolitain brandit, comme à l'accoutumée, le fouet de la main droite levée, alors que de la main gauche qui a disparu ainsi que l'avant-bras, il tenait le bouquet d'épis, réduit actuellement à une masse cylindrique informe [3]. Le haut calathos dont il est coiffé laisse retomber une chevelure abondante et dense encadrant un visage imberbe aux traits effacés. Le dieu est paré d'un collier qui semble muni d'un médaillon central qui serait un fermoir en cabochon plutôt qu'une bulle[1], et il est revêtu d'une tunique à manches courtes surmontée d'une gaine attachée par des bretelles sur les épaules. Cette gaine est divisée en six compartiments répartis sur deux registres et contenant des bosses pour des rosettes, à l'exception du compartiment central du registre inférieur qui est occupé par un renflement triangulaire dans lequel il faudrait, sans doute, voir le calathos coiffant la tête fortement mutilée de l'hermès[2].

---

[1] Cette source est située à 4 km environ à l'Est de Baalbek. Son nom a subi les orthographes les plus diverses dont voici quelques-unes: 'Ain-Dschudsch, 'Ain-Djusch, 'Ain-Djouch, 'Ain-Djoudj, 'Ain-Lejouj, 'Ain-Lajoûje, 'Ain-Ǧouǧ, etc. La graphie que je me permets d'ajouter à cette liste me paraît plus conforme à la vocalisation arabe.

[2] La face postérieure présente une bosse arrondie et épaisse qui était destinée, sans doute, à une représentation figurée non exécutée.

[3] B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 29, ont tort de prendre cette masse informe pour un foudre et un bouquet d'épis: aucun monument figuré ne montre, en effet, ces deux attributs dans la main gauche de Jupiter Héliopolitain, contredisant ainsi le témoignage de Macrobe (*Sat.*, I, 23, 12: «*laeva tenet fulmen et spicas*»). Il faut, en outre, admettre que le foudre lui-même reste un attribut secondaire dans

Sur les parois latérales, deux taureaux sculptés en haut-relief de 15 cm d'épaisseur, ont les pattes posées sur la plinthe du cippe. Leurs têtes ont disparu, de même que les pattes externes qui étaient dégagées. Dans le champ au-dessus de chaque taureau est sculpté en bas-relief un foudre constitué par un faisceau de cinq «doubles-rayons», serré au milieu et muni de deux ailes lisses aux bouts recourbés[3].

L'aménagement sur la quatrième face d'une bosse arrondie prévue pour un décor qui pourrait bien être un foudre, permet de conclure que le cippe était destiné à être visible de tous les côtés. Cette constatation renforce l'hypothèse avancée par B. Schulz et H. Winnefeld, selon laquelle notre monument était placé à l'intérieur du monoptère dont on a trouvé un grand nombre d'éléments lors du décantage du bassin[4].

---

l'iconographie du grand dieu de Baalbek et n'est tenu par ce dieu que sur trois documents d'art mineur: deux intailles (nos 176 et 323) et un chaton de bague (no. 242) où il est substitué à l'un ou à l'autre des attributs divins traditionnels.

[1] À comparer mes numéros 210 et 293.

[2] B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*, croient que le visage était barbu. Cette hypothèse que le mauvais état de conservation ne permet pas de vérifier me paraît néanmoins sans fondement d'autant plus que l'hermès identique au nôtre, mais mieux conservé qui décore la gaine de Jupiter Héliopolitain sur la stèle du Musée d'Avignon est imberbe (cf. no. 284).

[3] Les détails des ailes étaient peut-être rendus par des peintures comme le supposent B. Schulz et H. Winnefeld. Sur la forme du foudre, cf. P. Jacobsthal, *Der Blitz in der orient. u. griech. Kunst*, 1906, p. 37 et n. 1, qui cite de nombreux parallèles, et notamment sur les vases de l'Italie du Sud.

[4] *Baalbek*, I, p. 29 et la reconstitution du monoptère *ibid.*, p. 26, fig. 11.

Ce cippe offre divers points d'intérêt, et d'abord l'adjonction à l'image de Jupiter Héliopolitain d'un terme figurant le troisième membre de la triade[1]. Cette adjonction doit être interprétée comme une manifestation du lien hypostatique unissant le dieu-fils au dieu principal[2]. Quant au taureau surmonté du foudre sur chacun des côtés latéraux, il traduit, comme l'a bien vu R. Dussaud[3], un vieux symbolisme oriental où le dieu de l'orage et de la pluie bienfaisante est souvent représenté, tant sur les cylindres assyro-babyloniens que sur les kudurrus d'époque cassite, par le taureau portant le foudre sur le dos[4]. Cette triple représentation du grand dieu de Baalbek, tantôt sous son aspect habituel, tantôt sous la forme de l'animal qui le personnifie[5] et de son arme, s'expliquerait par le souci de le rendre visible de toutes parts. C'est la méconnaissance du symbolisme du taureau au foudre qui a entraîné S. Ronzevalle[6] à attribuer au dieu-fils les deux taureaux situés de part et d'autre du socle, et à y reconnaître des veaux pour la circonstance.

109-113 et **116-127** Vingt-cinq figurines de plomb trouvées lors des fouilles allemandes de 1901-1902 dans les trois bassins de 'Aïn el-Ǧouǧ: celui de la source même, celui de décantation du canal et enfin le bassin de distribution situé sur la colline Est de Baalbek. Ces figurines, coulées dans des moules, pleines, et de facture grossière, étaient jetées dans la source en guise d'ex-voto. Plusieurs d'entre elles gardaient l'embout qui permettait de les fixer en haut d'une hampe. Conservées au Musée de Berlin jusqu'à la deuxième guerre mondiale, elles ont disparu depuis.

---

[1] S. Ronzevalle, *MUSJ*, 10, 1925, p. 215, et R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 96, sont également pour une telle identification.

[2] H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 113, a tort de considérer notre hermès comme «selbständig und ohne Verbindung mit der Hauptfigur».

[3] Cf. *Notes myth. syr.*, 1903, p. 41.

[4] Cf. A. Vanel, *L'iconographie du dieu de l'orage dans le Proche-Orient ancien jusqu'au VIIe siècle avant J.-C.*, 1965, p. 40-41 (où sont citées de nombreuses références concernant les cylindres) et p. 48-49 (pour les kudurrus).

[5] D'après E. Dhorme, *Les Religions de Babylonie et d'Assyrie*, 1949, p. 100-101, «le taureau est non seulement la monture, mais encore la personnification d'Adad, qu'on appelle «l'aurochs cornu», et «le grand aurochs des cieux et de la terre» ... dans un hymne à Adad, on ne cesse de l'interpeller sous le vocable de «grand taureau», qui convient à l'impétuosité du dieu de la foudre et à son mugissement».

[6] Cf. *Jup. Hél.*, p. 120.

109 Figurine haute de 8,8 cm. Pl. XXXI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 30, fig. 15; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXIV, 1; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 85 et pl. XIX, 1.

Cette figurine représente Jupiter Héliopolitain debout sur un socle cubique élevé, flanqué de deux taureaux bossus[1]. Le dieu tient un épi de la main gauche, alors que de la droite arrachée, il devait brandir le fouet. Sa coiffure a en bonne partie disparu, mais les petits bâtonnets verticaux qui en subsistent et qui se retrouvent sur le calathos de la figure suivante, ne permettent aucun doute qu'il s'agit là de la coiffure habituelle du dieu[2]. Son visage imberbe est encadré par deux longues mèches de cheveux. Il est vêtu d'une longue tunique à plis verticaux vers le bas et dont les manches dépassent le coude. La gaine enserrant le corps jusqu'au-dessous des genoux, est divisée en six compartiments ornés d'une étoile à quatre rayons, motif astral qu'on retrouve sur la gaine d'autres simulacres héliopolitains[3]. Le dieu est paré de deux lourds colliers ou guirlandes.

Le devant du socle est décoré d'une façade de temple hexastyle dont le fronton est percé au centre d'une fenêtre contenant une bosse, probablement un bouclier, qu'on retrouve aussi dans chacune des deux ailes[4]. Quant aux deux taureaux, ils sont disposés obliquement avec la tête de face et semblent surgir de derrière le socle. La minceur et la petitesse de la tête de l'animal situé à la gauche du dieu ne doivent pas entraîner une méprise quant à sa nature[5], elles révèlent le caractère artisanal, rustique et grossier de la production de ces menus objets de piété.

---

[1] Sur les taureaux bossus dans l'iconographie héliopolitaine et en Syrie, voir p. 234 et note 1.

[2] Les éditeurs ont eu tort de penser également à une tiare nulle part attestée dans l'iconographie de Jupiter Héliopolitain.

[3] Cf. nos. 139, 186, 208, 226 et 232. R. Mouterde, *MUSJ*, 11, 1926, p. 321, se demande si ces étoiles en forme de croix de Saint-André ne tenaient pas lieu des six planètes sur la gaine divine.

[4] Sur la signification de cette façade de temple, voir *infra*, no. 113, comm.

[5] B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*, n'écartent pas, en effet, l'hypothèse d'y voir un animal différent de celui qui se trouve à la droite du dieu.

110 Figurine de plomb haute de 7,3 cm. Pl. XXXI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 30; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXIV, 3; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 128.

Jupiter Héliopolitain est représenté à mi-corps[1] sur un socle cubique flanqué de deux taureaux de face. Sur le devant du socle, une façade de temple tétrastyle à large entrecolonnement central et dont le fronton est décoré d'un bouclier. Le dieu lève, comme d'habitude, son bras droit et de sa main perdue il tenait le fouet dont un bout est encore attaché à la joue droite; quant à l'épi tenu par la main gauche, il n'en subsiste que la tige. Il est coiffé d'un haut calathos évasé ressemblant à une fleur de lotus épanouie. Les trois cercles dont ce calathos est décoré, semblent être des ornements en matière précieuse[2]. Ces cercles sont les seuls motifs identifiables et on ne peut préciser la nature des éléments décoratifs qui les surmontent[3]. Deux masses de cheveux encadrent un visage imberbe et juvénile.

Le dieu est vêtu d'une tunique à manches et d'une gaine «ceinturée» à la taille. Le large registre délimité en haut par cette «ceinture», et en bas, par la corniche du socle, est orné de deux rangées de trois cercles chacune[4] que Ronzevalle, *l.l.*, considère comme «solaires». Quant au cercle visible au-dessus de la «ceinture», il semble constituer le médaillon central d'un long collier.

---

[1] L'image divine est ainsi «abrégée» sur mes nos. 33, 108, 153, 170, 221 et 235. En réalité, c'est le socle qui masque presque toujours la partie inférieure du corps.

[2] La coiffure du dieu est souvent munie de tels ornements, cf. nos. 116, 232, 293 et 313.

[3] L'hypothèse avancée par B. Schulz et H. Winnefeld selon laquelle les motifs du calathos seraient des sépales, des pétales et des étamines, me paraît relever d'une simple extrapolation.

[4] La forme de ces cercles superposés fait également songer à des boucliers en 8, mais il faut reconnaître qu'un tel motif serait inexplicable sur la gaine de Jupiter Héliopolitain.

111 Figurine de plomb. Pl. XXXII.

•B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 30.

Dans cette figurine, Jupiter Héliopolitain est debout sur une plinthe entre deux taureaux, de face, dont celui situé à la gauche du dieu, ne conserve que la patte antérieure droite. La tête, le bras droit et l'avant-bras gauche du dieu ont également disparu. L'objet cylindrique informe maintenu par le bras gauche doit être un bouquet d'épis. La gaine du dieu est divisée en deux registres contenant des décorations totalement indistinctes.

112 Figurine de plomb, trouvée dans le bassin de distribution situé sur la colline Est de Baalbek. Pl. XXXII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 30.

Le simulacre de Jupiter Héliopolitain repose sur un socle orné d'une façade de temple distyle avec un fronton dépourvu de corniche horizontale et surmonté de motifs indistincts qui peuvent bien être des acrotères[1]. De part et d'autre du socle, deux taureaux représentés de face. L'effigie du dieu a perdu la tête, le bras droit et l'avant-bras gauche. Le bouquet d'épis qui était tenu par la main gauche subsiste, mais informe, comme sur le monument précédent.

Les deux zones de la gaine comportent chacune un compartiment carré orné d'une rosace; celle du bas est à cinq pétales, alors que la rosace du haut en contient six, à moins que la sixième ne soit due à une boursouflure du plomb.

113 Deux fragments de plomb, *a* et *b*, appartenant probablement à une même figurine représentant Jupiter Héliopolitain. Pl. XXXII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 30; H. Seyrig, *op. cit.*, pl. LXXXIV, 2 (fragment b).

A: Partie haute d'un calathos décoré d'un disque entouré d'un cercle et partagé, semble-t-il, par une croix. Si cette description est exacte, il s'agit d'un symbole solaire évident.

---

[1] Les éditeurs pensent qu'il s'agit d'un baldaquin à deux colonnes.

B: Socle présentant une façade de temple hexastyle avec un fronton décoré d'un bouclier. Le grand entrecolonnement central est occupé par un objet indistinct en forme de spirale, que les éditeurs allemands prennent pour une figure vêtue d'un manteau comparable à celle qu'on trouve aux pieds de Hadaranès sur les deux cippes de Nīḥa[1] et que S. Ronzevalle considère comme un bétyle entouré d'un serpent[2].

Reste à préciser la signification du temple dont la façade tantôt hexastyle comme ici, tantôt tétrastyle ou même distyle, orne le socle de certains simulacres de Jupiter Héliopolitain[3] et du dieu-fils[4]. Évoquant certains exemples concernant le dieu principal, F. Chapouthier considérait que toutes ces façades, quel qu'en soit le nombre des colonnes, désignent le temple même de Jupiter à Héliopolis[5]. D'autres savants proposaient d'y voir la figuration des temples des villes ou villages d'où proviennent les monuments qui les représentent et concluaient, à propos des plombs de 'Aïn el-Ǧouǧ, que ces plombs avaient été fondus, en tout ou en partie, dans les localités d'où étaient originaires les pèlerins[6]. Sans exclure la possibilité que les figurines de 'Aïn el-Ǧouǧ aient pu être produites ailleurs qu'à Baalbek, je ne pense pas qu'on doive retenir l'interprétation relative à la façade de temple. Il paraît pour le moins surprenant qu'aucun plomb ne figure la façade décastyle du temple de Baalbek. En outre, on conçoit mal que le temple de la divinité principale de Béryte soit distyle comme le laisserait croire, d'après cette hypothèse, le bronze héliopolitain de Beyrouth. J'inclinerais, pour ma part, à voir dans le socle à représentation architecturale une variante des bases ou autels syriens en forme de naos où le simulacre divin, au lieu de figurer à l'intérieur du naos, comme c'est habituellement le cas, le surmonte.

---

[1] Références, p. 476, n. 1 et 2.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 57.

[3] Cf. nos. 32, 109, 110, 112, 136, 170 et 208. De tels édicules surmontent parfois le polos de l'Artémis d'Éphèse, cf. F. Chapouthier, *REA*, 40, p. 125s., fig. 1 et 2 et pl. II.

[4] Cf. nos. 117 et 164.

[5] Cf. F. Chapouthier, *op. cit.*, p. 129, n. 2.

[6] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 117-118, suivant en cela R. du Mesnil du Buisson, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1928, p. 245s., et R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 82, à propos du bronze de Beyrouth au Louvre (mon no. 208).

114 Petite plaque d'or rectangulaire haute de 3,5 cm et large de 3 cm, trouvée dans le bassin de décantation du canal. Pl. XXXIII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 32.

Sur cette plaque se détache, en relief grossier, une jambe gauche, de profil, avec le pied vu d'en haut. On a pensé, à propos de cet ex-voto, à une dédicace pour la guérison d'une maladie de pied[1]. C'est possible, mais comme les bassins de 'Aïn el-Ǧouğ n'ont livré que des images ou symboles divins, j'incline plutôt à y voir un pied votif divin comparable à celui dédié à Zeus Heliopolitès Karmelos sur le Mont Carmel[2].

115 Idole de calcaire, haute de 13 cm, trouvée dans le bassin de décantation à 'Aïn el-Ǧouğ.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 32; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 15, 1930-1931, p. 154 s., fig. 1.

Il s'agit d'une figurine mal conservée, posée sur un socle bas et étroit. Elle est enveloppée d'un manteau qui lui couvre également la tête, ne laissant voir que le visage mutilé et méconnaissable. En guise de parure, le cou est entouré d'un fil tordu muni d'un long fermoir.

Cette image paraît conforme à la description que donne Macrobe de «Vénus en deuil»[3] et Ronzevalle a eu raison, me semble-t-il, de reconnaître la déesse parèdre d'Héliopolis dans notre idole[4]. Si cette hypothèse est exacte, nous avons dans cette figurine le seul témoignage sur cette déesse livré par les bassins de 'Aïn el-Ǧouğ.

---

[1] B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.* Cette catégorie de reproductions de pieds figure parmi celles étudiées par M. Guarducci (*Atti Pont. Accad.-Rendiconti*, 19, 1942-1943, p. 305-344, et en particulier p. 335 s.) et par B. Kötting (*Reallex. f. Antike und Christentum*, Lief. 61, 1971, p. 729-733).

[2] Mon no. 227.

[3] Cf. Macrobe, *Sat.*, I, 21,5: «Cette déesse (Vénus) est figurée sur le mont Liban, la tête voilée, l'air triste, soutenant de sa main gauche son visage caché dans son manteau, et paraissant verser des larmes».

[4] Cf. S. Ronzevalle, Venus Lugens et Adonis Byblius, dans *MUSJ*, 15, 1930-1931, p. 139-201, en particulier p. 154 s.

116 Figurine de plomb en cinq exemplaires. Hauteur de l'idole avec sa plinthe: 7,8 cm. D'après les photos de trois exemplaires *a*, *b*, *c*, que possède le musée de Berlin, les figurines sont complètes, à l'exception de l'animal de droite qui n'est relativement bien conservé que sur un seul plomb. Pl. XXXIII-XXXV.

B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 30-31; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 126; H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 174; id., *Syria*, 10, 1929, p. 332-333, pl. LXXXIV, 5; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 129, n. 2; id., *Jup. Hél.*, p. 82-83 et 121, pl. XXV, 1; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 71, n. 1; O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 166; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, p. 339-340, pl. 161 b.

Dans ces figurines, on voit un dieu debout sur une plinthe, flanqué de deux animaux représentés de profil avec la tête de face. Il est coiffé d'un haut calathos évasé, divisé verticalement en deux parties décorées chacune de deux globules superposés, dans lesquels il faut sans doute voir des ornements en matière précieuse. Le dieu a un visage imberbe et juvénile et à son cou pend une grosse bulle. La gaine dont il est revêtu est divisée en deux registres, dont celui du haut comporte deux étoiles à quatre et cinq branches[1], alors que le registre inférieur contient deux disques sur lesquels se détachent, à gauche, une étoile à six rayons, et à droite, une autre à huit rayons. À l'extrémité droite de la plinthe figure également une étoile à six branches.

Le bras droit est réduit à un moignon tendu en avant dans un geste peu évident, à première vue. Or il existe sur l'épaule droite un objet plus ou moins rectangulaire[2] qu'on n'a pas expliqué d'une manière satisfaisante jusqu'ici et qui n'est autre qu'une main dont les doigts sont d'ailleurs nettement visibles sur l'exemplaire *b*[3].

---

[1] S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 121, a bien tort de prendre l'étoile à cinq branches pour une grappe de raisin.

[2] Je ne tiens pas compte de la masse informe due, sans doute, à la coulée qui sépare cet objet de la joue droite.

[3] B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*, parlent d'un objet indistinct, «vielleicht nur ausgelaufenes Blei». Cette explication ne peut guère convenir à notre objet à cause du dessin des doigts qu'on y voit et de la forme régulière prise dans les trois exemplaires par cette soi-disante coulée du plomb hors du moule. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 82, propose de voir dans notre objet le reste d'une tresse. Cette hypothèse est invraisemblable car comment expliquer que ce prétendu reste de tresse soit partout brisé au même niveau et qu'il n'ait aucune attache sur la tête.

Cette main est la main bénissante du dieu et sa place insolite sur l'épaule, plutôt qu'à l'extrémité du moignon, ne doit pas étonner dans une figurine si mal coulée et si fruste, issue d'un moule qui devait être très rudimentaire. Quant au bras gauche, il est levé et la main retient un objet indistinct posé sur l'épaule et qui serait soit une amphore pointue, comme l'ont reconnu B. Schulz et H. Winnefeld[1], soit un panier comparable à celui porté par une figurine de 'Aïn el-Ǧouǧ représentant Bacchus[2]. Cet objet est, en tout cas, empoigné par le haut, et ce port ne convient pas au bouquet d'épis dont parle S. Ronzevalle[3].

Reste à identifier le dieu et par suite les animaux qui l'accostent. La schématisation grossière de ces derniers a dérouté les exégètes qui ont parlé, tour à tour, de taureaux ou de panthères[4], de sphinx accroupis[5], de moutons ou de chèvres[6]. Cependant le caractère ovin de l'animal à grosse queue situé à la gauche du dieu ne fait aucun doute. Ce caractère doit être aussi reconnu pour le second animal, presqu'entièrement conservé sur l'exemplaire *a*, malgré la différence d'aspect qu'il présente, d'autant plus que sur un autre plomb de 'Aïn el-Ǧouǧ, l'un des deux taureaux de Jupiter Héliopolitain diffère, comme le nôtre, de son compagnon au point de devenir méconnaissable[7]. La nature de nos animaux peut être précisée davantage: il s'agit de deux béliers flanquant l'image du dieu-fils car, comme l'ont bien vu S. Ronzevalle et O. Eissfeldt[8], c'est cette divinité qui est représentée ici plutôt que Dionysos[1], Atargatis[2] ou Heliopolitanus[3]. Cette hypothèse trouve sa pleine justification dans le caractère juvénile du dieu, dans les ornements de la gaine qu'on retrouve sur un autre plomb de 'Aïn el-Ǧouǧ représentant Mercure[4] et surtout dans le motif de l'étoile figurée sur le bord droit de la plinthe et qui accompagne fréquemment le nom ou l'image de Mercure Héliopolitain[5].

---

[1] Ainsi B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*, suivis par H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 174, et *Syria*, 10, 1929, p. 332.

[2] Cf. *infra*, no. 126.

[3] Cf. *Jup. Hél.*, p. 82.

[4] Cf. B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.* Ce dernier affirme cependant dans *Baalbek*, II, p. 126, que ces animaux ne sont certainement pas des taureaux. Pour R. Dussaud (*Syria*, 23, 1942-1943, p. 71, n. 1), par contre, il s'agit de taureaux.

[5] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 332-333, qui identifie ainsi l'animal «le mieux conservé», c'est-à-dire celui qui est situé à la droite du dieu, et qu'il considère comme acéphale.

[6] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 83.

[7] Cf. no. 109.

[8] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 82, qui a rapproché le geste de bénédiction du dieu de celui de deux statuettes de Ḥarbata qui, cependant, représentent, selon nous, des adorateurs, voir *infra*, nos. 338-341. O. Eissfeldt, *l.l.*, voit aussi dans notre plomb l'image du dieu-fils.

117 Idole de plomb debout sur une base inscrite. Pl. XXXVI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31; H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 170; id., *Syria*, 10, 1929, p. 326-327 et pl. LXXXV, 5; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 87; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 118 n. 1 et 121; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 175-176, no. 2896.

La base porte en lettres saillantes le nom:

῾Ερμῇ

«À Hermès»

Le dieu se présente sous la forme d'un terme[6] dont la tête a disparu. En dépit des craquelures de la surface, on croit distinguer deux colliers munis chacun d'une bulle. Au-dessous, la gaine est divisée en six compartiments qui devaient être ornés d'une étoile à quatre rais, comme celle qui apparaît nettement dans le compartiment droit du registre supérieur. Cette décoration et le petit temple de quatre colonnes[1] sur lequel repose le simulacre divin, apparente notre figurine à une idole de Jupiter Héliopolitain[2]. Il faut cependant noter l'absence d'animaux de part et d'autre du dieu.

---

[1] Cf. B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, qui rapprochent notre figure de celle du Dionysos portant un panier sur l'épaule gauche et une grappe de raisin dans la main droite (cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXIV, 4) et de la figure juvénile sur le relief de Ferzol, cf. S. Ronzevalle, *op. cit.*, pl. VI, VII b et VIII.

[2] Cf. H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 174. Cet auteur maintient, mais avec réserve, cette identification dans *Syria*, 10, 1929, p. 332-333.

[3] Cf. R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 71, n. 1.

[4] Cf. no. 118.

[5] Cf. nos. 87, 88 et 105 (étoile à six rais comme ici) et 136: autel de Fīké (étoile à huit rais). Sur le rapport de cette étoile avec le troisième membre de la triade, voir p. 102 et n. 2.

[6] Hermès se présente comme tel sur les numéros suivants: 5, 108, 118, 130, 136, 143, 170, 209, 221, 284 et 293. Une statuette d'un dieu pâtre, provenant de Yammouné et conservée au Musée du Louvre, a la moitié inférieure du corps en forme de terme alors que la moitié supérieure a un aspect humain normal, cf. p. 469, n. 5.

118 Figurine de plomb. Pl. XXXVI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31 ; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXV, 4; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 121; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 71; O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 165.

Il s'agit de Mercure Héliopolitain figuré en terme s'amincissant vers le bas. L'idole est ornée d'un renflement discoïde, au centre, de deux étoiles à six rayons, en haut, et d'une étoile également à six rayons, en bas. Il n'est pas impossible que le disque central ait comporté à l'origine une étoile, à l'instar de ceux de la figurine en cinq exemplaires que nous avons précédemment étudiée et à laquelle s'apparente notre terme par son décor[3]. Le visage est imberbe, rond et aux traits grossièrement indiqués.

119 Figurine de plomb en trois exemplaires *a*, *b*, et *c*, plus ou moins bien conservés. Hauteur: 10,5 cm. Pl. XXXVI-XXXVII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31 ; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXV, 2; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 80-81.

Mercure Héliopolitain est ici figuré selon le type gréco-romain[4]. Debout, nu et la tête munie de deux ailes, il tient la bourse de la main droite et le caducée de la main gauche. La facture est grossière si l'on considère notamment le visage caricatural, les seins efféminés et le caducée en forme de tronc noueux et fourchu.

120 Figurine de plomb, haute de 9 cm. Pl. XXXVIII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31 ; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXV, 1; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 80-81.

---

[1] B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*, hésitent entre un temple à quatre colonnes avec une figure dans l'entrecolonnement central et les plis d'un chiton.

[2] Cf. no. 109.

[3] Cf. no. 116.

[4] Voir également nos. 6, 10, 91, 92, 93, 94-96, 120, 121, 122, 131, 135, 138, 140, 141, 142, 180 et 219(?).

Cette figurine, de facture plus grossière que la précédente, appartient cependant au même type avec, comme seule différence, la présence sur la tête d'un grand calathos évasé orné de globules. Le caducée tenu par la main gauche est brisé.

121 Figurine de plomb, haute de 6,5 cm. Pl. XXXVIII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 124; H. Seyrig, *op. cit.*, pl. LXXXV, 3; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 80-81.

Cette image de Mercure Héliopolitain est, sans conteste, la plus finement modelée des figurines de 'Aïn el-Ğouğ. Le dieu est nu, debout, le corps de face, et la tête de profil à gauche. Il tient de la main droite la bourse, et de la gauche, le caducée appuyé sur l'épaule. Les deux petites protubérances sur la tête doivent marquer les ailes; par contre, il faut négliger l'appendice qui pend sous l'avant-bras gauche.

122 Figurine de plomb incomplète. Pl. XXXVIII.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31.

Image de Mercure tenant le caducée de la main gauche. La tête, l'avant-bras droit avec sans doute la bourse, la jambe gauche et le haut du caducée ont disparu. Une chlamyde couvre le haut du torse et retombe sur le côté gauche en une masse cylindrique.

123 Figurine de plomb, en cinq exemplaires *a*, *b*, *c*, *d* et *e*, dont la hauteur varie entre 6 cm et 8,7 cm. Ces exemplaires se ramènent à deux types du point de vue iconographique[1]: au premier type se rattache le numéro *a*, trouvé dans le bassin de la source, alors que le deuxième est représenté, avec de légères variantes, par les quatre autres numéros, découverts dans le bassin de décantation du canal. Pl. XXXIX-XL.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31-32, et fig. 16 (mon no. b); H. Seyrig, *Litteris*, 5, 1928, p. 172; id., *Syria*, 10, 1929, p. 339, pl. LXXXVI; M. Rostovtzeff, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Report, III, 1932, p. 118 s.; M.P. Nilsson, *Archiv für Religionswiss.*, 30, 1933, p. 163; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934,

---

[1] Du point de vue technique, chaque exemplaire est issu d'un moule différent.

p. 129-133, et fig. 14; R. Dussaud, *Syria*, 17, 1936, p. 91-93; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 130; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 71; H.Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, no. 621; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 129 s. et fig. 91.

Cette figurine comporte une douille plus ou moins haute et plus ou moins conique, dans laquelle on emmanchait une hampe de bois. À cette douille est attaché un croissant fermé se terminant aux extrémités par des boules ou plutôt par des renflements[1]. Seul le numéro *e* est muni de deux croissants. Sur quatre exemplaires (nos. *b*, *c*, *d* et *e*), le croissant présente, à intervalles réguliers, des nodosités imitant sans doute les pierres précieuses du prototype. La fixation du croissant sur la douille se faisait au moyen d'une cordelette comme le montre la figurine no. *b*, ou peut-être de rivets comme ce serait le cas sur le no. *e*[2].

La douille est surmontée, sur un exemplaire (no. *a*) du buste imberbe, radié et drapé d'un dieu solaire[3]; sur les autres exemplaires, le buste est remplacé par un disque quadrillé couronné d'une tête plus ou moins schématisée. Cette tête imberbe et radiée est ceinte, dans un cas (no. *b*) d'un diadème. Un globule saillant au centre du disque marque l'ombilic; d'autres globules simulant les seins se voient distinctement sur deux exemplaires (nos. *c* et *e*).

Tout le monde s'accorde à voir dans ces plombs des enseignes cultuelles portées par les fidèles lors des pèlerinages au sanctuaire de la source de 'Aïn el-Ǧouğ. Au terme de la procession, ces menus objets étaient, nous l'avons déjà dit[1], jetés en ex-voto dans la source pour assurer, sans doute, sa pérennité[2]. Reste à interpréter le croissant et l'image divine qu'il encadre. Le caractère solaire du buste radié ainsi que du disque à tête entourée de rayons, et lunaire du croissant ne fait aucun doute, et il faut rappeler, à cette occasion, tant la haute antiquité que la banalité de l'association de ces deux symboles dans l'imagerie orientale en général, syro-phénicienne en particulier, et sa fréquence sur les monuments religieux et funéraires d'époque romaine[3]. Quant aux renflements à l'extrémité des deux cornes du croissant, j'incline pour ma part, à y voir l'imitation de simples embouts métalliques[1]. Le rapport de cette idole luni-solaire dont la valeur céleste et cosmique est indéniable[2] avec l'un ou

---

[1] Ce «croissant bouleté» est fréquemment reproduit sur des tessères palmyréniennes et des lampes de terre cuite ou de métal, cf. les exemples réunis par S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 109 s. et R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 129-145: «Le croissant, symbole du ciel». Ce motif se retrouve également sur des monuments funéraires, cf. Fr. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 205 et n. 2 et p. 222. Sur sa signification, voir la suite du commentaire.

[2] S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 129, a tort de voir un globe aplati comme un rivet au centre du croissant du no. *a* dans ce qui n'est, en réalité, que le prolongement de la douille. R. du Mesnil du Buisson, *l.l.*, voit dans les deux branches du croissant «l'image de la route suivie par les étoiles», dans les nodosités des «globes planétaires», et dans la cordelette de fixation en forme de X, le soleil. Quant au deuxième croissant du no. *e*, il y reconnaît le «deuxième anneau du ciel».

[3] À rapprocher du buste similaire figuré sur un relief de calcaire trouvé dans le temple rond (mon no. 99).

---

[1] Cf. *supra*, p. 121.

[2] Cette coutume de jeter dans l'eau des objets cultuels se retrouve dans les Adonies où, à la suite d'une grande procession, on lançait les poupées d'Adonis mort dans un puits sacré, cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 151 et n. 4; F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 253, n. 24. Dans le bassin sacré du sanctuaire d'Astarté à Afqa, dans le Liban, à la source du fleuve Adonis, on jetait des offrandes à la déesse; si ces offrandes étaient agréées, elles coulaient au fond; sinon elles flottaient à la surface, cf. M. Meunier, *Lucien de Samosate. La déesse syrienne*, p. 53 note, qui cite Zosime, *Hist.*, I; G. Contenau, *La civilisation phénicienne*, 2ᵉ éd., 1949, p. 99. Des offrandes étaient aussi jetées dans la réserve d'eau à la source Efqa à Palmyre, cf. R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 14; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 214. De nos jours, on clôt un pèlerinage à l'abbaye de Westminster à Londres en jetant des pièces de monnaie dans le bassin qui lui est attenant, et on répète le même geste dans la Fontana di Trevi à Rome dans l'espoir d'un retour à la ville éternelle.

[3] Une enseigne de plomb découverte à Alishar en Cappadoce et citée par R. Dussaud (*Syria*, 17, 1936, p. 92, fig. 1) montre une tête divine enfermée dans les branches d'un croissant. Le type quadrillé de nos disques se retrouve sur des enseignes métalliques du IIIᵉ millénaire découvertes à Alaca Hüyük et affectant la forme de galettes arrondies dont l'intérieur constitue une sorte de grille et qui sont en partie comprises dans les branches bouletées d'un croissant, cf. R.O. Arik, *Les fouilles d'Alaca Hüyük*, Ankara, 1937, pl. 191-192; 195-196; 199; 204-205; 263-265; H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, 1954, p. 113-114, pl. 123; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, fig. 89. Les cylindres babyloniens montrent souvent le motif du disque entre les cornes du croissant, voir, par exemple, L. Delaporte, *Cat. des cylindres or. de la Bibl. Nat.*, 1910, nos. 143, 172. Sur l'association du disque et du croissant en Syrie et en Phénicie, cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 5s.; 84s. La déesse Qadesh est couronnée du croissant et du disque sur une stèle égyptienne au Musée du Louvre, cf. A. Parrot, *Le Musée du Louvre et la Bible*, 1957, p. 67-68, fig. 40. La Dame de Byblos est couronnée du même motif, cf. G. Contenau, *Man. d'arch. or.*, III, fig. 896. Sur une base de statue découverte à Tripoli, Ishtar est assise sous le signe

---

du croissant enfermant un disque, et c'est le même symbole qu'elle porte sur la tête, cf. G. Contenau, *ibid.*, fig. 899. Sur deux stèles de basalte de Tell Aḥmar, datant du 9^{e} s. av. J.-C., la tête du dieu Teshoub est surmontée du disque solaire ailé de type hittite, qui combine le croissant lunaire et le disque solaire, cf. Thureau-Dangin et Dunand, *Til Barsib*, Album, 1936, pl. I, 1 et VII, 1. Un pyrée de pierre de Gdêm, à 55 km environ au Nord de Palmyre, montre un disque enfermé dans les branches d'un croissant, cf. H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 267, fig. 7. Sur les tessères palmyréniennes, on constate l'association du croissant et de l'astre, cf. H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, nos. 17 et 151; cf. nos 196 et 703. Sur la représentation du disque et du croissant dans la sculpture religieuse et surtout funéraire à l'époque romaine, cf. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 225 s. et *passim*.

[1] Cette interprétation me paraît d'autant plus évidente que sur trois exemplaires au moins (nos. *b*, *c* et *d*), les renflements sont à peine plus volumineux que le reste de la branche. Voir également le croissant du numéro suivant. On a pourtant émis diverses hypothèses pour expliquer ce «croissant bouleté». C'est ainsi que H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 32, suivi par S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 131, le considère comme symbolisant le firmament. R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 82, n. 2, y voit, par contre, une paire d'uraei dont les têtes seraient les boules des extrémités. Ce même savant a, par la suite, abandonné cette interprétation, et proposé dans *Syria*, 17, 1936, p. 92, de voir dans notre croissant une représentation de la lune et de la planète Vénus, cette dernière étant symbolisée par les deux boules figurant les deux étoiles de la déesse. Cette hypothèse fut reprise, à son compte, par R. du Mesnil du Buisson, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1941, p. 237 s., et F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 506 (Add. à p. 222 n. 2) trouve cette interprétation préférable à celle qu'il avait adoptée à la page 222, et d'après laquelle les boules avaient pour but d'empêcher la lunule en pierre ou en métal de se briser ou de blesser les officiants. Il faut reconnaître que l'idée d'identifier les deux boules avec les deux étoiles de la planète Vénus trouve un argument de poids dans certaines tessères palmyréniennes où l'on voit un buste radié dans un croissant terminé par deux étoiles, cf. H. Ingholt, *Rec. des tessères de Palmyre*, 1955, nos. 311 à 313. Mais comment retrouver un tel symbolisme sur d'autres tessères où les boules ne sont pas différenciées comme les nôtres (*ibid.*, nos. 39, 105 et 153; cf. aussi 684 et 881 où le croissant est stylisé en guirlande) et surtout quand les rayons du nimbe divin se terminent eux aussi par une boule (cf. aussi le no. 153) ou quand les cornes du croissant bouleté sont surmontées de deux croissants (no. 105)?

[2] Ce motif revêt, en effet, le même symbolisme cosmique que les bustes d'Hélios et de Séléné sur la gaine de Jupiter Héliopolitain (cf. p. 51-52 et notes), et sa présence fréquemment attestée sur les cylindres orientaux au-dessus de divinités aussi

l'autre des membres de la triade est malaisé à définir. On a, tour à tour, pensé y reconnaître le dieu-fils[1], Jupiter Héliopolitain[2] ou indifféremment l'un ou l'autre[3]. Cette dernière interprétation, avancée sans discussion par S. Ronzevalle, paraît à première vue séduisante d'autant plus que certains monuments donnent la couronne radiée tant à Jupiter Héliopolitain[4] qu'à Mercure[5]. Cependant, on ne peut la retenir en ce qui concerne Jupiter car la couronne radiée lui est un attribut très accidentel, fruit peut-être de spéculations théologiques tardives, du genre de celles rapportées par Macrobe[6]. Par contre les rayons sont donnés, sans aucune ambiguité, à Mercure sur deux monuments représentant la triade d'Héliopolis[7].

124 Ex-voto de plomb trouvé dans le bassin de décantation de 'Aïn el-Ǧouğ. Pl. XL.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 32; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, pl. LXXXVI.

---

différentes que Rammān, la déesse-mère, Adad, Marduk et d'autres divinités féminines devrait interdire d'y chercher un symbolisme solaire, cf. M. Rostovtzeff, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., III, 1932, p. 119.

[1] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 339.

[2] Cf. R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 82, n. 2 et *Syria*, 17, 1936, p. 91-93.

[3] Cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 131: «Leur symbolisme ne fait, si l'on peut dire, aucune distinction entre Père et fils, et les dévots de Jupiter Héliopolitain en déposant leurs ex-voto dans le sanctuaire, pouvaient y voir l'un ou l'autre, au gré de la pensée qui avait présidé à leur offrande». Ce même savant a cependant, trois ans plus tard, dans son «Jupiter Héliopolitain» reconnu dans nos plombs le dieu-fils (cf. p. 130) auquel il attribue d'ailleurs et le temple rond et le petit temple de Baalbek (*ibid.*, p. 130-131).

[4] Voir les intailles nos. 156, 176, 319 et 324. H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 346, a par conséquent eu tort d'affirmer qu'aucune des images de Jupiter Héliopolitain ne montre trace de rayons. La tête radiée n'est pas le seul élément solaire commun aux deux divinités; c'est ainsi, par exemple, que le griffon, qui est l'un des compagnons du Soleil en Orient, figure sur la gaine de Mercure (autel d'Antioche, no. 170; relief du Palatin, no. 293) et sur celle de Jupiter (Statuette de bronze de Baalbek, no. 32; statuette de Kafr Yasīn, no. 226; statue Garimberti, no. 295). Sur le griffon comme acolyte du Soleil, cf. *infra*, p. 382 et n. 4.

[5] Voir nos. 99-102, 105, 158, 159, 161-163.

[6] Cf. *Sat.*, I, 23, 10s. Cf. *infra*, no. 331.

[7] Cf. nos. 158 et 159.

Il s'agit d'un fil de plomb en forme de croissant aux branches fortement relevées. À l'intérieur de ce croissant et directement posé sur lui, se trouvait probablement un petit disque dont ne subsiste que la moitié inférieure de la bordure striée de façon radiale. Ce motif relèverait du même symbolisme que l'idole précédente [1].

125 Enseigne de plomb, haute de 5 cm, provenant de 'Aïn el-Ǧouǧ. Pl. XLI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31.

Cet ex-voto comporte une douille enchâssée dans une longue plinthe et surmontée d'un arbre conique sur lequel deux animaux affrontés dressent leurs pattes antérieures. L'animal de droite dont ne subsistent que les extrémités des pattes sur la plinthe et sur l'arbre devait être soit un cheval identique à celui de gauche qui est entièrement conservé, soit un taureau comme c'est le cas sur une monnaie de Damas, datant de Trebonianus Gallus [2].

L'arbre représenté est très probablement un cyprès, comme cela ressort de sa forme conique et du parallélisme entre notre enseigne et le motif figuré sur la monnaie damascène. Ce conifère toujours verdoyant que F. Lajard considérait à tort, comme le symbole de la Vénus orientale [3] serait, en Syrie, consacré aux divinités solaires [1]. Cette attribution semble d'ailleurs renforcée par la présence du cheval qu'on a souvent considéré comme un symbole de dieu solaire [2].

---

[1] Les éditeurs y voient une figuration de la lune dans le firmament.

[2] Cf. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia, etc.*, p. 288, no. 30 et pl. XXXV, 6. Cette monnaie montre, en effet, de part et d'autre d'un cyprès deux animaux affrontés: un cheval, à gauche, et un taureau, à droite, levant chacun une patte sur l'arbre. D'autres monnaies de Damas, frappées à l'effigie d'Élagabale, de Philippe le fils et d'Otacilie, figurent un cyprès mais dans un contexte tout différent, cf. H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 102, n. 1.

[3] Cf. F. Lajard, Recherches sur le culte du Cyprès pyramidal, *Mémoires de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, 20, 1854. Cet auteur affirme, en effet, p. 94, que «chez les Assyriens, les Syriens, les Arméniens et les Phéniciens, Vénus fut adorée sous le symbole du cyprès». Mais quelques pages plus loin (p. 107-108), il fait de cet arbre l'emblème ou l'attribut d'un grand nombre de divinités tant masculines que féminines. Voir l'étude critique de cette théorie faite par R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 56, n. 2, et 92-96, et approuvée par F. Cumont, *Syria*, 9, 1928, p. 105. Par contre, W. v. Baudissin, *Studien zur semit. Religionsgeschichte*, Heft II, 1878, p. 192s., est d'accord avec la théorie de Lajard, et M.J. Lagrange, *Études sur les rel. sém.*, 1903, p. 176s., la trouve probable en se basant sur des monnaies d'Aradus frappées

Il faut cependant reconnaître que cet aspect, en ce qui concerne notamment les dieux cavaliers anatoliens et syriens, n'est pas si évident

---

sous Caracalla et où le cyprès figure entre le lion et le taureau affrontés, cf. E. Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, p. 165, pl. XXIV, 22.

[1] Dans la région d'Antioche, le cyprès est en relation avec Apollon, cf. F. Cumont, *ibid.*, p. 106. À Palmyre, le dieu solaire Malakbêl serait né d'un cyprès et c'est cette naissance que figure la quatrième face d'un autel palmyrénien du Musée du Capitole où l'on voit un enfant porteur d'un chevreau émerger du feuillage d'un cyprès dont la partie supérieure est entourée d'une bandelette de consécration, cf. F. Cumont, *ibid.*, p. 101 s.; id., *Religions orientales*, 1929, pl. X; R. du Mesnil du Buisson, *Tessères et monnaies de Palmyre*, 1962, p. 116-121 et fig. 70-73, qui identifie l'animal comme un chevreau ou comme un bouc; H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 102, fig. 6. Sur un autre monument du même musée, Aglibôl et Malakbêl se serrent la main devant un cyprès, cf. F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, pl. IX, 2; H. Seyrig, *Syria*, 18, 1937, p. 201, pl. XXXI. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 95, a tort de ne pas reconnaître un cyprès dans cet arbre très semblable au nôtre. C'est d'ailleurs nettement un cyprès qui figure à côté des autels d'Aglibôl et de Malakbêl sur une tessère de Palmyre, cf. H. Ingholt et *alii*, *Rec. des tessères de Palmyre*, no. 162. Une autre tessère palmyrénienne met le cyprès en rapport avec un dieu radié, cf. Ch. Dunant, *Syria*, 36, 1959, p. 104, no. 6 et pl. XIV. Pour R. Dussaud, le cyprès n'est ni une représentation symbolique de la Vénus orientale, ni un symbole du dieu solaire, mais tout simplement une sorte de *meta* céleste (*op. cit.*, p. 96). À Aradus, cet arbre serait le symbole d'un dieu-fils assimilé au Soleil, cf. H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 359, qui invoque le témoignage des monnaies de la ville frappées sous Élagabale, où le cyprès est flanqué d'un taureau et d'un lion (cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 49, no. 383 s.), et celui du relief sculpté sur l'enceinte du sanctuaire de Zeus à Baetocécé, le haut-lieu d'Aradus, où cependant le taureau manque au groupe (cf. D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, 1938, p. 67, fig. 93).

[2] Cf. W. v. Baudissin, *Herzog-Hauck's Realencyklopädie*, 18, 1906, s.v. *Sonne*, p. 518-519. En Assyrie, Šamaš a le cheval pour monture sur la stèle d'Asaraddon trouvée à Til-Barsib (cf. F. Thureau-Dangin et M. Dunand, *Til-Barsib*, p. 152 et pl. XII), et vraisemblablement sur le relief de Maltaï (cf. *infra*, p. 138). En Perse, le cheval était un animal solaire, cf. J.G. Frazer, *The Worship of Nature*, I, 1926, p. 455 s.; A. Roes, *Greek Geometric Art, its Symbolism and its Origin*, 1933, p. 37 s. et *passim*. En Grèce, les Spartiates sacrifiaient des chevaux à Hélios sur le Mont Taygète, cf. J.G. Frazer, *op. cit.*, p. 476. De nombreux monuments sud-arabiques font du cheval un attribut de divinité solaire, cf. A. Grohmann, *Denkschr. d. Akad. d. Wiss. in Wien*, 58, I, 1914, p. 70-71. Voir également E. Will, *Le relief cultuel gréco-romain*, 1955, p. 110, n. 2.

et déterminant qu'on le croit[1]. D'après un rituel religieux assyrien, le cheval était en rapport tant avec Šamaš qu'avec Adad[2] et son sacrifice semble lié, dans l'Antiquité, aux rituels de fertilité[3].

On a reconnu dans notre enseigne au cheval et au cyprès un ex-voto dédié à Mercure Héliopolitain[4]. Cette hypothèse paraît vraisemblable, si l'on considère l'aspect solaire revêtu sur certains monuments par le dieu-fils[5]. Le témoignage du relief rupestre de Maltaï, au Nord de Mossoul, peut être très instructif à cet égard[6]. Sur ce relief, une procession de sept dieux montés sur des animaux s'avance vers la gauche, accueillie et suivie par le roi d'Assyrie.

---

[1] Cf. E. Will, *op. cit.*, p. 106-112, qui lie, à juste titre, le type du dieu cavalier non au caractère solaire du dieu ou de sa monture, mais à la place qu'occupe le cheval dans une civilisation donnée. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 52-58, a consacré une étude au «dieu solaire cavalier» en Syrie; cf. également F. Cumont, *Syria*, 10, 1929, p. 33 et S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 29 s.; 56 s. et pl. VI; XVI, 3; XVII, 1 et 2. Parmi les exemples invoqués par ces auteurs, on doit admettre avec E. Will (*op. cit.*, p. 106-107) que seul le cavalier sur le relief de Ferzol, dont la tête est entourée de sept rayons et qui tient un globe dans la main (cf. R. Dussaud, *op. cit.*, p. 53 s. et fig. 16; S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 29 s. et pl. VI, où l'on distingue très nettement les rayons; cf. aussi *infra*, p. 468 s.) peut être qualifié de solaire. Par contre, on ne peut souscrire à l'affirmation catégorique de S. Ronzevalle (*op. cit.*, p. 58) sur le caractère solaire de tous les dieux cavaliers figurés à l'époque romaine sur les monuments de la Syrie centrale et de la Syrie du Nord, et l'épithète de «solaire» qu'il accole à la chevelure de l'un de ces dieux cavaliers (*ibid.*, p. 59 et pl. XVI, 3: relief de basalte de Ḫirbet Hamâm au Musée de Damas) est pour le moins fantaisiste.

[2] Cf. E. Ebeling, *Keilschrifttexte aus Assur religiösen Inhalts*, Heft VI, 1920, no. 218a, cité par H. Gressmann, *Altorient. Texte und Bilder zum Alten Testament*, I, 1926, p. 323.

[3] Cf. H.M. Hubbell, Horse Sacrifice in Antiquity, *Yale Class. Studies*, I, 1928, p. 181 s., qui tend à considérer le cheval comme un symbole de fertilité en se référant notamment au passage de l'*Énéide* (I, 441-445) concernant le choix du site de Carthage par les Tyriens, et à un texte de Polybe, XII, 4b, relatif au sacrifice connu comme le cheval d'octobre.

[4] Cf. B. Schulz et H. Winnefeld, *l.l.*

[5] Voir *supra*, p. 135 et notes où j'ai signalé que cet aspect solaire est partagé également par Jupiter Héliopolitain.

[6] Sur ce relief, cf. O. Puchstein, *Pseudohethitische Kunst*, p. 17; F. Thureau-Dangin, *Rev. d'Assyr.*, 21, 1924, p. 185-197; W. Bachman, *Felsreliefs in Assyrien*, Leipzig, 1927, p. 24-26 et pl. XXVII; H. Gressmann, *Altorient. Texte u. Bilder*, no. 335; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, pl. XXIX, 2.

Le cinquième dieu, qui a le cheval pour monture, a été identifié avec Šamaš par F. Thureau-Dangin [1], avec Nébo, le dieu de la planète Mercure, par O. Puchstein qui regardait la procession comme représentant successivement les sept divinités de la semaine. Quand on sait que Nébo, qui est le fils du dieu du ciel Marduk, était généralement assimilé, en Syrie, au dieu solaire Apollon [2], dont nous avons déjà signalé la relation avec le cyprès, il importe peu, dans le cas présent, de savoir à qui appartient au juste le cheval de Maltaï. Quoi qu'il en soit, le rapprochement avec Šamaš, Nébo-Apollon ou Malakbêl [3] fait baigner notre enseigne dans le même symbolisme solaire et céleste que nous avons relevé dans les deux idoles précédentes.

126 Figurine de plomb. Pl. XLI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 126; H. Seyrig, *op. cit.*, p. 325 et pl. LXXXIV, 4; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 82.

Cette figurine grossièrement modelée, représente un dieu nu, de face, faisant une grande enjambée vers la gauche. Il porte une grappe de raisin dans la main droite abaissée, et retient, de la gauche, un panier posé sur l'épaule. Ces attributs font de notre dieu un

---

[1] Voir la note précédente.

[2] Ainsi à Hiérapolis, cf. J. Bidez et F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, 1938, p. 94 s., qui citent un passage du Pseudo-Méliton de Sardes, dans W. Cureton, *Spicilegium syriacum*, p. 25, l. 12-15. C'est à ce Nébo, confondu par le Pseudo-Méliton avec Orphée parce qu'il avait été assimilé à Apollon lyricine, qu'appartiennent probablement les chevaux sacrés que Lucien a vus dans la cour du temple d'Hiérapolis, cf. *De Dea Syria*, 41. — À Doura-Europos, cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 200-201. Une statuette de gypse trouvée dans le temple de Gaddé à Doura et conservée au Musée de Yale représente en Apollon lyricine le dieu Nébo que nomme une inscription palmyrénienne gravée au-dessous, cf. *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep. VII et VIII, 1934-1935, p. 266 et pl. XXXVI, 1. — À Palmyre, cf. J. Février, *La religion des Palmyréniens*, 1931, p. 97 s.; H. Seyrig, *Syria*, 20, 1939, p. 304, n. 1; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 285 s. et fig. 176, 1, 2 et 3; R. A. Stucky, Figures Apolliniennes grecques sur des tessères palmyréniennes, dans *Syria*, 48, 1971, p. 135-141, fig. 2. G. Hoffmann, *CIL*, III, 7280, et *Zeitschr. f. Assyriologie*, 11, 1896, p. 263 s., identifie ce Nébo-Apollon à Mercure Héliopolitain.

[3] Cf. *supra*, p. 137, n. 1.

Dionysos ou plutôt un Dionysos assimilé au dieu-fils[1]. Cette identité Dionysos-Hermès, défendue avec raison par S. Ronzevalle grâce à des monuments coelésyriens secondaires, mais pertinents[2], trouve d'ailleurs sa confirmation éclatante dans la décoration bachique du petit temple, et notamment dans l'ornementation des piédroits de la porte où H. Seyrig a reconnu une Ménade allaitant un enfant[3], dans la frise en relief située à l'extérieur de la cella, à droite de l'entrée, et figurant un cortège bachique sacrificiel et de triomphe[4], et dans les bas-reliefs qui décorent les deux socles de part et d'autre de l'escalier menant au saint des saints et qui représentent, selon Ch. Picard, deux épisodes du mythe de Dionysos: à gauche, la légende d'Ambrosia transformée en vigne, à droite, celle du châtiment de Lycurgue[5]. Cette décoration sculptée prouve donc la contamination du culte héliopolitain par la religion dionysiaque[6]. Une telle contamination s'observe également ailleurs en Syrie et en Arabie où de nombreuses divinités ont été identifiées à Dionysos[7].

127 Idole de plomb haute de 7,5 cm. Elle fut acquise d'un paysan qui l'a probablement trouvée dans la conduite de 'Aïn el-Ğouğ. Pl. XLI.

B. Schulz et H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 31; H. Seyrig, *op. cit.*, p. 325, et pl. LXXXIV, 6; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 82.

Cette figurine représente, sous une forme assez grossière, un Satyre vêtu d'une peau de bête nouée autour du cou et enveloppant l'épaule et le bras gauche. Il tient de la main gauche un thyrse appuyé sur l'épaule[1]. Ce compagnon de Dionysos confirme, par sa présence dans la conduite de 'Aïn el-Ǧouǧ, le lien que nous avons évoqué à propos de l'idole précédente, entre le culte dionysiaque et celui de la triade héliopolitaine.

---

[1] Le Mercure que nous avons reconnu dans la figurine no. 116 porte également un panier sur l'épaule gauche.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 37-38, pl. XI, 1, 42-43, 46-47, pl. XV et 48-50.

[3] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 319-320, fig. 1. Sur le décor des piédroits, cf. *Baalbek*, II, p. 64 s. et pl. 51-52.

[4] Voir no. 103.

[5] Cf. no. 104.

[6] Voir à ce sujet, les remarques pénétrantes de H. Seyrig dans *Syria*, 10, 1929, p. 318-325.

[7] Cf. D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 63, et surtout A. Bruhl, *Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde Romain*, 1953, p. 256-260.

128 Cippe découronné trouvé avec les restes d'un monoptère dans la source de 'Aïn el-Ǧouǧ. Sur le dé, large de 42 cm, inscription mutilée.

B. Schulz et H. Winnefeld, *Baalbek*, I, p. 29; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 175, no. 2895.

DH ///////
ЄPMOY /

J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*, reconnaît dans Ἑρμοῦ le nom du dieu Hermès. Sans exclure cette possibilité, j'y verrais volontiers un patronyme: Ἑρμῆς est, en effet, bien attesté comme nom d'homme en Syrie et ailleurs[2].

'AÏN-ḤOUŠBAY

129 Inscription gravée sur la face antérieure d'une arcade, voûtée à plein cintre, abritant une source à 'Aïn-Ḥoušbay[3]. La construction est en bel appareil et repose sur une assise massive qui déborde vers l'intérieur ménageant ainsi une banquette au fond et sur les deux côtés.

---

[1] H. Seyrig, *op. cit.*, pl. LXXXIV, 6, définit cette idole comme un «dieu à la palme».

[2] Cf. *infra*, no. 229. On le trouve comme nom de sculpteur gravé sur la plinthe d'un buste de Luna, provenant probablement de Naḥlé et conservé à l'Hôtel Palmyra à Baalbek. Cf. en dernier lieu J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 173, no. 2891 et pl. XLI. Pour d'autres exemples syriens, cf. R. Mouterde, *IGLS*, 194, 6; 1070, 11; 1671; 2022; R. du Mesnil du Buisson, *MUSJ*, 36, 1959, no. 89. En dehors de la Syrie, voir, par exemple, *IGR*, I, 225 et 644; III, 36 et 541; IV, 244, 333 et 665. On le rencontre également sous la forme Μερκούριος, transcrite du latin, cf. pour Baalbek, mes nos. 8 et 15.

[3] Ce village dont le nom est parfois transcrit Abou Ḥoušbay ou Abou Ḥašbé ou même Heichbaiyeh, est situé sur le flanc oriental du Liban, au Sud-Ouest de Baalbek, près de Beit Šāma. Sur le site antique, voir A. Kuschke, Beiträge zur Siedlungsgeschichte des Bikā', dans *ZDPV*, 1954, p. 120-122, qui cite notre inscription en signalant qu'elle est devenue illisible. M. Weippert, Die Nomadenquelle. Ein Beitrag zur Topographie der Biqa' im 2. Jahrtausend v. Chr., dans *Festschrift für Kurt Galling*, 1970, p. 271 et n. 47 et 48, identifie Tell Ḥašbe (ou Houšbay) avec la Hašabu des textes égyptiens.

Cl. R. Conder, *Pal. Expl. Quart.*, 1882, p. 231; M. Jullien, *Les Missions Catholiques*, Lyon, 1894, p. 349; Th. Mommsen, *CIL*, III, 13607; H. Lucas et M. von Oppenheim, Inschriften aus Syrien, Mesopotamien und Kleinasien, dans *Byz. Zeitschr.*, 14, 1905, p. 19 no. 2, fig. 13, et p. 755; Ch. Clermont-Ganneau, *Byz. Zeitschr.*, 15, 1906, p. 279 = *Rec. d'arch. or.*, VII, p. 218; L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 286, no. 75 et pl. III, 5 (croquis de R. de Bernoville); H. Winnefeld, *Baalbek* I, p. 32; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 193, no. 2923.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) Q̣(uintus) Baẹbius Rufus – – –

Cl. R. Conder lisait: *IOMHORAP DEVRVEVS*; M. Jullien, suivi par Th. Mommsen, lisait *IOMH ɕ Barbius Rufus*; M. von Oppenheim: *OMHOBA*, puis lettre carrée surmontée d'une croix, BΓV, lettre carrée surmontée d'une croix, *RVFVS*; sur photographie, H. Lucas lit: *IOM HORA//V/RVFVS* et restitue *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Hora-*[*ti*]*u*[*s*]*(?) Rufus*; cet auteur, *l.l.*, p. 755, adopte ensuite la lecture de M. Jullien, d'après le *CIL*; Ch. Clermont-Ganneau introduit le prénom du personnage, mais hésite entre *Q(uintus) et C(aius)*. R. de Bernoville, *apud* L. Jalabert, *l.l.*, est seul à lire après *RVFVS* les deux lettres *IB* précédées d'une lacune de deux ou trois lettres. Partant de cette lecture, J.-P. Rey-Coquais restitue après *Rufus*, [*v(otum) s(olvit) l*]*ib(enter)*. Cette restitution n'est cependant pas assurée; L. Jalabert voit dans la dernière lettre un *T.* et restitue [*fec*]*it*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Quintus Baebius Rufus – – – –»

Quintus Baebius Rufus est connu par une dédicace de Baalbek à la même divinité[1] et l'on peut supposer qu'il s'agit du même personnage, ou de l'un de ses ascendants ou descendants. On a voulu déduire de cette dédicace ainsi que des monuments héliopolitains de 'Aïn el-Ğouğ l'existence d'une relation étroite entre Jupiter Héliopolitain et les sources[1].

---

[1] Cf. *supra*, no. 21. — se basant sur l'appartenance à la même *gens* des deux frères *Baebi Gaius et Gemellus* qui sont les auteurs d'une dédicace de Gdīta à *Juno Regina* (*IGLS*, VI, p. 220-221, no. 2964), R. Dussaud, *PW*, 7, 1912, s.v. *Heliopolitanus*, col. 54, voit dans cette déesse la Vénus Héliopolitaine. Une telle identification me paraît d'autant plus fragile qu'aucun texte ne donne le nom de Junon à la déesse parèdre de Baalbek. Par contre, plusieurs dédicaces s'adressent à *Juno Regina* à Deir el-Qal'a (cf. *CIL*, III, 159, 6674-6675, 6676 = 12096, 14391; *Rev. arch.*, 1903, II, p. 29s.; *MFO*, 1, 1906, p. 184, no. 50) et il est possible que la dédicace de Ğdīta (cf. aussi *IGLS*, VI, p. 221-222, no. 2965) honore la même déesse.

BEŠOUĀT

130 Petit cippe de calcaire, mouluré et à base carrée, trouvé au hameau de Bešouāt, près de Deir el-Aḥmar, à une vingtaine de kilomètres environ au Nord-Nord-Ouest de Baalbek. Haut.: 13,5 cm; larg. et ép.: 10,5 cm. La face supérieure est taillée en cuvette et percée, au milieu, d'un trou de 13 mm de diamètre, destiné à recevoir une tige métallique, peut-être celle d'un brûle-encens. La cuvette est soutenue par un merlon à degrés couronnant, sur chaque face, le centre de la corniche. Le dé est orné de figures sur les quatre faces. Pl. XLII-XLIII.

Musée de Beyrouth.

H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 132-133, pl. VI.

Ce cippe porte, sur trois de ses faces, l'image de la triade héliopolitaine. Jupiter se présente debout sur un socle, flanqué de deux taureaux mutilés, de face. Sa gaine est divisée en six compartiments carrés, répartis sur trois registres et profondément creusés. Les compartiments des registres supérieur et inférieur sont meublés chacun d'une rosette à quatre pétales; ceux du registre médian renferment chacun une étoile à huit rais. Deux colliers ou guirlandes s'étalent sur la poitrine. Le dieu brandit le fouet de la main droite levée et tient l'épi de la main gauche. Son visage est encadré par une chevelure abondante tombant en boucles sur les épaules, et son calathos est particulièrement haut et évasé.

---

[1] Cf. H. Winnefeld, *l.l.* J.T. Milik, *Biblica*, 48 fasc. 4, 1967, p. 595, s.v. *Hélioupolis*, et *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 433, explique le nom de Baalbek comme étant *Ba'lnubäk*, «Baal de Source». -- Le μέγιστος Ζεύς adoré probablement dans le temple du village antique de Αἰνκανία, «source des roseaux», près du village actuel de Ḥammāra dans l'Antiliban (cf. en dernier lieu J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2986, p. 234-235) n'est pas le Zeus d'Héliopolis; il serait d'ailleurs surprenant qu'il le soit, car la Béqa' méridionale n'a jusqu'ici fourni aucun témoignage du culte de Jupiter Héliopolitain.

Vénus Héliopolitaine figurée sur la face latérale droite est assise, comme d'habitude, sur un siège, flanquée de ses deux sphinx. Elle est coiffée d'un calathos haut et évasé, posé au-dessus d'un ample voile qui enveloppe toute l'idole. Sa main droite levée faisait sans doute le geste de bénédiction; la gauche tenait probablement un épi.

La face latérale gauche est occupée par le simulacre du dieu-fils en forme de terme coiffé d'un calathos évasé. Cette face a beaucoup souffert, et la mutilation a particulièrement atteint les animaux qui flanquaient certainement le dieu[1], au point de faire croire à leur absence[2].

La face postérieure représente Bacchus nu, de face, le visage imberbe et la tête nue. Ce dieu est reconnaissable au thyrse sur lequel il s'appuie de la main gauche et à la grappe de raisin qu'il tient de la droite abaissée au-dessus d'un bloc indistinct. La présence, sur notre autel, de l'image de Bacchus confirme la contamination, maintes fois constatée, du culte héliopolitain par celui de ce dieu mourant et renaissant[3].

BTED'I

131 Petit autel votif de calcaire, mouluré et à base carrée, trouvé à Bted'i[4], village situé entre Šlīfa et Deir el-Aḥmar. Sur le lit supérieur est réservée, en saillie, une large cavité ronde en forme d'assiette. Hauteur: 29 cm; largeur de la base: 18 cm. Inscription sur les quatre tranches de la corniche, commençant par la face principale et tournant de droite à gauche, et sur la face antérieure et la face latérale droite de la plinthe. Sur trois faces du dé, bustes en relief. Pl. XLIV-XLV.

Musée de Beyrouth. No. d'inv. 2607.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 91-95, fig. 4 (*Ann. ép.*, 1939, no. 71); R. Mouterde, *MUSJ*, 22, 1939, p. 160; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 54 et 59, fig. 10; H. Seyrig, *Syria*, 31, 1954, p. 86; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 184-185, no. 2910, pl. XLIII et XLIV.

---

[1] On aperçoit des vestiges informes de part et d'autre du bas de l'idole. En tout cas, la base de celle-ci déborde amplement la largeur du terme et cette surface est presque équivalente à celle qui, sur la face de la déesse, supporte les deux sphinx.

[2] H. Seyrig, *l.l.*, écrit en effet: «animaux apparemment absents».

[3] Sur cette question, voir *supra*, p. 139-140.

[4] Le nom de cette localité est Bted'i et non Bted'el comme on l'a écrit, à tort, jusqu'ici.

Inscription

––– νιος Φλάουος V –––
[ὑ]πὲρ ἰδίας σωτηρίας καὶ Κοίν[του?] –––
[Β]ε[ρ]ύλλης(?) κὲ ΥΟΙ –––
4 ––– ΙΟΥ καὶ Μαρθώνης –––
[κ]ὲ Οὐιτελλία[ς] –––
... Ἡλιοπολίτῃ ἀνέ(θηκεν)

La lecture [Β]ε[ρ]ύλλης est due à R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, *l.l.*

«..... Flavius ...., pour son propre salut, celui de Quintus(?) ...., de Bérylle(?), de ......, de Marthônè ......, et de Vitellia ..... a dédié (cet autel) à ..... (dieu) d'Héliopolis.»

Cette dédicace s'adresse, sans doute, à Hermès d'Héliopolis dont le buste figure sur la face principale. Βερύλλη, si la restitution est exacte, est le féminin de Βήρυλλος[1], latinisé sous la forme *Beryllus*[2] ou *Berullus*[3]. Ce nom est celui de plusieurs variétés d'émeraudes, le béryl. Marthônè est également un nom féminin[4], attesté plus souvent sous la forme Μαρθοον[5] ou Μαρθων[6] et qui pourrait être la transcription de MRTHWN «Leur Dame»[7].

Reliefs

La face principale de l'autel représente Mercure Héliopolitain drapé d'un manteau agrafé sur l'épaule droite. Son caducée est figuré en léger relief derrière l'épaule gauche. Sur la face latérale gauche est sculpté le buste drapé du Soleil nimbé de sept rayons; sur celle de droite, on voit un buste de la Lune avec le croissant derrière les épaules. Cette déesse semble coiffée d'un polos cylindrique, comme sur un relief de Nīḥa[1].

---

[1] J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1961, no. 810.

[2] Cf. H. Dessau, *ILS*, nos. 5095 et 5128.

[3] *Ibid.*, nos. 3306 et 7900 b.

[4] Cf. R. Mouterde, *Syria*, 6, 1925, p. 361, no. 42: Τύρβων Μαρθώνης. Cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, 1930, p. 73.

[5] Cf. *IGLS*, no. 230 a; IV, no. 1369; V, no. 2558.

[6] Cf. *IGLS*, II, no. 491.

[7] Cf. J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 37 et 97.

La présence de Sol et de Luna aux côtés de Mercure Héliopolitain atteste l'élévation de ce dieu au rang de divinité cosmique au pouvoir absolu et universel[2]. Une telle promotion, accordée au troisième membre de la triade, s'explique difficilement compte tenu du niveau hiérarchique qu'occupe Mercure au sein des divinités d'Héliopolis. D'autres facteurs ont dû intervenir pour faire de ce parèdre mineur grâce au cippe de Bted'i, l'égal de son père dont le couple Sol-Luna orne presque constamment la gaine, intégré ou non aux autres divinités planétaires. Il faut d'abord se rappeler que dans les triades sémitiques de type familial comme celle de Baalbek[3], le dieu-fils était, auprès de ses dévôts, l'image de son père, et partant susceptible de recevoir comme lui, entre autres attributs, ceux de l'universalité et de la toute-puissance[4]. Un autre fait a peut-être joué un rôle dans la représentation de Mercure en cosmocrator: il s'agit de l'identification de cet ancien Baal Coelésyrien avec Bacchus[5] et Adonis[6]. Grâce à cette transformation, le troisième membre de la triade héliopolitaine devint, à Baalbek, le centre du culte mystique et le dieu du renouveau qui, par sa mort et sa résurrection, donne à ses fidèles l'espoir d'une vie future. Comme cet espoir était pour les mystes le bien suprême, il pouvait paraître naturel de donner au dieu qui l'assure, les symboles de la suprématie et de la toute-puissance[1].

---

[1] Cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 117s., pl. III.

[2] Sur une telle interprétation, voir *supra*, p. 51-52. J'incline à interpréter, dans le même sens, le titre d'*Augustus* donné au dieu-fils dans la dédicace de Zellhausen (no. 281); cf. cependant à ce sujet p. 345, n. 3.

[3] Sur les triades en Syrie et en Phénicie, cf. W. v. Baudissin, *Adonis und Esmun*, 1911, p. 15-17 et *passim*, voir index s.v. *Triaden*; H. Seyrig, *Syria*, 37, 1960, p. 247-251. Sur un graffite de Doura-Europos, la triade de Hatra est nommée: *mrn wmrt wbr mryn*, «Notre Seigneur, Notre Dame et le Fils de nos deux Seigneurs», cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 334-336; cf. aussi *ibid.*, p. 359: inscription de Hatra avec une mention semblable.

[4] Cette tendance à la ressemblance entre les deux divinités s'exprime, en outre, clairement par le fait qu'ils possèdent, en commun, un certain nombre de symboles, voir *supra*, p. 135, n. 4, au sujet de la tête radiée et du griffon; y ajouter le lion passant sous l'image de Jupiter (no. 154) et sous celle de Mercure (no. 170) et les motifs d'étoiles et de rosettes qui figurent sur la gaine de Mercure Héliopolitain (nos. 116-118 et 221) comme sur celle de nombreux simulacres de Jupiter.

[5] Cf. *supra*, p. 139-140.

[6] La triple identité Mercure-Bacchus-Adonis a été mise en lumière et défendue avec raison par S. Ronzevalle, cf. *Jup. Hél.*, p. 48s.; 129s. et *passim*. Voir également O. Eißfeldt, *Tempel und Kulte syrischer Städte*, p. 53s.; H. Seyrig, *Syria*, 31, 1954, p. 84s. R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 146, et L. Jalabert, *CRAI*, 1906, p. 103, ont eu tort de ne voir en Mercure Héliopolitain que le dieu romain des routes et du commerce.

DEIR EL-AḤMAR

132 Couronnement d'un cippe quadrangulaire dans les ruines d'un temple romain situé près de l'église de Notre-Dame de la Tour, au lieu dit El-Qabou. Sous des moulures saillantes, larges de 155 cm, inscription, en caractère réguliers, gravée sur un bandeau en retrait brisé à droite. Largeur de l'inscription: 66 cm. Hauteur moyenne des lettres: 6,6 cm. Pl. XLV.

R. Mouterde, *MUSJ*, 36, 1959, p. 65-66, no. 8 (*Ann. ép.*, 1961, p. 58, no. 231); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 184, no. 2909 et pl. XLI.

I(ovi) O(ptimo) ❦ M(aximo) H(eliopolitano) et fani P - - - - -

Entre les lettres *I O M* et *H*, signes séparatifs en forme d'accent circonflexe.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis et de ce sanctuaire, Publius(?) . . »

R. Mouterde lit P à la fin de la ligne[2] et restitue *Publius*, le nom du dédicant. Une telle restitution est possible mais ne peut être assurée. Le temple de Deir el-Aḥmar, localité située à 16 km au Nord-Ouest de Baalbek, appartient selon ce texte à Jupiter Héliopolitain[3].

---

[1] H. Seyrig, *BMB*, I, 1937, p. 94-95, avance une opinion analogue.

[2] J.-P. Rey-Coquais lui attribue à tort la lecture *L*.

[3] S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 479, croyait déjà pouvoir affirmer, un peu hâtivement sans doute, que «tous ces petits temples adossés au Liban et à l'Antiliban furent, à l'époque romaine, comme des succursales du grand sanctuaire de Baalbek». — Ce même auteur, *l.l.*, a publié une dédicace au dieu Hadaranès provenant du même temple. Cf. *CIL*, III, 14385 et en dernier lieu, J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 183-184, no. 2908.

DEIR LABAS

133 Autel anépigraphe provenant de Deir Labas, à l'Est de Karak Nouḥ. Représentations figurées sur trois faces. Aujourd'hui perdu.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 11, no. 2.

D'après S. Ronzevalle qui avait vu cet autel en 1922 à Mo'allaqat-Zaḥlé, on voit un buste masculin sur la face principale, un autre féminin sur la face latérale droite. Le troisième buste sculpté sur la face latérale gauche a subi de fortes détériorations pour être reconnaissable. Ronzevalle conclut cette description peu suggestive par l'attribution de l'autel à la triade héliopolitaine. Cette attribution ne serait toutefois pas impossible car Deir Labas a déjà fourni une dédicace à Jupiter Héliopolitain[1].

134 Autel de calcaire blanc, découvert à Deir Labas. Dimensions en cm, hauteur: 137; largeur au dé: 58; largeur à la plinthe: 73. Inscription sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 7 cm; lignes 2 à 4: de 5 à 6,5 cm. Les mots sont séparés par des signes en forme de petit V oblique à la ligne 1, par des feuilles de lierre aux lignes 3 et 4. Pl. XLVI.

S. Ronzevalle et R. Mouterde, *Al-Machriq*, 21, 1923, p. 40-41, fig. 3 (*Ann. ép.*, 1923, p. 1); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 213-214, no. 2952 et pl. LIV.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
pro salute dominoṛ(um)
Callistus et Apollo-
4 nius v(otum) s(olverunt)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, pour le salut de leurs maîtres, Callistus et Apollonius ont accompli leur vœu.»

Les dédicants Callistus et Apollonius sont deux esclaves.

DOURIS

135 Stèle de calcaire, trouvée à Douris par M. Sassine Noujaim et conservée dans sa maison. La face antérieure est ornée d'une figure en bas-relief; le revers garde des traces de ciment, ce qui laisse supposer que la stèle était encastrée dans une paroi. Dimensions en cm, hauteur de la stèle: 44; largeur: 34; épaisseur: 14; hauteur de la figure: 38; épaisseur du relief: 4. Pl. XLVI.

---

[1] Voir le numéro suivant.

Inédit.

Le bas-relief, de travail rustique, figure Mercure, debout, de face, tenant une énorme bourse de la main droite et un caducée de la gauche. Son visage mutilé est encadré d'une abondante chevelure. Le dieu se présente nu sauf d'une chlamyde qui, rejetée sur l'épaule gauche, s'enroule autour du bras avant de flotter.

Cette stèle voisinait avec une autre de même type mais fortement mutilée, représentant Hercule debout, avec une massue dans la main droite abaissée et un objet indistinct dans la gauche. Sans spéculer sur le sens du groupement de ces deux divinités auxquelles s'ajoutaient, peut-être, bien d'autres[1], il y a lieu de penser que le Mercure de Douris, localité située au voisinage immédiat de Baalbek, n'est autre que le parèdre mineur de la triade[2].

FĪKÉ

136 Autel octogonal, mouluré, en calcaire, exhumé vers 1930 à Fīké, village situé sur le versant occidental de l'Antiliban, à peu de distance et au Sud de Ras Baalbek[3]. Son couronnement est ébréché et sa base repose sur huit pattes de lion dont ne subsistent que deux et une partie du troisième. La face supérieure est taillée en cuvette de 10 cm de diamètre. Bas-reliefs mal conservés sur les huit faces du dé. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 40; hauteur moyenne des figures: 15; épaisseur max. des reliefs: 3. Pl. XLVII-L.

Couvent des Pères Paulistes à Ḥarīṣa[4].

---

[1] Notre ignorance des circonstances de trouvaille, n'autorise guère que des conjectures à ce sujet.

[2] Mercure Héliopolitain apparaît fréquemment, comme ici, sous un aspect gréco-romain, cf. nos. 6, 10, 91-94, 119-121, 131, 138, 140, 141, 180 et 219(?).

[3] Cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 406, carte VI, A, 3.

[4] Je tiens à remercier les Révérends Pères Paulistes de m'avoir aimablement autorisé à étudier et à photographier ce monument.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 87-129, pl. XXVI, 3 et XXVII-XXVIII; F. Cumont, *JHS*, 28, 1938, p. 87-88; F.R. Walton, *AJA*, 1938, p. 435-436; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 45-48, fig. 6 et 7; H. Stern, *Le calendrier de 354*, 1953, p. 173-175, pl. XXXII, 3; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 16-18, fig. 1 et 2; Z. Kadar, *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte in Ungarn*, 1962, p. 10.

Cet autel porte, sur ses huit faces, les images de huit divinités parmi lesquelles on reconnaît, côte à côte, les membres de la triade héliopolitaine. Dans l'étude de ces divinités, nous suivons, pour la commodité du lecteur, la numérotation adoptée par S. Ronzevalle sans que cela implique une adhésion de notre part aux groupements proposés et défendus par cet auteur et sans préjuger de l'ordre de lecture que nous croyons devoir s'imposer.

La face 1 représente Luna, le croissant aux épaules, debout sur un petit socle, le pied gauche légèrement relevé, celui de droite portant le poids du corps; elle est vêtue d'une longue tunique sans manches qui s'ouvre sur la jambe gauche. La déesse saisit de la main gauche abaissée un long attribut posé obliquement sur le torse et qui se redresse et s'élargit à partir de l'endroit où il est tenu par la main droite levée à hauteur de l'épaule. Cet objet est une longue palme reconnaissable à sa forme courbe, à sa nervure médiane, à la largeur et à la relative longueur de la partie feuillue[1]. Son association avec Luna peut surprendre, à première vue, mais elle n'est pas inconnue et notamment sur des monuments funéraires d'époque romaine[2]. Dans l'imagerie de l'Orient ancien, son lieu d'origine, où elle est naturellement très fréquemment attestée, la palme est un emblème de fécondité[3] et c'est, peut-être, ce symbolisme qu'elle revêt dans les mains de la déesse lunaire.

La face 2 montre Sol, debout sur une petite plinthe, le visage imberbe et la tête nimbée de huit rayons, quatre de chaque côté; son corps nu dessine un rythme «praxitélien» avec la jambe gauche comme «Standbein» et la droite comme «Spielbein». Le dieu a les deux, mains abaissées, celle de droite tenant un court bâton, celle de gauche un cercle[1]. Ces deux attributs marquent ici la souveraineté du Soleil, comme c'est le cas dans le monde assyro-babylonien où, depuis une haute antiquité, ils étaient conçus comme les insignes de la royauté de Shamash qui les tenait cependant réunis dans une seule main[2].

---

[1] Dans ce sens, S. Ronzevalle, *l.l.*, p. 90-91; *contra*, mais à tort, R. Dussaud, *l.l.*, suivi par H. Stern, *l.l.*

[2] Cf. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 219 et 238-239.

[3] C'est ainsi que l'interprète H. Danthine dans son ouvrage *Le palmier-dattier dans l'iconographie de l'Asie Occidentale ancienne*, Paris, 1938.

Sur la face 3, on voit Kronos-Saturne, debout, de face, tenant dans la main gauche une grande harpé à cran appuyée sur l'épaule[3]; l'autre main porte un objet rond, mutilé, probablement un globe[4]. Le costume du dieu — tunique talaire et manteau découvrant la moitié droite de la poitrine — lui donne une apparence féminine qui a tôt fait de le prendre pour une déesse: «Némésis syrienne de type insolite» avec harpé et globe pour S. Ronzevalle[5], Aphrodite tenant une corne d'abondance pour R. Dussaud[6], la même déesse avec corne d'abondance et pomme pour R. Mouterde[7]. Mais comme l'a rappelé, à juste titre, F. Cumont[1], Kronos-Saturne, identifié par une inscription, porte un costume identique sur un bracelet d'or syrien[2].

---

[1] H. Stern, *op. cit.*, p. 173, prend les deux emblèmes pour un fouet et un globe. Si l'objet de la main droite est bien un fouet, on conçoit mal qu'il soit tenu abaissé par Hélios et d'autre part on ne voit nulle trace de mèche. Quant à l'attribut de la main gauche, l'examen attentif de la pierre ne laisse aucun doute sur sa forme: cercle ou anneau.

[2] Cf. E. Dhorme, *Les religions de Babylonie et d'Assyrie*, 1948, p. 62. Parmi les nombreuses représentations de Shamash avec le cercle et le bâton, citons la stèle de Hammourabi au Louvre (belle reproduction dans H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, 1954, pl. 65), une peinture murale dans la salle du trône du palais de Sargon à Khorsabad (cf. G. Loud, *Khorsabad* II, Chicago, 1938, pl. 89), la tablette de pierre inscrite de Nabū-apla-iddīn datant de la première moitié du IX^{e} siècle et conservée au British Museum (cf. L. W. King, *Boundary Stones*, pl. 98, et *A Guide to the Babyl. and Assyr. Antiquities*, *British Museum*, 3^{e} éd., p. 70 et pl. XXVI; H. Frankfort, *op. cit.*, pl. 121), et le relief rupestre de Maltaï (références *supra*, p. 138, n. 6). Il va sans dire que les souverains aussi tenaient dans la main ces insignes du pouvoir royal; c'est ainsi qu'apparaît l'un des successeurs de Téglathphalassar I (vers 1110 av. J.-C.) recevant l'hommage de ses vassaux sur le sommet d'une obélisque de granit au British Museum (cf. H. Frankfort, *op. cit.*, p. 66, pl. 73 A).

[3] La harpé est généralement tenue par la main droite, mais les exceptions à cette règle ne sont pas rares, cf. p. 262, n. 2.

[4] H. Stern, *l.l.*, parle d'une patère.

[5] Cf. *Jup. Hél.*, p. 96.

[6] Cf. *Syria*, 23, 1942-1943, p. 45 et 47.

[7] Cf. *MUSJ*, 27, 1947-1948, p. 325.

La face 4 montre Vénus Héliopolitaine sous son aspect habituel: assise sur un siège, les pieds posés sur un tabouret, flanquée de deux sphinx, sans doute femelles[3], et abritée sous un voile ample et épais, de forme ogivale, surmonté d'un calathos très évasé; elle est vêtue d'un chiton serré par une ceinture sous les seins et d'un manteau couvrant les jambes et creusé de larges plis; les mains sont mutilées, mais il ne fait pas de doute que, de la main droite levée, la déesse faisait le geste de bénédiction et tenait, de l'autre main, le traditionnel bouquet d'épis dont on ne voit plus qu'une masse informe.

La face 5 est occupée par l'image de Jupiter Héliopolitain figuré à mi-corps, de face, au-dessus d'un socle flanqué de deux taureaux et dont la face antérieure est ornée d'une façade de temple à quatre colonnes[4]. Le dieu porte un calathos haut et très évasé; il lève le bras droit pour brandir le fouet; son bras gauche est brisé et la mutilation a complètement défiguré la tête, la gaine et son décor. Il faut cependant signaler l'existence au-dessus du fronton d'un motif très peu distinct dans lequel le Père Ronzevalle a cru reconnaître deux paires superposées d'*uraei*, avec un petit disque central[5], alors qu'il m'a paru être une tête radiée dont on distingue encore trois rayons; c'est dire l'état d'extrême détérioration de la pierre à cet endroit où l'on s'attend à trouver le masque de lion. C'est pour ce symbole, en tout cas, qu'il faut, à mon avis, opter en dépit des apparences.

---

[1] Cf. *JHS*, 28, 1938, p. 87.

[2] Cf. A. de Witte, *Gazette archéologique*, 1877, pl. 8, no. 5; E. Maass, *Die Tagesgötter*, 1902, p. 241, fig. 27; W. Roscher dans *Roscher's Lexikon*, III, 1905, s.v. *Planeten und Planetengötter*, col. 2538, fig. 1.

[3] Cf. *supra*, p. 97. S. Ronzevalle, *l.l.*, p. 102, reconnaît dans ces animaux des lions. Cette identification doit, naturellement, être abandonnée d'autant plus qu'elle est basée sur des considérations formelles (les têtes et le poitrail des animaux ne sont pas assez larges) inexactes.

[4] Sur la fréquence de ce motif architectural et son interprétation, voir *supra*, p. 125.

[5] Cf. *Jup. Hél.*, p. 117.

Sur la face 6 apparaît Mercure Héliopolitain, coiffé d'un calathos qui ne se distingue en rien de celui de ses deux parèdres[1]. Il est figuré debout, les pieds posés sur un socle cubique orné d'une étoile à huit rais[2] et flanqué de deux petits quadrupèdes que la mutilation empêche d'identifier, mais qui, par analogie avec d'autres images mieux conservées[1] ne peuvent être que des béliers, les compagnons habituels du parèdre mineur d'Héliopolis. Le dieu se présente sous un aspect inconnu jusqu'ici: son corps est emmailloté et enfoncé jusqu'au cou dans une sorte de bière-berceau dont on distingue très nettement la bordure latérale droite. De ses langes on ne voit que les deux derniers tours juste au-dessus des pieds, le reste du coprs étant couvert de motifs symboliques qui sont de bas en haut: une rosace à quatre pétales, une grosse grappe de raisin dont le pédoncule passe entre deux fruits difficiles à déterminer, peut-être des pommes; enfin une grosse bulle suspendue au collier. La présence des fruits sur le corps divin, à défaut des bras inexistants, n'a rien d'étonnant dans un dieu conçu comme un esprit de la végétation et un symbole des fruits mûrs. Cet aspect agraire du dieu-fils favorise son identification avec Adonis[2] et l'emmaillotement de notre dieu ajoute un trait osirien à cette assimilation[3].

---

[1] S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 119, écrit pourtant: «Au centre du calathos, avec un peu d'attention, on distingue un symbole discoïde ou globulaire décoré de deux lignes croisées». J'avoue avoir longuement examiné l'original sans rien déceler de tel.

[2] Sur l'interprétation de ce symbole, associé parfois à Mercure, voir *supra*, p. 102 et n. 2. On a rapproché cette étoile sous l'effigie du dieu-fils et la façade de temple à quatre colonnes sous l'image de Jupiter des motifs semblables figurés sur les deux petits côtés des sarcophages tyriens en plomb et donné, par suite, à ces derniers monuments une signification héliopolitaine, cf. R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 46 et 73, et surtout O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 174 = *Kleine Shriften*, II, 1963, p. 551-552 et *Beihefte zur Zeitschr. f. d. Alttestamentl. Wiss.*, 103, 1968, p. 124-128, où il écrit: «...also auch bei den auf den Bleisarkophagen angebrachten Motiven der Tempelfront und des Strahlensterns die Deutung auf Jupiter Heliopolitanus und Hermes sehr nahe liegt» (p. 124) et explicite, plus loin (p. 125) sa pensée en affirmant: «so gehören die auf den Schmalseiten angebrachten Motive als Ausdruck des Glaubens, die Seele des in dem Sarkophag liegenden werde durch den Hermes Theopompos zu Jupiter Heliopolitanus als dem obersten Gott geführt werden, doch offenbar besonders eng zusammen». Cette hypothèse paraît, à première vue, séduisante mais ne résiste pas, à mon avis, à deux objections majeures: et d'abord, la cuve entière du sarcophage tyrien en plomb prend l'allure d'un temple et on ne doit pas, par conséquent, en détacher la façade pour en faire un symbole de Jupiter Héliopolitain d'autant plus que cette façade se retrouve sur deux monuments appartenant à Mercure (nos. 117 et 164) et que la structure architecturale des cuves n'est pas propre aux sarcophages de plomb: on la trouve déjà au IV^e^ s. av. J.-C. dans le fameux sarcophage sidonien dit des Pleureuses au Musée d'Istanbul et elle est très fréquente sur les sarcophages de pierre aux II^e^ et III^e^ siècles, et notamment ceux du type de Sidamara, cf. F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, 1942, p. 84 et n. 1, et p. 90, fig. 9 et 10, pl. IV-VI. La deuxième objection a trait à l'absence totale jusqu'ici de documents héliopolitains dans le territoire de Tyr et même dans celui de Sidon, la diffusion des cultes d'Héliopolis ne dépassant guère, dans la moitié Sud du Liban, le voisinage immédiat de Béryte; dans ces conditions, il paraît difficile d'admettre l'existence d'un rapport quelconque entre la façade de temple et l'étoile des sarcophages tyriens en plomb et le culte de la triade héliopolitaine. Le motif de l'étoile sur ces sarcophages s'explique bien mieux par référence aux doctrines eschatologiques diffusées dans l'Empire romain par l'astrologie orientale et qui faisaient des étoiles fixes le séjour des élus. Cf. F. Cumont, *op. cit.*, p. 139 s.; 200. — Dans un autre ordre d'idées, je ne puis guère accepter l'hypothèse de J.-P. Rey-Coquais (*Béryte et Héliopolis*, p. 115), selon laquelle le Mercure des hypogées peints de Tyr (cf. M. Dunand, *BMB*, 18, 1965, p. 25-28, pl. III) et de Massyaf (cf. F. Chapouthier,

La face 7 représente une déesse du type de la Vénus Héliopolitaine, assise et recouverte d'un voile épais et ample surmonté d'un calathos; elle tient de la main gauche un long objet remontant jusqu'à la joue et qui semble être une palme[4]; quant au geste de la main droite, il est indistinct et l'état de dégradation de la pierre est tel qu'il est, pour le moins, particulièrement hasardeux de supposer, comme le fait S. Ronzevalle, l'existence sur le torse d'une pomme et d'une grappe de raisin. Au-dessus du calathos est posée une énorme tête léonine dont l'association avec la déesse et l'identification de celle-ci ont suscité diverses hypothèses qui ne me paraissent guère satisfaisantes. La première, avancée par S. Ronzevalle[5] et admise par R. Dussaud[6]

Syria, 31, 1954, p. 177-211) est celui d'Héliopolis qu'il considère de ce fait et inopinément «surtout comme un dieu conducteur des âmes».

[1] Voir, par exemple, nos. 116, 144 et 164; cf. aussi no. 90.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 48 s. et *passim*. La nature agraire d'Adonis est esquissée par W. Atallah (*Adonis dans la littérature et l'art grecs*, 1966, p. 320 s.) à la lumière de textes d'auteurs grecs et latins.

[3] Sur les rapports entre Adonis et Osiris, voir R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 42, 1933, p. 31-56.

[4] C'est aussi l'avis de S. Ronzevalle, *l.l.*, p. 122.

[5] Cf. *Jup. Hél.*, p. 124-127.

[6] Cf. *Syria*, 23, 1942-1943, p. 46-47.

et R. Mouterde[1], voit dans les figurations de Mercure, de la déesse et de la tête de lion, une triade qui correspond aux trois divinités honorées par la dédicace de Kefr Nébo: Σειμίῳ καὶ Συμβετύλῳ καὶ Λέοντι θεοῖς πατρώοις[2], Mercure étant Simios, la déesse «celle qui partage son bétyle», et le masque léonin, le dieu Lion. Malgré son aspect séduisant, cette hypothèse ne peut être acceptée car le Lion, le parèdre mineur de cette triade, n'occupe pas, à lui seul, un pan de notre autel comme il convient, mais apparaît plutôt comme un symbole de la déesse qu'il caractérise. Il n'est pas certain, en outre, que Symbétylos soit une déesse plutôt qu'un dieu[3] et à supposer que ce soit le cas, quel témoignage peut-on invoquer prouvant que Mercure Héliopolitain partageait le même bétyle avec une autre déesse? La deuxième explication proposée par F. Cumont[4] ne me paraît pas plus heureuse: se basant sur l'adjonction, maintes fois constatée, de Tyché aux sept divinités des planètes[5], ce savant reconnaît cette déesse dans notre image et interprète le masque de lion comme l'emblème du feu de l'éther d'où les étoiles tirent leur clarté. En plus du fait que cette explication ne tient pas compte du lien, pourtant réel, existant entre la déesse et le lion qui la surmonte, la figure que nous étudions ne présente aucun trait caractéristique de Tyché. Et pourtant, c'est encore l'interprétation comme une Tyché que H. Stern[6] défend à son tour tout en identifiant le lion avec l'hypothétique dieu Gennaios[7]. L'identification de la déesse au lion avec Allât, que nous avons proposée lors de l'étude de l'autel de Copenhague à laquelle nous prions le lecteur de se reporter[8], est la seule qui ne nous paraît pas buter aux difficultés déjà rencontrées ni en susciter de nouvelles, et cette identification est en partie renforcée par l'attribut tenu par la main gauche, à savoir la palme, qu'une tessère palmyrénienne donne précisément à une Allât au lion [1].

---

[1] Cf. *BMB*, 13, 1956, p. 16-18.

[2] Cf. *IGLS*, II, 1939, no. 376, p. 215-217, avec la bibliographie antérieure.

[3] J.T. Milik, *Biblica*, 48, 1967, p. 568, traduit, en effet, Symbétylos par «Nom de Bétyle» en y reconnaissant le dieu Nom. Sur ce dieu, voir aussi du même auteur. *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 411-412.

[4] Cf. *JHS*, 28, 1938, p. 88.

[5] Cf. *infra*, p. 281 et n. 6.

[6] Cf. *Le calendrier de 354*, p. 174-175.

[7] Sur le problème de Gennaios, voir *infra*, p. 288 s.

[8] Cf. *infra*, p. 287-295 et en particulier p. 294.

La dernière face montre le dieu Mars, debout sur un petit socle, nu, casqué et armé d'une lance et d'un bouclier.

Ainsi interprétées, sept faces de l'autel de Fīké portent les images des divinités de l'hebdomade où, cas unique, les membres de la triade tiennent lieu des trois divinités planétaires de même nom [2]. L'unique ordre de lecture de ces images qui évite l'interruption par l'effigie d'Allât, tout en donnant la suite régulière des jours de la semaine, est celui qui consiste à commencer par Mercure et à poursuivre, de droite à gauche, pour retrouver Jupiter, Vénus, Saturne, Sol, Luna et Mars. Cette séquence des dieux planétaires avec le début par Mercure [3] est inconnue dans l'imagerie héliopolitaine où d'ailleurs les irrégularités sont nombreuses [4].

ǦABAL TURBOL

137 Marques de propriété gravées sur une falaise servant de carrière au-dessus du village de 'Aïn Kfar Zabad. Cette falaise est située sur le Ǧabal Turbol à 2 km au Nord des temples qui, sur l'échine de cette montagne, dominent Kfar Zabad[1].

---

[1] Cf. H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, no. 164.

[2] S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 90; 95-101; 122-127, rejette cette interprétation pour retrouver dans les huit faces neuf divinités formant trois triades: celle d'Héliopolis avec Jupiter, Vénus et Mercure, celle que le dieu-fils forme, à son tour, avec la déesse et le lion, une triade astrale avec Luna, Sol et la déesse à la harpé, baptisée Némésis syrienne (notre Kronos-Saturne); quant au dieu Mars qui n'est inclus dans aucun groupement, Ronzevalle incline à y reconnaître le dieu Bêl. Pour R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 47-48, les divinités de l'autel de Fīké se divisent en deux ensembles: le premier comprend deux triades héliopolitaines avec Mercure comme élément commun; le second est un groupe astral d'accompagnement. Les deux triades héliopolitaines sont: Vénus (face 4), Jupiter (face 5) et Mercure (face 6) d'un côté, Mercure (face 6), Lion (face 7) et Simia (notre Allât) (face 7), de l'autre. Quant au groupe astral, il est composé, d'après Dussaud, d'Arès (face 8), de Luna (face 1), de Sol (face 2) et d'Aphrodite (notre Kronos-Saturne) (face 3).

[3] R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 16, préfère commencer par Sol (qui préside à notre Dimanche), malgré l'interruption par la figure d'Allât.

[4] Il semble que l'arbitraire dans la répartition des images des dieux planétaires soit une particularité syrienne alors qu'ailleurs, et notamment en Occident, on assite à une plus grande régularité des séquences qui commencent toujours par Saturne, cf. H. Stern, *Le calendrier de 354*, p. 175.

R. Mouterde, *MUSJ*, 36, 1959, p. 73-74, no. 13 et pl. VII, 4 (*Ann. ép.*, 1961, p. 58-59, no. 234); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 228, no. 2977 et pl. LII.

> MER(curi), et plus à l'Est également MER(curi)
> avec à droite, un disque radié.
>
> Sur la même falaise, on trouve à gauche un
> *sigma* lunaire inversé ⊐ et à droite, un Φ

La lettre *phi* accompagne des marques de propriété à Boudaï[2], au Sud-Ouest de Šlīfa, et à Naḥlé[3]. Quant à *MER*, elle souligne la limite du sanctuaire de Kfar Zabad qui était dédié à Mercure. Le disque radié doit sans doute être mis en rapport avec le caractère solaire de Mercure Héliopolitain, confirmé d'ailleurs par d'autres témoignages[4].

ḤADEṮ

138 Figurine de plomb, haute de 9 cm, au revers lisse, trouvée à Ḥadeṯ, village situé dans la Béqa' occidentale, à la latitude de Baalbek et contenant les vestiges d'un temple[5]. Manque le bras droit; tête détachée et recollée. Pl. LI.

Collection de M. Farid Yaghi à Baalbek.

Inédit.

C'est une image grossière de Mercure Héliopolitain, nu avec les côtes en saillie et les mamelons volumineux. Le dieu porte le caducée de la main gauche et devait tenir la bourse de la main droite.

---

[1] Sur ces temples, voir D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien*, p. 165-167.

[2] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 187, no. 2914 et pl. LIII.

[3] Cf. R. Mouterde, *l.l.*

[4] Voir p. 107 et notes; 135, n. 4. Sur la nature solaire de Mercure, voir en dernier lieu, H. Seyrig, Le culte du Soleil en Syrie à l'époque romaine, dans *Syria*, 48, 1971, p. 346 s.

[5] Cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, carte III, C, 1 et p. 406; D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, I, p. 141 s.

Sa tête est surmontée d'un grand calathos évasé, orné de globules simulant, sans doute, des pierres précieuses.

Cette idole, du type de celles de 'Aïn el-Ǧouğ, est l'unique exemplaire trouvé en dehors des bassins de cette source. Elle est identique à l'idole no. 120 et doit donc provenir du même atelier.

ḤAOUŠ EL-OMARA

139 Autel de marbre découvert autour de 1950 lors de travaux agricoles effectués dans un tell appartenant à la famille Farah et situé à Ḥaouš el-Omara près de Zaḥlé. Dimensions en cm, hauteur: 66; largeur max.: 38; hauteur de la corniche: 16; hauteur de la base: 20; hauteur du dé: 30. Fragment d'inscription sur la corniche de la face principale dont le sommet est brisé, et figure en relief sur le dé de la même face. Pl. LI.

Collection de M. Raymond Farah à Zaḥlé [1].

Inédit.

Inscription :

– – – – – – – – – –
votum
solvit

Ces deux lignes, hautes de 4 cm, devaient probablement être précédées de deux autres qui ont disparu dans la cassure du haut de la corniche. Cette hypothèse est fondée sur le fait que la hauteur actuelle de la corniche est inférieure de 4 cm à celle de la base.

Représentation figurée :

Le relief représente une divinité du type de Jupiter Héliopolitain debout, de face, entre deux taureaux dont on ne décèle que la trace. Sa tête très mutilée est surmontée d'un haut calathos évasé. Le dieu brandit de la main droite levée un fouet à courte mèche empoignée horizontalement; la main gauche brisée devait tenir un bouquet d'épis. La gaine est divisée en quatre compartiments répartis sur deux registres et ornés, en haut, de deux rosaces à quatre pétales et, en bas, de deux étoiles à quatre rayons.

---

[1] Je tiens à remercier M. Farah de m'avoir aimablement autorisé à étudier cet autel et à le publier.

Le dieu peut être soit Jupiter Héliopolitain dont le culte est attesté à Karak Nouḥ[1], localité toute proche de Ḥaouš el-Omara, soit Jupiter Hadaranès adoré à Nīḥa, village situé à environ dix km au Nord. Cette hésitation inévitable nous fait regretter la disparition de la titulature du dieu honoré par la dédicace.

ḤARBATA

140 Statuette de calcaire dont manquent la tête, l'avant-bras droit et la moitié inférieure du corps. Hauteur actuelle: 25 cm. Cette sculpture et une quinzaine d'autres dont des reliefs de style palmyrénien furent exhumées en 1931 d'une *favissa* à Ḥarbata, village situé sur le versant oriental du Liban, à une trentaine de kilomètres au Nord de Baalbek[2]. Pl. LII.

Musée de Beyrouth.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 79-80 et pl. XX, 4; M. Chéhab, *ibid.*, p. 75, no. 4; H. Seyrig, *Syria*, 19, 1938, p. 362-364.

C'est une image de Mercure tenant le caducée dans la main gauche et, sans doute, la bourse dans la main droite disparue. Il est figuré de face, le corps nu sauf d'une draperie qui, après avoir couvert le haut de la poitrine avec ses plis arrondis et parallèles, passe par les épaules, entoure le dos avant de s'enrouler autour du bras gauche.

On ne peut hésiter de voir dans ce Mercure de Ḥarbata le dieu-fils héliopolitain, maintes fois représenté comme ici suivant le type gréco-romain[3]. L'appartenance de Ḥarbata au territoire d'Héliopolis et le déguisement en Hermès du jeune dieu suffisent à éliminer tout doute à ce sujet[4].

---

[1] Cf. no. 145.

[2] Sur les circonstances de la découverte et sur le lieu présumé du sanctuaire auquel ces sculptures appartenaient, cf. M. Chéhab, *apud* S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 73 s.

[3] Voir *supra*, no. 135 et p. 149, n. 2 (références).

[4] S. Ronzevalle *l.l.*, et H. Seyrig *l.l.*, sont de cet avis.

141 Statuette de calcaire de même provenance que la précédente. Hauteur: 62 cm. Pl. LII.

Musée de Beyrouth.

S. Ronzevalle, *Jup.*, *Hél.*, p. 79-80, pl. XXIV, 12; H. Seyrig, *Syria*, 19, 1938, p. 362-364.

Cette statuette représente également Mercure Héliopolitain [1], debout, de face, les pieds nus posés sur une plinthe à dossier remontant jusqu'aux genoux. Vêtu d'une tunique courte sans manches, le dieu tient le caducée de la main gauche; l'attribut de la main droite, cassée, est sans doute la bourse [2]. Il a la tête ailée et munie à l'arrière d'un «contrefort», et sa chevelure bouclée est serrée par un bandeau.

142 Statuette incomplète, de calcaire, de même provenance que les deux précédentes. Manquent la tête, l'avant-bras droit et le bas des jambes. Hauteur actuelle: 34 cm.

Musée de Beyrouth.

S. Ronzevalle, *Jup.*, *Hél.*, p. 79-80, pl. XXIV, 13; H. Seyrig, *Syria*, 19, 1938, p. 362-364.

Cette statuette montre Mercure Héliopolitain [3] nu, de face, tenant le caducée de la main gauche; l'autre main, disparue, devait porter la bourse.

La présence de trois statuettes du dieu-fils [4] parmi un lot de sculptures figurant des adorateurs [5] permet de supposer avec une très grande vraisemblance que le sanctuaire voisin du lieu de trouvaille [6] appartenait à ce dieu.

---

[1] Voir, pour l'identification, le commentaire de la statuette précédente.

[2] S. Ronzevalle, *l.l.*, a tort de remplacer cet attribut classique du Mercure gréco-romain par une chevrette à laquelle le dieu donne à brouter et de faire de notre personnage, selon ses propres termes, «un dieu mi-partie gréco-romain, mi-partie indigène, libanais, dans son double rôle d'Hermès-(Adonis)-berger».

[3] Voir, pour l'identification, le commentaire du no. 140.

[4] Voir aussi les deux numéros précédents.

[5] Voir *infra*, p. 471-474. Cf. aussi S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, pl. XIX, XX, 3 et 5, XXI, 6 et 7, XXIII, 10 et 11, XXIV, 14 et XXV, 2.

[6] Cf. *supra*, p. 159, n. 2.

HERMEL

143 Autel de calcaire, haut de 35 cm, trouvé à Hermel dans une maison en démolition[1]. Bas-reliefs sur trois faces et inscription sur la face principale. Hauteur des lettres: 2,5 cm. Points séparatifs entre les mots. Pl. LIII.

Musée de Beyrouth. No. d'inv. 479.

Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1922, p. 50, et 1923, p. 259; id., *Syria*, 5, 1924, p. 113-114, pl. XXVIII, 1-3; R. Mouterde, *MUSJ*, 12, 1927, p. 279; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 328 s.; R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 96 n. 5; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 103 et 120, pl. XXX, 5 et XXXI; *Ann. ép.*, 1938, no. 124, qui publie l'inscription pour la première fois; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 81 et fig. 39; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 181-182, no. 2904, pl. XLII et XLIII.

Inscription:

C̣(aius)An   to
ṇi   us
[Ab]ịmmes pro
4 [sal]ute sua et
[suoru]m v(otum) s(olvit) ❦

Les lignes 1 et 2 sont gravées de part et d'autre du relief.

«Caius Antonius Abimmes, pour son salut et celui des siens, a accompli son vœu.»

Abimmes est un nom sémitique fréquent en Syrie[2]. Son sens le plus ancien est religieux: «mon Père (divin) est Mère», mais on lui donna ultérieurement une acception familiale: «(C'est) le père de sa mère», par allusion, peut-être, à une ressemblance entre le grand-père maternel et son petit-fils[1].

---

[1] Hermel est un gros bourg pourvu de sources abondantes, situé dans la Béqā' septentrionale au pied des contreforts du Liban, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 407 s., carte VI, A2.

[2] On le trouve à Abila de Lysanias (cf. Savignac, *Rev. bibl.*, 1912, p. 533 s.; W. Dittenberger, *OGIS*, no. 606), à Ḥammāra (voir en dernier lieu, J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, no. 2986, p. 234-235), à Laodicée du Liban (cf. R. Mouterde, *IGLS*, V, no. 2687). À Doura-Europos, on a la transcription 'Αβεμμης (cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 432, no. 98; M. Rostovtzeff et *alii*, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., IX, 2, 1946, p. 124, no. 986; R. du Mesnil du Buisson, *MUSJ*, 36, 1959, no. 102, p. 30-31).

Bas-reliefs:

Ces reliefs sculptés sur trois faces de l'autel représentent une triade du type de celle d'Héliopolis. La déformation des idoles est extrême et le martelage a principalement visé, semble-t-il, les deux parèdres mâles. Le dieu principal, qui occupe la face antérieure, est debout sur une plinthe, coiffé d'un haut calathos évasé, et flanqué de deux animaux. De sa main droite levée, il brandit horizontalement le fouet dont la double mèche pend verticalement le long de sa joue; la main gauche devait sans doute tenir le bouquet d'épis. On ne peut rien dire ni de l'aspect de la gaine ni de son décor.

Si le dieu principal est du type de Jupiter Héliopolitain, la déesse parèdre, par contre, est loin de ressembler à Vénus Héliopolitaine: elle est assise sur un trône à grand dossier carré, et ce sont deux Tritons dressant leur trompette[2] qui remplacent à ses côtés les deux sphinx de la déesse d'Héliopolis[3]. De sa main gauche, elle écarte un voile posé sur sa tête, tandis que sa main droite tient un sceptre. La déesse ne porte pas de calathos, mais une tour[4], qui laisse retomber, de part et d'autre du visage, deux longues mèches de cheveux, et sa robe est maintenue, au-dessous des seins, par une large ceinture [1].

---

[1] Cf. J. Starcky, *apud* D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 150, no. 17; H. Ingholt, *ibid.*, p. 176, n. 4. Sur les anthroponymes construits avec les mots 'B = 'Aβ, «père» et 'M = 'Iμμ ou 'Eμμ, «mère», et pouvant signifier, selon le cas, «mère de son père» ou «père de sa mère», voir J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 68-69; J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 325 s.

[2] Ch. Virolleaud, *l.l.*, parle d'une lance et d'une rame. Pour H. Seyrig, *l.l.*, ce sont un harpon et une rame; pour R. Mouterde, *l.l.*, il s'agit de deux rames. En réalité, la forme des deux objets, et notamment celui de gauche, mieux conservé, est celle de la trompette qui est l'attribut caractéristique des Tritons, cf. P. Grimal, *Dict. de la mythologie gr. et rom.*, 1951, p. 463, s.v. *Triton.*

[3] R. du Mesnil du Buisson, *l.l.*, affirme qu'une «tête de lion, de face, figure de l'étoile du soir, soutient la déesse au moment où elle va descendre dans le royaume des morts». J'avoue qu'il faut beaucoup d'imagination pour voir une tête de lion sur le bas de l'image divine. Cet auteur me paraît, d'ailleurs, recourir induement à cette discipline mouvante qu'est la symbolique en écrivant (*ibid.*, fig. 39): «Après avoir franchi la porte de l'horizon occidental, figurée derrière elle, la déesse s'enfonce dans l'Océan ...».

[4] Sans être distincte, cette tour me parut très probable lors d'un examen minutieux

Sur la face latérale droite, figure le dieu-fils, du type de Mercure Héliopolitain [2], en forme de terme, coiffé d'un calathos évasé, flanqué de deux animaux méconnaissables [3].

On identifie généralement les trois divinités de notre autel avec la triade héliopolitaine, sans doute à cause de la similitude des deux idoles masculines avec celles de Jupiter et de Mercure Héliopolitains [4]. Une telle identification est possible; cependant étant donné les différences notables que nous avons constatées dans l'image de la déesse de Hermel par rapport à ce que nous révèle l'iconographie habituelle de Vénus Héliopolitaine, je n'écarte nullement l'hypothèse de reconnaître dans cette déesse une Atargatis *sui generis* [5] et, par suite,

---

de l'autel au Musée de Beyrouth: en effet, au-dessus du visage dont la silhouette se laisse aisément deviner malgré la mutilation, on voit un objet cylindrique moins large que le sommet de la tête. Faut-il d'ailleurs pour s'en convaincre, évoquer, dès à présent, la ressemblance de la déesse de Hermel avec l'Atargatis de Hiérapolis décrite par Lucien (*De dea Syria*, 32) et qui partage avec notre déesse les mêmes attributs: le sceptre, la ceinture et la tour. Même les Tritons qui ici flanquent la déesse, accompagnent Atargatis sur un relief de Hiérapolis, cf. F. Cumont, *Ét. syr.*, p. 40, n. 1.

[1] Celle que porte d'habitude Vénus Héliopolitaine est mince, contrairement à celle de notre déesse qui est très large. Ce type de ceinture paraît caractéristique du costume syro-hittite, cf. H.Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, nos. 433 (stèle de Ras Shamra), 442-443 (stèles de Tell-Aḥmar), 468 (Tell-Halaf), 488-489 (reliefs d'orthostates de Zendjirli et de Karkémish), 493 (stèle d'Arslan Tash).

[2] Ch. Virolleaud, *l.l.*, suivi par A. Parrot, *Syria*, 10, 1929, p. 122 n. 3, identifie, à tort, cette idole avec la déesse parèdre.

[3] Ch. Virolleaud, *l.l.*, suivi par H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 333, reconnaît des lions dans ces animaux. Ce dernier auteur s'est corrigé dans *Syria*, 31, 1954, p. 83. Pour S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 103, n. 1 et p. 120, ce sont des veaux.

[4] Ainsi Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1922, p. 50, et 1923, p. 259. Mais dans *Syria*, 5, 1924, p. 113-114, cet auteur reconnaît dans l'image du dieu-fils celle de la déesse parèdre, et identifie l'idole féminine avec la Tyché poliade de Hermel. Reconnaissent aussi l'image de la triade héliopolitaine dans notre autel, A. Parrot, *Syria*, 10, 1929, p. 122 n. 3; H. Seyrig, *ibid.*, p. 328s., et *Syria*, 31, 1954, p. 82, n. 4; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 103; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*

[5] Ch. Clermont-Ganneau, *apud* Ch. Virolleaud, *l.l.*, identifie la déesse avec la Tyché poliade de Hermel et tient ses acolytes pour deux génies personnifiant deux fleuves, l'Oronte et l'un de ses affluents. Cette hypothèse, acceptée par F. Cumont

de considérer la triade de Hermel comme une triade spécifique[1] où le dieu principal et le dieu-fils empruntent à Jupiter et à Mercure d'Héliopolis et l'accoutrement et les attributs[2].

ḪIRBET ǦBĀB EL-ḤOMR

144 Autel de calcaire coquillier, de section carrée, brisé dans sa partie supérieure. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 72; hauteur de la base: 37; largeur de la base: 66. Reliefs sur trois faces. Trouvé à Ḫirbet Ǧbāb el-Ḥomr, sur les hauteurs du Liban, non loin de Yammouné. Pl. LIV.

In situ.

Inédit.

Sur la face principale, un dieu au corps trapu, de facture grossière, debout sur une petite plinthe. La tête et le haut du torse ont disparu dans la cassure, et la surface du corps est érodée. Il est vêtu d'une

---

(cf. *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 97, n. 5) et R. Dussaud (cf. *Topographie historique*, p. 407), fut combattue par R. Mouterde, *l.l.*, suivi par H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 329 n. 5. Les Tritons, qui ont été à l'origine de l'identification de la déesse avec la Tyché de Hermel, attestent tout simplement que la déesse de cette ville est une divinité des eaux. C'est une interprétation identique qu'on doit donner, en rapport avec Vénus Héliopolitaine, au décor de génies marins, Tritons et Néréides dans le grand et le petit temples de Baalbek (cf. *Baalbek*, I, 1921, p. 93 s., pl. 109-114: bassins de la grande cour; *ibid.*, p. 86 et pl. 31: fronton d'une sorte d'adyton dans le temple de Bacchus.

[1] C'est sans doute à quelque chose de ce genre que pense R. Dussaud (*Mon. Piot*, 30, 1929, p. 96, n. 5) quand il écrit que l'autel de Hermel «ne figure d'ailleurs pas forcément la triade héliopolitaine et peut mettre en jeu d'autres combinaisons».

[2] Le cas de Nīḥa constitue un parallèle éloquent à cet égard: là aussi Jupiter Hadaranès (cf. *infra*, p. 475 s.) et le dieu-fils (cf. no. 342, p. 474 s.) ont adopté le déguisement des deux parèdres masculins de Baalbek. — La triade figurée sur le cippe de Kafr Dān, village situé à 15 km. de Baalbek, illustre aussi, quoique partiellement, la vogue des types héliopolitains: c'est ainsi que la déesse parèdre ressemble en tous points à Vénus Héliopolitaine sauf pour le voile qui tombe droit au lieu de former une sorte de conque ogivale. Quant au dieu principal, il est engainé, sans couvre-chef et probablement barbu; ses deux mains sont ramenées à la poitrine, et la gauche tient une massue appuyée contre son épaule. L'image du dieu-fils est très mutilée mais on a là un dieu pasteur avec un agneau couché près de son pied gauche et probablement un chevreau s'élançant vers lui du côté droit. Sur ce cippe, cf. H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 133-135, pl. VII.

tunique faisant deux plis distincts sur le flanc droit et d'une chlamyde dont un large pan s'étale sur le fond, à droite. De la main droite levée, il s'appuie sur un bâton; le bras gauche brisé devait, sans doute, tenir l'objet indistinct qui sépare le torse de la retombée de la draperie et qui pourrait être un panier de fruits.

Le dieu est flanqué sur chacune des faces latérales d'un bélier reconnaissable à sa grosse queue, mais grossièrement sculpté et incomplètement conservé.

Ce dieu aux béliers, appuyé sur un bâton de berger et portant, peut-être, un panier de fruits, est probablement Mercure Héliopolitain, dieu de la végétation et protecteur des troupeaux, équivalent de l'Hermès Nomios des Grecs. Bien que l'implantation des cultes héliopolitains à Yammouné[1] autorise une telle identification, on ne peut toutefois exclure l'hypothèse de voir dans notre dieu un jeune dieu champêtre spécifique à cette région qui, d'ailleurs, en a déjà fourni deux autres variantes iconographiques[2].

KARAK NOUḤ

145 Autel de marbre provenant de Karak Nouḥ «l'arche de Noé»[3], village voisin de Zaḥlé, sur la route de Baalbek. Dimensions en cm, hauteur: 101; hauteur du dé: 51; largeur au dé: 50; épaisseur au dé: 51; largeur et épaisseur à la base: 67. Inscription de 4 lignes au centre du dé, dans un cartouche à queues d'aronde. Une cinquième ligne est gravée au bas du dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 6 cm; ligne 2: 4 cm; lignes 3 et 4: 3 cm; ligne 5; entre 4,5 et 5,5 cm. Sur la face postérieure, grande couronne en relief. Pl. LV.

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *MUSJ*, 36, 1959, p. 75-76, no. 15, pl. VII, 2 (*Ann. ép.*, 1961, p. 59, no. 236); J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 214, no. 2953 et pl. XLIX.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
C(aius) Iulius

---

[1] Cf. no. 152.

[2] Voir *infra*, p. 469, n. 4 et 5.

[3] Sur la légende arabe qui place à Karak Nouḥ le tombeau de Noé, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 402; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 214, n. 1.

[Ruf]i f(ilius), Fab(ia tribu)
4 Mag[n]us v(otum) s(olvit)
C(aio) Antistio Vete(ri), C(aio) Manl(io) co(n)s(ulibus)

L. 5, R. Mouterde lit à tort *Mani(lio)*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Gaius Julius Magnus, fils de Rufus, de la tribu Fabia, a accompli son vœu, sous le consulat de Gaius Antistius Vetus et Gaius Manlius.»

Le dédicant est probablement le fils du primipile Cnaeus Julius Rufus connu par une épitaphe de Karak Nouḥ[1]. L'inscription est datée de 96 ap. J.-C., année où Gaius Antistius Vetus et Gaius Manlius Valens furent consuls ordinaires[2].

NABḤA

146 Bloc de calcaire quadrangulaire, grossièrement taillé à l'exception de la face inscrite qui est, par ailleurs, brisée en haut à droite. Dimensions en cm, hauteur: 80; largeur et épaisseur: 43. Hauteur des lettres: entre 6 et 10 cm. Trouvé il y a plus de trente ans lors de la construction de la maison de M. 'Ağāğ Wehbé à Nabḥa, village situé à 24 km au Nord de Baalbek[3]. Pl. LV.

In situ.

Inédit.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) [H(eliopolitano)]
Zab-
das

---

[1] Cf. en dernier lieu J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 215, no. 2955.

[2] Cf. *Prosop. Imp. Rom.*^{2}, 1933, p. 149, no. 774, où le prénom du consul Manlius est, par erreur, indiqué Titus; A. Degrassi, *I Fasti consolari dell'Impero Romano*, 1952, p. 29.

[3] Dans la même propriété fut trouvée en 1946 une mosaïque inscrite d'époque byzantine dont la copie fut remise à R. Mouterde, et qui fut faussement publiée comme provenant de Nīḥa dans *IGLS*, VI, no. 2945, p. 209-210. Cette mosaïque appartenait à une église byzantine que j'ai dégagée durant les années 1963-1965, cf. *BMB*, 20, 1967, p. 172. C'est à l'Ouest de cette église, que fut trouvée la dédicace latine à Caius Julius Moschus, citée *supra*, p. 29, n. 1. Là et à l'emplacement de la maison de M. Wehbé située au Sud devait se trouver probablement le temple que je n'ai pu malheureusement dégager.

4 Isaur-
is p(ecunia) s(ua)

L. 1, on voit la moitié inférieure de la haste verticale gauche et des traces du jambage oblique gauche du *M*; à la fin, lacune d'une lettre où je restitue volontiers un *H*, car Nabḥa fait partie du territoire d'Héliopolis qui s'étendait bien au-delà de cette localité, au moins jusqu'à Ǧabboulé, au Nord de Léboué[1]. — L. 2, le *Z* est muni d'un apex. — L. 4, Ligature *VR*; le *R* est surmonté d'un haut apex.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Zabdas Isauris, à ses frais.»

Le premier nom du dédicant, formé sur la racine ZBD, «donner», est très fréquent en Syrie[2]; par contre, le nom Isauris est rare.

NAḤLÉ

147 Quatre marques de propriété, gravées sur des blocs de rocher au Nord de la route qui va de Baalbek à Naḥlé, à une distance de 1500 m environ au Nord-Nord-Est de Baalbek[3].

A. Hauteur des lettres, ligne 1 : 34 cm; ligne 2: 28 cm.
B. Située à 6 mètres à l'Ouest, sur un bloc arrondi dont le sommet porte deux cupules rondes. Hauteur des lettres, ligne 1 : 49 cm; ligne 2: 34 cm; ligne 3: 37 cm.
C. Située à 6 mètres plus au Nord. Le sommet du roc porte également deux cupules rondes. Hauteur des lettres, ligne 1 : 30 cm; ligne 2: 26 cm.
D. Située à 30 mètres au Nord sur un rocher regardant vers le Sud-Est. Hauteur des lettres, ligne 1 : 32 cm; ligne 2: 26 cm.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 174-175, no. 2893 et pl. LVII (fac-similé du no. B).

---

[1] Cf. *IGLS*, VI, no. 2900, milliaire de Ǧabboulé.

[2] Sur ce nom et les multiples dérivés de la racine ZBD, cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 388-389; H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, 1930, p. 47 s.; F. Zucker, *Hermes*, 78, 1943, p. 204, no. 8. G. L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names*, 1971, p. 294; J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, p. 16-19 et 85-86.

[3] Sur Naḥlé, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 410 et n. 8.

A Ven(eri)
Οὐάλης

B Ven(eri) ⟨ni⟩
Οὐάλης
Ο(ὐάλης)? Ven(eri) He[l(iopolitanae)]

C Ven(eri)
Οὐάλης

D Ven(eri)
Οὐά[λης]

B. ligne 1, les lettres *NI* gravées au-dessus de la ligne et en plus petit, doivent sans doute être négligées.

Les quatre marques de propriété associent le nom d'un personnage Οὐάλης [1], au nominatif, à celui de Vénus Héliopolitaine que J.-P. Rey-Coquais restitue également au nominatif. Une telle restitution me paraît erronée car c'est au génitif[2] que les noms des propriétaires sont généralement écrits sur les bornes et marques de propriété. Ne pouvant de ce fait considérer Οὐάλης comme propriétaire ou, fait insolite, comme co-propriétaire, on pourrait peut-être expliquer la présence de son nom, en le considérant comme un donateur qui, après avoir cédé son terrain au sanctuaire de Vénus, aurait signalé cet acte de donation dans différents endroits de son domaine, d'où ma restitution au datif du nom de la déesse. J. Pouilloux (communication orale) propose de le mettre au génitif, mais comment expliquer, dans ce cas, la présence du nom du personnage au nominatif?

Ces marques de propriété ne doivent pas nécessairement être prises pour des bornes de sanctuaire comme semble le croire J.-P. Rey-Coquais qui en tire hâtivement la conclusion que le sanctuaire de Vénus Héliopolitaine se trouvait hors des murs d'Héliopolis. En plus du fait qu'aucun vestige de sanctuaire dans le voisinage n'autorise une telle hypothèse[3], on ne doit pas perdre de vue que les domaines d'une divinité ou d'un sanctuaire dans la Syrie antique pouvaient, par suite de donations ou d'acquisitions, être tout aussi dispersés que le sont, dans la Syrie d'aujourd'hui, les wakfs tant chrétiens que musulmans.

---

[1] On a tendance à considérer Οὐάλης comme la transcription du nom Latin Valens (cf. J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VII, 1970, p. 75-76, no. 4043). Il est plus probable que ce nom rend l'arabe وَلِيّ (WLY), «allié», ou وَالِي (Wāly), «gouverneur», cf. G. L. Harding, *op. cit.*, p. 649-650; J. K. Stark, *op. cit.*, p. 16 et 85 (WLY).

[2] Voir, par exemple, nos. 79 et 88.

[3] Le temple de Naḥlé lui-même est à plus de 4 km de l'endroit où se trouvent ces marques de propriété. Sur ce temple, cf. D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien*, 1938, p. 172, pl. 68; 118, 30; et fig. 251. H. Winnefeld, *Baalbek* I, p. 46; II, p. 123-124, supposait que le temple de Vénus Héliopolitaine se trouvait à Ḥāret beit Ṣolḥ là où aurait été trouvée en 1865 la statue assise de Vénus Héliopolitaine conservée au Musée de Constantinople (mon no. 80). Cette

QĀNA

148 Socle de calcaire gris en forme d'autel[1], découvert dans les ruines de Mar Ǧourios Qāna. Ce village abandonné, situé à 8 kilomètres à l'Est-Nord-Est de Rayaq, renferme, en effet, diverses constructions antiques dont deux sanctuaires, «l'un de basse époque, l'autre de meilleur style et plus restreint» (R. Mouterde). Inscription gravée dans un cartouche à queues d'aronde mesurant 34 sur 27,5 cm. Hauteur des lettres: 7,6 cm.

R. Cagnat, *Syria*, 5, 1924, p. 108 no. 2; id., *Ann. ép.*, 1924, no. 136; R. Mouterde, *MUSJ*, 29, 1951-1952, p. 59-60; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 227, no. 2975.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)

RAS BAALBEK-CONNA (?)

149 Sommet d'un autel inscrit conservé au Couvent de Notre-Dame des Grecs Orthodoxes à Ras Baalbek[2].

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 180, no. 2901.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
[Pr]oiecta Fọ ---------

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Projecta -----»

---

hypothèse mérite davantage d'être retenue en attendant que des fouilles soient faites dans le lieu présumé de trouvaille.

[1] Sur ces autels-socles dits en grec βωμόσπειρα, voir Ch. Picard, *REA*, 29, 1927, p. 255-273; C. G. Yavis, *Greek Altars, Origins and Typology*, 1949, p. 137-141; 154 s.; 171-175.

[2] Cette localité située à 35 kilomètres au Nord-Est de Baalbek, au point culminant de la route de Baalbek à Ḥomṣ est généralement identifiée avec Conna mentionnée dans l'itinéraire Antonin. Cf. E. Honigmann, *Historische Topographie von Nordsyrien*, 1924, p. 31; id., article *Syria*, dans *PW*, IVA2, 1932, col. 1663. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 83, n. 2, attribue à tort à Honigmann dans cet article de la Real-Encyclopädie, un changement d'opinion en ce qui concerne l'identification de Conna avec Ras Baalbek. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 271 et 396 admet aussi cette identité.

ŠLĪFA

150 Marque de propriété gravée sur un roc horizontal à un kilomètre au Sud de Šlīfa. Cette localité située à une distance de 11 kilomètres à l'Ouest de Baalbek possède un temple d'époque romaine dit Kaṣr el-Banāt («Palais des filles»)[1], construit sur une colline bordant au Nord l'endroit où se trouve la marque de propriété. Longueur de l'inscription: 60 cm; hauteur des lettres: 20 cm. À 30 m au Sud, grande lettre *B*, et vers le Sud-Est, grande lettre *E*. Pl. XVIII.

R. Mouterde, *MUSJ*, 29, 1951-1952, p. 61; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 186, no. 2912 et pl. LIII, no. 2912 A.

MER(curi)

«(domaine) de Mercure»

R. Mouterde, *l.l.*, avait pris ces lettres pour des lettres grecques; cependant la troisième lettre est nettement un *R* et non un *rho*. Sous ces trois lettres, signe en forme de grand V évasé, marqué de traits parallèles[2].

La présence de cette inscription sur un roc horizontal situé dans le voisinage d'un temple se trouvant à peu de distance de Baalbek, laisse supposer que ce temple appartenait à Mercure, sans doute le parèdre mineur héliopolitain, et que l'inscription délimite le domaine du dieu.

---

[1] Sur ce temple, voir D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Römische Tempel in Syrien*, p. 151-155.

[2] Ce signe est difficile à interpréter. B. Schulz et H. Winnefeld (*Baalbek*, I, p. 36 et fig. 17) y voyaient des signes de carriers qu'ils assignaient à l'époque préromaine; R. Mouterde (*MUSJ*, 29, 1951-1952, p. 61, fig. 17) le prenait pour un monogramme convenant à tout nom commençant par τελε; J.-P. Rey-Coquais (*op. cit.*, p. 225, no. 2972, comm.) le considère, sans preuve, comme un signe de Mercure. S'il accompagne le nom de cette divinité dans la présente inscription, à Nébi Šīt (*IGLS*, VI, no. 2972) et dans de très nombreux autres endroits découverts par Ch. Ghadban et encore inédits, on le trouve, par contre, sur un cippe anépigraphe de Baalbek, apparemment sans rapport avec Mercure: il y occupe seul une face, alors que sur la face principale, on trouve une tête barbue dans une niche (*IGLS*, VI, no. 2972, comm. et pl. XXVIII, en bas à droite).

TELL ḤAMZEH

151 Partie supérieure d'un autel en calcaire, mouluré, brisé à droite, à gauche et en bas. Dimensions en cm, haut.: 41; larg. max.: 36. Inscription incomplète sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 6 cm; ligne 2: 4 cm. Trouvée à Tell Ḥamzeh à cinq kilomètres environ au Sud de Turbol[1] et conservée dans la ferme de M. Jean Ḫazzāqa[2]. Pl. LVI.

Inédit.

--- I O M H --
--- IA F F MA --

L. 1, le *H* est en partie effacé mais certain. — L. 3, on voit le haut de trois lettres: un *O* puis lacune d'une lettre et enfin *V* et *I*.

On ne saurait déterminer l'importance des lacunes à gauche et à droite, mais on peut restituer avant *IOMH* une formule comme *ex responso*, *ex iusso*, etc.

YAMMOUNÉ

152 Autel de calcaire trouvé dans le temple de la source de Yammouné. Dimensions en cm, hauteur totale: 85; larg. max.: 50; haut. du dé: 42; larg. du dé: 35,5. Une inscription complète en cinq lignes couvre la partie supérieure d'une face du dé. Pl. LVI. In situ.

Inédit.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
T(itus) Clodius
pro sal(ute) sua
4 et Quarti, filii
eius, v(otum) l(ibens) s(olvit)

---

[1] Pour la localisation de Turbol, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 412 et carte III C 2.

[2] Je dois la connaissance de ce monument et du suivant à l'amabilité de M. Chaker Ghadban que je remercie vivement.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Titus Clodius, pour son salut et celui de son fils Quartus, a accompli son vœu de bon cœur.»

L'absence de *cognomen* permettrait d'assigner une date haute à cette dédicace.

PROVENANCE COELÉSYRIENNE
sans autre précision

Nos. 153-164.

153 Statuette de bronze[1], dite bronze Donato, du nom de son premier propriétaire Habib Donato qui l'avait acquise d'un paysan à l'époque des fouilles allemandes de Baalbek. Cette statuette provient sans doute de la Béqa' mais son lieu de trouvaille précis n'a pu être déterminé avec certitude[2]. Elle était, lors de sa découverte, déformée et mutilée par des coups de hache dus probablement à des chrétiens. Ce bronze est fait d'une plaque d'un millimètre d'épaisseur, travaillée au repoussé puis gravée. Les yeux et les sourcils étaient incrustés d'autres matériaux et on aperçoit çà et là des traces de dorure, et notamment sur les figures humaines. Hauteur du bronze: 28,5 à 29,5 cm. Pl. LVII-LVIII.

Musée du Louvre. No. d'inv. AO 11.446.

S. Ronzevalle, *Al-Machriq*, 21, 1923, p. 38-39 (en arabe); H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 115; R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 93-100, pl. VIII et fig. 2 à 5; id., *Syria*, 11, 1930, p. 367-368, fig. 3; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 86, pl. XX; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H39, p. 338 et HH3, p. 371, pl. 163.

---

[1] R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 93-100, qualifie de bronze notre statuette, tout en soutenant à la page 98 que «le métal est du cuivre pur».

[2] Pour S. Ronzevalle, *Al-Machriq*, 21, 1923, p. 38-39, cette statuette «a été découverte à Baalbek bien avant la guerre mondiale». H. Winnefeld, *Baalbek* II, 1923, p. 115, fait état de renseignements contradictoires donnés par le propriétaire: vol lors des fouilles allemandes à Baalbek et achat à un cultivateur de Nīḥa ou de Timnīn el-Foqa; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 97, retient la version de l'achat d'un paysan de Nīḥa.

Il s'agit d'un dieu imberbe figuré à mi-corps [1]. Sa chevelure divisée horizontalement en deux rangées au-dessus du front et en arrière en cinq, est surmontée d'une «double couronne» égyptienne dont le haut est brisé [2]. Le dieu est dépourvu de bras [3] et enserré dans une gaine qui monte jusqu'au cou où elle se termine par un ourlet qu'on a pris, à tort, pour un collier [4]. De larges bandes ornées de rinceaux divisent la gaine en six compartiments: deux sur le devant, deux à l'arrière et deux sur les côtés. Le compartiment aménagé sur le haut de la poitrine contient deux bustes drapés, sans attribut particulier qui les distingue, mais dans lesquels il faudrait reconnaître Hélios et Séléné, couple très fréquent dans l'imagerie héliopolitaine [5]. Au-dessous, dans un vaste compartiment rectangulaire, on voit émerger d'un épais voile parsemé de quatre étoiles, une tête dorée, barbue et parée d'un collier, le tout posé sur une plinthe qui déborde légèrement de part et d'autre. Ce buste représente Kronos, divinité qui figure ainsi voilée sur l'autel de Copenhague [6] et qu'on retrouve, sous un aspect différent, sur certaines idoles de Jupiter Héliopolitain [7]. Dans l'astrologie babylonienne, Kronos était considéré comme le «Soleil de la nuit» [8] et c'est cette conception que reflète notre image qui montre la face dorée de cet astre briller au milieu de la nuit par un ciel étoilé, symbolisé par le voile parsemé d'étoiles. Ce sont, en outre, des considérations astrologiques qui expliquent la présence du buste de Kronos sur la gaine de Jupiter Héliopolitain, ainsi que le rapport entre les deux divinités [1].

---

[1] S. Ronzevalle, *l.l.*, a tort de parler d'une statuette coupée en deux parties dont l'une a été perdue. La statuette est, en effet, complète ainsi, car non seulement «la bordure, qui termine le vêtement dans le bas, suit exactement l'extrémité inférieure du bronze», comme le fait observer, à juste titre, R. Dussaud, *l.l.*, p. 95, mais aussi parce que le bas de la statuette est laissé sans décor sur une hauteur de 2, 5 à 3 cm, comme j'ai pu le constater moi-même lors d'un examen de la pièce, ce qui prouve clairement que cette partie dépourvue de décor s'encastrait à l'origine dans une base. D'ailleurs, les représentations de Jupiter Héliopolitain à mi-corps ne sont pas rares, cf. mes nos. 33, 108, 110, 170, 221 et 235.

[2] Cette coiffure se retrouve aussi sur mes nos. 208, 226 et 233.

[3] L'artiste a tenu cependant à rendre les épaulières en forme de ptéryges à franges.

[4] Cf. M. Alouf, *apud* Winnefeld, *l.l.*; S. Ronzevalle, *l.l.*

[5] Sur le symbolisme de ce couple, voir p. 51-52 et notes.

[6] Cf. no. 235.

[7] Cf. mes nos. 222, 232, 233 et 313.

[8] Cf. F. Cumont, *Syria*, 9, 1928, p. 103s., qui renvoie à M. Jastrow, *Rev. d'Assyr.*, 7, 1910, p. 163s.; id., *Ant. Class*, 4, 1935, p. 14 et n. 2. Voir également R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 41 et 63, et *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 98-99 qui préfère l'appeler le «Soleil déclinant» ou le «Soleil couchant et couché». Un autel de Beyrouth porte l'inscription Κρόνου Ἡλίου | βωμός, cf. G. Colonna-Ceccaldi, *Rev. arch.*, 1872, I,

Sur le dos sont représentés, en haut, un aigle aux ailes éployées [2] et, en bas, un motif décoratif qu'on a pris pour de petites palmettes phéniciennes [3], mais qui serait, en réalité, un foudre auquel sont greffées, aux angles du champ, quatre *peltae* adossées deux à deux. Les compartiments latéraux renferment chacun un foudre «étoilé». L'identité de notre dieu n'est pas difficile à déterminer: il s'agit de Jupiter Héliopolitain. La petite coiffure cylindrique, la disposition à étages de la chevelure, la représentation à mi-corps et le décor figuré de la gaine sont des traits connus par d'autres images du dieu. Même l'absence de bras n'est pas sans exemple si l'on rapproche de notre bronze le dieu imberbe et sans bras, figuré à mi-corps sur un petit autel de calcaire, trouvé dans les ruines du temple rond [4]. Il est d'ailleurs probable que cette particularité de la représentation divine, tout comme celle des disques à tête humaine de 'Aïn el-Ǧouğ représentant Mercure [5], dérive directement d'une figuration bétylique primitive [6].

L'idée de reconnaître Hadaranès dans ce bronze [7] demeure, cependant, une possibilité liée uniquement à l'hypothèse que nous avons

---

p. 253-255 = *Monuments de Chypre*, 1882, p. 213-215; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 19; A. B. Cook, *Zeus*, II, 1925, p. 886.

[1] Voir p. 48 et 279-281.

[2] S. Ronzevalle, *l.l.*, affirme que l'aigle est posé sur un foudre, mais l'examen attentif de la pièce m'a montré qu'il n'en est rien.

[3] Cf. S. Ronzevalle, *l.l.*

[4] Cf. no. 33.

[5] Cf. no. 123.

[6] R. Dussaud, *l.l.*, p. 96, interprète l'absence de bras par une assimilation du dieu avec Osiris momifié.

[7] Cette identification envisagée un moment par R. Dussaud, *l.l.*, p. 97, fut vite abandonnée. Par contre, H. Thiersch, *l.l.*, pl. XX, parle de Jupiter Hadaranès. R. Fleischer, *l.l.*, l'attribue, on ne sait comment, à la fois à Jupiter (no. H39) et à Mercure d'Héliopolis (no. HH3).

signalée parmi d'autres[1] de l'achat de la statuette à un paysan de Nīḥa. Quoi qu'il en soit, le dieu Hadaranès adoré dans cette localité, a emprunté à Jupiter Héliopolitain et l'accoutrement et les attributs[2].

154 Bague de bronze, découverte, semble-t-il, dans un tombeau situé en Coelésyrie, d'après les renseignements recueillis par son ancien propriétaire Ibrahim Sarrafian. Pl. LVIII.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 20-21 et pl. II, 7.

Sur le chaton de cette bague est gravée l'image grossièrement schématisée de Jupiter Héliopolitain, debout, tenant dans ses mains les attributs habituels. Son calathos très évasé est en forme de triangle; sa tête prend l'aspect d'un cercle dans lequel deux points figurent les yeux; enfin ses deux taureaux sont réduits à deux masses ovales informes que l'éditeur a eu bien tort de prendre pour des bétyles, oubliant que la schématisation de ces animaux participe de celle de l'ensemble de la représentation[3].

Au-dessous du socle rendu par une ligne est représenté, de façon également schématisée, un lion passant à gauche, les deux pattes antérieures projetées en avant, et la queue enroulée en forme de S. Ce lion rappelle celui qu'on voit sur le socle de l'idole de Mercure Héliopolitain sur l'autel d'Antioche et revêt comme lui un symbolisme solaire[4].

155 Bague de bronze de même provenance que la précédente. Pl. LIX.

S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 20-21, pl. II, 8.

---

[1] Cf. *supra*, p. 172, n. 2.

[2] Voir *infra*, p. 475-476.

[3] Pour d'autres exemples de stylisation dans l'iconographie héliopolitaine, voir nos. 155, 177, 245 et 323. Sur l'abstraction dans le rendu de l'image religieuse en Syrie, Voir H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, Appendice II, *Inscriptions grecques*, no. 15, p. 18.

[4] Cf. p. 193 et n. 4. S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 21 et 57, y voit le dieu Gennaios et rapproche ce dieu-lion Gennaios et les deux masses ovales qu'il considère, avons-nous dit, comme deux bétyles, du fameux texte de Damascius. Sur l'interprétation que nous croyons devoir donner de ce texte, voir *infra*, p. 288 s.

L'image de Jupiter Héliopolitain gravée sur le chaton de cette bague est également stylisée; elle serait même divisée en deux parties, si le dessin reproduit par Ronzevalle est exact: d'un côté, une tête arrondie surmontée d'un calathos triangulaire; de l'autre, un corps triangulaire avec les mains prolongées par leurs attributs classiques. De part et d'autre du dieu, et posées sur la même base linéaire que lui, sont deux masses ovales en guise de taureaux[1]. En somme, une représentation analogue à celle de la bague précédente avec le lion passant en moins.

156 Intaille de jaspe provenant d'après l'antiquaire M. D. Ṣarrafian de la région de Baalbek. Hauteur: 1,7 cm; largeur: 1,3 cm. Pl. LIX.
Musée de Beyrouth. No. d'inv. 73.83.

Inédit.

Il s'agit de Jupiter Héliopolitain, debout, de face, entre deux taureaux de profil avec la tête de face. Il est coiffé d'un haut calathos et sa tête est entourée de six rayons, trois de chaque côté[2]. De la main droite levée, il brandit le fouet et, de la gauche, il tient un épi à longue tige. Sa gaine comporte six zones, et le bas de la tunique, à plis verticaux, cache complètement les pieds.

157 Inscription sur un linteau(?) des «environs de Baalbek» dont la copie fut remise à René Mouterde par Fouad Alouf.

J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 165-166, no. 2881$^{\text{bis}}$ et pl. LVII (fac-similé dessiné par R. Mouterde).

D'après J.-P. Rey-Coquais, l'inscription contenait aux deux premières lignes une suite de noms propres «qui ne sauraient être déchiffrés». Voici ce qu'il lit ensuite:

.sacerd(otes) (e)x reditu d-
4 ei anno suo feceru- ¢
nt

---

[1] S. Ronzevalle, *l.l.*, donne à ces masses la même interprétation qu'à celles du numéro précédent.

[2] Le grand dieu de Baalbek a la tête radiée sur trois autres intailles, nos. 176, 319 et 324.

«– – – – – prêtres, ont élevé (ce monument) sur les revenus du dieu, dans l'année de leur prêtrise.»

Le lieu de provenance de cette inscription, «environs de Baalbek», n'est guère suffisant pour attribuer ce texte de façon certaine au culte héliopolitain; cependant on peut considérer cette attribution comme possible. Quoi qu'il en soit, on pourrait déduire du texte que les prêtres attachés à ce temple de Coelésyrie avaient une charge annuelle et auraient constitué une sorte de collège. Cette double constatation serait intéressante au cas où le dieu en question est un membre de la triade héliopolitaine. On ne possède pas, en effet, jusqu'ici de preuve certaine de l'existence à Héliopolis d'un collège organisé de prêtres[1].

158-163 Petits médaillons de bronze, de fonte pleine, au revers lisse, mais dont la face est ornée de figures obtenues par impression d'un jeu de six poinçons. Ces médaillons diffèrent entre eux par le type ou le nombre des figures qui s'y trouvent. Ils proviennent de la Béqa' mais on ne peut préciser davantage leur lieu de trouvaille, sauf pour l'exemplaire du Louvre qui provient de Tell Sougha, à l'Ouest de Léboué.

Musée de Beyrouth (Nos. 158 à 161).
Musée du Louvre (No. 158).
Commerce à Beyrouth et à Baalbek (Nos. 162 et 163)[2].

H. Seyrig, *Programme du Festival de Baalbek*, 1960, p. 43 (no. 158, décrit et reproduit); id., *Syria*, 48, 1971, p. 367-370, fig. 6, nos. 1, 2, 3, 4 et 6.

---

[1] H. Seyrig, *BMB*, 16, 1961, p. 113, n. 1, considère même comme invraisemblable l'existence d'un collège de prêtres à Héliopolis; voir cependant Macrobe, *Sat.* I, 23, 15 (*infra*, p. 439), qui parle au pluriel des prêtres de Jupiter Héliopolitain. À comparer aussi Lucien, *De Dea Syria*, 36, à propos des prêtres et du grand prêtre de l'Apollon Hiérapolitain. Un collège de prêtres serait attesté dans le temple de Jupiter Dolichenus sur l'Aventin, cf. P. Merlat, *Répertoire*, 1951, p. 180. Sur les collèges sacerdotaux à Palmyre, voir J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 219 s.

[2] H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 367, a observé de ces différents médaillons «à plusieurs reprises sur le marché de Beyrouth» et j'en ai moi-même vu chez un antiquaire de Baalbek, ce qui laisse supposer qu'on doit en trouver ailleurs qu'aux Musées de Beyrouth et du Louvre.

158 Diam.: 4,2 cm. Ce médaillon porte l'image de la triade héliopolitaine. En haut, à gauche, buste de Jupiter barbu, la poitrine nue, avec un pan de manteau sur l'épaule gauche[1]. En haut, à droite, buste imberbe de Mercure, nimbé de sept rayons et vêtu d'une tunique surmontée d'un manteau dont deux pans retombent des épaules[2]. En bas, au centre, buste de Vénus, la tête couverte d'un voile[3]. Pl. LIX.

159 Diam.: 4,7 cm. La triade héliopolitaine est ici figurée avec les mêmes poinçons que sur le numéro précédent, mais suivant un dispositif différent: en haut Mercure, à gauche Jupiter, à droite Vénus. À ce groupement s'ajoute, en bas, une tête enfantine au haut front et aux cheveux bouclés, peut-être Éros, comme le suppose l'éditeur. Pl. LIX.

160 Diam.: 3,8 cm. Buste de Vénus, au centre. Même poinçon. Pl. LIX.

161 Diam.: 3,9 cm. Buste de Mercure, au centre. Même poinçon. Pl. LX.

162 Diam.: 2,8 cm. À gauche, buste de Mercure présentant le même aspect que celui qu'on a déjà vu, mais imprimé avec un poinçon différent; même remarque pour le buste de Vénus voilée, figuré à droite. Pl. LX.

163 Diam.: 3,9 cm; poids: 58 grs. Buste imberbe de Mercure, nimbé de treize rayons; autour du cou, un collier auquel est suspendue une bulle[4]. Pl. LX.

La destination de ces médaillons n'est pas claire. L'absence de dispositif de suspension exclut leur usage comme éléments de collier.

---

[1] À comparer pour le type hellénisé du dieu, les nos. 5 (quatrième face) et 6.

[2] Sur ce type du dieu, cf. *supra*, p. 107 et n. 3-5.

[3] La déesse se présente sous une forme hellénisée sur mon no. 6.

[4] Je dois la connaissance de ce médaillon et une bonne photographie à l'amabilité de Mlle Brigitte Soyez que je remercie vivement.

On n'y décèle aucune trace de sertissage et rien n'indique qu'ils aient pu servir comme bijoux ou comme ornements de mobilier. L'éditeur avait renoncé à l'idée d'y voir des poids, car leur pesée ne s'inscrit dans aucun système. Reste leur usage en rapport avec la religion, soit comme ex-voto, soit comme objets cultuels acquis par les fidèles lors d'un pèlerinage.

164 Socle minuscule de calcaire tendre, inscrit, gravé et orné de reliefs. Son lit supérieur est percé d'une mortaise carrée où s'encastrait jadis une statuette aujourd'hui perdue. Hauteur: 5,3 cm; larg.: 5,6 cm. Ce socle proviendrait de la Béqa', sans autre précision. Pl. LXI-LXII.

Musée de Beyrouth.

H. Seyrig, *Syria*, 31, 1954, p. 82-83 = *Antiq. syr.*, V, p. 101-102, fig. 3 et pl. XI, 3-6; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 261-262, fig. 165; J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 165, no. 2881.

Ce socle était dédié à Hermès Héliopolitain comme en témoignent les deux béliers à grosse queue qui le flanquent et l'inscription ῾Ερμῇ, gravée en caractères rustiques sur le sommet de la face antérieure, et répétée sur la plinthe: [῾Ε]ρμῇ.

Une façade de temple est grossièrement gravée au couteau sur les deux faces antérieure et postérieure[1].

II. ABILÈNE ET DAMASCÈNE

Brahlia	No. 165
Damas-Damascus	No. 166
Ḥareiri	No. 167
Nébi Ḥām	No. 168
Souq Wādi Barada-Abila de Lysanias	No. 169

BRAHLIA

165 Autel de calcaire blanc, trouvé en 1966 à Brahlia ou Berhleyé, localité située dans la haute vallée du Barada, dans l'Antiliban, à 3 km environ au Sud-Est de Souq Wādi Barada[1]. Dimensions en cm, hauteur: 126; largeur: 85. Inscription sur le dé à l'intérieur d'un cartouche en relief.

---

[1] Une telle façade se retrouve sur un plomb de 'Aïn el-Ǧouǧ représentant Mercure (no. 117) et sur un certain nombre de simulacres de Jupiter Héliopolitain (nos. 32, 109, 110, 112, 113, 136, 170 et 208). Sur l'interprétation à donner à ce motif, cf. *supra*, p. 125.

Musée de Damas. No. d'inv. 17580.

Inédit. Copie de Ch. Chadban.

Ἔτους απτ´ Δείου Διὶ
μεγίστῳ Ἡλιοπολεί-
τῃ Σέλευκος Ἀβγάρου
ἱερεύς θεᾶς Ῥώμης καὶ
θεοῦ Σεβαστοῦ Καίσαρος
καὶ ἱερεύς Διός καὶ Ἄπιδος
ἐκ τῶν ἑαυτοῦ καὶ Ἀλεξάνδρου
ἀδελφοῦ ὑπαρχόντων ἀνέ-
θηκεν

L. 1, trait au-dessus de la date. — L. 2, *iota* adscrit.

«L'an 381, au mois de Dios, à Zeus Très-Grand d'Héliopolis, Séleukos, fils d'Abgar, prêtre de la déesse Rome et du dieu Auguste César et prêtre de Zeus et d'Apis, a dédié (cet autel) avec ses propres économies et celles de son frère Alexandre.»

Cette dédicace, datée d'après l'ère des Séleucides, de 69-70 ap. J.-C., émane de Séleukos fils d'Abgar, avec la participation de son frère Alexandre aux frais de consécration. Le patronyme du dédicant est un nom sémitique fréquent en Syrie[2] et on le trouve porté par de nombreux rois d'Osroène[3].

Séleukos est prêtre de Rome et d'Auguste, d'une part, prêtre de Zeus et d'Apis, d'autre part, et ce double sacerdoce, étranger à la religion héliopolitaine, n'empêche pas sa dévotion au grand dieu de Baalbek. Il y a là, à notre avis, une preuve supplémentaire de l'universalité de Jupiter Héliopolitain comme d'ailleurs des bons rapports entre son culte et le culte impérial dont Séleukos était le serviteur[1]. Zeus et Apis dont le premier recouvre, sans doute, quelque Baal local hellénisé, sont honorés ensemble dans une dédicace inédite de même provenance que la nôtre et datant de 187/188 ap. J.-C.[2].

---

[1] Ce village est appelé aussi Kafr el 'Awamīd, «Village des colonnes», à cause des vestiges antiques qui s'y trouvent, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, carte III, D, 2 et p. 290.

[2] Il apparaît, en effet, à Palmyre (cf. J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 1 et 63 s.v. 'BGR qu'il traduit par «Big-bellied»; *IGR*, III, no. 1538), à Doura-Europos (cf. C.B. Welles et *alii*, *Excav. at Dura-Europos*, Final Report V, Part I, 1959, index p. 423 et 426) et ailleurs (voir notamment les exemples réunis par H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 7).

[3] Cf. P. von Rohden, *PW*, 1, 1894, s.v. Abgar, col. 93-96.

DAMAS - DAMASCUS

166 Intaille de jaspe vert bariolé, provenant de Damas et ayant jadis appartenu à Paul Perdrizet. Grand axe: 12 mm; petit axe: 9 mm. Pl. LXII.

Cabinet des Médailles, Paris. No. d'inv. Y 6213.

Inédit[3].

Cette intaille figure Jupiter Héliopolitain debout sur une plinthe, flanqué de deux taureaux à bosse, de profil, avec la tête de face. Il est coiffé d'un haut calathos cylindrique et son visage imberbe est encadré d'une épaisse chevelure. Sa gaine comporte trois zones horizontales d'inégale hauteur. Le dieu brandit le fouet de la main droite et tient le bouquet d'épis de la main gauche. Dans le champ, à gauche, au-dessus du taureau, étoile à huit rais; à droite en haut, au niveau du calathos, croissant lunaire. Ces deux motifs astraux symbolisent le couple Sol-Luna qui apparaît presque constamment sur la gaine de Jupiter Héliopolitain.

---

[1] De tels liens entre les deux cultes sont attestés également à Carnuntum où un *Augustalis* fait une dédicace à Jupiter Héliopolitain et à Vénus Victrix, cf. no. 273.

[2] Je publierai ailleurs cette dédicace Διὶ καὶ Ἄπιδι ainsi que les reliefs qui garnissent les quatre faces de l'autel grâce à l'aimable autorisation de M. Bachir Zouhdi du Musée de Damas. R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais (*IGLS*, VI, p. 63, no. 2731, comm.) qui fait mention de cette dédicace reconnaît, sans preuve, Jupiter Héliopolitain dans le premier dieu nommé.

[3] C'est en regardant, grâce à l'amabilité de Mlle M.-L. Vollenveider, les intailles entrées au Cabinet des Médailles postérieurement au *Catalogue* de Chabouillet, que j'ai découvert cette intaille.

ḤAREIRI

167 Inscription en «lettres mal faites et frustes», copiée par Waddington à la fontaine du village de Ḥareiri[1].

Waddington, no. 2556; Ch. Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1900, p. 152-156 = *Rec. d'arch. or.*, IV, 1901, p. 48-51; I. Lévi, *Rev. ét. juives*, 43, 1901, p. 189 n. 2; M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, I, p. 216-217, no. 93; R. Dussaud, *PW*, 1912, s.v. *Heliopolitanus*, col. 55; B. Mueller, Μέγας Θεός, 1913, no. 120; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 338, n. 5.

[Διὶ Μεγίστῳ Ἡλιο]πολί[τ]ῃ, Γάϊο[ς]
.... θέου, ⟨ἱε⟩ρεύ(ς) ἐγένετ[ο τὸ]-
[δ]ε διὸ ἐπιμελητῶν Ἀβιδβήλου
4 ..δέου κὲ Ζήνων[ος] Ἰ(ας)λάμο-
[υ] ἐκ τὰ τοῦ θεοῦ κὲ τῆς κώμης

L. 1 et 2, Waddington copie ....ΟΥΙ.ΗϹΠΟΔΙ.ΗΓΑΙΟ. .....ΘЄΟΥЄΡΘΡЄΥЄЄΓЄΝЄΤ... et interprète la seconde ligne seulement .... θεοῦ Ἐρθρεῦε ἐγένετ[ο], tout en affirmant que le mot Ἐρθρεῦε dont il est sûr, lui paraît «fort bizarre». Se basant sur cette copie qu'il corrige cependant, Clermont-Ganneau restitue [Διὶ Μεγίστ](ῳ Ἡλιο)πολί[τ]ῃ, Γάϊο[ς? Τ,ειμο]θέου, ⟨ε⟩(ἱε)ρεύ(ς) ἐγένετ[ο τὸ-]. C'est la lecture que nous adoptons à la suite de nombreux auteurs[2], sans toutefois retenir expressément le patronymique proposé par Clermont-Ganneau. Les théophores terminés par θεος et pouvant s'adapter à la lacune de quatre ou cinq lettres avant θεος sont, en effet, nombreux en Syrie et ailleurs.

L'orthographe εἱερεύς pour ἱερεύς est attestée en Syrie[3]. — L. 3, au début, la graphie διὸ pour διὰ se rencontre également en Syrie[4].

---

[1] Ce village de l'Antiliban est situé à 5 km environ au Nord-Est de Souq Wādi Barada, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, carte III, D, 2, et p. 288.

[2] Ainsi M. Lidzbarski, *l.l.*, et B. Mueller, *l.l.* Seul I. Lévi, *l.l.*, la qualifie de douteuse, sans autre précision. R. Dussaud, *l.l.*, et H. Seyrig, *l.l.*, admettent l'attribution de cette dédicace à Jupiter Héliopolitain mais ne citent pas le texte de l'inscription.

[3] Cf. Waddington, no. 2522. On trouve la forme εἵρευς dans divers endroits de la province d'Asie, cf. *IGR*, IV, nos. 11, 12, 13, 18 et 42.

[4] Cf. Waddington, no. 1916. Parfois διὰ est simplement rendue par un *delta* que traverse une barre oblique, cf. H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, p. 9, no. 8 d.

Le nom Ἀβιδβηλος, connu par une inscription de Beyrouth[1], transcrit le sémitique 'BDBL, «Serviteur de Bêl»[2]. — L. 4, au début, Ch. Clermont-Ganneau restitue Μη[δέου] tout en reconnaissant le caractère problématique de sa restitution. On peut également songer à [Ἀβ]δέου[3] ou [Ἀδ]δέου[4]. On ne peut toutefois pas assurer que Waddington n'a pas copié un *delta* pour un *lambda*; si c'est bien le cas, des noms comme Βάλεος[5], Σόλεος[6], par exemple, peuvent être envisagés. À la fin de cette ligne 4, la copie ΙΔЄΛΑΜΟ de Waddington est tenue pour très douteuse par Ch. Clermont-Ganneau qui restitue ΙΑϹΛΑΜΟ[7]. — L. 5, la formule ἐκ τὰ τοῦ θεοῦ pour ἐκ τῶν est fréquente en Syrie et Ch. Clermont-Ganneau explique ingénieusement ce solécisme en supposant que l'expression τὰ τοῦ θεοῦ a fini peut-être par devenir un mot composé indéclinable.

> «À Zeus Très-Grand d'Héliopolis, Gaios, fils de ...theos, prêtre; cela a été fait par les épimélètes Abidbelos, fils de ...deos, et Zenon, fils de Iaslamos, avec les fonds du dieu et du village».

Étant donné la double source de financement des travaux, il y a lieu de croire que l'un des deux épimélètes ou administrateurs mentionnés dans cette dédicace était attaché au sanctuaire, alors que l'autre appartenait à l'une des nombreuses catégories d'officiels de village[8].

---

[1] Waddington, no. 1854d; cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 9.

[2] Sur ce nom, voir J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 41 et 102.

[3] Cf. Waddington, no. 2603.

[4] On trouve les noms Ἀδδαῖος et Ἄδεος sur des jarres de Doura-Europos, cf. R. du Mesnil du Buisson, *MUSJ*, 36, 1959, nos. 13 et 75.

[5] Cf. R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, no. 78.

[6] Cf. Waddington, nos. 1989, 2003.

[7] Ἰασλαμος transcrit l'arabe يَسْلَمُ (YSLM) formé sur la racine SLM, cf. M. Lidzbarski, *l.l.* et surtout G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names*, 1971, p. 671. On trouve le nom Ἰάσλεμος dans une inscription de Ṣalḫad au Hauran, cf. Waddington, no. 2008. À rattacher à la même racine le nom Ἄσλαμος attesté en Syrie et en Arabie, *cf. IGR*, III, 1143, 1299, 1303, 1314.

[8] Cf. G. McLean Harper, Village Administration in the Roman Province of Syria, *Yale Class. Studies*, 1, 1928, p. 116-141: village officials.

NÉBI ḤĀM

168 Linteau inscrit appartenant à un petit temple dont les ruines dominent le sanctuaire moderne de Nébi Ḥām dans l'Antiliban[1]. Dimensions en cm, hauteur: 103; largeur: 415, *Sigma* lunaire. Pl. LXIII. In situ.

Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1888, p. 22-23, d'après la copie d'un anglais remise par Loeytved; R. Dussaud et Fr. Macler, *Voyage archéologique au Safa et dans le Djebel ed-Druz*, 1901, p. 211-214, fac-similé, p. 212; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 264; *Ann. ép.*, 1902, no. 92; I. Lévi, *Rev. ét. juives*, 43, 1901, p. 188-189; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14162², avec indication de provenance «prope Sachleh» (= Zahleh?) et d'après la copie d'un homme de Beyrouth, transmise en 1884, cf. p. 2328⁷⁴; M. Lidzbarski, *Ephemeris für semitische Epigraphik*, I, 1902, p. 335-336; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1903, p. 26-27; R. Cagnat et *alii*, *IGR*, III, no. 1074; W. v. Baudissin, art. *Sonne*, dans *Herzog-Hauck's Realencyklopädie*, 18, 1906, p. 496.

Μερκουρίῳ δ̣ωμίνῳ
{κῶμης χάμωνος, ἔτους δπυʹ Τίτος ἱερεύς Ἰαύδα
{ἱεροτ(α)μίοι Βάσ(σ)ος Σααρίτα κὲ Οὔβεσο̣[ς]
{ἡ κώμη ἐπόησεν κὲ τὴν δαπάνην τῆς
{κώμης Βηλίαβος Σαφαρα ἔγραψεν Φλάκ-
4 κος ὁ τεχνίτης

L. 2, au début, la pierre porte ΙϾΡΟΤΟΜΙΟΙ; sa correction en ΙϾΡΟΤΑΜΙΟΙ est due à Ch. Clermont-Ganneau et est acceptée par les éditeurs successifs. L'orthographe de Βάσος avec un seul *sigma* est extrêmement rare[2]; c'est pourquoi j'adopte la graphie Βάσσος proposée par Clermont-Ganneau. À la fin de la ligne, l'*omicron* après ΟΥΒϾϹ est certain et il faut compléter Οὔβεσος à la suite de Perdrizet; Clermont-Ganneau se demande s'il faut lire Οὔβεσκ. — L. 3, à la fin, la copie utilisée par Clermont-Ganneau et celle de Dussaud-Macler donnent ΦΑΑΚ, alors que la pierre porte effectivement ΦΛΑΚ.

---

[1] Le site se trouve à environ 16 km au Sud-Est de Baalbek, près du village de Ḥām. Des auteurs arabes ont rapproché ce nom du fils de Noé, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 406-407, et carte III, D, 1.

[2] On la trouve dans une inscription grecque d'Égypte, cf. H. Dessau, *ILS*, no. 882; cf. *Basus* dans une dédicace latine d'Apulum à Jupiter Dolichenus(?), cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 383, no. 378.

> «À Mercure, maître du bourg de Ḥām. En l'an 484, Titus, fils de Juda, étant prêtre, Bassus, fils de Sa'rita et Oubesos, trésoriers du temple. Le village a construit (ce temple) et Beliabos, fils de Saphara a enregistré la dépense du bourg. Flaccus était l'architecte.»

Mercure reçoit ici le titre de «seigneur du village de Ḥām» où est son temple. Une telle désignation topique[1], d'un usage courant dans les cultes sémitiques[2], devrait normalement entraîner la distinction entre ce dieu et le troisième membre de la triade héliopolitaine. Mais comme ce village de l'Antiliban faisait partie du territoire d'Héliopolis et entrait, par conséquent, dans sa sphère religieuse, il me paraît difficile de croire que ce «maître du bourg de Ḥām» ait été appelé Mercure pour d'autres raisons que Mercure Héliopolitain[3].

L'onomastique de cette dédicace est aussi diversifiée qu'intéressante: ’Ιαύδα(ς) est vraisemblablement un nom juif pour ’Ιούδας[4]; Βάσσος ou Βάσος est un nom sémitique en dépit de sa consonance latine[5]; Σααρίτα(ς), nom sémitique sans doute, semble un hapax; Οὔβεσος, pour Οὐβέσιος, transcrit, sous une forme insolite, le latin Vesius, la transcription normale étant Οὐήσιος[6]; Βηλίαβος «don de Bêl» est un nom fréquent[7]; Σαφαρα(ς) transcrit l'araméen SPR, «scribe»[8], et il est bien attesté, notamment, sous des formes voisines[1]; φλάκκος, enfin, est un nom d'origine latine.

---

[1] On a pensé déduire de cette appellation le nom originel du dieu, qui serait Ba'al Hamon. Cf. I. Lévi, *l.l.*, p. 188; R. Dussaud et Fr. Macler, *l.l.*, p. 213; W. v. Baudissin, *l.l.*

[2] Cf. M.J. Lagrange, *Études sur les religions sémitiques*, 2e éd., 1905, p. 87s.

[3] P. Perdrizet, *l.l.*, et M. Lidzbarski, *l.l.*, attribuent également cette dédicace au dieu-fils d'Héliopolis. *Contra*, R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 26.

[4] Cf. R. Dussaud-F. Macler, *Voyage archéologique au Safa...*, p. 213-214; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 26, n. 1. J. Halévy, *Rev. sémitique*, 1901, p. 183, a rapproché ce nom du ’Ιεούδ de Philon de Byblos. ’Ιούδας est attesté en Syrie, cf. *IGLS*, nos. 1343 et 1595. On trouve ’Ιάδης à Palmyre (cf. Waddington, no. 2610 = *IGR*, III, no. 1044) qui transcrit YD', «a connu», cf. J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 24 et 90.

[5] Cf. *infra*, p. 331 et n. 2.

[6] Ainsi, par exemple, dans une dédicace de Nīḥa, cf. *IGLS*, VI, no. 2932.

[7] Cf. J.K. Stark, *op. cit.*, p. 10 et 76 (BLYHB). À ne pas confondre avec Βεελίαβος «don de Ba'al», voir *supra*, p. 19, n. 1.

[8] Cf. J.K. Stark, *op. cit.*, p. 41 et 102.

La date de cette inscription, calculée selon l'ère des Séleucides, est de 172-173 de notre ère.

SOUQ WĀDI BARADA-ABILA DE LYSANIAS

169 Autel inscrit en lettres lunaires, découvert en 1897 dans un vieux moulin à Souq Wādi Barada, l'antique Abila de Lysanias[2].

H. Porter, Greek Inscriptions from Wady Barada, *Pal. Expl. Quart.*, 1898, p. 31-32; A.S. Murray, *ibid.*, p. 32 et 252; Ch. Clermont-Ganneau, *ibid.*, p. 157; id., *Rec. d'arch. or.*, II, 1898, p. 397-398; id., *Pal. Expl. Quart.*, 1899, p. 63; id., *CRAI*, 1900, p. 154, n. 1; id., *Rec. d'arch. or.*, IV, 1901, p. 49; W. Dittenberger, *OGIS*, no. 607, p. 303-304; R. Cagnat et *alii*, *IGR*, III, 1906, nos. 1087 et 1541; B. Mueller, Μέγας θεός, *Dissertationes Philologicae Halenses*, 21, 3, 1913, no. 119.

Ἔτους ηξύ Δύστρου λʹ Διὶ [με-]
[γ]ίστῳ Ἡλιοπολείτῃ τῷ κυρίῳ
ὑπὲρ σωτηρίας κυρίου
4 Καίσαρος, Λυσίας καὶ Σπού-
ριος καὶ Ἀνείνας, υἱοὶ Λυσ[ίου]
ἐκ τῶν ἰδίων τὸν βωμό[ν]
ἀνέθηκαν καὶ παρ' ὁμολο-
8 γίαν ἐπο[ί]ησαν

L. 1 et 2, H. Porter et A.S. Murray restituaient Ὑψίστῳ Ἡλιοπολειτ(ῶ)ν; Ch. Clermont-Ganneau a, avec raison, corrigé Ὑψίστῳ en Μεγίστῳ en faisant valoir que le mot μέγιστος correspond au terme *maximus* de la titulature officielle du dieu. La restitution du pluriel Ἡλιοπολειτ(ῶ)ν au lieu du singulier que porte la pierre, est bien entendu fantaisiste. Croyant lire CW, à la fin de la ligne 1, Murray restituait Σωτῆρι entre Διὶ et Μεγίστῳ. Cette restitution est repoussée par Clermont-Ganneau car elle dépasse la lacune de deux lettres convenant à ΜЄ de Μεγίστῳ. — L. 7, à la fin, W. Dittenberger propose d'écrire παρομολο|γίαν en un seul mot, car la graphie παρ' ὁμολογίαν adoptée par les autres éditeurs donnerait, selon lui, à παρά le sens de *contra*. D'après J. Pouilloux (communication orale), cette orthographe adoptée par Dittenberger et la justification qu'il en donne ne peuvent être acceptées.

---

[1] On trouve les noms Σαφαρας et Σαφερος dans la Syrie du Sud, cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 106; Σεφαιρος à Alexandrie, cf. *IGR*, I, 1084; H. Wuthnow, *op. cit.*, p. 108; Σεφαιρης sur une pierre gravée, cf. E. Le Blant, *750 inscr. de pierres gravées*, no. 718; Σεφαρου au génitif dans une inscription de Deir 'Ali dans le Hauran, cf. M. Lidzbarski, *Ephem. für semit. Epigraphik*, II, p. 326, no. 1; Σφαῖρος en Syrie du Nord, cf. H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, no. 22, p. 24-25; Σεφφερᾶ à Palmyre, cf. M. de Vogüe, *Syrie centrale*, *Inscr.*, p. 15, nos. 10 et 11; Saephare, à Beyrouth, cf. Waddington, no. 1843. R. Dussaud, *l.l.*, et M. Lidzbarski considèrent, par contre, Σαφαρα comme un nom commun signifiant «scribe».

[2] Sur cette identification depuis longtemps admise et sur l'emplacement du site, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 289-290, avec références, et carte III, D, 2.

> «L'an 468, le 30^{e} de Dystros, à Zeus Très-Grand d'Héliopolis, au seigneur, pour le salut du seigneur l'empereur, Lysias, Spurius et Aneinas, fils de Lysias, ont fait et dédié cet autel à leurs frais et en accord.»

Cette dédicace est datée d'après l'ère de Séleucides du mois de mars 157 ap. J.-C. Elle est donc faite pour le salut d'Antonin le Pieux qui n'est pas nommé. Les dédicants sont trois frères. Λυσίας et Σπούριος sont des noms d'origine grecque malgré la consonance latine du second[1]. Par contre, *Aneinas*, transcrivant le nom araméen HNYN'[2], est formé sur la racine ḤNN' «avoir de la compassion», attestée dans tout le monde sémitique[3].

---

[1] On rencontre Σπόριος en Asie Mineure, cf. *IGR*, IV, nos. 1183, 1203 et 1470, et à Gortyne, *ibid.*, I, no. 1514. Le latin *Spurius* est attesté dans une inscription de Numidie, cf. H. Dessau, *ILS*, no. 578; on trouve à Nîmes une *Spuria Euplia*, cf. H. Dessau, 7633.

[2] Sur ce nom, voir J.K. Stark, *op. cit.*, p. 23 et 89; H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, 1930, p. 21-23. On trouve Haninas dans une dédicace de Ḥöṣn Nīḥa, cf. *IGLS*, VI, no. 2946, p. 210-211; 'Ανίνας, à Zeizoun et à Bordj el-Ka' en Syrie, cf. *BCH*, 21, 1897, p. 44 et 70. À comparer 'Ανούνεος à Zeizoun également (*ibid.*, p. 44), Hennunes dans une inscription honorifique à Baalbek (*IGLS*, VI, p. 117-118, no. 2798), 'Ανιανός (*IGR*, III, no. 1480) et, plus fréquemment 'Αννίανος avec le redoublement du *nu* (*IGR*, I, no. 630; III, no. 1094; IV, nos. 875 et 1226; R. Mouterde, *MUSJ*, 29, 1951-1952, p. 82) et la forme latine Annianus (H. Dessau, *ILS*, III, *indices*, p. 168).

[3] Sur cette racine et ses multiples dérivés, voir J.K. Stark, *l.l.*; G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names*, 1971, p. 206; F.L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, 1972, p. 313s.

III. ANTIOCHÈNE ET CYRRHESTIQUE

Anṭakya - Antiochia	No. 170
Qal'at eṣ Ṣalhiyé - Doura-Europos	No. 171

ANṬAKYA - ANTIOCHIA

170 Petit autel quadrangulaire de marbre, brisé dans sa partie supérieure. Sa base moulurée repose sur une plinthe en retrait, décorée aux angles de pattes de lion. Sur les quatre faces du dé, représentations figurées en relief à l'intérieur d'une niche flanquée de deux pilastres. Hauteur max.: 32 cm; larg. max.: 29,5 cm. La hauteur des sculptures oscille entre 11,5 et 12,5 cm. Trouvé par H. Seyrig et P. Perdrizet à Antioche. Pl. LXIV.

Musée du Louvre.

H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 328 s., pl. LXXXIII; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 146; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 86-87; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, 1937, p. 57, 102 et 120; O. Eißfeldt, *Tempel und Kulte syr. Städte*, dans *Der Alte Orient*, 40, 1941, p. 51 et pl. VI; H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 40-41; Z. Kadar, *Die kleinasiastisch-syr. Kulte in Ungarn*, 1962, p. 9 s.

Cet autel porte l'image de la triade héliopolitaine sur trois de ses faces. Les têtes des divinités ont été emportées par la brisure de la partie supérieure et la mutilation a touché, en particulier, les attributs des divinités ainsi que les animaux qui les accostent.

La face antérieure montre Jupiter Héliopolitain debout sur un socle flanqué de deux taureaux de face dont les têtes ont été arrachées. Ce socle est orné sur le devant d'une façade de temple hexastyle à acrotères[1], surmontée d'un motif cordé. Le simulacre divin n'est pas entier, particularité que l'on retrouve sur d'autres documents[2]. Le dieu est enserré dans une gaine divisée en huit compartiments répartis sur trois registres et ornés de six bustes indistincts sur la face et de deux masses informes, non signalées par H. Seyrig, sur le côté latéral gauche et qui, en raison de leur forte saillie, peuvent figurer deux bustes, peut-être, ou deux masques léonins. Les deux mains ont disparu ainsi que les attributs qu'elles tenaient, sans doute le fouet et le bouquet d'épis.

---

[1] De telles façades à deux, à quatre ou à six colonnes se retrouvent sur mes nos. 32, 109, 110, 112, 113, 136 et 208. Sur l'interprétation à donner à un tel décor architectural, cf. p. 125.

[2] Cf. nos. 33, 108, 110, 153, 221 et 235.

Sur la paroi latérale gauche est figurée Vénus Héliopolitaine assise sur un siège, les pieds posés sur un tabouret, et flanquée de deux sphinx. Ces animaux qui sont les compagnons habituels de la déesse parèdre[1] sont également ceux d'Astarté ou d'Aphrodite en Phénicie[2], à Chypre[1], en Cilicie[2], en Carie[3] et même en Grande Grèce[4], et il est possible, comme le pense H. Seyrig, que leur présence à Baalbek soit due à une influence phénicienne[5].

---

[1] Sur l'autel de Hermel (no. 143), ce sont des Tritons qui portent le trône de la déesse qui, de ce fait, pourrait ne pas être celle d'Héliopolis, voir p. 163-164.

[2] À Ptolémaïs, deux sphinx flanquent le trône de la déesse voilée, cf. E. Babelon, *Perses Achéménides*, no. 1560. Voir également L. Kadman, *Coins of Akko Ptolemais*, 1961, no. 239 et pl. XVI. À Tyr, un trône vide dédié à Astarté est flanqué de deux sphinx, cf. S. Ronzevalle, *CRAI*, 1907, p. 589. Pour d'autres trônes phéniciens accostés de sphinx, cf. la liste établie par H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 51-52, et ajouter le trône publié *ibid.*, p. 49-51, pl. X, 3 et 5. Il faut rattacher à Astarté les deux sphinx de part et d'autre d'un symbole indéterminé sur un naos de style égyptien trouvé à Saïda, cf. Hamdi-Bey et Th. Reinach, *Une nécropole royale à Sidon*, p. 44-45. Des monnaies de Sidon montrent un objet globulaire flanqué de deux sphinx, cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 15, 1930-1931, p. 163 s.; 16, 1932, p. 51 s. et pl. VIII-X, H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 48 s. Sur l'interprétation de cet objet et de celui figuré sur des monnaies de Tyr, voir *infra*, p. 193, n. 5. — À Byblos, sur un cippe dédié à la Θεὰ Οὐρανεία, forme de l'Astarté phénicienne, et conservé au Musée du Louvre, figure un calathos flanqué de deux sphinx, cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 162, pl. XXII, 8; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 103, hésite entre un calathos et un vase, des sphinx ou des lions. Pour H. Seyrig, par contre, il s'agit d'un calathos et de deux sphinx, cf. *Syria*, 10, 1929, p. 331, et vol. 36, 1959, p. 39, fig. 1; cf. aussi S. Ronzevalle, *MUSJ*, 22, 1939, p. 119, qui parle avec raison de deux sphinx hathoriens. Les deux sphinx ailés androcéphales flanquant le trône d'Ahiram sur son sarcophage du Musée de Beyrouth, symbolisent la Dame de Byblos selon A. Dupont-Sommer, *RHR*, 120, 1939, p. 153. — À Tripolis, une scène d'offrande associe le sphinx à Astarté, cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 16, 1932, p. 63 s. — Une monnaie de Césarée du Liban, frappée à l'effigie d'Alexandre Sévère montre, comme le cippe de Byblos, un calathos accosté de deux sphinx, cf. H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 38 s. et pl. VII, 1-2. — Sur des monnaies de Gabala, la déesse de la ville a le sphinx pour acolyte, cf. W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 243 s. et pl. XXVIII, 7 à 11 et 13; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 103, fig. 26. — À Aradus, des monnaies montrent un vase à libations flanqué de sphinx, cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, pl. 6, no. 11. — Une sculpture de Ḥaras errām, au-dessus de Mišmiš, représente une déesse entre deux sphinx, que Renan qualifie de «déesse syrienne», cf. *Mission de Phénicie*, p. 239, pl. XX, 3. — C'est à la Phénicie qu'il faut, sans doute, rapporter la présence du sphinx sur plusieurs ivoires d'Arslan Tash, cf. F. Thureau-Dangin et *alii*, *Arslan Tash*, pl. XXX-XXXI. — Il faut cependant noter que certains monuments phéniciens remplacent les sphinx par des lions comme acolytes d'Astarté: Ainsi, par exemple,

La déesse est vêtue d'une ample tunique serrée à la taille par une ceinture et dont les nombreux plis se confondent sur le giron et les jambes avec ceux du manteau. Sa tête devait être recouverte d'un épais voile dont on aperçoit la retombée, notamment sur le côté gauche[6]. Cet élément du costume se retrouve habituellement sur

---

un trône phénicien d'origine inconnue publié par Ch. Virolleaud, *Syria*, 5, 1924, p. 119, pl. XXXI, 3, est flanqué de deux lions que H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 331, no. 5, interprète pourtant comme des sphinx. Un autre trône provenant de Rimāt (et non Rifāt), près de Jezzine, et conservé au Cabinet des Médailles, montre également deux lions, cf. H. Seyrig, *Syria*, 18, 1937, p. 204.

[1] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 331. n. 9 (tête colossale d'ex-voto féminin couronnée de sphinx, provenant d'Arsos et conservée au musée de Nicosie). Ajouter une tête semblable, mais de grandeur nature, trouvée à Idalion, cf. P. Dikaios, *A Guide to the Cyprus Museum*, 1953, p. 85-86.

[2] Sur des monnaies d'Aphrodisias de Cilicie, Aphrodite est assise sur un trône accosté de sphinx assis, cf. F. Imhoof-Blumer, *Kleinasiatische Münzen*, p. 434 s. — Une même représentation sur les monnaies de Nagidos, cf. *BMC*, *Gr. C. Lycaonia etc.*..., p. 112 s.; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, pl. XXXIII, 3 bis. — Une monnaie de Sébaste en Cilicie montre sur le revers Agrippine assise sur un trône porté par des sphinx, cf. H. Seyrig, *Rev. num.*, 1964, p. 52 et fig. 8.

[3] Cf. F. Imhoof-Blumer, *Rev. suisse de Numismatique*, 1908, pl. VIII, 21 (monnaie avec Aphrodite assise entre deux sphinx), cité par G. Nicole, *Dict. des Antiq.*, IV, 2, 1918, s.v. *Sphinx*, p. 1438.

[4] Des vases italo-grecs, en forme de sphinx, offrent des Amours, cf. G. Nicole, *l.l.*

[5] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 331. On peut tout autant rattacher l'association du lion à la déesse héliopolitaine sur la frise du grand et du petit temples de Baalbek, à une influence de la Syrie intérieure où la déesse suprême a habituellement le lion pour attribut, cf. *infra*, p. 373, n. 2.

[6] On peut supposer que ce voile était surmonté du calathos comme, par exemple, sur l'autel de Fīké (no. 136), le relief du Musée du Palatin (no. 293), le médaillon de bronze du Louvre (no. 81) et le relief de Fneidiq (no. 221). Ce type de déesse dont le calathos surmonte le voile appartient dans la Phénicie romaine à la *Venus Lugens* de Césarée du Liban (cf. G. F. Hill, *BMC*, *Gr. C. Phoenicia*, pl. XIII, 7 et 8; H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 40 et pl. VII, 2; cf. aussi pl. VII, 3 : lampe de terre cuite représentant la déesse), et à l'Astarté de Gabala (cf. G. F. Hill, *ibid.*, pl. XXVIII, 9 et 13; H. Seyrig, *Rev. num.*, 6, 1964, p. 22, pl. IV, 6, 8, 11 et 13). Sur une statue en marbre d'Atargatis retirée du Nil devant Zagazig et conservée au Musée du Caire, le calathos est posé au-dessus du grand voile, cf. P. Perdrizet, *Mélanges Cumont*,

les représentations de Vénus Héliopolitaine, et son usage, tant par les mortelles que par les immortelles, est attesté depuis une haute antiquité dans toute l'Asie Antérieure[1]. On a prétendu que le voile symbolise le caractère céleste de notre déesse[2]; mais cette assertion me paraît abusive. Sans nier qu'Atargatis ait revêtu un aspect céleste[3], je note cependant qu'elle était essentiellement conçue comme la déesse de l'amour et de la fertilité, et le principe humide qui entretient la vie[4]. À cela s'ajoute que le voile dans une civilisation donnée

---

1936, p. 885 s., pl. I-III. En Orient, ce type remonte à une très haute antiquité, comme en témoignent certaines terres cuites mésopotamiennes du 2e millénaire, cf. E. Douglas van Buren, *Clay Figurines of Babylonia and Assyria*, 1930, nos. 429, 431, 432 et 434; M.-Th. Barrelet, *Figurines et reliefs de la Mésopotamie*, 1968, nos. 577-578; 646-647; 785-786. Cependant on retrouve également en Phénicie, de même qu'en Palestine, le type où le voile est posé par-dessus le calathos, cf. H. Seyrig, *Syria*, 27, 1950, p. 51, et 36, 1959, p. 57 et pl. XI, 3 : bractée funéraire provenant de Tell Nébi Mend, anciennement Qadesh, puis Laodicée du Liban, et représentant la Déesse syrienne ainsi voilée, tenant ses seins. Cf. également pl. XI, 4: la même déesse sur un plâtre alexandrin qui semble avoir servi de modèle d'orfèvrerie. On le rencontre aussi à Palmyre sur une tessère figurant les bustes d'un couple divin, peut-être Šadrafa et sa parèdre, cf. H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, no. 394.

[1] Cf. R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 1935, p. 397 s. Voir également l'importance documentation réunie par S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 106-115 et pl. XXXIII à XXXV; et Appendice III, planches hors cadre, XLIII à XLIX.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 108-109; R. du Mesnil du Buisson, *Études sur les dieux phéniciens hérités par l'Empire romain*, 1970, p. 109.

[3] Elle est appelée *Venus Caelestis* dans une inscription du Janicule, cf. no. 288, inscription B, et *Dea Suria Magna Caelestis* sur un autel votif découvert à Apulum et associant la déesse à Jupiter Dolichenus, cf. I. Berciu et A. Popa, *Latomus*, 23, 1964, p. 473 s. L'Astarté phénicienne est appelée θεὰ Οὐρανεία sur le cippe de Byblos (cf. p. 189, n. 2), *deae Uraniae* dans une inscription de Béryte, et θεὰ Οὐρανία Ἀφροδείτη dans une dédicace de Sidon, cf. R. Mouterde, *MUSJ*, 26, 1946, p. 45 s. avec bibliographie.

[4] «Les uns la prennent pour Aphrodite, les autres pour Héra, et d'autres pour la Nature qui a tiré de l'humidité les principes et les semences de tous les êtres, et fait connaître aux hommes la source de tous les biens», affirme Plutarque, *Vie de Crassus*, 17. Dans ce sens, cf. A. Furtwängler, *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, s.v. Aphrodite, col. 393 s.; F. Cumont, *PW*, 4, 1900-1901, s.v. *Dea Syria*, en particulier col. 2239 s.; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 317 s. et 330; M. Rostovtzeff, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., III, 1934-1935, p. 108; P. Perdrizet, *Mélanges Franz Cumont*, 1936, p. 889 s.; D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952,

est lié à des coutumes et à des conditions de vie propres à cette civilisation, et quand celle-ci en fait un complément de l'habillement féminin, il est normal qu'elle l'attribue, dans le cadre de ses usages, à ses propres déesses. Si, pour ne citer qu'un exemple, la Vénus libanaise dont parle Macrobe[1] se voile la tête pour pleurer la mort de son amant, c'est parce que le port du voile par les femmes en Phénicie était alors considéré, entre autres, comme la manifestation du deuil. On doit donc admettre que le voile de Vénus Héliopolitaine, tout comme d'ailleurs sa robe, est la transposition sur le plan divin d'une coutume vestimentaire humaine[2]; rien, en tout cas, ni sur notre autel, ni sur les autres monuments héliopolitains où le voile figure, n'autorise à y chercher un symbolisme quelconque[3].

La déesse lève son avant-bras droit; mais sa main a disparu et on ignore, par conséquent, le sens de son geste[4]. Le bras gauche, qui était appuyé sur un support, est fort mutilé, mais par analogie avec le relief de Fneidiq[5] et la plaque du Musée du Palatin[6], on peut raisonnablement restituer un bouquet d'épis dans la main gauche.

Mercure figure sur la paroi latérale droite en forme de terme, posé sur un socle et flanqué de deux animaux de face, dont l'avant-train est arraché, mais qu'il faut identifier comme des béliers. La présence d'un lion passant à droite, sculpté en relief sur le devant du socle, devrait d'ailleurs interdire de reconnaître ce fauve dans

---

p. 39. Le problème de la nature de la déesse parèdre n'a pas sa place ici, nous lui donnerons le développement qu'il mérite dans notre ouvrage sur le culte héliopolitain.

[1] Cf. *Sat.*, I, 21, 5.

[2] Pour P. Perdrizet, *Mélanges Cumont*, 1936, p. 887-888, le voile d'Atargatis symbolise en elle la matrone.

[3] La situation est bien différente sur le bronze Donato au Louvre (no. 153) — et par extension sur l'autel de Copenhague (no. 235) — où le voile de Kronos parsemé d'étoiles symbolise manifestement le ciel.

[4] La déesse fait manifestement le geste de bénédiction sur le médaillon de bronze du Louvre (no. 81) et sur le relief de Fneidiq (no. 221). Par contre, c'est un attribut indistinct qu'elle tient sur le relief du Musée du Palatin (no. 293).

[5] Cf. no. 221.

[6] Cf. no. 293.

les animaux acolytes du dieu[1]. La gaine du dieu est divisée en trois registres dont celui du haut a perdu son décor; les deux autres renferment chacun un griffon. Cet animal, qui orne également la gaine de Mercure sur le relief du Musée du Palatin, et qu'on retrouve aussi sur la gaine de Jupiter Héliopolitain[2], est un symbole solaire[3] tout comme d'ailleurs le lion passant, figuré sur le socle[4].

Sur la face postérieure de l'autel est sculpté un objet de culte posé sur un socle et flanqué de deux sphinx de face. L'objet a beaucoup souffert de la grande brisure oblique, mais son profil demeure aisément reconnaissable: il s'agit d'une sphère tronquée pourvue, en haut, d'un petit rebord évasé bien visible à droite. Entre cet objet et le socle sur lequel il repose est un motif semblable à celui qui sépare l'image de Jupiter Héliopolitain de son socle.

La forme de l'objet invite à l'identifier comme un vase, prenant la forme d'une bassine, et qui était probablement réservé au culte de la déesse parèdre à laquelle appartiennent précisément les deux sphinx[5]. Ce vase évoque peut-être le rite signalé par Lucien de

---

[1] Cf. pourtant H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 335s., et R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 46 n. 1, qui y voient, à tort, des lions.

[2] Cf. nos. 32, 226 et 295.

[3] Cf. p. 135, n. 4 et 382, n. 4.

[4] Sur une monnaie de Béryte frappée sous Valérien, on voit un lion marchant la tête radiée, cf. Rasche, *Lex. Num.*, I, 1514; IV, 1570; cf. 1580. Une autre monnaie à l'effigie de Gallien montre un disque au-dessus de la tête du lion, cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. XLVIII s.; LIX, 92, pl. 11, 6; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 571, n. 2, fig. 438. Des tétradrachmes provinciaux de Caracalla montrent sur le revers entre les serres de l'aigle un lion passant à droite surmonté d'une étoile à six rayons, qui revêt le même symbolisme que le disque de la monnaie de Gallien. Ces tétradrachmes que A.R. Bellinger (*Excavations at Dura-Europos*, Final Report, VI, 1949, no. 253, pl. VIII) attribue sans raison à Héliopolis devraient être rendus à Béryte, seule cité où ce motif est connu. — Pour d'autres preuves du symbolisme solaire du lion, cf. *infra*, p. 294 et n. 6.

[5] Un grand nombre d'urnes de pierre massives furent découvertes par M. Dunand dans une chapelle de l'Astarté sidonienne dans le temple d'Echmoun à Sidon, cf. M. Dunand, *BMB*, 24, 1971, p. 23-25, pl. I. L'étude de ces urnes a été reprise par B. Soyez dans un article intitulé «Le bétyle dans le culte de l'Astarté Phénicienne», publié dans *MUSJ*, 47, 1972, p. 149-169, pl. I-VI. La découverte des urnes de Sidon est de nature à modifier l'interprétation que l'on donnait habituellement de l'objet globulaire, flanqué de sphinx et porté par un char à deux roues sur des séries monétaires sidoniennes (voir les exemplaires réunis par S. Ronzevalle, *MUSJ*, 16,

Samosate[1] du transfert de l'eau de la mer, autrement dit de l'Euphrate, dans le temple d'Hiérapolis. À l'issue de la cérémonie qui avait lieu deux fois par an, les participants rapportaient, en effet, chacun un vase d'eau dont ils répandaient ensuite le contenu dans le temple. La numismatique d'Aradus montre un motif analogue au nôtre avec un vase de libation flanqué de deux sphinx[2]. H. Seyrig, qui avait d'abord pensé à un vase[3], a par la suite proposé de reconnaître dans l'objet un calathos, en invoquant à l'appui de sa thèse un cippe de Byblos et une monnaie de Césarée du Liban[4] où l'on voit effectivement un calathos élancé et évasé. On peut difficilement admettre pareille identification pour notre objet dont la largeur dépasse la hauteur, celle-ci s'arrêtant, en effet, au rebord évasé comme en témoigne le petit creux de la niche juste au-dessus du rebord.

Ainsi interprétée, la quatrième face de notre autel serait le rappel d'un acte rituel et un autel de Baalbek[5] nous fournit un parallèle intéressant à cet égard[6]. Signalons que S. Ronzevalle[7] avait pensé, à propos de l'objet figuré sur cette face, à la sphère ignée et céleste de Damascius, autrement dit au dieu Gennaios qu'il assimile au dieu-fils, sans se douter de l'incompatibilité d'une telle assimilation avec la présence des sphinx comme acolytes.

1932, pl. VIII-X). Cet objet, considéré jusqu'ici comme un bétyle devrait désormais être pris pour un vase. Dans ce sens, M. Dunand, *l.l.* et B. Soyez, *l.l.*, p. 161. Ce même objet figure sur un petit trône de bronze rempli de plomb, d'origine inconnue (cf. H. Seyrig, *Syria*, 36, 1959, p. 49-51, pl. X, 3 et 5). C'est un vase également, flanqué de deux sphinx que l'on trouve à l'intérieur d'un édicule sur des monnaies de Tyr, cf. H. Seyrig, *Syria*, 40, 1963, p. 22, n. 3, fig. 1 et pl. II, 2; auparavant on le considérait comme un bétyle (cf. E. Babelon, *Perses Achéménides*, no. 2344s.; G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. CXL; 283, no. 435; 290, no. 471 s.).

[1] Cf. *De Dea Syria*, 13 et 48.

[2] Cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, nos. 361, 364, 387-388, pl. VI, 4 et 11.

[3] Cf. *Syria*, 10, 1929, p. 332.

[4] Références citées *supra*, p. 189, n. 2.

[5] No. 5.

[6] Cf. *supra*, p. 15s.

[7] Cf. *Jup. Hél.*, p. 57.

QALʿAT EṢ-ṢALḤIYÉ = DOURA-EUROPOS

171 Petit autel de gypse, mouluré, trouvé dans un temple de Doura-Europos, attribué à Dolichenus et à Turmasgade[1]. Dimensions, hauteur: 32,5 cm; largeur à la base: 18,5 cm; hauteur du dé: 11,5 cm; largeur au dé: 13,5 cm. Le large creux sur le tablier renferme des traces de feu. Inscription sur la face antérieure du dé. Pl. LXV.

Musée de Damas. No. d'inv. 8385.

J. F. Gilliam, *Excavations at Dura-Europos*, Prelim. Report of the Ninth Season of Work, 1935-1936, Part III, 1952, p. 119-120, no. 977, et pl. XX, 2 (*Ann. ép.* 1954, no. 269).

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
C(onservatori) G(aius) Va͜l(erius)
cu͜m con-
4 iuge et
fil(i ou iis) v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 2, au début, la restitution *C(onservatori)* est basée sur la dédicace de Šoueifāt, faite par un *Gaius Valerius* qui pourrait être le même que notre personnage[2]. Sinon, rien n'empêche de considérer *C* comme le sigle du prénom et *G* comme l'initiale d'un gentilice comme *Gavius*, par exemple[3]. Dans ce cas, *Valerius* serait un *cognomen* d'ailleurs bien attesté comme tel. À la fin, ligature *AL*. — L. 3, ligature *VM*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, au sauveur, Gaius Valerius, avec son épouse et son ou ses enfants, a acquitté son vœu de bon cœur».

La forme de l'autel, attribuée par l'éditeur à une origine parthe, est bien attestée à Doura[4], mais on la trouve aussi ailleurs en Syrie[5]. Il fut découvert dans la cour à colonnade d'un temple à deux *cellae* dont l'une appartiendrait à une divinité de montagne peu connue, Turmasgade, alors que l'autre serait dédiée à Jupiter Dolichenus[1]. Cette attribution paraît cependant provisoire, car plusieurs inscriptions honorant d'autres divinités furent trouvées dans ce temple[2].

---

[1] Sur cette attribution, voir la suite du commentaire.

[2] Cf. *infra*, p. 274.

[3] Ce gentilice est abrégé en *G* dans une inscription de Rome, cf. H. Dessau, *ILS*, no. 8698 b.

[4] Cf. J. F. Gilliam, *l.l.*, p. 126-127.

[5] Ainsi au Hauran, à Gérasa et à Byblos (cf. H. Gressmann, *Altorientalische Texte und Bilder zum Alten Testament*, 2e éd., 1926-1927, II, no. 458-465, p. 133-134 et pl. CLXXXIV et CLXXXV). De tels autels se retrouvent aussi à Sichem en Palestine, cf. A. Lods, *Israël, des origines au milieu du VIIIe siècle*, pl. VI, 2 et 3.

Quoi qu'il en soit, Jupiter Héliopolitain n'est pas étranger à Doura, car son prototype Hadad y était adoré comme d'ailleurs Atargatis[3]. L'association des deux Baals de Doliché et d'Héliopolis dans un même sanctuaire prouve, encore une fois, les rapports étroits entre les deux dieux[4]. Jupiter Héliopolitain reçoit ici, comme à Šoueifāt, peut-être du même dédicant, le titre de *conservator* dont nous avons dit ailleurs ce qu'il faut en penser[5]. Gaius Valerius est un inconnu et rien ne prouve sa qualité de légionnaire que cherche à lui donner l'éditeur de l'autel de Doura[6]. Partant de cette hypothèse, Gilliam date cette dédicace «considerably after Septimius Severus in 197 permitted soldiers to marry»[7].

---

[1] Cf. J.F. Gilliam, *l.l.*, p. 130-132. Sur ce temple et les objets qui en proviennent, cf. Ann Perkins, *Excavations at Dura-Europos*, Preliminary Report of the Ninth Season, 1952, *The Dolicheneum*: I, The Building; III, The Objets, p. 97-106, fig. 9-11 et pl. XV-XVIII, et p. 125-129, pl. XXII-XXIV. Sur la cour à colonnade où fut trouvée l'inscription héliopolitaine, cf. *ibid.*, p. 100-102, fig. 10 no. 4 et pl. XVI, 1.

[2] Cf. J.F. Gilliam, *ibid.*, p. 107-134 et pl. XIX-XXI. R. du Mesnil du Buisson, *CRAI*, 1936, p. 144-145, attribue le temple à Jupiter Dolichenus, à Mithra, à une déesse anonyme la Kyria, et à Jupiter Héliopolitain. Par contre, P. Merlat, *Essai*, 1960, p. 133, fait partager le sanctuaire par les trois premières divinités en en excluant la quatrième.

[3] Cf. *Excavations at Dura-Europos*, Prelim. Report of the Third Season of Work, 1932, p. 100s. et p. 127s., pl. XIV: relief de Hadad et d'Atargatis; voir également M. Rostovtzeff, *Excav. at D.-E.*, Prel. Report of the Fifth Season, p. 42s. et pl. XVII, 2: statuette de culte de Hadad assis entre ses deux taureaux au Musée de Damas; id., *Dura-Europos and its Art*, 1938, p. 42s. et 142.

[4] On les trouve associés ou assimilés l'un à l'autre dans quatre dédicaces (nos. 272, 276, 278 et 303) et peut-être une cinquième (no. 283); cf. *infra*, p. 323-324.

[5] Cf. *infra*, p. 231-232.

[6] Cf. J.F. Gilliam, *l.l.*, p. 120 et n. 60: «the name itself suggests a legionary».

[7] *Ibid.*, p. 120. L'auteur se base sur les conclusions de J. Lesquier, *L'Armée romaine d'Égypte*, 1918, p. 262-279, qui, après avoir étudié les documents relatifs aux soldats d'Égypte, en déduit que «le mariage interdit à tous les soldats, quels qu'ils fussent, jusqu'en 197, a été depuis cette date autorisé pour les soldats citoyens au moins» (p. 263).

IV. APAMÈNE

Qal'at al-Mouḍīq - Apamea No. 172

QAL'AT AL-MOUḌÎQ - APAMEA

172 Fragment d'un socle de colonne en calcaire, portant sur une face une représentation figurée se détachant en relief dans un cadre mouluré. Ce cadre, brisé en bas, et dont la hauteur actuelle est de 30 cm et la largeur de 35 cm, devait sans doute être carré avec 35 cm de côté. De la colonne elle-même ne subsistent que le tore et le listel de la base. Ce monument passe pour venir d'Apamée sur l'Oronte[1]. Dimensions en cm, hauteur totale: 44; largeur: 45,5; épaisseur actuelle: 21. Pl. LXV.

Musée de Beyrouth. No. d'inv. 3279.

Inédit.

Le relief représente Jupiter Héliopolitain debout entre deux taureaux figurés de profil avec la tête de face. Le dieu brandit le fouet tenu obliquement par la main droite levée, et porte dans la main gauche un bouquet d'épis. Son visage, mutilé mais imberbe, est encadré d'une chevelure épaisse et abondante, surmontée d'un calathos haut et très évasé, débordant le cadre mouluré. Ce couvre-chef a la bordure antérieure godronnée, et il est décoré en relief, sur le devant, d'un aigle aux ailes éployées[2].

Le dieu est vêtu d'une tunique à manches courtes et serré dans une gaine. Sur sa poitrine s'étalent deux longs et lourds colliers ou guirlandes dont celui ou celle du bas porte un motif discoïde, sans doute, une bulle[3], flanqué de deux ornements plus petits. De part et d'autre de cette bulle se trouvent deux bustes méconnaissables dans lesquels il faut probablement voir le couple *Sol-Luna*. Le reste de la gaine est décoré d'un semis d'étoiles à quatre et à six rayons.

---

[1] D'après la maison de commerce d'antiquités Asfar Frères qui en a fait don au Musée de Beyrouth.

[2] Un bronze de Baalbek (no. 32) montre cet emblème solaire et céleste sur la coiffure du dieu. Le calathos du bronze Sursock porte un attribut reflétant un symbolisme identique, à savoir le disque flanqué d'*uraei*, cf. *infra*, p. 277.

[3] Le port de la bulle, attesté pour les trois membres de la triade (cf. index s.v. bulle) est connu aussi pour d'autres divinités de Syrie et d'Asie Mineure. Ainsi, par exemple, Jupiter Dolichenus et Castor Dolichénien sur deux bronzes du Musée de Vienne (cf. P. Merlat, *Répertoire*, nos. 124 et 125, p. 112-113 et pl. XI, 1 et 2) et un dieu anatolien sur un bronze publié par H. Seyrig, dans *RHR*, 98, 1928, p. 87-93, pl. I et fig. 1.

V. ÉMÉSÈNE

Ḥama - Epiphanea	No. 173
Ḥomṣ - Emesa	Nos. 174-180

ḤAMA - EPIPHANEA

173 Intaille de cornaline, haute de 1,7 cm et large de 1,3 cm. Acquise en 1931 de l'antiquaire F. Alouf. Pl. LXVI.

Musée de Beyrouth.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 12-13, pl. II, 1.

Le grand dieu de Baalbek est debout, de face, entre deux taureaux à bosse figurés de profil avec la tête de face. Son calathos haut et évasé surmonte une épaisse chevelure tombant assez bas de chaque côté du visage. Sa gaine est divisée en sept zones et le bas de la tunique laisse voir le bout des pieds nus. Sur les flancs sont gravés deux foudres allongés qu'on rencontre pour la première fois sur une intaille ou un menu objet, mais qui sont classiques sur les monuments plus grands. Le dieu brandit de la main droite un fouet au long manche et tient de la main gauche deux épis et deux pavots[1].

ḤOMṢ - EMESA (?)

174 Petit cippe de calcaire, découronné et très mutilé. Hauteur du dé et de la base moulurée: 18 cm. Bustes de 7 cm de haut sur trois faces du dé; inscription incomplète encadrant le buste de la face principale.

La provenance précise du cippe n'est pas connue, mais il fut acquis à Ḥomṣ par un prêtre jésuite et passa dans la collection de l'Université St-Joseph de Beyrouth d'où il disparut pendant la première guerre mondiale[2].

---

[1] Ces deux emblèmes de fertilité se trouvent ainsi associés sur une intaille du Cabinet des Médailles à Paris (no. 238).

[2] Aucun des éditeurs de ce monument n'en a donné un croquis ou une reproduction, ce qui me réduit à utiliser leurs descriptions qui ne sont pas toujours concordantes.

L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 293 s., no. 89; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 9-11; Ziegler, *Roscher's Lexikon*, VI, 1924-1937, s.v. *Zeus*, col. 683.

Inscription :

Voici la copie et la restitution de L. Jalabert :

ΠΟΛΙΤΗCVΙΙ
CѠ buste ΤΗΡΙ
AC ΚΑΜ
-Τ ---
--Ι ΙVΝ
_________ CKAI
_____ ΗΝЄΡΟΗC
_____ ЄΝ

«-----πολίτης (Ἡλιοπολίτης??)[1] ὑ(π)[ὲρ] σωτηρίας κα(λλ)[ίσ]τ[ου κα]ὶ (γ)υν[αικὸς .....]ς καὶ [τέκνων κατ' εὐχ]ὴν ἐπόησεν

D'après cette lecture, la dédicace serait faite par un habitant d'Héliopolis(?) pour le salut de Κάλλιστος et de sa famille. Le début de l'inscription a disparu et avec lui le nom de la ou des divinités invoquées.

Bustes :

La face inscrite porte un buste divin au visage imberbe et juvénile[2], encadré d'une abondante chevelure. Le buste est dénudé, sauf à l'épaule gauche où Ronzevalle a distingué quelques plis de draperie.

Le buste ornant la face latérale droite est celui d'une déesse drapée et voilée. Sur la paroi latérale gauche, L. Jalabert parle d'un dieu «vêtu d'un *paludamentum* agrafé sur l'épaûle droite, laissant à nu deux bras vigoureux», alors que S. Ronzevalle affirme que le dieu viril et imberbe est difficile à identifier, mais qu'il avait noté dans le dessin qu'il avait fait de ce buste «un évasement dans la partie supérieure de la tête divine, suggérant qu'elle était coiffée du pétase ailé».

---

[1] R. Mouterde, *apud* S. Ronzevalle, *l.l.*, p. 10 n. 1, pense que la restitution [ἱερα]πολίτης est également plausible épigraphiquement.

[2] L'observation est de S. Ronzevalle. Par contre, L. Jalabert affirme simplement que les trois têtes sont méconnaissables.

Quoi qu'il en soit, il s'agirait d'une triade qui pourrait bien être celle de Baalbek, comme le propose Ronzevalle, si la restitution [῾Ηλιο]πολίτης est exacte, et si la description que donne cet auteur du troisième buste est conforme à la réalité[1].

ḤOMṢ - EMESA

175 Autel de calcaire, brisé en haut, découvert au quartier Mouṣaiṭbé à Ḥomṣ. Dimensions en cm, haut. actuelle: 92; larg.: 46; ép.: 48. Sur la face antérieure, inscription en lettres lunaires hautes de 3,5 cm. Bas-reliefs sur les quatre faces du dé.

Musée de Damas.

H. Seyrig, *Syria*, 27, 1950, p. 236-237 = *Antiq. syr.*, IV, p. 131, no. 1; R. Mouterde, *IGLS*, V, no. 2219, p. 117-118.

Inscription:

Δ̣[ιὶ μεγίστῳ]
῾Ηλιοπολίτῃ

Κρίσπος	main au foudre	Κ....ΠΑΙΟ.

---

[1] Une difficulté se pose, toutefois, à propos de cette triade: Zeus y figure, en effet, imberbe si l'on en croit Ronzevalle; or quand le grand dieu de Baalbek est représenté suivant le type gréco-romain, il est toujours barbu, cf. mes nos. 6, 158 et 159. On doit peut-être croire que cet auteur a interprété en réalité une image très mutilée, sans se douter de la portée de ce qu'il avançait. Quant à L. Jalabert, il a écarté l'identification avec la triade héliopolitaine sous le prétexte, excusable à l'époque où il écrivait, mais maintenant inadmissible, que Jupiter Héliopolitain ne se présente pas ici sous la forme indigène habituelle. Le rapprochement que fait cet auteur entre nos trois bustes divins et ceux qui subsistent sur le bas-relief dédié à Bêl, Yarhibôl, Aglibôl, Athéna et Kéraunos, et conservé au Musée de Bruxelles (sur ce relief, voir en dernier lieu, R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 378-380, fig. 207, avec la bibliographie antérieure), me paraît indu, car la description qu'il donne du buste de la face principale «abondante chevelure qui descend en torsades sur ses épaules» ne correspond pas à celle d'Aglibôl radié et nimbé sur le relief de Bruxelles, et ce d'autant plus que Jalabert ne parle pas du croissant en décrivant notre buste, alors que cet attribut est un signe distinctif du dieu-Lune de Palmyre, cf. *infra*, p. 202, n. 7.

L. 1, au début, traces du *delta*. — L. 2, ligature du *tau* et de l'*êta*, cette dernière lettre ayant une forme cursive[1].

«À Zeus Très-Grand d'Héliopolis, Krispos, fils de ....».

Bas-reliefs :

Le dieu honoré par la dédicace est figuré symboliquement, sur la face principale, par une main tenant le foudre. La représentation de la main divine au foudre est bien attestée en Syrie, et particulièrement en Palmyrène et en Émésène[2] où elle symbolise, dans tous les cas connus, un dieu qui avait, par des orages périodiques, à assurer à ses fidèles, à leurs troupeaux et à la végétation, l'eau vivifiante et nourricière[3]. Une telle représentation est intéressante car elle réduit l'image divine à l'élément caractéristique dont l'action est de nature à répondre aux vœux du consécrateur. Il faut noter cependant que Jupiter Héliopolitain tient rarement le foudre[4], et cet attribut malgré sa fréquence pour ne pas dire sa constance dans l'iconographie du dieu[1], se range, en définitive, parmi les attributs secondaires[2].

---

[1] Sur la fréquence dans les inscriptions syriennes de la forme cursive de l'*êta*, voir les exemples réunis par H. Seyrig, dans *Syria*, 28, 1951, p. 108 et n. 3.

[2] Aux nombreux exemples cités par H. Seyrig, dans *Syria*, 20, 1939, p. 189-194: «Représentations de la main divine», ajouter J.-B. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1922, p. 77, pl. 23; H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 267-269, fig. 7; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 141-142, et pl. XIV bis, 1, 2 et 4; D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 51, pl. XXIV, 1; D. Sourdel, *Les cultes du Hauran*, 1952, p. 30, pl. II, 3; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 327-328, fig. 191, et surtout J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 428-440, où sont réunies de nombreuses mentions ou représentations de la main divine dans les cultes sémitiques. Une plaque dolichénienne de Mauer-an-der-Url montre, à l'intérieur d'un médaillon circulaire, une main tenant un foudre, cf. P. Merlat, *Répertoire*, no. 152, p. 132; sur les mains divines dolichéniennes, voir id., *Essai*, p. 177-183. À Séleucie de Piérie, c'est un simple foudre qui constitue l'idole du temple de Zeus, cf. W.W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc.*, p. 269 s.; A.B. Cook, *Zeus*, II, 1925, p. 807 s.; H. Seyrig, *Syria*, 20, 1939, p. 296 s. La main de Dieu apparaît fréquemment dans l'imagerie juive et chrétienne, cf. H. Stern. *Le calendrier de 354*, 1953, p. 150-152; J.T. Milik, *op. cit.*, p. 439-440.

[3] Les exemples de la main au foudre auxquels renvoient les références de la note précédente concernent soit Hadad, soit Baalshamîn ou, en d'autres termes, le dieu anonyme. Sur l'identité de ces deux dernières divinités, cf. H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 249; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 307 s.

[4] Sur l'intaille suivante, le dieu tient un fouet dans la main droite et un foudre dans la main gauche; un chaton de bague (no. 242) met deux épis dans la main gauche du dieu et un foudre stylisé dans l'autre; enfin, une intaille (no. 323) place un foudre dans la main droite et un fouet dans la main gauche.

La face postérieure de l'autel est ornée d'un buste radié, imberbe, posé dans un croissant dans lequel on a reconnu soit un dieu Lune[3], soit Caelus[4]. Mais comme les représentations de la main divine au foudre sont fréquemment accompagnées du disque solaire dans un croissant[5] ou de ces deux symboles séparés[6], marquant l'un et l'autre le caractère céleste du dieu symbolisé par la main, il y a lieu de croire que notre buste ne représente pas un dieu particulier, mais vise à souligner la nature céleste et cosmique de Jupiter Héliopolitain[7].

---

[1] Il figure le plus souvent sur les côtés du dieu.

[2] Ce n'est pas le lieu de discuter si le fouet, qui est un attribut principal du dieu de Baalbek, dérive ou non du foudre (cf. R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, I, 1910, p. 61 n. 5; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 347 et *BMB*, 1, 1937, p. 86), ou si ce dieu le doit à sa solarisation tardive (cf. R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 362, et *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 86 n. 1). Il faut cependant remarquer que tant le fouet que le foudre ont depuis une haute antiquité été des attributs du dieu de l'orage. C'est ainsi, par exemple, qu'avant la première dynastie de Babylone, Adad tient presque toujours un fouet, conçu comme un symbole de l'éclair, cf. H. Frankfort, *Cylinder Seals*, 1939, p. 124s. et 127 n. 3; E. Douglas van Buren, *Analecta Orientalia*, 23, 1945, p. 68s.; A. Vanel, *L'iconographie du dieu de l'orage*, 1965, p. 21. Par contre, à partir de l'invasion amorite de la Mésopotamie, le foudre à deux ou à trois branches apparaît fréquemment dans la main du dieu de l'orage, cf. E. Douglas van Buren, *l.l.*, et A. Vanel, *op. cit.*, p. 31-32. Il n'y a donc pas lieu de supposer que le fouet de Jupiter Héliopolitain a été emprunté à Hélios, comme le suppose R. Dussaud, d'autant plus qu'en Grèce même le fouet apparaît comme symbole de l'éclair, cf. A. B. Cook, *Zeus*, II, 1925, p. 824-826.

[3] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 27, 1950, p. 237 et n. 1, qui semble penser à Aglibôl.

[4] Cf. R. Mouterde, *l.l.*, qui se réfère à un autel de Nīḥa publié par S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 117s., pl. III, 2a-c.

[5] Par exemple, l'autel de Gdēm à 55 km au Nord de Palmyre, cf. H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 267, fig. 7; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 327-328, fig. 191, 1.

[6] Voir par exemple, une stèle de Damas, cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 141-142, pl. XIV bis, 2; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, fig. 191, 5; une stèle de Tell Sfīr au Nord de la Syrie, cf. H. Seyrig, *Syria*, 20, 1939, p. 192, fig. 12.

[7] Je n'exclus pas entièrement la possibilité que notre buste représente Aglibôl, étant donné le lieu de trouvaille de notre autel. Sur ce dieu qui est souvent nimbé ou radié et dont le croissant passe derrière les épaules, cf. H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 243s.; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 221 s. et *passim*.

Les deux parois latérales sont ornées chacune d'une guirlande; celle de gauche est laissée en bosse.

176 Pierre gravée en lapis-lazuli, de forme ellipsoïdale, et dont la face gravée est bombée alors que le revers est lisse. Longueur du grand axe: 3 cm. Cette pierre dont ni la provenance exacte, ni le lieu de conservation ne sont connus, passait dans le commerce en 1931, proposée à la vente par un habitant de Ḥomṣ. Pl. LXVI.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 15-16, pl. II, 3.

Jupiter Héliopolitain est représenté debout sur une petite base, qui supporte également deux taureaux au garrot très relevé et à la tête tournée vers l'extérieur. Il est vêtu d'une tunique à manches courtes dont on distingue les plis serrés au-dessus des chevilles, et d'une gaine attachée par des bretelles sur les épaules[1]. Cette gaine est divisée en trois registres nus, sommairement indiqués. Le dieu brandit de la main droite un fouet à longue lanière qui contourne la tête pour retomber sur l'autre épaule; la main gauche tient un foudre[2]. La présence de cet attribut qui fait double emploi avec le fouet et l'absence des épis traditionnels posent le problème de l'authenticité du monument. Un autre trait insolite serait aussi de nature à accentuer le doute: il s'agit de la coiffure. En effet, au-dessus de la chevelure dont de lourdes mèches encadrent, comme à l'accoutumée, le visage imberbe du dieu, on voit au lieu du calathos habituel une sorte de couronne à cinq rayons. La question de l'authenticité de l'objet a aussi préoccupé S. Ronzevalle qui affirme, à deux reprises, en être absolument convaincu, et je ne pense pas qu'il faille le contredire pour deux raisons. D'abord, la coiffure du dieu n'est pas si hétérodoxe qu'on le croit, de prime abord, car les disques à tête humaine de 'Aïn el-Ǧouǧ[1] en sont pourvus, et ceci suffit à réduire cette première difficulté. Reste le problème de la substitution du foudre aux épis. Là aussi une bague du Musée de Constantinople, dont on n'a guère à soupçonner l'authenticité, présente les mêmes attributs que notre monument, mais inversés: un fouet à longue lanière dans la main gauche et un foudre à trois branches dans la main droite[2]. Ce même foudre à trois branches remplace sur un autre chaton de bague le fouet traditionnel[3]. De tels exemples, qu'on peut multiplier à volonté, invitent à ne pas chercher dans les menus objets, en particulier, une imitation sans faille de la représentation divine classique.

---

[1] S. Ronzevalle, *l.l.*, parle à tort, à propos de ces bretelles de la gaine, de la «cuirasse traditionnelle» dans le haut du corps. Pour une erreur similaire et notre remarque à ce sujet, voir *infra*, p. 277, n. 3.

[2] S. Ronzevalle, *l.l.*, parle d'un «épi feuillu entre les dards d'un foudre» et trouve par là une confirmation, qui serait d'ailleurs unique, du texte de Macrobe (*Sat.*, I, 23, 12) qui place dans la main gauche du dieu un foudre et des épis. J'avoue que l'examen de la reproduction agrandie donnée par S. Ronzevalle ne m'a pas convaincu de l'existence de l'«épi feuillu».

177 Intaille de cornaline à deux teintes, haute de 1,7 cm, large de 1 cm. Le revers est perforé d'un trou destiné à recevoir un tenon.

L. Jalabert et R. Mouterde, *IGLS*, V, 1959, no. 2486, p. 205-206 avec croquis.

Cette intaille figure Jupiter Héliopolitain, debout, de face, flanqué de deux taureaux bossus de profil. Le graveur a schématisé l'image divine en donnant à la chevelure encadrant le visage la forme d'un nimbe et au calathos tronconique l'aspect de deux rayons divergents plantés au sommet de la tête. Les bras du dieu sont tous deux haussés, celui de droite brandissant le fouet, l'autre tenant le bouquet d'épis. Les deux zones de la gaine constituent une sorte de bouffants.

Dans le champ, légende en lettres irrégulières superposées dont quatre de chaque côté. Ces lettres sont, d'après la copie de R. Mouterde, de haut en bas et de droite à gauche: ΓЄΑΟΡϹΜΝ et doivent, sans doute, donner Γερμανός malgré l'emplacement désordonné des lettres. Dans ce cas, on aurait là, probablement, le nom du propriétaire de l'intaille.

178 Tessère de plomb ébréchée en plusieurs endroits et très mal conservée, provenant de Ḥomṣ, d'après son premier possesseur Ibrahim

---

[1] Cf. no. 123 b, c et d. À comparer aussi les nos 156, 319 et 324.

[2] No. 323.

[3] No. 242.

Sarrafian [1]. Son sort actuel est inconnu. Dimensions, longueur du grand axe: 7 mm; épaisseur: 1 mm environ. Pl. LXVI.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 13-15, fig. 3a et c, et pl. II, 2a et c.

Cette tessère porte, sur une face, l'effigie classique de Jupiter Héliopolitain engainé, debout entre deux taureaux de face. Il brandit, de la main droite levée, le fouet dont la mèche semble flotter au-dessus de sa tête; dans la main gauche, il tient un bouquet d'épis [2]. Dans le champ, en haut, à droite, motif discoïde indistinct, étoile ou globe.

Le revers conserve l'image très détériorée et incomplète d'un personnage dont on ne distingue que la moitié inférieure du corps et un reste de draperie pendant sur le côté gauche. À ses pieds, à droite, un motif indistinct, peut-être un bucrâne. Plus rien d'autre n'est distinct ni sur la photographie de cette face reproduite par Ronzevalle, ni même sur le croquis qu'il en a fait, et pourtant cet auteur parle d'une corne d'abondance dans la main gauche du personnage et d'une chevrette dans le champ, à droite. Quoi qu'il en soit, il est extrêmement difficile d'identifier ce personnage.

179 Tessère de plomb de même provenance que la précédente et aussi mal conservée qu'elle. Longueur du grand axe: 5 mm; épaisseur: 1 mm. Pl. LXVI.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 13-15, fig. 3b et pl. II, 2b.

Ce plomb, gravé sur une seule face, montre Jupiter Héliopolitain, engainé, debout sur une plinthe, entre deux taureaux; sa main droite est levée, comme d'habitude, mais sa main gauche semble étendue horizontalement. Dans le champ, en haut, à droite, symbole astral(?) comme sur la tessère précédente; en exergue, motif que S. Ronzevalle jugeait impossible à identifier.

180 Tessère de plomb de même provenance que les deux précédentes et dont on ne connaît ni le sort ni les dimensions.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 14; 47-48, fig. 10 et pl. XIV, 2.

---

[1] S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 14.

[2] La description que donne S. Ronzevalle du geste des mains ne correspond pas à la reproduction publiée par lui.

Cette tessère figure Mercure Héliopolitain, nu, au corps trapu, tenant la bourse de la main droite abaissée et, de la main gauche, le caducée appuyé sur l'épaule. Dans le champ, en haut, à gauche, un bucrâne qui symbolise le caractère hadadien de ce Mercure représenté suivant le type gréco-romain.

L'usage de cette tessère et des deux précédentes ne peut être précisé avec certitude; leur extrême petitesse[1] et l'ignorance du contexte archéologique où elles furent trouvées ne sont pas pour faciliter la tâche, mais leur usage en rapport avec la religion ne fait aucun doute.

VI. PALMYRÈNE

Palmyre - Palmyra	Nos. 181-185
Soḫné	No. 186

PALMYRE - PALMYRA

181 Tessère de terre cuite en forme de cône. Diam.: 1,4 cm. Représentation figurée sur une face, l'autre étant lisse. Pl. LXVI.

Musée de Damas. No. 242.

H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, p. 53, no. 397 et pl. XXI; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 531.

Il s'agit de l'image estompée de Jupiter Héliopolitain, enserré dans une gaine quadrillée et flanqué de deux quadrupèdes qu'on doit tenir pour des taureaux. Sa main droite levée brandit un objet indistinct, sans doute le fouet, et il faudrait identifier l'objet tenu par la main gauche comme étant un bouquet d'épis.

182 Bulle de terre cuite provenant des fouilles du sanctuaire de Bêl. Pl. LXVI.

Musée de Damas.

H. Ingholt et *alii*, *op. cit.*, p. 133, no. 1088 et pl. XLVII; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 531.

---

[1] À titre de comparaison, aucune tessère palmyrénienne n'est, à ma connaissance, inférieure à 10 mm de dimension.

Jupiter Héliopolitain engainé et flanqué de ses taureaux. Il tient les épis de la main droite et brandit le fouet de la main gauche[1]. À sa droite est figuré un astre.

183 Tessère de terre cuite, de forme rectangulaire, ornée sur les deux faces de représentations figurées auxquelles s'ajoutent sur la face *B* deux noms palmyréniens. Haut.: 1,8 cm; 1,5 cm. Pl. LXVI. Musée de Damas. No. 35.

H. Ingholt et *alii*, *op. cit.*, p. 54, no. 398 et pl. XXI; cf. p. 194 s.v. *Jupiter Héliopolitain*; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 447 et 602 n. 3.

Face A :

Buste d'un dieu imberbe, coiffé du calathos, brandissant de la main droite levée un fouet dont la longue mèche contourne la tête et pend au-dessus de l'autre épaule[2]. En haut à gauche et en bas à droite, globule. Près de l'épaule gauche, un croissant. La présence du calathos et surtout le geste de la main droite sont des indices valables pour croire, avec les éditeurs, à la possibilité d'identifier notre buste avec Jupiter Héliopolitain.

Face B :

Buste de déesse voilée dont la tête est surmontée d'une étoile, et qui est flanqué de deux noms d'adorateurs en palmyrénien : à gauche, NBWZBD, Nébouzabad: «Nébo a donné»[3]; à droite, ŠLMLT, Shalamallât, qui signifierait «Allāt a donné la paix»[4]. Si l'identification du buste de la face *A* avec Jupiter Héliopolitain est exacte, on devrait avoir ici l'image de sa parèdre.

184 Tessère de terre cuite, de forme circulaire, ornée de représentations figurées sur les deux faces, et d'un grénetis sur le pourtour.

---

[1] L'inversion des attributs dans une pierre gravée s'expliquerait par le désir de son possesseur de voir l'image divine au droit, directement sur l'objet.

[2] Les éditeurs du recueil parlent également de vestiges d'écriture. Je ne le pense pas à cause de la forme ondulée du motif qui, comparé à celui de la tessère suivante, ne peut être autre que la mèche du fouet.

[3] Sur ce nom, voir J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 38 et 98.

[4] Sur ce nom, voir J.K. Stark, *op. cit.*, p. 51 et 114.

Diam.: 1,4 cm. Pl. LXVI.

Musée de Damas. No. 243.

H. Ingholt et *alii*, *op. cit.*, p. 54, no. 399 et pl. XXI; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 421 n. 2; 600; 602 et n. 3.

Face A:

Buste divin drapé, coiffé du calathos et brandissant de la main droite levée un fouet dont la mèche contourne la tête pour retomber à droite. Le bras gauche est ramené à la taille. Je suis enclin à interpréter ce buste dans le même sens que celui de la tessère précédente, en notant toutefois qu'on aurait là l'unique exemple donnant le fouet à un Jupiter Héliopolitain représenté à la mode grecque[1].

Face B:

Cette face dont le décor est quelque peu émoussé, montre un masque de Méduse reconnaissable aux serpents entourant la tête[2]. Ce motif qui apparaît sur d'autres tessères palmyréniennes[3], était considéré comme le symbole de la pleine lune[4] et, à cet égard, il est susceptible de revêtir une signification eschatologique, car des croyances religieuses et des doctrines philosophiques faisaient de la Lune le lieu de séjour des âmes des morts[5]. On peut également tenir la tête de Méduse sur notre tessère pour un simple motif apotropaïque.

---

[1] Tout en reconnaissant que «le fouet et le calathos conviendraient à Jupiter Héliopolitain», et tout en admettant que le buste représente de toute façon un dieu, R. du Mesnil du Buisson, *l.l.* p. 602 écrit: «nous ne serions pas éloigné de croire qu'il représente un personnage dramatique».

[2] R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 421 n. 3, a tort de ne «trouver aucun des traits caractérisant cet emblème», et de parler, par conséquent, d'un masque de théâtre grec (*ibid.* p. 600).

[3] H. Ingholt, *op. cit.*, nos. 375 et 934-938; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 421-422.

[4] Cf. F. Cumont, *Dict. des Antiq.* s.v. *Zodiacus*, p. 1057, n. 14; id., *Recherches sur le symbolisme funéraire chez les Romains*, p. 155, n. 4.

[5] Sur cette question, voir F. Cumont, *ibid.*, p. 177 s.; 200 s. R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 422, fait de la tête de Méduse sur les tessères palmyréniennes un symbole de victoire sur la mort et de salut. Cet emblème apparaît très fréquemment, en effet, sur les sarcophages phéniciens en plomb (cf. mon article dans *BMB*, 18, pl. I, III, V, etc.) où il voisine presque toujours avec les dauphins qui étaient aussi considérés comme des symboles de salut pour les morts, cf. F. Cumont, *op. cit.*, p. 155, n. 4.

PALMYRE - PALMYRA (?)

185 Petit autel de section carrée en marbre blanc dont la face supérieure est taillée en cuvette de 13 cm de diamètre et forée d'une mortaise conservant encore des traces de métal[1]. Dimensions en cm: hauteur: 28; largeur et épaisseur max.: 18. Sur la corniche de la face principale, inscription en deux lignes avec points séparatifs en forme de virgules; sur les quatre faces du dé, bustes en relief. Cet autel passe pour venir de Palmyre, mais cette provenance n'est pas assurée[2]. Pl. LXVII-LXIX.

Musée d'archéologie de Marseille.

Penon-Saurel, *Cat. raisonné des objets contenus dans le Musée d'Archéologie de Marseille*, 1876, p. 21, no. 88; O. Hirschfeld, *CIL*, XII, 404; W. Froehner, *Cat. des Antiq. gr. et rom. du Musée de Marseille*, 1897, p. 93, no. 223; H. Dessau, *ILS*, no. 4295; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 43-44; E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, 1907, p. 55, no. 54; C.H. Moore, *Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 38, 1907, p. 119-120; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, II, 1911, p. 65 et 71; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 8-9, pl. I; id., *MUSJ*, 23, 1940, p. 33-34; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 180-181, no. 2903, commentaire; R. Turcan, *Les Religions de l'Asie dans la Vallée du Rhône*, 1972, p. 112.

Inscription:

Iovi O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) prop[itio]
Philip(p)a, Hotarzabadi filia, ṿ(otum) [s(olvit)]

L. 1, ligature *I* et petit *O*; E. Espérandieu, S. Ronzevalle et J.-P. Rey-Coquais, ont tort de ne retenir que le sigle *I* de *Iovi*; la lettre *H* est certaine, bien que la barre horizontale est quelque peu émoussée et j'ai pu le vérifier à loisir lors d'un examen du monument au Musée de Marseille; Penon-Saurel lisait *PV'O'M.PRO'*; O. Hirschfeld, suivi par C. H. Moore, copiait *b VI O, M, D, PROP*, attribuant ainsi à Dolichenus un autel qui ne lui appartient pas; la bonne lecture de cette ligne est due à W. Froehner; R. Turcan restitue à la fin *prop*(*ugnator*). — L. 2, à la fin, on voit le jambage oblique d'un *V* et R. Dussaud a eu raison de restituer les deux sigles *V* et *S* ignorés par tous les autres éditeurs.

---

[1] Le milieu de la base est aussi percé d'un trou de 1,2 cm de diamètre et de 4,3 cm de profondeur.

[2] C'est à W. Froehner (*Cat. du Musée de Marseille*, 1897, p. 93, no. 223) qu'on doit une indication dans ce sens: «le marbre doit venir de Palmyre». R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 43 et *PW*, 7, 1912, s.v. *Heliopolitanus*, col. 56, attribue sans preuves suffisantes cet autel à Deir el-Qal'a. R. Turcan, *Les Religions de l'Asie dans la vallée du Rhône*, 1972, p. 112, semble pencher pour une origine palmyrénienne en écrivant: «mais la dédicace IOM fait supposer qu'il a été consacré dans une colonie, ce qui est le cas de Palmyre depuis Caracalla». Inutile de dire, cependant, que la raison invoquée par cet auteur est insoutenable.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, favorable, Philippa, fille de Hotarzabadus, a accompli son vœu».

L'épithète *propitius* que porte le grand dieu de Baalbek est l'équivalent du grec ἐπήκοος fréquemment appliqué aux divinités syriennes dans des inscriptions bilingues de Palmyre et ailleurs [1]. Le patronymique de la dédicante Hotarzabadus est un nom théophore de 'Atar qui signifie «'Atar a donné»; quant à la substitution de l'*O* à la lettre *A* initiale, dans les dérivés de 'Atar, elle est bien attestée [2].

Bas-reliefs:

Les bustes figurés sur les quatre faces ont subi des mutilations telles qu'ils paraissent méconnaissables. C'est le cas notamment du buste de la face inscrite dont on ne distingue que la silhouette, quelques plis de la draperie et peut-être une main sur la poitrine [3].

Sur les faces latérales, à droite, buste d'une déesse voilée; à gauche, buste viril méconnaissable [4]. Sur la face postérieure, deux bustes, probablement Hélios, à gauche, et Séléné avec le croissant derrière les épaules, à droite. Quant à l'identification des trois autres bustes, elle ne peut être assurée, mais il est raisonnable d'y voir l'image de la triade héliopolitaine représentée sous une forme hellénisée.

---

[1] Cf. *IGLS*, nos. 1 (l. 59); 86 et 569; M. Avi-Yonah, *Israel Expl. Journal*, 9, 1959, p. 6; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 59, 195, 236 et 430.

[2] On a Ὁταρ et Ὁταρέος à Oumm Tiyour, cf. *IGLS*, nos. 1380-1381; Ὁταρε[ι]οῦς à Hermel (*ibid.*, no. 2903); Ὁταρίων à Ḥoṣn Nīḥa (*ibid.*, no. 2947) et à Deir el-Qal'a (cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, 1864, p. 356; Waddington, no. 1859). Sur cette substitution, voir, en général, R. Mouterde, *MFO*, 8, 1922, p. 87-88 et S. Ronzevalle, *MUSJ*, 23, 1940, p. 34 et n. 2. On ne peut songer pour Hotar à l'arabe ḤṬR', «branche», qu'on ne saurait expliquer dans un tel théophore.

[3] On ne voit nulle trace du calathos dont parle S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 8.

[4] La description que donne S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 9, de ce buste est en tous points inexacte. En outre, cet auteur localise faussement les divers bustes sauf celui de la face inscrite.

SOḪNÉ

186 Haut-relief, en calcaire dur, représentant Jupiter Héliopolitain, debout sur un socle posé sur une plinthe qui porte également les deux taureaux. La figure divine est adossée, jusqu'à la hauteur de la nuque, à un fond qui déborde légèrement de part et d'autre. Elle est bien conservée à l'exception de la main et du poignet droits qui ont disparu. Par contre, les taureaux sont plus mutilés: celui de gauche a sa moitié antérieure brisée, celui de droite a perdu la poitrine et une partie des pattes et sa tête est en deux pièces recollées. Dimensions en cm: hauteur totale: 76; hauteur de la figure: 66; hauteur de la plinthe: 6; hauteur du socle: 4; largeur de la plinthe: 38 sur la face antérieure, 41 sur la face postérieure; épaisseur de la plinthe: 21; largeur du fond: 25. Sur le socle et la plinthe, inscription gravée en lettres hautes de 2,7 cm à la ligne 1, de 4 cm à la ligne 2. Traces de couleur rouge dans les lettres. Ce monument fut découvert à Soḫné, bourgade située à quelque 50 km à vol d'oiseau au Nord-Est de Palmyre[1]. Pl. LXX.

Musée de Constantinople. No. d'inv. 2570.

S. Ronzevalle, *Al-Machriq*, 14, 1911, p. 307-309 et pl. dans le texte; id., *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1911, p. 181-183; A. Héron de Villefosse, *ibid.*, p. 183-187; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1911, p. 28, no. 124; Th. Macridy Bey, *Arch. Anz.*, 1912, p. 585; G. Mendel, *Cat. des sculptures gr., rom. et byz. du Musée impérial Ottoman*, III, 1914, p. 613 s., no. 1404; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 111-112, fig. 172; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.*, V, 1930, nos. 3 et 4 (deux croquis différents du même monument); H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 153; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 82-83, pl. XIX, 2; A.B. Cook, *Zeus*, III, 1940, p. 1093, fig. 873; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H6, p. 328, pl. 148.

---

[1] Sur cette localité de la Palmyrène, siège d'un camp romain mais dont le nom antique n'est pas encore identifié avec certitude, voir A. Poidebard, *La trace de Rome dans le désert de Syrie*, 1934, p. 78, pl. LXVIII et LXX; A. de Boucheman, *Une petite cité caravanière: Suchné*, dans *Doc. d'études or.*, VI (Inst. fr. de Damas); R. Dussaud, *Topographie historique*, 1927, p. 251-252, carte XIV, C, 3.

Inscription :

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Sex(tus) Rasius Proculus, praef(ectus) coh(ortis) II
Thrac(um) Syr(iacae)

L. 2, la lettre *O* dans *COH* est très petite; ligatures *THR* et *YR*; la fin de la ligne a été mal lue par différents auteurs: *THRAC SV* S. Ronzevalle, *Al-Machriq*), *TRAC SY* (id., *Bull. Soc. Antiq.*); *TR.V.S.P.* (R. Cagnat); *TRAC* (Th. Macridy Bey); *THRAC V P* (G. Mendel et A. B. Cook). La première lecture correcte est due à Héron de Villefosse.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Sextus Rasius Proculus, préfet de la deuxième cohorte syrienne des Thraces».

La cohorte *II Thracum* où Sextus Rasius exerçait son commandement appartenait à l'armée de Syrie, d'après un diplôme militaire datant de 157 ap. J.-C. [1]. Compte tenu de ce fait et de l'occupation régulière de la Palmyrène par les troupes romaines à la veille de l'avènement des Sévères [2], on pourrait dater cette dédicace de la seconde moitié du IIe siècle de notre ère [3].

Représentation figurée :

Le dieu se présente en position frontale, debout, entre deux taureaux de face. Son visage plein et imberbe est encadré d'une abondante chevelure faite de grosses boucles en forme de coquilles d'escargot. Sur la tête, un calathos bas et évasé, bordé en haut et en bas de deux rangées de petites perles et dont les flancs sont ornés de motifs géométriques: cercles et losanges cantonnés de quatre points. De la main droite levée le dieu devait brandir le fouet dont des arrachements subsistent sur le fond, à gauche, au-dessus de l'épaule; l'autre main tient la gerbe d'épis d'une façon inhabituelle avec les trois premiers doigts allongés au lieu d'être pliés comme les deux autres. La position de l'avant-bras légèrement ramené vers la poitrine et orné d'un anneau au poignet, mérite aussi d'être signalée.

---

[1] Cf. *CIL*, III, p. 2328, 71; XVI, no. 106 = Dessau, no. 9057.

[2] Voir à ce sujet, les textes publiés par H. Seyrig, dans *Syria*, 14, 1933, p. 152s. Cf. aussi l'ouvrage du Père A. Poidebard cité plus haut à propos des installations militaires romaines dans le désert syrien.

[3] La forme des lettres appuierait cette hypothèse. Dans le même sens H. Winnefeld, *l.l.* et H. Ingholt, *apud* H. Seyrig, *l.l.*

Le vêtement divin est remarquable par la richesse du décor ciselé et en relief qui couvre entièrement la gaine. Ce décor est constitué d'un tapis de motifs géométriques et de rosaces divisé par des bandes striées ou ornées de grénetis en cinq zones horizontales d'inégale hauteur et sur lequel sont posés six bustes de divinités. Sur la poitrine dont le champ est meublé de rosaces à quatre pétales inscrites dans des losanges contigus, se détachent trois bustes: au milieu, un dieu au visage imberbe, coiffé d'un petit modius et vêtu d'une tunique à manches et d'un manteau agrafé sur l'épaule droite. On a reconnu dans ce buste le grand dieu d'Héliopolis lui-même[1], mais cette identification devrait, à mon avis, être abandonnée car on peut difficilement admettre que la gaine de Jupiter Héliopolitain soit ornée de la propre image du dieu; il y a là, en effet, un dédoublement d'autant plus déplacé que le décor de la gaine réunit habituellement soit les bustes des planètes ou du zodiaque pour exprimer la nature cosmique du dieu et son omnipotence, soit ceux de divinités éparses du panthéon gréco-romain, faisant ainsi de Jupiter Héliopolitain une divinité panthée. À cela s'ajoute que le buste est imberbe alors que les images hellénisées du grand dieu de Baalbek le montrent toujours barbu[2]. Il s'ensuit donc que notre dieu coiffé du calathos et drapé n'est pas Jupiter Héliopolitain, mais plutôt, comme je le crois, le Bêl palmyrénien flanqué de ses deux parèdres, à gauche, Yarhibôl radié et, à droite, Aglibôl avec le croissant aux épaules[3]. Cette identification qui s'accorde bien avec l'iconographie de la triade de Bêl, en particulier sur certaines tessères palmyréniennes[4], peut aisément se défendre dans un monument consacré dans une ville de Palmyrène et exécuté, sans aucun doute, par un artiste palmyrénien [1].

---

[1] Ainsi S. Ronzevalle, *l.l.*, G. Mendel, *l.l.*, H. Winnefeld, *l.l.*, H. Thiersch, *l.l.* et A. B. Cook, *l.l.*

[2] Voir p. 200, n. 1 et 350, n. 2.

[3] On a généralement reconnu Hélios dans le buste de gauche; quant à celui de droite, c'est Mèn, d'après Mendel et Cook, Séléné, d'après les autres éditeurs cités *supra* dans la note 1.

[4] Voir, par exemple, H. Ingholt et *alii*, *Rec. des tessères de Palmyre*, 1955, nos. 120 et 121.

La seconde zone, peu large, est ornée de rosaces doubles alternant avec des losanges cantonnés de pastilles plates.

Au-dessous, large zone divisée par de petits filets en bandes verticales décorées alternativement d'un disque entre deux losanges ou d'un losange entre deux disques, le motif central étant, dans les deux cas, cantonné de quatre points. Sur le haut de cette zone sont posés trois bustes divins: au centre, une déesse coiffée d'un polos et vêtue d'un chiton et d'un manteau agrafé sur l'épaule gauche et laissant à découvert la moitié droite de la poitrine; à sa droite, une déesse coiffée du polos, drapée d'un chiton et d'un manteau et tenant, semble-t-il, un objet indistinct dans sa main gauche ramenée à la poitrine [2]; à sa gauche, un dieu barbu vêtu d'un manteau agrafé sur les deux épaules. L'identification de ces bustes est malaisée étant donné l'absence d'attributs caractéristiques [3].

La quatrième zone est décorée de grands losanges juxtaposés formés par l'entrecroisement de deux lignes brisées. Ces losanges et les triangles qui les séparent sont meublés respectivement de rosettes et de demi-rosettes.

La large zone inférieure est divisée par des filets à grénetis en bandes verticales ornées de losanges incisés et superposés. Au-dessous, c'est le bord en franges de la gaine qu'on voit au-dessus des pieds nus, alors qu'habituellement la gaine ne descend pas si bas. Quant à la tunique, on en voit une mince bande à la bordure des manches et de l'encolure. À noter enfin que la gaine est fixée sur les épaules par deux agrafes en forme de disques.

---

[1] La physionomie même du dieu, la couronne de grosses boucles et les broderies de la gaine sont fréquemment attestées à Palmyre. Cf. A. Héron de Villefosse, *l.l.*, et R. Mouterde, *MUSJ*, 11, 1926, p. 316-317.

[2] H. Winnefeld, *l.l.*, suppose qu'il s'agit d'un *volumen* alors que G. Mendel parle d'un *gorgoneion*.

[3] C'est la raison pour laquelle je considère comme très hypothétiques les identifications proposées par G. Mendel et acceptées par H. Thiersch et A. B. Cook: Héra ou Déméter pour la déesse centrale, Athéna pour la déesse située à sa droite et Hermès pour le dieu placé à sa gauche.

VII. PHÉNICIE

'Akka - Ptolemais	Nos. 187-192
'Arqa - Caesarea ad Libanum	No. 193
Arḍ Arṭousi - Orthosia	No. 194
Beyrouth - Berytus	Nos. 195-214
Deir el-Qal'a	Nos. 215-219
Eliğ	No. 220
Fneidiq	No. 221
Ǧbeil - Byblos	No. 222
Ḫān Ḫaldé - Mutatio Heldua	No. 223
Ḥösn es-Sfīré	Nos. 224-225
Kafr Yāsīn	No. 226
Mont Carmel - Carmelus	No. 227
Naṣraniyé	No. 228
Qal'at Faqra	No. 229
Ṣarba	No. 230
Šoueifāt	Nos. 231-232
Ṭarṭous	Nos. 233-234

'AKKA - PTOLEMAIS

187 Monnaie de bronze frappée sous Élagabale à Ptolémaïs[1]. Pl. LXX.

G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 135, no. 41, pl. XVII, 5; id., *JHS*, 31, 1911, p. 63 et pl. IV, 32; K. Galling, *Der Gott Karmel*, 1953, p. 118; M. Avi-Yonah, *Israel Expl. Journal*, 9, 1959, p. 10; L. Kadman, *Coins of Akko Ptolemais*, 1961, p. 126-127, no. 174, pl. XII; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 200-201, pl. XIII, 12.

Au droit: Buste d'Élagabale, à droite, lauré et drapé; comme légende: IM[P C]AES M A[V A]NTONINVS AV[2].

Au revers: Édicule portatif abritant l'idole de Jupiter Héliopolitain debout, entre deux taureaux de face. Le dieu paraît tenir une bipenne dans la main droite levée[3], mais comme l'a fait remarquer H. Seyrig, à juste titre, il s'agit là du manche de fouet tenu horizontalement par le milieu[1]. L'attribut de la main gauche n'est pas distinct, mais c'est, sans doute, l'épi de blé traditionnel[2]. On ne peut affirmer avec certitude l'existence d'un calathos; en tout cas, on aperçoit un petit trait en saillie au-dessus de la tête qui le laisse supposer[3]. Comme légende: [C]OLON PT[OL].

---

[1] Seul, semble-t-il, le British Museum en possède un exemplaire, cf. L. Kadman, *op. cit.*, no. 174.

[2] D'après G.F. Hill, *l.l.*

[3] C'est l'attribut que lui donnent G.F. Hill, *l.l.* et M. Avi-Yonah, *l.l.*

188 Monnaie de bronze frappée sous Valérien à Ptolémaïs[4]. Pl. LXX.

C. Lambert, *Quart. Dept. of Antiq. in Palestine*, 1., 1932, p. 134, pl. LV, no. 17; L. Kadman, *op. cit.*, p. 140-141, no. 242, pl. XVII; H. Seyrig, *op. cit.*, p. 200, pl. XIII, 13.

Au droit: Buste de Valérien, à gauche, lauré et drapé; comme légende: IMP C P L[IC V] ALERIANVS AV[G].

Au revers: Jupiter Héliopolitain debout, flanqué de deux taureaux bossus, de profil, avec la tête de face. Le dieu coiffé d'un petit calathos brandit, de la main droite, le fouet tenu obliquement et tient, de la main gauche, les épis de blé. Comme légende: COL PTOL.

189 Monnaie de bronze frappée sous Valérien à Ptolémaïs[5]. Pl. LXXI.

L. Kadman, *op. cit.*, p. 140-141, no. 243, pl. XVII; H. Seyrig, *op. cit.*, p. 200, pl. XIII, 14.

Au droit: Buste de Valérien, à droite, radié et drapé; comme légende: [IMP C P LIC] VALE -----

Au revers: Jupiter Héliopolitain engainé, debout entre deux taureaux minuscules, de profil, avec la tête de face. Il est coiffé d'un calathos haut et évasé, brandit de la main droite le fouet et tient, de la gauche, les épis de blé. Dans le champ, à la droite du dieu, un caducée symbolisant le parèdre mineur de la triade héliopolitaine. Comme légende: COL PTOL.

---

[1] Cf. H. Seyrig, *l.l.*

[2] G. F. Hill, *l.l.*, parle, avec réserve, d'une harpé.

[3] C'est aussi l'avis de G. F. Hill (*BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 135).

[4] D'après L. Kadman, *op. cit.*, no. 242, c'est le musée archéologique jordanien de Jérusalem qui possède l'unique exemplaire connu.

[5] Un seul exemplaire connu au Museum of the American Numismatic Society – New-York.

190 Monnaie de bronze frappée sous Gallien à Ptolémaïs[1]. Pl. LXXI.

L. Kadman, *op. cit.*, p. 144-145, no. 264, pl. XVIII.

Au droit: Buste de Salonine, à droite; comme légende: CORNELIA SALONINA AVG.

Au revers: Jupiter Héliopolitain debout, brandissant, de la main droite, le fouet empoigné obliquement et tenant, de la main gauche, les épis de blé. Il est accosté de deux taureaux de profil avec la tête de face. Comme légende: COL PTOL.

191 Monnaie de bronze frappée sous Valérien à Ptolémaïs[2]. Pl. LXXI.

G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 137, no. 47; L. Kadman, *op. cit.*, p. 140, no. 250, pl. XVII.

Au droit: Buste de Valérien, à droite, lauré et drapé du *paludamentum*; comme légende: IMP C P LIC VALERIANVS AVG[3].

Au revers: Pied humain nu, à droite, muni d'un anneau de suspension surmonté d'un foudre; dans le champ, à droite, un caducée; en bas: une harpé. COL PTOL.

L'analogie de ce pied avec celui du Mont Carmel[4] laisse supposer avec vraisemblance son appartenance à la même divinité[5]. Quant au caducée, il symbolise le parèdre mineur de la triade héliopolitaine.

192 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Salonine à Ptolémaïs[6]. Pl. LXXI.

---

[1] Le British Museum possède, d'après L. Kadman, l'unique exemplaire connu.

[2] L. Kadman, *l.l.*, a recensé trois exemplaires de cette monnaie dont un au British Museum et deux en Israël (École biblique des Franciscains et Musée local de Mishmar Ha'emek).

[3] Suivant l'exemplaire publié par L. Kadman, *l.l.*

[4] Cf. no. 227.

[5] Dans le même sens, et à propos du pied identique sur la monnaie de Salonine (voir numéro suivant), K. Galling, *Der Gott Karmel*, p. 118, et H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 201, n. 4.

[6] L. Kadman, *op. cit.*, a recensé huit exemplaires de cette monnaie dont trois au British Museum, trois en Israël (Musée de l'Université hébraïque, Département

T. E. Mionnet, *Description des monnaies antiques gr. et rom.*, V, 1811, p. 481, no. 43; F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, 1874, p. 169, nos. 1 et 2; E. Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, p. 228, no. 1562, pl. XIX, fig. 18; G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 138, nos. 51-53, pl. 17, 11; F. Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, 1883, p. 449, no. 58; K. Galling, *Der Gott Karmel*, dans *Geschichte und Altes Testament* (A. Alt zum 70. Geburtstag), 1953, p. 118 et 121, fig. 5; O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, 1953, pl. V, fig. 7; L. Kadman, *op. cit.*, p. 144, no. 270, pl. XIX; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 201 et n. 4, fig. 2.

Au droit: Buste diadémé et lauré de Salonine à droite; comme légende: CORNE SALONINA AVG[1].

Le revers est identique à celui de la monnaie précédente et appelle la même conclusion.

'ARQA - CAESAREA AD LIBANUM

193 Monnaie de bronze frappée sous Alexandre Sévère à Césarée du Liban[2]. Pl. LXXI.

G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 110, nos. 9 et 10, pl. XIII, 10; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 15, 1930-1931, p. 157s., pl. XXVIII; L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 100; H. Seyrig, *BMB*, 12, 1955, p. 28.

Au droit: Buste d'Alexandre Sévère, à droite, la tête nue, drapé du *paludamentum*; comme légende: ---ΔROSCAISAR[3].

Au revers: Temple tétrastyle à arche centrale, auquel on accède par des marches dont seules sont visibles celles qui mènent aux deux entrecolonnements latéraux. Sous l'arche, image d'Astarté sous les traits d'une Tyché tourelée, debout, de face, le pied gauche posé sur un petit dieu-fleuve nageant qui symbolise le cours d'eau local,

---

des Antiquités d'Israël et École biblique des Franciscains), un à Berlin et un à Paris. — D'après F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 169, no. 2, il existe de cette pièce deux modules.

[1] D'après l'exemplaire étudié par L. Kadman.

[2] H. Seyrig, *BMB*, 12, 1956, p. 28, pense que les monnaies de 'Arqa et d'Orthosie étaient généralement frappées à Tripolis. — Des exemplaires de cette monnaie se trouvent au British Museum et à Berlin.

[3] D'après l'exemplaire no. 10 étudié par Hill.

dit Nahr 'Arqa[1]. La déesse s'appuie, de la main droite, sur une *stylis* cruciforme et relève, de la main gauche, le bord de la robe sur son genou; elle est couronnée par une Victoire[2] debout sur une colonne située à sa gauche. Dans l'entrecolonnement latéral droit, dieu imberbe, debout, de face, coiffé d'un petit modius et enveloppé, à partir des hanches, dans une draperie; son bras gauche est abaissé et son avant-bras droit replié sur la poitrine. L'identité de ce dieu demeure inexpliquée[3]. Dans l'entrecolonnement latéral gauche, un dieu du type de Jupiter Héliopolitain, debout, coiffé d'un haut calathos, flanqué de deux animaux; l'attitude de ses mains invite à restituer le fouet dans la droite et les épis dans la gauche. Inscription tout autour et en exergue: COL CE ITVR[4].

S. Ronzevalle a, le premier, reconnu le grand dieu de Baalbek dans la figure de l'entrecolonnement gauche[5]. Cette identification, admise par tous les auteurs qui, par la suite, se sont occupés des cultes de 'Arqa en général et de cette monnaie en particulier, semble renforcée par la découverte du relief de Fneidiq sur la route menant de 'Arqa et d'Orthosia à Héliopolis[6] et par la présence des Ituréens sur le versant occidental Nord du Liban qui sont de nature à attester l'existence de fidèles aux cultes héliopolitains dans cette région. Elle demeure, cependant, une possibilité car les deux compagnons du dieu sur notre monnaie sont une Astarté-Tyché locale, celle de 'Arqa et un jeune dieu qui ne rappelle en rien le parèdre mineur de Baalbek. À cela s'ajoute que l'emprunt des types iconographiques héliopolitains par d'autres divinités locales et notamment en Coelésyrie[1] incite à la prudence.

---

[1] Pour des parallèles à cette représentation de la Tyché poliade, voir par exemple, T. Dohrn, *Die Tyche von Antiochia*, 1960, à propos de la Tyché d'Antioche et R. du Mesnil du Buisson, *Tessères et monnaies de Palmyre*, 1962, fig. 143-144 et 201 en ce qui concerne la Tyché des Palmyréniens.

[2] G.F. Hill, *l.l.*, et p. LXXII, suppose que la figure qui couronne Astarté-Tyché est Alexandre le Grand.

[3] T.E. Mionnet, *Description des monnaies*, *Supplément*, VI, p. 532, reconnaît les Dioscures dans les deux divinités des entrecolonnements latéraux sur le revers identique au nôtre de la monnaie d'Orthosie (le numéro suivant). S. Ronzevalle, *l.l.*, pense que le dieu porte la main droite à la bouche et y voit, par conséquent, un Horus-Harpocrate, Adonis.

[4] Cette légende, qu'on rencontre sur les monnaies d'Alexandre Sévère, laisse supposer que 'Arqa s'intitulait Césarée des Ituréens sous le règne de cet empereur natif de la ville, cf. G.F. Hill, *op. cit.*, p. LXXIII. Sur l'histoire de 'Arqa, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 80s.; J. Starcky, *Les Cahiers de l'Oronte*, no. 10, 1971-1972, p. 103-117 avec une bibliographie.

[5] Auparavant, on y voyait une Cybèle (E. Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, no. 1498) ou un Baal tenant la harpé (R. Dussaud, *op. cit.*, p. 79).

[6] Mon no. 221, p. 258s. et, en particulier, p. 260.

ARḌ ARṬOUSI - ORTHOSIA

194 Monnaie de bronze frappée sous Élagabale à Orthosie[2]. Pl. LXXI.

T. E. Mionnet, *Description des monnaies antiques gr. et rom.*, *Supplément*, VI, p. 532; E. Babelon, *Perses Achéménides*, 1893, p. 216-217, no. 1498, pl. XXVIII, 21; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 15, 1930-1931, p. 159s., pl. XXIX; F. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, 1935, p. 94, no. 102; R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 78-79; L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 100; H. Seyrig, *BMB*, 12, 1955, p. 28.

Au droit: Buste d'Élagabale, à droite, lauré et vêtu du *paludamentum*; comme légende: --- ANTΩNЄINOC ---[3].

Au revers: en dehors de l'inscription OPΘΩCIEΩN, la représentation est en tous points identique à celle de la monnaie de 'Arqa et appelle les mêmes conclusions. Ce fait prouve que les deux villes d'Orthosie et de Césarée, qui sont distantes de moins de dix kilomètres, adoraient les mêmes divinités dans un temple qui leur était probablement commun[4].

BEYROUTH - BERYTUS

Nos. 195-198	Monuments relatifs à la triade
Nos. 199-210	Monuments relatifs à Jupiter Héliopolitain
Nos. 211-212	Monuments relatifs à Vénus Héliopolitaine
Nos. 213-214	Monuments relatifs à Mercure Héliopolitain

---

[1] Voir p. 118 et n. 4 (références).

[2] Des exemplaires de cette pièce sont conservés à Paris et à Berlin.

[3] D'après l'exemplaire étudié par E. Babelon, *l.l.*

[4] Cf. H. Seyrig, *l.l.*, qui parle d'un sanctuaire fédéral.

195 Base de calcaire moulurée dont le bas est très abîmé et dont le couronnement est arraché. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 126; largeur et épaisseur: 70. Trouvée à l'angle des rues Foch et Weygand [1].

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *MUSJ*, X, 1925, p. 234; Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1926, p. 241; H. Seyrig, *Syria*, 20, 1939, p. 315-316, no. 18 (*Ann. ép.*, 1940, no. 171); J.T. Milik, *Biblica*, 48, fasc. 4, 1967, p. 562-563; 605 s.v. *Sergit(anus)*.

[I(ovi) O(ptimo)] M(aximo) [H(eliopolitano)]
Veneri, Mercurio,
Apollini, Deanae,
4 Marti Sergiṭ(ensi), Proserpinae,
Fortunae col(oniae), Fatis
Q(uintus) Clodius .A..S
SV – – – – – – – – – – – –
8 – – – – – MER – – – – –
– – – – – – – – – – – – – – – –

De la ligne 1, omise par H. Seyrig, subsistent des vestiges du *M* que reconnaît également J.T. Milik. La restitution de la titulature de Jupiter Héliopolitain dans cette ligne ne fait donc aucun doute, car la ligne 2 cite les deux autres membres de la triade. — L. 3, H. Seyrig lisait *SERGII* en admettant, d'une part, que la dernière lettre n'est pas absolument certaine et en affirmant, d'autre part, que ces lettres n'offrent aucun sens. R. Dussaud, *apud* H. Seyrig, *l.l.*, p. 316, n. 10, se demandait si *SERGII* ne serait pas la transcription latine d'un surnom sémitique, Sherqiyé, «l'oriental». En réalité, la dernière lettre de ce mot apparemment étrange est un *T* et nous adoptons l'interprétation *Sergit*(*ensi*), de préférence à *Sergit*(*ano*) de Milik. — Lignes 6 et suivantes, on ne peut restituer ni le surnom du dédicant, ni la suite du texte dont l'étendue ne peut être déterminée.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, à Apollon, à Diane, à Mars de Ser'îtâ, à Proserpine, à la Fortune de la colonie, aux divinités du Destin, Quintus Clodius ....».

---

[1] Sur ce lieu de provenance non indiqué par H. Seyrig, cf. J. Lauffray, *BMB*, 1944-1945, p. 22 et plan I, no. 14.

Cette dédicace s'adresse d'abord à la triade héliopolitaine dont le culte a joui, on le sait, d'une grande faveur chez les colons de Béryte[1]. Les divinités mentionnées ensuite sont apparemment très peu connues dans cette ville, à l'exception de Fortuna, à laquelle a été assimilée la déesse poliade Astarté[2], et ne semblent pas recouvrir des divinités locales telles que le monnayage de Béryte a abondamment représentées[3]. Ces divinités paraissent cependant constituer trois groupes liés plus ou moins étroitement à Béryte, ce sont: Apollon et Diane, Mars de Sar'îtâ et Proserpine, la Fortune de la cité et les divinités du Destin. Le premier couple, et notamment Apollon lié à Auguste, au régime pacificateur duquel il avait présidé[4], se comprend aisément dans une colonie augustéenne[5]. Mars figure parmi les divinités de Béryte[6] et il forme avec Proserpine un couple dans leurs rapports avec le mythe d'Adonis qui était considéré comme le père de Béroé, la déesse éponyme de Béryte. Adonis, l'amant d'Aphrodite, fut, d'après la légende, tué par un sanglier[7], et de nombreux auteurs anciens rapportent que c'est Arès, l'amant abandonné par la déesse, qui, de jalousie, prit la forme d'un sanglier et abattit son rival[8]. La mort du dieu eut lieu sans doute à la source d'Afqa d'où jaillit le fleuve qu'on nommait Adonis et qui, au dire de Lucien, s'ensanglantait chaque année signalant ainsi aux Bybliens le moment des deuils[1]. Or, à quelques kilomètres au Nord d'Afqa se trouve le village de Sar'îtâ[2] qu'un passage du Pseudo-Méliton mettrait, selon J.T. Milik, en rapport avec le meurtre d'Adonis, et où l'on vénérait Arès sanglier, autrement dit *Mars Sergitensis*[3].

---

[1] Sur les monuments héliopolitains découverts à Beyrouth ou dédiés ailleurs par des Bérytains, voir p. 405, n. 2 et mes nos 195 à 214.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *MUSJ*, 25, 1942-1943, p. 13-17 et pl. II, 1; R. Mouterde, *Regards sur Beyrouth*, 1966, p. 12; 28 (ouvrage posthume). Tyché est fréquemment représentée dans la numismatique de Berytus, cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 51-55 et pl. VII, 1 à 8 et 13-14. Le sol de Béryte a livré une dédicace à la Fortune du Génie de la colonie (cf. R. Mouterde, *apud* J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 68, no. 5) trouvée dans un temple(?) à l'Ouest de la rue Maaraḍ (cf. *ibid.*, pl. I au no. 19), et une tête inédite en marbre de Fortuna trouvée lors de l'établissement des fondations de l'immeuble Ṣalḥa-Ṣamadi, rue Béchara el-Khoury. Cette tête fait partie de la collection Henri Pharaon.

[3] Par exemple Poséidon, Béroé, Dionysos, Echmoun, les Cabires, etc...., cf. G. F. Hill, *ibid.*, p. 61 s.

[4] Cf. J. Gagé, *Apollon Romain*, 1955, 3e partie, chap. III et IV, p. 479 s.

[5] Apollon est également mentionné après Mercure dans une dédicace d'Héliopolis (no. 7).

[6] Cf. Nonnos, *Dionysiaca*, XLI, 143 s.

[7] Cf. Lucien, *De Dea Syria*, 6.

[8] Sur cette légende, voir W. Atallah, *Adonis dans la littérature et l'art grecs*, 1966, p. 72 s. et p. 73 n. 1 (références).

Les dernières divinités mentionnées dans la dédicace, soit la Fortune de Béryte et les Parques ou divinités du Destin, constituent à leur tour, malgré l'apparence, un groupe homogène. En effet, si les trois Parques filent la vie et le destin des hommes, des considérations astrologiques ont tôt fait de Fortuna un attribut des divinités cosmiques dont la volonté, c'est-à-dire le destin des hommes, apparaissait dans le cours des planètes; et c'est cet aspect qui favorisa l'identification de Fortuna avec Némésis en tant que maîtresse du destin universel[4].

196 Base de calcaire découverte lors du creusement d'un immeuble à l'angle des rues Georges Picot et Châteaubriand. Dimensions en cm, hauteur: 107; hauteur et largeur du dé: 43; largeur et épaisseur à la base: 58. Inscription de sept lignes gravées, la première sur un rectangle réservé sur la corniche, la deuxième sur la plate-bande au-dessous, et les autres sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 4,5 cm; autres lignes: 3 cm. Pl. LXXII.

Musée de Beyrouth.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 85 no. 1 (*Ann. ép.*, 1939, no. 69).

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Veṇ[eri], Merc̣[urio],
A(ulus) Flavius Eques-

---

[1] Cf. Lucien, *De Dea Syria*, 8.

[2] Cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, carte III, C, I. Sur l'étymologie de ce nom, voir A. Freiḥa, *Noms des villes et des villages libanais* (en arabe), Beyrouth, 1956, p. 173.

[3] Cf. J.T. Mililk, *l.l.*, p. 605 s.v. *Mars Sergit(anus)*.

[4] Cf. G. Wissowa, *Religion und Kultus der Römer*, 1902, p. 316. Voir également H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 54 s. Une inscription de Capoue associe Némésis aux divinités du Destin, cf. *CIL*, X, 3812 = Dessau, *ILS*, 3737. Elle est μεγάλη Νέμεσις ἡ βασιλεύουσα τοῦ κόσμου, dans une dédicace de Rome, cf. *CIL*, VI, 532 = Dessau, 3738.

4 ter et Iulia
Victorina uxor
consecrave-
runt

La deuxième ligne a été omise par H. Seyrig. On en voit pourtant très nettement les lettres *VE*, la haste verticale gauche et le jambage oblique du *N*, puis par suite d'une cassure, lacune de trois lettres, ensuite on a *MER* et le bas arrondi du *C*, puis de nouveau une cassure.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, Aulus Flavius Equester et Julia Victorina son épouse ont consacré (ce monument)».

Il s'agit donc d'une dédicace à la triade héliopolitaine. Aulus Flavius porte un surnom qui semble rare. Son gentilice Flavius atteste que sa famille a obtenu le droit de cité romaine sous les Flaviens.

197 Autel découronné, en calcaire blanc taché de jaune, trouvé lors du creusement des fondations de l'immeuble 'Assaily, place Riaḍ Ṣolḥ[1]. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 85; largeur à la base: 55; largeur et épaisseur au dé: 42. Inscription sur le dé. Caractères réguliers aux lignes 1 et 2, fins et allongés aux lignes suivantes. Hauteur des lettres, ligne 1: 7 cm; ligne 2: 5,1 cm; autres lignes: 4 cm. Points séparatifs entre les mots, et à la fin du texte, une palme. Pl. LXXII.

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *apud* J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 74, no. 9 (simple mention); A. Beaulieu et R. Mouterde, *MUSJ*, 27, 1947-1948, p. 27, n. 1 où seules sont citées les trois premières lignes (*Ann. ép.*, 1950, no. 140); R. Mouterde, *CRAI*, 1956, p. 45-46 (*Ann. ép.*, 1957, no. 118); R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956 (paru en 1958), p. 7 s. et pl. I, 1; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 202, n. 1.

Regi deo[r(um)]
I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Veneri, Mercurio,

---

[1] Sur les vestiges antiques dégagés au cours de ces travaux, voir J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 71 s. et fig. 17.

4 C(aius) Cornelius Stra[to]?
cum suis omni-
bus v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit) cum ma-
gna gratia (palme)

L. 1, le haut des lettres a disparu. La lecture *Regi deo* de R. Mouterde est contestée, avec raison, par H. Seyrig qui restitue: *Regi deo*[*r*(*um*)]. En plus du fait que la formule *rex deus* au lieu de *deus rex* est sans exemples dans l'épigraphie latine[1], la cassure de la pierre après *O*, jointe à la régularité de la gravure constatée par ailleurs, laisse supposer avec une très grande vraisemblance, l'existence d'une lettre après *O*, en l'occurrence un *R*. — L. 4, à la fin, un éclat de la pierre a emporté une ou deux lettres après *STRA*. On croit cependant voir après *A* le haut d'un *T*. R. Mouterde lit *STRAC* et restitue *stra*(*tor*) *c*(*onsularis*). On s'attend pourtant à un *cognomen* et l'abréviation en *C* de *consul* ou *consularis* est malgré tout peu fréquente.

> «Au Roi des dieux Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, Gaius Cornelius Strato(?), avec tous les siens, a acquitté son vœu de bon cœur, avec grande reconnaissance».

Jupiter Héliopolitain porte souvent des titres marquant sa royauté et sa souveraineté[2], mais c'est l'unique fois qu'un texte épigraphique le place au sommet de la hiérarchie divine et le qualifie de roi des dieux. Une telle royauté attribuée, on le sait, à Hadad par Philon de Byblos: Ἄδωδος, βασιλεὺς Θεῶν[3] est bien attestée dans le monde sémitique[4] et ailleurs[5].

---

[1] On connaît cependant dans le monde judaïque la formule Mâlak Yahveh où le titre royal passe avant le nom du dieu. Cf. E. Lipinski, *Biblica*, 44, 1963, p. 405 s.

[2] Sur cette question, voir *supra*, p. 36, n. 1, avec références.

[3] Cf. *Fragmenta*, 2, 24; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 139-140.

[4] Cf. W. Schmidt, Königtum Gottes in Ugarit und Israel, dans *Beihefte z. Zeitschr. f.d. Alttestamentl. Wiss.*, no. 80, 1961, p. 66 s. et *passim*.

[5] F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 299, n. 21, considère d'origine perse la conception d'un dieu souverain d'une cour hiérarchisée. Le peuple germain des Semnons aurait d'après Tacite, *Germania*, 39, un *regnator omnium deus*. Cf. R. Pettazzoni, *Atti Accad. Lincei-Rendiconti*, série 8, vol. 1, 1946, p. 379-386.

198 Intaille de jaspe rouge. Dimensions: 13 × 1,5 cm. Collection Ch. Kettaneh Beyrouth. Pl. LXXIII.

H. Seyrig, *Syria*, 49, 1972, p. 108-109, fig. 8.

Cette intaille porte l'image de la triade héliopolitaine posée sur un socle linéaire commun. Jupiter, flanqué de deux taureaux de profil[1], brandit de la main droite levée le fouet dont la mèche pend verticalement entre le visage et l'avant-bras, et tient de la main gauche l'épi de blé. Il est coiffé d'un haut polos très évasé et vêtu d'une longue tunique plissée vers le bas et surmontée d'une gaine divisée en deux rangées horizontales. Deux lourds colliers ou guirlandes pendent sur la poitrine.

À la droite de Jupiter se trouve Mercure[2] en forme de terme, coiffé d'un polos identique à celui de Jupiter, mais plus petit.

À la gauche du dieu principal se tient la déesse parèdre sous les traits de Tyché tourelée et vêtue d'une robe retroussée sur sa cuisse gauche. La déesse s'appuie de la main droite levée sur une haute *stylis* à vergue horizontale dont pendent deux bandelettes; de la main gauche, elle tient un objet au bout recourbé qui serait un aplustre. On ne peut affirmer si le pied gauche repose sur la proue du navire, mais sa position le laisse croire. À la gauche de Tyché, une Victoire posée sur une colonne lui tend une couronne.

L'aspect de cette Vénus-Atargatis-Tyché couronnée par une Victoire est celui de la Tyché poliade de Béryte telle qu'on la voit, par exemple, sur les monnaies de la ville[3] et sur la gaine de Jupiter Héliopolitain sur un bronze de Béryte au Musée du Louvre[4]. Par conséquent, il est permis d'attribuer à l'intaille une origine bérytaine.

---

[1] Cette façon de représenter les taureaux, fréquemment attestée dans les intailles, s'explique par le souci du graveur de rendre plus claires les particularités de la composition.

[2] Le troisième membre de la triade occupe cette place sur le relief du Palatin (mon no. 293) et sur l'autel de Bešouāt (mon no. 130). Sur l'explication d'une telle disposition, voir *infra*, p. 382, n. 1.

[3] Cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 65s., nos. 92, 102-103, 113-114, 122-129, 132-135, 143-155, 161-163, 165-166, 169-182, pl. IX, 7 et 10; X, 1, 4, 6 et 7; XI, 5.

[4] Cf. no. 208.

199 Autel de calcaire trouvé lors du creusement des fondations de l'ancien couvent des Sœurs de Charité, rue Émir Béchir[1]. Cet autel servait, au XIX^{e} siècle de base pour la statue de St. Vincent-de-Paul. Dimensions en cm, hauteur: 108; hauteur du dé: 54; largeur au dé: 50; largeur à la base: 65; épaisseur à la base: 67. Inscription sur le dé. Aux lignes 1 et 5, lettres rondes hautes de 5 à 6 cm; aux lignes 2 à 4, lettres allongées hautes de 4 à 4,5 cm. Des feuilles de lierre séparent les sigles aux lignes 1 et 5; points séparatifs entre les mots pour les autres lignes. Pl. LXXIII.

Musée de Beyrouth.

E. Renan, *Mission de Phénicie*, 1864, p. 347; Waddington, no. 1841 b, d'après une copie de 1861; Th. Mommsen, *CIL*, III, no. 157; M. Jullien, *Les missions catholiques*, 1894, p. 349; J. Rouvier, *Bull. arch. du comité des travaux hist. et scient.*, 1899, p. XXXIV, n. 1.

I(ovi) ❦ O(ptimo) ❦ M(aximo) ❦ H(eliopolitano) ❦
T(itus) Pontius Maxi-
mus Q(uinti) f(ilius) Proto-
4 ctetus
v(otum) ❦ l(ibens) ❦ a(nimo) ❦ s(olvit) ❦

L. 3, le *F* est gravé, sans doute par erreur, exactement comme le *E* de *Protoctetus*. — Lignes 3 et 4, M. Jullien lit *Protecletus*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Titus Pontius Maximus Protoctetus, fils de Quintus, a accompli son vœu de tout cœur».

Un Titus Pontius, connu par une dédicace de Baalbek à la même divinité[2], porte comme le nôtre deux *cognomina*.

---

[1] Certains auteurs situent à cet endroit, sans preuves suffisantes, le temple de Jupiter. Cf. M. Jullien, *Les missions catholiques*, 11 septembre 1896, p. 453; P. Collinet, *Histoire de l'École de droit de Beyrouth*, 1925, p. 62, n. 4 et p. 70. C'est aussi l'avis de R. Mouterde, *apud* J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 74-75, qui part de cette dédicace et de la découverte, rue de Syrie, d'un bras d'une statue de Jupiter Héliopolitain (mon no. 210) pour appuyer cette thèse. Il attribue, en outre, à ce temple, les colonnes des Quarante-Martyrs qui, récemment, ont été complètement dégagées et restaurées.

[2] Cf. no. 23.

200 Plinthe de marbre blanc inscrite, haute de 18 cm, longue de 20 cm, et large de 12 cm. Les pieds d'une statuette de Jupiter Héliopolitain, de même que les deux taureaux qui l'accostaient, y adhèrent encore. Cette plinthe aurait été trouvée au fleuve de Beyrouth, mais il est bien probable que ce n'est pas là son lieu d'origine, car ce fleuve, sec une bonne partie de l'année, et ses rives, servaient longtemps de lieu de rejet des déblais provenant des travaux de construction dans la ville.

Musée de Beyrouth.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 85 (*Ann. ép.*, 1939, no. 70).

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)

201 Autel de calcaire blanc taché de brun, brisé en deux fragments et dont le couronnement est orné de feuilles d'angle. De l'inscription gravée sur le dé ne subsistent que les trois premières lignes sur le fragment supérieur. Hauteur de ce fragment: 56 cm; hauteur du fragment inférieur: 43 cm; largeur et épaisseur au dé: 40 cm. Hauteur des lettres, ligne 1: 7 cm; ligne 2: 5,5 cm. Trouvé lors des travaux de construction de l'ancien Hôtel des Postes, rue Riaḍ Ṣolḥ[1]. Pl. LXXIII.

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *apud* J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 67, no. 3 et pl. XI a (partie inscrite) (*Ann. ép.*, 1950, no. 231).

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Ti(berius) Claudius
Zmaragdus
– – – – – – – – – – –

L. 3, le bas des lettres a disparu, mais la lecture est certaine.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Tiberius Claudius Zmaragdus – – – – – – – –».

---

[1] Sur les fouilles de sauvetage entreprises alors et sur les vestiges découverts, voir J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 62-71.

Le gentilice du dédicant atteste que sa famille a reçu le droit de cité romaine sous Claude ou Néron. Son prénom est traditionnel dans la *gens Claudia*[1].

Le surnom *Zmaragdus*, écrit parfois *Smaragdus*, est assez fréquent en Syrie[2]. Ce serait un théophore de GD' avec le mot ZMR[3] ou un nom signifiant tout simplement «émeraude». L'inscription est datée paléographiquement par R. Mouterde du 1^er^ s. de notre ère.

202 Petit autel inscrit découvert dans la rue Foch[4]. Dimensions en cm, hauteur: 45; largeur: 40. Hauteur des lettres, ligne 1: 5,5 cm; autres lignes: 4 cm. Des feuilles de lierre séparent les sigles à la première et à la dernière lignes. Pl. LXXIV.

Musée de Beyrouth.

Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1925, p. 152 (*Ann. ép.*, 1926, p. 13, no. 56).

I(ovi) ❦ O(ptimo) ❦ M(aximo) ❦ H(eliopolitano)
M(arcus) Luccius Sen-
tius Ingenuus
4 pro se suisque
v(otum) ❦ l(ibens) ❦ a(nimo) ❦ s(olvit)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Marcus Luccius Sentius Ingenuus, pour lui-même et les siens a accompli son vœu de tout cœur».

203 Autel de marbre, brisé en bas et écorné en haut à droite. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 46; largeur au couronnement: 32,5; largeur au dé: 25. Sur le lit supérieur est aménagée une cuvette rectangulaire. Inscription sur le dé en lettres fines et allongées, hautes en moyenne de 4 cm. Trouvé lors des travaux de construction de l'immeuble maronite, place de l'Étoile dans un édifice romain indéterminé, bordant au Sud le forum occidental[1]. Pl. LXXIV.

---

[1] On le retrouve à Baalbek, cf. *supra*, nos. 22, 23 et *IGLS*, VI, nos. 2784 et 2864. Sur sa diffusion en Orient, voir C. S. Walton, *JRS*, 19, 1929, p. 42-44.

[2] Cf. *IGLS*, 1205, 1227, 1236, 1242 et 2020.

[3] Sur Gaddé, nom divin utilisé comme un nom de personne, voir J. K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 13 et 81; F. L. Benz, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, 1972, p. 102 et 294-295. Pour *ZMR*, voir G. L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names*, 1971, p. 301; cf. aussi F. L. Benz, *op. cit.*, p. 109 et 306 où il est expliqué comme signifiant «to be strong», «protect».

[4] Une dédicace associant la triade héliopolitaine à d'autres divinités fut également trouvée dans cette rue. Cf. *supra*, no. 195.

Archevêché maronite de Beyrouth.

R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 216 (*Ann. ép.*, 1958, no. 164).

[I(ovi) O(ptimo) M(aximo)]
Heliupol[itano]
L(ucius) Licinius Ti(beri) f̣(ilius)
4 Galerius, pro
salute sua s[uo]-
ru͜mq(ue) vot(um) sọ[l(vit)]

L. 2, R. Mouterde lisait, à tort, *Helio* au lieu de *Heliu* que porte la pierre. — L. 3, à la fin, traces du *F*. — L. 6, ligature *VM*; après le *S* de *solvit*, on voit la courbe du *O*; par conséquent, il faut lire *so*[*l*(*vit*)] et non *s*(*olvit*) *a*(*nimo*) comme le fait R. Mouterde.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Lucius Licinius Galerius, fils de Tiberius, pour son salut et celui des siens, a accompli son vœu».

Cette dédicace est datée par R. Mouterde du 3ᵉ siècle de notre ère à cause de la forme des lettres.

204 Cippe de calcaire trouvé au Sud-Est de la colline où se trouve le pensionnat des Dames de Nazareth. Dimensions en cm, hauteur: 104; largeur et épaisseur: 46. Inscription sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 6,5 cm; lignes 2 à 5: 5 cm; ligne 6: 5,5 cm. Pl. LXXV.

Musée de l'Université Américaine de Beyrouth.

J. Rouvier, *Bull. arch. du comité des travaux hist. et scientifiques*, 1899, p. XXXIII-XXXIV; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1899, p. 12; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14165^5 et p. 2328^{78}; H. Lammens, *Le Musée Belge*, 4, 1900, p. 302, n. 3 et p. 316 (facsimilé); H. Porter, Cippus with Inscription in the Museum at Beirut, dans *Pal. Expl. Quart.* 1900, p. 123-124; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1900, p. 63, no. 191.

---

[1] Sur l'emplacement, voir J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, pl. I et p. 57-58.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Conservatori
L(ucius) Mucimeius
4 Fortunatus
Decmianus
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 2, ligature *VA*. — L. 3, J. Rouvier suppose à tort une ligature *ME*; Th. Mommsen lit: *MVmMEIVS*, et H. Porter trouve étrange le nom *Mucimeius*, qu'il corrige en *Mucianus*. — L. 5, ligature *AN*; Porter lit *Decimanus* et corrige *Deciminus*. — L. 6, à la fin, Porter voit un *N* et restitue *n(uncupat)*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, au sauveur, Lucius Mucimeius Fortunatus Decmianus, a accompli son vœu de tout cœur»[1].

Cette dédicace donne à Jupiter Héliopolitain le titre de *conservator* que portent, par ailleurs, de nombreuses autres divinités[2]. Ce titre lui est également donné dans une inscription de Doura-Europos[3] et une dédicace de Rome[4] et on le trouve également appliqué aux deux autres membres de la triade dans une inscription de Šoueifāt[5].

On a affirmé que ce titre se réfère pour les divinités syriennes à leur caractère de dieux cosmiques et de κοσμοκράτορες[6]. Je ne le pense pas en ce qui a trait à Jupiter Héliopolitain, car aucune des dédicaces où le terme *conservator* lui est appliqué, n'autorise, de par son contexte, une telle interprétation. Il me semble plutôt que c'est la nature salvatrice du dieu que l'on veut mettre en lumière [1].

---

[1] H. Porter traduit: «Lucius Mucianus the fortunate tithe gatherer gladly makes a vow to Jupiter Optimus Maximus of Heliopolis».

[2] Dans une dédicace découverte dans le Dolichenum de l'Aventin, Jupiter Dolichenus, Junon, Héra, les Castores, et Apollon sont dits *conservatores*. Cf. P. Merlat, ***Répertoire***, p. 198s., no. 202. Pour d'autres exemples concernant le Baal de Doliché lui-même, voir *ibid.*, nos. 192, 195, 204, 205, 258, 302. Apollon est fréquemment qualifié d'ἀλεξίκακος dans les textes grecs. Cf. H. Usener, *Götternamen*, 1948^3, p. 312s. L'épithète *Conservator* est appliquée à Silvain (*IGLS*, 68; H. Dessau, *ILS*, 3555), à Mars (Dessau, *op. cit.*, 633, 2392, 3159, 3160), à Hercule (Dessau, *op. cit.*, 632, 3440). Sur ce titre donné à Jupiter en général, cf. *Roscher's Lexikon*, s.v. Juppiter, col. 745, 748 et 749; Dessau, *op. cit.*, III, 1 (*indices*), p. 355.

[3] No. 171.

[4] No. 290.

[5] No. 231.

[6] Cf. P. Merlat, ***Répertoire***, p. 177.

Le gentilice *Mucimeius* du dédicant est, à ma connaissance, rare sous cette forme [2]. Il transcrit très probablement le sémitique MQYM ou MQYMW, «He who causes to arise», très fréquemment attestés l'un et l'autre [3]. Le surnom Decmianus est, paraît-il, inédit.

205 Petit autel de marbre, de section carrée. Hauteur: 47 cm; largeur à la base: 22,5 cm. Sur la corniche, inscription entre les feuilles d'angle et sur une moulure au-dessous. Sur le dé, sculptures en bas-relief sur trois faces. La provenance exacte de cet autel est inconnue, mais sa forme et l'analogie de son décor figuré avec celui de l'autel de Ḫān Ḫaldé [4] laissent supposer qu'il provient du territoire de Béryte. Pl. LXXVI.

Musée de l'Université Américaine de Beyrouth – no. d'inv. 4812 [5].

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, 1937, p. 21-25 et pl. III, 1 (*Ann. ép.*, 1938, no. 122).

Inscription:

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Africanus pr[o]
sal[ute] ---------

L. 1, le haut des lettres a disparu, mais la lecture est absolument certaine. — L. 2, à la fin, vestiges d'une lettre qui est probablement un *O*. — L. 3, après les lettres *SA*, on voit la moitié supérieure d'une haste verticale qui serait celle d'un *I* ou d'un *L*, ensuite une cassure de la pierre a fait disparaître le reste de la ligne dont on n'aperçoit plus que le haut de quelques lettres indistinctes. On ne peut affirmer avec certitude l'existence d'une quatrième ligne. Si toutefois elle existait, elle devait être centrale, car la moulure restée intacte sous *SAL* n'est pas inscrite. En outre, si la restitution *pro salute* est assurée, comme je le crois, la suite du texte ne devrait pas comporter un grand développement.

---

[1] Dans une inscription grecque d'Égypte, le parèdre d'Atargatis est dit Ζεύς σωτήρ. Cf. W. Dittenberger, *OGIS*, II, 733.

[2] Cf. *CIL*, III, 158.

[3] Cf. J. K. Stark, *op. cit.*, p. 35-37 et 96; G. L. Harding, *op. cit.*, p. 560.

[4] Cf. no. 223.

[5] Je tiens à remercier Mlle Layla Badr de m'avoir facilité l'étude et la photographie des monuments héliopolitains conservés dans ce musée.

Bas-reliefs :

Sur la face principale du dé, on voit sous un arbre stylisé un taureau bossu de profil à gauche avec la tête de face. Sur son corps est gravée une croix, œuvre sans doute des Chrétiens. Les faces latérales sont occupées par deux bucrânes dont celui de gauche est un peu plus grand que l'autre. Chacun de ces bucrânes est aussi marqué d'une croix. Le taureau et les deux bucrânes de grandeur inégale représentent ici, comme l'a noté à juste titre S. Ronzevalle, la triade héliopolitaine, réduite au triple symbole du dieu principal[1]. Une telle simplification de la représentation divine s'inscrit dans une tradition orientale fort ancienne[2], et l'on en trouve d'autres témoignages dans l'iconographie de Jupiter Héliopolitain[3] en particulier, et de Hadad[4] en général.

---

[1] S. Ronzevalle pense que le bucrâne symbolisant la déesse pouvait figurer, dans la pensée du dédicant ou du sculpteur, une tête de vache.

[2] Il suffit de rappeler l'exemple bien connu des kudurrus d'époque cassite, où les divinités sont souvent représentées par leurs symboles. Plus anciennement, sur des enseignes cultuelles en métal du troisième millénaire, trouvées à Alaca Hüyük, le dieu au cerf anatolien est figuré par son animal attribut, le cerf, soit entre deux taureaux, soit entre deux panthères, cf. R. Dussaud, *Les Religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, coll. Mana, 1949, p. 339-340. On trouve Adad figuré par un taureau sur des cylindres archaïques d'Elam, cf. Baur et Rostovtzeff, *Excavations at Dura-Europos*, Prel. Rep., Third Season, 1932, p. 111-113 et pl. XVIII, 1 à 5; cf. aussi M.-Th. Barrelet, *Rev. d'Assyr. et d'Arch. or.*, 48, 1954, p. 16s. et fig. 1 et 22. Sur le culte et les représentations figurées du taureau en Égypte, en Asie Antérieure et en Crète, voir L. Malten, Der Stier in Kult und mythischem Bild, dans *Jahrbuch*, 43, 1928, p. 90-139.

[3] Voir l'autel de Ḫān Ḫaldé (no. 223) où la triade est figurée par trois bucrânes, l'autel de Ḥomṣ (no. 175) où Jupiter Héliopolitain est représenté par une main tenant le foudre, et le cippe de ʿAïn el-Ǧouğ (no. 108) où un taureau surmonté du foudre symbolise le grand dieu de Baalbek.

[4] Un autel de Qanawât au Hauran montre sur la face principale, où se trouve une dédicace nabatéenne, une image de taureau de profil à gauche comme sur notre autel, et sur chacun des trois autres côtés sont sculptés trois bucrânes de grandeur décroissante. Il s'agit sans doute de la figuration symbolique d'une triade hadadienne. Cf. H.C. Butler, *Publications of the Princeton Archaeological Expeditions to Syria*

Le taureau bossu figuré sur notre autel relève d'une espèce bovine fréquemment représentée dans l'art syrien antique [1], mais non attestée de nos jours, à ma connaissance, ni en Syrie ni au Liban. Quant à l'arbre qui l'ombrage, il n'y faut voir qu'un simple motif décoratif que l'art hellénistique et romain a particulièrement apprécié tant dans le relief que dans la peinture [2].

---

in *1904-1905 and 1909*, II, p. 414; IV, p. 93; S. Ronzevalle, *l.l.*, pl. III, 2. Sur le culte de Hadad chez les Nabatéens et au Hauran, voir N. Glueck, *AJA*, 41, 1937, p. 368 s.; D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 20 s. Sur un ex-voto de bronze, d'époque assyrienne, provenant de la région d'Alep et conservé au Louvre, Hadad est symbolisé par une tête de taureau munie d'une bélière, cf. R. Dussaud, *Syria*, 11, 1930, p. 366-367, fig. 2. Le même symbolisme est exprimé sur un bijou en lapis-lazuli et or, provenant vraisemblablement de Syrie et conservé au British Museum, et où l'on voit, au-dessus d'une fleur de lotus, une tête de jeune taureau entre deux *uraei* surmontés chacun du disque, cf. *British Museum Quarterly*, III, 2, pl. XXIII, a; R. Dussaud, *l.l.*, p. 366, fig. 1.

[1] Cf. S. Ronzevalle, Le bœuf bossu en Syrie, dans *MFO*, 4, 1910, p. 181 s.; id., *MFO*, 1, 1906, p. 225, n. 1; on le trouve sur de très nombreux monuments héliopolitains (voir p. 590, s.v. taureau à bosse) et sur certains monuments mithriaques, cf. F. Cumont, *Textes et Monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, 1896-1899, nos. 4, 5, 6 et 89. Tous les taureaux représentés dans les peintures de la synagogue de Doura-Europos sont de cette espèce. Cf. R. du Mesnil du Buisson, *Gazette des Beaux-Arts*, 1936, p. 84. C'est sur un taureau bossu que Hadad est représenté debout sur un bas-relief d'Arslan-Tash, cf. A. Dupont-Sommer, *Les Araméens*, 1949, p. 109, fig. 15. Le bœuf bossu semble avoir été fréquemment choisi, en Syrie, comme animal de sacrifice, cf. H. Ingholt, *Rapport préliminaire sur la première campagne des fouilles de Hama*, Copenhague, 1934, p. 31, n. 4 (indications bibliographiques).

[2] S. Ronzevalle y voit, indûment à mon avis, une allusion au mythe d'Europe. Sur la banalité du motif en peinture, cf. C. M. Dawson, Romano-Campanian Mythological Landscape Painting, *Yale Class. Studies*, 9, 1944; W. J. T. Peters, *Landscape in Romano-Campanian Mural Painting*, 1963. Pour la sculpture, où la figuration d'un arbre dans les reliefs n'est pas moins fréquente, je me contenterais de trois exemples: celui du socle droit de l'adyton du temple de Bacchus où un arbre synthétise la forêt vers laquelle se réfugie Pan à la vue du châtiment de Lycurgue (cf. *supra*, p. 115); celui de l'autel de la *Gens Augusta* à Carthage où le panneau figurant Énée portant Anchise est orné d'un arbre semblable au nôtre (cf. L. Poinssot, *L'Autel de la Gens Augusta à Carthage*, 1929, pl. IX) et celui d'un petit côté du sarcophage des Muses au Musée du Louvre où Homère est assis sous un arbre en train de déclamer les vers d'un volume que lui tend Calliope (cf. S. Reinach, *Rép. des reliefs grecs et romains*, III, p. 196; F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, p. 310 s. et pl. XXXIII, 2). Le motif décoratif de l'arbre trouve même place sur des intailles et là où on l'attend le moins, cf. par exemple, A. de Ridder,

206 Base moulurée, en calcaire coquillier. Sur le tablier, deux évidements pour les pieds d'une statue. Hauteur: 1 m; largeur au couronnement: 55 cm; épaisseur maximum: 50 cm. Inscription sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 6,5 cm; autres lignes, entre 4 et 4,5 cm. Pl. LXXVI.

Musée de Beyrouth.

Inédit.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
C(aius) Macrinus
Hyperepha-
4 nus, pro salu-
te sua et coniụ-
gi et filiorum
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Gaius Macrinus Hyperephanus, pour son salut, celui de sa femme et de ses enfants, a acquitté son vœu de tout cœur».

Le dédicant porte un surnom transcrit du grec Ὑπερήφανος «magnifique». Ce surnom n'est pas, à ma connaissance, attesté ailleurs en Syrie[1].

207 Autel de calcaire, mouluré. Sur le couronnement, entre les feuilles d'angle sur les quatre faces, un demi-ovale[2] en relief, percé sur les deux faces latérales d'une mortaise rectangulaire haute de 2 cm environ et large de 3 cm. Dimensions en cm, hauteur: 137; hauteur du dé: 64; largeur au dé: 55; largeur et épaisseur à la base: 74.

Catalogue de la Collection de Clercq, VII, 1911, pl. XXIV, no. 3011 où il voisine avec un Amour chevauchant un dauphin; cf. *ibid.*, no. 3102 où Éros frappe un olivier avec un bâton.

[1] On le trouve dans une inscription de Rome, cf. G. Gatti, *Bull. comm. arch. comun.*, 37, 1909, p. 297-298.

[2] Ce demi-ovale est fréquemment remplacé en Phénicie par un merlon. E. Renan, *Mission de Phénicie*, pl. XXII; J. Lauffray, *BMB*, 7, 1944-1945, p. 97, fig. 15; R. Mouterde, *CRAI*, 1954, p. 483 = mon no. 211; R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 213-214, pl. IV.

Inscription sur le dé. Hauteur des lettres, ligne 1: 8 cm; autres lignes: 4,5 cm. Points séparatifs entre les mots. Pl. LXXVII.

Musée de Beyrouth.

Inédit.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Eutychus
C(ai) Aufidi Capito-
4 nis, pro salute̮
domini sui
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Eutychus, (esclave) de Gaius Aufidius Capito, pour le salut de son maître, a acquitté son vœu de tout cœur».

Le nom du dédicant Eutychus est très fréquemment porté par des esclaves et des affranchis[1].

208 Statuette de bronze doré[2], haute de 17 cm, trouvée, dit-on, sur la rive gauche du fleuve de Beyrouth[3]. Pl. LXXVIII-LXXIX.

Musée du Louvre. No. d'inv.: AO 11.451.

R. du Mesnil du Buisson, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1928, p. 245-253, avec deux figures de face et de dos, p. 247 et 251; R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 82 s., pl. VII; F. Cumont, *Syria*, 12, 1931, p. 190-191; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 77-78; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 10.

Ce bronze représente Jupiter Héliopolitain debout sur un socle orné sur le devant d'une façade de temple distyle, à acrotères latérales en forme de pointes[4]. Ce temple est percé d'une ouverture irrégulière dans un cadre rectangulaire simulant sans doute une porte[5]. Le socle repose sur une base plus large qui devait également porter les deux taureaux[6]. La tête du dieu est couverte d'une chevelure épaisse et longue, comportant deux rangées de boucles horizontales au-dessus du front, quatre en arrière, et surmontée d'une minuscule coiffure cylindrique légèrement évasée vers le haut, qui rappelle la «double couronne» égyptienne[1]. Les attributs classiques des mains, le fouet tenu horizontalement et les épis, ont disparu. Comme d'habitude, le dieu est vêtu d'une tunique à manches courtes, et enserré dans une gaine qui s'arrête au-dessous des genoux, dégageant ainsi le bas de la tunique d'où émergent les bouts des pieds nus.

---

[1] Cf. H. Dessau, *ILS*, III, 1, *indices*, p. 192.

[2] La dorure demeure surtout visible sur le revers.

[3] Sur les réserves que suscite ce lieu de trouvaille, voir *supra*, no. 200.

[4] Sur la signification d'une telle façade, cf. *supra*, p. 125.

[5] À cause de son irrégularité, cette ouverture peut n'être due qu'à un accident.

[6] Cette base fut trouvée en même temps que l'image divine et soudée par l'antiquaire E. Bustros. Elle porte sur sa face supérieure des traces d'objets soudés, sans

Sur la face antérieure, la gaine est divisée en quatre registres d'inégale hauteur dont le quatrième, le plus bas, comporte trois compartiments ornés d'un disque avec creux central. Sur la poitrine prennent place deux bustes divins: Hélios drapé et à chevelure abondante, à gauche, Séléné, à droite. Le second registre montre un groupement de trois figurines debout, mutilées, représentant vraisemblablement Zeus, au centre, Hermès, à gauche, et Arès, à droite. Zeus a le torse nu et les hanches enveloppées d'un manteau dont un pan retombe du bras gauche[2]; sa main droite levée à hauteur de la tête empoigne un sceptre dont on ne voit plus sous le coude que la trace. Hermès porte le caducée appuyé sur l'épaule gauche, et tient dans sa main droite abaissée un objet indistinct, sans doute la bourse; son drapé s'apparente à celui de Zeus, et on voit ici aussi une extrémité du manteau pendre du bras gauche[3]. Quant à Arès,

---

doute des taureaux, visibles en avant et surtout en arrière du dieu, ce qui montre que la base a été mal soudée, car les taureaux devaient accoster le dieu et non se poser en avant et en arrière de lui.

[1] Cette coiffure est brisée dans le haut. Un tel type se retrouve avec de légères variantes sur les exemplaires nos. 153, 226 et 233.

[2] C'est ce pan de draperie que R. Dussaud, *l.l.*, p. 83, semble avoir pris pour un foudre qu'il place dans la main gauche du dieu.

[3] R. du Mesnil du Buisson, *l.l.*, voit la Tyché de Baalbek dans la divinité de gauche, et un homme marchant vers elle dans le personnage central. On doit admettre que la figurine de gauche peut, à première vue, prêter à une confusion avec Tyché, cependant cette soi-disant Tyché n'est pas tourelée; le haut de l'objet appuyé sur l'épaule gauche ne convient pas à une corne d'abondance mais plutôt à un caducée; enfin le groupement de Tyché avec Zeus — car ce dernier est un dieu et non un homme, comme le veut cet auteur — et Arès ne paraît pas explicable.

il est vêtu d'une tunique s'arrêtant aux genoux et de sa main droite levée, il semble brandir une arme courte indistincte[1].

Ce sont des considérations astrologiques mises en évidence par F. Cumont, qui expliquent le groupement de Jupiter, Mars et Mercure[2]. D'après Vettius Valens d'Antioche[3], en effet, les trois planètes réunies produisent des princes capables de s'occuper des affaires royales ou politiques. Cette conception se trouve illustrée par un passage de Sozomène[4] qui rapporte que l'empereur Julien s'était fait représenter recevant de Zeus la couronne et la pourpre, insignes de sa royauté, en présence d'Hermès et d'Arès, et par le relief au lion de Nemroud Dagh, qui reproduit l'horoscope d'Antiochos I^er^ de Commagène, et où l'on voit les trois planètes Mars, Mercure et Jupiter symbolisées par trois astres surmontant l'animal et désignées par la légende grecque gravée au-dessus[5]. Ainsi interprétée, la présence de ces trois divinités planétaires sur la gaine de Jupiter Héliopolitain confère au dieu cette royauté que lui reconnaît également une dédicace de Béryte[6]. Le relief de Nemroud Dagh offre un autre point d'intérêt, celui d'associer ces trois planètes au Soleil et à la Lune, comme sur notre bronze, le Soleil étant symbolisé par le lion qui est, suivant les astronomes et les astrologues, le domicile du Soleil[7], et la Lune représentée par le croissant au cou de l'animal.

---

[1] H. Thiersch, *l.l.*, p. 78, donne aux trois dieux le nimbe ainsi que le sceptre qu'ils tiennent d'en haut ou sur lequel ils s'appuient. En réalité, le nimbe est inexistant, comme j'ai pu le constater lors d'un examen attentif du bronze au Louvre; quant au sceptre, il n'est tenu que par Zeus.

[2] Cf. F. Cumont, *apud* R. Dussaud, *l.l.*, p. 82-83, et *Syria*, 12, 1931, p. 190-191.

[3] Ζεὺς Ἄρης Ἑρμῆς ἀποτελοῦσιν βασιλικὰ ἢ πολιτικὰ πράσσοντας (Vettius Valens, I, 22, p. 45, 27, éd. Kroll).

[4] Cf. *Hist. eccl.*, V, 17. Ce passage est cité par F. Cumont, dans *Syria*, 12, 1931, p. 190 n. 3.

[5] Sur ce relief, cf. K. Humann et O. Puchstein, *Reisen in Kleinasien und Syrien*, I, p. 315s. et pl. XL; F. Cumont, *Dict. des Antiq.*, s.v. *Zodiacus*, p. 1047, fig. 7587 et *Rel. Or.* 1929, p. 115, fig. 8; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 10, pl. I, 3. Pour le texte, voir *IGLS*, I, 1929, no. 36; cf. no. 1, ligne 83, comm.

[6] Cf. no. 197.

[7] Sur cette question, voir *infra*, p. 294 et n. 6.

Le troisième registre est occupé par la figure de Tyché debout, de face, la tête tourelée, le pied gauche posé sur une proue de navire, tenant la *stylis* de la main droite[1] et couronnée par une Victoire debout sur une colonnette située à la gauche de la déesse. Il s'agit très probablement de la Tyché de Béryte ainsi figurée sur les monnaies de la ville[2], sur un relief mutilé de même provenance[3] et peut-être sur l'intaille Kettaneh[4].

Les côtés de la statuette sont décorés, comme d'habitude, de deux foudres allongés. Sur le dos, on voit, en haut, un aigle qui semble tenir un foudre dans les serres. Au-dessous, douze petits compartiments répartis sur six rangées et meublés, deux à deux, de haut en bas, d'un disque à point central, d'une étoile à quatre branches croisées en X, d'une rosette à quatre pétales, d'un disque à creux central, d'une rosette plus petite à quatre pétales, et enfin d'un petit disque à creux central.

209 Statuette de marbre incomplète[5], trouvée à Beyrouth. Hauteur actuelle: 40 cm. Pl. LXXX.

Musée de l'Université Américaine de Beyrouth. No. d'inv.: 4804.

S. Ronzevalle, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 52, fig. 7; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 129, fig. 34; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 115-116; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 81; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H2, p. 327, pl. 146 a et b.

C'est une image engainée de Jupiter Héliopolitain dont le bras gauche abaissé et replié, comme d'habitude, devait porter un bouquet d'épis. La gaine est divisée par un listel simplement incisé, en quatre rangées dont les trois premières contiennent chacune deux bustes de part et d'autre d'un hermès-pilier lisse. Cet hermès dont la tête manque, mais dont on aperçoit la bordure inférieure de la chevelure à droite, figure le troisième membre de la triade[1]. Le buste supérieur gauche a complètement disparu; celui de droite, qui est féminin, représente probablement Séléné, car on croit reconnaître la corne d'un croissant derrière l'épaule droite de la déesse. Si cette identification est exacte, le buste manquant était sans doute celui d'Hélios, car les images des deux grands luminaires occupent fréquemment le haut de la gaine de Jupiter Héliopolitain.

---

[1] Sur la *stylis* comme attribut de victoire navale, voir E. Babelon, La stylis, *Rev. num.*, 1907 = *Mélanges numismatiques*, IV, 1912, p. 199-237.

[2] Cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 65 s., pl. IX, 7 et 10; X, 1, 4, 6 et 7; XI, 5.

[3] Cf. S. Ronzevalle, L'Astarté poliade de Béryte, dans *MUSJ*, 25, 1942-1943, pl. II, 1.

[4] Cf. no. 198.

[5] Une grande cassure oblique a emporté la tête, le haut de la poitrine et le bras droit. Manquent également l'avant-bras gauche et le bas du corps.

Dans le deuxième registre on voit, à gauche, le buste d'un dieu barbu, à chevelure abondante et longue et la tête ceinte d'un diadème. Il est vêtu d'une tunique et d'un manteau dont un pan est posé sur l'épaule gauche. Ce dieu semble paré d'un collier pourvu d'un médaillon central, qui ne serait autre qu'un fermoir à cabochon[2]. Le buste de droite est celui d'une déesse à chevelure rayée encadrant un visage rond.

Le troisième registre montre, à gauche, le buste d'un dieu barbu et drapé portant, à ce qu'il semble, un collier identique à celui du dieu barbu du deuxième registre; à droite, celui d'un dieu barbu et casqué.

Le quatrième registre est occupé par un énorme masque de lion dont les oreilles marquées de stries ont été prises parfois, à tort, pour des cornes[3].

Les deux rangées médianes contiennent sur chaque côté un motif constitué par un petit disque entouré d'un cercle en relief. Ce motif qui tiendrait lieu de rosette est remplacé, sur le quatrième registre, par un grand disque visible sur le côté gauche. Le dos de la statuette est sans décor et grossièrement modelé.

Les six bustes divins et le masque léonin doivent, sans doute, représenter les sept divinités des planètes comme c'est le cas sur un grand nombre d'idoles de Jupiter Héliopolitain[4]. Nous avons, en effet, reconnu sur le registre supérieur, Séléné à droite et, par suite, Hélios dans le buste manquant à gauche. Sur le second registre, le buste diadémé à gauche serait celui de Zeus, et on aurait à droite, l'image de Vénus. Au-dessous, le buste casqué à droite représente certainement Arès, mais il n'est pas aisé d'identifier le buste barbu qui lui fait face à gauche, et qui est dépourvu d'attribut distinctif. On s'attend normalement à retrouver Mercure, mais cette divinité est toujours représentée imberbe sur les monuments héliopolitains. On peut songer à Héraclès, mais ce héros divinisé auquel des doctrines astronomiques d'époque hellénistique assignaient la planète Mars[1], ne peut prétendre incarner ici la planète Mercure. Cependant, étant donné que la planète Mars est représentée de façon indubitable par Arès sur notre statuette, que le masque de lion sur la quatrième rangée figure Kronos-Saturne[2], et que seul le dieu de la planète Mercure manque à la liste des divinités planétaires déjà identifiées, il faudrait donc reconnaître le dieu Mercure dans ce buste barbu et attribuer le détail inopportun de la barbe et l'absence d'ailes sur la tête du dieu à une méprise de l'artiste.

---

[1] Ce dieu est représenté de façon analogue sur le cippe de 'Aïn el-Ǧouǧ (no. 108 et le relief du Musée d'Avignon (no. 284).

[2] Sur ce type de collier, voir *infra*, p. 242 s.

[3] Cf. S. Ronzevalle, *l.l.*, et R. Dussaud, *l.l.* L'idée du lion cornu a par la suite été abandonnée par R. Dussaud (*Mon. Piot*, 30, 1929, p. 89 n. 2) à la suite de la critique qui en a été faite par H. Winnefeld, *l.l.*

[4] Nos. 232, 284 et 313; cf. nos. 136, 222 et 233.

Ainsi interprétées, les divinités des planètes se présentent dans l'ordre suivant: Sol, Luna, Jupiter, Vénus, Mercure, Mars, Saturne. Cet agencement est, à ma.connaissance, inédit et l'on ne s'explique pas les raisons astrologiques ou autres qui l'ont motivé[3].

210 Bras droit incomplet d'une statue en marbre blanc bleuté, trouvé en 1891 dans le jardin d'une maison située sur la rue de Syrie à Beyrouth. Longueur :46 cm. Pl. LXXX.

Musée de Beyrouth.

---

[1] Voir à ce sujet, les textes réunis par F. Cumont, *Ant. Class.*, 4, 1935, p. 14-15 et 38 n. 4.

[2] Cf. *infra*, p. 293 s. S. Ronzevalle, *l.l.*, et R. Dussaud, *l.l.* identifient la tête de lion à Gennaios, alors que R. du Mesnil du Buisson, *Gaz. des Beaux-Arts*, 1936, p. 87, y voit le symbole d'Atargatis.

[3] Si l'on débute la série par Saturne, en excluant Sol et Luna, on obtient une suite connue par un ostracon égyptien, cf. F. Boll, *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Hebdomas*, col. 2565. Mais il faut admettre que ce parallèle ne prouve rien étant donné la multiplicité des ordres assignés aux planètes sur les monuments égyptiens, voir les exemples réunis par F. Boll, *ibid.*, col. 2564-2565.

H. Seyrig, *BMB*, 1, 1937, p. 85-87, pl. VIII; R. Mouterde, *MUSJ*, 22, 1939, p. 160; K. Galling, *Geschichte und Altes Testament*, A. Alt zum 70. Geburtstag, 1953, p. 113; 120; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H3, p. 327, pl. 147.

L'intérêt de ce bras réside dans les douze bracelets ou anneaux dont il est couvert et dans le geste de la main droite empoignant horizontalement un objet cylindrique. Cet objet qui est, sans doute, un manche de fouet, permet d'attribuer le bras à une statue de Jupiter Héliopolitain[1]. Quant aux bracelets, ils sont pourvus d'un fermoir en cabochon[2] qui devait probablement être serti de pierre précieuse ou de pâte de verre, comme le laisse supposer le creux qui y est aménagé.

Certains de ces bijoux sont torsadés (3 et 10), taillés à facettes (8) ou ciselés en spirale (7), d'autres épousent la forme de serpents (2 et 11) ou se terminent par deux têtes de lion (5).

La coutume de mettre un bracelet au poignet des divinités est bien attestée en Syrie[3], mais on trouve rarement de tels ornements en surcharge comme sur notre bras[4].

---

[1] À comparer le bras droit du dieu sur le relief de Fneidiq (no. 221). Une dédicace à Heliopolitanus (no. 199) fut trouvée non loin du lieu de trouvaille de notre bras, ce qui a été à l'origine de l'hypothèse d'une localisation à cet endroit du temple de Jupiter Héliopolitain, cf. *supra*, p. 227, n. 1. H. Seyrig, *l.l.*, p. 87, suppose même que le bras était celui de la statue de culte.

[2] On trouve un fermoir semblable sur le *torques* de Jupiter et de Mercure d'Héliopolis sur le relief du Palatin (no. 293).

[3] Cf. par exemple, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., VII-VIII, 1939, pl. XXXI, 2; M. Rostovtzeff, *Dura-Europos and its Art*, 1938, pl. XII, 2; H.T. Bossert, *Altsyrien*, no. 568: relief représentant le dieu Arsoû sur un chameau; F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 107 et pl. L et LI: deux membres de la triade des dieux palmyréniens dans le tableau représentant le sacrifice du tribun romain, à savoir Yarhibôl et Aglibôl. R. Mouterde, *MUSJ*, 11, 1926, p. 316, et fig. 1: dieu cavalier de la collection Poche à Alep; H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, no. 132: Bêl sur une tessère de bronze.

[4] Le seul autre monument est le relief de Fneidiq déjà mentionné (no. 221) qui montre le bras de Jupiter Héliopolitain chargé de bracelets. D'après un graffite du temple des dieux palmyréniens à Doura, Yarhibôl portait au cou et dans chaque bras sept anneaux (μινίκια), cf. F. Cumont, *Mon. Piot*, 26, 1923, p. 12 (= *Suppl. epigr. gr.*, II, no. 776), et *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 369, no. 12. Lucien, *De Dea Syria*, 32, raconte qu'Atargatis à Hiérapolis était couverte extérieurement d'or et de gemmes extrêmement précieuses.

Ce type d'anneau à cabochon, d'origine iranienne probablement[1], est parfois porté comme collier par Jupiter[2] et Mercure[3] d'Héliopolis, par d'autres divinités de Syrie[4] ainsi que par des mortelles[5].

211 Autel de calcaire, mouluré. Sur le couronnement, un merlon entre des feuilles d'angles. Dimensions en cm, hauteur: 99; largeur au couronnement: 46; largeur au dé: 38. Sur la face principale du dé, inscription bilingue grecque et latine A; sur la face postérieure, inscription latine B. Hauteur des lettres: texte A, 3 à 4 cm; texte B, lignes 1 et 5: 5,4 cm; ligne 2: 5,2 cm; ligne 3: 6 cm. Découvert lors du creusement des fondations du complexe architectural à l'emplacement de l'ancien couvent des Sœurs de Charité.

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *La statio ad Dianam du portorium de Syrie près le golfe d'Aqaba*, dans *CRAI*, 1954, p. 482-487, facsimilés sans transcription p. 483 et 484 (*Ann. ép.*, 1955, no. 85a et b); J. et L. Robert, *Bull épigr.*; 1956, p. 178, texte A; *Suppl. ep. graec.*, 14, 1957, p. 193, no. 824.

---

[1] Cf. M. Rostovtzeff, *Yale Class. Studies*, 5, 1935, p. 229 s.; H. Seyrig, *Syria*, 20, 1939, p. 177 s; voir également *infra*, p. 393, n. 2. Un tel bijou semble remonter, en Perse, à une très haute antiquité, car on le trouve dans le multiple collier porté par une idole féminine en terre cuite du III^{e} millénaire, provenant de Tureng Tépé et conservée au Musée de l'Université de Philadelphie, cf. E. Porada, *Iran Ancien, L'art à l'époque préislamique*, 1963, p. 34, fig. 16.

[2] Cf. nos. 108 et 293; voir aussi le collier porté par les dieux barbus sur la gaine de la statuette du musée de l'A.U.B. (no. 209). Une inscription de Pouzzoles (no. 298) parle de l'offrande d'un *torques* au dieu principal de Baalbek.

[3] Cf. no. 293.

[4] Ainsi Gé sur une mosaïque de Baalbek, cf. *BMB*, 15, 1959, pl. XIV; un dieu cavalier de Ḥomṣ sur un relief du Musée de Damas, cf. M. Rostovtzeff, *Dura and the Problem of Parthian Art*, 1938, fig. 41; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 57 s., pl. XVII, 1; ou encore le dieu Aphlad sur un relief de Doura au Musée de Damas, cf. C. Hopkins, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., V, 1934, p. 106-112, pl. XIII; H. Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, no. 566; S. Abdul-Hak, *Cat. illustré du département des Antiquités grecques et romaines au Musée de Damas*, 1951, p. 10 et pl. IV, 1. Les fouilles de Doura ont fourni un anneau à cabochon comme les nôtres, cf. *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., IV, 1933, pl. XXVI, 2.

[5] Notamment sur les bustes funéraires palmyréniens, cf. par exemple, *Syria*, 11, 1930, pl. XL; J.-B. Chabot, *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1922, pl. XXIX, 14; H. Th. Bossert, *op. cit.*, nos. 549 et 550.

A Θεᾶ ’Αταργάτει
[σ]τ̣α̣(τίωνος) Γεράνων
’Αρτέμιδι
4 Φωσφόρῳ
Cladus D(eci) Cl(audi) Poll(i)-
onis ser(vus) act(or) v(otum) s(olvit)

L. 2, au début, lacune d’une lettre, puis barre horizontale d’un *tau*, ensuite, jambage droit d’un *lambda* ou d’un *alpha*. Se fondant sur le texte B. R. Mouterde restitue [σ]τ̣α̣(τίωνος). Cette restitution paraît vraisemblable; cependant J. et L. Robert émettent là-dessus des réserves. — L. 6, à la fin, les lettres *ACTVS* sont interprétées, à tort, *Actus* dans *Suppl. ep. graec.*

> «À la déesse Atargatis, à Artémis Phosphoros du poste des Geranoi (ou de Geranea), Cladus, esclave intendant de Decius Claudius Pollio, a acompli son vœu».

B Veneri He-
liopolitanae
et Deae Syriae
4 Geranensi
Deanae Luciferae

Lignes 4 et 5, R. Mouterde lisait, à tort, *Geraneae sta(tionis) Deanae*, *Luc(ius) ser(vus) p(osuit)*. Notre lecture est également celle de J.-P. Rey-Coquais[1].

> «À Vénus d’Héliopolis et à la Dea Syria, à Diane Porte-Lumière de Geranea».

Les deux dédicaces sont, à quelques nuances près, similaires: elles honorent pratiquement les mêmes divinités, mentionnent toutes deux la *statio* des *Geranoi* ou de *Geranea*, et émanent d’un esclave, Cladus, appartenant à Decius Claudius Pollio et mentionné dans le seul texte A.

À la déesse Atargatis nommée au début de la première dédicace correspond, dans la seconde, la mention apparemment tautologique de *Venus Heliopolitana* et de *Dea Syria*. En fait, la distinction introduite par la conjonction *et* est réelle[1] et signifie clairement, à mon avis, qu'aux yeux du dédicant, Atargatis ne peut se réduire à une de ses formes locales, en l'occurrence la Vénus héliopolitaine, d'où son souci d'ajouter *et Dea Syria.* Vient ensuite le nom d'Artémis Phosphoros ou déesse porteuse de torche[2], rendu en latin par *Diana Lucifera.* On ne peut tenir cette déesse pour assimilée à Atargatis, comme le fait R. Mouterde, et l'absence de la conjonction *et* dans une énumération de divinités honorées ensemble, n'implique pas toujours une identification ou un syncrétisme[3]. Artémis-Diane est la divinité tutélaire d'une [σ]τα(τίωνος) Γερανῶν [4]. Le terme στατίων qui, on le sait, revêt différentes significations[5] désigne très probablement ici un poste du *portorium* d'empire comme semble l'indiquer le titre d'*actor* que porte le dédicant Cladus. En effet, *actor* est fréquemment utilisé sous l'Empire avec d'autres termes du même genre[6], en remplacement du titre général de *portitor* «douanier» qui était réservé au langage juridique. Le maître de Cladus, Decius Claudius Pollio, devait être, par conséquent, le fermier du poste de Geranea, chargé de percevoir les droits ou *portorium* afférents au poste. Ces droits étaient, en réalité, assez variés: taxes de douane sur les importations et exportations, droits de péage et du transit, octroi ou même taxes de marché.

---

[1] Cf. *Béryte et Héliopolis*, fascicule des Notes, p. 34, n. 33.

---

[1] C'est pourquoi, je ne puis admettre la traduction proposée par R. Mouterde: «À Vénus d'Héliopolis et Déesse syrienne». Ch. Picard, R. Dussaud et Ed. Dhorme *apud* R. Mouterde, *l.l.*, p. 487, sont d'ailleurs tous d'accord pour donner à la conjonction *et* sa pleine valeur.

[2] Sur Artémis Phosphoros, voir Schreiber dans *Roscher's Lexikon*, s.v. *Artemis*, col. 571. Cette divinité est figurée sur une base de Sorrente au Musée de Naples. Cf. Ch. Picard, *Manuel d'Archéologie grecque*, III, 1948, p. 361 s., fig. 140, et p. 362, n. 2, pour d'autres références. On la trouve aussi à Délos, cf. A. Plassart, *Délos*, IX, p. 303-308, fig. 254-255. Elle apparaît sur des monnaies d'Anticyre, cf. L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 309-310.

[3] Voir *infra*, p. 324.

[4] Le libellé des deux textes n'interdit pas en soi de penser que c'est Atargatis dans l'un, Vénus d'Héliopolis et Dea Syria dans l'autre qui sont les protectrices de ce poste. Cependant, la suite du commentaire paraît justifier l'attribution de ce rôle à Diane.

[5] Cf. *supra*, p. 66, n. 1 (références).

[6] Ainsi par exemple: *arcarius* «caissier» ou «contrôleur du fisc», *dispensator* «administrateur» ou «intendant», *contrascriptor* «contrôleur» etc. Cf. S. J. de Laet, *Portorium*, 1949, p. 78; 106.

La localisation de ce poste de *portorium* doit être cherchée en Orient où devait vivre le dévot de Vénus Héliopolitaine et de Dea Syria. On ne peut de ce fait songer à Geraneia en Mégaride que rien, en outre, ne prédispose à être le siège d'un poste de *portorium*[1]. Des inscriptions de Batanée mentionnent les noms de 'Αγραινα - 'Αγραινης et Γραινα - Γραινης auxquels correspondrait, selon R. Mouterde, le toponyme arabe de Geraîn[2]. Mais l'existence dans cette région d'un poste de *portorium* est d'autant plus invraisemblable que les bureaux de douane connus en Orient, avant notre texte, sont établis dans des sites pour ainsi dire «stratégiques»: Zeugma et Doura-Europos sur l'Euphrate, Palmyre, dont on sait le rôle comme cité caravanière et Λευκὴ κώμη[3] port sur la Mer Rouge et important centre de commerce entre l'Arabie du Sud et Petra. Dans la version des Septante, il est fait mention d'une tribu arabe, celle des 'Αγαρηνοί[4] ou 'Αγραῖοι[5] qui auraient possédé la ville de Agra ou Hégra identifiée généralement avec el-Ḥigr, l'actuel Médāïn-Ṣāliḥ[6] située au Sud-Est du golfe d'Aqaba. R. Mouterde voit dans ces 'Αγαρηνοί les Γερανοί de notre monument et allègue à l'appui de sa thèse, les variables 'Αγραινα - Γραινα des inscriptions de Batanée. L'hypothèse de R. Mouterde est séduisante. Reste à identifier le site où se trouvait la στατίων Γερανῶν. Ce site peut

---

[1] Ces postes sont généralement établis dans des ports fluviaux ou maritimes, des cités caravanières, des villes situées au carrefour d'importantes routes commerciales ou sur une voie de passage obligé des convois transportant des minerais, etc. Sur cette question, cf. F. Vittinghoff, *PW*, 22, 1953, s.v. *portorium*, col. 346 s.

[2] Cf. *Publications of the Princeton Archaelogical Expeditions to Syria in 1904-1905 and 1909*, III A, nos. 793, 793^1, 793^2 et 793^4. Cf. R. Mouterde, *l.l.*, p. 485.

[3] Ce poste que signale F. Vittinghoff, *l.l.*, col. 374 est remplacé par Gaza dans la liste donnée par de Laet, *l.l.*, p. 333 s. Sur Λευκὴ κώμη située au Nord-Ouest de l'Arabie, mais dont l'emplacement exact n'est pas assuré, cf. A. Dietrich, *Der Kleine Pauly*, 3, 1969, s.v. *Leuke Kome*, col. 595.

[4] Cf. *Paralipomènes*, V, 19.

[5] *Ibid.*, V, 20. Cf. *Dict. of the Bible* (J. Hastings), s.v. *Hagrites*, p. 281 où les 'Αγραῖοι sont identifiés aux 'Αγαρηνοί.

[6] Cf. A. van den Branden, *Histoire de Thamoud*, Publications de l'Université libanaise, section des études historiques, VI, Beyrouth, 1960, p. 12. Sur la tradition arabe concernant Hegra = el-Ḥigr, voir *ibid.*, p. 3 et 4.

bien être la ville de Hegra. Cependant une telle hypothèse semble devoir être exclue, car les deux dédicaces accolent au nom de la *statio* celui d'Artémis ou Diane. Or, la Table de Peutinger, au segment IX, 5, nomme à XVI milles au Nord d'Aïla, et au départ de deux routes menant de ce port vers Jérusalem, une localité dite *ad Dianam*, accompagnée de l'image d'un temple. On identifie généralement *ad Dianam* avec le site de Gadyān, point d'eau situé à XXVI milles au Nord d'Aïla, en supposant, par conséquent, une erreur dans l'indication de la distance sur la Table de Peutinger[1]. C'est donc à Gadyān que Decius Claudius Pollio et ses agents percevaient les taxes sur les marchandises provenant de l'Arabie ou de l'Inde par le port de Aïla et allant vers le Nord. Le taux de l'impôt dans ce poste était peut-être identique à celui des 4 autres postes orientaux, soit 25% de la valeur des objets (*quarta mercium*).

R. Mouterde date l'autel érigé par Cladus de «peu avant 105/106» car des dédicaces «s'adressant à la Déesse syrienne identifiée à Diane» seraient, selon lui, inconcevables après la formation de la *Provincia Arabia* «qui avait des dieux arabes». Sans discuter le problème du panthéon de cette province, l'argument avancé par R. Mouterde me semble extrêmement fragile car il suppose après 106 une sorte de conversion massive aux cultes arabes, même pour des romains comme Cladus et son maître. L'autel de Béryte doit, à mon avis, être postérieur à 106, car on conçoit mal l'établissement d'un *portorium* romain sur un territoire n'appartenant pas à l'empire comme ce fut le cas du royaume des Nabatéens avant son annexion en 106 par Trajan.

212 Base de calcaire, moulurée. Sur le tablier, 5 cavités rondes mesurant 6 cm de diamètre environ et dont une seule conserve des traces d'encastrement métallique. Dimensions en cm, hauteur: 110; hauteur du dé: 37; largeur à la base: 49; largeur au dé: 35; épaisseur à la base: 47. Inscription sur le dé. Hauteur des lettres: 3,5 cm. Trouvée en 1919 au Sud du grand sérail.

Musée de Beyrouth.

---

[1] Sur cette localisation et sur le site lui-même, voir A. Alt, *ZDPV*, 58, 1925, p. 24, 29 et 58; F. Abel, *Géographie de la Palestine*, II, 1938, p. 41, 332. Cf. R. Mouterde, *l.l.*, p. 485-486.

Ch. Virolleaud, *CRAI*, 1922, p. 81, qui ne cite que la première ligne; R. Cagnat, Inscriptions latines de Syrie, dans *Syria*, 5, 1924, p. 109, no. 3; id., *Ann. ép.*, 1924, no. 137. Cf. O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 181 n. 1.

Veneri dom(inae)
Caninia, pr(o) s(alute) s(ua)
et Q(uinti) et fil(ii) Max(imi)
4 v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 1, Ch. Virolleaud lit, à tort, *DOMI*.

«À la dame Vénus, Caninia, pour son salut et celui de Quintus, et de son fils Maximus, a acquitté son vœu de bon cœur».

La dédicace s'adresse à Vénus qui est probablement la déesse parèdre d'Héliopolis[1], qualifiée ici, pour la première fois, de *domina*. Ce titre ou ses équivalents grecs sont, par contre, fréquemment donnés aux deux autres membres de la triade.

213 Cippe quadrangulaire de calcaire, faisant partie du noyau de la collection du Musée de Beyrouth, recueillie en 1919. Sa provenance exacte est inconnue, mais il n'est pas impossible qu'il ait été trouvé à Béryte même. Hauteur des lettres: 4 cm.

R. Cagnat, Inscriptions latines de Syrie, dans *Syria*, 5, 1924, p. 109, no. 4; id., *Ann. ép.*, 1924, no. 138. Cf. O. Eissfeldt, *ZDPV*, 67, 1945, p. 181 n. 1.

Mercurio
domino
Q(uintus) Antonius
4 Eutyches
Sacerdotia-
nus pro sal(u)-
te sua et uxo-
8 ris et filio(rum)
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

«Au seigneur Mercure, Quintus Antonius Eutychès Sacerdotianus, pour son salut et celui de sa femme et de ses enfants, a accompli son vœu de tout cœur».

---

[1] L'épithète de *Cultores Iovis Heliopolitani* affichée par les Bérytains dans une inscription de Pouzzoles (*infra*, no. 300) justifie amplement cette identification.

Mercure Héliopolitain[1] porte dans cette dédicace et la suivante le titre de *dominus* que lui confèrent également une inscription latine de Baalbek[2] et une autre grecque de Nébi-Ḥām[3]. Il faut voir dans cette épithète une affirmation de l'omnipotence de cette divinité, ancien Baal coelésyrien, devenu le troisième membre de la triade héliopolitaine.

Le nom *Sacerdotianus*, dérivé de *Sacerdos*, se rencontre dans une autre inscription de Béryte[4].

214 Base de calcaire. Sur le tablier, évidements pour la pose d'une statue. Dimensions en cm, hauteur: 85; largeur: 58. Inscription en lettres régulières sur le dé. Hauteur des lettres, lignes 1 et 8: 5 cm; autres lignes: 4 cm. Points séparatifs entre les mots; feuilles de lierre entre les deux mots de la sixième ligne et les sigles de la huitième. Trouvée à l'emplacement de l'ancien couvent des Sœurs de Charité de Beyrouth. Pl. LXXXI.

Musée de Beyrouth.

R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 222, no. 3 (*Ann. ép.*, 1958, p. 220, no. 167).

Mercurio dom(ino)
M(arcus) Sentius Faustus
pro salute Sentiae
4 Tirentiae patronae suae
et sua et Musae uxoris
filiorumque et
8 fratrum suorum
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

«Au seigneur Mercure, Marcus Sentius Faustus, pour le salut de Sentia Tirentia, sa patronne, pour son propre salut, celui de sa femme Musa, de ses enfants et de ses frères, a accompli son vœu de tout cœur».

---

[1] Voir la note de l'inscription précédente.

[2] Mon no. 83.

[3] Mon no. 168.

[4] Cf. Waddington, no. 1842 a.

Le dédicant Marcus Sentius est un affranchi de Sentia Tirentia à laquelle il a emprunté son gentilice. Mercure, qualifié ici du titre de *dominus* qui le désigne comme une divinité orientale, est probablement ici le dieu-fils de la triade héliopolitaine et non le dieu gréco-romain du commerce comme le suppose l'éditeur[1].

DEIR EL-QAL'A

215 Deux fragments A et B d'un cippe de calcaire inscrit trouvé à Deir el-Qal'a. Ce cippe appartenait à M. Alphonse Naccache.

J. H. Mordtmann, Inschriften aus Syrien, dans *Ath. Mitt.*, 10, 1885, p. 168; fragment B; Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'Arch. Or.*, I, 1888, p. 113, no. 14: fragment B; Th. Mommsen, *CIL*, III, 6683: fragment B; H. Lammens, *Le Musée belge*, 4, 1900, p. 301-302, no. 39: A et B; S. Ronzevalle, *CRAI*, 1900, p. 255: A, en notant que A et B appartiennent au même bloc; P. Perdrizet, *CRAI*, 1901, p. 131-132: A; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1901, p. 19, no. 65: A; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 259-260: A et B; F. Cumont, *Le Musée belge*, 5, 1901, p. 149: A et B; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14392d: A et B; L. Jalabert, *MFO*, 1, 1906, p. 175 et 180 n. 6.

A I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Veneri Me[rcurio]
M(arcus) Sentius EM – – –
4 M(arci) Senti Sex[tiani?]
[lib(ertus)] divi ⟨no⟩ [monitu?]
B [Pro sal(ute) sua et lib ou post?]
erorum suorum et
8 Sentiae Musae uxoris
v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

H. Lammens et S. Ronzevalle ont les premiers reconnu l'appartenance des deux fragments à la même dédicace.

L. 2, la restitution de *Me*[*rcurio*] est due à P. Perdrizet; ni S. Ronzevalle, ni H. Lammens n'avaient reconnu dans les lettres *ME* le début du nom du troisième membre de la triade. — L. 3, à la fin, F. Cumont restitue *Em*[*porus?*]. — Lignes 4 et 5, c'est la restitution de Cumont que nous adoptons; H. Lammens et S. Ronzevalle ont lu, sans les interpréter, *M SENTIS EX* – – – – – – *DIVIMB* – – –. Partant de cette lecture, Perdrizet (*REA*, p. 260) restituait: *M. Sentis ex responso divi M(egrin) B(almarcodis)*. Cette restitution, que rejette Cagnat sans commentaire, me paraît inadmissible car la substitution de l'épithète *divus* au mot *deus* devant le nom d'une divinité est insolite, à moins de supposer que le mot *divus* est ici un substantif. — L. 6 et 7, la restitution de ces deux lignes a varié selon les auteurs en fonction de la lecture *ERIORVM* ou *ERORVM* au début de la ligne 7: Mordtmann lit *ERIORVM* qu'il corrige en *ERTORVM* et restitue [*lib*]*ertorum*; Clermont-Ganneau lit *ERIORVM* et restitue [*post*] *eriorum*; Lammens et à sa suite Cumont lisent *ERORVM*; le premier restitue [*post*] *erorum* alors que le second préfère [*lib*] *erorum*.

---

[1] L'argument invoqué p. 248, n. 1, plaide aussi en faveur de cette identification.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, Marcus Sentius ----, affranchi de Marcus Sentius Sextianus(?), par suite d'un oracle divin(?), pour son salut, celui de ses enfants et de Sentia Musa, son épouse, a acquitté son vœu de bon cœur».

Cette dédicace honore donc la triade héliopolitaine [1]. Elle émanerait, si bien entendu la restitution des lignes 4 et 5 était assurée, d'un affranchi qui, ce faisant, aurait obéi à un oracle, sans doute celui de Jupiter Héliopolitain.

216 Cippe de calcaire jaunâtre, à base carrée, trouvé en 1900 au cours des fouilles effectuées dans le bois attenant au couvent de Deir el-Qal'a à Beit-Méry, près de Beyrouth [2]. Bas-relief sculpté sur la face antérieure du dé, et inscription gravée sur la corniche de la même face et sur le dé, au-dessus et de part et d'autre du relief.

S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 437-444 et 454-455, et pl. I, fac-similé; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1901, p. 43, no. 152; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14392a; Bondurand, Jupiter Héliopolitain, *Mém. de l'Académie de Nîmes*, 1902, p. 7 et 8 du tiré à part; M.J. Lagrange, *Rev. bibl.*, 1902, p. 139 et 140 avec un croquis; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1903, p. 38-39 et fig. 14; M. Lidzbarski,

---

[1] D'après J.-P. Rey-Coquais (*Béryte et Héliopolis*, p. 106 et n. 64), la triade héliopolitaine est également honorée par une dédicace inédite de Beit-Méry.

[2] Sur ces fouilles et sur les ruines de Deir el-Qal'a, cf. S. Ronzevalle, *CRAI*, 1900, p. 232-259; D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, 1938, p. 1-3, avec la bibliographie antérieure. Sur les fouilles pratiquées par la suite, par la Direction des Antiquités du Liban, mais non encore publiées, cf. *BMB*, 18, 1965, p. 121; 20, 1967, p. 175-176.

Ephem. für semit. Epigraphik, II, 1903-1907, p. 87-88; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 47; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 567-569 et fig. 435; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 113; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 84.

Inscription:

[I(ovi)] O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
M(arcus) Pullius Felicianus
et(?)
4 M(arcus) Pullius Tiberinus
FI LI
V S

Lignes 2 et 4, S. Ronzevalle et R. Dussaud ont lu *Pultius*; par contre, Th. Mommsen se base sur le fac-similé de S. Ronzevalle pour lire *Pullius*. C'est cette lecture que nous adoptons, car on ne voit pas de différence entre les deux *L* sur le dit fac-similé. — L. 3, seul R. Dussaud lit *et* entre la deuxième et la troisième lignes.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Marcus Pullius Felicianus et(?) Marcus Pullius Tiberinus, (son) fils».

Bas-relief:

Ce relief représente Jupiter Héliopolitain debout sur un socle étroit entre deux taureaux figurés de face. La mauvaise qualité de la pierre, le caractère grossier de la sculpture et les mutilations subies ont rendu certains traits méconnaissables aux premiers éditeurs[1]. Cependant le dieu ne s'y présente pas sous un aspect qui sort de l'ordinaire. Il est coiffé d'un calathos légèrement évasé orné de deux rangées d'imbrications de forme ovale[2]. Deux longues mèches de cheveux pendent de part et d'autre d'un visage imberbe fortement endommagé. Le dieu est paré d'un collier auquel est suspendue une bulle discoïde[3].

---

[1] Il suffit de comparer les deux croquis de Ronzevalle et de Dussaud pour se rendre compte des divergences d'interprétation sinon des méprises que ce cippe mal conservé à engendrées.

[2] Un calathos palmyrénien qui appartiendrait à Baalshamīn est également couvert d'un motif imbriqué, cf. H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 34-35 et fig. 4.

[3] Ce collier, non signalé par Ronzevalle, est «formellement» reconnu par Dussaud qui rapproche le «disque» de celui que l'on trouve sur le relief du Musée d'Avignon

Il est vêtu d'une longue tunique à manches courtes surmontée d'une gaine compartimentée. C'est pour avoir méconnu la nature des plis de la manche que S. Ronzevalle place des rangées de disques sur le bras droit du dieu. Le champ pectoral est couvert d'écailles imbriquées qui appartiennent, comme l'a bien vu R. Dussaud, à la cuirasse que constitue la gaine[1]. Au-dessous, des bandeaux formant saillie délimitent sur la gaine trois zones horizontales comportant chacune quatre compartiments carrés, tous ornés de fleurs à quatre pétales[2]. La tunique réapparaît vers le bas du corps laissant place au centre aux deux pieds serrés qui en émergent[3].

Comme à l'accoutumée, Jupiter Héliopolitain lève le bras droit et brandit à pleine main le fouet. Dans la main gauche, arrachée ainsi qu'une grande partie du bras, il devait probablement tenir des épis[4]. La tête des taureaux et le garrot de celui de gauche ont disparu.

217 Cippe de calcaire, inscrit et sculpté sur la face antérieure, provenant de Deir el-Qal'a. Ce cippe appartenait à M. Alphonse Naccache.

(no. 284) et lui attribue indûment une valeur solaire. Le port de la bulle, attesté ici pour notre dieu et qu'on retrouve également dans l'iconographie des deux autres membres de la triade (voir index, s.v. *bulle*), est connu pour d'autres divinités de Syrie et d'Asie Mineure. Ainsi, par exemple, Jupiter Dolichenus et Castor Dolichénien sur deux bronzes du Musée de Vienne (cf. P. Merlat, *Répertoire*, nos. 124 et 125, p. 112-113 et pl. XI, 1 et 2) et un dieu anatolien sur un bronze publié par H. Seyrig, dans *RHR*, 98, 1928, p. 87-93, pl. I et fig. 1.

[1] On trouve de telles imbrications sur le relief de Ṣarba (no. 230).

[2] S. Ronzevalle, *l.l.*, parle à tort de fleur tripétale dans laquelle il voit une correspondance à la triade héliopolitaine.

[3] Cette partie de la figure a été fort mal comprise par S. Ronzevalle qui parle d'une «terminaison bifurquée en deux grosses franges arrondies» qui «fait l'impression de l'appareil caudal d'un monstre marin(?)». Partant de cette description et de l'ensemble du croquis de Ronzevalle, Lagrange, *l.l.*, a été amené à qualifier Jupiter Héliopolitain de Baal poisson. Le croquis de Ronzevalle a été, à juste titre, critiqué par Thiersch, *l.l.*, qui lui reproche des inexactitudes. Cette critique n'est pas partagée par R. Mouterde qui conseille tout simplement de s'en prendre au sculpteur, cf. *MUSJ*, 22, 1939, p. 179.

[4] S. Ronzevalle, *op. cit.*, p. 455, suivi par A. de Ridder, *Mon. Piot*, 12, 1905, p. 74, a tort de placer dans la main gauche une pomme de pin, nulle part attestée d'ailleurs dans l'iconographie du dieu.

S. Ronzevalle, *CRAI*, 1900, p. 256-257; id., *CRAI*, 1901, p. 453-455, améliorant sa première lecture de l'inscription et son interprétation du relief; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14392c; Bondurand, *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 1902, p. 9 du tiré à part; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1903, p. 39, no. 5; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 569, n. 1; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 113.

Inscription:

[I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)]
— — — — — — — — — — — — — — — —
[pro salute]
4 [s]ua et fili(or)-
um v(otum) l(ibens) [a(nimo) s(olvit)]

S. Ronzevalle n'a lu que les quelques lettres conservées des lignes 4 et 5. Le reste est une restitution de sa part. Si cette restitution est exacte, la ligne 2 devait fournir peut-être les *tria nomina* du dédicant.

Bas-relief:

Figure mutilée de Jupiter Héliopolitain entre deux taureaux. La tête, coiffée d'un calathos orné de feuilles, laisse retomber de part et d'autre du visage imberbe deux grosses mèches de cheveux. Le dieu brandit de la main droite levée le fouet que Ronzevalle avait d'abord pris pour une faucille. Cet auteur se trompe également en mettant, comme sur le relief précédent, une pomme de pin dans la main gauche du dieu. Sa référence à l'autel de Nîmes est d'autant plus erronée que les épis sont plus évidents sur ce monument[1].

218 Trois fragments inscrits appartenant à un cippe de calcaire à base carrée. Trouvés non loin du cippe no. 216.

S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 481-482; Th. Mommsen, *CIL*, III, 14392b; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 113.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
L(ucius) Oppius
.ERC.RIA
4 IVIS

---

[1] Cf. *infra*, p. 355 et pl. CVII. Bondurand, *l.l.*, accepte l'interprétation de Ronzevalle. R. Dussaud, *l.l.*, suivi par A. B. Cook, *l.l.*, se demande à son tour s'il ne s'agit pas en réalité d'une touffe d'épis associée avec le foudre. H. Winnefeld, *l.l.*, considère, par contre, que l'attribut de la main gauche est certainement une gerbe d'épis.

L. 3, au début, la copie de S. Ronzevalle donne la moitié droite d'un *O* ou d'un *D*. Mais il faudrait paut-être lire un *M* et restituer un *cognomen* comme *Merc*[*u*]*rianus*. — L. 4, Ronzevalle restitue le mot [*c*]*ivis*, ce qui est possible.

L'éditeur suppose que le dé devait reproduire l'effigie de Jupiter Héliopolitain, mais rien n'en a été trouvé.

DEIR EL-QAL'A (?)

219 Petit autel votif de marbre, de section carrée, décoré sur ses quatre faces de sculptures en relief dégradées, et portant une inscription grecque sur l'une des faces[1]. Ce monument fut découvert quelque temps avant 1847 «dans les fondations d'un ancien couvent chrétien du Liban» (Raoul-Rochette) et donné par les moines au capitaine de vaisseau Suin. Le lieu de trouvaille est, on le voit, imprécis, mais il est possible, comme le suppose S. Ronzevalle[2] que le couvent en question soit celui de Deir el-Qal'a. Les traces de l'autel sont perdues depuis ses deux premiers éditeurs Raoul-Rochette et Félix Lajard.

Raoul-Rochette, L'Hercule Assyrien, dans *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, XVII, 2^e^ partie, 1847, p. 98-99; F. Lajard, Recherches sur le culte du cyprès pyramidal, *ibid.*, XX, p. 11, n. 5; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 6-7.

C'est à S. Ronzevalle que revient le mérite d'avoir démêlé le caractère héliopolitain de cet autel d'après les données parfois contradictoires fournies par ses deux prédécesseurs. Nous allons résumer ces données avant de dégager ce qui nous paraît être l'interprétation la plus vraisemblable des sculptures. Raoul-Rochette signale sur deux faces deux bustes divins à la massue: l'une des divinités a la tête radiée et voilée dans laquelle il reconnaît Hercule assimilé à Kronos-Saturne; l'autre radiée mais non voilée est identifiée au Dieu-Soleil. Les deux autres faces représentent, selon cet auteur, la Déesse de Syrie. Lajard, de son côté, voit lui aussi deux images de la Déesse de Syrie, mais précise que l'une se termine en gaine d'où son identification avec la Diane d'Éphèse. Dans les deux autres bustes. Lajard voit, d'un côté, un dieu Soleil barbu qu'il identifie avec l'Apollon barbu de Hiérapolis; de l'autre, Hercule coiffé de la tête léonine et vêtu de la léonté nouée autour du cou, avec au-dessus de l'épaule gauche, le «gros bout» de sa massue.

---

[1] C'est F. Lajard, *l.l.*, qui signale cette inscription, mais sans en donner le texte.

[2] Cf. *Jup. Hél.*, p. 7.

Comme l'a bien vu Ronzevalle, la double représentation de la «Déesse de Syrie» est inconcevable et il faut, par conséquent, reconnaître Jupiter Héliopolitain dans la figure «en gaine». Dans la seconde image de la Déesse de Syrie, il faudrait très probablement voir la Vénus d'Héliopolis.

Les bustes des deux autres faces sont moins aisément identifiables, étant donné les renseignements contradictoires à leur sujet: deux dieux à la massue (Raoul-Rochette), un seul (Lajard); deux dieux radiés (Raoul-Rochette), un seul (Lajard); un dieu voilé (Raoul-Rochette), aucun (Lajard). En confrontant attentivement les deux textes de Raoul-Rochette et de Lajard, j'en déduis l'existence du buste d'un dieu radié, le Soleil, affirmée par les deux auteurs, en éliminant, bien entendu, la massue que Raoul-Rochette seul lui attribue, et qui est inconcevable comme emblème du dieu Soleil; j'élimine aussi les rayons du second buste, non seulement parce que Lajard ne les voit pas, mais aussi parce que Raoul-Rochette affirme qu'ils sont «mutilés et dégradés en partie». Ce point acquis, reste à identifier le buste de la quatrième face que Raoul-Rochette considère comme un Hercule voilé à la massue et que Lajard prend également pour un Hercule coiffé et drapé de la léonté avec un gros bout de la massue au-dessus de l'épaule gauche. En dépit de cette double identification avec Hercule, je me demande si, pour compléter la triade héliopolitaine, on ne devait pas voir Hermès dans ce buste drapé dont la mutilation aurait fait prendre les ailerons de la tête pour le mufle d'un lion, et le haut du caducée pour le gros bout de la massue [1].

Ainsi interprétées avec la réserve qui s'impose, les sculptures de l'autel nous donneraient donc les images de la triade héliopolitaine et du Soleil.

---

[1] S. Ronzevalle, *l.l.*, admet l'identification avec Hercule en allégant la présence du buste de ce héros-dieu sur la gaine de Jupiter Héliopolitain. En réalité, Hercule figure sur un seul document (mon no. 233) parmi les divinités du zodiaque.

ELĪĞ

220 Autel de calcaire, remployé dans la façade du porche voûté de l'église de Notre-Dame d'Elīğ située près du couvent de Meifouq[1]. Dimensions en cm, hauteur: 138; largeur au dé: 62. Sculptures en haut-relief affreusement mutilées sur la face antérieure et les faces latérales. Épaisseur actuelle maxima du relief: 8 cm. Pl. LXXXI-LXXXII.

Inédit.

Cet autel porte, sur la face antérieure, l'image incomplète et systématiquement retaillée de Jupiter Héliopolitain. La mutilation n'a laissé aucune trace de la tête du dieu, mais a épargné en partie le calathos dont on distingue encore la silhouette. Le bras gauche est complètement arraché; par contre, on voit nettement le bras droit levé mais mutilé brandissant le fouet dont on croit déceler des traces de la mèche près du calathos. La moitié inférieure du corps est brisée et le ravalement du dé à cet endroit a fait aussi disparaître les deux animaux qui flanquaient certainement le dieu et qu'on doit distinguer des deux autres taureaux à bosse sculptés sur les parois latérales[2], comme c'est le cas d'ailleurs sur le cippe de 'Aïn el-Ğouğ dont les faces latérales sont ornées de deux taureaux surmontés chacun d'un foudre[3]. Les deux bovidés bossus de notre autel étaient eux aussi probablement surmontés d'un motif sculpté, comme le prouve la masse informe en saillie laissée par le ravaleur.

En dépit de son mauvais état de conservation, ce monument n'en présente pas moins un intérêt certain lié à son lieu de trouvaille sur le versant occidental du Liban[1], non loin de la route qui reliait Byblos à Héliopolis par Yammouné[2]. Il atteste, en effet, au même titre que le bas-relief de Fneidiq[3], l'implantation du culte héliopolitain dans la montagne libanaise, le long des voies empruntées par les pèlerins qui se rendaient des villes de la côte à Héliopolis[4].

---

[1] Pour la localisation de Meifouq, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, carte V, A, 3. Située dans la montagne, à quelque 35 km de Byblos, cette église maronite d'époque médiévale a été restaurée par la Direction des Antiquités du Liban, cf. M. Chéhab, *BMB*, 8, 1946-1948, p. 168, qui ignore notre autel. C'est à M. Ghadban que revient le mérite de l'avoir remarqué en 1966 lors d'une de ses randonnées dans la région en tant qu'inspecteur des antiquités du Mont-Liban et de me l'avoir aimablement signalé.

[2] Le taureau de gauche caché en grande partie par la maçonnerie est certain; on peut d'ailleurs en voir une saillie informe qui serait la tête; celui de droite a la tête brisée.

[3] Cf. no. 108.

FNEIDIQ

221 Bloc de calcaire orné sur une face d'une représentation figurée se détachant en relief dans un cadre ébréché. Le revers, grossièrement épannelé, devait sans doute être engagé dans une paroi. Dimensions en cm, haut.: 47; larg.: 71; ép.: 18. Ce bloc fut trouvé à deux kilomètres environ au Nord-Est de Fneidiq[5] lors de la construction d'une route reliant ce village à 'Aïn Fneidiq. Pl. LXXXIII.

Musée de Beyrouth.

H. Seyrig, *BMB*, 12, 1955, p. 25-28, pl. XVI; R. Dussaud, *Syria*, 34, 1957, p. 198-199.

Ce bloc porte l'image de la triade héliopolitaine avec Jupiter à droite, Vénus à gauche, et Mercure au centre. Le corps du dieu principal n'est pas entier, et cette particularité de la représentation divine, connue par d'autres monuments[1] semble due, sur notre relief, au souci du sculpteur de respecter l'isocéphalie.

---

[1] Les bâtisseurs de l'église médiévale n'ont pas dû le chercher de très loin. Un peu en aval de l'église, des tessons de poterie d'époque romaine sont, en effet, visibles à la surface du sol et il serait souhaitable d'effectuer des fouilles à cet endroit.

[2] Sur cette route, voir E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 303; J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, p. 27; J.T. Milik, *Biblica*, 48, 1967, p. 562.

[3] Voir le numéro suivant.

[4] R. Mouterde (*apud* J.-P. Rey-Coquais, *Béryte et Héliopolis*, fascicule des notes, p. 16, n. 31) voudrait reconnaître le nom de Zeus Héliopolitès dans une dédicace trouvée dans le temple d'Afqa et publiée par J. Rendel Harris, dans *Some Interesting Syrian and Palestinian Inscriptions*, 1891, p. 30-31, IX. Cette inscription, qui faisait partie de la collection de H. Porter à Beyrouth et dont le sort actuel est inconnu, est qualifiée par l'éditeur de «hard to read», «especially in the last line». En voici le texte d'après Rendel Harris: ...[C]ωTHPIAC......TωNЄYCEB [?Y]¦...[O?] Y AYPHΛIOC¦[?ЄΞ] ωΔ + H + + ΠOΛЄI. On ne saurait affirmer, sur la base de cette lecture, que la dernière ligne nous donne le nom et l'ethnique du grand dieu de Baalbek. Si c'est bien le cas, cette dédicace confirmerait les conclusions que nous avons tirées du monument d'Elīğ.

[5] Ce village est situé à 1200 m d'altitude près d'une des sources du Nahr Abou-Moussa qui se jette dans la mer au Nord de Tripoli, sous le nom de Nahr el-Bārid. Pour la localisation, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, VI, A2.

Flanqué de deux protomes de taureaux, Jupiter Héliopolitain a le calathos très évasé, et son visage imberbe est encadré d'une chevelure dense traitée en bandes horizontales. Il est vêtu d'une tunique dont les plis schématisés apparaissent sur la poitrine où pendent deux lourds colliers ou guirlandes striés. Le bas de la gaine est orné d'un grand masque de lion; quant au reste du décor, et notamment celui des deux compartiments visibles sous les colliers, il est vraisemblablement constitué de rosettes. Le dieu brandit de la main droite levée un fouet dont la mèche est gravée dans le champ et tient dans la gauche un bouquet d'épis. Son bras droit chargé de bracelets ressemble à celui découvert rue de Syrie, à Beyrouth[2].

Vénus Héliopolitaine se présente sous un aspect traditionnel: assise sur un siège, les pieds posés sur un tabouret, flanquée de deux sphinx et abritée ainsi que ses compagnons sous un ample voile en forme de niche ogivale. Son calathos posé au-dessus du voile est très évasé comme celui de son parèdre. Sa main droite fait le geste de bénédiction, et la gauche porte un épi.

Le dieu-fils se dresse, au milieu, en forme de terme engainé dont émerge une tête imberbe coiffée d'un petit calathos évasé. Il est paré d'un collier et sa gaine est ornée de compartiments à rosettes.

La présence du troisième membre de la triade au centre de la composition est insolite[3], mais l'on peut rapprocher de cette disposition celle qui prévalait dans le sanctuaire de Hiérapolis, où le Séméion était placé entre Atargatis et Hadad, suivant le témoignage de Lucien[4], confirmé par l'archéologie[5]. Ce parallèle déjà fait par H. Seyrig est, certes, suggestif, mais ne permet nullement, je crois, la conclusion tirée par cet auteur sur la probabilité d'une disposition iconographique semblable à notre relief dans le temple de Baalbek. L'ordre suivi par le relief de Fneidiq est, en effet, unique et je me demande si le sculpteur n'a pas, en plaçant l'image de Mercure en forme de pilier au centre, tout simplement cédé à une préoccupation esthétique et évité par là le déséquilibre de la composition qu'aurait entraîné toute présentation contraire[1]. À cela s'ajoute qu'en dehors de notre relief et des trois exemples de Bešouāt, du Palatin et de l'intaille Kettaneh qui, nous l'avons vu[2], en diffèrent, les nombreux monuments représentant la triade héliopolitaine montrent toujours Jupiter au centre ou sur la face principale, Vénus à sa droite et Mercure à sa gauche[3].

---

[1] Cf. nos. 33, 108, 110, 153, 170 et 235.

[2] Cf. no. 210.

[3] On trouve le dieu-fils à la droite de Jupiter sur le cippe de Bešouāt (no. 130), le relief du Palatin (no. 293), et l'intaille Kettaneh (no. 198) et cette disposition s'explique, croyons-nous (cf. *infra*, p. 382, n. 1), par référence aux règles romaines de préséance qui attribuent la gauche de la place d'honneur au second dans la hiérarchie.

[4] Cf. *De Dea Syria*, 31-33 et non 35s., comme l'indique H. Seyrig par erreur.

[5] Ces trois idoles se retrouvent, en effet, sur un relief de Doura-Europos (cf. P.V.C. Baur, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., III, 1932, p. 100-139, pl. XIV;

L'intérêt du relief de Fneidiq réside ailleurs, dans le fait, relevé à juste titre par l'éditeur, que ce monument témoigne de l'expansion des cultes d'Héliopolis sur le versant occidental du Liban-Nord. Le sanctuaire qui l'abritait constituait, en outre, malgré sa rusticité, une sorte de relais de piété sur la route qui, d'Arqa et d'Orthosia où le culte héliopolitain semble attesté[4], conduisait les pèlerins vers Baalbek, en passant par Fneidiq et Hermel[5].

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, pl. XXXVIII, 4; O. Eissfeldt, *Tempel u. Kulte syr. Städte*, 1941, pl. XI, 3; H. Th. Bossert, *Altsyrien*, no. 564), sur une monnaie en argent de Caracalla (cf. F. Imhoof-Blumer, *Gr. Münzen*, p. 759, no. 772; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 586, fig. 448), sur un bronze d'Alexandre Sévère (cf. F. Imhoof-Blumer, *op. cit.*, p. 759, no. 773 s., pl. XIV, 7; J. Garstang, *The Syrian Goddess*, 1913, frontispice, fig. 1, et p. 70, fig. 7; A. B. Cook, *op. cit.*, p. 586, fig. 449; P. Merlat, *Essai*, pl. I, b) et sur une monnaie de Julia Mamaea (cf. F. Imhoof-Blumer, *op. cit.*, p. 759 s., no. 775).

[1] Ce souci de l'esthétique du tableau s'est affirmé aussi, nous l'avons dit, par l'adoption de l'isocéphalie.

[2] Cf. *supra*, p. 259, n. 3. Sur deux médaillons en bronze représentant la triade, la disposition des bustes est fantaisiste: Jupiter à gauche, Mercure à droite, et Vénus en bas au centre (no. 158); Jupiter à gauche, Vénus à droite, et Mercure en haut au centre (no. 159).

[3] Cf. nos. 5, 6, 136, 143, 170 et 322.

[4] Cf. nos. 193 et 194.

[5] Le nom Fneidiq est, en effet, un diminutif de l'arabe funduq, auberge, hôtellerie, terme qui lui-même est tiré du grec πανδοκεῖον, devenu πονδοχίον dans une inscription du 4ᵉ siècle de notre ère, découverte à Kfeirḥāya dans la Syrie du Nord, cf. H. Seyrig,

ǦBEIL - BYBLOS

222 Fragment d'une idole en marbre blanc, comprenant la moitié inférieure d'une statue posée sur un socle flanqué de deux animaux, le tout posé sur une plinthe. Dimensions en cm, hauteur totale: 75; hauteur, largeur et profondeur de la plinthe: 7,5 × 45 × 30; hauteur et largeur du socle: 11 × 20; hauteur des animaux: 25. Ce fragment fut trouvé à Ǧbeil vers la fin du 19ᵉ siècle dans des circonstances inconnues. Pl. LXXXIV.

Musée de l'Université Américaine de Beyrouth. No. d'inv. 4807.

F. J. Bliss, Marble Fragment from Jebail, dans *Pal. Expl. Quart.*, 1894, p. 118-120 et fig. p. 119; D. Lee Pitcairn, *ibid.*, p. 200-201; S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 458-459; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 353 et fig. 12, p. 352 = *Notes myth. syr.*, p. 36 et fig. 12, p. 35; Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, VI, 1905, p. 79; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.*, III, p. 227; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 570 n. 4; F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 42; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 115, fig. 174; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 79; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H1, p. 326-327, pl. 145a et b.

Il s'agit de la moitié inférieure d'une statue de Jupiter Héliopolitain[1] debout sur un socle, flanqué de deux taureaux dont les protomes ont disparu. Ces animaux sont en attitude de marche, la patte interne en avant. La partie conservée de la gaine est divisée sur la face, sur les côtés et en arrière en deux rangées horizontales délimitées par des bandeaux en relief. Comme d'habitude, cette gaine ne recouvre pas entièrement la tunique dont les plis sont traités de façon décorative de même d'ailleurs que les pieds du dieu qui s'étalent en arc de cercle sur presque toute la largeur du socle.

La rangée supérieure de la gaine, sur la face antérieure, renferme, côte à côte, trois bustes de face dont les visages sont quelque peu effacés: à gauche, un dieu barbu, à chevelure abondante, drapé d'un manteau posé sur l'épaule gauche; au centre, un dieu voilé[2]

---

apud G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, p. 31-32, no. 34. — L'autel d'Eliǧ (no. 220) dans la montagne libanaise, sur la route reliant Héliopolis à Byblos peut, de ce fait, être comparé au relief de Fneidiq.

[1] F. J. Bliss, *l.l.*, parle d'un pilier qui était en forme de caryatide; D. Lee Pitcairn, *l.l.*, et S. Ronzevalle, *l.l.*, attribuent ce fragment à une statue de l'Artémis éphésienne. C'est R. Dussaud, *l.l.*, qui a, le premier, reconnu Jupiter Héliopolitain dans cette idole.

[2] Le sexe de ce buste n'est pas, certes, facile à déterminer, et certains auteurs

avec un objet au bout recourbé, appuyé sur l'épaule gauche; à droite, une déesse vêtue d'un chiton et d'un manteau. La rangée inférieure est décorée d'un grand masque de lion.

Les compartiments latéraux renferment, en haut, un foudre, en bas, une rosace à quatre pétales. La même rosace occupe le compartiment supérieur du dos, alors qu'une étoile à quatre branches en forme d'un X orne le compartiment inférieur.

Les trois bustes de la face faisaient sans doute partie d'un ensemble qui représentait les divinités des planètes. Leur identité n'est pas entièrement assurée, mais je reconnais volontiers, de gauche à droite, Jupiter[1], Kronos-Saturne voilé, portant la harpé sur l'épaule gauche[2], et Vénus.

ḪĀN ḪALDÉ - MUTATIO HELDUA

223 Petit autel anépigraphe décoré sur trois de ses faces de trois bucrânes restés inachevés et dont l'un est plus petit que les deux autres. Trouvé «dans les environs de Ḫān Ḫaldé», près de Beyrouth[3].

Musée du Louvre.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, 1937, p. 23, fig. 6.

(R. Dussaud, *l.l.*, et A. B. Cook, *l.l.*) parlent avec hésitation de déesse voilée. Cependant, l'attribut de l'épaule gauche ne convient pas à une déesse.

[1] R. Dussaud, *l.l.*, et A. B. Cook, *l.l.* pensent à Hercule. Mais parmi les divinités des planètes, Hercule ne joue qu'un rôle secondaire, peut-être uniquement théorique, cf. *supra*, p. 241 et n. 1.

[2] L'objet au bout recourbé correspond parfaitement à une harpé. Le fait qu'il soit tenu par la main gauche peut paraître insolite, mais il n'est pas sans exemples: l'autel octogonal de Fīké (no. 136), une pierre circulaire de Mayence (cf. F. Haug, Die Wochengöttersteine, dans *Westd. Zeitschr.*, 9, 1890, no. 11; E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule*, no. 5821), une mosaïque du 2^{e} s. de Bir-Chana en Tunisie (cf. P. Gauckler, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique*, II, 1910, no. 447 et pl.; H. Stern, *Le calendrier de 354*, 1953, p. 184, pl. XXIV), et un manuscrit de la Studienbibliothek de Salzbourg, no. 53, V/IB, 36/8, f. 235-238 (cf. H. Stern, *op. cit.*, p. 188, pl. XXXV, 1) montrent la harpé de Saturne tenue par la main gauche.

[3] Sur Ḫān Ḫaldé, voir R. Saidah, Khan-Khaldé, une ville paléochrétienne sort de terre, dans *Les dossiers de l'Archéologie*, no. 12, sept.-oct. 1975, p. 50s.

J'incline à voir dans la trilogie bucrânienne de cet autel une représentation symbolique de la triade héliopolitaine, tout comme sur un autel du Musée de l'Université Américaine de Beyrouth[1]. Son lieu de trouvaille «environs de Ḫān Ḫaldé» me paraît une raison supplémentaire pour cette attribution, car cette même région en bordure Sud de Beyrouth livra une dédicace à Jupiter Héliopolitain[2].

ḤÖṢN ES-SFĪRÉ

224 Cippe inscrit trouvé près de l'autel sis à l'Est du temple *in antis* dit temple B à Ḥöṣn es-Sfīré[3].

D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, 1938, p. 24 et fig. 39; H. Seyrig, *Gnomon*, 1939, p. 441 et 443; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1939, p. 522, no. 471.

ΔΕΙΜΕΙΓΕΟ
ΙΤΟΥΗΛΕΙΟ
ΥΠΟΛΕΙΤΟΥ

On devrait reconnaître dans ce texte, apparemment indéchiffrable, une dédicace mal écrite à Jupiter Héliopolitain et lire Διὶ μεγίσ/τῳ Ἡλιο/πολίτῃ[4].

225 Inscription gravée sur le couronnement et la fasce supérieure du linteau du temple C.

D. Krencker et W. Zschietzschmann, *op. cit.*, p. 31; J. et L. Robert, *op. cit.*, p. 522, no. 472; R. Dussaud, *Syria*, 21, 1940, p. 347.

{– – –]α Δόμνου γυνή, Αὐρ(ηλίου) Ἀουείτου μήτρα, τὸ
ὑπέρθυρον μετὰ καὶ ἄλλ⟨ω⟩ν

---

[1] Cf. no. 205. L'homogénéité des deux autels, constatée en outre par la petitesse de leurs dimensions, permet de leur supposer peut-être une origine commune.

[2] Cf. no. 228.

[3] Ḥöṣn es-Sfīré se trouve sur le versant Ouest du Liban à l'Est de Tripoli, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, carte V, B, 2 et p. 88. Cette localité possède un groupe de trois temples A, B, C auxquels s'ajoute un «Bergheiligtum» étudiés par D. Krencker et W. Zschietzchmann, *op. cit.*, p. 20-34.

[4] H. Seyrig, *l.l.*, attribue sans commentaire cette dédicace ainsi que le temple B à Jupiter Héliopolitain. J. et L. Robert se demandent, par contre, s'il faut lire Δεὶ ou Ἑρμεῖ et si cet Héliopolitain est un dieu ou un homme.

[ὧν ἔδωκε πρ]ότερον (δηναρίων) τετρακοσίων
εἰς τὰ ἔργα τῆς Κυρίας

> «...femme de Domnus, mère ou nourrice? d'Aurelius Avitus, (a construit) ce linteau ainsi que d'autres choses pour lesquelles elle a fait don auparavant de quatre cents deniers (destinés) aux travaux (du temple) de la Dame».

La restitution ὧν ἔδωκε à la deuxième ligne est due à J. et L. Robert[1]. Le gentilice *Aurelius* est porté habituellement par ceux qui ont reçu la citoyenneté romaine en vertu de la Constitution Antoninienne de 212. Cette année serait alors un *terminus a quo* pour dater et cette inscription et le nouveau temple C.

Ce temple appartient à la Κυρία en qui il faut voir Atargatis[2] et plus spécialement la parèdre de Jupiter Héliopolitain[3]. Ce dieu posséderait, quant à lui, le temple B, comme le démontre la dédicace précédente.

KAFR YASĪN

226 Statuette de bronze haute de 13,3 cm, trouvée à Kafr Yasīn, près de Ṭabarǧa entre Beyrouth et Byblos[4]. Cette figurine, qui conserve des traces de dorure, appartenait jadis à M. J. Loeytved Pl. LXXXV.

Staatliche Museen à Berlin. No. d'inv. VA 3360.

Ch. Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1903, p. 89-91 avec reproductions et p. 385 = *Rec. d'arch. or.*, VI, 1905, p. 78-81 et 118, pl. I; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 31, no. 7 et p. 125-127, no. 7 et fig. 31; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 574,

---

[1] Ces auteurs se réfèrent à des formules analogues dans A. Wilhelm, *Neue Beiträge*, III, 49; Ramsay, *Phrygia*, I, 72, n. 3.

[2] Cette déesse est qualifiée de Κυρία dans une inscription de Kefr-Haouar, cf. *BCH*, 1897, p. 59-60, no. 68 et dans une inscription sur un couvercle de bronze du Cabinet des Médailles, cf. F. Cumont, *Aréthuse*, 7, 1930, p. 41 s.; *CRAI*, 1930, p. 249; P. Perdrizet, *Syria*, 12, 1931, p. 267 s.; *Suppl. ep. graec.*, 7, no. 801.

[3] C'est aussi l'avis de R. Dussaud, *l.l.* À comparer le titre de *domina* que lui donne une dédicace de Béryte (no. 212).

[4] L'orthographe Kefr Djezzin ou Djezzim ou Jezzin adoptée par les différents éditeurs ne correspond nullement à la prononciation arabe et doit être délaissée. En outre, le village voisin de Kafr Yasīn est Ṭabarǧa et non Berdja (Ch. Clermont-Ganneau et H. Winnefeld).

n. 2 et fig. 444; S. Reinach, *Rép. de la statuaire gr. et rom.*, III, p. 227; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 118-119; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 79-80.

Ce simulacre montre Jupiter Héliopolitain coiffé d'un pschent minuscule nettement différencié[1], posé au-dessus d'une chevelure abondante aménagée en une sorte de perruque à étages. Le visage du dieu est imberbe; quant à l'appendice hémisphérique visible en arrière du menton et considéré par certains savants comme une barbe postiche[2], on doit le tenir pour la pomme d'Adam[3].

Le dieu devait tenir dans ses mains les attributs traditionnels qui ont disparu; le repli de son avant-bras gauche qui pose directement sur un buste de la gaine est probablement dû à un accident[4]. Jupiter Héliopolitain est vêtu, comme d'habitude, d'une tunique talaire à manches courtes surmontée d'une gaine qui ne la recouvre pas entièrement. La face antérieure de la gaine porte sur la poitrine, à gauche, le buste du Soleil radié et, à droite, celui de la lune avec le croissant sur la tête. Au-dessous, la gaine est divisée en vingt-deux compartiments répartis sur sept registres et ornés de motifs et de bustes méconnaissables. Le premier registre montre, au milieu, un buste au visage mutilé, coiffé d'un modius à fort relief et flanqué, dans les deux compartiments latéraux, de deux sphinx ou griffons affrontés; au second registre, étoile à quatre rayons entre deux bustes; au troisième registre, deux sphinx ou griffons affrontés de part et d'autre d'un buste; au quatrième registre, deux têtes de Jupiter Ammon affrontées, flanquées de deux étoiles à quatre rayons; au cinquième registre, buste entre deux masques de lion; au sixième registre, masque léonin entre deux rosaces à quatre pétales; au septième registre, rosace à quatre pétales flanquée de deux étoiles à quatre rayons.

---

[1] Cette coiffure se rencontre sur mes nos. 153, 208 et 233.

[2] Cf. S. Ronzevalle, *Rev. arch.*, 1905, I, p. 53, n. 1; A. B. Cook, *l.l.*; H. Winnefeld, *l.l.*; et H. Thiersch, *l.l.*

[3] À comparer les numéros 32, 233, 284, 302 et 313. R. Dussaud (*Syria*, 1, 1920, p. 6), modifiant une opinion antérieure (*Notes myth. syr.*, p. 125), est du même avis.

[4] L'incurvation de l'avant-bras droit que J. Rouvier, *l.l.*, attribue, à tort, à un accident, et que H. Winnefeld, *l.l.*, p. 118 n. 2, considère lui aussi comme une déformation, se retrouve sur de nombreuses idoles, voir, par exemple, nos. 302 et 313.

Des sept bustes qui ornent le devant de la gaine, et dont le nombre évoque, à première vue, les sept dieux des planètes, seuls les deux premiers sont identifiables avec certitude comme étant ceux du couple Sol-Luna. Quant aux deux têtes à cornes de bélier de Jupiter Ammon, leur présence confirme, d'une part, l'existence d'un lien entre le grand dieu de Baalbek et celui de la Grande Oasis [1] et ajoute, d'autre part, un élément égyptisant de plus à ceux que nous avons déjà relevés sur cette figurine.

Les côtés de la statuette sont ornés de deux foudres allongés. Sur le revers, l'aigle aux ailes éployées surmonte une série de vingt-et-un compartiments disposés en sept registres et ornés d'étoiles à quatre branches et de rosaces.

MONT CARMEL - CARMELUS

227 Fragment de marbre sculpté et inscrit, représentant la partie antérieure d'un pied monumental droit avec sa plinthe. Dimensions en cm, hauteur et largeur: 25; hauteur de la plinthe: 5. Inscription en lettres lunaires gravée sur la plinthe en deux lignes sur le devant et en une ligne sur le côté interne. Hauteur des lettres: entre 1,2 et 1,8 cm. Cet objet provient sans doute du Mont Carmel, mais on ignore le lieu précis et la date de trouvaille [2]. Pl. LXXXVI.

Couvent Saint Élie des Carmélites au Mont Carmel.

M. Avi-Yonah, *Israel Exploration Journal*, 2, 1952, p. 118-124, pl. VIII; R. Dussaud, *CRAI*, 1952, p. 402-403; *Ann. ép.*, 1952, no. 206; R. Dussaud, *Syria*, 29, 1952, p. 385s.; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1953, p. 189; K. Galling, *Der Gott Karmel und die Ächtung der fremden Götter*, dans *Geschichte und Altes Testament* (A. Alt zum 70. Geburtstag), p. 110s., et fig. 3-4, p. 111; O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, dans *Sitzungsberichte*, 1953, no. 1 (réimprimé en 1954), p. 15-25 et pl. IV, 4 et 5; S. Segert, *Archiv Orientalni*, 22, 1954, p. 607-608; R. Dussaud, *Syria*, 31, 1954, p. 148-149; R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 63, 1956, p. 116-118; *Suppl. ep. graec.*, XIV, 1957, no. 832; D.R. Ap-Thomas,

---

[1] Voir *supra*, p. 30-31.

[2] O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, 1954, p. 15, a tendance à lui assigner comme lieu de trouvaille la pointe Nord-Ouest du Mont Carmel où il situe le sanctuaire primitif. Par contre, R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 63, 1956, p. 116-118, pense qu'il a pu être apporté de l'angle Sud-Est, de El-Muḥraqa, où les religieux carmélites ont une chapelle et une résidence et où d'ailleurs il localise le sanctuaire du dieu Carmel.

Pal. Expl. Quart., 92, 1960, p. 146; H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 201 et en particulier n. 4 et p. 202.

Inscription :

Διὶ Ἡλιοπολείτῃ Καρμήλῳ
Γ(αΐος) Ἰούλ(ιος) Εὐτυχᾶς
κόλ(ων) Καισαρεύς

L. 1, la boucle du *rho* et la moitié gauche du *mi* sont effacées.

« À Zeus Héliopolitain Carmel, Gaius Iulius Eutychas, colon de Césarée ».

Le gentilice du dédicant indique que sa famille a obtenu la citoyenneté romaine sous le règne de la dynastie Julio-Claudienne; son *cognomen* Εὐτυχᾶς est un hypocoristique de Εὐτυχής, « heureux »[1].

Cette dédicace assimile au Zeus d'Héliopolis, le Baal du Carmel, dieu de montagne et de l'orage[2], qualifié de Zeus dans un passage du Pseudo-Scylax[3]. La confusion des deux divintés, favorisée sans doute par l'appartenance politique du Carmel à Akka-Ptolémaïs[4] où le culte de Jupiter Héliopolitain est bien attesté par la numismatique municipale[5], s'explique aisément, d'autre part, par des traits qui leur sont communs. En effet, parmi les témoignages sur le dieu Carmel[1] qui intéressent notre propos, je relève, en particulier, l'épisode biblique de la lutte qui a opposé, sur la montagne sacrée[2], le prophète Élie aux prophètes de Baal, en réalité Yahvé et Baal, et dont le but était de mettre fin à la sécheresse[3]. Bien que tournant au désavantage de Baal, cet épisode n'en atteste pas moins sa qualité de dieu de l'orage et de la pluie bienfaisante à l'instar de Jupiter Héliopolitain[4]. Un autre trait rapproche le dieu de Baalbek de celui du Carmel, c'est le fait d'être tous les deux des divinités oraculaires, et c'est une anecdote rapportée par Tacite[1] et confirmée par Suétone[2] et par un historien chrétien du 5e siècle, Orosius[3], qui l'atteste en ce qui concerne le dieu Carmel dont l'oracle fut, d'après ces auteurs, consulté par Vespasien. On doit cependant admettre que de telles ressemblances ne justifient pas à elles seules une identification qui relègue le dieu Carmel, sur sa montagne sacrée, au second rang après Jupiter Héliopolitain. H. Seyrig explique la suprématie reconnue ainsi au dieu de Baalbek par sa tendance à l'universalité qui fait que des divinités locales comme celle, par exemple, du Carmel, deviennent, aux yeux de leurs adorateurs, des sortes d'hypostases de ce dieu universel, de ce maître du monde[4]. Mais dans le paganisme romain, notamment en Orient, de nombreuses divinités et parfois leurs hypostases furent élevées au rang de divinités cosmiques, de *Kosmocratores*[5], de sorte que l'argument de l'universalité du dieu de Baalbek ne suffit pas pour résoudre le problème de son identification avec le dieu Carmel. La solution me paraît devoir être cherchée dans la grande poussée expansive imprimée au culte héliopolitain par la dynastie des Sévères. C'est de cette époque que date probablement notre dédicace[6] et c'est à partir des Sévères que Jupiter Héliopolitain apparaît sur les monnaies de Ptolémaïs.

---

[1] M. Avi-Yonah, *l.l.*, p. 119, considérait ce nom comme une forme « dorienne ou poétique » rare; corrigé par J. et L. Robert, *l.l.*

[2] Sur le Baal du Carmel, voir W. v. Baudissin, *Studien zur semit. Religionsgeschichte*, Heft II, 1878, p. 228; A. Alt, Das Gottesurteil auf dem Karmel, dans *Festschrift Georg Beer*, 1935, p. 1-18 = *Kleine Schriften*, II, 1951, p. 135-149; O. Eissfeldt, Baalshamen und Yahwe, dans *Zeitschrift für Alttest. Wissenschaft*, 16, 1939, p. 1-31 et en particulier p. 19 s.; R. de Vaux, Les prophètes de Baal sur le Carmel, dans *BMB*, 5, 1941, p. 7-20; W.F. Albright, *Archaeology and the Religion of Israel*, 1946, p. 156 s.; M. Avi-Yonah, *l.l.*; R. Dussaud, *Syria*, 29, 1952, p. 384-386; K. Galling, *op. cit.*, p. 105-125; O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, dans *Sitzungsberichte*, 1953, no. 1, 48 pages; S. Segert, *l.l.*; R. Dussaud, *Syria*, 31, 1954, p. 148-149; R. de Vaux, *Rev. bibl.*, 63, 1956, p. 116-118; D.R. Ap-Thomas, *op. cit.*, p. 146-155.

[3] Cf. C. Mueller, *Geographi graeci minores*, I, 1882, p. 79 : ὄρος ἱερόν Διός.

[4] Cf. E. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes*, 3e éd., II, 1898, p. 111 s.; B. Spuler, *PW*, 23, 1959, s.v. *Ptolemais 9*, col. 1883. H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 196-199, a tendance à identifier le Baal du Carmel avec le dieu à la torche dont l'image apparaît fréquemment sur les monnaies de Ptolémaïs. Sur l'identité du dieu du Carmel, voir *infra*, p. 268, n. 4.

[5] Voir nos. 187 à 192.

---

[1] Ces témoignages sont réunis par O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, p. 6-13. Y ajouter la mention Ba'ali-ra'si, «le Baal de la cime», dans les Annales de Shalmanassar III qui se réfère au Mont Carmel, cf. Y. Aharoni, *Festschrift für Kurt Galling*, 1970, p. 6-7, qui cite F. Safar, A Further Text of Shalmaneser III, dans *Sumer*, 7, 1951, p. 11 s.

[2] C'est par les termes de rôsh Qadôsh qu'est désigné le Carmel dans les listes de Thoutmosis III et d'autres pharaons postérieurs (cf. J. Simons, *Handbook for the Study of Egyptian Topographical Lists relating to Western Asia*, 1937, p. 208-209) et le passage du Pseudo-Scylax cité *supra* p. 267, n. 3, le nomme «la montagne sacrée de Zeus». Cependant, l'identification du rôsh Qadôsh des listes égyptiennes avec le Carmel, acceptée par F. M. Abel (*Géographie de la Palestine*, I, 1933, p. 350), J. Simons, *l.l.*, R. de Vaux (*BMB*, 5, 1941, p. 7), O. Eissfeldt (*Der Gott Karmel*, p. 6), M. Avi-Yonah, *l.l.*, p. 121, et Y. Aharoni (*Archäologie und Altes Testament*, *Festschrift für Kurt Galling*, p. 2), est contestée par M. Noth (*ZDPV*, 64, 1941, p. 62) et par K. Galling (*Der Gott Karmel*, p. 106, n. 7). Ce dernier auteur fait remarquer que la mention de Akka juste avant rôsh Qadôsh rend plus probable l'identification de ce «cap sacré» avec ras esch-schakka.

[3] Cf. *I Rois*, 18, 19-40.

[4] L'identité du Baal du Carmel est controversée: pour A. Alt, *Das Gottesurteil auf dem Karmel*, *Festschrift Georg Beer*, 1935, p. 5 et n. 6, c'est un dieu local, un dieu de montagne comme le Baal du Liban, le dieu du Hermon et bien d'autres. O. Eissfeldt, Ba'alšamēn und Yahwe, *Zeitschrift für alttest. Wiss.*, 57, 1939, p. 19-21 et *Der Gott Karmel*, p. 23 et 24, reconnaît en lui un dieu universel et l'identifie avec Baalshamīm de Tyr. R. de Vaux, *BMB*, 5, 1941, p. 8 et *Rev. bibl.* 63, 1956, p. 117-118, argue du rôle joué par Jézabel, fille d'Ithobaal, roi et grand prêtre de Tyr, dans l'épisode du Mont Carmel entre Élie et les prophètes de Baal, pour reconnaître le Baal de Tyr, Melqart, dans le dieu du Carmel. K. Galling, *Der Gott Karmel*, 1953, p. 121, considère l'identification avec Melqart ou Baalshamīm comme impossible à prouver, car «grundsätzlich ist freilich nicht zu bezweifeln, dass die phönikischen und palästinischen Berggötter letzlich alle auch Wetter- und Himmelsgötter gewesen sind». H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 194, est du même avis. Par contre, R. Dussaud, *Syria*, 31, 1954, p. 148, voit dans le Baal du Carmel le dieu Hadad et ajoute que c'est cette identité qui autorisait son rapprochement avec Jupiter Héliopolitain.

Le pied votif du mont Carmel est le pied du dieu honoré par la dédicace et n'appartenait pas, comme le voulait Avi-Yonah, à une statue de culte colossale disparue[7]. La consécration d'un tel pied par Eutychas aux alentours de 200 de notre ère indique clairement qu'il y avait sur le mont Carmel, à cette époque, un sanctuaire à Zeus Heliopolitès Karmelos[1].

---

[1] Cf. *Histoires*, II, 78.

[2] Cf. *De Vita Caesarum*, VIII, 5.

[3] Cf. *Historia adversus paganos*, VII, 9 (éd. Zangemeister, 1882, p. 458s., cité par O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, p. 11, n. 2).

[4] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 39, 1962, p. 201-202.

[5] C'est ce qui explique le grand nombre de divinités escortées du couple Sol-Luna. Sur cette question, voir *supra*, p. 51-52 et notes.

[6] La date de fin 2e/début 3e s. proposée pour des raisons paléographiques par M. Avi-Yonah, *l.l.*, p. 119, est généralement acceptée; cf. K. Galling, *Der Gott Karmel*, p. 119 et 121; O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, p. 15 et n. 2.

[7] Cf. M. Avi-Yonah, *l.l.*, p. 118-119. Cet auteur va jusqu'à supposer que le pied gauche de cette prétendue statue de 3,35 m de hauteur devait porter le nom de l'artiste. Voir les objections pertinentes soulevées par K. Galling à ce sujet (cf. *Der Gott Karmel*, p. 112-114) et auxquelles je souscris entièrement. L'hypothèse d'un pied divin votif

NAṢRANIYÉ

228 Bloc brisé de tous côtés, trouvé «à 1500 m à l'Est du poste de télégraphie sans fil de Khaldé», à Naṣraniyé près de Šoueifāt. Hauteur: 39 cm; largeur: 54 cm. Inscription assez mutilée. Hauteur des lettres, lignes 2, 3, 4 et 6: 4,5 cm; ligne 5: 3,5 cm.

Musée de Beyrouth.

R. Cagnat, *CRAI*, 1928, p. 84; R. Mouterde, *apud* J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 108, n. 1.

[P]ro sal(ute) [imp(eratoris) – – –]
– – – An[tonin]i Aug(usti) G[erm(anici) . . .
– – I(ovi)] O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) – – –
4 – – – – Spuri f(ilius) Fab(ia tribu) Maxi-
[mus – – –] leg(ionis) XIII G[em(inae)
– – – v(otum)] l(ibens) a(nimo) s(olvit)

N'ayant pu revoir moi-même cette inscription, j'adopte, sous toutes réserves, cette lecture de R. Mouterde qui diffère sensiblement de

---

se trouve d'ailleurs confirmée par la présence, sur des monnaies de Ptolémaïs frappées sous Valérien et Gallien, d'un pied de ce genre (cf. mes nos. 191 et 192). R. Dussaud, *CRAI*, 1952, p. 402-403 et *Syria*, 29, 1952, p. 385, qui supposait que le pied du Mont Carmel est celui du dédicant, s'est corrigé dans *Syria*, 31, 1954, p. 149, à la suite de K. Galling, *l.l.*, p. 118, et de O. Eissfeldt, *Der Gott Karmel*, p. 16-17. Sur les pieds votifs divins, voir M. Guarducci, *Atti Pont. Accad.-Rendiconti*, 19, 1942-1943, p. 322-328; L. Castiglione, *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, 20, 1967, p. 239-252: Tables votives à empreintes de pieds dans les temples d'Égypte; B. Kötting, *Reallex. f. Antike u. Christentum*, Lief. 61, 1971, s.v. Fuss, col. 727-739.

[1] Tacite, *Histoires*, II, 78, dit à propos du dieu Carmel qu'il n'avait, conformément à une tradition ancestrale, ni simulacre ni temple, mais seulement un autel et des cérémonies. Une telle affirmation reflétant peut-être la réalité au temps de Tacite et aux époques antérieures devrait être nuancée compte tenu de l'assimilation du dieu Carmel à Jupiter Héliopolitain et de l'offrande d'un pied votif monumental à ce dieu. Cf. K. Galling, *l.l.*, p. 120; O. Eissfeldt, *op. cit.*, p. 15. Sur la localisation de ce sanctuaire, voir *supra*, p. 266, n. 2.

celle donnée par R. Cagnat. Cet éditeur lisait: [*pro salute i*] *MP·CAES*| *ANI·AVG·P*| [*I*].*O.M.H*| *SPVRI·F·FAB·MAXI* | *LEG·XIII·GEM* | [*V*]·*L·A·S·*

Cette dédicace est faite pour le salut d'un empereur, qui est Trajan ou Hadrien d'après Cagnat, peut-être Marc-Aurèle[1] selon Mouterde. On ignore le nom du dédicant et le grade qu'il occupait dans la légion *XIII Gemina*, mais son appartenance à la tribu Fabia implique son origine bérytaine ou héliopolitaine.

QAL'AT FAQRA

229 Cippe trouvé dans les ruines du grand temple de Qal'at Faqra[2]. Inscription en caractères lunaires hauts de 1,2 cm de moyenne; la lettre *O* est petite.

S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 481; W. Dittenberger, *OGIS*, II, 1905, 294, no. 597; D. Krencker et W. Zschietzschmann, *Röm. Tempel in Syrien*, 1938, p. 46.

Διὶ ῾Η-
λιοπο-
λίτῃ
4 παρὰ ῾Ερ-
μοῦ

«À Zeus d'Héliopolis, (cippe dédié) par Hermès».

La formule de cette dédicace faite par un homme du nom d'Hermès[3] est, semble-t-il, insolite. S. Ronzevalle date, sans preuve, ce cippe du 2^{e} ou du 3^{e} siècle de notre ère. La découverte de cette dédicace dans les ruines du grand temple a amené certains auteurs à attribuer cet édifice à Jupiter Héliopolitain[1]. Attribution hâtive, sans doute, et qui doit être abandonnée, car plusieurs dédicaces inédites honorent un Zeus Beelgalassos et il est, par conséquent, probable que les sanctuaires de Qal'at Faqra appartiennent à ce dieu ainsi qu'à la déesse Atargatis à laquelle est dédié un cippe découvert dans l'adyton du temple qui lui est généralement attribué[2].

---

[1] Cf. H. Dessau, *ILS*, nos. 381, 5337, 8831, 9117 où les titres de Marc-Aurèle antérieurs à *Germanicus* qu'il reçut en 172, ne sont pas mentionnés.

[2] Sur ce temple et les ruines de Qal'at Faqra en général, voir D. Krencker et W. Zschietzschmann, *op. cit.*, p. 40 s. Ces auteurs affirment (p. 46) que ce cippe fut trouvé dans les champs à 300 m à l'Est du grand temple, alors que son éditeur S. Ronzevalle dit l'avoir trouvé dans les ruines de ce temple. En dépit de cette différence de localisation, il faut croire que ce cippe était, à l'origine, dédié dans ce grand temple.

[3] Sur la fréquence de ce nom en Syrie, voir *supra*, p. 141, n. 2. Je ne pense pas qu'il faille considérer Hermès comme un nom divin et conclure à une dédicace faite par un dieu, du genre de celles étudiées par J.T. Milik dans son ouvrage *Dédicaces faites par des dieux*, 1972.

ṢARBA

230 Fragment d'un haut-relief en calcaire, trouvé par E. Renan à Ṣarba près de Ǧounié[3]. Hauteur actuelle: 29 cm. Pl. LXXXVII. Musée du Louvre. No. d'inv.: AO 4.828.

E. Renan, *Mission de Phénicie*, 1864, p. 843, no. 70, pl. XXI, 4; E. Ledrain, *Notice sommaire des monuments phéniciens du Musée du Louvre*, no. 39; Ch. Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1903, p. 384-385 = *Rec. d'arch. or.*, VI, 1905, p. 78-80 et reproduction p. 80; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 127, no. 8; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 113, n. 3.

Ce relief porte l'image incomplète[4] de Jupiter Héliopolitain[5] levant le bras droit pour brandir le fouet. Le dieu est paré de deux lourds colliers ou guirlandes. Il est vêtu d'une tunique à manches courtes dont on voit la bordure sur le bras droit, et enserré dans une gaine dont la surface est érodée. Cette gaine est ornée sur la poitrine de rangées d'imbrications comparables à celles du cippe de Deir el-Qal'a[6] et qui, d'ailleurs, constituent le principal intérêt du monument. Au-dessous, la gaine est divisée en cinq registres horizontaux dont le décor est quelque peu effacé; mais d'après certains vestiges çà et là, il semble que les deux premiers et les deux derniers registres étaient meublés respectivement de rosaces, de doubles volutes, de grecques(?) et, enfin, d'une rosace entre deux motifs indistincts.

---

[1] Ainsi D. Krencker et W. Zschietzschmann, *l.l.* et R. Dussaud, *Syria*, 21, 1940, p. 347.

[2] Cf. J.-P. Rey-Coquais, *Béryte et Héliopolis*, p. 61-62. Sur le cippe d'Atargatis qui est consacré par Satrabon pour le salut de Marcus Julius Agrippa et de la reine Bérénice, voir O. Puchstein, *Jahrbuch*, 17, 1902, p. 107, n. 43; L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 302; D. Krencker et W. Zschietzschmann, *op. cit.*, p. 47.

[3] Sur cette localité qui conserve les vestiges d'un temple antique, voir E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 328; R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 62-63.

[4] Manquent la tête, la main et le poignet droits, le bras gauche et le bas du corps à partir des genoux, ainsi que les taureaux qui accompagnaient le dieu.

[5] E. Renan, *l.l.*, suivi par E. Ledrain, *l.l.*, parle d'une divinité à gaine. C'est Ch. Clermont-Ganneau qui, le premier, a reconnu dans ce fragment le grand dieu de Baalbek.

[6] Mon no. 216.

ŠOUEIFĀT

231 Cippe de calcaire, découronné, trouvé dans les fondations d'un ancien château druze à Šoueifāt près de Beyrouth[1]. Dimensions en cm, hauteur actuelle: 60; hauteur du dé: 33; largeur à la base: 30. Sur le dé, inscription négligée en caractères minces. Points séparatifs entre les mots. Pl. LXXXVII.

Musée du Louvre.

L. Jalabert, *CRAI*, 1906, p. 99s.; id., *MFO*, 1906, p. 178-179 et pl. I, 4; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1906, p. 59, no. 188, qui indique la provenance de Beit-Méry, Deir-el-Qal'a; M. Lidzbarski, *Eph. f. sem. Epigraphik*, II, 1908, p. 325-326; H. Winnefeld, *Rhein. Museum.* 69, 1914, p. 150 n. 1; id., *Baalbek*, II, p. 121 n. 3; F. Gilliam, *Excav. at Dura-Europos*, Prel. Report of the Ninth Season of Works, Part III, 1952, p. 119-120, no. 977, pl. XX, 2.

I(ovi) [O(ptimo)] M(aximo) H(eliopolitano) V(eneri) M(ercurio)
Conservatori-
bus, C(aius) Ṿaḷ(erius) pr[o]
4 salute Iu(liae) Bur-
rianae uxoriṣ
suae, v(otum) l(ibens) a(nimo) s(olvit)

L. 3, la lecture *VAL* est assurée: on voit l'angle inférieur et le haut du jambage gauche du *V*, puis un *A* sans angle supérieur et sans barre horizontale comme tous les autres *A*; la troisième lettre est très probablement un *L* malgré sa forme courbe. — L. 5, au début, il s'agit d'une cassure qui présente l'aspect d'une haste verticale; à la fin, on voit la boucle inférieure du *S*.

---

[1] Il n'y a aucune raison de supposer avec L. Jalabert que ce cippe aurait, déjà dans l'Antiquité, fait le voyage de la relativement lointaine Deir el-Qal'a à Šoueifāt. Le voisinage de Beyrouth, centre important du culte héliopolitain, et la découverte de monuments de ce culte à Naṣraniyé (mon no. 228), à Ḫan Ḫaldé (mon no. 223), sinon à Šoueifāt même (bronze Sursock, peut-être, voir le numéro suivant), confirment l'origine locale de notre cippe.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus, à Mercure, aux sauveurs, Gaius Valerius, pour le salut de Julia Burriana, son épouse, a acquitté son vœu de tout cœur».

Les trois membres de la triade portent ici le titre de *conservator* qui marque la nature salvatrice qu'on leur reconnaissait[1]. Ce titre est donné à Jupiter Héliopolitain dans une dédicace de Doura-Europos faite par un Gaius Valerius qui serait peut-être le même que notre personnage[2]. L'abréviation *IV* au lieu de *IVL* du nom de la femme semble unique. Quant au nom *Burriana*, il dérive de *Burrus* ou de *Burrius* tous deux bien attestés[3].

BAALBEK(?) ou *ŠOUEIFĀT(?)*

232 Groupe de bronze, dit bronze Sursock, comprenant une statuette de Jupiter Héliopolitain debout sur un socle, flanqué de deux taureaux en ronde bosse, le tout reposant sur une base. Dimensions en cm, haut. de l'idole avec son socle: 39; haut. du socle: 5; haut. des taureaux: 9,5; haut. de la base: 4,7; larg. de la base: 14,7; profondeur de la base: 12,7. Ce groupe passe pour venir de Baalbek, mais cette provenance n'est pas certaine[4]. Quoi qu'il en soit, il fut trouvé en deux temps: on a d'abord exhumé la partie supérieure de l'idole jusqu'au troisième registre inclus, ainsi que les taureaux et la base; ensuite ce fut le tour de la partie inférieure et du socle[1]. Le bras droit, l'attribut tenu par la main gauche et les incrustations des yeux ont disparu. Le bronze était, lors de sa découverte, mutilé à coups de hache et ses parties étaient disloquées[2]. On décèle çà et là de nombreuses traces de dorure. Pl. LXXXVIII-LXXXIX.

---

[1] Cf. *supra*, p. 231-232.

[2] Cf. no. 171. C'est aussi l'avis de F. Gilliam, *l.l.*

[3] Cf. H. Dessau, *ILS*, 2100, 2401, 4206, 6759 et *IGR*, I, 1438 (*L. Antistius Burrus*, Consul en 181); *Prosop. Imp. Rom.*^{2}, no. 441, p. 74 (*Sex. Afranius Burrus*, préfet du prétoire sous Claude); *CIL*, X. 1403^a (*Burrius*); *CIL*, VIII, 683 et IX, 2568 (*Burianus*); *CIL*, VIII, 7236 (*Buria*); *CIL*, XII, 3481 et 3129 = Dessau 4031 (*Byrria*); Dessau, 7588 (*Burreia*); Starcky, *Inv. des inscr. de Palmyre*, fasc. X, 1949, no. 130: Βύρρος (au gén.).

[4] C'est R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 4, qui indique Baalbek comme lieu de trouvaille. Par contre, S. Ronzevalle, *Al-Machriq*, 16, 1913, p. 522-525 et 2 pl., qui a le premier édité ce monument, dit qu'il fut trouvé au Liban, sans autre précision. Notons que le bronze fut vendu à Charles Sursock par l'antiquaire Jamil Baroudy. Or, quand on sait la fâcheuse habitude qu'ont les antiquaires ou leurs fournisseurs d'indiquer un «site de prestige» comme lieu de trouvaille d'un objet dans le but d'allécher leurs clients et d'augmenter leurs prix, on peut aisément comprendre qu'on ait pu indiquer Baalbek comme lieu de provenance d'un bronze de Jupiter Hélio-

Musée du Louvre, no. d'inv. AO 19.534.

S. Ronzevalle, *Al-Machriq*, 16, 1913, p. 522-525, et deux planches; R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 3-15, pl. I-IV, qui ignore l'article précédent; F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 40-46; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 116-117, fig. 175-177; B.W. Bacon, *Ann. of Amer. Schools of Oriental Research*, 5, 1923-1924, p. 22 et 65, fig. 21; H. Gressmann, *Beihefte zum Alten Orient*, 1925, p. 27 et pl. I; F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 103 et n. 7; H. Gressmann, *Altorient. Texte u. Bilder*, II, 1926-1927, p. 102-103, no. 357, pl. CXLV; R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 82-83 et n. 5; F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, pl. IX, 1; G. Furlani, *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, 7, 1931, p. 45-46; S. Ronzevalle, *MUSJ*, 18, 1934, p. 145; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, p. 73s. et pl. XIII-XV; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 99-100 et 138, pl. XLI, 3 (trois vues du calathos); O. Eissfeldt, *Tempel und Kulte syr. Städte*, 1941, p. 46-47 et pl. V, 1; W. Gundel, *PW*, 20, 1941-1950, s.v. *Planeten*, col. 2168 et 2172; H.Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, no. 622a et b; A. Parrot, *Découverte des mondes ensevelis*, 1952, p. 113, fig. 29; id., *Le Musée du Louvre et la Bible*, 1957, p. 51-52; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 123; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, pl. 157-159.

Jupiter Héliopolitain est figuré debout sur un socle cubique, flanqué de ses deux taureaux habituels. Son visage jeune et imberbe est encadré d'une chevelure abondante, traitée en boucles calamistrées et divisée en quatre étages qui cachent complètement les oreilles.

---

politain. Quoi qu'il en soit, c'est un collègue de Baroudy, M. Élie Bustros, qui m'a montré un terrain de Šoueifāt, sur la route Beyrouth-Saïda, où le bronze aurait été trouvé. Cette provenance paraît vraisemblable, car Šoueifāt et son voisinage immédiat ont fourni deux dédicaces héliopolitaines (nos. 228 et 231).

[1] Ces deux étapes qui ne concordent pas avec celles signalées par R. Dussaud, *l.l.*, se laissent déduire de l'article de S. Ronzevalle, *l.l.*, qui n'ignore que le bas du corps et le socle de l'idole, mais connaît, par contre, tout le reste.

[2] Le nez du dieu est restauré de même que le dos et les flancs du taureau de droite. Les traces de coups de hache sont encore visibles sur le sein droit et au-dessous et sur le bandeau vertical de la gaine.

Cette chevelure est surmontée d'un calathos haut, au galbe très évasé [1] et à la base en forme de tore [2]. Au-dessus de cette base sont deux couronnes superposées faites de grands et de petits globules dans lesquels il faudrait voir une imitation des pierres précieuses de l'original [3]. Les flancs du calathos sont décorés d'une imbrication de feuillages, entre lesquels se dressent à égale distance quatre épis de blé qui évoquent, tout comme l'attribut de la main gauche, le caractère agraire du culte héliopolitain [4].

---

[1] Haut. du calathos: 4,5 cm; diam. maximum: 9 cm.

[2] Cette particularité se retrouve aussi sur la stèle du Musée d'Avignon (no. 284) et sur le bronze de Graz (no. 313). Cf. aussi le calathos entre deux sphinx sur le cippe de Byblos (voir *supra*, p. 189, n. 2, références).

[3] R. Dussaud, *l.l.*, p. 4, parle au conditionnel d'«une frise d'uraei schématisée». Cette hypothèse qui n'a même pas pour elle une quelconque ressemblance, ne peut être soutenue d'autant plus qu'une prolifération d'uraei paraît pour le moins injustifiée sur un calathos orné déjà en haut sur le devant d'un disque flanqué d'uraei. Pour H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, p. 6 s., les globules de notre calathos sont des têtes de pavot. Cette interprétation aurait plus de chance d'être retenue étant donné que les pavots participent du même symbolisme que les épis figurés ici et avec lesquels ils voisinent d'ailleurs sur les bandeaux qui encadrent les portes monumentales des deux temples de Baalbek (cf. *Baalbek*, I, p. 57, fig. 27 et pl. 55 et II, p. 19 s. et pl. 50-52). Cependant la comparaison de notre calathos avec ceux qui figurent sur mes nos. 110, 116, 284, 293 et 313 ainsi qu'avec celui de la Thea Ourania sur le cippe de Byblos, invite plutôt à considérer les globules du calathos comme des pierres précieuses. D'ailleurs, la coutume d'orner de telles pierres le couvre-chef des divinités est bien attestée en Syrie, cf. Lucien, *De Dea Syria*, 32, au sujet de la gemme lumineuse, *Lychnis*, sur la tête d'Atargatis à Hiérapolis. Voir également le polos d'Aphlad sur un relief de Doura (cf. *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., V, p. 109-110, pl. XIII), celui de Ba'alshamīn sur un bas-relief de même provenance (cf. *ibid.*, Prelim. Rep. VII-VIII, p. 292 s., pl. XXXVII; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, pl. XLII; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, p. 306, fig. 180.

[4] On ne voit pas comment S. Ronzevalle (*Jup. Hél.*, p. 138) arrive à faire de l'épi une «affirmation du caractère céleste et solaire du Ba'al héliopolitain». Il est, en effet, notoire que cet emblème appartient, en Orient et depuis une très haute antiquité, aux divinités en rapport avec la fertilité. C'est ainsi que des monuments d'Uruk, datant des débuts du III^e millénaire, placent l'épi de blé dans la main d'Anum, mais aussi de sa parèdre Innina-Ištar, et on le trouve également comme symbole de fertilité dans les mains de déesses aux époques accadienne et cassite, cf. E. Douglas van Buren, Symbols of the Gods in Mesopotamian Art, dans *Analecta Orientalia*, 23, 1945, p. 13 s. — Le dieu de l'orage hourrite ou anatolien tient des épis de blé dans

Le devant du calathos est orné en haut d'un disque entre les *uraei*[1], symbole solaire et céleste, d'origine égyptienne, très répandu en Syrie-Phénicie à l'époque gréco-romaine[2].

Le dieu est vêtu d'une longue tunique à manches courtes surmontée d'une gaine dotée d'épaulières. Comme d'habitude, cette chape[3] ne recouvre pas entièrement la tunique dont le bas s'étale en plis serrés de part et d'autre des pieds nus.

---

la main, cf. A. Vanel, *L'iconographie du dieu de l'orage*, 1965, p. 146s.; sans parler de Hadad-Jupiter Héliopolitain et d'Atargatis-Vénus d'Héliopolis, dont l'épi de blé est un attribut usuel, il faut souligner la fréquence de cet emblème dans la décoration monumentale à Baalbek: portail de la cour, pilastre de l'exèdre sud-est, encadrements des grandes portes des deux temples (cf. *Baalbek*, I, p. 57 et 125, fig. 27, pl. 55; II, p. 64-66 et pl. 51-52), autel monumental (cf. P. Collart et P. Coupel, *L'autel monumental de Baalbek*, 1951, pl. LXV). — L'Astarté de Gabala porte l'épi de blé dans la main droite sur certaines monnaies de la ville, cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C. Galatia etc.*..., p. 244, nos. 4 et 5 et pl. XXVIII, 8; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 106 et pl. XXXIII, 2 et 3. — Si Ba'alshamīm tient parfois des épis de blé dans sa main comme, par exemple, sur un relief de Doura (*Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep. VII-VIII, p. 258s., pl. XXXIII; pour d'autres exemples, voir H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, pl. I, 6; H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, no. 210), ou ce qui revient au même une gerbe de plantes (cf. par exemple le relief de Doura cité *supra* p. 276, n. 3), ce n'est pas tant en sa qualité de «Maître des cieux» que l'emblème des épis lui est dévolu, mais parce qu'il est le protecteur de la végétation et le dispensateur des pluies bienfaisantes, cf. H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 247.

[1] Ce motif se retrouve comme élément de collier sur le relief du Musée d'Avignon (no. 284).

[2] Sur les origines égyptiennes de ce motif, cf. Goblet d'Alviella, *Recherches sur l'histoire du disque ailé hors de l'Égypte*, Bruxelles 1888. Sur son expansion en Syrie-Phénicie, en général, cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 5s.; voir également, *Baalbek*, I, pl. XCIV: niche dans l'exèdre nord-ouest de la grande cour; E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 229; bas-relief de Triptolème provenant de Byblos; M. Dunand et R. Duru, *Oumm el-'Amed*, 1962, Album, pl. XXV, 3, LXIII, 1 et 3, LXXV, LXXVII, LXXXIII, 1, LXXXVII, 2 et 3, et LXXXVIII bis, 1-3: linteaux de portes et stèles; H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 261, fig. 6: tessère palmyrénienne. En Grèce, la représentation de la Gorgone dériverait, selon Cl. Hopkins, (*Berytus*, 14, 1961-1963, p. 25s.), du disque égyptien flanqué d'*uraei*.

[3] On ne peut parler de cuirasse proprement dite malgré la présence des épaulières qui n'affectent en rien la nature de la gaine constituée ici entièrement par une étoffe. Je ne vois pas comment R. Dussaud (*Syria*, 1, p. 6) arrive à ne voir l'étoffe que dans la partie de la gaine située «au-dessous des seins». Par contre, c'est une cuirasse qu'on retrouve manifestement sur le cippe de Deir el-Qal'a (no. 216), sur le relief du Ṣarba (no. 230) et sur une intaille du Cabinet des Médailles (no. 238).

De larges bandeaux ornés d'un rinceau très simple divisent la gaine en compartiments portant un décor en relief: huit sur la face antérieure, dix sur le revers, et un sur chaque côté qui s'étend sur toute la longueur de la gaine et qui renferme un foudre très élancé strié en spirale.

Sur la face antérieure, le haut de la poitrine est occupé par un disque ailé, barré d'un X cantonné de quatre points, symbolisant le ciel et l'univers[1] et soulignant par là la nature cosmique de Jupiter Héliopolitain.

Au-dessous du disque, sept bustes divins en relief[2] et un masque de lion se répartissent sur cinq registres dont les trois premiers renferment chacun deux bustes. Au registre supérieur on retrouve, à gauche, Hélios au visage mutilé et à la chevelure abondante, entouré d'un nimbe dont les rayons sont gravés dans le champ. Son buste est nu et un pan de manteau retombe sur l'épaule gauche[3], Séléné qui occupe le compartiment de droite, est reconnaissable au croissant lunaire dont une extrémité est visible derrière l'épaule droite.

Au second registre, c'est Arès casqué et armé de la lance et du bouclier[4] qui figure, à gauche. Hermès lui fait pendant, sa tête est munie d'ailes et son caducée est gravé dans le champ. Chacun de ces deux bustes est accompagné d'une étoile à quatre rayons.

---

[1] Cf. R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 45 s., où est discuté, à propos de l'iconographie de Bêl, le symbolisme de la sphère, et p. 123 où cet auteur voit dans notre motif le résultat d'une confusion entre la sphère céleste et le disque solaire égyptien. Ajouter les références citées plus haut p. 277, n. 2. F. Cumont, *l.l.*, p. 44, se demande s'il ne faudrait pas voir dans le disque, le globe terrestre entouré par l'atmosphère, et dans les ailes les emblèmes des vents.

[2] Hauteur des bustes entre 2,5 et 3 cm.

[3] F. Cumont, *l.l.*, suppose qu'Hélios tenait le fouet dans la main droite. Mais l'examen du bronze ne m'a pas permis de déceler un tel attribut qui d'ailleurs n'est pas indispensable pour identifier le Soleil.

[4] C'est à F. Cumont qu'on doit de reconnaître le dieu de la guerre dans notre buste. Par contre, S. Ronzevalle, *l.l.*, R. Dussaud, *l.l.*, et H. Winnefeld, *l.l.*, ont identifié le buste comme une Athéna casquée, portant l'égide, la lance et le bouclier. J'avoue que telle était aussi ma première impression quand j'ai examiné de près le bronze au Louvre. Cependant, l'épaulière nettement visible sur l'épaule et le bras droits du dieu m'a convaincu qu'il s'agit bien de Mars. R. Dussaud, *Mon. Piot*, 29, 1930, p. 82, n. 5, et S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 100, n. 1, maintiennent, mais à tort, leur interprétation, tandis que H. Gressmann (*Altorient. Texte*, II, p. 102-103), H. Thiersch, *l.l.*, O. Eissfeldt, *l.l.*, et R. Mouterde (*BMB*, 13, 1956, p. 13) admettent le point de vue de F. Cumont.

Le troisième registre porte, à gauche, le buste de Zeus barbu, drapé et dont le sceptre est tracé au-dessus de l'épaule gauche, et à droite celui d'Héra recouverte d'un voile soutenu par un diadème [1]. Deux étoiles à quatre rayons sont gravées de part et d'autre de la déesse.

L'image de Kronos clôt, sur le quatrième registre, la série des bustes divins. Le dieu est barbu, vêtu et la tête voilée. Dans le champ, une étoile à quatre branches, à droite, et peut-être une harpé, à gauche.

Enfin, un masque de lion en relief fait pendant sur le dernier registre au disque ailé figuré sur la poitrine et reflète le même symbolisme [2].

F. Cumont a judicieusement relevé les considérations astrologiques qui ont déterminé le choix, le nombre et la disposition des bustes divins que nous venons d'identifier comme étant le Soleil, la Lune, Mars, Mercure, Jupiter, Junon et Saturne. Cet auteur reconnaît là les sept divinités des planètes, et explique la substitution insolite de Junon à Vénus par le témoignage de nombreux auteurs grecs et latins, selon lesquels la planète Vénus était parfois appelée Junon [3].

La présence d'une étoile de chaque côté du buste de la déesse rappelle d'ailleurs que cette divinité est celle de la planète Vénus, qui est à la fois l'astre du matin et celui du soir[1]. Le même symbolisme astral est exprimé par l'étoile dessinée à côté de Mars, de Mercure et de Saturne.

---

[1] Sur la possible identification de ce buste féminin avec Vénus, voir *infra*, n. 3.

[2] Sur le symbolisme solaire que nous croyons devoir attribuer au masque de lion au bas de l'image de Jupiter Héliopolitain au cas où le décor figuré de la gaine offre déjà, comme ici, l'image de Kronos, voir *infra*, p. 295. F. Cumont, *l.l.*, p. 45, avait déjà établi un rapprochement entre le disque ailé et la tête de lion et s'est demandé s'il ne fallait pas laur attribuer quelque signification astrologique ou cosmologique. Quant à l'hypothèse de R. Dussaud, *l.l.*, selon laquelle la tête léonine n'est autre que l'image du dieu Gennaios, elle devrait, selon nous, être abandonnée, car nous pensons avoir prouvé l'inexistence de ce dieu, cf. *infra*, p. 288 s.

[3] Cf. par exemple, Apulée, *De mundo*, 2; Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, II, 37; Hygin, II, 42: «*Stella Veneris Luciferi nomine*, *quam nonnulli Iunonis esse dixerunt*». Pour d'autres références citées également par F. Cumont, cf. *Syria*, 2, 1921, p. 41, n. 1. On ne peut toutefois pas exclure l'identification du buste féminin diadémé et voilé avec Vénus, car cette déesse apparaît parfois ceinte d'un diadème, voir les exemples réunis, à propos de notre bronze, par H. Stern, *Le calendrier de 354*, 1953, p. 172.

Conformément à l'exposé de F. Cumont, la disposition des sept bustes sur la gaine est intéressante à un double point de vue: elle fournit, en effet, suivant l'ordre de lecture adopté, la liste des planètes d'après leur distance à la terre d'une part[2], d'après la succession des jours de la semaine, d'autre part[3]. Cet auteur suppose même l'existence à Héliopolis, comme c'était le cas à Harran et dans les mystères de Mithra, d'un rituel quotidien en l'honneur des divinités des planètes le jour qui était consacré à chacune d'elles[1]. Cette hypothèse d'un culte héliopolitain aux planètes, avancée sans preuve par F. Cumont, trouverait une confirmation éclatante si, comme nous l'avions supposé, le «service du maître Kronos et des dieux» dont il est question dans un proscynème de Baalbek, est bien un service religieux en l'honneur des divinités planétaires dont Kronos était le maître[2].

---

[1] Cf. H. Gundel, *PW*, VIII A1, 1955, s.v. *Venus 2* (Der Planet Venus), col. 887 s.; R. du Mesnil du Buisson, *MUSJ*, 44, 1968, p. 33-48: les origines du mythe animalier de la planète Vénus.

[2] Cette liste ordonnée est la suivante: Lune, Mercure, Vénus, Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. On peut l'obtenir en énumérant les bustes des divinités des planètes de haut en bas et de droite à gauche pour les trois premiers registres et en terminant par le buste unique de Saturne sur le quatrième registre. Sur l'éloignement des planètes et sur leur ordre d'après les différentes théories, cf. W. Roscher, dans *Roscher's Lexikon*, III, 1905, s.v. *Planeten und Planetengötter*, col. 2529 s.; F. Boll, *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Hebdomas*, col. 2567-2570; Dombart, *PW*, IIA2, 1923, s.v. *Septizonium*, col. 1580 s.; W. Gundel, *PW*, 20, 1941-1950, s.v. *Planeten*, col. 2096-2101.

[3] Sur les divinités qui président aux jours de la semaine, voir l'ouvrage classique de E. Maass, *Die Tagesgötter in Rom und den Provinzen*, Berlin, 1902; cf. également F. Cumont, *Textes et monuments figurés*, I, 1899, p. 190 s., où est discuté le problème de l'adoration des planètes en rapport avec l'iconographie et le culte mithriaques; W. Roscher dans *Roscher's Lexikon*, III, 1905, s.v. *Planeten*, col. 2535-2540; F. Cumont, *Ant. Class.*, 1935, p. 5 s.; W. Gundel, *PW*, 20, s.v. *Planeten*, col. 2112-2122. Les représentations figurées des divinités des planètes sur les monuments et les objets les plus divers depuis les peintures et mosaïques jusqu'aux monnaies, lampes et autres récipients en bronze ou en terre cuite sont très nombreuses. Voir les exemples réunis par J. de Witte, *Gazette archéologique*, 1877, p. 50 s., 77 s., et 1879, p. 1 s.; F. Cumont, *l.l.*, en particulier p. 112 s.; S. Reinach, *Dict. des Antiq.*, II, s.v. *Dies*, p. 172-173; F. Boll, *PW*, 7, s.v. *Hebdomas*, col. 2573-2577; W. Gundel, *l.l.*, col. 2165 s. Cf. aussi H. Seyrig, *Syria*, 14, 1933, p. 253 s., à propos des bustes planétaires du plafond du thalamos Nord du temple de Bêl à Palmyre; J. Starcky, *Rev. bibl.*, 1968, p. 232, qui renvoie à N. Glueck, *Deities and Dolphins*, New York, 1966, à propos des représentations des divinités des planètes à Khirbet et-Tannour et à Hatra. On trouvera dans H. Stern, *Le calendrier de 354*, Paris, 1953, p. 169-202, un aperçu de l'iconographie des planètes dans l'Antiquité et de sa survivance dans l'art du Moyen Âge. À Harran et dans le voisinage d'Édesse les divinités planétaires auraient même eu chacune un temple de forme différente, cf. J. B. Segal, *Anatolian Studies*, 3, 1953, p. 107. Dans l'Antiquité, tant en Orient qu'en Occident, il était fréquent de représenter les «Planetengötter» sur des bracelets et des bagues qui étaient portées en guise d'amulettes,

Sur le socle de notre bronze apparaît une image de Tyché debout, tenant le gouvernail dans la main droite abaissée et la corne d'abondance dans la gauche. Elle est coiffée d'un haut modius et vêtue d'un chiton et d'un péplos. Son attitude et ses attributs sont classiques et c'est la forme qu'elle revêt dans la numismatique d'Héliopolis[3] et sur une base de statue au Musée du Capitole[4]. On a reconnu dans notre Tyché la déesse parèdre[5], mais on devrait plutôt, à la suite de F. Cumont, lui donner une signification astrologique et la mettre en rapport avec les planètes dont le cours détermine les phénomènes de la nature, la destinée et la fortune des hommes[6]. À ce titre elle devient, comme les divinités planétaires auxquelles

---

cf. A. Delatte, Études sur la magie grecque, dans *Le Musée belge*, 17, 1913, p. 321 s., et 18, 1914, p. 16 s.; 23 s., 60 et 94 s.; H. Gressmann, *Beihefte zum Alten Orient*, 1925, p. 21; J. Keil, *Jahreshefte*, 36, 1946, p. 135 s., fig. 36 et 37.

[1] Cf. F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 46.

[2] Cf. *supra*, p. 48-49. D. F. Brown, The Hexagonal Court at Baalbek, dans *AJA*, 43, 1939, p. 285 s., assigne la cour hexagonale au culte des planètes.

[3] Cf. W. W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia etc....*, p. 243-244, nos. 21, 22, 24-25 et 29, pl. XXXVI, 10; H. Winnefeld, *Rhein. Museum*, 69, 1914, pl. nos. 6 et 7. À comparer aussi la Tyché ornant la gaine de Jupiter Héliopolitain sur un bronze de Beyrouth au Musée du Louvre (cf. no. 208).

[4] Cf. no. 290.

[5] Cf. R. Dussaud, *l.l.* p. 10; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 126.

[6] Cf. F. Cumont, *l.l.* p. 44-45. La Fortune est fréquemment associée aux divinités des planètes, cf. J. de Witte, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1874, p. 42 (bracelet syrien de forme octogonale sur lequel sont gravées la Fortune et les planètes); id., *Gaz. arch.*, 1877, pl. IX, et 1879, pl. II (fig. en argent de Mâcon au Brit. Museum); ces deux monuments sont étudiés par E. Maass, *Die Tagesgötter*, p. 240 s. et fig. 27 et 28; cf. également, F. Boll, art. *Hebdomas*, dans *PW*, 7, col. 2576.

elle est associée, un attribut de Jupiter Héliopolitain conçu comme un dieu cosmique.

Sur le revers de la statuette, on retrouve de haut en bas: 1°, un disque ailé semblable à celui de la poitrine, mais flanqué d'*uraei*; 2°, un aigle éployé qui occupe à lui seul un grand compartiment; le champ est orné, à droite, d'une étoile à quatre branches; 3°, deux têtes de bélier affrontées dans deux compartiments distincts. Comme ce sont deux béliers qui accostent l'image de Mercure Héliopolitain, il serait tentant, par conséquent, de reconnaître ce dieu dans ces deux têtes ovines[1]. Cependant, étant donné d'une part le caractère solaire et céleste de l'ensemble de la décoration sur le revers de notre bronze et, d'autre part, le fait insolite de figurer le dieu-fils par ses symboles sur le revers et non sur la face[2], je me demande si ces animaux ne revêtent pas ici un symbolisme stellaire[3]; 4°, deux compartiments ornés chacun d'une étoile à quatre rais «bouletés»; 5°, deux rosaces à quatre pétales; 6°, deux rosaces identiques, mais plus petites.

La base qui supporte l'idole de Jupiter Héliopolitain et ses animaux attributs est en forme de caisse creuse et sans fond. Ses quatre parois latérales sont percées chacune de deux trous circulaires de près d'un centimètre de diamètre. Ces trous sont tous au même niveau et se correspondent d'une face opposée à l'autre. Cette particularité devrait, en principe, interdire de supposer que des poutres, destinées au transport de la statue dans les processions et cérémonies religieuses, étaient engagées dans ces trous et traversaient la base de part en part. C'est pourquoi on a naturellement pensé que ces trous permettaient le passage de tenons ou de chevilles servant à fixer les parois de la base contre celles d'une caisse. Cette hypothèse, avancée par

---

[1] R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 8, voit dans nos têtes de bélier le symbole de Jupiter Ammon.

[2] Dans tous les cas où Mercure est représenté sur un simulacre de Jupiter Héliopolitain, on le trouve, en effet, sur la face.

[3] D'après Hermès Trismégiste, le Soleil atteint son maximum d'exaltation et de puissance dans le bélier. Cf. A. Festugière, *La révélation d'Hermès Trismégiste*, I, p. 44; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 15. Déjà H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 117, attribuait aux têtes de bélier une signification spéciale: «auch die Widderköpfe werden wohl eine besondere Bedeutung haben, schwerlich aber auf den ägyptischen Widdergott oder auf Ammon (so Dussaud) hinweisen sollen».

R. Dussaud[1], paraît de prime abord, logique et vraisemblable. Mais on ne voit pas la nécessité d'encastrer dans une caisse notre bronze dont la base revêt déjà la forme d'une caisse. En outre, si ce bronze est une idole de culte proprement dite, comme le suppose R. Dussaud[2], il n'est vraiment pas nécessaire que les tiges servant à son transport traversent sa base de part en part. Si, par contre, c'est un ex-voto, faut-il alors tenir rigueur au bronzier d'avoir donné aux trous la disposition que nous avons décrite? Pour toutes ces raisons, je pense que les trous devaient avoir un rapport avec le transport de l'idole.

Sur la face supérieure de la base est aménagée, devant le socle de la statuette, une ouverture circulaire de 7,3 cm de diamètre. La destination de cette ouverture n'est pas claire. On doit cependant écarter avec R. Dussaud son usage comme tronc pour recueillir les offrandes, car son grand diamètre n'est pas pour empêcher le vol[3]. On ne peut non plus accepter l'interprétation donnée par H. Thiersch, qui parle de récipient pour les dés ou les astragales utilisés dans un but divinatoire[4]: le fonctionnement de l'oracle de Jupiter Héliopolitain est décrit avec quelque détail par Macrobe[5] et cet auteur ne parle nullement du recours aux dés et aux astragales pour prédire l'avenir, mais d'écrits cachetés et de tablettes. Faisant intervenir ce même texte de Macrobe, R. Dussaud suppose, avec quelque vraisemblance, que l'orifice de la base servait à recueillir les questions écrites envoyées par les fidèles désireux de consulter l'oracle du dieu.

---

[1] *Syria*, 1, 1920, p. 13.

[2] *Ibid.*, p. 3.

[3] Cette hypothèse est admise par H. Winnefeld, *l.l.* Sur l'usage de tels troncs à l'époque gréco-romaine, voir les exemples réunis par H. Thédenant dans *Dict. des Antiq.*, III, s.v. *Loculus*, p. 1293-1294. En ce qui concerne leur utilisation dans le judaïsme, cf. Josèphe, *Antiq. Jud.*, IX, 8,2, à propos du tronc de bois placé dans le temple de Jérusalem et Ch. Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1919, p. 102, qui parle de troncs appelés Shopharôt, littéralement «trompettes», à cause de leur forme conique; cf. également R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 14. À Hatra, on a trouvé dans cinq sanctuaires des troncs d'aumônes dont le couvercle présentait une fissure pour le passage d'une monnaie, cf. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 273-274 avec références.

[4] H. Thiersch, *op. cit.*, p. 96.

[5] *Sat.* I, 23, 13-16. Voir *infra*, no. 331.

S. Ronzevalle a proposé, enfin, de voir dans cet orifice le support d'un *thymiaterion* ou d'un vase dans lequel on faisait une libation de vin en l'honneur du dieu.

ṬARṬOUS-ANTARADUS(?)

233 Groupe de bronze, faisant jadis partie de la Collection de Clercq, et comprenant une statuette de Jupiter Héliopolitain et l'un des taureaux qui l'accompagnaient[1]. D'après son acquéreur, Alphonse Péretié, ce groupe et le suivant furent trouvés, en 1868, à Ṭarṭous ou Tortose, mais cette provenance ne semble pas assurée[2]. Hauteur de la statuette: 16,4 cm. Pl. XC-XCI.

Musée du Louvre. No. d'inv. AO.22267.

A. de Ridder, *Catalogue de la Collection de Clercq*, III, 1905, nos. 218 et 363, p. 143-145 et 252, pl. XXXV et XXXVI; id., *Mon. Piot*, 12, 1905, p. 67s., pl. VII; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 127, no. 13, fig. 32; S. Reinach, *Rép. de la statuaire gr. et rom.*, IV, p. 12,4; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 574-576, fig. 443 a et b; F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 42-43; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 117-118; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 78-79, pl. XVII; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H36, p. 336, pl. 155.

Jupiter Héliopolitain se présente sous un aspect usuel: debout, empoignant horizontalement de la main droite levée un fouet qui a disparu de même que l'épi de blé que tenait la main gauche; il est vêtu d'une longue tunique à manches courtes dont la partie inférieure plissée et évasée, émerge sous une gaine munie d'épaulières. Une petite coiffure cylindrique, en forme de pschent rudimentaire[3], couronne la chevelure divine faite de tresses verticales disposées en rangées superposées. Le visage du dieu est imberbe et on ne doit pas faire cas du petit renflement visible sur le menton et qui a fait croire indûment à l'existence d'une barbe postiche à l'égyptienne[1]. La gaine est ornée, tout autour, de bustes divins et de motifs en relief. Sur la poitrine on retrouve, à gauche, le buste d'Hélios imberbe et drapé, avec une chevelure massive et bouclée; à droite, Séléné reconnaissable au croissant. Au-dessous, la gaine est divisée, par des bandeaux striés, en quatre registres dont le premier, le deuxième et le quatrième renferment chacun deux compartiments, alors que le troisième en contient trois. Au registre supérieur, on voit à gauche, Kronos voilé, drapé et barbu avec, dans le champ, à gauche, une harpé; Zeus barbu occupe le compartiment de droite; un sceptre figure dans le champ, au-dessus de son épaule gauche. Au second registre, c'est Arès casqué et armé de la lance qui est à gauche; Aphrodite ceinte d'un diadème bas lui fait pendant à droite. Dans le champ, à gauche, un sceptre strié en spirale[2]; à droite, une étoile à quatre rais.

---

[1] Ce taureau porte le numéro 363 du *Catalogue de la Collection de Clercq*, tome III, 1905, p. 253. D'après l'auteur, A. de Ridder (cf. aussi, *Mon. Piot*, 12, 1905, p. 67), ce groupe et le suivant, qui est de même composition, ont été trouvés ensemble et l'attribution des deux taureaux à l'une ou l'autre des statuettes repose sur une ressemblance de la patine et une harmonie des proportions.

[2] Elle est d'ailleurs suspectée par R. Dussaud (*Notes myth. syr.*, 1905, p. 127 et 128). Cet auteur ne donne pas ses raisons mais j'incline à partager son doute étant donné le peu de cas qu'on est obligé de faire des affirmations de Péretié, collectionneur et antiquaire. Cf. *BMB*, 18, 1965, p. 101; H. Seyrig, *MUSJ*, 46, 1970-1971, p. 204. — H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 78, attribue ces bronzes de la Collection de Clercq à l'Espagne, par suite d'une confusion entre la Tortose phénicienne et la Tortosa espagnole.

[3] Ce type de coiffure se retrouve sur mes nos. 153, 208 et 226.

Le troisième registre montre, au centre, Hermès coiffé du pétase ailé, et à droite et à gauche, une étoile à huit rayons. Au-dessous, les deux compartiments contiennent chacun un masque de lion qui revêt ici probablement un symbolisme solaire[3]. Quant aux deux longues bandes verticales aménagées sur les côtés, elles sont ornées chacune, comme d'habitude, d'un foudre très allongé.

Sur le revers de la statuette, on retrouve en haut un aigle aux ailes éployées tenant dans ses serres un foudre et, au-dessous, un disque solaire entre les *uraei*. La gaine est divisée ensuite par des bandeaux en cinq compartiments répartis sur trois rangées. Les bustes décorant ces compartiments représentent de haut en bas et de gauche à droite: 1° - Poséidon barbu et nu sauf d'une draperie posée sur l'épaule gauche; dans le champ, à gauche, trident; 2° - Déméter voilée avec un sceptre dans le champ à droite; 3° - Athéna casquée; sa lance figure dans le champ à droite; 4° - Artémis avec son carquois au-dessus de son épaule gauche; 5° - Héraclès barbu, coiffé du mufle léonin et drapé de la léonté nouée autour du cou; sa massue paraissant à droite dans le champ.

---

[1] Ainsi A. de Ridder, *l.l.*, et A. B. Cook, *l.l.*, p. 574, qui écrit «beneath his chin is a short tenon for the attachment of a false beard». Voir également H. Winnefeld, *op. cit.*, p. 118, qui parle lui aussi de barbe postiche à propos de notre bronze et de ceux du British Museum (mon no. 302) et de Graz (mon no. 313).

[2] À cause de cet attribut que notre bronze donne également à Zeus, il n'est pas interdit de voir dans cette déesse Héra, son épouse. Sur la substitution de Héra ou Junon à Aphrodite comme déesse de la planète Vénus, voir *supra* p. 279 et n. 3.

[3] Cf. *infra*, p. 294. Le dédoublement de ce masque obéit, sans doute, à un simple souci esthétique. À comparer le bronze de Kafr Yasīn (no. 226) où c'est une triple tête léonine qui orne le bas de la gaine.

Notre bronze et peut-être la statuette de Venise[1] sont les seules répliques qui figurent les douze divinités que les astrologues mettaient en rapport avec les mois et les signes du zodiaque[2]. Aux sept divinités planétaires de la semaine représentées, en effet, sur la face antérieure de la gaine, à savoir Sol, Luna, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, Mercure, l'auteur de cette figurine a adjoint, sur le revers, les images de Poséidon, de Déméter, d'Athéna, d'Artémis et d'Héraclès. L'ordre suivi par les dieux des planètes est unique dans l'imagerie héliopolitaine, mais fréquent ailleurs[3]; quant à la nomenclature des dieux zodiacaux, elle ne correspond, semble-t-il, à aucune série connue[4].

234 Groupe de bronze à fonte pleine ayant jadis fait partie de la Collection de Clercq et comprenant une statuette de Jupiter Héliopolitain et l'un de ses deux taureaux[5]. Même provenance que le numéro précédent. La stautette est brisée en haut des chevilles et sa hauteur actuelle est de 13,5 cm. Pl. XCII-XCIII.

Musée du Louvre. No. d'inv. AO 22268.

A. de Ridder, *op. cit.*, nos. 219 et 362, p. 145-146 et 252, pl. XXXV et XXXVI; id., *Mon. Piot*, 12, 1905, p. 67 s. et 73 n. 1, pl. VII; R. Dussaud, *Notes myth.*

---

[1] Cf. no. 321.

[2] Cf. F. Boll, *Sphaera*, 1903, p. 476 s.; F. Cumont, *Dict. des Antiq.*, s.v. *Zodiacus*, p. 1054; H. Gundel et R. Böker, *PW*, XA, 1972, s.v. *Zodiakos*, col. 462-709; H. Stern, *Le calendrier de 354*, 1953, p. 26-27; 57 s.; 190 s. et les tableaux p. 365-369.

[3] Cf. F. Boll, *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Hebdomas*, col. 2569; F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 43.

[4] F. Cumont, *op. cit.*, p. 42, n. 6, note d'ailleurs l'absence de fixité des noms des divinités zodiacales.

[5] Ce taureau porte le numéro 362 du *Catalogue de la Collection de Clercq*, tome III, 1905, p. 252, par A. de Ridder. Pour l'attribution de cet animal à notre idole, voir *supra*, p. 284, n. 1.

syr., 1905, p. 138, no. 14, fig. 33; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 576, fig. 445a et b; S. Reinach, *Rép. de la statuaire gr. et rom.*, IV, p. 12,6; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 114-115; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 82; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H37, p. 337, pl. 156a et b.

Cette figurine de Jupiter Héliopolitain offre, du point de vue iconographique, des traits nouveaux à côté d'autres traditionnels. Parmi ces derniers, notons, en particulier, le caractère imberbe du visage, la position des bras, la superposition d'une gaine compartimentée au chiton et la présence d'un foudre allongé dans chacune des deux bandes latérales. Les éléments décoratifs de la gaine, pris isolément, sont aussi connus, bien que l'on doive signaler l'absence insolite du buste de Séléné, alors que celui d'Hélios radié et drapé trône seul au milieu de la poitrine. Le reste de la gaine est divisé en cinq registres comprenant chacun alternativement trois et deux compartiments ornés d'un disque à point central. Ce même motif se retrouve dans les compartiments du revers également répartis en cinq registres renfermant chacun alternativement deux et trois compartiments. Au-dessus de ces registres, on retrouve le motif classique de l'aigle aux ailes éployées et tenant dans ses serres un foudre. La chevelure du dieu, traitée en deux rangées de boucles au-dessus du front et en trois sur l'arrière, dégage le sommet du crâne que coiffe un calathos bas et évasé reposant sur une couronne de lauriers [1].

VIII. PROVENANCE SYRIENNE
sans autre précision

Nos. 235-246

235 Petit autel de calcaire ayant jadis appartenu à M. J. Loeytved, Consul du Danemark à Beyrouth. Dimensions en cm, haut.: 25; larg.: 16. Dé sculpté sur trois faces. Pl. XCIV-XCV.

Ny Carlsberg Glyptotek - Copenhague.

---

[1] Ce symbole de victoire a été pris, à tort, pour des rais par A. de Ridder (*Mon. Piot*, 12, 1905, p. 73 n. 1) et R. Dussaud, *l.l.* — Des feuilles de laurier décorent, semble-t-il, les flancs du calathos sur le bronze de Baalbek au Musée de Beyrouth (cf. no. 32).

D. Simonsen, *Sculptures et inscriptions de Palmyre à la Glyptothèque de Ny Carlsberg*, 1889, p. 48 et pl. XIV (face principale); R. Dussaud, *Syria*, 11, 1930, p. 367-369, fig. 4 et pl. LVI; R. du Mesnil du Buisson, *Gazette des Beaux-Arts*, 1936, p. 87; id., *Les peintures de la synagogue de Doura-Europos*, 1939, p. 86-87; R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 214 et n. 5.

Sur la face principale apparaît Kronos dans la même attitude que sur le bronze Donato au Louvre[1] : buste entouré d'un épais voile et posé sur un socle[2]. La face latérale droite nous reporte également au même bronze avec l'image à mi-corps de Jupiter Héliopolitain dépourvu de bras[3]. Sur la face latérale gauche figure un masque de lion. Ce masque, qu'on retrouve fréquemment sur la gaine de Jupiter Héliopolitain[4], a souvent été interprété comme le dieu Gennaios[5] dont parle Damascius dans sa vie d'Isidore et qui, selon ce philosophe du VIe s., était adoré sous la forme d'un lion dans le temple même du grand dieu de Baalbek[6]. Cette interprétation qui a pour elle la commodité et une apparente clarté, ne me paraît guère satisfaisante pour diverses raisons. Et d'abord, l'existence de ce dieu-lion, admise pourtant sans discussion par de nombreux auteurs[1], ne repose en définitive, que sur le témoignage de Damascius ou peut-être même de Photios lui-même[2]; nous verrons plus loin, en tout cas, dans quel sens il faudrait, à notre avis, comprendre ce témoignage, si tant est qu'il faille lui ajouter foi. La seule autre mention certaine du mot Gennaios figure sur une dédicace bilingue de Deir el-Qal'a: [Κυρ]ίῳ Γ̣εν̣ναίῳ Βαλμαρκῶδι etc...... *et Gen(naeo) dom(ino) Balmarc(odi)*[3], où le terme γενναῖος doit être considéré comme une épithète [1].

---

[1] Cf. no. 153.

[2] Il faut cependant noter l'absence des étoiles sur notre voile contrairement à celui du bronze du Louvre. Cette absence doit, sans doute, être imputée au travail rustique et à l'aspect d'ébauche du relief.

[3] R. Dussaud, *l.l.*, maintient ici l'identification du dieu sans bras avec le dieu Hadaranès.

[4] Voir, par exemple, mes nos. 32, 209, 221, 222, 226, 233, 284 et 302.

[5] Cf. R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 351; *Notes myth. syr.*, 1905, p. 129-130; *Syria*, 1, 1920, p. 8; *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 89 et *Syria*, 11, 1930, p. 369. Voir aussi F. Cumont, *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Gennaios*, col. 1174; S. Ronzevalle, *Rev. arch.*, 1905, p. 52-53. Dans son *Jup. Hél.*, 64-69; 124-126 et *passim*, S. Ronzevalle identifie ce Gennaios-lion au dieu-fils. Voir également A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 571; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 336s.; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 19-20; *MUSJ*, 34, 1957, p. 214, n. 2 et 5. Pour R. du Mesnil du Buisson, *Gazette des Beaux-Arts*, juillet-décembre 1936, p. 87, et *Les Peintures de Doura-Europos*, 1939, p. 86-87, le masque de lion est le symbole d'Atargatis. Partant de là et considérant apparemment que les sculptures de notre autel doivent représenter la triade, cet auteur fut amené à prendre le buste voilé de Kronos pour l'image du dieu-fils. R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 214, attribue le masque léonin tantôt à Gennaios, tantôt à Kronos-Saturne, selon les monuments, après en avoir fait le symbole exclusif de ce dernier dans *BMB*, 13, 1956, p. 13-15 et *CRAI*, 1956, p. 45-49.

[6] Cf. Damascius, *Vita Isidori*, *apud* Photius, *Bibliotheca*, codex 242, fragment 203. Ce passage est cité et traduit *infra*, sous le no. 328.

---

[1] Cf. L. Heuzey, *CRAI*, 1902, p. 190s.; F. Cumont, *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Gennaios*, col. 1174; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 571; Höfer, *Roscher's Lexikon*, V, 1916-1924, s.v. *Theos Genneas*, col. 636; H. Winnefeld, *Baalbek* II, 1923, p. 125 et R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 88-89, qui en fait un dieu solaire. L. Jalabert et R. Mouterde, *IGLS*, II, 1939, p. 216, le considèrent identique ou analogue au Λέων de l'inscription de Kafr Nébo (*ibid.*, p. 215-217, no. 376); J. Starcky, *Syria*, 26, 1949, p. 248s., préfère considérer Gennaios comme un nom propre plutôt qu'une épithète; id., *apud* D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 158, commentaire à l'inscription no. 43. H. Seyrig (*Syria*, 26, 1949, p. 238s.) et R. Mouterde, (*MUSJ*, 1951-1952, p. 311-312 et *IGLS*, V, 1955, no. 1301, comm.) le prennent pour un dieu et J.T. Milik, *Biblica*, 48, 1967, p. 602-603, s.v. Γενναῖος, en fait le parèdre d'Allāt.

[2] Si l'on convient avec D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 136, que le passage relatif à Gennaios, dieu-lion d'Héliopolis: τὸν δὲ Γενναῖον Ἡλιουπολεῖται τιμῶσιν ἐν Διός ἱδρυσάμενοι μορφήν τινα λέοντος est une glose de Photios. En tout cas, la légende racontée par Damascius paraît avoir des parallèles en Grèce si l'on en croit le copiste grec du manuscrit de Venise qui avait écrit en marge du passage rapporté par Photios: «moi-même j'ai entendu parler en Grèce par les habitants d'un prodige démoniaque semblable, qui s'est manifesté dans la région du Parnasse; ils en disaient des choses encore plus extraordinaires, qu'il vaut mieux taire que raconter». Cf. H. Estienne, *Thesaurus linguae graecae*, éd. Didot, s.v. Βαίτυλος, cité par F. Lenormant, *RHR*, 1881, p. 50s.

[3] Cf. *IGR*, III, no. 1081 = *OGIS*, no. 589; Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1888, p. 94-96 et pl. 7; *CIL*, III, 6673, cf. 6668. On ne doit pas invoquer dans le débat deux dédicaces très douteuses, l'une à Poséidon, trouvée à Deir el-Qal'a et publiée par R. Mouterde et R. du Mesnil du Buisson dans *MFO*, 7, 1921, p. 387-390, l'autre de Cordoue mentionnant diverses divinités syriennes, cf. Hiller v. Gaertringen et *alii*, Syrische Gottheiten auf einem Altar aus Cordova, dans *Archiv f. Religionswiss.*, 22, 1923-1924, p. 117-132; cette inscription mal conservée fut réétudiée par F. Cumont, *Syria*, 5, 1924, p. 342s., qui restituait Γε[ναίῳ] à côté des autres divinités syriennes. Cf. aussi *Syria*, 8, 1927, p. 330s.; *Suppl. ep. graec.*, IV, 1929, no. 164. La restitution de Cumont est acceptée par A. Garcia Y Bellido, *Les Religions orient. dans l'Espagne rom.*, 1967, p. 98. Cette inscription a été de nouveau étudiée par J.T. Milik, *Syria*, 44, 1967, p. 300s., et H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 370-371, lui a consacré une petite note.

On a, en outre, identifié ce dieu-lion Gennaios dont mon argumentation prouvera, je le crois, l'inexistence, avec Gennéas, dieu cavalier dont l'authenticité ne saurait être mise en doute [2]. Cette identification, admise comme allant de soi par de nombreux auteurs [3] qui invoquent, soit un rapprochement linguistique ou plutôt phonétique[1] entre Gennaios et Gennéas, soit une nature solaire commune à l'un et à l'autre[2], me paraît devoir être abandonnée. En effet, le caractère solaire de Gennéas n'est pas prouvé[3], et le lion qui est, pour ainsi dire, la raison d'être de Gennaios, n'est nullement attesté dans l'iconographie de Gennéas[4]. Quant à l'identification du prétendu dieu-lion Gennaios avec Mercure Héliopolitain[5], elle doit, à son tour, être rejetée. On peut, en effet, difficilement admettre que le terme de Gennaios donné à Deir el-Qal'a, haut-lieu de Béryte, au dieu Baalmarqôd, qui est une forme de Hadad[6], devienne à Héliopolis le nom d'un dieu identifié au dieu-fils[1]. À cela s'ajoute que la présence sur la gaine de Jupiter Héliopolitain sur le relief du Musée d'Avignon[2] et sur la statuette en marbre de Béryte[3] de six bustes de divinités, de Mercure en forme de terme et du masque de lion exclut la tautologie que supposerait l'identité des deux derniers.

---

[1] C'est aussi l'avis de nombreux commentateurs, cf. Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1888, p. 95, qui tient le terme γενναῖος pour une «épithète laudative applicable à un dieu»; pour R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 129: «Gennaios semble moins avoir été une appellation spécifique qu'un terme générique applicable à tout dieu solaire à l'époque romaine». R. Mouterde et R. du Mesnil du Buisson, *l.l.*, p. 389, considèrent le «qualificatif» γενναῖος qui précède Poséidon, comme un attribut de ce dieu, comparable à ἀνδρεῖος, «fort». H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 337, n. 1, serait porté à rapprocher γενναῖος des épithètes de «*Hagios*, *Hagnos*, *Hosios*, *Dikaios* souvent portées par des divinités orientales». D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 121-122, et en particulier p. 135-137, Appendice: GNY' et Gennéas, donne au mot Gennéas ou Gennaios le sens de «*numen*», «divinité». Cet auteur a repris le sujet et développé sa théorie sur l'inexistence d'un dieu spécifique Gennéas ou Gennaios dans un article intitulé: «Le prétendu dieu Gennéas», dans *MUSJ*, 46, 1970-1971, p. 207-222. Pour R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 19, Gennaios n'est qu'une épithète divine prise un jour substantivement: «À Baalbek, cette épithète ou ce nom, donné à une statue ou à un relief de lion, accuse simplement la puissance du dieu ainsi représenté. Puissance reçue du Soleil ...». J.T. Milik, *Biblica*, 48, 1967, p. 602-603, s.v. Γενναῖος tient également ce mot pour une épithète et un nom de dieu.

[2] Ce dieu est représenté en cavalier sur une stèle de marbre de Banyās-Balanea au Louvre avec la dédicace: Θεῷ Γεννέᾳ πατρῴῳ.; cf. R. Mouterde, *IGLS*, V, 1955, no. 1301, p. 51-53 avec la bibliographie antérieure. En outre, un autel de Karak Nouḥ porte une dédicace *deo Genea*, cf. en dernier lieu, J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, VI, 1967, p. 215 no. 2954 et pl. LIV. D. Schlumberger, *MUSJ*, 46, 1970-1971, p. 218 n. 2, a tort de lire *deo Seneo*, car non seulement le *A* final est certain, mais aussi le *G* qui se rencontre sous forme de *S* cursive sur une tessère en ivoire de Baalbek (J.-P. Rey-Coquais, *ibid.*, p. 164, no. 2879, reproduite dans le *Programme du Festival de Baalbek*, 1960, p. 44). Pour la même raison, on ne peut accepter la lecture *deo Senea* proposée par Ch. Clermont-Ganneau dans *RHR*, 84, 1921, p. 124-127 et reprise par J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 343, qui en fait un nom divin topique, «Dieu du (village appelé) Šinnayâ», village non identifié par l'auteur. Ch. Clermont-Ganneau de même que D. Schlumberger, *l.l.*, et R. Dussaud (*La pénétration des arabes en Syrie avant l'Islam*, 1955, p. 110) ont, par conséquent, tort de nier l'authenticité du dieu Gennéas.

[3] Voir les références citées *supra*, p. 289, n. 1. *Contra*, R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 19, qui dissocie Gennéas de Gennaios.

---

[1] Cf. par exemple S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 63 s.; J. Starcky, *Syria*, 26, 1949, p. 252 s.

[2] Voir par exemple, R. Dussaud, *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 88; id. *Syria*, 11, 1930, p. 369; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 125.

[3] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 238 s., qui passe en revue de nombreux monuments syriens figurant des dieux cavaliers mais où l'on ne décèle pas de caractère solaire, à l'exception du relief de Ferzol. Voir aussi, à ce sujet, *supra*, p. 138, n. 1.

[4] On ne voit, en effet, nulle trace de cet animal sur l'autel de Karak Nouḥ et sur la stèle du Louvre qui sont certainement dédiés à Gennéas, ni sur la stèle de Ǧoubb el-Ǧarra, publiée par H. Seyrig et J. Starcky (*Syria*, 26, 1949, p. 230 s. et pl. XI), qui pourrait également appartenir à cette divinité, bien que l'inscription palmyrénienne SLM'GNY' gravée sur la stèle entre l'image du dieu cavalier et celle de la déesse au sceptre invite à la prudence, cf. D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, p. 137. Même absence du symbole léonin sur les reliefs de dieux cavaliers identifiés à Gennéas par R. Dussaud (*Mon. Piot*, 30, 1929, p. 88 n. 5; relief trouvé près de Damas et publié par S. Ronzevalle, *CRAI*, 1904, p. 8-12, et relief de Ḥama publié dans *Syria*, 5, 1924, p. 120-121) et par R. Mouterde (*MUSJ*, 11, 1926, p. 309 s. et pl. II, 1 et 2: deux stèles de basalte de la région d'Alep).

[5] Cf. H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 336 s. et S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 56 s. et *passim*.

[6] Sur Baalmarqôd, cf. Ch. Clermont-Ganneau, *Rec. d'arch. or.*, I, 1888, p. 101 s.; F. Cumont, *PW*, 2, 1896, s.v. *Balmarcodes*, col. 2834-2835, et *Suppl.* I, 1903, col. 240; R. Dussaud, *Syria*, 23, 1942-1943, p. 44 et n. 4; J.T. Milik, *Biblica*, 48, 1967, p. 596 et 601 s.v. *Marqôd* et Βαλμαρκώδις. Pour cet auteur, Baalmarqôd signifie le Baal du mont Marqôd, ancien nom de Deir el-Qal'a. Ce dieu est qualifié de Κοίρανος κώμων «maître des danses» dans deux dédicaces de Deir el-Qal'a (cf. Waddington, no. 1855 = Kaibel, *Epigr. gr.*, no. 835 = *CIG*, no. 4536, et une inscription inédite, cf. J.-P. Rey-Coquais, *op. cit.*, p. 68 n. 4). Ce dernier auteur donne dans *Béryte et Héliopolis*, fascicule des notes, p. 36, n. 39, la liste des dédicaces grecques et latines à Baalmarqôd; cf. aussi *ibid.*, notes 42 et 46.

Mais revenons au texte de Damascius dont voici les principaux points: le bétyle en forme de sphère ignée qui dévale d'une montagne a pour compagnon le lion; la montagne en question est identifiée comme celle où se dresse un sanctuaire d'Athéna-Allāt, déesse qui a pour compagnon le lion[4], le bétyle n'était autre que le dieu Gennaios adoré à Héliopolis sous la forme d'un lion. Que le bétyle ou, en d'autres termes, la divinité prenne la forme de son acolyte, rien d'étrange à cela, mais il paraît invraisemblable de supposer que ce bétyle au lion qui dévale d'une montagne appartenant à une déesse au lion, Athéna-Allāt, soit un dieu mâle, Gennaios, qui aurait pour compagnon le même animal que la déesse. Ceci dit, on peut dès à présent déduire de notre enquête que le bétyle de la montagne d'Allāt n'est autre qu'Allāt[5] et que Gennaios n'est pas un nom spécifique de divinité mais un appellatif ou une épithète appliquée à la divinité[1]. Reste à expliquer le sens du masque de lion dont la présence sur notre autel comme sur la gaine de certaines idoles de Jupiter Héliopolitain donne un certain crédit à l'affirmation de Damascius sur le culte du lion à Héliopolis. À s'en tenir au cadre strictement héliopolitain, mais sans se départir de la légende de Damascius, on doit reconnaître au masque de lion un double symbolisme, celui de Kronos-Saturne ou du Soleil en général, et celui d'Athéna-Allāt. En ce qui concerne Kronos, ce sont des considérations astrologiques relevées par F. Cumont[2] et R. Mouterde[3] qui expliquent son rapport avec le lion. C'est ainsi qu'un passage du livre d'Hermès Trismégiste donne au premier décan du lion le visage de Saturne: «*Primus decanus Leonis habet Saturni*»[4]. Le Saturne mithriaque est caractérisé généralement par sa tête de lion[5], et Baal-Saturne est représenté par un lion en Afrique[6]. Nous avons déjà signalé que Kronos-Saturne était regardé dans l'astrologie babylonienne comme «le Soleil de la nuit»[7], et comme la sphère ignée accompagnée du lion s'est manifestée vers minuit, d'après Damascius, il serait, par conséquent, tentant de mettre cette épiphanie divine en rapport avec Kronos, mais un tel rapprochement est peu vraisemblable étant donné le lieu du prodige. Par contre, c'est certainement le symbole du «Soleil de la nuit», Kronos, qu'il faut reconnaître dans le masque de lion qui, sur un petit autel de Beyrouth, occupe la face postérieure, en opposition avec le buste d'un dieu imberbe, radié et nimbé, qui figure sur la face principale[8]. On ne peut dire autant du masque de lion qui figure sur la troisième face de notre autel, car la face principale présente déjà le buste voilé de Kronos. La même réserve doit jouer dans le cas où sur la gaine de Jupiter Héliopolitain, on trouve à la fois l'image de Kronos et le masque léonin[1]. Reste alors la double possibilité de voir dans la tête de lion le symbole d'Athéna-Allāt ou celui du Soleil. On pourrait peut-être s'interroger sur l'opportunité de faire intervenir Allāt dans la symbolique héliopolitaine[2]. Mais on ne doit pas oublier que le texte de Damascius lui-même établit déjà un rapport entre le bétyle au lion d'Allāt et l'adoration du lion par les Héliopolitains, et ce rapport est remarquablement illustré par le buste de la déesse voilée surmontée du masque de lion qui figure sur l'une des faces de l'autel découvert à Fīké[3], c'est-à-dire dans une localité située à mi-chemin entre Héliopolis et l'Émèse de Damascius. La présence d'Allāt à Héliopolis s'expliquerait d'ailleurs aisément par l'importance des éléments arabes dans cette ville et dans la plaine de la Béqa' qui, il faut le rappeler, a été une principauté arabe, celle des dynastes de Chalcis[4]. C'est cette déesse que je reconnais volontiers dans la tête léonine qui occupe la troisième face de notre autel[5].

---

[1] C'est ce qui explique d'ailleurs que W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, 1890-1897, s.v. *Megrin*, col. 2555-2556, identifie le Gennaios de Damascius à Jupiter Héliopolitain et ce dernier à Baalmarqôd à cause précisément de l'épithète Gennaios donnée au Baal de Deir el-Qal'a. Ces identifications sont, bien entendu, inacceptables.

[2] No. 284.

[3] No. 209.

[4] Cf. R. Dussaud, *Les Religions des Hittites et des Hourrites, des Phéniciens et des Syriens*, 1949, p. 405; D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 127 et 136; H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, nos, 123, 164 et 165; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 373 s. et *passim*.

[5] À comparer la légende racontée par Sozomène, *Hist. eccl.*, II, 5,5, à propos de l'Aphrodite Ouranie d'Afqa, dans le Liban: quand le prêtre avait invoqué la déesse, un certain jour de l'année, nous dit Sozomène, «un feu semblable à une étoile paraissait se précipiter du haut du mont Liban dans les eaux de l'Adonis. Ce météore, disait-on, n'était autre qu'Aphrodite Ouranie». Ce prodige est rapporté par Zosime (*Histoire Nouvelle*, I, LVIII) en ces termes: «à mi-chemin entre Héliopolis et Byblos, il y a un endroit nommé Aphaca, où se trouve un sanctuaire de l'Aphrodite d'Aphaca; près du temple, il y a un lac qui ressemble à un bassin artificiel; or, vers le temple et dans les environs, un feu, ressemblant à une torche ou à une boule, apparaît en l'air quand se tiennent, à intervalles fixes, des rassemblements en cet endroit; il est apparu même jusqu'à nos jours» (traduction F. Paschoud, Collection G. Budé, 1971).

---

[1] Je suis d'accord, en ce sens, avec D. Schlumberger, *l.l.*, mais je ne puis accepter ses conclusions sur l'inexistence du dieu Gennéas (cf. *supra*, p. 290).

[2] Cf. *Syria*, 2, 1921, p. 45, n. 3.

[3] Cf. *BMB*, 13, 1956, p. 13s.

[4] Cf. W. Gundel, Neue Astrologische Texte des Hermes Megisti, dans *Abhandlungen der Bayer. Akademie d. Wiss.*, München, N.F. 12, 1936, p. 21, cité par R. Mouterde, *op. cit.*, p. 14.

[5] Cf. F. Cumont, *Textes et Monuments*, I, p. 78s.

[6] Cf. J. Toutain, *De Saturni dei in Africa cultu*, 1894, p. 44s.

[7] Cf. *supra*, p. 173 et n. 8.

[8] Cf. R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 214-214, pl. IV.

On peut enfin tenir le masque de lion dans l'iconographie héliopolitaine pour un emblème solaire, et cette symbolique, confirmée par des documents littéraires et figurés[6], est liée à l'influence de l'astrologie sur l'imagerie héliopolitaine[1]. C'est cette dernière interprétation que nous préférons donner au masque léonin, figuré sur le bas de certains simulacres de Jupiter Héliopolitain, dans tous les cas où le décor figuré de la gaine présente déjà l'image de Kronos-Saturne[2]. C'est également ce symbolisme que nous avons reconnu dans le lion passant qui orne le socle du terme de Mercure sur l'autel d'Antioche[3].

---

[1] Références, p. 295 et n. 2.

[2] «Il est tout à fait improbable que, dans la symbolique héliopolitaine, le lion représente Allât» (D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, p. 136).

[3] Cf. no. 136.

[4] Sur cette question, voir E. Schürer, *Gesch. des jüdischen Volkes*, 1901, p. 707s.: Gesch. von Chalkis, Ituraea und Abilene; R. Dussaud, *Les Arabes en Syrie avant l'Islam*, 1907, p. 11 et 13; Beer, *PW*, 9, 1914-1916, s.v. *Ituraea*, col. 2377-2380; U. Kahrstedt, *Syrische Territorien in hellenistischer Zeit*, 1926, p. 88-91; A.H.M. Jones, *JRS*, 21, 1931, p. 265-275: The Urbanization of the Ituraean Principality; id., *The Cities of the Eastern Roman Provinces*, p. 255 et *passim*; F. Altheim et R. Stiehl, *Die Araber in der alten Welt*, I (1964), p. 312, 314, 317, 319, 358 ey 368. H. Seyrig, *Syria*, 47, 1970, p. 77s.: Les dieux armés et les Arabes en Syrie.

[5] Cette tête ne peut, avons-nous dit, représenter Kronos; elle ne peut non plus, à notre avis, symboliser le Soleil, car on comprendrait alors difficilement le sens du groupement sur notre autel de Kronos, sur la face principale, avec Jupiter Héliopolitain et le Soleil sur les faces latérales.

[6] D'après Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XXIV, 17, 162, le Soleil a dans le lion son domicile astrologique, cf. J. Bidez et F. Cumont, *Les Mages hellénisés*, II, p. 167 et 168. Voir également Macrobe, *Sat.*, I, 21, 16, qui écrit: «Voilà pourquoi les

236 Bloc de calcaire portant, sur une face, une idole sculptée en haut-relief et posée sur un socle à deux degrés, en saillie. Une brisure dans le haut du bloc a emporté la tête de la divinité. Le fond sur lequel adhère l'idole est traité en forme de dalle lisse, de 6,5 cm d'épaisseur. La largeur du bloc est de 42 cm et sa hauteur de 45 cm. Épaisseur du relief: 9,5 cm pour l'image divine, 21 cm pour les quadrupèdes qui l'accostent. Sur le degré supérieur du socle, début d'une inscription grecque qui devait, sans doute, se poursuivre sur le degré inférieur brisé. Pl. XCV.

Musée de Beyrouth[4]. No. d'inv. A.4.

Inédit.

Inscription: Ἔτους γ̅ο̅φ̅᾽

Égyptiens représentèrent par un animal le signe du zodiaque où, dans sa course annuelle, le soleil est le plus ardent, et ils appellent cette demeure du soleil le signe du lion, parce que cet animal, par sa nature, paraît participer des qualités du soleil». Des monnaies de Béryte montrent un lion porteur du disque solaire, cf. G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 92; cf. p. XLVIII s. Cf. *supra*, p. 193, n. 4. Une intaille d'Émèse donne le lion et le griffon comme compagnons au Soleil monté sur un aigle, cf. F. Cumont, *Syria*, 7, 1926, p. 347; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 337-338, fig. 2. — Sur le lion comme symbole du Soleil et de la chaleur, cf. A. Delatte, *BCH*, 37, 1914, p. 257-262, et *Musée Belge*, 26, 1922, p. 253-255. Cf. également W. Gundel, *PW*, 12, 1925, s.v. *Leo* 9, col. 1973 s. et Steier, *PW*, 13, 1926, s.v. *Löwe*, col. 968 s.

[1] Sur le rôle de l'astrologie à Héliopolis, cf. F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 40-46; R. Mouterde, *BMB*, 13, 1956, p. 12-21 : Influence de l'astrologie sur les monuments du culte de Jupiter Héliopolitain.

[2] Comme, par exemple, le bronze Sursock (no. 232) et celui de Ṭarṭous (no. 233).

[3] Cf. *supra*, p. 192-193.

[4] Ce monument, de provenance inconnue, fut acheté à l'antiquaire F. Alouf en date du 25 octobre 1954.

On ne voit que la haste verticale et la boucle gauche du *phi.*

La date calculée selon l'ère des Séleucides, est 261-262 ap. J.-C.

Représentation figurée :

Il s'agit de Jupiter Héliopolitain debout sur un socle, flanqué de deux taureaux de face, posant leurs pattes antérieures sur le degré inférieur du socle. Le dieu brandit, de la main droite levée, un fouet empoigné horizontalement; quant à l'attribut de la main gauche, sans doute des épis, il a disparu par suite d'une cassure; mais on voit sur la pierre un tenon métallique, ce qui laisse supposer une restauration antique, plutôt qu'un recours à un matériau rapporté pour l'attribut divin.

La gaine du dieu ne recouvre pas entièrement la tunique dont le bas, à plis serrés, est visible au-dessus des pieds nus. Sur la poitrine, un énorme collier en torsade, auquel est suspendu un objet rond, sans doute une bulle, sépare deux bustes aux traits effacés. Celui de gauche est très probablement masculin; derrière celui de droite qui est féminin, on croit voir les cornes d'un croissant, ce qui permet de l'identifier avec Séléné et de reconnaître, par conséquent, Hélios dans le buste de gauche. Au-dessous de ces bustes, la gaine est divisée en neuf compartiments, répartis sur trois registres, et ornés d'une rosace à quatre pétales.

237 Statuette de calcaire incomplète[1], de provenance inconnue. Hauteur actuelle: 16,7 cm. Le dos n'est pas travaillé, mais la face antérieure et les côtés sont ornés de reliefs de 5 cm d'épaisseur maxima[2].

Musée de Beyrouth. No. d'inv. 73.82.

Inédit.

C'est une image de Jupiter Héliopolitain dont la gaine est divisée sur la face antérieure en six compartiments dont voici le décor de gauche à droite et de haut en bas: 1° – buste drapé d'un dieu aux traits effacés; sous le buste, quatre cercles à point central; 2° – buste de

---

[1] Manquent la tête, l'avant-bras gauche, le bras droit et le bas du corps.

[2] Certains de ces reliefs semblent avoir été retouchés.

Séléné aux traits effacés, avec un grand croissant de part et d'autre de la tête; un espace est réservé sous le buste comme pour le compartiment précédent, mais il est dépourvu de décor; 3° – buste de Mercure barbu et drapé, avec un caducée à sa droite; 4° – buste de déesse tourelée; 5° – buste d'un dieu drapé coiffé d'une mitre; 6° – buste d'Hélios radié. Sur les côtés figurent des rosaces à quatre pétales.

La dissociation inconnue dans l'imagerie héliopolitaine du couple Hélios-Séléné, et surtout la retouche de certains bustes, à laquelle j'attribue la barbe donnée à Mercure et la mitre qui coiffe le cinquième dieu, incitent à la prudence en ce qui concerne le décor de la gaine sans que l'authenticité du torse lui-même sois mise en doute pour autant.

238 Intaille d'agate blanchâtre taillée en cabochon «rapportée de Syrie par M. Guys, ancien consul de France» (Chabouillet)[1]. Hauteur: 1,7 cm; largeur: 1,5 cm. Pl. XCVI.

Cabinet des Médailles - Paris.

F. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, 1837-1849, pl. V, 2; Chabouillet, *Cat. gén. et raisonné des camées et pierres gravées de la Bibl. impériale*, 1858, p. 222, no. 1616; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, 1890-1897, s.v. *Kewan*, col. 1181; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 19; 3, 1901, p. 263; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 32, n. 4; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 27, pl. III, 3.

Cette intaille montre une base circulaire sur laquelle se dresse Jupiter Héliopolitain[2], accosté de ses deux taureaux figurés de profil[3]. Coiffé d'un calathos évasé, le dieu brandit comme d'habitude, de la main droite levée, le fouet dont la mèche flotte au-dessus de la tête; par contre, aux épis traditionnels tenus par la main gauche, viennent s'adjoindre ici deux fleurs de pavot[4]. Ces fleurs qui, au même titre que les épis, constituent des symboles très banals de fertilité, ne sont pas cependant inconnues à Baalbek où elles apparaissent dans la décoration des bandeaux encadrant les portes monumentales des deux temples[5].

---

[1] Référence dans le lemme bibliographique.

[2] Chabouillet, *l.l.*, parle de Cérès.

[3] Ces animaux ne sont pas signalés par Chabouillet.

[4] Ces deux attributs se trouvent aussi associés sur l'intaille no. 173.

[5] Cf. *Baalbek*, I, p. 57 et 125, fig. 27 et pl. 55; II, p. 64-66 et pl. 51-52.

Un autre trait insolite caractérise cette image: c'est le vêtement du dieu constitué par une sorte de cuirasse couvrant le torse et qui est faite d'une suite de lanières juxtaposées maintenues par une bande plus grande; quant aux jambes, serrées l'une contre l'autre, elles paraissent moulées dans des anaxyrides à la mode asiatique.

239 Intaille de cornaline rapportée de Syrie par M. Guys. Hauteur: 10 mm; largeur: 8 mm. Pl. XCVI.

Cabinet des Médailles - Paris.

Chabouillet, *op. cit.*, no. 1617; W. Drexler, *op. cit.*, col. 1181; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4 et fig. 10.

Cette intaille représente Jupiter Héliopolitain debout, entre deux taureaux de profil avec la tête de face[1]; il est coiffé d'un petit calathos au-dessus d'une épaisse chevelure dégageant complètement le cou; ses mains, dans la position classique, tiennent les attributs habituels, fouet et épis. Le dieu est vêtu d'une longue tunique dont une rangée de plis émerge sous la gaine; celle-ci est divisée, par des bandes verticales et horizontales, en vingt-et-un compartiments répartis sur sept registres.

240 Intaille de cornaline ayant appartenu à M. Rizqallah à Damas.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 16-17, fig. 4.

Cette intaille mal conservée et de travail grossier au dire de l'éditeur, montre Jupiter Héliopolitain debout, de face, coiffé d'un haut calathos et flanqué de deux protomes de taureaux divergents. Les attributs des mains, fouet et gerbe d'épis, sont inversés.

241 Intaille de jaspe rouge, haute de 11 mm et large de 9 mm ayant appartenu à M. Tannous Asfar. Pl. XCVII.

Musée du Louvre. No. d'inv. AO 7181.

L. Delaporte, *Cat. des cylindres orientaux, cachets et pierres gravées du Musée du Louvre*, II, Acquisitions, 1923, pl. 107, 18; R. Dussaud, *RHR*, 1924, II, p. 134, n. 1; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 17-18, pl. II, 4.

---

[1] Chabouillet, *l.l.*, rapporte cette intaille à Cérès et ignore les deux animaux.

Sur cette intaille de travail soigné, on voit le grand dieu de Baalbek[1], debout, de face, entre deux taureaux figurés de profil, mais avec la tête de face et dont les cornes sont en forme de croissant; ce symbole se trouve d'ailleurs gravé dans le champ en haut, à gauche. Les attributs des mains, fouet et bouquet d'épis, sont inversés. Son calathos particulièrement haut et évasé surmonte une chevelure abondante traitée en rangées de boucles horizontales et retombant sur les épaules. La gaine comporte quatre registres sommairement indiqués par des traits horizontaux.

242 Chaton de bague en sardoine, de 13 mm de grand axe, acheté, dit-on, par M. Alouf à un soldat turc qui l'aurait recueilli à Médine, sinon à la Mecque. Quel que soit le crédit que l'on doive accorder à cette «histoire», on ne peut tenir l'une ou l'autre de ces deux villes d'Arabie pour le lieu de trouvaille, et il faudrait, par conséquent, attribuer à l'objet une origine syrienne. Pl. XCVII.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 18-20, pl. II, 5; H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 21, n. 4.

Ce chaton représente Jupiter Héliopolitain de face, debout sur un socle cylindrique, flanqué de deux taureaux à bosse, de profil, reposant sur deux plinthes distinctes. Son calathos en forme de T rappelle celui de l'intaille du Musée de Constantinople[2] et sa gaine est, comme d'habitude, divisée en zones, ici au nombre de six. Les bras du dieu sont tous deux abaissés, avec les avant-bras étendus horizontalement, position que l'on retrouve sur l'intaille Mertens-Schaffhausen du British Museum[3]. Les attributs des mains sont inversés, mais au lieu du fouet que devait tenir la main gauche, c'est un foudre stylisé à trois branches que l'on voit. La substitution de ce symbole à l'un ou l'autre des attributs traditionnels du dieu n'est pas inconnue[4]. Par conséquent, le doute émis par H. Seyrig[5] au sujet de l'identification du dieu avec Jupiter Héliopolitain ne me paraît pas fondé.

---

[1] Pris à tort, par L. Delaporte, *l.l.*, pour une Diane d'Éphèse entre deux taureaux.

[2] Cf. no. 323.

[3] Cf. no. 311.

[4] Exemples cités *supra*, p. 204.

[5] Cf. *Syria*, 26, 1949, p. 21, n. 4.

243 Intaille haute de 1,5 cm, large de 1,1 cm, aperçue par M. Lidzbarski chez le pharmacien Murad Bārūdi à Beyrouth[1]. Pl. XCVII.

M. Lidzbarski *Ephemeris für semit. Epigraphik*, III, 1909-1915, p. 188-189, et fig. p. 188; S. Ronzevalle, *MFO*, 5, 1912, p. 62; F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 81, fig. 35 et p. 189.

Sur cette intaille on voit, en haut, Jupiter Héliopolitain, en bas, un grand aigle aux ailes éployées tenant, peut-être, une couronne dans le bec, et dans le champ, à gauche, une étoile à huit rayons, à droite, un croissant.

Le grand dieu de Baalbek est debout, de face, entre deux taureaux à bosse, de profil. Il brandit le fouet de la main droite levée et tient, dans la main gauche, une gerbe d'épis. Un petit calathos surmonte sa tête couverte d'une épaisse chevelure et sa gaine attachée aux épaules par des bretelles est partagée en quatre rangées horizontales.

L'aigle stéphanophore rarement mis en rapport avec Jupiter Héliopolitain[2], mais fréquent sur les monuments funéraires syriens, où il joue le rôle de conducteur des âmes[3], symbolise la nature victorieuse du dieu sans que cela implique nécessairement qu'il ait été conçu comme une divinité psychopompe[4]. Quant à l'étoile et au croissant situés de part et d'autre du dieu, ce sont les symboles du Soleil et de la Lune qui apparaissent presque constamment sur la gaine de Jupiter Héliopolitain pour exprimer la valeur cosmique du dieu et son éternité[5].

---

[1] La provenance bérytaine de l'objet ne peut être assurée, contrairement à ce qu'affirme F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 81.

[2] On le trouve sur le revers du bronze du Joanneum de Graz (no. 313) et sur des tétradrachmes provinciaux frappés en Syrie sous Caracalla (no. 246). L'aigle stéphanophore est parfois mis en rapport avec Dolichenus (cf. P. Merlat, *Répertoire*, nos. 35, fig. 6; 123, pl. X,2 et 242, pl. XXIII,2 et XXIV) et Sabazios (cf. Chr. Blinkenberg, *Archäologische Studien*, 1904, pl. II; M.P. Nilsson, *Gesch. Gr. Rel.*, II, 1961, pl. 13,2).

[3] Voir *infra*, p. 411, n. 3.

[4] Comme le laisserait croire, d'après certains savants, l'épithète d'*Angelus* appliquée au dieu dans une dédicace d'Ostie (no. 296). Sur cette question voir *infra*, p. 387-389.

[5] Voir *supra*, p. 51-52. Je ne suis pas d'accord avec F. Cumont (*Ét. syr.*, p. 189) qui voudrait interpréter l'étoile à huit rais comme un symbole de Vénus pour retrouver, à travers notre intaille et d'autres monuments syriens analogues, la marque de l'influence de la théologie babylonienne qui depuis une haute antiquité a conçu la triade Sîn, Shamash et Ishtar. Une telle explication méconnaît le symbolisme astrologique que

244 Intaille de pâte de verre imitant la sardoine, encastrée dans un bandeau frontal d'or. Dimensions en cm de la pierre: 1,1 × 1,5; celles du bandeau, longueur: 22; largeur: entre 1,7 et 3,4. Cet objet appartenait jadis à A. Péretié avant de passer à la Collection de Clercq, et son sort actuel est inconnu.

A. de Ridder, *Cat. de la Collection de Clercq*, VII, 1911, no. 4, p. 13.

Cette intaille montre Jupiter Héliopolitain debout, de face et flanqué de ses deux taureaux. Il est coiffé du calathos et engainé. La position des mains et leurs attributs, fouet et épis de blé, sont inversés.

245 Bague de bronze [1]. Pl. XCVII.

H. Seyrig, *apud* G. Tchalenko, *Villages antiques de la Syrie du Nord*, III, 1958, Appendice II, *Inscriptions grecques*, no. 15, p. 18 et fig. 10, p. 58.

L'image de Jupiter Héliopolitain, gravée sur le chaton, est extrêmement stylisée, mais son aspect n'est pas désagréable: tête en forme de croix, le corps réduit à trois lignes barrées par une autre qui figure les mains portant les attributs habituels, les taureaux exprimés par une fourche située à la gauche du dieu, et posée comme lui sur une base linéaire. L'éditeur date cette bague à cause de sa forme du 3e siècle de notre ère.

246 Deux séries, *A* et *B*, de tétradrachmes provinciaux frappés, vraisemblablement en Syrie, sous le quatrième consulat de Caracalla (213-217) et par ordre de l'empereur dans le but, vraisemblablement, de financer sa guerre parthique. On ignore la ville d'émission, mais des raisons stylistiques ont amené E. T. Newell à proposer Néapolis de Samarie pour la série *A* et Héliopolis pour la série *B* [2], et

---

le couple *Sol-Luna*, intégré ou non aux autres dieux planétaires, revêt dans l'iconographie héliopolitaine. Je ne puis non plus accepter l'hypothèse de S. Ronzevalle, *l.l.*, qui inclinait à voir dans l'adjonction de ces deux symboles astraux «une pure décoration destinée à remplir le champ libre»; l'aménagement du décor de l'intaille et la présence de l'aigle me semblent indiquer une intention symbolique chez le graveur.

[1] H. Seyrig publie cette bague sans en indiquer ni les dimensions, ni la provenance ni le lieu de conservation.

[2] Cf. E. T. Newell, *Miscellanea numismatica*, 1938, p. 45-46.

convaincu H. Seyrig que la frappe des deux séries eut lieu à Ptolémaïs[1], alors que A. R. Bellinger[2] suivi par L. Lacroix[3] attribue ces pièces à Orthosia[4].

> H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 364-365, fig. 5 = *Antiq. syr.*, I, p. 65-66, fig. 11; E.T. Newell, *Miscellanea numismatica*, 1938, p. 42-47, nos. 18 et 19, pl. III; A. R. Bellinger, *The Syrian Tetradrachms of Caracalla and Macrinus*, 1940, p. 75-76, pl. XVII, 4 à 9; L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, p. 100 n. 6; H. Seyrig, *Rev. num.*, 1962, p. 46-47, pl. I, 16; fig. 3.

A) Au droit: Buste radié, lauré et cuirassé de Caracalla, à droite; comme légende: AVT KAI ANTΩNINOC CB.

Au revers: Aigle aux ailes éployées, la tête tournée à droite, tenant une couronne dans le bec; entre ses serres, image de Jupiter Héliopolitain engainé, debout, de face entre deux taureaux, tenant le fouet dans la main droite et l'épi de blé dans la gauche[5]. Comme légende: ΔΗΜΑΡΧ ЄΞ VΠΑΤΟC Δ.

B) Au droit: Buste de Caracalla, à droite, lauré et drapé; comme légende: AVT K M A ANTΩNINOC CB.

Au revers: Types semblables à ceux de la série *A*. À noter cependant, que l'image de Jupiter Héliopolitain présente, dans les deux séries, des variantes touchant l'aspect de la gaine et la taille des animaux. Ces variantes sont reproduites par H. Seyrig[6] et A. R. Bellinger[7].

---

[1] H. Seyrig, *Rev. num.*, 1962, p. 47.

[2] Cf. *The Syrian Tetradrachms of Caracalla and Macrinus*, 1940, p. 75.

[3] Cf. *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 100. n. 6.

[4] Cette ville avait d'abord été proposée par H. Seyrig (*Syria*, 13, 1932, p. 364-365).

[5] C'est à E.T. Newell, *l.l.*, que revient le mérite de reconnaître le dieu de Baalbek dans cette image engainée. H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, p. 364-365, avait pensé au Baal d'Orthosie, identifié l'objet tenu par la main droite comme une harpé et vu dans l'objet porté par la main gauche une «sorte de broche verticale».

[6] Cf. *Rev. num.*, 1962, p. 46, fig. 3.

[7] Cf. *The Syrian Tetradrachms*, pl. XVII, 4 à 9.

ARABIA

Boṣra - Bostra	No. 247
Imtān - Mothana	Nos. 248-249
Šahba - Philippopolis	No. 250

BOṢRA - BOSTRA

247 Fragment inscrit, servant de dalle dans une cour à Boṣra[1].

M. Dunand, Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran, dans *Archiv. Orientalni*, 18, I-II, 1950, p. 150, no. 329; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1953, p. 187; D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 43.

Διὶ ῾Ηλι⟨ου⟩[πολείτῃ] – – – –

La copie de M. Dunand donne la moitié gauche et le départ de la moitié droite d'un *omega*. La restitution Διὶ ῾Ηλίῳ proposée par J. et L. Robert est également possible. Cependant, il nous paraît bien plus probable de voir dans cette pierre le fragment d'une dédicace à Jupiter Héliopolitain dont le culte est bien attesté au Hauran[2].

IMTĀN - MOTHANA

248 Partie supérieure d'un autel inscrit trouvée à Imtān au Hauran[3].

M. Dunand, Nouvelles inscriptions du Djebel Druze et du Hauran, dans *Rev. bibl.*, 42, 1933, p. 247, no. 67 (*Ann. ép.*, 1933, no. 183; *Suppl. ep. graec.*, 7, 1934, no. 1191); D. Sourdel, *op. cit.* p. 43.

Διὶ μεγίσ-
τῷ ῾Ηλιο-
[πο]λ(ε)ιτάνῳ
– – – – – – – – –

---

[1] Sur cette ville de l'Auranitide, devenue capitale de la province d'Arabie, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, 1927, p. 346 s.; D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 5 et 12.

[2] Voir les trois numéros suivants.

[3] Sur cette localité, qui était jadis une ville importante, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 355, et carte II, B, 3; M. Dunand, *Le Musée de Soueida*, 1934, p. 109.

L'épithète topique du dieu est transcrite du latin. Ce fait laisse supposer que le dédicant était un étranger, peut-être un militaire.

249 Autel portant une inscription bilingue.

M. Dunand, *op. cit.*, p. 247, no. 68, d'après une copie du Capitaine Desmaires (*Ann. ép.*, 1933, no. 184; *Suppl. ep. graec.* 7, 1934, no. 1192); D. Sourdel, *op. cit.*, p. 43.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) He-
liopo〈lita〉n(o)
Διὶ Ἡλιο-
4 πολε〈ίτ〉η

La copie donne: LIOPOINMN à la deuxième ligne et ΛΕΥΗ à la quatrième.

ŠAHBA - PHILIPPOPOLIS

250 Stèle de basalte, brisée en deux blocs et incomplète, trouvée à Šahba au Hauran[1]. Le bloc du sommet, haut de 40 cm, porte une inscription grecque sur le bandeau cintré et une dédicace latine dans le champ de part et d'autre d'une représentation figurée qui se poursuit sur le bloc inférieur. Pl. XCVIII.

Musée de Soueida.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, 1937, p. 25-26 et pl. III bis, d'après une copie de R. Mouterde (*Ann. ép.*, 1938, no. 123); D. Sourdel, *op. cit.*, p. 43.

Inscriptions:

A { [. Βαίβιος] Μαρκέλλος β(ενεφικιάριος)?
'Αουιδίου Κασ̣σ̣[ίου ὑπατικοῦ? – – –]

B ❦ I(ovi) ❦ O(ptimo) M(aximo) ❦ H(eliopolitano)
[.B]ạebi(us) Marc(ellus)
– – – – – – – – – – FIVS
4 – – – – – – – – – – V Ṣ

---

[1] Sur cette ville fondée en 244 par Philippe l'Arabe, voir R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 368 et carte II, B, 2 s.v. Shohba. Cf. également, E. Honigmann, *PW*, 19, 1938, s.v. *Philippopolis* 2, col. 2263.

A. R. Mouterde, *apud* S. Ronzevalle, lit Μαρκέλος avec un seul *lambda* alors que la pierre porte un double *lambda.* La restitution β(ενεφικιάριος) proposée par R. Mouterde, devrait s'imposer si, comme il semble, il faut voir dans Ἀουιδίου Κασσ[ίου – – –] le nom du personnage qui a gouverné la Syrie de 166 à 172, l'Asie à partir de 172 et jusqu'à 175, année où sa rébellion entraîna sa mort. La seconde alternative: – – – Μαρκέλος Β(αεβιου υἱός)(?), Ἀουιδίου Κασσ[ίου ὑπατεύοντος(?) – – – avancée par l'éditeur et retenue sans discussion par D. Sourdel, ne peut être acceptée car elle est basée, comme on va le voir, sur une lecture matériellement fausse du texte latin.

B. Après *IOMH*, R. Mouterde lit *MARC|FIVS* = *Marc|⟨el⟩us*, | [.*B*]*aebi (filius)*, *v(otum) s(olvit)* et ajoute: «on ne peut toutefois exclure absolument la lecture: *Marc(ellus)*, | [.*Baebi f(ilius) ius(su)*|[*dei*] *(?)*, *v.s.*». Pour aboutir à ces deux restitutions inadmissibles, R. Mouterde procède de deux façons différentes: dans le premier cas, il place *AEBI* à la quatrième ligne à gauche, et commence sa lecture par la droite: *Marc* (2^{e} ligne) et *FIVS* (3^{e} ligne) qu'il corrige en *Marc*|⟨*el*⟩*us* pour le rendre conforme au texte grec. Ensuite, il passe à la quatrième ligne à gauche où il complète *AEBI* en [.*B*]*aebi* (*filius*). La seconde lecture proposée par R. Mouterde est due au fait qu'il a placé cette fois-ci *AEBI* à la troisième ligne à gauche. Or, en réalité *AEBI* se trouve à la deuxième ligne, à gauche, immédiatement sous les sigles *IO* et au même niveau que *MARC*, par conséquent, on restitue à la ligne 2 le gentilice [*B*]*aebi*(*us*) suivi du *cognomen Marc*(*ellus*). Les lettres *FIVS*, de la ligne 3, à droite, ne peuvent être interprétées avec certitude. Au-dessous, je restitue avec réserve *v*(*otum*) *s*(*olvit*), car il n'est pas certain qu'on ait là la fin de l'inscription.

Reliefs:

Sur le bloc supérieur formant une sorte de niche, on voit la tête de Jupiter Héliopolitain affreusement arrachée, surmontée d'un haut calathos évasé au sommet et orné de deux globules simulant sans doute des pierres précieuses [1].

Le second bloc conserve la partie inférieure de l'image divine flanquée de deux taureaux de face, grossièrement sculptés et mutilés, et dont la tête est entourée d'un collier[1]. Le dieu porte une tunique longue à plis profonds et verticaux sauf les deux extrêmes qui sont divergents. Cette particularité laisse supposer que la tunique était serrée à la taille par une ceinture[2]. De la robe émergent deux pieds larges et volumineux posés sur un petit socle mouluré contre lequel s'appuient les deux taureaux.

---

[1] S. Ronzevalle, *l.l.*, y voit indûment les symboles du Soleil et de la Lune.

Le dédicant Baebius Marcellus porte un gentilice fréquemment attesté à Baalbek et il n'est pas impossible qu'il soit originaire de cette ville[3]. La date de la dédicace, au cas bien entendu où la restitution du texte grec serait assurée, se situerait entre 166 et 175 de notre ère.

---

[1] S. Ronzevalle signale que le collier est muni d'une lunule renversée; on croit voir, en effet, une telle lunule sur le taureau de gauche, mais je me demande s'il ne s'agit pas d'une illusion due à la cassure, car rien n'est visible sur le collier que porte le taureau de droite, mieux conservé.

[2] La divergence des plis au bas de la tunique se retrouve sur d'autres images de Jupiter Heliopolitanus et il n'y a pas lieu de parler d'une «singularité nouvelle» comme le fait S. Ronzevalle.

[3] Cf. mes nos. 20, 21 et 24. Une inscription de Šahba, sous les Philippes, mentionne un centurion originaire d'Héliopolis, cf. *Publications of the Amer. Archaeol. Exped. to Syria*, III, 1899-1900, p. 393.

SYRIA PALAESTINA

Beit Ğibrīn - Eleuthéropolis	Nos. 251-253
Betīma	No. 254
'Imwās = Nicopolis-Emmaus	No. 255
Ludd = Diospolis-Lydda	No. 256
Nāblous - Neapolis	Nos. 257-264
Tell el-Ḥarraouy	No. 265

BEIT ĞIBRĪN - ELEUTHÉROPOLIS

251 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Caracalla à Éleuthéropolis[1]. Pl. XCIX.

G. F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. 141, no. 3.

Au droit: Buste de Caracalla, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: ---- ANTωCЄB.

Au revers: Jupiter Héliopolitain engainé, debout entre deux taureaux de profil; il est coiffé d'un haut modius et tient dans ses mains les deux attributs habituels, fouet et épis. Inscription: -- ΠCЄ O VЄΛЄVΘ; dans le champ, Є H (l'an 8) = 206-207 ap. J.-C.[2].

252 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Caracalla à Éleuthéropolis[3]. Pl. XCIX.

F. de Saulcy, *Numismatique de la Terre Sainte*, p. 242 no. 2; F. Imhoof-Blumer, *Wiener num. Zeitschrift*, 33, 1901, p. 13, no. 2; G. F. Hill, *op. cit.*, p. 142, no. 4.

---

[1] Exemplaire au British Museum.

[2] M. Avi-Yonah, *Pal. Expl. Quart.* 1966-1967, p. 42-44, pl. VII, attribue sans raison au culte héliopolitain, une statuette de terre cuite découverte dans une tombe située entre Marissa et Éleuthéropolis par F. J. Bliss et R. A. S. Macalister et publiée dans *Excavations in Palestine during the years 1898-1900*, London, 1902, p. 139-140, fig. 52. L'aspect de cette statuette avec la tête coiffée d'un «sunbonnet with a circular, serrated top, ornamented in front with seven stars in relief» et avec le torse nu de même qu'une partie de la jambe droite, ne l'apparente guère à la déesse parèdre d'Héliopolis.

[3] Exemplaires au British Museum et à l'American Numismatic Society.

Cette pièce ne diffère de la précédente que par la date Є Θ (l'an 9) = 207-208 de notre ère.

253 Monnaie de bronze frappée à l'effigie d'Élagabale à Éleuthéropolis [1].

F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 243, no. 2; G. F. Hill, *op. cit.*, p. 142, no. 7, pl. XIV, 20

Au droit: Buste d'Élagabale, à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: --TKAIM--ANTω---.

Au revers: Même type de Jupiter Héliopolitain que sur les deux numéros précédents. Inscription: ---Є ΛЄVΘЄP; en exergue: Є ΘI (l'an 19) = 217-218 ap. J.-C.

BETĪMA

254 Statuette de bronze inédite provenant de Betīma au Sud de l'Hermon, et conservée jadis à Roch-Pinah.

P. Perdrizet, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 400, n. 1; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 130; id., *PW*, 8, 1913, s.v. *Heliopolitanus*, col. 55.

Isidore Lévy a signalé ce bronze à Pierre Perdrizet comme représentant Jupiter Héliopolitain, et c'est cette simple mention que répète René Dussaud. Si après plus de soixante-dix ans je fais encore cas de cette statuette demeurée inédite [2], c'est uniquement pour le point d'information qu'elle apporte sur le plan de la répartition géographique des cultes héliopolitains en Palestine [3].

'IMWĀS = NICOPOLIS-EMMAVS

255 Monnaie de bronze frappée sous Élagabale à Nicopolis [4]. Pl. XCIX.

---

[1] Exemplaire au British Museum.

[2] Mes démarches pour en connaître le sort sont restées infructueuses.

[3] Je signale à cette occasion que la dédicace à *I.O.M.* trouvée par la mission américaine de Harvard à Samarie et qui émane des soldats de la douzième cohorte de la Pannonie Supérieure (cf. H. Vincent, *Rev. bibl.*, 1909, p. 441 s.) s'adresse à Jupiter Capitolin et non à celui d'Héliopolis, comme le pense, par erreur, D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque romaine*, 1952, p. 43, n. 6.

[4] Le British Museum en possède un exemplaire.

L. Hamburger, Die beiden palästinischen Münzstätten Nikopolis-Emmaus, dans *Frankfurter Münzblätter*, I, 1899, p. 76, no. 12, pl. VII, 12; F. Imhoof-Blumer, Zur syr. Münzkunde, dans *Wiener num. Zeitschrift*, 33, 1901, p. 13, no. 1, pl. I, 16; G.F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. 170, no. 5, pl. XVII, 13; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 8 et 85, pl. IV, 5; L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 100, pl. VI, 13.

Au droit: Buste d'Élagabale [1], à droite, lauré, portant *paludamentum* et cuirasse; comme légende: M AY ANTωNINOC CЄB.

Au revers: Jupiter Héliopolitain debout, de face, entre deux taureaux de profil avec la tête de face; il est coiffé d'un calathos haut et évasé, et tient dans ses mains les deux attributs habituels, fouet et épis. Inscription: ---NTωN, à gauche [2], NIKOΠOΛIC, à droite; dans le champ, Є B, l'an 2 de l'ère de Nicopolis, soit 221-222 de notre ère.

LUDD = DIOSPOLIS-LYDDA

256 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Géta à Diospolis [3]. Pl. XCIX.

Inédit [4].

Au droit: Buste de Géta, à droite, tête nue, drapé; comme légende: [ΓЄT]A KAICA[P].

Au revers: Jupiter Héliopolitain engainé, debout entre deux taureaux figurés de profil; un haut calathos évasé surmonte une chevelure épaisse; de la main droite, il brandit le fouet et tient, de la main gauche, un épi de blé. Inscription tout autour: [Λ CЄΠ CЄOV ΔΙ]ΟCΠΟΛΙC[1].

---

[1] F. Imhoof-Blumer, *l.l.*, reconnaît dans ce buste l'effigie de Caracalla. Cependant, il semble que Nicopolis n'a pas battu monnaie avant Élagabale, cf. G. Hölscher, *PW*, 17, 1936, s.v. *Nikopolis 6*, col. 535: «Die Existenz von Münzen des palästinischen Nikopolis vor Elagabal ... ist zu bezweifeln».

[2] L. Hamburger, *l.l.*, lisait ANTωNIN; F. Imhoof-Blumer, *l.l.*, croyait lire CЄOYH ANTωN, abréviation de Σεουριανή 'Αντωνινιανή.

[3] Unique exemplaire connu à l'American Numismatic Society (anc. Collection Dorsey Stephens). Je dois la connaissance de cette pièce à feu H. Seyrig, et c'est Mrs. Nancy M. Waggoner, Associate Curator of Greek Coins à l'Amer. Num. Soc., qui m'en a aimablement fourni un moulage. Je la prie d'agréer mes vifs remerciements.

[4] Simple mention dans *Syria*, 39, 1962, p. 201, n. 3. --- Diam.: 2,2 cm; poids: 7,09 gr.

NĀBLOUS - NEAPOLIS

257 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Faustine la Jeune, sous Antonin le Pieux, à Néapolis de Samarie.

> T.E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, Suppl. 8, 1837, p. 348, no. 66; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 252, no. 1.

Au droit: Buste de Faustine la Jeune, à droite, drapée de la *stola*; comme légende: ΦΑΥCΤЄΙΝΑ CЄΒ ЄΥCЄ CЄΒΑ ΘΥΓΑ.

Au revers: Jupiter Héliopolitain[2] coiffé d'un calathos, debout sur un socle carré, entre deux taureaux bossus; il brandit le fouet de la main droite levée et tient des épis de la main gauche.

258 Monnaie de bronze argenté frappée à Néapolis de Samarie sous Antonin le Pieux, à l'effigie du César Marc-Aurèle[3]. Pl. XCIX.

> T.E. Mionnet, *Descr. des monnaies ant. gr. et rom.*, V, 1811, p. 501, no. 81; F. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, p. 104, n. 6, pl. III B, 3; G.F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. 49, no. 27.

Au droit: Buste drapé de Marc-Aurèle, barbu, à droite, la tête nue; comme légende: AVP HΛΙΟC ΚΑΙ CΑΡ ЄVCЄΒCЄΒVΙΟC.

Au revers: Jupiter Héliopolitain engainé[4], debout, de face, flanqué de deux taureaux à bosse, de profil; il est coiffé d'un haut calathos et tient le fouet de la main droite levée et les épis de la main gauche. Inscription: ΦΛΝЄΑ ---- ΤΙ[Ν]ΗC[5].

---

[1] Sur Diospolis-Lydda dont le nom officiel est *Colonia Lucia Septimia Severia Diospolis*, voir G.F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. XXIII; M. Avi-Yonah, Map of the Roman Palestine, dans *Quart. of the Department of Antiq. in Palestine*, 5, 1936, p. 153-154.

[2] T.E. Mionnet, *l.l.*, et F. de Saulcy, *l.l.*, parlent de Diane d'Éphèse.

[3] Exemplaires au British Museum, aux Cabinets des Médailles de Paris et de Berlin. ---J'inclus sous ce numéro les monnaies dont la date est inexistante ou effacée.

[4] Femme comme la Diane d'Éphèse, selon T.E. Mionnet, *l.l.*; divinité femelle, d'après F. Lajard, *l.l.*

[5] D'après l'exemplaire no. 27 du Catalogue du Brit. Mus.

259 Monnaie de bronze frappée à Néapolis de Samarie à l'effigie du César Marc-Aurèle[1]. Pl. XCIX.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 501, no. 79; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 250, nos. 5 et 6; G. F. Hill, *op. cit.*, p. 49, nos. 28 et 29.

Cette monnaie ne diffère de la précédente que par la légende du revers: ΦΛ ΝΕΑϹΠ[ΟΛ]ЄωϹ ϹVΡΠΑΛЄ[2]; dans le champ, ЄΤ ΠΖ (l'an 87) = 158-159 ap. J.-C.

260 Monnaie de bronze frappée à Néapolis de Samarie à l'effigie du César Marc-Aurèle[3]. Pl. C.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 501, no. 80; F. Lajard, *op. cit.*, p. 104, n. 6, pl. III B, 4; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 250-251, no. 7; F. Imhoof-Blumer, *Wiener num. Zeitschrift*, 33, 1901, p. 14, pl. I, 17; G. F. Hill, *Proceed. British Academy*. 1911-1912, p. 416, pl. to p. 429, no. 8; id., *BMC Gr. C. Palestine*, p. 50-51, nos. 30-39, pl. VI, 1; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 8 et 85, pl. IV, 8; L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 100, pl. VI, 14.

Cette pièce ne diffère des numéros 258 et 259 que par la date et l'inscription sur le revers: ΦΛ ΝЄΑϹΠΟΛЄωϹ ϹVΡΙΑϹΠΑΛЄϹΤΙΝΗϹ[4]; dans le champ, ЄΤ ΠΗ (l'an 88) = 159-160 ap. J.-C.

261 Monnaie de bronze frappée à Néapolis de Samarie à l'effigie du César Marc-Aurèle[5]. Pl. C.

G. F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. 51, nos. 40 et 41.

Au droit: Même type que sur les numéros 258 à 260; comme légende: ΑΥΡ[ΗΛΙΟϹ] ΚΑΙϹΑΡ ЄΥϹЄΒ – –[6].

Au revers: Même type que sur les numéros 258 à 260; inscription: ΦΛΝЄΑϹΠΟΛЄ ϹΥΡΙΑϹΠΑΛΑΙϹΤ ΙΝΗϹ; dans le champ, ЄΤ ΠΘ (l'an 89) = 160-161 ap. J.-C.

---

[1] Exemplaires au British Museum et au Cabinet des Médailles à Paris.

[2] D'après l'exemplaire no. 28 du Cat. du Brit. Museum.

[3] Exemplaires au British Museum et au Cabinet des Médailles à Paris.

[4] D'après l'exemplaire no. 31 du Cat. du Brit. Museum. Sur les pièces nos. 38 et 39, l'*epsilon* de ΠΑΛЄϹΤΙΝΗϹ est remplacée par un *alpha* et un *iota*.

[5] Exemplaires au British Museum.

[6] D'après la pièce no. 40 du Cat. du Brit. Museum.

262 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Lucius Verus à Néapolis de Samarie[1]. Pl. C.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, 1811, p. 503, no. 95; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 255, no. 1.

Au droit: Buste lauré de Lucius Verus, à droite; comme légende: ---HPOC CЄB.

Au revers: Jupiter Héliopolitain[2] coiffé du calathos, entre deux taureaux; il brandit le fouet de la main droite et tient les épis de la main gauche. Inscription: ΦΛ NЄACΠOΛЄ CYPIAC ΠAΛAICT; dans le champ: ЄT ΠΘ (l'an 89) = 160-161 de notre ère.

263 Monnaie de bronze frappée à l'effigie de Lucius Verus à Néapolis de Samarie[3]. Pl. C.

T. E. Mionnet, *op. cit.*, p. 503, no. 96; F. de Saulcy, *op. cit.*, p. 255, no. 2; G. F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, p. 56 et 57, nos. 73-76.

Au droit: Buste lauré de Lucius Verus, à droite; comme légende: AVTOK KAIAVPOVHPOC CЄB.

Au revers: Même type que sur le numéro précédent. Inscription: ΦΛNЄACΠOΛ Є CYPIACΠAΛAICTI[4]; dans le champ: ЄT Ϙ (l'an 90) = 161-162 ap. J.-C.

NĀBLOUS - NEAPOLIS (?)

264 Chaton de bague en cornaline aperçu à Nāblous par S. Ronzevalle vers les débuts du siècle, mais dont le sort reste inconnu. Longueur du grand axe: 1,2 cm.

S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 12, fig. 2.

Jupiter Héliopolitain, debout, de face, entre deux taureaux divergents, est coiffé du calathos et engainé. De la main droite il brandit le fouet dont la mèche flotte au-dessus de la tête et, de la main gauche, il tient le bouquet d'épis.

---

[1] Exemplaire au Cabinet des Médailles à Paris.

[2] C'est une Diane d'Éphèse d'après Mionnet et de Saulcy.

[3] Exemplaires au British Museum et au Cabinet des Médailles à Paris (no. d'inv. Z 2148).

[4] D'après le no. 73 du Cat. du British Museum.

TELL EL-ḤARRAOUY

265 Dalle rectangulaire de calcaire friable, brisée à droite, trouvée à Tell el-Ḥarraouy en Galilée[1]. Inscription rustique et mal conservée, gravée sur une sorte de cartouche à queues d'aronde. Hauteur des lettres: 2 à 4 cm.

W. G. Masterman, Deux inscriptions grecques de Kh. Harrawy en Galilée, dans *Pal. Expl. Quart.*, 1908, p. 157; F. Abel, Inscriptions de Transjordanie et de Haute Galilée, dans *Rev. bibl.*, 1908, p. 575-576, no. 5; cf. *ibid.*, p. 477, n. 1.

Θεῷ ῾Ηλι⟨ο⟩[π]-
ολίτῃ Μάρ[ων στ]-
ρατ[ι]ώτης υ[ἱός]
4 Μάρων[ος] πο[– – – ἀνέ]-
θηκεν

L. 1, la pierre porte un *alpha* au lieu d'un *omicron* d'après la copie et l'estampage des deux éditeurs. C'est d'ailleurs la lecture de F. Abel que j'adopte pour l'ensemble du texte. — L. 2, Masterman lit ΟΛΙΙΗΜ, un petit *delta*, puis ΡΙ; Macalister, *apud* Masterman, p. 157, n. 1, lit d'après l'estampage de Masterman, ΟΛΥΡΗΜΑΡΙ. — L. 3, la lecture de Macalister donne ΡΑΠΩΤΗCV, celle de Masterman ΡΑ.ΩΤΗCV. — L. 4, Macalister: ΜΑΡΩΝΥΠΟ; Masterman: ΩΙ.ΡΩΙVΙΠΟ.

«Au Dieu d'Héliopolis, Marôn, fils de Marôn ..., soldat, a fait cette dédicace».

Le dédicant et son père s'appellent tous deux Marôn, nom d'origine sémitique attesté à la fois dans le monde grec et en Orient[2]. Sur le même tell fut trouvée une inscription dédiée à Θεᾷ ᾿Αθηνᾷ τῇ κυρίᾳ[1]. Les circonstances de la découverte ne permettent pas de dire si les deux dédicaces appartiennent à un même sanctuaire, les rapports entre les deux divinités étant, en tout cas, étroits[2].

---

[1] Sur ce tell qui domine tout le bassin du lac Ḥouleh, cf. V. Guérin, *Descr. géogr., hist. et archéol. de la Palestine*, II, 1880, p. 363-368. Cet auteur identifie, à tort, ce site avec la Hazor biblique retrouvée, on le sait, à Tell el-Qadi, cf. W. F. Albright, *The Archaeology of Palestine*, 1956, p. 228; A. Parrot, *Le Musée du Louvre et la Bible*, 1957, p. 34, n. 8.

[2] Cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 73-74; *IGR*, III, nos. 538, 1375; IV, 547; W. Dittenberger, *Sylloge inscr. graec.*^{3}, no. 96, 12 et 42. Pour la Syrie, voir par exemple: *IGLS*, 186, 277, 458, 461, 616,2, 1808, 2378. Cf. 1942 (Μαρώνιος).

---

[1] Cf. W. G. Masterman, *op. cit.*, p. 155s.; F. Abel, *op. cit.*, p. 574-575.

[2] Le buste d'Athéna figure, en effet, sur le bronze de Ṭarṭous (no. 233), et cette déesse porteuse de Victoire est associée à Jupiter Héliopolitain sur l'intaille Mertens-Schaffhausen (no. 311).

CILICIA

Ayas - Aigeai No. 266
Kadirli - Flaviopolis(?) No. 267

AYAS - AIGEAI

266 Autel de calcaire blanc, mouluré, brisé en deux morceaux, trouvé dans une petite île face à la ville d'Aigeai[1]. Dimensions en cm., hauteur: 86; largeur et épaisseur au dé: 37.

R. Heberdey, Reisen in Kilikien, *Denkschriften der Kaiserl. Akad. der Wiss. zu Wien*, Phil.-Hist. Klasse, 44, 1896, VI, p. 15, no. 43; R. Cagnat et *alii*, *IGR*, III, no. 926; Ziegler, *Roscher's Lexikon*, VI, 1924-1937, s.v. *Zeus*, col. 681.

[Ἡ]λιοπολείτῃ
βωμόν
ἀφθίτῳ Διὶ
4 Ἄπτος ἀνέθηκεν
[εὐ]σεβῶν ἰσ τὸν θεόν

Les exigences du trimètre iambique expliquent la disposition étrange des mots dans les trois premières lignes.

> «Au Zeus immortel d'Héliopolis, Aptus a dédié cet autel en guise de piété envers le dieu».

C'est le seul texte qui accorde à Jupiter Héliopolitain l'épithète d' Ἄφθιτος ou, ce qui revient au même, d'*Aeternus*. Cette rareté n'est sans doute qu'un fait de hasard, car la conception de l'éternité du grand dieu de Baalbek se laisse déduire déjà iconographiquement: les deux grands luminaires qui symbolisent l'alternance permanente du jour et de la nuit, figurent presque constamment sur les images du dieu; les bustes des planètes qui ornent souvent sa gaine font de lui un seigneur du ciel et un maître des divinités des planètes.

---

[1] Cette ville de Cilicie était un port très important à l'époque romaine, cf. O. Hirschfeld, *PW*, I, 1894, s.v. *Aigai 6*, col. 945; A. H. M. Jones, *Cities of the Eastern Roman Provinces*, 1937, p. 203 s.; D. Magie, *Roman Rule in Asia Minor*, 1950, p. 274 s., et *passim*; L. Robert, *La déesse de Hiérapolis-Castabala*, 1964, p. 78 n. 8.

Or, sous l'influence des prêtres-astronomes chaldéens, la permanence des révolutions sidérales avait conduit le clergé de tel ou tel Baal syrien à concevoir son dieu comme «éternel», «maître de l'éternité», «celui dont le nom est béni pour l'éternité»[1]. La pénétration de cette notion de l'éternité divine dans les dogmes syriens et sa diffusion dans le paganisme occidental fut telle que Fr. Cumont pouvait affirmer que «presque toujours, quand on trouve dans les provinces latines une dédicace à un *deus aeternus*, il s'agit d'un dieu sidéral syrien»[2]. À toutes ces considérations théologiques, s'ajoute pour Jupiter Héliopolitain le titre de «roi des dieux» et, par conséquent, de maître de l'univers que lui donne une dédicace de Beyrouth[3]; et comme l'univers est, d'après l'enseignement des Chaldéens, immortel, le maître de l'univers l'est également[4].

---

[1] Le titre d'*Aeternus* est fréquemment attribué à Jupiter Dolichenus, cf. P. Merlat, *Répertoire*, *indices*, p. 399 et *Essai*, p. 115-120. À Palmyre, diverses formules signalent l'éternité du dieu anonyme, cf. V. Chabot, *CISem*. 2, 3992; id., *Choix d'inscriptions de Palmyre*, 1922, p. 76.

[2] Cf. F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 120 et p. 268, n. 108. La conception de l'éternité des dieux est loin cependant d'être propre aux seules religions syriennes. On la trouve très anciennement dans les cultes égyptiens, cf. Cumont, *ibid.*, p. 118. Au sujet d'Aion, dieu alexandrin du temps, cf. O. Weinreich, *Archiv für Religionswissenschaft*, 19, 1918, p. 174, 191 s. D. Lévi, *Aion*, dans *Hesperia*, 13, 1944, p. 269-314 et, à sa suite. M. Leglay, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 60, 1948, p. 134 s., font une différence entre Kronos qui évoque l'idée du temps infini et Aion qui représente une Éternité discontinue marquée par des renouvellements périodiques. La notion d'Éternité est inhérente à la religion mithriaque non seulement à cause de la présence du Temps divinisé à la tête de la hiérarchie, mais aussi parce que le Soleil et la Lune, comme symboles de l'Éternité, figurent presque constamment dans l'iconographie mithriaque, cf. F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, I, p. 121 et n. 6 et p. 125. Sur le Kronos-Aion mithriaque, cf. R. Pettazzoni, La figura mostruosa del Tempo nella religione mitriaca, *Ant. class.*, 18, 1949, p. 265 s.; cet auteur considère qu'Aion dérive iconographiquement du dieu Bès égyptien; voir également M. P. Nilsson, *Gesch. Griech. Relig.*, II, 1961, p. 498 s. Sur la notion de l'Éternité dans la religion romaine, cf. C. Koch, *Religio. Studien zu Kult und Glauben der Römer*, 1960, p. 142 s.; p. 152 n. 10 et p. 164 s. Sur l'ensemble de cette question d'éternité divine, voir Aust, *PW*, I, 1894, s.v. *Aeternus*, col. 694 s. et F. Cumont, *op. cit.*, col. 696 s.

[3] Cf. no. 197. La notion d'universalité du dieu implique d'ailleurs dans les religions syriennes son éternité, cf. F. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 120-121 et 269, n. 109.

[4] Cf. Diodore de Sicile, II, 30: Χαλδαῖοι τὴν τοῦ κόσμου φύσιν ἀΐδιον φασὶν εἶναι....

KADIRLI - FLAVIOPOLIS (?)

267 Fragment d'autel inscrit, en marbre blanc, trouvé à 2,5 km environ au Sud-Ouest de Kadirli qu'on identifie généralement sans preuve avec l'antique Flaviopolis[1]. L'inscription semble complète à gauche.

H. Th. Bossert et U. Bahadir Alkim, *Karatepe, Kadirli and its Environments*, Second Prelim. Report., 1947, p. 22, et fig. 179; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1949, p. 147, no. 190.

Διὶ Ἡλ[ιοπολείτῃ]
ὑπάτῳ̣ ----
ΦΗΛΙ̣ -----
4 καὶ ΔΗ ----

L. 1, Bossert et Bahadir Alkim ont restitué Ἡλ[ιοπολείτῃ], mais J. et L. Robert ont pensé aussi lire Διὶ Ἡλ[ίῳ]. Sans exclure cette possibilité, j'incline, pour ma part, à voir dans cette inscription fragmentaire, une dédicace à Zeus d'Héliopolis dont le culte est attesté en Cilicie (voir le numéro précédent). — Dans ce cas, le dieu de Baalbek reçoit le titre d'ὕπατος qui le désigne comme dieu suprême[2]. — L. 3 et 4, on a restitué Φῆλι[ξ ἱερεύς] | καὶ δη[μιουργός], en se référant à une dédicace trouvée près d'Hiérapolis-Castabala qui mentionne un M. Αὐρήλιος Φῆλιξ Μοντανός ὁ ἱερεὺς τοῦ κυρίου καὶ δημιουργός[3]. Une telle restitution qui abrège en somme le texte d'Hiérapolis-Castabala n'est que possible. Le terme δημιουργός est fréquemment utilisé en Cilicie[4].

---

[1] Voir en dernier lieu, L. Robert, *La déesse de Hiérapolis-Castabala*, 1964, p. 25: Kadirli est située «sur le site d'une ville antique qui était sans doute ou peut-être Flaviopolis (Flavias)». Dans son ouvrage *Roman Colonies in Southern Asia Minor*, 1967, B. Levick ne fait guère mention de Flavias ou de Flaviopolis.

[2] Cette épithète ὕπατος s'accorde avec celle de *rex deorum* que porte Jupiter Héliopolitain dans une dédicace de Beyrouth, cf. no. 197 et p. 224; voir également *supra*, p. 316.

[3] Cf. *IGR*, III, no. 911.

[4] Cf. *IGR*, III, nos. 844, 851, 883, 901, 906, 909, 910. Ajouter H. Th. Bossert et U. Bahadir Alkim, *op. cit.*, p. 21 et pl. 8, fig. 39, pl. 9, fig. 45 et pl. 34, fig. 178 a et b.

ACHAIA

ATHÈNES

268 Petit autel inscrit en marbre du Pentélique, trouvé dans la région de l'agora. Dimensions en cm, hauteur: 31; largeur: 17; épaisseur: 10.

Musée National d'Athènes. No. d'inv. EM 10403.

Deltion archeologikon, 1888, p. 190, no. 3; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1889, p. 37, no. 93; Th. Mommsen, *CIL*, III, no. 7280; H. Dessau, *ILS*, no. 4284; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 20; L. Jalabert, *MFO*, 1, 1906, p. 175; Cl. H. Moore, *Trans. Amer. Phil. Assoc.* 38, 1907, p. 118; H. Winnefeld, *Baalbek* II, p. 121.

[I(ovi) O(ptimo)] M(aximo) et Ve-
neri et
Mercurio
4 Heliupoli-
[t]an[is] Q(uintus) Te-
dius Ma[x]i-
mus v(otum) l(ibens) a(nimo) [s(olvit)]

L. 7, P. Perdrizet restitue *v(ovit) l(ubenter) a(nimo)*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand, à Vénus et à Mercure Héliopolitains, Quintus Tedius Maximus a accompli son vœu de tout cœur».

Quintus Tedius est à Baalbek l'auteur d'une dédicace à Jupiter Héliopolitain, faite pour le salut d'Antonin le Pieux[1].

---

[1] Cf. no. 13.

DACIA

Grădiste - Sarmizegetusa	No. 269
Veczel - Micia	Nos. 270-271

GRĂDISTE (VÁRHELY) - SARMIZEGETUSA[1]

269 Plaque de marbre rectangulaire trouvée en 1925 à Sarmizegetusa. Hauteur: 60 cm; largeur: 40 cm. Inscription dans un champ bordé d'une moulure formant cadre. Hauteur du champ inscrit: 30 cm. La gravure est rudimentaire et l'inscription mutilée.

O. Floca, Inscripti inedite diu Dacia, dans *Universitatea Regele Ferdinand I diu Cluj – Anuarul de Anii 1928-1932*, p. 102-103 et fig. 1 (*Ann. ép.*, 1933, no. 18).

I(ovi) O(ptimo) [M(aximo)]
Heliopolita[no]
C(aius) Domitius Valen[s]
4 (Centurio?) leg(ionis) XI[II G(eminae)] de suo

L. 4, au début, lacune d'une ou de deux lettres; l'éditeur y place le signe de *centurio*, mais on peut également restituer *m*(*i*)*l*(*es*); le numérique de la légion n'est pas entièrement conservé, et son nom a disparu, mais on peut restituer avec certitude la légion *XI*[*II G*(*eminae*)] car cette légion était installée à Apulum en Dacie et elle a laissé de nombreuses traces à Sarmizegetusa qui était la capitale de la Dacie et le siège du gouverneur[2].

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Gaius Domitius Valens, centurion(?) de la légion XIII Gemina, à ses frais».

---

[1] Várhely est le nom hongrois, Grădiste le nom roumain et Sarmizegetusa, qui est le nom antique, a repris son droit dans les années 20, cf. C. Daicoviciu, *Dacia*, I, 1924, p. 224.

[2] Sur cette légion, cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *legio*, col. 1716 s. Pour une monographie récente sur Sarmizegetusa, cf. C. et H. Daicoviciu, *Sarmizegetusa*, 1963.

VECZEL (MÁROS-NÉMETI) - MICIA [1]

270 Autel d'andésite. Sur les bords latéraux du tablier, deux coussinets arrondis et au centre, un disque. Dimensions en cm, hauteur: 92; largeur au dé: 46; largeur à la base: 51; épaisseur: 37. Inscription sur le dé. Hauteur des lettres: 4,5 à 5 cm. Pl. CI.

Musée de Deva, no. d'inv. 3517.

Fodor, *Gyüteménye némelly Máros-Néméti...*, I, 1844, pl. 11; G. Henzen, *Bulletino dell'Ist. di Corresp. archeol.*, 9, 1848, p. 130-131; Neigebaur, *Dacien aus den Überresten des klassischen Altertums*, 1851, p. 53, no. 2; G. Henzen, dans *Orelli-Henzen*, III, 1856, p. 132, no. 5633; J.G. Seidl, *Archiv f. Kunde österr. Geschichtsquellen*, 15, 1856, p. 322; M.J. Ackner et Fr. Mueller, *Die röm. Inschr. in Dacien*, 1865, p. 52, no. 223; Th. Mommsen, *CIL*, III, 1353; R. Münsterberg et J. Oehler, *Jahreshefte*, Beiblatt, 5, 1902, p. 127; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 58 et 60; O. Floca, I culti orientali nella Dacia, dans *Ephemeris Dacoromana*, 6, 1935, p. 210.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Ḫeliopolitan(o)
Q(uintus) Licinius Ma-
4 crinus, (centurio)
leg(ionis) IIII F(laviae) F(elicis)
v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)

L. 2, ligature *HE*; Fodor et Neigebaur ont lu un *R* au lieu du *P*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Quintus Licinius Macrinus, centurion de la légion IV Flavia Felix, a acquitté son vœu de bon gré».

Le dédicant était centurion de la légion *IV Flavia Felix*. Cette légion fondée par Vespasien, était stationnée en Mésie Supérieure[2]. On la trouve citée dans deux inscriptions de Syrie[3], ce qui laisse supposer qu'elle a dû peut-être participer à quelque guerre parthique.

Pour dater notre texte, il serait hasardeux de se baser sur l'observation de Ritterling qui pense que l'abréviation *FF* resta en usage jusqu'à Hadrien et qu'ensuite on trouve soit *Fl(avia)*, soit simplement *F(lavia)*[1].

---

[1] Máros-Németi est le nom hongrois, Veczel (= Veţel) le nom roumain.

[2] Sur cette légion, cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *legio*, col. 1544 s.

[3] Cf. *IGLS*, nos. 150 et 1173.

271 Autel de grès, provenant comme le précédent de Veczel, l'antique Micia, mais que certains éditeurs, dont le *Corpus*, placent à Kémend, car c'est là, dans le jardin de la famille Varadi, qu'il était conservé. Hauteur: 63 cm; largeur: 29 cm.

Fodor, *op. cit.*, pl. 48; Neigebaur, *op. cit.*, p. 57, no. 35; J.G. Seidl, *op. cit.*, p. 322; M.J. Ackner et Fr. Mueller, *op. cit.*, p. 52, no. 224; Th. Mommsen, *CIL*, III, 1354; C. Torma, *Archäol. ep. Mitth. aus Österreich*, 4, 1880, p. 134, no. 22; O. Floca, *op. cit.*, p. 210.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Hel[io]-
politan[o]
L(ucius) Licinius
4 Messali͜n[us]
(centurio) ¢ leg(ionis) ¢ XIII G(eminae)

L. 1, Fodor et Seidl copiaient *HEL I*; Ackner-Mueller: *HELO*; Mommsen *HEL*, un fragment d'une haste verticale, puis un *O*; révisant la lecture du *Corpus* d'après le titre de son article, Torma ne voit pas la lettre *O*. — L. 2, Fodor, Seidl et Neigebaur lisaient *POMTA N*. — L. 3, Fodor et Neigebaur copiaient *MICINIVS*; Seidl: *MINCIVS*; Ackner-Mueller: *LICNIVS*; Mommsen: *Licinius*; Torma: *LLICINIVS*; Floca écrit, à tort, *Licinus* dans cette inscription comme dans la précédente. — L. 4, Fodor et Seidl: *MESSALL*; Neugebaur: *MESSAL*; Ackner-Mueller et Mommsen: *MESSALNS*; Torma: *MESSALIN* avec ligature *IN*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, L(ucius) Licinius Messalinus, Centurion de la légion XIII Gemina».

---

[1] Cf. E. Ritterling, *l.l.*, col. 1548. Une inscription datant de l'époque de la Tétrarchie utilise, en effet, l'abréviation *FF*, cf. *CIL*, III, 1646 = H. Dessau, *ILS*, no. 2292.

PANNONIA INFERIOR

ÓBUDA (ALT-OFEN) - AQUINCUM

272 Base de statue moulurée. Couronnement à feuilles d'angle en forme de palmettes. Inscription sur le dé. Pl. CI.

Musée des Thermes de la légion II Adjutrix à Budapest III.

St. Schönwisner, *De ruderibus laconici Romani liber*, Buda, 1778, p. 160, no. 3; D. Sestini, *Viaggio per la Valachia, Transilvania et Ungheria*, 1815, p. 250-251, no. VII; *Orelli-Henzen*, I, 1827, p. 267, no. 1234; J. Seidl, Über den Dolichenus Cult, dans *Sitz. Ber. Akad. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, p. 52-53, no. 22; id., *Archiv für Kunde Österr. Geschichtsquellen*, 15, 1856, p. 322; F. Hettner, *De Iove Dolicheno*, 1877, p. 35, no. 16; Th. Mommsen, *CIL*, III, no. 3462 = 13366; H. Dessau, *ILS*, no. 4297; A.H. Kan, *De Iovis Dolicheni Cultu*, 1901, no. 31; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, p. 43 et n. 3; Gy. Veidinger, *Denkmäler der orientalischen Religionen in Pannonien* (en hongrois), 1930, no. 169; V. Kuzsinsky, *Aquincum, Ausgrabungen und Funde*, 1934, p. 74, no. 29; A. Brelich, Das religiöse Leben in Aquincum (en hongrois) dans *Dissert. Pann.*, série 2, no. 10, 1938, p. 129; H. Demircioglu, *Der Gott auf dem Stier*, 1939, p. 90, no. 40; A.H. Kan, *Juppiter Dolichenus*, 1943, no. 64; P. Merlat, *Répertoire*, 1951, p. 73-74, no. 71; Z. Kadar, *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Ungarn*, 1962, p. 15 et pl. II, 2.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Dulceno
Heliopolitan(o)
4 sacru(m) fecit ❦ T(itus)
Aureli(us) Secu(ndus)
vete(ranus) leg(ionis) II Ad(iutricis) P(iae) [F(idelis)]
pro se et suis posu(it)
8 v(otum) s(olvens) l(ibens) m(erito)

La coupe des lignes est fausse chez Sestini, Schönwisner, Seidl et Orelli. L. 4 à 8, Schönwisner lisait *FEC IN AVRELI SECU VETE LEG II AD P PPO SE ET SVIS POSV V S L M* et restituait: *fec(it) in Aureli(i) secu(ritatem) vete(rana) leg(io) secunda Ad(jutrix) P(ia) PPO se et suis posu(it) v(oto) s(uscepto) l(ibens) m(erito).* Cette interprétation est qualifiée de «*tota ridicula*» par Orelli. L. 4, à la fin, Sestini, Orelli et Seidl lisent *IN*; Sestini restituait *in*(*aurari*) et Seidl *in*(*stitui*); Merlat omet le *T* de *T*(*itus*). — L. 5, au début, Sestini, Orelli et Seidl lisent *VET*; Mommsen (3462) suivi par Veidinger et Merlat lisent *VETR* alors que la pierre porte nettement *VETE*. — L. 7, à la fin, Sestini, Orelli et Seidl lisaient *PO SV* et restituaient *po*(*sterisque*) *su*(*orum*).

> «Objet consacré à Jupiter Très-Bon Très-Grand Dolichenus Heliopolitanus, Titus Aurelius Secundus, vétéran de la légion *II Adjutrix Pia Fidelis*, a fait cette dédicace pour lui-même et les siens, acquittant son vœu de bon gré».

Le dédicant porte un gentilice qui est habituel à ceux qui ont reçu le droit de cité romaine en vertu de la *Constitutio Antoniniana*. La légion *II Adjutrix Pia Fidelis*, dont il était un vétéran, tenait garnison à Aquincum depuis 103-106 environ[1].

Dolichenus et Heliopolitanus seraient[2] ici, comme dans deux inscriptions de Magnae[3] et d'Aquilée[4] assimilés l'un à l'autre[5], alors qu'on les trouve associés dans deux autres dédicaces de Carnuntum[6] et de Neviodunum[7]. Attribuer cette assimilation à une nature solaire commune aux deux divinités serait un non-sens, car Dolichenus ne paraît pas avoir un caractère solaire[1]. Cette assimilation s'expliquerait, à mon avis, d'une part par la tendance générale au monothéisme ou, si l'on préfère, à l'hénothéisme observée particulièrement au 3e siècle de notre ère, d'autre part et surtout par le fait que les deux Baals de Doliché et d'Héliopolis ont de nombreux traits communs: ce sont, par exemple, deux dieux de l'orage[2] et deux dieux cosmiques[3]. On ne doit cependant pas écarter la possibilité d'une simple association entre ces deux divinités, en dépit de l'absence, très fréquemment attestée d'ailleurs dans de tels cas, de la conjonction *et*[4].

---

[1] Cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *legio*, col. 1443 s. Cette légion fut envoyée en Orient lors de la guerre parthique de 163-166, retourna en Occident lutter contre la coalition des Marcomans, des Quades et des Sarmates; on la trouve de nouveau en Orient en 193-195 prendre part au siège de Byzance.

[2] Le doute qu'exprime l'emploi du conditionnel est explicité dans la suite du commentaire.

[3] No. 283.

[4] No. 303.

[5] Je tiens pour étrangère au culte héliopolitain une inscription de Mitrowitz-SIRMIVM (*CIL*, III, 3233) dont les sigles *I O M D I* de la première ligne ont été lus *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(olicheno) H(eliopolitano)* par F. Hettner *(De Iove Dolicheno*, 1877, p. 34, n. 1), lecture qu'accepte R. Dussaud, *PW*, 7, 1912, s.v. *Heliopolitanus*, col. 57. Par contre, P. Merlat (*Répertoire*, p. 348-349, no. 350) considère l'attribution de cette dédicace au seul Dolichenus comme possible et lit ainsi la première ligne: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) Do*[*l(icheno)*]. Mlle Miroslava Mirković, professeur à l'Université de Belgrade, qui s'occupe des inscriptions de Mitrowitz pense que l'inscription est tout simplement dédiée à *I.O.M. depulsori*. Cette opinion m'a été communiquée oralement par M. Popović de l'Institut archéologique de Belgrade.

[6] No. 276.

[7] No. 278.

---

[1] Cf. P. Merlat, *Essai*, 1960, p. 122s.

[2] Sur Dolichenus comme dieu de l'orage, voir P. Merlat, *op. cit.*, p. 56s.; 77s.; 92s.

[3] Sur le caractère cosmique de Jupiter Dolichénien, voir P. Merlat, *op. cit.*, p. 107s.; 115s. et 120s. Pour Jupiter Héliopolitain, il suffit de rappeler cette brève invocation au dieu, en usage dans les sacrifices, au dire de Macrobe, *Sat.*, I, 23, 21: Ἥλιε παντοκράτορ, κόσμου πνεῦμα, κόσμου δύναμις κόσμου φῶς. Voir aussi *supra*, p. 51-52; 225 et 315-317.

[4] Je donne ici, d'après H. Dessau, *ILS*, une liste non exhaustive de dédicaces où plusieurs divinités, sans lien apparent entre elles, se trouvent associées sans la conjonction *et*; ce sont les nos: 3090 à 3095, 3737, 3877, 3878, 3891, 3950, 4323, 4346, 4347, 4379, 4398, 4831c, 4832 et 4833.

PANNONIA SUPERIOR

Deutsch-Altenburg-Petronell = Carnuntum	Nos. 273-277
Drnovo - Neviodunum	No. 278
Sisak - Siscia	No. 279

DEUTSCH-ALTENBURG = CARNUNTUM

273 Colonnette de marbre inscrite. Dimensions en cm, hauteur: 51; diam.: 12; diamètre de la base et largeur de la plinthe: 18. Trouvée en 1885 dans les ruines d'un édifice situé à l'Est du forum de Carnuntum. Pl. CI.

Musée de Deutsch-Altenburg.

A. von Domaszewski, *Archäol.-ep. Mitth. aus Österreich*, 10, 1886, p. 25; E. Bormann, *ibid.*, 12, 1888, p. 171; O. Hirschfeld, *CIL*, III, 11139; H. Dessau, *ILS*, no. 4285; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 21 n. 1; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 62; Gy. Veidinger, *Denkmäler der orientalischen Religionen in Pannonien* (en hongrois), 1930, no. 203; M. Pavan, La provincia romana della Pannonia Superior, dans *Atti Accad. Lincei-Memorie*, 1955, p. 526; Z. Kadar, *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte in Ungarn*, 1962, p. 69 et 80.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Veneri
Victr͜ici
4 M(arcus) Titius
H͜el͜iodorus
aug(ustalis) *ou* aug(ur) col(oniae)
Kar(nunti) v(otum) s(olvit)
8 sacerdotib(us) Vibio
Crescente e͜t Heren(nio)
Nigriniano

L. 1, on voit la pointe inférieure du *I*. — L. 3, ligature *RI*. - L. 5, ligatures *HE* et *LI*. - L. 9, ligature *ET*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus Victrix, Marcus Titius Heliodorus, *Augustalis* ou *Augur* de la colonie de Carnuntum a acquitté son vœu sous la prêtrise de Vibius Crescens et d'Herennius Nigrinianus».

Dans cette dédicace, Jupiter Héliopolitain est associé à Vénus Victrix dans laquelle on a reconnu «gewiss»[1] et «natürlich»[2] la déesse parèdre d'Héliopolis. Je ne puis être si affirmatif, car dans une colonie frontalière comme Carnuntum, on peut bien invoquer la Vénus romaine porteuse de Victoire[3], et le fait que le dédicant occupe des responsabilités dans les cultes officiels de la cité renforce cette possibilité.

Marcus Titius dont le surnom Heliodorus trahit l'origine gréco-orientale, était un ancien esclave devenu soit *Augur*, et à ce titre, interprète officiel de la volonté des dieux, soit *Augustalis*, dignité liée au culte impérial[4]. De l'une ou l'autre de ces charges, on peut conclure à l'existence de bons rapports entre le culte héliopolitain et les cultes officiels de la cité.

Carnuntum est qualifiée de colonie, ce qui permet de dater notre texte postérieurement à 193 de notre ère, car c'est à cette date que la ville reçut le titre de *Colonia Septimia Carnuntum*[5]. La mention *sacerdotibus* était très probablement un moyen de datation interne dans le sanctuaire.

---

[1] Cf. Z. Kadar, *l.l.*, p. 80.

[2] Cf. E. Swoboda, *Carnuntum. Seine Geschichte und seine Denkmäler*, 4ᵉ éd., 1964, p. 196.

[3] Sur la figuration de Vénus comme porteuse d'une Victoire, cf. C. Koch, *Religio. Studien zu Kult und Glauben der Römer*, 1960, p. 86s. C'est cette déesse qui était la protectrice de Pompée, que César évoqua à la veille de la bataille de Pharsale, cf. V. Basanoff, *Evocatio. Étude d'un rituel militaire romain*, 1947, p. 190-193. — Une inscription incomplète découverte en 1888 à Carnuntum (*CIL*, III, 11140) et longtemps considérée, à la suite de la restitution de M. Bormann (*Arch.-ep. Mitth. aus Österreich*, 12, 1888, p. 170s., no. 8) comme portant la dédicace: [*Iovi Optimo Maximo Heliopolitano et Vene*]*ri victrici sacr*(*um*), s'est avérée après la découverte, en 1934, d'un autre fragment qui la complète comme étant dédiée à une seule divinité: *Deae Veneri Victrici sacr*(*um*), cf. E. Gamber, *Fundberichte aus Österreich*, II, 1935-1938, p. 13.

[4] Sur les *Augustales*, voir A. D. Nock, *Cambridge Ancient History*, X, p. 481-488. Ajouter pour la Pannonie, G. Alföldi, Augustalen und Sevirkörperschaften in Pannonien, dans *Acta Ant. Acad. Scient. Hung.*, 6, 1958, p. 433-458, notre inscription est citée p. 445. J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, 1964, p. 171-172, se demande s'il ne faut pas voir dans les Augustaux et les sévirs, qui n'étaient ni «des agents ni encore moins des prêtres de ce qu'on appelle le culte impérial», des affranchis engagés au service de l'empereur par quelque serment à caractère religieux.

[5] Cf. A. von Domaszewski, *op. cit.*, p. 17; E. Swoboda, *op. cit.*, p. 120.

274 Petite colonne inscrite en calcaire, découverte en 1872, dans les ruines des thermes de Carnuntum. Dimensions en cm, hauteur: 67; diamètre maximum: 30. Hauteur des lettres: 4,8 à 5,3 cm. Pl. CII.

Kunsthistorisches Museum à Vienne, no. d'inv. III, 28.

E. von Sacken, *Mitth. der K.K. Centralcomm. zur Erforschung der Baudenkmäler*, 18, 1873, p. 26-28; Th. Mommsen, *Eph. ep.*, II, p. 428, no. 900; O. Hirschfeld, *CIL*, III, 11137; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 60; Gy. Veidinger, *op. cit.*, no. 200; A. Betz, Die röm. Militärinschriften in Österreich, dans *Jahreshefte*, 29, 1935, *Beiblatt*, p. 301, no. 131; E. Vorbeck, *Militärinschriften aus Carnuntum*, 1954, p. 25, no. 35; R. Noll, *Griechische und Lateinische Inschriften der Wiener Antikensammlung*, 1962, no. 336.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
Corn(elius)
Vitalis
4 tr(i)b(unus) mil(itum)
leg(ionis) XIIII G(eminae)
i(ussu) d(ei) f(ecit)

L. 2, M. Pavan[1] semble compléter *corn(icularius)*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Cornelius Vitalis, tribun des soldats de la légion XIV Gemina, a fait (cette dédicace) sur l'ordre du dieu».

Le dédicant qui appartient à l'ordre équestre, a exercé son commandement dans la légion *XIV Gemina* dont le quartier était précisément Carnuntum à partir de 114 ap. J.-C.[2].

275 Autel de grès, mouluré sur trois faces, trouvé en 1885 «auf der Burg» à Deutsch-Altenburg. Dimensions en cm, hauteur: 67; largeur au dé: 29; largeur à la base: 36. Sur le dé, inscription non gravée mais peinte en rouge. Hauteur des lettres, ligne 1: 4,5 cm; autres lignes: 2,8 à 3 cm. Pl. CIII.

Musée de Deutsch-Altenburg.

A. von Domaszewski, *Archäol-ep. Mitth. aus Österreich*, II, 1887, p. 8, no. 4; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1888, p. 3, no. 5; O. Hirschfeld, *CIL*, III, 11138;

---

[1] Cf. *Atti Accad. Lincei-Memorie*, 1955, p. 525.

[2] Sur cette unité, voir E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *Legio*, col. 1727 s.

H. Dessau, *ILS*, no. 4286; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 60; Gy. Veidinger, *op. cit.*, no. 201; E. Vorbeck, *op. cit.*, p. 26, no. 39.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Heliopoli-
tano
4 L(ucius) Pompeius
Caeneus
princeps
leg(ionis) XIIII G(eminae) M(artiae) V(ictricis)
8 ex viso v(otum) s(olvit)
l(ibens) m(erito)

L. 7, à la fin, ligature *MV*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Lucius Pompeius Caeneus, *princeps* de la légion XIV Gemina Martia Victrix, à la suite d'une vision, a acquitté son vœu de bon gré».

Lucius Pompeius était peut-être d'origine gréco-orientale, comme l'indique le surnom *Caeneus* qu'il porte. Par son offrande, il donne suite à un ordre divin transmis lors d'une apparition ou d'un rêve[1].

PETRONELL - CARNUNTUM

276 Autel de grès, mouluré, trouvé en 1891 dans le temple de Jupiter Dolichenus à Petronell[2]. Couronnement à feuilles d'angle. Dimensions en cm, hauteur totale: 88; hauteur du dé: 44; largeur au dé: 34; largeur à la base: 45. Inscription sur la face antérieure et reliefs sur les deux parois latérales. Hauteur des lettres, ligne 1: 5 cm; autres lignes: 4 à 4,5 cm. Pl. CIII.

Musée de Deutsch-Altenburg.

W. Kubitschek-S. Frankfurter, *Führer durch Carnuntum*, 1891, p. 85; J. Dell, *Archäol.-ep. Mitth. aus Österreich*, 16, 1893, p. 180-181 et fig. 18; E. Bormann, *ibid.*, p. 210-213; O. Hirschfeld, *CIL*, III, 11131; Th. Mommsen, *CIL*, III, 13447; H. Dessau, *ILS*, no. 4310; A.H. Kan, *De Jovis Dolicheni cultu*, 1901, no. 42; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 62 et 70; Gy. Veidinger, *op. cit.*, no. 187; H. Demircioglu, *Der Gott auf dem Stier*, 1939, p. 90, no. 51; A.H. Kan, *Juppiter Dolichenus*, 1943, p. 73, no. 90; P. Merlat, *Répertoire*, p. 105-106, no. 113.

---

[1] Sur la notion d'ordre qu'implique la formule *ex visu*, cf. A.D. Nock, *JHS*, 45, 1925, p. 95 s. À comparer la formule κατὰ χρηματισμόν d'une inscription de Baalbek (no. 18) et l'expression *divino monitu* d'une dédicace de Deir el-Qal'a (no. 215).

[2] Sur ce temple, cf. en dernier lieu, P. Merlat, *Essai*, 1960, p. 135-139.

Inscription :

I(ovi) O(ptimo) [M(aximo)]
Dol(icheno) et ⟨H⟩el(iopolitano)
pro sa͜⟨l⟩(ute) Aug(usti)
4 G(aius) Iul(ius) Dion͜i-
cus et M(arcus) Foḷ-
nius Primu(s)
cur(atores) et Q(uintus) Ga-
8 vius Zosim͜us
scrib(a) deḍ(icaverunt) ex vot(o)
[I(mperatore)]? Comm[od]ọ A͜ụṛẹḷịọ co(nsule)
[s]ạc(erdotibus) [B]aṣṣo et Crispo

L. 2, la pierre porte *REL*, complété *rel*(*igioni*) par Bormann, suivi de Dessau et de Kan. Th. Mommsen, par contre, lit *rel*(*iquis*)[1]. J'adopte la lecture *Hel*(*iopolitano*) proposée par Kubitschek et admise par Hirschfeld, Veidinger et Merlat. L'erreur de gravure que suppose cette lecture, n'est pas unique, car on trouve, à la ligne suivante, *SAE* avec une ligature *AE* au lieu de *SAL*. – L. 4, à la fin, un petit *I* surmonte la haste verticale du *N*. – L. 5, à la fin, on voit la partie inférieure du *L*. – L. 6, à la fin, la pierre ne semble pas avoir porté un *S*; Hirschfeld voyait, à tort, une ligature *VL* et restituait *Primulus*. – L. 7, à la fin, Kubitschek, suivi par Hirschfeld et Veidinger, lit *CAL* avec ligature de *AL*, or la pierre porte *GA* et il n'y a aucune trace d'une troisième lettre. – L. 8, à la fin, ligature *MV*; le *S* est gravé en petit. – L. 9, la lecture *DE* ne fait aucun doute, puis on voit la courbe d'un *D*; Bormann, suivi par Dessau et Kan, lit à tort, *DD* et restitue *d*(*onum*) *d*(*ederunt*). – L. 10, au début, l'existence de *I* ou de *IMP* liés, comme le pense Bormann, est douteuse; après *Commodo* qui ne fait pas difficulté, un examen attentif et prolongé de la pierre en 1966[1] m'a permis de constater la présence certaine du jambage oblique gauche et du haut du jambage oblique droit de *A*, puis les lettres *RELI*, plus ou moins émoussées, et enfin un *O*. Par conséquent, je lis sans aucun doute possible *Aurelio*, avec ligature de *AVR*. Cette ligature aurait pu être évidente si le jambage oblique droit du *A* était entièrement conservé. Bormann (*l.l.*, p. 212) lisait également *ARELIO* et restituait *Aurelio*; par contre, la lecture de Kubitschek : *Comm*[*odo et Victo*]*rino* et celle de Hirschfeld : *Comm*[*odo et Burr*]*o* sont inadéquates. À la fin de la ligne, on voit un petit *O* gravé à l'intérieur d'un *C*. – L. 11, au début, un creux qui a peut-être fait disparaître le *S* de *Consule*, ou celui de *sub*, mais cette préposition n'est pas nécessaire; ensuite on voit le haut d'un *S*, la partie triangulaire d'un *A*, un *C*, lacune d'une lettre puis *ASSO*, les deux *S* étant un peu évanides.

---

[1] P. Merlat, *l.l.*, p. 105, n. 4, attribue à tort la lecture *rel*(*igioni*) à Domaszewski, et *rel*(*iquis*) à Kan.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand de Doliché et d'Héliopolis, pour le salut de l'empereur, Gaius Julius Dionicus et Marcus Folnius Primus, administrateurs, et Quintus Gavius Zosimus, secrétaire, ont dédié (cet autel) en accomplissement d'un vœu, sous le consulat de l'empereur Aurelius Commode, et la prêtrise de Bassus et de Crispus».

Au moment de sa découverte, cet autel gisait à l'entrée d'une salle carrée où furent trouvés dix autres monuments dédiés au seul Baal de Doliché[2], ce qui permet d'attribuer, avec certitude, la cella à ce dieu. Les dédicants, comme les deux prêtres, sont donc attachés au sanctuaire dolichénien, et le fait qu'ils associent Jupiter Héliopolitain dans leurs hommages à leur dieu, prouve les excellents rapports qui existaient entre les deux divinités[2]. Le titre de *curator*, équivalent au grec ἐπιμελητής, que portent Gaius Julius et Marcus Folnius, les désignent comme des administrateurs chargés de l'organisation matérielle et en particulier des finances du sanctuaire[1]. Quant au *scriba* Zosimus, dont le nom trahit son origine orientale, il devait sans doute enregistrer les offrandes et s'occuper en général des archives du temple. Bassus, l'un des deux prêtres mentionnés à titre d'indication chronologique interne à la communauté, était d'origine orientale[2].

---

[1] Je tiens ici à exprimer toute ma gratitude à M. E. Vorbeck qui m'avait facilité l'étude et la photographie des monuments héliopolitains conservés dans son musée.

[2] Cf. P. Merlat, *Répertoire*, nos. 110-112 et 114-120. Pour le plan de cette salle avec la disposition des objets, cf. J. Dell, *op. cit.*, p. 180, fig. 14; P. Merlat, *Essai*, p. 137, fig. 18.

[3] Elles sont honorées ensemble dans trois autres dédicaces (nos. 272, 278 et 303) et peut-être dans une quatrième (no. 283).

Cette dédicace est datée par un consulat de Commode dont le texte ne donne cependant pas le chiffre. Il ne peut, en tout cas, s'agir des deux premiers consulats, durant lesquels Commode partageait l'empire avec son père. Par conséquent, la date de l'offrande se situe soit en 183 ou 186, soit en 190 ou 192, années des quatre autres consulats de Commode comme unique empereur[3].

Bas-reliefs:

Sur le tablier est ménagé un creux de 26 cm de diamètre, destiné au sacrifice. Sur la paroi droite de l'autel on voit une patère et, sur la paroi gauche, une cruche.

DEUTSCH-ALTENBURG = CARNUNTUM

277 Statue incomplète en grès blanc, couverte d'une cuirasse ornée de reliefs, trouvée en 1883 sur le côté sud-ouest du forum dans le *praetorium* de Carnuntum[1]. Manquent la tête et le cou, le bras gauche, le poignet et la main droits, les jambes au-dessous des genoux et une partie du support couvert de draperie à droite. Hauteur actuelle: 97 cm. Pl. CIV.

---

[1] Dans la dédicace de Ḥareiri (no. 167), l'un des deux épimélètes mentionnés appartiendrait au sanctuaire de Jupiter Héliopolitain, voir *supra*, p. 183. Dans le temple d'Atargatis à Qal'at Faqra, la charge d'épimélète est assumée par le grand prêtre (références, *supra*, p. 272, n. 2).

[2] *Bassus/Bassos* est un nom arabe, de signification précise incertaine: on le rattache, en effet, tantôt à بسّ (bass), «chat» (cf. J.K. Stark, *Personal Names in Palmyrene Inscriptions*, 1971, p. 77, s.v. BS′ et BSS), tantôt à بَأْس (bâs), «force», «courage» (cf. G.L. Harding, *An Index and Concordance of Pre-Islamic Arabian Names and Inscriptions*, 1971, p. 105, s.v. BS). Il est, en tout cas, extrêmement fréquent en Syrie, cf. H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 34-35; A. Caquot, *apud* H. Ingholt et *alii*, *Rec. des tessères de Palmyre*, 1955, p. 167; J. Stark, *op. cit.*, p. 11; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 236-237.

[3] Bormann, et à sa suite Kan et Merlat, ne retiennent que le 3ᵉ consulat de Commode et datent, par conséquent, l'autel de 183. L'argument avancé par Bormann, *l.l.*, p. 212, selon lequel le chiffre de ce consulat a été omis, puisque c'est le premier consulat de Commode comme unique empereur, ne me paraît pas convaincant.

Musée de Deutsch-Altenburg.

F. Studniczka, *Arch. ep. Mitth. aus Österreich*, 8, 1884, p. 59-69, pl. II; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, s.v. *Heliopolitanus*, col. 1993; Habel, *Wochenschr. f. Klass. Phil.*, 1889, p. 275 s.; J. Dernjac, *Zeitschrift für bildende Kunst*, N.F. III, 1892, p. 244; J.J. Bernoulli, *Römische Ikonographie*, II, 3, 1894, p. 96, no. 13; A. von Domaszewski, *Die Religion d. röm. Heeres*, 1895, p. 65 et n. 264; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.*, II, 1897, p. 586, no. 1; A. de Ridder, *Mon Piot*, 12, 1905, p. 68 s., fig. 3; A. Alföldi, *Jahrbuch d. ungarisch. archäolog. Gesellschaft*, I, 1920-1922, p. 217-218, pl. III; W. Kubitschek et S. Frankfurter, *Führer durch Carnuntum*, 6. Aufl., p. 59 s., no. 85; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 119; A. Schober, Zu den Statuen eines Kaiserpaares, dans *Carnuntum 1885-1935*, p. 19-22, fig. 8; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 85; E. Swoboda, *Carnuntum, seine Geschichte und seine Denkmäler*, 1949, p. 32 s., pl. IV, 2; S. Stucchi, *Bull. Comm. arch. comun.*, 73, 1949-1950, paru en 1952, p. 15-21, fig. 4; H. Gollob, *Die Götter in Karnuntum*, 1957, p. 14-15 et pl. V; C.C. Vermeule III, *Berytus*, 1959, p. 8, n. 8 et p. 70, no. 299; E. Swoboda, *Carnuntum, seine Geschichte und seine Denkmäler*, 1964, p. 195 et pl. LII; M.-L. Krüger, *Die Rundskulpturen des Stadtgebietes von Carnuntum*, dans Corp. sign. Imp. Rom., Österreich, 1, 2, 1967, no. 83, p. 30 s., pl. 30; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H12, p. 330.

Cette statue d'un personnage masculin, sans doute un empereur, est vêtue d'une *subucula* dont on voit une bande étroite au-dessus des genoux, d'une courte tunique à demi-manches surmontée de la cuirasse et enfin d'un mantelet enroulé autour de l'épaule gauche, tenu peut-être par la main et pendant le long du corps jusqu'aux genoux. Le bras droit est levé, mais on ignore la position du bras gauche et les gestes ou attributs des deux mains.

Ce qui nous intéresse, bien entendu, dans cette statue, c'est la cuirasse, et notamment son décor figuré. La cuirasse se caractérise par une plaque rectangulaire sur la poitrine, une large ceinture et des ptéryges ornées de motifs divers parmi lesquels on reconnaît distinctement une *pelta* et un bouclier rond. Quant au décor en relief, il se répartit sur deux registres: celui du bas montre deux Victoires ailées arrêtant leur vol en soutenant une couronne[1]. Sur le registre supérieur, on voit un dieu engainé[2], debout, de face, accosté de deux taureaux, proportionnellement plus grands, levant tous deux la tête vers le dieu et placés bien plus bas que lui. La disposition inhabituelle des animaux, jointe à la mutilation de leurs têtes, a sans doute été à l'origine de certaines méprises quant à leur nature[3]. Le dieu dont la tête a presque complètement disparu, brandit de la main droite levée le fouet dont la courte mèche retombe verticalement le long du manche; l'autre main, légèrement haussée elle aussi, tient le bouquet d'épis. La gaine est divisée en sept registres: le deuxième, le quatrième et le sixième sont décorés d'un motif ondulé; les autres registres renferment chacun trois compartiments rectangulaires ou carrés dépourvus de décor.

---

[1] Sur les circonstances et le lieu précis de trouvaille, voir A. Hauser, *Arch. ep. Mitth. aus Österreich*, 8, 1884, p. 58, pl. III; 10, 1886, p. 33-34.

De nombreux auteurs identifient ce dieu avec Jupiter Héliopolitain[4]. C'est bien possible, mais l'aspect particulièrement bizarre des animaux, nulle part attesté dans l'iconographie du grand dieu de Baalbek, ne permet aucune certitude à cet égard.

La présence sur la cuirasse de cette statue impériale, de cette idole et des Victoires revêt un symbolisme évident, celui d'assurer à l'empereur protection et victoire; elle dénote aussi de sa part une dévotion particulière au dieu représenté qui serait, avons-nous dit, l'Héliopolitain. L'identité de cet empereur ne peut être assurée faute d'éléments déterminants, mais son appartenance à la dynastie des Sévères paraît très vraisemblable. On peut songer plus particulièrement à Alexandre Sévère, natif de la ville de 'Arqa-Caesarea où le culte du grand dieu de Baalbek semble attesté par une monnaie frappée précisément à l'effigie de cet empereur[1]. Cette hypothèse paraît aussi corroborée par un fait d'un autre ordre: une statue féminine richement habillée et tenant un enfant dans son bras, découverte en même temps que la statue cuirassée et dans le même endroit[2], pourrait nous restituer l'image de Julia Mamaea, la mère d'Alexandre Sévère, portant le futur empereur; cette impératrice fut, on le sait, assassinée avec son fils en 235 à Mayence, et c'est la *damnatio memoriae* de cet empereur qui explique qu'on ait décapité sa statue et celle de sa mère et brisé l'enfant impérial qu'elle tenait dans son bras[3].

---

[1] L'aspect de ce motif, constitué par une large bande circulaire en saillie, interdit d'y voir un disque solaire (R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 21, n. 1) ou un bouclier (C. C. Vermeule III, *l.l.*).

[2] Hauteur de la figure divine: 18 cm.

[3] Ainsi S. Stucchi, *l.l.*, p. 20, parle de «caproni» et C. C. Vermeule, *l.l.*, de lions.

[4] Les seules hypothèses contradictoires mais manifestement fautives sont celles de S. Reinach, *l.l.*, qui parle de Dolichenus, de Habel, *l.l.*, qui propose Mithra et de A. von Domaszewski, *l.l.*, qui parle du dieu Soleil d'Édesse. À propos de ces deux dernières hypothèses, voir *infra*, p. 334, n. 3.

---

[1] Cf. no. 193.

[2] Sur cette statue, cf. F. Studniczka, *op. cit.*, p. 69-73 et pl. I; Habel, *l.l.*; J. J. Bernoulli, *op. cit.*, no. 14; G. Wilpert, *L'Arte*, I, 1898, p. 103 s., fig. 21; A. Alföldi, *l.l.*; A. Schober, *op. cit.*, p. 19-22, fig. 7 et S. Stucchi, *op. cit.*, p. 15-19, fig. 1.

[3] L'identification du couple impérial a suscité les hypothèses les plus variées: S. Studniczka, *l.l.*, y voyait deux représentations d'Élagabale dont une en costume féminin; pour Habel, *l.l.*, la statue cuirassée est celle de l'empereur Aurélien, l'idole sur la cuirasse est celle de Mithra; quant à la statue féminine, elle figure la mère de l'empereur portant son fils impérial dans le bras gauche et vêtue comme une prêtresse du dieu Soleil; J. Dernjac, *l.l.*, et J. J. Bernouilli, *l.l.*, reconnaissent Élagabale dans les deux statues, la deuxième le montrant en tant que prêtre offrant un enfant en sacrifice à Baal Moloch; pour A. von Domaszewski, les deux statues n'ont rien à faire avec des effigies impériales mais représentent Azizos et Monimos d'Édesse, les deux dieux orientaux au culte desquels Philippe l'Arabe a accordé une importance officielle dans l'armée; Domaszewski se réfère à un passage de Julien (*Orat.* IV, p. 195, éd. Hertl), d'après lequel Azizos était assimilé à Arès, et Monimos à Hermès, tous deux étant les parèdres du dieu Soleil d'Édesse, et Domaszewski d'ajouter qu'à Carnuntum Azizos apparaît dans la cuirasse de Mars avec comme décor l'idole du dieu principal, alors que Monimos revêt le type d'Hermès avec l'enfant Dionysos dans ses bras. A. Alföldi, *l.l.*, parle d'un couple impérial de la dynastie des Sévères et W. Kubitschek-S. Frankfurter, *l.l.*, situent ce couple sans le nommer au début du 3ᵉ s.; pour S. Stucchi, *l.l.*, les deux statues ne sont pas contemporaines: celle de la femme avec l'enfant représente une impératrice du IVᵉ s. en *Pietas*; la statue cuirassée figure, quant à elle, Septime Sévère plutôt qu'Alexandre Sévère; C. C. Vermeule III, *l.l.*, reconnaît dans la statue cuirassée Alexandre Sévère représenté en Dolichenus et voit dans la statue féminine Julia Mamaea figurée en une déesse syrienne non spécifiée. A. Schober, *l.l.*, et E. Swoboda, *l.l.*, identifient comme nous les deux statues avec Alexandre Sévère et sa mère Julia Mamaea.

DRNOVO (TREFFEN) - NEVIODUNUM(?)

278 Autel de calcaire d'origine incertaine mais qui fut amené de Treffen à Laibach-Ljubljana entre 1822-1836. Inscription sur le dé en caractères irréguliers et grossiers.

Musée de Ljubljana, no. d'inv. 115.

P. Kandler et *alii*, *Esplorazioni di Antichità nella città e nell'agro Tergestino*, 6, 1842, p. 4; P. Kandler, *L'Istria*, 6, 1851, p. 146; J.G. Seidl, *Sitzungsberichte d. Akad. d. Wiss. zu Wien*, 12, 1854, no. 27; Hitzinger, *Mitth. d. Hist. Vereins für Krain*, 1855, p. 12, et 1856, p. 3; F. Hettner, *De Jove Dolicheno*, 1877, no. 20; Th. Mommsen, *CIL*, III, 3908; H. Dessau, *ILS*, no. 4296; F. Cumont, *Textes et monuments figurés relatifs aux mystères de Mithra*, II, 1899, p. 145; A.H. Kan, *De Jovis Dolicheni cultu*, 1901, no. 33; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 43 et n. 1; Gy. Veidinger, *Denkmäler der orientalischen Religionen in Pannonien* (en hongrois), 1930, no. 171; H. Demircioglu, *Der Gott auf dem Stier*, 1939, p. 90, no. 44; H. Seyrig, *MUSJ*, 23, 1940, p. 91 n. 2; A.H. Kan, *Juppiter Dolichenus*, 1943, no. 66; P. Merlat, *Répertoire*, p. 76, no. 73; M. Pavan, *Atti Accad. Lincei-Memorie*, 1955, p. 525 et n. 2.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(olicheno)
e͜t I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
A͜urelius Do-
mittius ⟨c⟩u-
m Fl(avio) Casto-
re e͜t Aur(elio) M͜axim-
u, fratribus e-
8 x iuso num-
inis v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)

L. 2, ligature *ET*. – L. 3, ligature *AV*. – L. 4, la pierre porte *Q* au lieu de *C*. – L. 6, ligatures *ET* et *MA*. – L. 3 à 7, Kandler (*Esplorazioni*) et Seidl lisaient: *AVRELIVS DO|MITEIVS QV|M FL CASTRP|RE ET AVR M͜AXIM|V FRATER EIV* et restituaient: *Aurelius Domiteius quaestor municipii Flavii Castri pr(a)etorii et Aurelius Maximus Frater eius.*

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand de Doliché et à Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Aurelius Domittius avec Flavius Castor et Aurelius Maximus, ses frères, sur l'ordre de la divinité, a acquitté son vœu de bon gré».

Cette dédicace honore simultanément les deux grands dieux de Doliché et d'Héliopolis, ce qui prouve encore une fois[1] l'étroitesse des rapports qui les unissaient. Leurs adorateurs, qui sont vraisemblablement des orientaux[2] se disent «frères». Ce terme, dont le caractère religieux est ici évident[3], sert chez les peuples de l'Orient ancien comme plus tard chez les Chrétiens à marquer l'importance des liens que la religion est censée créer entre ses membres[4].

SISAK - SISCIA

279 Autel perdu[5], vu par Th. Mommsen dans la citadelle de Sisak - Siscia[6].

Th. Mommsen, *CIL*, III, 3955; H. Dessau, *ILS*, 4293; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 52 et 60; Gy. Veidinger, *op. cit.*, no. 199; V. Hoffiller et B. Saria, *Antike Inschriften aus Jugoslavien*, I, p. 239.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
H͜eliopoli͜tano
L(ucius) Virilius

---

[1] Cf. nos. 272, 276, 303 et, peut-être, 283.

[2] Je ne puis partager l'avis de P. Merlat, *l.l.*, qui veut voir un lien entre le nom *Castor* et les *Castores* dolichéniens. Le nom *Castor*, en grec Κάστωρ, est trop fréquent pour permettre de telles déductions, cf. par exemple H. Dessau, *ILS*, nos. 1288, 1979, 2163, 4215, 7135, 9078; *IGR*, I, 254; III, 291, 438, 467, 474, 815; IV, 704.

[3] On ne doit toutefois pas oublier qu'en Orient, comme c'est le cas de nos jours, le concept de fraternité peut couvrir d'autres liens que ceux du sang ou de la religion: un oriental peut appeler frère un homme de sa race ou de sa langue ou simplement une connaissance même s'il appartient à une autre religion que la sienne.

[4] Sur cette notion de fraternité chez les peuples sémitiques, cf. R. Smith, *Religion of the Semites*³, p. 75 s. et *passim*. Les mystes d'Attis se disaient frères, cf. H. Hepding, *Attis*, 1903, p. 178 s., 187. Ce terme était en usage entre les initiés de Mithra, cf. F. Cumont, *op. cit.*, no. 351, p. 144; M. J. Vermaseren, *Corpus inscriptionum et monumentorum religionis Mithriacae*, II, 1960, no. 1477. Pour d'autres mentions de ce mot dans l'épigraphie dolichénienne, cf. P. Merlat, *op. cit.*, nos. 192, 200 et peut-être 223. Le concept de fraternité s'affirmait également chez les mystes de Sabazios, cf. Eisele (*Roscher's Lexikon*, IV, 1909-1915, s.v. *Sabazios*, col. 254) qui se réfère à une main votive du musée de Leiden où deux hommes se donnent la main au-dessus d'un autel, cf. Chr. Blinkenberg, *Archäologische Studien*, 1904, fig. 32 b.

[5] M. Stjepan Urbanović, du musée de Sisak, m'a confirmé par lettre la disparition de cet autel.

[6] Cette ville, devenue colonie romaine sous Vespasien, était un grand port sur la Save, cf. Fluss, *PW*, IIIA1, 1927, s.v. *Siscia*, col. 361-363; G. Forni, *Carnuntum Jahrbuch*, 1956, p. 22.

4 Pupus b(eneficiarius) co(n)s(ularis)
v(otum) s(olvit) l(ibens) m(erito)
Ne quis in hac
ara porcos agi
8 facere velit

L. 2, ligature *HE* et *LIT*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Lucius Virilius Pupus, bénéficiaire consulaire, a acquitté son vœu de bon gré. Il est interdit à quiconque de faire approcher des porcs de cet autel».

Le principal intérêt de cette dédicace réside dans l'interdiction finale de tout contact des porcs avec l'autel. Ironie du sort, Mommsen les a vus tout près[1]. Cette interdiction doit être mise en rapport avec la croyance à l'impureté du porc répandue chez de nombreux peuples et, en particulier, chez les Orientaux[2]. À cette conception d'impureté s'ajoute une autre qui considérait cet animal comme sacré[3]. Il servait, dans certains cultes, comme animal de sacrifice[4] et de nombreuses religions interdisaient de consommer sa chair [1].

---

[1] «*Descripsi eo ipso tempore, quo porci ex arce nunc usurpata pro hara iuxta aram agebantur*» (*CIL*, III, 3955).

[2] En Égypte, le porc est associé à la légende de Seth, le frère ennemi d'Osiris, cf. Newberry, *Klio*, 12, 1912, p. 397 s.; d'après Plutarque, *Isis et Osiris*, 8, et Hérodote, II, 47, les Égyptiens avaient une grande horreur pour cet animal. Chez les Hittites et chez les Babyloniens, on le sacrifiait dans un but magique pour détourner des charmes maléfiques ou pour conjurer une épidémie, et cela après l'avoir chargé des maléfices afin d'y attirer le démon, cf. M. Halévy, *Journal Asiatique*, 20, 1902, p. 351-352; R. de Vaux, *Bible et Orient*, 1967, p. 504-505. À Hiérapolis, le porc était particulièrement exécré, cf. Lucien, *De Dea Syria*, 54. Sur les conceptions des Sémites en général vis-à-vis de cet animal, voir W. v. Baudissin, *Adonis und Esmun*, 1911, p. 146 s. et 529.

[3] J. G. Frazer, *Le rameau d'or*, trad. Stiébel-Toutain, III, p. 368 s., pense que la première est postérieure à la seconde; Lucien, *De Dea Syria*, 54, signale les deux conceptions.

[4] Le porc était l'animal de sacrifice par excellence de Déméter, cf. M. P. Nilsson, *Gesch. griech. Religion*, I, 1955, p. 119 et 663. Zeus recevait un cochon comme sacrifice dans la ville crétoise de Praisos, cf. *ibid.*, p. 213 et 321. Dans l'Ancien Orient, l'usage rituel du porc était rare, cf. R. de Vaux, Les sacrifices de porcs en Palestine et dans l'Ancien Orient, dans *Beihefte z. Zeitschrift f.d. Alttest. Wiss.*, no. 77, 1958, p. 250-265 = *Bible et Orient*, 1967, p. 499-512. Interdiction de sacrifier un porc dans

Le dédicant Lucius Virilius, qui porte un nom peu fréquent, était un sous-officier qui occupait une place privilégiée dans l'état-major d'un légat de rang consulaire. À ce titre il pouvait être chargé de diverses missions de confiance [2].

---

une dédicace à Jupiter Dolichenus, cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 250-251, no. 250 et dans une inscription délienne en l'honneur de Poséidon d'Ascalon, cf. P. Roussel et M. Launey, *Inscr. de Délos*, no. 1720; J. Marcadé, *BCH*, 73, 1949, p. 152-155.

[1] Les gens de Praisos ne mangeaient pas de porc, cf. M.P. Nilsson, *op. cit.*, p. 213; et les fidèles d'Attis non plus, cf. J.G. Frazer, *op. cit.*, p. 368. Sauf après certains sacrifices exceptionnels (cf. R. Smith, *Religion of the Semites*^{3}, p. 290) l'interdiction de manger du porc était stricte chez les Sémites et particulièrement dans les cultes syriens. À l'ouvrage de W. v. Baudissin cité p. 337, n. 2, ajouter R. Smith, *op. cit.*, p. 153, 392, 448; les gens de Hiérapolis ne consommaient pas la chair de cet animal, cf. Lucien, *De Dea Syria*, 54; le fidèle qui violait cette prescription devait se purifier avant de pénétrer dans le sanctuaire, cf. P. Roussel, *Mélanges Holleaux*, 1913, p. 265 s.

[2] Cf. *supra*, p. 71.

RAETIA

NASSENFELS - VICUS SCUTARENSIUM

280 Autel de calcaire trouvé quelques années avant 1951 dans le mur d'une grange de presbytère. Dimensions en cm, hauteur: 60; hauteur et largeur au dé: 26,5; épaisseur au dé: 19,5; épaisseur maxima: 22,5. Inscription gravée sur le dé et sur la base. Hauteur des lettres: 4,5 à 5,5 cm. Pl. CV.

Museum auf der Willibaldsburg près d'Eichstätt (Allemagne).

F. Wagner, *Bericht der röm.-germ. Kommission*, 37-38, 1956-1957, p. 233-234, pl. 19, no. 69; *Bayerische Vorgeschichtsblätter*, 26, Heft 1, p. 143, pl. 24; E. Schwertheim, *Die Denkmäler der orientalisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Deutschland*, 1974, p. 216, no. 176.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) A̯el-
iopoli-
tano . .
4 Fl(avius) Cast[us]
[m(i)l(es)]? le(gionis) XIIII G̣(eminae)

L. 1, l'orthographe de l'ethnique divin est insolite; ligature *AE*. – L. 3, l'éditeur pense restituer un prénom commençant par un *T*, soit *T(itus)*, ce qui s'accorde bien avec le gentilice *Flavius*, soit *Ti(berius)*, car on a une lacune possible de deux lettres. Une telle restitution est cependant hypothétique car la cassure ne laisse voir aucune trace de lettres après *TANO*. – L. 5, au début, lacune probable de deux lettres. F. Wagner restitue *m(i)l(es)*: c'est possible, car on croit voir la pointe supérieure d'une haste verticale qui pourrait peut-être appartenir à un *L*. À la fin de la ligne, la courbe qui subsiste du nom de la légion rend certaine la lecture *G(eminae)*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, ... Flavius Castus, soldat(?) de la légion XIV Gemina».

Par son gentilice, le dédicant doit sa citoyenneté romaine à une faveur accordée par les Flaviens à sa famille. Son origine ethnique ne peut être établie[1]. Flavius Castus appartenait à la légion XIV Gemina stationnée à Carnuntum depuis 114 ap. J.-C.

---

[1] F. Wagner, *l.l.*, affirme que c'était un oriental ou un personnage qui avait connu le culte héliopolitain en Orient.

GERMANIA SUPERIOR

ZELLHAUSEN, près de *STOCKSTADT*

281 Deux fragments d'un autel en grès rouge dont une brisure dans le sens vertical a fait disparaître la partie médiane. Dimensions en cm, hauteur: 170; largeur approximative: 60; épaisseur: 28. Cet autel, découvert en 1820 dans une ancienne église à Zellhausen, était conservé au Musée de Darmstadt jusqu'à la deuxième guerre mondiale. Aujourd'hui il est considéré comme perdu[1]. Inscription sur la face antérieure et reliefs sur les côtés.

J. W. Steiner, *Geschichte u. Beschreibung d. Stadt u. ehem. Abtei Seligenstadt*, 1820, p. 5-8; id., *Gesch. u. Topogr. d. Maingebiets*, 1834, p. 26 (pl) et p. 175-176; id., *Codex inscr. rom. Danubii et Rheni*, éd. 1, 1837, nos. 267 et 268; *ibid.*, éd. 2, 1851, nos. 183 et 184; *ibid.*, vol. 4, 1862, p. 686; id., *Das Castrum Selgum. Zur Urgeschichte d. Stadt Seligenstadt u. d. ausgegangenen Dorfes Zelle bei Zellhausen*, 1858, p. 8-15; J. Becker, *Period. Blätter*, 1855, p. 236-238; K. Klein, *Inscr. lat. provinc. Hassiae Transrhenanarum*, 1858, no. 39; Brambach, *Corpus inscr. rhenanarum*, 1867, no. 1408; K. Christ, *Bonner Jahrbücher*, 66, 1879, p. 55-63; R. Adamy, *Grossherzogl.-Hessisches Museum. Die archäolog. Sammlung*, 1897, p. 9; A. von Domaszewski, *Korresp. Westd. Zeitschr.* 1897, col. 172-176; K. Zangemeister, *CIL*, XIII, 6658; L. Jalabert, *MFO*, 1, 1906, p. 176 et *CRAI*, 1906, p. 98; Cl. H. Moore, *Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 38, 1907, p. 118; F. Drexel, Das Kastell Stockstadt, dans *Obergerm.-Raet. Limes des Römerreiches*, Band III, no. 33, 1910, p. 61-62, et pl. XVII, fig. 34; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 57, 60-61 et 70; A. Riese, *Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften*, 1914, no. 1523; Keune, *PW*, IIA1, 1921, s.v. *Seligenstadt*, col. 1259-1260; H. Lehner, *Bonner Jahrbücher*, 129, 1924, p. 82, no. 189; E. Schwertheim, *Die Denkmäler der orientalisch-syrischen Kulte zur Römerzeit in Deutschland*, 1974, p. 158, no. 122.

Inscription[2]:

[I(ovi) O(ptimo)] M(aximo)
Helio[p]olita-

---

[1] Dr. Anita Büttner, conservatrice du Musée, m'a confirmé la disparition de cet autel.

[2] Haut. des lettres: 5 cm, d'après K. Christ., *l.l.*, p. 59.

no V[e]ner[i] F-
4 elici Ṃerc-
urio [A]ug(usto), [M(arcus)]
Iulius [M]arci
fil(ius) Fa[bi]a (tribu) Ruf-
8 us Papi[n ou r]ianus
Sentiu[s] Gemel-
lus do[m]o Beryt(o)
praef(ectus) coh(ortis) -- A[q]uit(anorum)
12 Castri Selgi, Aem[ili]a-
no [II] et Aq[uili] no [c]o(n)s(ulibus)
v(otum) s(olvit) l(aetus) l(ibens) m(erito) [1]

C'est en bonne partie au Steiner de 1858 et à Domaszewski que revient le mérite d'avoir tiré d'une inscription aussi fragmentaire et mal conservée un texte cohérent [2]. Tous les auteurs qui, par la suite, se sont occupés de ce texte, ont dans l'ensemble adopté la lecture de Domaszewski. La mienne en diffère quelque peu, notamment pour la ligne 12, car il me semble que cet auteur, qui voyait difficilement ou ne pouvait plus voir les lignes de la fin [3], n'a pas tiré suffisamment parti de la copie, nettement améliorée par rapport aux précédentes, que Steiner publia, quelque trente ans auparavant, en 1858.

On trouvera dans le *Corpus* un tableau commode des quatre copies de Steiner [4], et je n'ai pas l'intention de les rapporter en détail pour ne pas alourdir inutilement cet apparat. Je me bornerai, par conséquent, à signaler, parmi les diverses lectures, celles qui les premières étaient faites correctement.

---

[1] La coupe des lignes, non observée par A. von Domaszewski, est celle du *Corpus*. On constate, pour les lignes 4 et 5, des différences dans les copies de Steiner.

[2] Steiner (1820, 1834, 1837 et 1851) et Christ par exemple, dissociaient les deux moitiés de l'autel, et voyaient dans celle de droite une épitaphe. Becker, par contre, les considéra comme appartenant au même ensemble. Adamy, qui écrivait la même année que Domaszewski, s'est refusé à interpréter sa propre copie du texte et trouva même «phantasiereich» l'interprétation pourtant juste de Brambach, selon laquelle il s'agit d'une dédicace à Jupiter Héliopolitain, à Vénus et à Mercure, sous le consulat d'Aemilianus et d'Aquilinus.

[3] «Seit Steiner die Inschrift zum ersten Male publizierte, haben beide Fragmente schwer gelitten. Der Schluss des Fragmentes A, Zeile 13 und 14 ist verloren und am rechten Rande des Fragmentes B sind viele Buchstaben jetzt erloschen». (col. 173).

[4] Domaszewski, *l.l.*, col. 173, en a aussi fait un dépouillement systématique.

L. 1 et 2: en réunissant les deux fragments, Becker a le premier interprété correctement *I.O.M. HELIOPOLITA*, ce que Steiner lisait sous deux numéros différents en 1851 *I.C..... ..M HELIC....QLFIA*. – L. 3, Steiner copiait en 1851 *NOVI* sur le fragment de gauche et rien sur celui de droite, d'où la restitution *Vi*[*ctoriae*] de Becker. La correction *Ve*[*n*]*er*[*i*] due à Steiner lui-même (1858) est repoussée par Christ qui revient à *Vi*[*ctoriae*]. – L. 4 et 5, à partir de *FELICI..IERC* | *RIO...CIVS* de Steiner (1851), Becker restituait *Felici, Mercurio augusto*. Aucun éditeur n'a lu le sigle du prénom de Julius Rufus, mais Domaszewski l'a déduit du patronyme du dédicant. Par contre, Christ qui maintenait la séparation des deux fragments a tout simplement proposé *Gaius* comme prénom et comme patronyme. Il fit de même pour la ligne 7 où il proposa Justus comme premier *cognomen*. – L. 8 à 10, Steiner (1851) copiait *PAPI. IANVS SENTIVS GEMEL*|*LVS.DO OBERVNT*. De cette copie, Becker a tiré *Papinianus et Sentius Gemellus donaverunt*. En 1858, Steiner, suivi par Klein, lisait *PAP.....*|*SENTIVS GEMEL*|*LVS DO VERVNT* et interprétait: *Pap(ho et)* | *Sentius Gemel*|*lus do(na)verunt*; Brambach accepte cette interprétation, à l'exception de *Pap(ho et)* qu'il garde *Pap.......* et; Christ restituait: *PAP*[*ho et t?*] | *SENTIV*[*s primu?*] *LVS DO*[*mo...*]. – L. 11, Steiner (1858) suivi par Klein, lisait: *PRAEF C AVIT* et restituait *Praef(e)c(tur)a Vet(eranorum)*; Christ lisait: *PRAEF. C*[*oh....*], mais c'est à Domaszewski qu'on doit la restitution complète de cette ligne. Le chiffre de la cohorte a dû disparaître dans la cassure, mais Drexel a restitué *Co*[*h(ortis) I*] *Aq*[*uit(anorum)*] car cette cohorte était stationnée à Stockstadt. – L. 12, Steiner copiait en 1820 et 1851 *CASTRISE IDEVA*; cette ligne devient en 1858: *CASTRI SEI IAIM A*, interprétée: *Castri Se(lg)i Aem(ili)a*; Domaszewski qui, avons-nous dit, trouvait que l'inscription avait beaucoup souffert, voyait sur le premier fragment le haut de *CASTRIS* et sur le second *IDI*. Partant de cette lecture et des copies de Steiner, Domaszewski restituait: *Castris E..id.Emilia*|*no*[1]. Cette restitution ne me paraît guère satisfaisante: 1°, elle n'offre aucun sens, et le nom du camp qui commencerait par *E* et dont la fin, abrégée ou non, est *id* est loin d'être identifiable[1]; 2°, le *D* n'est pas certain, et Steiner lui-même l'a remplacé par *A* dans sa copie de 1858. Par conséquent, il faudrait voir dans cet *A* le début du nom du consul qui serait *Aemiliano*[2]; 3°, reste à interpréter *Castris E..I* de Domaszewski ou *CASTRISEI I* de Steiner (1858); pour ce faire, je n'hésite pas un instant à restituer *Castri Sel[g]i*, à la suite de Steiner, *Castrum Selgum* étant le nom ancien de la ville de Seligenstadt[3] près de laquelle fut trouvée notre inscription[4]. – L. 13, Steiner (1858), Brambach et Zangemeister n'indiquent pas le chiffre II du consulat d'Aemilianus, signalé par Domaszewski et que la pierre portait et qui se laisse déduire de la copie de 1834 *NEISET* qui n'est autre que *NO II ET*. – L. 14, les sigles de cette ligne lus uniquement par Steiner ont été rendus *VSSLM* (1834 et 1837) et *VSLLM* (1851 et 1858). J'adopte la seconde lecture, alors que Domaszewski et Zangemeister ont préféré la première.

---

[1] On ne doit pas tenir compte du point mis inopinément par Domaszewski entre *id* et *Emiliano*. Ce point ne peut, en effet, remplacer une lettre ni d'après la copie de Domaszewski lui-même, ni d'après celles de Steiner.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Vénus Felix, à Mercure Auguste, Marcus Julius Rufus Papi(n ou r)ianus Sentius Gemellus, fils de Marcus, de la tribu Fabia, originaire de Béryte, préfet de la -- cohorte des Aquitains, du camp Selgum, sous le deuxième consulat d'Aemilianus et le premier d'Aquilinus, a acquitté son vœu avec joie et de bon gré».

Cette dédicace s'adresse à la triade héliopolitaine[5]. La déesse parèdre est appelée *Felix*, épithète que reçoit fréquemment Vénus depuis qu'Hadrien lui dédia à ce titre avec *Roma Aeterna* un grand temple sur la *Velia*[1]. Quant au titre *augustus* appliqué à Mercure Héliopolitain[2], il est à rapprocher de celui de *dominus* que lui donnent plusieurs dédicaces[3].

---

[1] On ne peut songer à restituer *castris adauctis et renovatis* comme le propose avec réserve Th. Mommsen, *apud* K. Zangemeister.

[2] Le surnom de ce consul dont le nom entier est *Aulus (ou Lucius) Fulvius Aemilianus* est toujours écrit avec *Ae*, cf. Groag, *Prosop. Imp. Rom.*², 1943, p. 210, no. 529, qui cependant ignore notre inscription. D'ailleurs *Aemilius* et *Aemilianus* sont presque toujours rendus par *AE*, cf. H. Dessau, *ILS*, III, 1 (*indices*), p. 6-8 et 164.

[3] Cf. K. Christ, *l.l.*, p. 52, qui renvoie aux publications antérieures; Keune, *PW*, IIA1, 1921, s.v. *Seligenstadt*, col. 1259-1260.

[4] Zellhausen se trouve, en effet, entre les villes de Seligenstadt et Stockstadt, toutes deux situées à l'emplacement de deux camps romains. Drexel, *l.l.*, et Keune, *l.l.*, attribuent notre dédicace au camp de Stockstadt, mais il faudrait probablement la rendre au camp voisin de Seligenstadt. Domaszewski lui-même (col. 176) affirme que la ligne 12 doit nous donner le nom du camp de Seligenstadt.

[5] L'hypothèse de A. von Domaszewski, *l.l.*, col. 176, selon laquelle Mercure est ici le Wodan des Germains est naturellement à délaisser.

Le dédicant Marcus Julius est un Bérytain chargé de surnoms[4]. On ignore sur quelle cohorte des Aquitains exerçait-il son commandement, peut-être était-ce la première comme le suppose F. Drexel[5]. La date de l'offrande est indiquée par le deuxième consulat d'Aemilianus et le premier d'Aquilinus, soit 249 ap. J.-C.

Bas-reliefs :

Sur la paroi gauche de l'autel sont sculptées une couronne et une double hache[6], et sur la face droite, une palme[7].

---

[1] L'épithète *Felix* serait même devenue une expression à la mode dans tout ce qui touche à la religion de Vénus, cf. K. Koch, *PW*, VIII, A1, 1955, s.v. *Venus*, col. 862-863 et 873-874. J. Gagé, *Rev. historique*, 171, 1933, p. 23 s.; K. Koch, *Religio. Studien zu Kult und Glauben der Römer*, 1960, p. 90-92.

[2] Ce titre est porté par Jupiter Héliopolitain dans une dédicace de Rome (no. 286).

[3] Cf. nos. 83, 168 et 213. A. D. Nock, *JHS*, 45, 1925, p. 92, voit dans le titre *Augustus*, en grec σεβαστός, appliqué aux dieux, le désir de mettre l'empereur sous leur protection.

[4] À cause du 3ᵉ surnom *Sentius*, L. Jalabert (*MFO*, p. 176, n. 3 et *CRAI*, 1906, p. 98, n. 4) et F. Drexel, *l.l.*, p. 62, lui supposent une parenté avec un dédicant de Deir el-Qal'a (no. 215) dont le gentilice est *Sentius*.

[5] Cf. Drexel, *op. cit.*, p. 35 et 62. S'il s'agit bien de cette cohorte et si notre restitution *Castri Selgi* est exacte, il faut supposer que cette unité a dû être transférée de Stockstadt à Seligenstadt et c'est ce transfert, peut-être de courte durée, qui a nécessité la mention du nom du camp après celui de la cohorte. Sur cette unité dont le nom complet était *Cohors I Aquitanorum Veterana equitata*, cf. Cichorius, *PW*, 4, 1901, s.v. *Cohors*, col. 242; K. Kraft, Zur Rekrutierung der Alen und Kohorten an Rhein und Donau, dans *Dissertationes Bernenses*, fasc. 3, 1951, p. 166.

[6] La couronne a été prise, à tort, pour une coupe de sacrifice par Steiner et Christ. Adamy parle d'une coupe de sacrifice, d'une hache de sacrifice et d'une cruche.

[7] Ce motif a été pris par Steiner (1858, p. 10) pour un cèdre du Liban. Christ, par contre, y voit un cyprès.

CARVORAN - MAGNAE (VALLUM HADRIANI)

282 Autel inscrit, grossier et de gravure misérable[1] découvert peu avant 1852 à Carvoran, l'antique *Magnae*[2]. Dimensions en cm, hauteur: 23; largeur: 46.

Chesters Museum.

Ch. R. Smith, *Collectanea antiqua*, II, 1852, p. 191-192 et pl. XLVIII, 6; J.C. Bruce, *The Roman Wall*, 1867, p. 247; E. Hübner, *CIL*, VII, 752; J.C. Bruce, *Lapidarium Septentrionale*, 1875, p. 151, no. 296; Cl. H. Moore, Oriental Cults in Britain, dans *Harvard Studies in Classical Philology*, II, 1900, p. 51; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 56; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 552, n. 3; R.G. Collingwood et R.P. Wright, *The Roman Inscriptions of Britain*, I, 1965, p. 756, no. 1783 avec un dessin; E. et J.R. Harris, *The Oriental Cults in Roman Britain*, 1965, p. 68-69.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Helio-
polit(ano)
4 Iul(ius) P̣o-
ḷlio ------

La lecture que nous adoptons est celle de R.G. Collingwood. L. 2 et 3, Smith lisait *HELI*^{O} et *ROMEI* et considérait l'autel comme dédié à Jupiter, Hélios et Rome. – L. 3, la dernière lettre est tantôt lue *S*, tantôt *B* par Bruce. – L. 4, Smith lisait *IVL BO* alors que la copie de Bruce donnait *IE BC* en 1867 et *IV BO(?)* en 1875. – L. 5, *LI DO*, copie de Smith; *HPC* et *H BOV(?)* copies de Bruce respectivement en 1867 et 1875.

---

[1] J.C. Bruce, *Lapidarium Septentrionale*, 1875, p. 151 : «This is an extremely rude altar. The writer found it difficult to distinguish accidental scratches and the natural inequalities of the stone from the intentional cuttings of the stone-mason».

[2] C'est la graphie la plus courante de ce nom, mais on trouve aussi *Magna* et *Magnis*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Julius Pollio(?) ------».

La *Notitia Dignitatum* donne le nom de Magnae à la onzième station du *vallum* d'Hadrien et c'est là que la *cohors I Hamiorum sagittariorum* avait son camp[1]. Il serait, par conséquent, tentant d'attribuer notre dédicace à un militaire appartenant à cette cohorte[2]. Une telle attribution doit cependant être nuancée par l'absence dans notre texte de référence à la cohorte des Hamiens, et surtout par la densité de la population civile le long du mur d'Hadrien[3].

283 Fragment d'autel inscrit trouvé avant 1732 dans une étable de Thirlwall où il servait de mangeoire, mais dont le lieu d'origine devait être Carvoran. Dimensions en cm: 41 × 41. Aujourd'hui perdu[4].

Horsley, *Britannia Romana, Northumberland*, 1732, p. 232, LXXIII; J. Hodgson, *Hist. Northumberland*, Part II, vol. III, p. 140; J. Seidl, *Sitzungsberichte d. Kaiserl. Akad. d. Wiss. zu Wien*, Phil.-Hist. Klasse, 12, 1854, p. 64, no. 36; E. Hübner, *CIL*, VII, 753; J.C. Bruce, *Lapidarium Septentrionale*, 1875, p. 151, no. 297; F. Hettner, *De Jove Dolicheno*, 1877, no. 49; W. Drexler, art. *Heliopolitanus* dans *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, col. 1992; Cl. H. Moore, Oriental Cults in Britain, dans *Harv. Stud. in Class. Philology*, II, 1900, p. 51; A.H. Kan, *De Jovis Dolicheni cultu*, 1901, no. 119; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 56; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 552, n. 3; H. Demircioglu, *Der Gott auf dem Stier*, 1939, p. 92, no. 114; A.H. Kan, *Juppiter Dolichenus*, 1943, p. 131, no. 240; P. Merlat, *Répertoire*, 1951, p. 272, no. 279; R.G. Collingwood et R.P. Wright, *The Roman Inscriptions of Britain*, I, 1965, no. 1782, p. 756, où est reproduit le dessin de Horsley; E. et J.R. Harris, *The Oriental Cults in Roman Britain*, 1965, p. 68; M.J.T. Lewis, Temples in Roman Britain, dans *Cambridge Class. Stud.*, 14, 1966, p. 116.

---

[1] Cf. *CIL*, III, 43, diplôme militaire de 124 ap. J.-C. Cf. A. von Domaszewski, *Westd. Zeitschr.*, 14, 1895, p. 52s. et note 221; G. Cantacuzène, Le recrutement de quelques cohortes syriennes, dans le *Musée Belge*, 31, 1927, p. 159s. — Sur *Magnae*, voir J.C. Bruce, *The Roman Wall*, 1867, p. 241-242; Macdonald, *PW*, 14, 1928, s.v. *Magna(e)*, col. 444; E. Birley, *Research on Hadrian's Wall*, 1961, p. 192s.

[2] Ainsi P. Merlat, *Répertoire*, p. 272, no. 279, comm.; E. et J.R. Harris, *l.l.*, p. 69.

[3] Cf. P. Salway, The Frontier People of Roman Britain dans *Cambridge Classical Studies*, 13, 1965, p. 66-67, 94-95 et fig. 1: Roman permanent sites in North Britain. Cet auteur (p. 66) fait sienne l'affirmation de Kipling qui décrit le mur d'Hadrien comme une «thin town eighty miles long .... a snake basking beside a warm wall».

[4] R.P. Wright dit l'avoir cherché en vain en 1941.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(olicheno?)
H(eliopolitano)

La copie de Horsley *IOMO H* est corrigée et interprétée par Seidl comme suit: *IOMD H(eliopolitano)*. Bruce ne complète que les trois premières lettres. Hübner lit *D(olicheno) H(eliopolitano)*(?). Cette lecture du *CIL* est rejetée par Hettner qui voit dans le *H* la première lettre du nom du dédicant qui pourrait être *H(elvius)*. Kan est d'accord avec la lecture du *Corpus* mais Merlat, tout en l'adoptant, la trouve hypothétique et n'exclut pas la lecture *I.o.m.d(eo) H(eliopolitano)*, suivi en cela par Harris. Collingwood et Wright enfin lisent: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) D(olicheno)* | *..H. . . .*

Cette revue des différentes positions illustre bien la difficulté de restituer correctement les lettres *D* et *H*. Sans exclure la lecture *d(eo) H(eliopolitano)* proposée par P. Merlat[1], j'incline à voir dans *D* et *H* les sigles de Dolichenus et Heliopolitanus qui seraient ici assimilés l'un à l'autre ou peut-être même simplement associés, comme j'ai tenté déjà de le démontrer[2]. Cette hypothèse a, à son appui, non seulement les dédicaces d'Aquincum[3] et d'Aquilée[4], mais aussi l'inscription précédente qui atteste l'existence du culte de Jupiter Héliopolitain à Magnae même[5], et les dédicaces à Jupiter Dolichenus trouvées dans d'autres endroits du *Vallum Hadriani*[6].

---

[1] À rapprocher la formule Θεῷ μεγίστῳ Ἡλιουπολίτῃ dans une dédicace de Baalbek (no. 16).

[2] Cf. *supra*, p. 324. L'association serait indubitable si la lacune de deux lettres avant le *H* que suppose la lecture Collingwood-Wright pouvait être assurée et, par conséquent, comblée par la conjonction *et*.

[3] No. 272.

[4] No. 303.

[5] D'autres divinités syriennes sont également représentées à *Magnae*: on y a trouvé une dédicace à *Dea Hammia* (*CIL*, VII, 750), et deux à *Dea Syria* (*CIL*, VII, 758 et 759). Dans cette dernière, la déesse syrienne est identifiée avec *Virgo Caelestis*, *Mater Divum*, *Pax*, *Virtus et Ceres*. Cf. E. et J. R. Harris, *l.l.*, p. 104-106.

[6] Cf. P. Merlat, *Répertoire*, p. 268-273 et nos. 274 (Benwell), 275 et 276 (Chesters), 277 et 278 (Greatchesters), 280 (Bewcastle) et 281 (Risingham).

GALLIA NARBONENSIS

Marseille - Massilia	No. 284
Nîmes - Nemausus	No. 285

MARSEILLE - MASSILIA

284 Stèle de marbre blanc, trouvée à Marseille en 1838. Son sommet est arrondi et sa base fait saillie sur la face antérieure pour servir de plinthe à une idole en haut-relief, flanquée de deux protomes d'animaux. Des traces de peinture subsistent en plusieurs endroits sur la figure divine. Dimensions en cm, hauteur, largeur et épaisseur de la stèle: 58 × 28 × 8; hauteur de l'image divine: 48. Pl. CV.

Musée Calvet à Avignon. No. d'inv. 41.

B. Starck, Museographisches aus Frankreich, dans *Arch. Anz.*, 1853, col. 365; H. Bazin, *Rev. arch.*, 7, 1886, p. 257-264, pl. XXVI; P. Wolters, *AJA*, 6, 1890, p. 65s., fig. 14; P. Castanier, *Histoire de la Provence dans l'Antiquité*, II, 1896, p. 232s. et pl. I; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, s.v. *Kewan*, col. 1180; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 18; Bondurand, *CRAI*, 1901, p. 861s.; id., *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 2, 1902, p. 9s. du tiré à part; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 350s. et fig. 11 = *Notes myth. syr.*, p. 33s., fig. 11; E. Espérandieu, *Rec. gén. des bas-reliefs de la Gaule romaine*, I, 1907, p. 53, no. 50; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 44-46; S. Reinach, *Rép. de la statuaire gr. et rom.*, IV, p. 12, no. 5; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 570-572, pl. XXXIII; R. Dussaud, *Syria*, 1, 1920, p. 5 et fig. 1; F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 42 et 45 n. 3; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 116; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 81; H. Stern, *Le calendrier de 354*, 1953, p. 172; R. Turcan, *Les Religions de l'Asie dans la vallée du Rhône*, 1972, p. 112-113, pl. XXXIII; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H9, p. 329, pl. 149.

Sur le fond légèrement arrondi de la stèle se détache une image de face de Jupiter Héliopolitain[1], debout sur un socle peu élevé, flanqué de deux protomes de taureaux. L'attitude et le costume du dieu sont classiques: de la main droite levée, il brandit le fouet, dont des traces de la mèche subsistent près de la tête[1], et de la gauche qui a disparu avec l'avant-bras, il devait tenir le bouquet d'épis. Sur sa tête est posé un calathos évasé orné sur le devant d'un petit globe qui reproduit, sans doute, la pierre précieuse de l'original. Sa chevelure abondante, traitée en cinq rangées de boucles, encadre un visage jeune, plein et imberbe[2], qui était jadis rehaussé par les incrustations des yeux en émail ou en pierre précieuse. Autour d'un cou massif où apparaît la «pomme d'Adam»[3] se trouve un anneau long et épais en forme de deux dauphins affrontés soutenant un disque flanqué de deux *uraei*[4].

---

[1] Pour B. Starck, *l.l.*, et P. Paris, *Dict. des Antiq.*, II, 1892, p. 152, il s'agit d'une Artémis éphésienne; pour H. Bazin, *l.l.*, suivi par P. Castanier, *l.l.*, c'est une Artémis Dictynna. C'est à P. Wolters, *l.l.*, que l'on doit la première identification de l'image avec Jupiter Héliopolitain.

La gaine est divisée, sur le devant, en six compartiments ornés chacun d'un buste, et répartis sur trois registres de part et d'autre d'un hermès-pilier lisse. Cet hermès qui figure le dieu-fils[5], imberbe et coiffé d'un calathos évasé, se prolonge par une longue pointe fine munie en haut d'un motif discoïde. Cet appendice insolite, qu'on a pris, à tort, pour un second hermès[1], s'explique aisément si l'on considère que le sculpteur a probablement copié un terme métallique muni d'une tige d'encastrement[2]. Au-dessous, le masque léonin traditionnel ne figure pas sur le bas de la gaine, comme c'est habituellement le cas, mais sur la tunique dont la partie inférieure visible avec ses trois rangées de franges ne laisse apparaître que le bout des pieds nus.

---

[1] L'avant-bras droit et la main sont mutilés. P. Castanier, *l.l.*, parle d'un couteau dans la main droite.

[2] P. Perdrizet, *Rev. arch.* 1903, II, p. 401, a eu tort de supposer qu'une barbe postiche à l'égyptienne devait être indiquée en peinture. Jupiter Héliopolitain est, en effet, barbu quand il est représenté à la mode gréco-romaine, imberbe quand il est figuré à l'orientale.

[3] Ce détail anatomique que R. Dussaud (*Syria*, 1. 1920, p. 6) veut expliquer par la vocation oraculaire de Jupiter Héliopolitain, se retrouve aussi sur mes nos. 32, 232, 233, 302 et 313.

[4] Les éléments constitutifs de ce collier ont été diversement interprétés: deux dauphins affrontés (cf. H. Bazin, *l.l.*, P. Castanier, *l.l.*, P. Wolters, *l.l.*, Bondurand, *l.l.*, et H. Winnefeld, *l.l.*); disque flanqué de deux *uraei* (cf. R. Dussaud, *l.l.*, J. Toutain, *l.l.*, A.B. Cook, *l.l.*, H. Thiersch, *l.l.*, et R. Turcan, *l.l.*); disque solaire encadré de deux globes stellaires qui sont les deux étoiles du matin et du soir, l'anneau du collier étant la voûte céleste (cf. R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 144, fig. 111). Mon interprétation qui concorde avec celle de A. de Ridder (*Cat. de la Collection de Clercq*, III, 1905, p. 141) est basée sur un examen attentif de la stèle au Musée d'Avignon.

[5] H. Bazin, *op. cit.*, p. 261, et Bondurand, *CRAI*, 1901, p. 863, y reconnaissent Jupiter Héliopolitain. W. Gurlitt, *Arch.-ep. Mitth. aus Österreich*, 14, 1891, p. 123, met, à tort, cet hermès en rapport avec la tête de lion pour aboutir à en faire l'image de la déesse parèdre. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 34 et 44, suivi par A. B. Cook, *l.l.*, voudrait y voir sinon Jupiter Héliopolitain lui-même, du moins quelque dieu similaire, par exemple Ba'al Marqôd. R. Dussaud a, par la suite, et avec raison (cf. *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 96) abandonné cette hypothèse qui est, par ailleurs, inacceptable car Mercure Héliopolitain prend sur de nombreux monuments aisément

Les six bustes de la gaine et le masque de lion qui symbolise ici Kronos-Saturne[3] représentent sans nul doute les sept divinités des planètes. Ces bustes sont cependant mutilés et leur identification n'est pas toujours aisée. On peut néanmoins reconnaître sinon avec certitude, du moins avec une très grande vraisemblance, Hélios nimbé et drapé, à gauche; Séléné avec le croissant lunaire derrière les épaules, à droite sur le registre supérieur; Hermès nu et la tête munie d'ailerons, à droite sur le second registre; Zeus barbu, un pan de manteau posé sur l'épaule gauche, à droite sur le troisième registre.

Reste à identifier les deux bustes situés à gauche sur la deuxième et la troisième rangées: il s'agit de deux divinités, l'une drapée et coiffée d'un petit modius, l'autre casquée et vêtue d'un chiton à petits plis serrés. La divinité casquée peut théoriquement être soit Athéna, soit Arès. Mais étant donné qu'Athéna n'a pas sa place

---

identifiables (nos. 108, 117, 118, 130, 136, 143, 170, 221 et 293) l'aspect d'un dieu-terme, et il n'y a aucune raison de reconnaître ni le dieu principal, ni la déesse parèdre dans cette forme de représentation. H. Stern, *op. cit.*, p. 172, identifie le dieu-terme avec le troisième membre de la triade tout en proposant d'y voir sur notre gaine le dieu de la planète Jupiter. Cette hypothèse est à la fois insoutenable et inutile, car elle repose en définitive sur le besoin de retrouver sur la gaine les sept divinités des planètes, mais à partir d'une méconnaissance du symbolisme et du rôle de la tête de lion dans l'iconographie des planètes. Voir, plus loin, la suite du commentaire.

[1] Cf. H. Thiersch, *l.l.*, qui s'est probablement fié aux apparences, sans se douter de la difficulté ou même de l'impossibilité de justifier cette double représentation.

[2] L'allongement de cette tige peut paraître excessif, mais il est dû au fait que l'artiste s'en est servi aussi comme d'un bandeau de séparation entre les deux compartiments.

[3] Cf. p. 293s. et surtout p. 295; voir aussi F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 42. Sur l'inopportunité d'y reconnaître Gennaios, voir *supra*, p. 288s.

dans le système planétaire des Anciens[1] et que le buste ne porte pas l'égide, il faut, par conséquent, identifier ce buste avec Arès malgré l'aspect «féminin» du chiton à plis mouillés, qui pourrait être dû à une méprise de l'artiste. Quant au buste coiffé du modius, il représente sans doute Junon ou Vénus[2]. La suite des planètes, ainsi obtenue, à savoir Sol, Luna, Vénus, Mercure, Mars, Jupiter et Saturne[3] ne correspond pas, semble-t-il, à une série connue. Quoi qu'il en soit et si l'on se limite à l'iconographie héliopolitaine, l'ordre suivi, qui constitue une variante de plus[4], prouve suffisamment qu'une certaine liberté était permise dans la répartition des divinités planétaires.

Les quatre compartiments latéraux de la gaine[5] renferment chacun un disque destiné probablement à être taillé en rosace[6].

NÎMES-NEMAUSUS

285 Autel de marbre blanc, trouvé, en 1752, dans le bassin de la Fontaine de Nîmes[7]. Dimensions en cm, hauteur: 90; largeur: 48;

---

[1] Seul un fragment astrologique grec attribué à Zoroastre et Osthanès (*Cat. Codd. astr.*, VIII, 3, p. 121, 10) mentionne à côté des dieux planétaires ordinaires sept dieux parmi lesquels Athéna, que le texte nomme ἔφοροι sans que l'on sache la signification de cette hebdomade, cf. F. Cumont, *Ant. Class.*, IV, 1935, p. 18, n. 3. Voir d'ailleurs l'ensemble de l'article intitulé: Les noms des planètes chez les Grecs (*ibid.*, p. 5-43).

[2] Cf. p. 279 et notes 1 et 3. H. Stern, *op. cit.*, p. 172, arrive à une conclusion similaire au sujet des six bustes.

[3] H. Bazin, *l.l.*, p. 262, qui, avons-nous dit, identifiait l'idole avec Artémis Dictynna, pensait que les bustes de la gaine personnifient les villes unies à Marseille par des liens religieux ou commerciaux. Cet auteur rejetait ainsi l'identification proposée par C. Robert (*ibid.*, p. 261) des bustes de la deuxième et de la troisième rangées comme étant de gauche à droite: Dionysos, Apollon, Minerve et Vulcain. Pour R. Dussaud (*Notes myth. syr.*, p. 35) et A. B. Cook, *l.l.*, les six bustes sont les suivants: Hélios, Séléné, une divinité au calathos, Mercure, Mars(?) et Hercule(?).

[4] Cf. mes nos. 136, 209, 232, 233 et 313.

[5] R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 35 et à sa suite R. Turcan, *l.l.*, parlent, à tort, de six compartiments, trois de chaque côté.

[6] R. Turcan, *l.l.*, suppose que ces disques étaient laissés tels quels «pour symboliser la multiplication de la chaleur solaire dans le Cosmos».

[7] Sur ce bassin et sur le sanctuaire de la Fontaine à Nîmes, voir A. Grenier, *Manuel d'Archéologie gallo-romaine*, IV, 1960, p. 493 s.

épaisseur: 36. Inscription gravée sur la face antérieure avec des points séparatifs entre les mots. Reliefs sur les deux faces latérales. Pl. CVI-CVIII.

Musée archéologique de Nîmes.

S. Maffei, *Dittico Quiriniano publicato e considerato*, 1754, p. 29; L. Ménard, *Histoire civile, ecclésiastique et littéraire de la ville de Nismes*, VII, 1758, p. 218s., no. 12 et pl. no. 2; Cl. M. Grivaud de la Vincelle, *Arts et métiers des Anciens*, 1792, pl. V, no. 6; C. Orelli, dans *Orelli-Henzen*, I, 1828, p. 268, no. 1245; L. Ménard, *Histoire des Antiquités de la ville de Nîmes*, 8ᵉ éd., publiée en 1840 par J.F.A. Perrot, p. 118; 9ᵉ éd., 1842, p. 159, no. 70; A. Pelet, *Cat. du Musée de Nîmes*, 1844, p. 44-45, no. 53; éd. de 1863, p. 140-142, no. 197; C.B. Stark, *Städteleben, Kunst und Altertum in Frankreich*, 1855, p. 596-597; J.G. Seidl, *Archiv für Kunde Österr. Geschichtsquellen*, 15, 1856, p. 323; Donati, *Ad novum Thesaurum*, I, p. 4, no. 3; E. Herzog, *Galliae Narbonensis Provinciae Romanae Historia*, 1864, p. 48, no. 240; F. Lenormant, *Gazette arch.*, II, 1876, p. 78-82, pl. XXI; Fr. Studniczka, *Archäol.-ep. Mitth. aus Österreich*, 8, 1884, p. 61; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, s.v. *Heliopolitanus*, col. 1992-1993; O. Hirschfeld, *CIL*, XII, 3072; P. Wolters, *AJA*, 6, 1890, p. 66s., fig. 15; H. Dessau, *ILS*, no. 4288; A. Allmer-F. Germer-Durand, *Inscr. antiques de Nîmes*, 1893, p. 3-7; W. von Baudissin, *Herzog-Hauck's Realencyklopädie*, 7, 1899, s.v. *Hadad-Rimmon*, p. 292; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 17s.; id., *Dict. des Antiq.*, III, s.v. *Jupiter*, p. 700, fig. 4215; S. Ronzevalle, *CRAI*, 1901, p. 443-444; Bondurand, *ibid.*, p. 861-862; id., *Mém. de l'Acad. de Nîmes*, 2, 1902, p. 1s. du tiré à part; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 353s., fig. 13 = *Notes myth. syr.*, p. 36-38, fig. 13; S. Reinach, *Rép. des reliefs gr. et rom.*, II, p. 231, no. 5; Cl. H. Moore, *Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 38, 1907, p. 111s.; 117-118; E. Espérandieu, *Rec. gén. des bas-reliefs, statues et bustes de la Gaule romaine*, I, 1907, p. 297, no. 431; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 44; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 569-570, fig. 436; R. Cagnat, *Manuel d'archéologie romaine*, I, 1916, p. 435, fig. 225; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 113; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 84, pl. XIX, 3; R. Mouterde, *MUSJ*, 34, 1957, p. 214-216; R. Turcan, *Les Religions de l'Asie dans la vallée du Rhône*, 1972, p. 109-111, pl. XXXI-XXXII.

Inscription:

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H͜eliopoli͜tan(o)
et Nemauso,
C(aius) Iulius Tib(erii) fil(ius), Fab(ia tribu)
4 Tiberi͜nus, p(rimus) p(ilus), domo
Beryto, votu͜m solvit

L. 1, ligatures *HE* et *IT*. – L. 3, J.F.A. Perrot, *l.l.*, lisait *Caius Julius Tiberinus fil. Fab.* – L. 4, ligature *IN*; A. Pelet, *Cat. du Musée de Nîmes*, 1863, p. 141, restituait: *P(rovinciae) P(hoeniciae)*; pour C. Orelli, ce serait soit *P(rae) P(ositus) militaris*, soit *P(ater) P(atrum) Mithrae*. – L. 5, ligature *VM*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, et à Nemausus, Gaius Julius Tiberinus, fils de Tibère, de la tribu Fabia, primipile, natif de Béryte, a accompli son vœu».

Gaius Julius, un Bérytain d'origine, officier dans l'armée romaine, associe dans sa dédicace Jupiter Héliopolitain[1], dieu dont les colons de Béryte étaient de fidèles adorateurs[2] et Nemausus[3], dieu de source qui a donné son nom à la ville de Nîmes[4]. Son *cognomen Tiberinus* est attesté dans une dédicace de Béryte faite également par un militaire deux fois primipile et tribun d'une cohorte indéterminée; le prénom et le gentilice de cet officier étant inconnus, il serait, par conséquent, hasardeux d'affirmer son identité avec celui de

---

[1] Il faut considérer comme n'ayant aucun rapport avec Jupiter Héliopolitain une inscription de Nîmes conservée à la Société archéologique de Montpellier et que j'ai pu étudier à loisir grâce à l'amabilité de son président, M. J. Claparède, que je tiens à remercier vivement. Au début de cette inscription qui se lit comme suit: *L. Cirratius | Maritialis | v.s.l.m.* (cf. *CIL*, XII, 3139), de Rulman, ms. no. 16 et f. 184, avait ajouté les lettres *OMH* dont il n'y a cependant nulle trace sur la pierre. Cette adjonction paraît d'autant plus déplacée que l'inscription est surmontée d'un relief figurant probablement Esculape au torse à demi nu appuyant son coude gauche sur un bâton autour duquel paraît s'enrouler un serpent dont les spires se confondent avec les plis du pan du manteau qui retombe de l'avant-bras jusqu'au sol. Cl. H. Moore (*Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 38, 1907, p. 117, n. 1) trouve, à son tour, la correction apportée par de Rulman au texte «extremely doubtful».

[2] Voir, en plus de notre autel, mes nos. 195 à 214, 281, 300 et 307.

[3] M. Avi-Yonah, *Israel Exploration Journal*, 2, 1952, p. 120, a tort de parler d'une assimilation des deux divinités.

[4] «Les sources augmentent le nombre des dieux et servent à fonder des villes» (Pline l'Ancien, *Hist. Nat.*, XXXI, 4), cité par C. Jullian, dans son article des *Mélanges Boissier*, 1903, p. 307 : Les Fontaines de Nîmes. Sur le dieu *Nemausus*, voir M. Ihm, *Roscher's Lexikon*, III, s.v. *Nemausus*, col. 114-115; H. Marrou, Le culte des sources dans la cité gallo-romaine de Nîmes, dans *Actes du Congrès Guillaume Budé*, Nîmes 1932, p. 186-195; F. Heichelheim, *PW*, XVI, 1937, s.v. *Nemausus 1*, col. 2286-2287.

Nîmes[1]. On trouve aussi Tiberinus comme surnom à Deir el-Qal'a[2] et à Baalbek[3].

Bas-reliefs:

Sur la paroi latérale gauche est sculptée, dans une niche au sommet arrondi, l'image très mutilée d'une divinité engainée que les premiers éditeurs avaient prise pour une déesse, identifiée avec Diane d'Éphèse[4], et qui n'est autre que Jupiter Héliopolitain honoré par la dédicace et représenté debout et de face[5], brandissant de la main droite le fouet empoigné obliquement, et tenant, dans la main gauche, le bouquet d'épis[6]. Le visage du dieu est détruit, mais il était sans doute imberbe[7], et sa tête est coiffée d'un calathos évasé, très mutilé, au bord supérieur garni de perles et dont les flancs conservent des traces de fleurs ou plutôt d'épis. Autour du cou, on croit déceler un collier dont pend une bulle. Sur la poitrine mutilée, on voit des traces de deux bustes, sans doute Hélios et Séléné. Le reste de la gaine est divisé en sept rangées de compartiments ornés de rosettes[8]. Comme d'habitude, le bas du chiton sort de dessous la gaine et ses plis s'écartent de part et d'autre des pieds[9]. Les taureaux qui accostent le dieu sont très mutilés, mais leurs arrière-trains sont conservés ainsi que les sabots des pattes antérieures[10]. Sur les côtés, un long compartiment correspondant à trois rangées, est décoré d'un foudre.

---

[1] Voici pourtant ce qu'affirme l'éditeur de la dédicace de Béryte: «en tout cas il doit s'agir, dans les deux textes, du même Bérytain qui a fait carrière dans l'armée romaine». (R. Mouterde, *l.l.*, p. 215).

[2] Cf. no. 216.

[3] Cf. no. 8: Τιβερεῖνος. On trouve *Tiberina* à Baalbek, comme nom de femme, cf. no. 23.

[4] Ainsi L. Ménard, J. F. A. Perrot, A. Pelet, C. B. Stark, J. G. Seidl et Donati. C'est à F. Lenormant que l'on doit l'identification correcte de cette divinité.

[5] Le croquis reproduit par P. Perdrizet, *Dict. des Antiq.*, III, s.v. *Jupiter*, p. 700, fig. 4215, montre faussement la tête de profil à droite.

[6] W. Deonna, *RHR*, 1919, II, p. 67, n. 8, prend à tort cet attribut pour une torche, attribut insolite et inexplicable dans la main du dieu.

[7] F. Lenormant, *l.l.*, p. 81, lui attribue une barbe.

[8] Ces rosettes furent prises pour des signes hiéroglyphiques par L. Ménard et A. Pelet.

[9] R. Turcan, *op. cit.*, p. 110, me semble avoir mal compris cette partie du vêtement divin en parlant de «longue robe-gaine garnie d'un double rang de franges ou de volants».

[10] Ma description est basée sur une étude minutieuse de l'autel, facilitée grâce

La paroi latérale droite est occupée par un grand bouclier ovale cachant, en partie, une trompette de guerre gauloise appelée carnyx [1]. Ce décor symbolise probablement le dieu Nemausus.

à l'obligeance du conservateur du Musée, M. V. Lassalle, qui m'a, en outre, fourni d'excellentes photographies du monument. – F. Lenormant (*l.l.*, p. 80), et à sa suite de nombreux auteurs (O. Hirschfeld, W. Drexler, P. Wolters, A. Allmer-F. Germer-Durand, W. Baudissin, P. Perdrizet, Bondurand, E. Espérandieu et J. Toutain) ont eu tort de parler d'un animal, lion ou autre, derrière les pieds du dieu, sans tenir compte des quatre sabots, nettement visibles deux à deux, sur la plinthe qui porte l'idole.

[1] La nature de cet instrument a été méconnue par de nombreux auteurs: épée (L. Ménard, *l.l.*, et A. Pelet, *Cat. du Musée de Nîmes*, 1844, p. 44); masse d'arme (J. F. A. Perrot); couteau de sacrifice (C. B. Stark); glaive (Donati, F. Lenormant, O. Hirschfeld, P. Wolters et A. Allmer-F. Germer-Durand).

ITALIA

I	Rome	Nos. 286-295
II	*REGIO I*	
	Ostie - Ostia	No. 296
	Pouzzoles - Puteoli	Nos. 297-301
	Région du Vésuve	No. 302
III	*REGIO X*	
	Aquilée - Aquileia	Nos. 303-304

ROME (Heliopolitanum du Janicule)

286 Base de statue en marbre blanc, trouvée près de l'église San Chrisogono dans le Transtévère, mais dont le lieu d'origine est sans doute le sanctuaire syrien du Janicule[1]. Dimensions en cm, hauteur: 93; largeur: 57; épaisseur: 41. Inscription sur la face antérieure du dé. Hauteur des lettres: 5 cm, 1er ligne; entre 1,8 et 3,3 cm pour les autres lignes. Sur les parois latérales sont sculptées en relief, à gauche, une aiguière, à droite, une patère. Pl. CIX.

Musée du Vatican.

A. Manutius, *De veterum notarum explanatione*, 1566, p. 853-854; I. Gruterus, *Inscr. ant. totius orbis romani*, 2e éd., 1707, p. IX, no. 5; G. Marini, *Atti e mon. dei frat. Arvali*, II, 1795, p. 541; J.C. Orelli, dans *Orelli-Henzen*, I, 1828, p. 76, no. 49 et p. 321, no. 1712; G. Wilmanns, *Exempla*, 1873, no. 67; G. Henzen, *CIL*, VI, 422; L. Preller, *Römische Mythologie*, II, 1883, p. 69 et n. 4; H. Dessau, *ILS*, no. 4292; J.P. Waltzing, *Étude hist. sur les corpor. profess. chez les Romains*, IV, 1895, p. 189, 471; W. Amelung, *Skulpturen des Vatik. Museums*, I, 1903, p. 864, no. 164 et pl. 107; P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 144 et 151 s.; id., *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 54-55 et 58-60 (= *Bull. Comm. arch. mun.*, 35, 1907, p. 69 s.); Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 226 et 247-248; H. Jordan, *Topogr. der Stadt Rom*, I, 3, 1907, p. 625 n. 8; T. Ashby, *The Class. Quarterly*, 2, 1908, p. 149; S.M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 36 et n. 89; N. Goodhue, *The Lucus Furrinae and the Syrian Sanctuary on the Janiculum*, 1975, Index, no. 7.

---

[1] P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 144, et Ch. Huelsen, *op. cit.*, p. 248, sont également de cet avis. La proximité des deux endroits — le sanctuaire syrien du Janicule est, en effet, à 400 m environ de l'église — et l'association de Jupiter Héliopolitain aux *Forinae* comme l'indique la dédicace sont des arguments décisifs à cet égard.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano) Aug(usto)
sacr(um)
Genio Forinarum
4 et cultoribus huius
loci Terentia Nice
cum Terentio Damari-
one filio, sacerdote,
8 et Terentio Damarione iun(iore)
et Fonteio Onesimo filio
sacrorum, signum et basim
voto suscepto de suo posuit
12 lustro eiusdem Damario-
nis

L. 1, Manutius développait les sigles *IOMH*: *I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(onesto)*; pour Orelli, suivi par Preller, le *H* est le sigle de *Herculi*. — L. 10, *sacrorum* pour *a sacris*.

> «Monument consacré à Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Auguste, au Génie des Forinae et aux habitants de ce lieu, Terentia Nice avec Terentius Damario, son fils, prêtre, et Terentius Damario, le plus jeune et Fonteius Onesimus, son fils, a, d'après les rites, dédié cette statue et sa base à ses frais en accomplissement d'un vœu qu'elle a fait à l'occasion de la cérémonie de purification du même Damario».

Dans cette dédicace, Jupiter Héliopolitain est appelé *Augustus*, titre qui le caractérise comme divinité suprême[1]. Quant au *Genius Forinarum* qui lui est associé, il doit être mis en relation avec la Nymphe Furrina, divinité archaïque obscure, adorée à Rome[2] où elle possédait un bois sacré, le *lucus Furrinae*, au pied du Janicule[1].

---

[1] À comparer l'épithète ὕπατος que lui donne une dédicace de Kadirli (no. 267). Voir également p. 317 et n. 2 pour d'autres témoignages sur la qualité de dieu suprême attribuée à Heliopolitanus. Mercure héliopolitain est dit *Augustus* dans une inscription de Zellhausen (no. 281). Sur la relation possible de ce titre avec la protection divine de l'empereur, cf. p. 345, n. 3. L'épithète *Augustus* est appliquée à Jupiter Maleciabrudes, «roi de Yabroūd», dans une dédicace provenant du sanctuaire syrien du Janicule, cf. P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 146; Ch. Huelsen, *op. cit.*, p. 232; H. Dessau, *ILS*, no. 9282.

[2] Son culte est aussi attesté en dehors de Rome sur la voie Appienne, vers Satricum, cf. Cicéron, *Epistulae ad Quintum fratrem*, III, 1, 4.

C'est dans ce domaine de la déesse que le culte d'Héliopolis, autour duquel ont gravité d'autres cultes syriens et orientaux, a sous l'Empire élu domicile. Ce fait explique sans doute que le Genius Forinarum est honoré dans notre inscription avec Jupiter Héliopolitain, comme le sont les *Nymphae Forrinae* avec *Zeus Keraunios* dans une dédicace trouvée dans le même sanctuaire[2].

La dédicante, Terentia Nice, a associé dans son offrande d'une statue avec son piédestal, trois de ses enfants dont deux portent le même nom, Terentius Damario, alors que le troisième, Fonteius Onesimus, appartient à une autre *gens* et résulte, par conséquent, d'un autre mariage de Terentia Nice. L'offrande a fait l'objet d'un vœu lors de la cérémonie de purification du petit Terentius Damario. Cette cérémonie qui se déroule devant le foyer domestique, a lieu le neuvième jour de l'existence, appelé le *dies lustricus*. Après avoir été reconnu par le *pater familias*, l'enfant est purifié, on lui met la bulle d'or ou de cuir contenant des amulettes contre les maladies et les charmes, et on lui donne son prénom[3].

287 Petite base moulurée en marbre blanc qui devait jadis porter une statuette de bronze. Dimensions en cm, hauteur: 38; largeur: 26;

---

[1] L'hypothèse de Th. Mommsen (*CIL*, I^2, p. 323), de J. A. Hild (*Dict. des Antiq.* V, 2, 1896, s.v. *Furrina*, p. 1419), de Ch. Huelsen (*op. cit.*, p. 226) et de H. Jordan, *l.l.*, selon laquelle le *Genius Forinarum* n'a rien à faire avec *Furrina*, est aujourd'hui délaissée. L'emploi du pluriel *Forinae* ou *Furrinae* est dû à une confusion du nom avec *Furiae* et par suite à une identification avec les Erinyes (cf. Cicéron, *De nat. deor.*, III, 46, et Plutarque, *C. Gracchus*, 17, qui décrit le lieu du meurtre de C. Gracchus comme un ἱερόν ἄλσος Ἐρινύων). Sur *Furrina*, écrite également *Furina*, cf. Cicéron, *l.l.*; Martianus Capella, II, 164; Aur. Victor, *De viris illustr.*, 65; et en grec Φορρίνα (voir note suivante), cf. L. Preller, *l.l.*; G. Wissowa, *Relig. u. Kultus der Römer*, 2^e éd., 1912, p. 240s.; id., *PW*, 7, 1910-1912, s.v. *Furrina*, col. 382-383; S.M. Savage, *l.l.*, p. 26s.; N. Goodhue, *op. cit.*, p. 71-77.

[2] Διὶ Κεραυνίῳ Ἄρτεμις ἡ καὶ Σιδωνία Κυπρία ἐξ ἐπιταγῆς ἀνέθηκεν καὶ Νύνφες Φορρίνες (Νύμφαις Φορρίναις), cf. P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 148-151; Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 229; T. Ashby, *l.l.*, p. 149; H. Dessau, *ILS*, no. 9282, comm.; S. M. Savage, *op. cit.*, p. 35; L. Moretti, *Inscriptiones graecae urbis Romae*, I, 1968, p. 94s., no. 111; N. Goodhue, *op. cit.*, index no. 1.

[3] Cf. H. Blümmer, *Die römischen Privataltertümer*, 1911, p. 305s.

épaisseur: 18. Inscription sur le dé en lettres grêles et finement gravées, dont la hauteur varie entre 1 et 2 cm. Trouvée à l'extérieur de la cella octogonale du sanctuaire le plus récent du Janicule.

Musée National Romain. No. d'inv. 60939/05.

A. Pasqui, *Not. d. scavi*, 1909, p. 410; G. Gatti, *Bull. Comm. arch. mun.*, 37, 1909, p. 105-106; P. Gauckler, *CRAI*, 1909, p. 491; id., *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 267-268 = *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 169-179; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1909, p. 45, no. 174; H. Dessau, *ILS*, no. 9823; M. Bang, *CIL*, VI, 36791; S. M. Savage, *op. cit.*, p. 49; N. Goodhue, *op. cit.*, Index, no. 24.

Numini
I(ovi) O(ptimo) M(aximo) H(eliopolitano)
M(arcus) Helvius Rusticus
4 a militiis, sub
Herennio sacer-
dote
d(ono) d(edit)

L. 2, je développe les sigles *IOMH* au datif comme *numini* plutôt qu'au génitif, car dans les cas où *numen* est directement suivi du nom d'un dieu, et non d'un être ou d'une chose divinisés, les deux noms semblent généralement s'accorder ensemble[1].

> «Au dieu Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Marcus Helvius Rusticus, ayant accompli ses milices (équestres), sous la prêtrise d'Herennius, a fait don (de cette statuette)»[2].

Le dédicant est un chevalier qui a rempli les milices réglementaires que sont la préfecture ou le tribunat d'une cohorte auxiliaire, le tribunat légionnaire et la préfecture d'une aile de cavalerie. Ces charges accomplies, le chevalier entre alors dans la carrière civile des procuratèles[3]. L'offrande a été consacrée sous le sacerdoce d'Herennius à une date que P. Gauckler fixe au 2ᵉ siècle au plus tard à cause de la forme des lettres[1].

---

[1] Cf. *CIL*, VI, 724 = Dessau, *ILS*, 4204: *numini invicto Soli Mithrae*; *CIL*, XIII, 1, 1496: *numin(i) Aug(usto) deo Iovi Sabasio*. Par contre, on a *numen aquae Alexandrianae* (Dessau, 3895), *di et numina aquarum* (Dessau, 3896); *numen Capuae* (6307); *numen Mauretaniae* (3924) etc...; cf. également Dessau, *indices*, p. 546-547 pour les nombreux exemples où *numen* est suivi des noms et titres au génitif de divers empereurs.

[2] L'autel est surmonté d'un appendice de faible hauteur que coiffait jadis le socle d'une statuette de bronze.

[3] Cf. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, 4^{e} éd., 1914, p. 112-113.

288 Dalle rectangulaire en marbre blanc, remployée comme seuil à l'entrée principale du temple syrien le plus récent du Janicule. Auparavant, elle avait servi de table portée sur quatre pieds, comme en témoignent les trous de scellement creusés au revers. Dimensions en cm., hauteur: 76; largeur: 127; épaisseur: 6,5. Cette dalle porte deux dédicaces *A* et *B*. La première qui fait le tour des tranches, est gravée en belles lettres de 2cm de hauteur, rehaussées de peinture rouge dont subsistent des traces. On a cru reconnaître la suite de cette dédicace sur une partie de la face supérieure.· Cette hypothèse n'est pas impossible, cependant le très mauvais état de conservation dû à un martelage ultérieur incite à la prudence. L'inscription *B*, qui est d'époque postérieure, est gravée sur le plat supérieur en lettres négligées, hautes de 4 à 5 cm. Son état de conservation laisse également beaucoup à désirer[2]. Pl. CX.

Musée National Romain. No. d'inv. 60924.

G. Nicole et G. Darier, *CRAI*, 1908, p. 525-526; P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 127-128 (= *Mél. d'arch. et d'hist.*, 28, 1908, p. 323-324); G. Nicole et G. Darier, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 63-68 et pl. XI; P. Gauckler, *ibid.*, p. 241 s. = *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 142-146; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1909, p. 56, no. 202; A. Pasqui, *Not. d. Scavi*, 1909, p. 391-392; G. Gatti, *Bull. Comm. arch. mun.*, 37, 1909, p. 99-100 (A) et 299-300 (B); Seymour de Ricci, *Mélanges R. Cagnat*, 1912, p. 443 (B); L. Ross Taylor, *The Cults of Ostia*, 1912, p. 77, n. 4; G. Wissowa, *Berl. Philolog. Wochenschrift*, 1914, col. 1014 s.; M. Bang, *CIL*, VI, 36793; S.M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 49; N. Goodhue, *op. cit.*, Index, no. 17.

Inscription A :

Pro salute et reditu et victoria
imperatorum Aug(usti) Antonini et Com[m]odi Caes(aris) Germanic(i)
principis juvent(utis), Sarmatici,
4 Gaionas cistiber Augustorum d(ono) d(edit)

---

[1] S. M. Savage, *l.l.*, l'attribue également au 2ᵉ siècle.

[2] «On distingue mal le marteau du lapidaire du ciseau du marteleur» (G. Nicole *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 68).

> «Pour le salut, le retour et la victoire des empereurs Antonin Auguste, et Commode César, vainqueur des Germains, prince de la jeunesse, vainqueur des Sarmates, Gaionas, cistiber des Augustes, a dédié (cette table)».

Cette offrande est consacrée en l'honneur des empereurs Marc-Aurèle et Commode. Ce dernier, qui devint *imperator* le 27 novembre 176[1] n'est pas nommé ici Auguste, mais César. Comme il ne prit le titre *Augustus* que le 23 décembre 176[2], il faut donc conclure que c'est entre le 27 novembre et le 23 décembre 176 que Gaionas dédia sa table. Notre texte confère à Commode d'autres titres tous antérieurs à 176: *Germanicus*, le 15 octobre 172[3], prince de la jeunesse, le 20 janvier 175[4], *Sarmaticus*, au printemps de 175[5].

Le *pro reditu et victoria* de la dédicace se réfère au retour victorieux des deux empereurs à Rome[6] à l'issue d'un séjour qu'ils durent faire en 175/176 en Asie et en Égypte[7] en vue de mettre fin à l'usurpation du légat de Syrie, Avidius Cassius, que Marc-Aurèle avait pourtant comblé en lui confiant, en 172, le gouvernement de tout l'Orient[8].

Le dédicant Gaionas, qui est sans doute un syrien, peut-être même d'Héliopolis[9], est connu également par d'autres textes: deux offrandes à Jupiter Héliopolitain[1], une boucle de fontaine inscrite[2] et une épitaphe bilingue[3]. Il était revêtu de la charge de *Cistiber Augustorum* Cette fonction, dénommée κίστιβερ Ῥώμης, dans son épitaphe, ou simplement *Cistiber* dans la dédicace suivante, faisait de Gaionas l'un des *quinqueviri cis Tiberim*, appelés aussi *cistiberes*[4]. Ces «cinq hommes d'en deçà du Tibre» étaient des promagistrats de police pour le service des incendies et pour la sécurité nocturne des rues dans les quartiers situés «*cis Tiberim*», soit sur la rive gauche du fleuve[5]. Mais un passage de Pomponius[6] autorise une supposition comme celle faite par Th. Mommsen[7], selon laquelle quatre magistrats

---

[1] Cf. Th. Mommsen, *Droit public romain*, V, p. 66, n. 1; *Scriptores Historiae Augusti: Vita Commodi*, 12,4.

[2] Cf. *Vita comm.*, 2, 4.

[3] Cf. *ibid.*, 11, 13.

[4] Cf. *ibid.*, 2, 1.

[5] Cf. *ibid.*, 12, 2,

[6] Ce retour eut lieu précisément en novembre 176, cf. A. Piganiol, *Histoire de Rome*, 1954, p. 296.

[7] Cf. *Vita Commodi*, 2, 3.

[8] Cf. Dio Cassius, 71, 3,1 et 71, 17,22-27.

[9] Cf. E. Honigmann, *PW*, Suppl. IV, 1924, col. 723, qui rapproche de notre Gaionas un païen de Baalbek de la fin du 6ᵉ siècle, nommé également Gaionas; S. M. Savage, *op. cit.*, p. 37, est aussi pour l'origine héliopolitaine. Pour Ch. Bruston, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1908, p. 305, le nom Gaionas serait formé de l'adjectif sémitique *gaayôn* suivi de la désinence araméenne *â* représentant l'article, et signifierait, par conséquent, «le superbe», «le magnifique». R. Dussaud, *RHR*, 1918, p. 179, pense que le dédicant portait un nom comme Gaion-Ba'al ou Gaion-Hadad, qu'il aurait grécisé en le contractant. F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 193, rapproche de Gaionas le nom *Gadonas* cité dans une inscription de Mashtala au Nord de la Syrie, mais

---

ce nom ne me semble pas se rattacher à la même origine. Le nom *Gaionas*, écrit parfois *Caionas*, figure dans des inscriptions découvertes à Rome même ou dans les environs. Cf. Kaibel, *Inscr. Gr. Sicil. et Ital.*, 1638 (Ἡλιοδώρα Γαιωνᾶ), et peut-être no. 1752; *CIL*, VI, 21235 (*Gaionas*); 13423 et 29145 (*Caionas*). Un *Gaionas* qui est chrétien est mentionné dans *CIL*, XIV, 1923. On trouve Γαίων dans une inscription de Philae, cf. *IGR.*, I, no. 1300. On rencontre fréquemment en Syrie le nom *Gaianos*, écrit parfois en grec Γεανος, cf. *IGR*, III, 1215; *IGLS*, 505, 2939; R. du Mesnil du Buisson, *MUSJ*, 36, 1959, no. 28. D'après A. Caquot, *apud* H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, 1955, p. 183, s.v. *Gaianus*, ce nom serait une transcription du nom arabe Ǧayyan, «qui se trompe»; cf. aussi à ce sujet, H. Wuthnow, *Die semit. Menschennamen*, p. 39; 155.

[1] Nos. 292 et 296.

[2] No. 289.

[3] Cf. Kaibel, *op. cit.*, no. 1512; id., *Epigr. graec.*, 589; *CIG*, 6218; *IGR*, I, 235; *CIL*, VI, 32316: *D(is) M(anibus) S(acrum)* | ἐνθάδε Γαιωνᾶς ὅς κίσ-|τιβερ ἦν ποτε Ῥώμης | καὶ δείπνοις κρείνας | πολλὰ μετ' εὐφροσύνης, | κ[ε]ῖμαι τῷ θανάτῳ | μηδὲν ὀφειλόμενος. | *Gaionas animula.* Pour une étude récente de l'épitaphe de Gaionas et de la fonction de *cistiber* assumée par ce personnage, voir N. Goodhue, *The Lucus Furrinae and the Syrian Sanctuary on the Janiculum*, 1975, p. 8, 79 s. et 111 s.; id., *Pacific Coast Philology*, 10, 1975, p. 29 s.

[4] Cf. Tite-Live, XXXIX, 14, 10: *Adiutores triumviris quinque viri uls cis Tiberim suae quisque regionis aedificiis praessent*; Pomponius, *Dig.*, I, 2, 2,33: ...... *et tamen hi, quos cistiberes dicimus, postea⟨per⟩ aediles senatus consulto creabantur.*

[5] Sur ces *Cistiberes*, cf. Th. Mommsen, *Le droit public romain*, IV, 1894, p. 321-322; A. von Premerstein, Stadtrömische und municipale quinqueviri, dans *Festschrift für O. Hirschfeld*, 1903, p. 234-242; Ch. Lécrivain, *Dict. des Antiq.*, III, 2, 1904, s.v. *Magistratus minores*, p. 1540; G. Wissowa, *Hermes*, 49, 1914, p. 626 s.; G. Wesener, *PW*, 24, 1963, s.v. *Quinqueviri*, col. 1166-1167; N. Goodhue, *op. cit.*, p. 79 s.

[6] Cf. Pomponius, *Dig.*, I, 2, 2,31: *et quia magistratibus vespertinis temporibus in publicum esse inconveniens erat, quinqueviri constituti sunt cis Tiberim et ultis Tiberim, qui possint pro magistratibus fungi.*

[7] Cf. Th. Mommsen, *op. cit.*, p. 321.

travaillaient dans les quartiers «*cis Tiberim*» de la ville, alors que l'activité du cinquième se déroulait dans le faubourg «*ultis Tiberim*», ce qui conviendrait théoriquement et à première vue à notre personnage. Mais, en dépit du «*quos cistiberes dicimus*» de Pomponius[1], il faut croire que ce titre était purement honorifique[2] et que Gaionas ne pouvait exercer une fonction aussi subalterne alors que le triple flaminat *Claudialis*, *Augustalis et Quirinalis* qu'il assumait d'après une inscription du Musée du Capitole[3], et qui était dévolu à des sénateurs[4], implique l'appartenance de notre personnage à l'ordre sénatorial.

Quoi qu'il en soit, le caractère civil de la fonction de *cistiber*, admis par de nombreux auteurs[5], paraît s'imposer. Cependant, certains savants tiennent le mot *cistiber* pour un doublet de *cistifer* «porte-ciste», et donnent, par conséquent, à cette charge un caractère religieux[6], alors que d'autres rapprochent le mot *cistiber* du titre δειπνοκρίτης que porte Gaionas sur la bouche de fontaine inscrite ou de la formule δείπνοις κρείνας citée dans son épitaphe, et font de notre personnage un surveillant dans les repas publics[1].

---

[1] Voir *supra*, p. 363, n. 4.

[2] C'est aussi l'avis de Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 244, qui invoque à l'appui de son hypothèse la création, par Auguste, en l'an 6 ap. J.-C., d'une milice des Vigiles. A. von Premerstein, *op. cit.*, p. 237s., pense, par contre, que la surveillance des réunions nocturnes, dans le sens du sénatus-consulte *de bacchanalibus*, et certaines tâches de la police des incendies incombaient encore, sous l'Empire, aux *cistiberes*.

[3] Mon. no. 292.

[4] Cf. R. Cagnat, *Cours d'épigr. lat.*, 3ᵉ éd., 1898, p. 99-100. Je tiens à remercier M. Joël Le Gall d'avoir attiré mon attention sur ce fait ignoré jusqu'ici par tous les commentateurs des textes de Gaionas.

[5] Cf. Th. Mommsen, *op. cit.*, p. 322, n. 6; Ch. Lécrivain, *l.l.*, Ch. Huelsen, *l.l.*, p. 244; Th. Ashby, *The Class. Quarterly*, 2, 1908, p. 149; G. Gatti, *l.l.*, p. 100; L. Ross Taylor, *The Cults of Ostia*, 1912, p. 78; F. Cumont, *CRAI*, 1917, p. 279, n. 3 et *Ét. syr.*, 1917, p. 276, n. 1; S.M. Savage, *op. cit.*, p. 37 et n. 104; G. Wesener, *l.l.*; L. Moretti, *Inscr. gr. urbis Romae*, I, 1968, p. 152s., no. 166, comm.

[6] Ainsi P. Gauckler, *Bull. comm. arch. mun.*, 35, 1907, p. 43-44, et *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 241, n. 5; cf. également De Ruggiero, *Dizion. épigr.*, s.v. *Cistiber*, et G. La Piana, *Harv. Theol. Rev.*, 20, 1927, p. 315, n. 92. L'argument principal de Gauckler est qu'un homme aussi riche et influent que Gaionas ne pouvait se targuer d'un titre aussi infime. G. Nicole et G. Darier, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 66, confèrent, à leur tour, au mot *cistiber* le sens religieux que lui donne Gauckler, et tiennent notre *Cistiber Augustorum* pour un associé au culte des Augustes. La même opinion est exprimée par B.M. Felletti Maj, *Bull. comm. arch. comun.*, 75, 1953-1955, p. 141 et n. 12, qui, en outre, considère le κίστιβερ Ῥώμης comme attaché au culte de la déesse Rome. L'hypothèse religieuse me paraît devoir être rejetée

Avant d'étudier l'inscription *B*, qui est tardive, signalons l'hypothèse avancée par P. Gauckler[2], selon laquelle la dédicace de Gaionas gravée, on l'a vu, sur les tranches de la table, se poursuivait en trois lignes[3] sur la face supérieure. Voici la lecture que donne Gauckler de ces lignes et leur disposition par rapport au texte *B*.

IOVI [O.M.ANGELO] HELIOPOLITANO.S

Dédicace *B*, en trois lignes disposées dans le sens inverse.

[V] L A S
[APRO II POLLIONE II COS]

L. 1, Gauckler affirmait ne plus rien distinguer entre *IOVI* et *HELIOPOLITANO* qui, selon lui, sont certains. Pour compléter la titulature divine, il restituait *O M ANGELO*, par analogie avec l'inscription d'Ostie émanant du même dédicant[4], ou proposait soit les sigles *O* et *M*, très espacés, soit *OPT* et *MAX*. – L. 3, Gauckler

---

car, d'une part, on ne voit pas pourquoi on aurait employé à trois reprises le mot *cistiber* pour *cistifer*, et, d'autre part, les *cistiferi* qui appartiennent à des mystères, n'ont pas place dans un culte officiel comme celui d'Auguste et de Rome.

[1] Cf. A. von Premerstein, *l.l.*, p. 234s.; id., *Hermes*, 39, 1904, p. 329-330; G. Wissowa, *Hermes*, 49, 1914, p. 626s. qui considèrent la surveillance et le maintien de l'ordre dans les repas publics comme l'une des tâches qui incombent normalement aux *cistiberes*. Ch. Bruston, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1909, p. 286-287, faisait du δειπνοκρίτης une sorte de «roi du festin, qui dirigeait la conversation, fixait le nombre de coupes que chacun devait vider...» et d'ajouter que comme les *cistiberes* avaient fréquemment des repas de corps, il était normal de choisir le *cistiber Augustorum* pour δειπνοκρίτης dans ces repas. Cet auteur définit, en outre, le *cistiber Augustorum* comme «le fonctionnaire chargé de la garde du quartier de Rome où se trouvaient les palais impériaux». Une telle définition me semble puérile, car que deviendrait dans ce cas le κίστιβερ Ῥώμης?

[2] Cf. *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 241s., pl. XI. Cette hypothèse est acceptée, sans discussion, par S.M. Savage, *op. cit.*, p. 49. J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 432, lit. [*I.O.M. Angelo*] *Heliopolitano s(acrum)* sur la photographie publiée par Gauckler.

[3] La hauteur des lettres, d'après Gauckler, est de 10cm pour la première ligne, entre 2,5 et 3,2cm pour les deux autres.

[4] No. 296.

trouve ici deux noms «presque illisibles» qui ne peuvent être, selon lui, que ceux des deux consuls de 176, Aper et Pollio.

Sans discuter la lecture de Gauckler, devenue invérifiable[1], ni ses restitutions, il me semble probable que la titulature de Jupiter Héliopolitain, à qui cette table destinée aux offrandes ou plutôt aux repas sacrés[2] était certainement dédiée, et dont Gaionas était un ardent fidèle, devait figurer sur cette face.

Inscription B:

– – – – – – – – – –
– – – – –
C(aius) Aeflanius Martialis . .
4 Veneri Caeḷẹṣṭi
cum – – – –
– – – – – – – – – – – –

L. 3, à la fin, on voit deux hastes verticales. Nicole et Darier ont lu *FL* et restitué *fl(amen)*; pour Gauckler, ce sont les deux premières lettres *IT* de *iterum*; Seymour de Ricci copiait *EI*. – L. 4, la lecture *Caelesti* semble s'imposer malgré l'aspect peu distinct des lettres *LEST*; Seymour de Ricci lisait *CAIVS EST* et restituait [*di*]*catus est*. – L. 5, Gauckler voit dans les lettres *CVM* des sigles et restitue *c(onsacravit) v(otum) m(erito)*. – L. 6, Nicole et Darier copiaient *ANNO III*, ce que Gauckler lisait, dans le sens inverse, *LITANO S*.

Le dédicant porte un gentilice qui se rattache à la ville latine d'Aefula[3]. Son *cognomen* Martialis, que Nicole et Darier trouvaient nouveau[4], est par contre très fréquent[5]. Quant à la déesse invoquée, il faudrait probablement y reconnaître la déesse parèdre d'Héliopolis[6].

---

[1] Elle l'était d'ailleurs déjà de son temps, car aucun de ses contemporains n'a risqué le déchiffrement de ces lignes qui ont tant souffert du martelage.

[2] Voir *infra*, p. 369-370.

[3] Cf. W. Schulze, *Zur Gesch. lateinischer Eigennamen*, 1904 (réimpression 1933), p. 118, 533.

[4] Cf. *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 68.

[5] Cf. H. Dessau, *ILS*, III, 1 (*indices*), p. 213.

[6] G. Wissowa, *l.l.*, qui date paléographiquement la dédicace du 4ᵉ s., identifie *Venus Caelestis* avec la déesse Carthaginoise à qui appartiendrait, selon lui, le sanctuaire le plus récent du Janicule. Sans discuter le problème complexe de l'attribution des différentes phases de ce sanctuaire qui aura sa place dans notre prochain ouvrage

289 Dalle carrée de marbre, trouvée en 1906 dans la villa Sciarra au Janicule. Hauteur et largeur: 120 cm; épaisseur: 29 cm. La dalle est percée en son milieu d'un trou dont le diamètre est de 18 cm à la face supérieure, et de 6 cm à la face inférieure. Une inscription en deux vers est gravée sur le lit supérieur en belles lettres de 6,5 cm de hauteur. Pl. CXI.

Musée National Romain.

G. Gatti, *Not. d. Scavi*, 1906, p. 248-249 et 433; id., *Bull. Comm. arch. comun.* 34, 1906, p. 332; P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 5 s.; 34 s.; 122 s. et pl. XIV; Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 233 s.; Ch. Clermont-Ganneau, *CRAI*, 1907, p. 252 s.; Th. Ashby, *The Class. Quarterly*, 2, 1908, p. 148; J. Toutain, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1908, p. 308; R. Cagnat et *alii*, *IGR*, I, no. 1388; Ch. Bruston, *Bull. Soc. Antiq. de France*, 1909, p. 285-287; L. Ross Taylor, *The Cults of Ostia*, 1912, p. 77, n. 4; G. Wissowa, *Hermes*, 49, 1914, p. 627 s.; F. Cumont, *CRAI*, 1917, p. 281; R. Dussaud, *RHR*, 38, 1918, p. 179; A. Loisy, *Rev. d'Hist. et de Litt. relig.*, 1920, p. 290-291; M. Bang, *CIL*, VI, 36804; S.M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 36-37 et 51-52, pl. 3, 1; R. Dussaud, *Syria*, 21, 1940, p. 345-346; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1940-1941, no. 155, p. 263-264; F. Cumont, *Syria*, 22, 1941, p. 292-295; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1942, no. 167, p. 361; E. Will, *Syria*, 26, 1949, p. 166-167; J. et L. Robert, *Bull. épigr.*, 1950, p. 216; W. Atallah, *Adonis dans la littérature et l'art grecs*, 1966, p. 284-286; L. Moretti, *Inscr. graec. urbis Romae*, I, 1968, p. 92-94, no. 109, avec une reproduction p. 93; V. von Graeve, *Jahrbuch*, 78, 1972, p. 343-344; N. Goodhue, *op. cit.*, Index, no. 2 et Appendix, IV.

Δεσμός ὅπως κρατε-
ρός θῦμα θεοῖς παρέχοι,
ὃν δὴ Γαιωνᾶς δειπνο-
4 κρίτης ❦ ἔθετο

---

sur les cultes héliopolitains, je ne puis accepter l'identification de la déesse proposée par cet auteur pour les raisons suivantes: il semble d'abord que la forme des lettres invite à dater l'inscription du 3^e s. et non du 4^e s. (cf. Gauckler, *l.l.*, et Nicole et Darier, *l.l.*), mais laissons de côté la paléographie dont les données ne sont pas si solides qu'on le croit. L'emploi de la dalle d'Aeflanius Martialis comme seuil dans le sanctuaire du IV^e s. est une désaffectation, un remploi, ce qui est bien un indice de son antériorité. En outre, la deuxième dédicace a respecté la première, celle de Gaionas, et appartient par conséquent à la même sphère cultuelle. Quant au martelage de la face supérieure, il est postérieur à l'inscription d'Aeflanius qu'il n'a d'ailleurs pas épargnée.

Avant le nettoyage de la pierre de l'épais sédiment qui la couvrait, Gatti lisait μα[λε]ρός au lieu de κρατερός et παρόχο[ις] au lieu de παρέχοι.

> «Le lien puissant que voici, Gaionas l'ordonnateur des repas l'a établi, afin qu'il permette (ou rende possible) le sacrifice aux dieux».

La compréhension de ce texte quelque peu ambigu dépend, dans une certaine mesure, de la connaissance de la destination du support sur lequel il est gravé. Des indices matériels permettent de conclure avec certitude à l'usage de la dalle comme un orifice de fontaine: l'eau de la source du *lucus Furrinae* captée par Gaionas au bénéfice du sanctuaire est déversée par le trou central qui est contemporain de l'inscription comme le prouve la disposition de cette dernière par rapport à lui[1]; les traces de mortier décelées à l'intérieur de la cavité et le sédiment de calcaire qui couvrait la surface de la dalle achèvent de confirmer son usage comme déversoir[2].

---

[1] R. Dussaud, *Syria*, 21, 1940, p. 346, a tort de parler d'une perforation de la pierre lors d'un remploi.

[2] C'est pour avoir méconnu ces faits ou minimisé leur importance que Ch. Clermont-Ganneau, *l.l.*, a considéré la pierre comme le couvercle d'une fosse destinée aux tablettes magiques qui y étaient introduites par le trou central. Partant de cette interprétation, l'auteur donne du texte la traduction suivante: «afin que le charme puissant fournisse victime aux dieux, Gaionas le deipnocritès l'a placé». Ch. Huelsen, *l.l.*, suivi par L. Ross Taylor, *l.l.*, a, de son côté, pensé à un tronc de pierre pour des offrandes en monnaie, un θησαυρός semblable à celui découvert dans l'île de Théra (cf. F. Hiller von Gaertringen, *Thera I. Die Insel Thera in Altertum und Gegenwart*, 1899, p. 258 s.) et dont notre dalle servirait de couvercle. J. Toutain, *l.l.*, par contre, explique le trou de forme conique comme une cavité destinée à recevoir des liquides et non à en émettre et rapproche indûment la dalle de Gaionas d'un autel mithriaque de Heddernheim, haut de 75 cm environ, et dont le dessus est percé d'un trou de forme conique qui mène à une niche creusée dans la face postérieure (cf. F. Cumont, *Textes et monuments*, T. II, p. 368, fig. 257). Dans cette optique. Toutain n'hésite pas à changer δεσμός en θεσμός, «rite», «règlement», et à rattacher, au mépris de la grammaire κρατερός à θῦμα en y voyant «une périphrase poétique employée pour désigner quelque libation particulière». L'idée de l'utilisation de la dalle comme une bouche de fontaine, proposée par P. Gauckler, est acceptée par Ch. Bruston, *l.l.*, G. Wissowa, *l.l.*, S. M. Savage, *l.l.*, J. et L. Robert (1941, 1942, 1950), E. Will, *l.l.*, et L. Moretti, *l.l.*, Pour F. Cumont, (*CRAI*, 1917, p. 273 s.) et R. Dussaud (*RHR*, 1918,

Conformément à cette explication, le δεσμός n'est tout simplement qu'un terme poétique pour désigner le «lien» établi par Gaionas entre la source et le bassin, c'est-à-dire la canalisation d'eau dont la dalle est l'aboutissement. Par conséquent, toute tentative de donner à ce vocable un sens moral ou mystique implique une dissociation indue entre le texte et la pierre percée[1]. Ce lien aménagé assure

---

p. 179), la pierre avait servi à «emprisonner», à «enchaîner» les eaux d'un vivier sacré. Ces deux auteurs ont par la suite, comme nous allons le voir, abandonné cette explication. V. von Graeve, *l.l.*, ne se prononce pas sur la destination de la dalle, mais rattache le contenu de l'inscription à la célébration de mystères dans le sanctuaire du Janicule.

[1] Ch. Bruston, *l.l.*, donne au mot δεσμός le sens de lien moral ou engagement et traduit: «[c'est] afin que (c'est-à-dire: cette fontaine a été faite afin que) un engagement ferme (ou rigoureux), que Gaionas le δειπνοκρίτης s'était imposé, fournisse une offrande à des dieux», et Bruston d'expliciter sa traduction en affirmant que l'engagement était un vœu et l'offrande, l'eau de la fontaine. R. Dussaud, *Syria*, 21, 1940, p. 345-346, rapproche le δεσμός κρατερός du titre δεσμοφύλαξ porté par un certain Γορναῖος qui avait dédié περίστυλον καὶ οἰνοχυτεῖον εἰς τὰ Αδώνιδος d'après une inscription du temple d'Adonis à Doura-Europos (cf. F. E. Brown, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Report VII-VIII, 1939, p. 171, no. 875). Brown qui avait publié cette inscription s'était déjà demandé si, au lieu de traduire le vocable de *desmophylax* par «geôlier», il ne fallait pas lui donner une valeur mystique. Partant de cette hypothèse, Dussaud fait du mot δεσμός non un objet matériel, mais la foi qui lie une confrérie religieuse dans la pratique de son culte, et il traduit ainsi le texte du Janicule: «Qu'un lien (mystique) puissant offre aux dieux un sacrifice que Gaionas, le deipnokritès, a institué». Reprenant à la suite de Dussaud, le rapprochement entre le *desmophylax* de Doura et le *deipnokritès* du Janicule, F. Cumont, *Syria*, 22, 1941, p. 292-295, a développé dans le même sens la notion de lien spirituel qu'implique selon lui le mot δεσμός. Dans les mystères, dit-il, l'initié est «lié» par un serment de ne rien révéler aux profanes, et comme il s'agit au Janicule d'une confrérie, les adeptes doivent déposer leur serment auprès du *deipnokritès* qui alors leur permet de prendre part au repas sacré qui est un sacrifice de communion avec le dieu qui est censé y assister. Quant au *desmophylax* de Doura, il serait, selon Cumont, le «gardien» qui veille à ce que les fidèles observent l'engagement qu'ils ont contracté en s'initiant aux mystères d'Adonis. À cause de cette interprétation mystique du mot δεσμός, Cumont trouve incomplet et obscur le texte du Janicule, et le traduit ainsi: «afin qu'un lien solide, qu'a imposé Gaionas, juge des festins, procure un sacrifice aux dieux». Cette traduction et l'hypothèse qu'elle sous-tend ont été combattues à juste titre par E. Will, *l.l.*, qui a fait remarquer d'une part que ὃν δὴ est un démonstratif et non un relatif et insisté, d'autre part, sur le fait que la dalle se suffit à elle-même et que le trou central existait dès l'origine. Cf. également du même auteur, *Syria*, 37, 160, p. 202. Cette prise de position

au sanctuaire l'eau destinée aux sacrifices divins ou peut-être à alimenter un bassin où les poissons sacrés étaient conservés jusqu'au jour où ils devaient servir aux banquets sacrés[1]. C'est dans de tels repas liturgiques répandus, on le sait, dans toute la Syrie[2] que Gaionas agissait dans le sanctuaire héliopolitain du Janicule comme ordonnateur ou président, comme l'indique son titre de δειπνοκρίτης, rendu par δείπνοις κρείνας dans son épitaphe[3].

---

de Will est approuvée par J. et L. Robert (1950) et semble l'être par W. Atallah, *l.l.*, qui cependant commet l'erreur de faire rattacher par Cumont l'inscription du Janicule aux mystères d'Adonis (p. 284) et de faire du *desmophylax* Γορναῖος de Doura, un Gaionas (p. 281).

[1] Dans l'un ou l'autre cas, la traduction du verbe παρέχειν par «permettre» ou «rendre possible» me paraît préférable à celle de «fournir» ou «procurer» utilisé par les différents auteurs. Sur le caractère sacré du poisson chez de nombreux peuples, son entretien dans des viviers en rapport avec la déesse Atargatis et sa consommation rituelle dans les cultes syriens, cf. F. Cumont, *PW*, 9, 1914, s.v. *Ichthys* 1, col. 844 s.; cf. surtout l'important ouvrage de F. J. Dölger, ΙΧΘΥΣ, 3 vol. et un recueil de planches, Münster, 1910-1928, où l'auteur traite du culte du poisson dans l'antiquité païenne et du développement du symbole chrétien. Voir également pour la Syrie, Fr. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 108-109 et p. 255-257, notes 50 à 53; H. Stocks, *Berytus*, 4, 1937, p. 6. A Loisy, *l.l.*, rapproche les repas rituels où étaient consommés les poissons sacrés au Janicule du récit évangélique de la multiplication des pains et où figurent les poissons. L'offrande de poissons semble attestée dans le culte mithriaque, cf. *Excavations at Dura-Europos*, Prelim. Report VII-VIII, 1939, p. 75 et la note 2 due à Cumont.

[2] Cf. Fr. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 256, n. 52, qui cite un certain nombre de termes épigraphiques dont notre δειπνοκρίτης, qui attestent l'existence de repas sacrés dans les temples syriens. J. Starcky, *Syria*, 26, 1949, p. 62-67, parle des salles de banquets rituels dans les sanctuaires orientaux. Cf. également D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 101-105, qui a reconnu des salles de banquets dans de nombreux sanctuaires de la Palmyrène; J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 120-121 et surtout 141 s.

[3] Cette fonction de *deipnokritès* correspond à celle du *magister cenarum* dans le collège des *cultores Dianae et Antinoi* à Lanuvium (cf. *CIL*, XIV, 2112 = Dessau, no. 7212) et à celle du συμποσίαρχος (voir, pour la Syrie, P. Merlat, *Essai*, p. 198 s. et surtout J. T. Milik, *op. cit.*, p. 291 s.). L'organisation des festins religieux était une des fonctions les plus importantes du président des collèges, cf. J.-P. Waltzing, *Étude hist. sur les corpor. profess. chez les Romains*, I, 1895, p. 323 s. et 389 s. Les hypothèses déjà mentionnées (cf. *supra*, p. 365, n. 1) qui mettent le titre de *deipnokritès* porté par Gaionas en relation avec une fonction civile (A. von Premerstein et G. Wissowa) ou simplement mondaine (Ch. Bruston) me semblent devoir être abandonnées.

290 Base inscrite en marbre bleuâtre, surmontée d'un cylindre orné de reliefs et que coiffait jadis une statue métallique. Dimensions en cm, hauteur: 126; largeur max.: 27, épaisseur max.: 21. Trouvée par Fea en 1803 dans la villa Crescenzi située immédiatement au-dessous de la villa Sciarra vers le Tibre[1]. Pl. CXII.

Musée du Capitole[2].

Cl. Cardinali, *Memorie romane di antichità et di belle arti*, III, 1824-1827, p. 35s.; G. Melchiorri, *ibid.*, p. 117s.; Cl. Cardinali, *Diplomi imperiali*, 1835, p. 301, no. 585; O. Kellermann, *Vigilum romanorum*, 1835, p. 284; W. Henzen, dans *Orelli-Henzen*, 1856, p. 132, no. 5632; id., *CIL*, VI, 423; R. Lanciani, *Topogr. di Roma antiqua. Acque e acquedotti*, 1880, p. 101; 103; id., *Forma urbis Romae*, 1893, pl. 33; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, s.v. *Heliopolitanus*, col. 1991; H. Dessau, *ILS*, no. 4287; W. Amelung, *Die Skulpturen des Vatikan. Museums*, I, 1903, p. 279-280, pl. 30, no. 152; P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 144; id., *Le Sanct. syr. du Janicule*, p. 52s.; 128s.; 164s.; Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 248; R. Dussaud, *Syria*, I, 1920, p. 9-10 et fig. 2; H. Winnefeld, *Baalbek* II, 1923, p. 126; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 347-348; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 77; S. M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 49; S. Bocconi, *The Capitoline Collections*, 1950, p. 72, no. 20; C. Pietrangeli, *Musei Capitolini. I monumenti dei culti orientali*, 1951, p. 17, no. 22; B. M. Felletti Maj, *Bull. Comm. arch. comun.* 75, 1953-1955, p. 145-146; V. von Graeve, *Jahrbuch*, 78, 1972, p. 333, fig. 18; N. Goodhue, *op. cit.*, Index, no. 6.

Inscription:

I(ovi) ❦ O(ptimo) ❦ M(aximo) ❦ H(eliopolitano) ❦
Conservatori
imperii ❦
4 d(omini) n(ostri) Gordiani ❦
Pii ❦ Fel(icis) Invicti Aug(usti)
L(ucius) Trebonius, Fab(ia tribu),
Sossianus

---

[1] W. Henzen, *CIL*, VI, 423, avait d'après Melchiorri, *Mem. Rom.*, III, 1835, p. 117, indiqué le voisinage de l'église San Cosimato comme lieu de trouvaille. Mais le rapport de Fea, cité par P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 164s., établit de façon définitive, que la base fut découverte dans la villa Crescenzi. Voir également *CIL*, VI, p. 3005, Add. à *CIL*, VI, 423.

[2] Ce monument était longtemps conservé au Musée du Vatican avant de passer au musée du Capitole.

8 colonia Heliupoli,
(centurio) frum(entariorum) leg(ionis) IIII Fl(aviae)
Gordianae
p(ecunia) p(osuit)

L. 11, Ch. Huelsen lisait *p(rimus) p(ilus)*.

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, sauveur de l'empire de notre seigneur Gordien Pieux Felix Invincible Auguste, Lucius Trebonius Sossianus, de la tribu Fabia, de la colonie d'Héliopolis, centurion des *frumentarii* de la légion IV Flavia Gordiana, a dédié (ce monument) à ses frais».

C'est un militaire d'origine héliopolitaine qui invoque la puissance salvatrice du grand dieu de Baalbek en le qualifiant de *Conservator imperii Gordiani*[1]. Le court règne de Gordien III (238-244) est ponctué d'invasions contenues ou repoussées sur le Danube ou en Orient, et même d'une usurpation en Afrique qui a été matée[2], de sorte qu'il est difficile de fixer avec plus de précision la date de la dédicace, si tant est qu'elle se référait à une victoire précise de l'empereur[3]. Le même Lucius Trebonius Sossianus a, peu de temps après, honoré le frère de Philippe l'Arabe, Gaius Julius Priscus dans une inscription de Šahba-Philippopolis[4]. Sossianus exerçait son centurionat sur une unité de soldats de la légion *IV Flavia Gordiana* appelée *frumentarii*. Cette unité formait avec de nombreuses autres tirées de différentes légions un corps spécial de police au service de l'empereur[5].

---

[1] Le titre de *conservator* appliqué à Jupiter Héliopolitain se retrouve sur les nos. 171, 204 et 231. Dans cette dernière, il est étendu aux deux autres membres de la triade.

[2] Cf. A. Piganiol, *Histoire de Rome*, 1954, p. 421.

[3] La date de 240, donnée par Amelung, *l.l.*, et celle de 241 ou 242, proposée par Fea, *apud* Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 166, me paraissent d'une précision arbitraire.

[4] Cf. A. von Domaszewski, *Rhein. Museum* 54, 1899, p. 159-160; *CIL*, III, p. 2003, no. 14149^5; R. Brünnow et A. von Domaszewski, *Provincia Arabia*, III, 1909, p. 204, no. 20; H. Dessau, *ILS*, no. 9005.

[5] Sur les *frumentarii*, cf. R. Cagnat, *Dict. des Antiq.*, II, 2, s.v. *frumentarius*, p. 1348; P. K. Baillie Reynolds, *JRS*, 13, 1923, p. 170-171; 177-178; 180-187.

Reliefs:

La face antérieure du cylindre est ornée d'une figure féminine[1] sculptée en bas-relief dans une niche peu profonde et au sommet arrondi. C'est l'image d'une déesse représentée debout tenant, dans la main droite abaissée, le gouvernail posé sur une sphère, alors que la main gauche légèrement repliée tenait une corne d'abondance. Elle est coiffée d'un haut modius et vêtue d'un chiton et d'un manteau dont un pan retombe du bras gauche. La déesse est flanquée, sur les parois latérales du cylindre, de deux lions traités en haut-relief et de grande dimension par rapport à elle. La présence de ces deux fauves pourrait faire songer à voir dans notre déesse la Vénus héliopolitaine sous les traits de Tyché[2]; cependant, étant donné la disproportion des lions par rapport à l'image divine, et surtout le fait que ce sont des sphinx et non des lions qui accompagnent habituellement la déesse parèdre, on doit probablement donner à Tyché la même interprétation qu'à celle du bronze Sursock[1].

---

[1] Une telle figure féminine orne le socle du bronze Sursock (mon no. 232). À comparer aussi l'image d'une femme sous la statue de l'Apollon barbu des Hiérapolitains, cf. Macrobe, *Sat.* I, 17, 66-67. Cet Apollon est ainsi figuré sur un bas-relief de la Haute Mésopotamie au Musée de Beyrouth (cf. H. Seyrig, *Syria*, 49, 1972, p. 104-108 et pl. I) et sur une célèbre statue de Hatra, cf. H. Lenzen, *Arch. Anz.*, 1955, p. 339s., fig. 2-3; J. Pirenne, *Sacra Pagina*, 1959, p. 293, pl. I C; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 325-327; R. Ghirshman, *Parthes et Sassanides*, Coll. L'Univers des Formes, 1962, p. 1; H. Seyrig, *Syria*, 49, 1972, p. 107-108, fig. 7. — Deux cippes de Nīḥa conservés l'un au Musée de Beyrouth, l'autre au Musée archéologique d'Istanbul, montrent une figure féminine aux pieds du dieu Hadaranès. Sur le cippe du Musée de Beyrouth, voir en dernier lieu, J.-P. Rey-Coquais, *IGLS*, no. 2928, p. 196-198, pl. XLVII, avec la bibliographie antérieure; sur celui du Musée d'Istanbul, voir G. Mendel, *Catal. des sculptures*, III, no. 829; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 113-114, fig. 173.

[2] Le lion dont le protome alterne avec celui du taureau sur la frise du grand et du petit temples de Baalbek appartient à la déesse parèdre, cf. R. Dussaud, *Mon.* Piot, 30, 1929, p. 91, et *Syria*, 23, 1942-1943, p. 48s.; H. Seyrig, *Syria*, 31, 1954, p. 94-95. Dans l'iconographie sémitique, le lion est fréquemment en relation avec les divinités féminines, cf. W. v. Baudissin, *Studien zur semit. Religionsgeschichte*, Heft II, 1878, p. 195. En Mésopotamie, le lion est la monture favorite d'Ishtar, cf. E. Dhorme, *Les Religions de Babylonie et d'Assyrie*, 1949, p. 71-72. En Syrie et en Phénicie il est le compagnon de plusieurs déesses, par exemple la Tyché de Palmyre à Doura, cf. F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos*, 1926, p. 98, pl. L; l'Atargatis hiérapolitaine, cf. Lucien, *De Dea Syria*, 31; *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., III, 1932, pl. XIV (bas-relief); cf. également W.W. Wroth, *BMC Gr. C. Galatia*, p. 144, nos. 46-61, pl. XVII, 14, 15, 17 (monnaies). Un bronze du Hauran conservé au Musée du Louvre et datant du 8^{e}-7^{e} s. av. J.-C. représente Atargatis debout entre deux lions, cf. M. Rostovtzeff, *Syria*, 12, 1931, p. 52, pl. XXII. Une statue de Rome

Sur le gradin aménagé au-dessus des deux lions et en arrière, des trous d'encastrement avec des tenons métalliques dont subsistent des traces, permettent de supposer l'existence d'une plaque de revêtement ou d'un socle en métal[2]. Un fleuron métallique devait

---

figure la *Dea Syria* assise entre deux lions, cf. *CIL*, VI, 116 = H. Dessau, *ILS*, no. 4274; un autel de marbre de la même provenance montre les mêmes fauves de part et d'autre de la déesse, cf. *CIL*, VI, 115 = Dessau 4276. Les lions sont les symboles d'Atargatis à Palmyre, cf. R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 433-434. La déesse Azzanathkona à Doura est figurée entre deux lions, cf. M. Rostovtzeff, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., V, 1932, p. 171 s. et pl. XIV. Pour Allât, voir D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, ch. IV, 5, no. 2; 13, no. 1. En ce qui concerne les déesses phéniciennes dont le lion est le symbole, cf. Ch. Virolleaud, *Syria*, 5, 1924, p. 119, pl. XXXI, 3 (bas-relief de provenance inconnue, au Musée de Beyrouth, figurant Astarté, assise de profil sur un trône accosté de lions); G. F. Hill, *BMC Gr. C. Phoenicia*, p. 198, nos. 316-317, pl. XXV, 8 (monnaies de Sidon). La déesse Qadesh est figurée debout sur un lion sur une stèle égyptienne du Musée du Louvre, cf. A. Parrot, *Le Musée du Louvre et la Bible*, 1957, p. 67-68, fig. 40. — Sur la confusion d'Atargatis avec Tyché, cf. *infra*, p. 480, n. 3. Le rapprochement entre les deux déesses est dû, selon F. Cumont, à l'action de l'astrologie babylonienne, cf. *Dict. des Antiq.*, IV, 2, 1911, s.v. *Syria dea*, p. 1594. — L'identité de notre Tyché avec la déesse parèdre héliopolitaine est reconnue par W. Drexler, *l.l.*, W. Amelung, *l.l.*, R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 100; *Syria*, 1, 1920, p. 9 et 10; *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 91, n. 1; P. Gauckler, *l.l.*, Ch. Huelsen, *l.l.*, S. M. Savage, *l.l.*, S. Bocconi, *l.l.*, C. Pietrangeli, *l.l.*, B. M. Felletti Maj, *l.l.*, Z. Kadar, *Die kleinasiat.-syr. Kulte zur Römerzeit in Ungarn*, 1962, p. 13 et 70 et V. von Graeve, *l.l.* — H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 126, admet l'identité Atargatis-Tyché, cependant il voit dans les lions un dédoublement de la figure léonine de Gennaios. P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 21, n. 1, reconnaît dans notre déesse la Tyché d'Héliopolis. Même opinion dans H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 347-348, qui voit à tort dans le lion le symbole de Mercure Héliopolitain. À cause des lions, O. Kellermann, *l.l.*, et W. Henzen dans *Orelli-Henzen*, identifient notre déesse avec Cybèle. Dans le *Corpus*, Henzen opte pour Rhea.

[1] Cf. p. 281. F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 44, n. 2, rapproche également les deux images. Cf. *infra*, p. 375, n. 1.

[2] W. Amelung, *l.l.*, a pensé que ce revêtement a été orné de l'image de Jupiter Héliopolitain, mais il n'a pas exclu l'hypothèse avancée par E. Petersen, d'un socle qui servait de tronc pour les offrandes. H. Thiersch, *l.l.*, appuie à son tour, cette

probablement orner la partie inférieure de la base comme semble le suggérer le trou, de 2,5 cm de diamètre et de 7 cm de profondeur, percé au-dessous de l'inscription. Le sommet du cylindre devait porter le simulacre de Jupiter Héliopolitain [1].

291 Statue de Bacchus en marbre parien, trouvée dans la salle pentagonale K du sanctuaire le plus récent du Janicule [2]. La chevelure, le visage, les mains et le canthare portent des traces de dorure. La tête est faite de deux pièces distinctes du même matériau, ajustées, et dont on voit la section horizontale; la main gauche, restaurée dans l'Antiquité, est de proportion plus grande que l'autre main. Pl. CXIII.

Musée National Romain, no. d'inv. 60.920.

G. Nicole et G. Darier, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 36 s.; A. Pasqui, *Not. d. Scavi*, 1909, p. 395; P. Gauckler, *Le sanctuaire syr. du Janicule*, 1912, p. 183 s., pl. XXV; R. Paribeni, *Le Terme di Diocleziano e il museo nazionale romano*, 2ᵉ éd., 1932, p. 136, no. 271; S.M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 48; M. Leglay, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 60, 1948, p. 129 s.; A. Bruhl, *Liber Pater. Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, 1953, p. 258-259, pl. XXXII.

Cette statue presque grandeur nature représente Bacchus comme un éphèbe, nu, de face, avec la tête légèrement tournée à gauche et le corps fortement déhanché et porté par la jambe droite appuyée contre un tronc d'arbre entouré d'un rinceau de pampre. Le dieu a la tête couronnée de lierre et de raisin et sa chevelure retombe en

---

hypothèse. Pour P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 53-54, la plaque de revêtement métallique devait rendre les détails d'un chapiteau, car «tout pilier, dit-il, suppose un chapiteau».

[1] F. Cumont, *Syria*, 2, 1921, p. 44, n. 2, va jusqu'à conjecturer que cette image de l'Heliopolitanus devait porter les bustes des planètes au-dessus de celle de Tyché, comme sur le bronze Sursock, H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 348, et 13, 1932, p. 55, n. 1, croyait que la base portait une statue de Mercure Héliopolitain. Cette supposition s'explique sans doute par le fait que cet auteur attribuait le lion à Mercure, cf. *Syria*, 10, 1929, p. 333 s. Cette attribution fut par la suite et, à juste titre, abandonnée par Seyrig, cf. *Syria*, 31, 1954, p. 81 s. Récemment, cet auteur a attribué cette base à une statue de Vénus-Atargatis, cf. *Syria*, 49, 1972, p. 108, n. 5.

[2] Cf. P. Gauckler, *Le sanctuaire syr. du Janicule*, 1912, pl. LI; S.M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, pl. 2.

mèches fines et ondulées sur les épaules. De la main droite abaissée, il tient le canthare et devait s'appuyer de la gauche sur un thyrse rapporté en métal. Par son rythme souple et élégant et son chiasme, cette statue dérive, sans doute, d'un modèle grec datant des débuts de l'époque hellénistique[1]. Sa découverte dans le troisième sanctuaire du Janicule, qui date du 4e siècle ap. J.-C. et dont l'attribution aux divinités syriennes, en général, héliopolitaines, en particulier, est peu assurée[2], ne signifie nullement qu'elle lui est contemporaine. Tout indique, bien au contraire, une date plus ancienne qu'il faudrait, à mon avis, situer dans la seconde moitié du 2e s. de notre ère. Il s'agit donc d'une sculpture réutilisée dans le sanctuaire du 4e s., après avoir appartenu à celui qui lui est immédiatement antérieur[1], et dont de nombreuses dédicaces permettent l'attribution certaine à Jupiter Héliopolitain[2]. Dans ces conditions, il faut voir dans la statue de Bacchus, non la représentation du dieu du vin gréco-romain, mais celle de Mercure Héliopolitain dont l'assimilation à Bacchus est prouvée par de nombreux témoignages[3].

---

[1] R. Paribeni, *l.l.*, en fait la copie d'un original du 3e s.

[2] Cette attribution proposée par les fouilleurs (cf. P. Gauckler, *Le sanctuaire syr. du Janicule*, p. 46 s.; 173 s.; 221 s. et 257 s.; G. Nicole et G. Darier, *Mél. d'arch. et d'hist.*, 29, 1909, p. 31 s.) et acceptée par de nombreux auteurs (voir entre autres, G. Gatti, *Bull. Comm. arch. mun.*, 37, 1909, p. 97 s.; A. Pasqui, *Studi Romani*, I, 1913, p. 343 s.; R. Dussaud, *RHR*, 1908, p. 306 s., et 1910, p. 133 s.; S. M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 47 s.; B. M. Felletti Maj., *Bull. comm. arch. comun.*, 75, 1953-1955, p. 137 s. et V. von Graeve, *Jahrbuch*, 78, 1972, p. 331 s.), est rejetée par G. Wissowa, *Berliner Philolog. Wochenschrift*, 1914, col. 1012 s., qui incline à attribuer ce sanctuaire récent à la Vénus Caelestis, et surtout par E. Will, *Syria*, 26, 1949, p. 161 s. et 37, 1960, p. 201-203. Nous aurons nous-même à revenir sur cette question dans notre ouvrage sur les cultes héliopolitains, mais nous pouvons d'ores et déjà affirmer que divers indices laissent supposer avec vraisemblance que le sanctuaire du 4e s. était étranger aux cultes syriens: ainsi le remploi comme seuil de porte d'une dalle inscrite héliopolitaine (no. 288), ce qui constitue une désaffectation, et la présence dans ce même sanctuaire de sculptures sans rapport précis avec les cultes syriens comme la statue de pharaon égyptien, la base de candélabre avec la triple Hécate et la fameuse statuette de bronze doré entourée par les replis d'un serpent entre lesquels étaient placés sept œufs de poule et qui n'est certainement pas Hadad, comme on l'a cru parfois (cf. A. Pasqui, *Studi romani*, I, 1913, p. 343-350, fig. 4; G. Lugli, *I monumenti antiqui di Roma e suburbio*, III, 1938, p. 670 s.), ni le dieu-fils de Baalbek comme le pense B. M. Felletti Maj (*Bull. Comm. arch. comun.*, 75, 1953-55, p. 153 s.), mais probablement Aiôn, le dieu alexandrin de l'Éternité (cf. M. Leglay, *Mél. d'arch. et d'hist.*, p. 130 s. et A. Bruhl, *Liber Pater*, 1953, p. 259 s. — La statue de marbre blanc découverte dans ce sanctuaire et représentant un dieu assis, la poitrine nue et dont manquent la tête, le bras droit, la majeure partie du bras gauche et les pieds, peut difficilement être prise pour la statue de culte de Jupiter Héliopolitain comme le suppose V. von Graeve (*Jahrbuch*, 78, 1972, p. 332 et 334, fig. 5) qui l'apparente au type figuré de Sarapis et lui donne un caractère chthonien. La disparition des parties caractéristiques, comme la tête et les mains avec leurs attributs, ne permet pas, déjà à priori, une identification sûre de cette statue. À cela s'ajoute que Jupiter Héliopolitain n'est jamais représenté assis. Je ne puis, à cette occasion, suivre V. von Graeve dans sa tentative de retrouver la triade héliopolitaine et Adonis dans un relief découvert à Démétrias en 1970 et conservé au Musée de Volos (cf. V. von Graeve,

---

op. cit., p. 336s. et fig. 19). Ce relief, dédié comme l'indique une inscription, par une prêtresse de la déesse Atargatis nommée la Vierge, montre quatre divinités debout qui sont de gauche à droite: 1° – un dieu mâle acéphale qui tient dans sa main droite levée un objet indistinct dans lequel V. von Graeve voit une bourse; 2° – une déesse dont manque le haut du corps et qui tient une patère dans la main droite tendue au travers du dieu précédent; à ses pieds, un gros poisson; 3° – un dieu dont la tête est mutilée et qui se présente sous l'aspect d'un dieu berger comme Attis avec une syrinx dans la main; 4° – un dieu barbu et vêtu d'un costume féminin, tenant une double hache dans la main gauche et une balance dans la main droite. V. von Graeve reconnaît dans ces quatre personnages respectivement Hermès Héliopolitain, la déesse parèdre, Adonis et Jupiter Héliopolitain. Si l'on peut prendre la déesse au poisson pour une Atargatis-Dercéto, je ne vois pas du tout comment le dieu à la bipenne et à la balance placé presque en marge de la composition, en tout cas loin de ses deux soi-disant parèdres, peut être considéré comme Jupiter Héliopolitain, d'autant plus que les attributs qu'on lui prête lui sont totalement étrangers. À cela s'ajoute que l'objet que tient de sa main droite levée le premier dieu ne peut être pris pour une bourse, attribut que Mercure tient presque constamment de sa main droite abaissée.

[1] E. Will, *Syria*, 26, 1949, p. 266, est de cet avis, En tout cas, le remploi aux 3e et 4e siècles de sculptures d'époque antérieure est un phénomène trop courant pour qu'on s'y attarde.

[2] Cf. nos. 286-290 et peut-être no. 292.

[3] La statue de Bacchus découverte dans la cella du grand temple à Nīḥa doit, à mon avis, être interprétée dans un sens similaire: elle resprésente le dieu-fils de Nīḥa dont la main votive du Louvre (cf. *infra*, p. 474s.) nous restitue l'image. Se basant sur la vogue de la confusion des dieux du renouveau en Syrie et en Phénicie avec Bacchus, H. Seyrig, *Syria*, 31, 1954, p. 85, n. 3, incline à reconnaître Malakbêl dans le buste de Bacchus au thyrse sculpté au soffite du linteau de la porte du temple de Bêl à Palmyre. — Sur l'assimilation de Mercure Héliopolitain à Bacchus, voir p. 139-140 avec renvoi aux documents bachiques en rapport avec le dieu-fils.

ROME (Heliopolitanum du Janicule?)

292 Colonne inscrite de marbre blanc dont le lieu de trouvaille exact est inconnu[1]. Hauteur: 84 cm. L'inscription mal conservée[2] est gravée en lettres peu profondes hautes de 1,7 cm environ.

Musée du Capitole.

W. Henzen, dans *Orelli-Henzen*, 1856, p. 93, no. 5485, d'après une copie d'Amati; E. Bormann, *CIL*, VI, 420; H. Dessau, *ILS*, no. 398; Ch. Huelsen, *CIL*, VI, 30764; *CIG*, XIV, 985; R. Cagnat et *alii*, *IGR*, I, no. 70; P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 142 s.; cf. *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 8 et 9; id., *Bull. Comm. arch. mun.*, 1907, p. 56; Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 245-266; P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 128; L. Ross Taylor, *The cults of Ostia*, 1912, p. 77, n. 4; S. M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 37 et n. 102; C. Pietrangeli, *Musei Capitolini. I monumenti dei culti orientali*, 1951, p. 58, no. 26; L. Moretti, *Inscr. gr. urbis Romae*, I, 1968, p. 152-154, no. 166; N. Goodhue, *op. cit.*, Index, no. 4 et Appendix III.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Heliopolitano
Κομμόδῳ
ἀνδρὶ βα[σι]λικ[ω]τ[άτῳ]
ἀσπισ̣τῆ̣ [τῆς]
οἰκο̣υ̣μ̣[ένης]
Imp(eratori) Caes(ari) M(arco) Aur(elio) C[om]mo[d]o
A[nt]ọnino [P]io [Felici Aug(usto)]
Sarm(atico) Ge[r]man[ico]
trib(unicia) pot(estate) X[I], imp(eratore) [VIII, co(n)s(uli) V, P(atri) p(atriae)],
M(arcus) Antonius M(arci) f(ilius) Gai[on]ạ[s]
cl(audialis) aug(ustalis) quiṛịṇ(alis) .EC – – – VS
cistiber dedic(avit) u(rbis) c(onditae) [a(nno) DCCCC] XXXIX
Imp(eratori) Commodo A[n]ṭọṇino Pio
Felice Aug(usto) V M(anio) Acil(io) Gla[br]ione
II co(n)s(ulibus)
III k(alendae) Dec(embres)

---

[1] Sa provenance du Janicule affirmée comme une certitude par Gauckler (*CRAI*, 1907, p. 142; *Bull. comm. arch. mun.* 1907, p. 56; *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 128) n'est que possible étant donné l'identité du dédicant Gaionas.

[2] P. Gauckler, *CRAI*, 1907, p. 142, suppose que l'usure des lettres est due au frottement incessant et prolongé d'un jet d'eau.

L. 8, à la fin, *FELICI AVG*, lus avec beaucoup de difficulté par Henzen, ont disparu depuis. – L. 11, Henzen lisait *M F GARalA*; Bormann copiait: *M F GAI....A* et restituait avec hésitation *GAL heraclA*; Huelsen (*CIL*): *MEGA///////*; d'après le *CIG*: *M F GAL-....A*; Cagnat: *M F GAL......*; la restitution correcte du nom de Gaionas a été proposée par Gauckler (*CRAI*) et acceptée par Huelsen (*Röm. Mitt.*), par Dessau (cf. *Addenda*, vol. III, 2, p. CLXX), et par tous les éditeurs qui, par la suite, se sont occupés de cette inscription. – L. 12, *QVI* est bien visible; quant aux lettres *RIN*, les traces qui en subsistent les rendent certaines; ensuite point séparatif et lacune d'une lettre, puis *EC*, lacune de trois ou quatre lettres et enfin *VS*; Henzen lisait: *CL AVG QVI..IFS.DIVS* et restituait *Cl(audialis) Aug(ustalis)* tout en trouvant plausible la restitution d'Amati (*Cod. Vat.*, 9735, f. 38) *QVinq.REGionibVS*; Bormann: *CL AVG QVI*, le haut d'un *P* ou d'un *R*, *C.I EC VS*; Huelsen (*CIL*): *CL AVG QVIRIN.E//////VS*; Cagnat: *Cl(audialis) Aug(ustalis).........*; Gauckler (*CRAI*): *Claud(ialis) Aug(ustalis)*? ...; Huelsen (*Röm. Mitt.*) lisait *CLAVC QVIP///////////* et trouvait «impossible» la restitution *Cl(audialis) Aug(ustalis)* proposée par Gauckler; Savage: *Cl(audialis?) Aug(ustalis?) Quirin.e ....us*; Moretti lisait: *Cl. Aug. Quiṛịṇ..EC...VS* et restituait *Cl(audialis) Aug(ustalis) Quirin(alis)*; Goodhue (p. 10 et n. 275) se refusait à lire *Quirin(alis)*.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Commode, homme très royal, armé du bouclier de l'Univers, à l'empereur César Marc Aurèle Commode Antonin Pieux Felix Auguste, vainqueur des Sarmates et des Germains, dans sa onzième puissance tribunice, *imperator* pour la huitième fois, consul pour la cinquième fois, Père de la patrie, Marcus Antonius Gaionas, fils de Marcus, Claudialis, Augustalis, Quirinalis ... cistiber, a dédié (ce monument) en l'an 939 de la fondation de Rome, le 29 novembre, sous le cinquième consulat de l'empereur Commode Antonin Pieux Felix Auguste et le deuxième consulat de Manius Acilius Glabrio».

Il s'agit d'une offrande consacrée le 29 novembre 186, soit deux jours après les *decennalia* de Commode, honoré ici avec Jupiter Héliopolitain. L'empereur est qualifié d'ἀνήρ βασιλικώτατος et d'ἀσπιστής τῆς Οἰκουμένης, épithètes inconnues, semble-t-il, pour d'autres empereurs. Le deuxième de ces titres est intéressant en ce sens qu'il exprime le pouvoir universel de l'empereur et trahit, sans doute, la conception antique de l'ασπίς, du *clipeus*, comme image du cosmos[1].

Quant au dédicant, Gaionas, il ajoute à la dignité civile, mais honorifique, de *cistiber* déjà rencontrée[2], le triple flaminat *Claudialis*, *Augustalis* et *Quirinalis*[3]. Ce cumul d'une fonction civile avec des dignités religieuses est fréquent, et notamment en Syrie[4].

ROME

293 Plaque en marbre de Carrare, trouvée sur le Palatin[5] et décorée, sur une face évidée et bordée d'un cadre en saillie, de trois figures en relief, dont seule la partie supérieure est conservée[6]. Haut.: 10,5 cm; larg.: 27,5 cm. Pl. CXIV.

Antiquarium du Palatin, Rome; No. d'inv. 52828.

R. Paribeni, *Bull. Soc. arch. d'Alexandrie*, 13, 1910, p. 179-180, pl. VIII; S. Reinach, *Rép. de reliefs grecs et romains*, III, 1912, p. 329, no. 3; W. Helbig, *Führer durch die öffentlichen Sammlungen klass. Altertümer in Rom*, II, 3ᵉ éd., 1912, p. 182, no. 1429; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 122; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 327 s., pl. LXXXII, 2; R. Paribeni, *Le Terme di Diocleziano e il Museo Nazionale Romano*, 2ᵉ éd., 1932, p. 138, no. 280; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 87; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 105-106; 137-138 et pl. XXXII, 3 et 4; A. Bartoli, Tracce di culti orientali sul Palatino imperiale, dans *Atti Pont. Accad.-Rendiconti*, 29, 1958, p. 28, fig. 9; Z. Kadar, *Die kleinasiatisch-syrischen Kulte in Ungarn*, 1962, p. 8; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H26, p. 334, pl. 153.

---

[1] Voir, à ce sujet, H.P. L'Orange, *Studies on the Iconography of Cosmic Kingship in the Ancient World*, 1953, p. 90-109.

[2] Voir *supra*, p. 363-364.

[3] Les *Claudiales* étaient des flamines chargés du culte de l'empereur Claude divinisé. Sur les divers flamines, cf. A. Grenier, *Les religions étrusque et romaine*. Coll. Mana, 1948, p. 164-165 et 168; C. Koch, *Religio. Studien zu Kult und Glauben der Römer*, 1960, p. 9, 20 et 38. En plus de ces fonctions religieuses rattachées aux cultes officiels romains et incombant, on l'a dit, à des membres de l'ordre sénatorial (voir *supra*, p. 364), Gaionas jouait dans le culte héliopolitain lui-même le rôle de δειπνοκρίτης (voir no. 289).

[4] Cf. J.G. Février, *La religion des Palmyréniens*, 1931, p. 167 s.; pour Baalbek, voir mon no. 76.

[5] On ignore l'endroit précis et l'époque de trouvaille.

[6] Le cadre inférieur a disparu et la plaque n'a pas partout exactement la même hauteur; il est, par conséquent, légitime de penser que les figures devaient être entières.

Ce bas-relief représente la triade héliopolitaine avec, au milieu, Jupiter enserré dans une gaine attachée par des bretelles sur l'épaule et ornée de deux bustes indistincts qui seraient le Soleil et la Lune fréquemment représentés à cet endroit. Le dieu brandit le fouet de la main droite, et tient de la gauche un attribut qu'on doit, malgré sa mutilation, tenir pour un épi[1]. Son visage imberbe[2] est encadré de deux mèches en torsade. Le calathos évasé dont il est coiffé est orné de cercles bombés qui rappellent les pierres précieuses du prototype. Le dieu est paré d'un collier torsadé muni d'un fermoir en cabochon de forme lenticulaire[3].

À la gauche de Jupiter se trouve sa parèdre avec un calathos semblable à celui du dieu. Ce couvre-chef semble coiffer non la tête mais la niche ogivale, constituée par le voile, et sur laquelle la déesse se détache au lieu de s'y abriter. Autour de son cou est un collier muni d'une série de pendeloques globulaires dont celle du milieu, plus grande à ce qu'il paraît, serait une bulle[4]. La déesse parèdre tient un épi de la main gauche, et de la droite un objet indistinct, peut-être un fléau[5], à moins de supposer que le geste caractéristique habituel a été mal compris par le sculpteur local du monument.

---

[1] On ne peut pas parler de foudre en invoquant le témoignage de certaines intailles qui montrent cet attribut (mes nos. 176, 242 et 323) comme le fait S. Ronzevalle, *l.l.*, p. 137-138, car en plus du fait qu'il s'agit d'objets mineurs où les irrégularités sont, pour ainsi dire, permises, notre attribut est loin d'avoir la forme d'un foudre.

[2] C'est sans doute la bordure inférieure du visage, qui a subsisté après la mutilation, qui a fait dire à R. Paribeni (*Bull.*, p. 179) que le dieu était «forse barbato».

[3] H. Seyrig, *RHR*, 98, 1928, p. 90, n. 3, identifie cet objet comme une bulle. À comparer pourtant le fermoir d'aspect identique sur les bracelets ou anneaux qui entourent un avant-bras d'une statue de Jupiter Héliopolitain, trouvé à Béryte (no. 210).

[4] H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 327, parle d'un «collier chargé de bulles». Zeus Stratios de Labranda en Carie porte sur les monnaies et sur une stèle de Tégée au British Museum un plastron garni d'ornements en saillie que H. Seyrig (*RHR*, 98, 1928, p. 90) considère comme une multitude de bulles stylisées, mais qu'il faudrait probablement tenir pour des mamelles ou peut-être des colliers à perles superposées. Sur cette question, cf. L. Lacroix, *Les reproductions de statues sur les monnaies grecques*, 1949, p. 93-98. La stèle de Tégée est reproduite dans Ch. Picard, *Manuel d'archéologie grecque*, IV, 2, 1954, p. 76, fig. 32. Artémis d'Éphèse et d'autres déesses asiatiques portent un ornement semblable, cf. L. Lacroix, *op. cit.*, p. 144-145 avec références.

[5] Cf. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 137. Cet attribut est porté par la déesse d'Ascalon sur des monnaies d'époque romaine, qui la représentent sous les traits d'Isis,

Mercure Héliopolitain figure sous forme de terme engainé à la droite du dieu principal[1]. Le dieu[2] a le visage imberbe encadré de cheveux calamistrés et schématisés. Son calathos est de même forme que ceux de Jupiter et de Vénus, mais plus petit. Il porte autour du cou un collier torsadé pourvu d'un fermoir en cabochon discoïde[3]. Sur sa gaine est représenté en très léger relief un personnage monté sur un char traîné par un griffon dont la tête est surmontée d'un disque dans un croissant. Le griffon est, on le sait, un des acolytes du Soleil et des dieux solaires, particulièrement en Syrie[4], et sa

---

cf. G.F. Hill, *BMC Gr. C. Palestine*, pl. XIV, 15 et 16; XLI, 5. A. Reinach, *Rev. des idées*, 1912, p. 136 et n. 3, appelle fléau le fouet de Jupiter Héliopolitain et le fait dériver du fléau à battre le blé tenu par Ammon et parfois par Osiris.

[1] Cette position semble, à première vue, donner au dieu-fils une préséance inconcevable sur la déesse. Cependant, il ne faut pas oublier que d'après la tradition romaine à laquelle l'artiste s'est sans doute conformé, la deuxième place se trouve à la gauche et non à la droite de la première et c'est cette place qu'occupe Junon dans l'iconographie de la triade capitoline, cf. A.L. Frothingham, *AJA*, 21, 1917, p. 313 s., fig. 3-6; voir l'ensemble de l'article p. 313-336: The Left as the Place of Honor in Roman and Christian Art. Voir également *Rev. arch.*, 29, 1929, p. 90; H. Seyrig, *Antiquités syriennes*, I, p. 45. — Mercure occupe la place située à la droite de Jupiter Héliopolitain sur l'autel de Bešouāt (no. 130) et sur l'intaille Kettaneh (no. 198).

[2] W. Helbig, *l.l.*, et R. Paribeni, *Bull.*, p. 180, parlent d'une divinité féminine. Ce dernier auteur écrit encore dans le *Terme di Diocleziano*: «meno facile è identificare la terza divinità».

[3] Cf. p. 381, n. 3.

[4] A. Furtwängler, *Roscher's Lexikon*, I, s.v. *Gryps*, col. 1742-1777 (pour la Syrie et la Phénicie, cf. 1750-1759), et H. Prinz et Ziegler, *PW*, 7, 1910/12, s.v. *Gryps*, col. 1902-1929 (pour la Syrie et la Phénicie, cf. 1917 s.) ont abordé le problème du griffon dans les différentes civilisations du Proche-Orient ancien et du monde grec. Le rapport du griffon avec le Soleil en Syrie remonte très haut dans l'Antiquité. C'est ainsi qu'un cylindre syrien du milieu du II^e millénaire montre un homme-griffon élever le disque ailé dans le ciel, cf. E. Porada, *The Collection of the Pierpont Morgan Library*, pl. CXLII, 941E. Pour l'époque gréco-romaine, cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 69 s. = *Rev. arch.*, 1903, II, p. 93 s.; F. Cumont, *Ét. syr.*, 1917, p. 94 s. Le dieu solaire Malakbêl a pour compagnon le griffon: son char est attelé à quatre griffons sur l'autel palmyrénien du Musée du Capitole (cf. F. Cumont, *Syria*, 9, 1928, p. 101 s.; id., *Religions orientales*, 1929, pl. X; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et monnaies de Palmyre*, 1962, p. 116 s. et fig. 71) et ce sont deux griffons qui traînent le char du dieu sur un autel découvert dans le temple de Baalshamîm (cf. P. Collart, *Ann. arch. de Syrie*, 1957, pl. VIII, 1). Malakbêl chevauche un griffon sur un bas-relief de Khirbet Abou-Douhour, au Musée de Damas (cf. D. Schlumberger, *La Palmyrène du Nord-Ouest*, 1951, p. 82-83, no. 9, pl. XXXVIII, 2; R. du Mesnil

présence sur la gaine du dieu-fils[1] comme d'ailleurs sur celle de Jupiter Héliopolitain[2] confère un aspect solaire à l'un et à l'autre[3]. Quant à l'aurige, il faudrait probablement y voir le Soleil[4].

294 Autel de marbre trouvé sur la via Nomentana, à environ un kilomètre et demi de Rome[5]. La face antérieure est inscrite, alors que les parois latérales gauche et droite sont respectivement ornées d'une patère et d'une cruche.

Musée National Romain, No. d'inv. 16208.

J. B. de Rossi, *CIL*, VI, 421; H. Dessau, *ILS*, no. 2546.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Heliopolita-
no, vexillatio
4 alae Iture-

---

du Buisson, *op. cit.*, p. 270s., fig. 169). Pour d'autres exemples concernant ce dieu et le griffon, cf. H. Ingholt et *alii*, *Recueil des tessères de Palmyre*, nos. 266, 268 et 269; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 270s. Un relief du Louvre en deux registres montre en bas, le buste d'Hélios entre deux aigles, en haut celui de Malakbêl, figuré en Dionysos avec le thyrse, entre deux griffons, cf. *Syria*, 22, 1941, pl. III; H. Th. Bossert, *Altsyrien*, no. 520. Sur une intaille d'Émèse, le griffon est avec le lion, l'aigle et le scorpion, l'un des compagnons du Soleil, cf. F. Cumont, *Syria*, 7, 1926, p. 347; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 337-338, fig. 2; R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 349, fig. 199. À Doura-Europos, un relief du temple d'Aphlad montre le dieu debout sur un piédestal porté par deux griffons, cf. C. Hopkins, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep. V, p. 106s., pl. XIII; H. Th. Bossert, *Altsyrien*, 1951, no. 566. Le griffon apparaît en Syrie comme symbole de Némésis qui, d'après Macrobe (*Sat.* I, 22, 1) n'est autre que la puissance du Soleil: sur un relief de Doura-Europos (cf. F. Cumont, *Excav. at Dura-Europos*, Prelim. Rep., I, p. 19 et 62s., pl. IV, 1; H. Seyrig, *Syria*, 13, 1932, pl. XVIII, 5) un buste du Soleil figure à côté de la déesse et à ses pieds un petit griffon. D'après l'éditeur de ce relief, il s'agit de l'unique représentation où le Soleil est associé à Némésis. Sur les rapports du griffon avec cette déesse d'après des tessères et monuments palmyréniens, cf. R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 387-390.

[1] En plus de notre relief, voir l'autel d'Antioche, no. 170.

[2] Cf. nos. 32, 295 et peut-être 226.

[3] Cf. à ce sujet, *supra*, p. 135 et n. 4.

[4] Cf. H. Winnefeld, *l.l.*; H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 335. Je ne puis accepter l'hypothèse de R. du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, p. 333, fig. 192, qui considère l'aurige comme Mercure lui-même; cet auteur se trompe d'ailleurs en plaçant notre motif sur la gaine de Jupiter Héliopolitain.

[5] Mes demandes d'information pour connaître ses dimensions sont demeurées sans réponse.

orum, praebe-
ntibus Cla(udiis)
Rufino et Ur-
8 sione, decurio-
nes posuerunt

L. 6, je restitue *Cla(udiis)* au lieu de *Cla(udio)* car il serait bizarre qu'on cite le gentilice de l'un et qu'on omette celui de l'autre.

> «À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, les Claudii Rufinus et Ursio ayant fourni (cet autel), les décurions l'ont dédié (au nom du) détachement de vexillaires de l'aile des Ituréens»[1].

Ce sont les officiers de cavalerie, les décurions de l'*ala prima Augusta Ituraeorum* qui ont consacré ce monument[2]. On ignore la date de consécration de même que la raison de la présence de l'aile des Ituréens à Rome[3].

ROME(?)

295 Groupe statuaire comprenant une figure de Jupiter Héliopolitain flanqué de ses deux taureaux. Ce monument qui faisait partie de la collection G. Garimberti à Rome est perdu[4]. Pl. CXV.

J.-B. de Cavallieri, *Antiquarum statuarum urbis Romae tertius et quartus liber*, 1593, pl. 8; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.*, II, p. 322; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 31-32, no. 11 et p. 67-71, fig. 19; P.G. Hübner, *Le statue di Roma*, I, 1912, p. 42s.; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 119; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 80; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 17; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H40, p. 338, pl. 160a.

---

[1] Cette traduction me paraît dissiper l'ambiguité introduite par le verbe *praebere* que H. Dessau, *l.l.*, qualifie d'équivoque «*obscurum*».

[2] À comparer une inscription honorifique de Baalbek dédiée par un décurion de cavaliers d'élite (*IGLS*, VI, no. 2778).

[3] Cette aile est mentionnée dans une dédicace d'Aquincum, (*CIL*, III, 3446) et dans un diplôme du temps de Trajan (*CIL*, III, p. 868, XXV).

[4] Parlant de Girolamo Garimberti, P.G. Hübner, *Le statue di Roma*, I, 1912, p. 100, écrit: «Er fungierte bei Antikenverkäufen und bewahrte Antiken in seinem Hause auf». Si cette affirmation est exacte, il n'est pas certain que le monument que nous étudions provient de Rome même, comme semble l'indiquer le titre de l'ouvrage de J.-B. de Cavallieri.

La planche de Cavallieri constitue notre unique ressource pour la connaissance de ce simulacre perdu de Jupiter Héliopolitain[1]. Mais elle présente des anomalies — position inversée et partiellement inexacte des bras, geste inhabituel de la main droite et adjonction indue d'un long bâton tenu par la main gauche — dues, sans doute, à des erreurs de gravure et à des restaurations dictées par une fausse interprétation de l'image. On doit aussi noter l'absence de coiffure, peut-être un petit pschent brisé que porte parfois le dieu[2]; quant au large ruban qui serre les cheveux au-dessus du front et à l'espèce de revers sur ce qui paraît être un collier ou simplement l'encolure du vêtement, il faut les attribuer à une méprise du dessinateur.

Ces anomalies mises à part, l'idole n'a rien que de classique: le dieu, au visage imberbe, est debout sur un socle posé sur une plinthe moulurée et flanqué de deux taureaux de face; il est vêtu d'une tunique à manches courtes qui retombe à terre en laisant toutefois apparaître le bout des pieds nus. La gaine qui enserre le corps est ornée, sur la poitrine, de deux bustes, l'un viril à gauche, l'autre féminin à droite. En dépit de l'absence d'attributs caractéristiques, il faudrait identifier ces bustes avec Hélios et Séléné, couple généralement placé à cet endroit. Au-dessous, la gaine est divisée en six zones horizontales renfermant chacune alternativement deux et trois compartiments; quant aux deux rangées inférieures, elles appartiennent visiblement ici à la gaine. Le décor des registres se définit comme suit: 1° – une rosace à quatre pétales à gauche; un buste viril indéterminé à droite; 2° – un griffon ailé au centre entre une rosace et un disque destiné sans doute à être sculpté en rosace; 3° – une tête humaine à gauche; un lion à droite; 4° – un griffon entre un disque à droite et un bucrâne certain mais peu distinct à gauche; 5° – deux rosaces dont l'une est à onze pétales; l'autre, qui est en forme d'hélice, apparaît pour la première fois sur un monument héliopolitain, mais on la trouve associée à Artémis, alors que la rosace ordinaire accompagne Apollon sur le bas-relief d'ed-Douwair au Musée du Louvre[1]; 6° – une rosace à huit pétales et deux disques.

---

[1] J.-B. de Cavallieri y voyait une Diane d'Éphèse, identification que semble accepter P. G. Hübner, *l.l.* Tout en classant cette idole sous la rubrique *Artémis*, S. Reinach, *l.l.*, la juge une «fraude évidente». La bonne identification est due à R. Dussaud.

[2] Cf. nos. 153, 208, 226 et 233.

Ces ornements de la face antérieure se retrouvent sur d'autres répliques de Jupiter Héliopolitain. On regrette cependant de ne pas pouvoir identifier les bustes du premier et du troisième registres et d'ignorer le décor du revers de la figure, non reproduit par Cavallieri.

OSTIE - OSTIA

296 Colonne de granitelle, inscrite, trouvée en 1865 au port dans la propriété du prince D. Alessandro Torlonia.

W. Henzen, *Annali dell'Ist. di Corresp. archeol.*, 38, 1866, p. 134-136; G. Wolff, *Archäol. Zeitung*, 25, 1867, col. 55; G. Wilmanns, *Exempla*, 1873, no. 75; W. Henzen, *CIL*, XIV, 24; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, s.v. *Heliopolitanus*, col. 1991-1992; H. Dessau, *ILS*, no. 4294; P. Gauckler, *Le sanct. syr. du Janicule*, p. 41; Ch. Huelsen, *Röm. Mitt.*, 22, 1907, p. 246; L. Ross Taylor, *The Cults of Ostia*, 1912, p. 77; Fr. Cumont, Les Anges du paganisme, *RHR*, 71, 1915, p. 160; P. Thylander, *Inscriptions du port d'Ostie*, 1952, p. 370-371, no. B297; M.F. Squarciapino, *I culti orientali ad Ostia*, 1962, p. 62-63; J.T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 432.

I(ovi) O(ptimo) M(aximo)
Angelo
Heliop(olitano)
4 pro salute
imperator(um)
Antonini et
Commodi
8 Aug(ustorum)
Gaionas
d(ono) d(edit)

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand Ange Héliopolitain, pour le salut des empereurs Antonin et Commode, Augustes, Gaionas a fait ce don».

Cette inscription date du règne simultané de Marc-Aurèle et de son fils, soit du 23 décembre 176, date où Commode reçut le titre

---

[1] Cf. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 88-90, fig. 21.

Augustus[1], jusqu'à la mort de son père le 17 mars 180. Le dédicant Gaionas s'était déjà manifesté à Rome par deux dédicaces: dans l'une il commémorait le retour d'Orient et la victoire de ces deux empereurs[2]; dans l'autre il associait dans ses hommages l'empereur Commode à Jupiter Héliopolitain[3]. La présence de notre personnage, du moins par ses épigraphes, à la fois à Rome et à Ostie, a donné lieu à des explications qui relèvent de la simple conjecture[4].

L'épithète d'*Angelus* que porte Jupiter Héliopolitain traduit, selon F. Cumont, dans le paganisme gréco-romain, des idées sémitiques ou chrétiennes[5]. Son interprétation n'est pas pour autant aisée. Certains auteurs ont réduit ce terme à une simple notion eschatologique et fait du grand dieu de Baalbek une divinité psychopompe[6]. D'autres, sans exclure cette fonction, donnent aussi à *Angelus* le sens de messager et le considèrent comme l'équivalent de malak dans des noms composés tels que Malak-Yahvé ou Malak-Bêl[1]. Comme les qualités de messager et de psychopompe appartiennent, pour ainsi dire, en propre à Mercure, certains savants ont été naturellement amenés à chercher dans l'association de ce dieu avec Jupiter Héliopolitain une justification au titre d'*Angelus* porté par ce dernier[2]. On a aussi avancé l'idée que la divinité qualifiée d'*Angelus* est désignée par

---

[1] Cf. *Vita Commodi*, 2, 4.

[2] Cf. no. 288.

[3] Cf. no. 292. Voir également no. 289.

[4] L. Ross Taylor, *op. cit.*, p. 78 n. 5, évoque la possibilité que l'inscription d'Ostie soit reliée au départ de Marc-Aurèle et de Commode pour le front du Danube le 3 août 178, mais trouve néanmoins improbable que ce départ ait eu lieu du port d'Ostie. S. M. Savage, *Mem. Amer. Acad. Rome*, 17, 1940, p. 29, pense dans le cadre de sa théorie que le surplus de la population de Portus habitait le Transtévère, que Gaionas avait «probably a business in Portus and a home in Rome». M. F. Squarciapino, *l.l.*, fait, à ce sujet, du personnage un propagateur du culte héliopolitain en dehors de Rome, qui aurait même construit une chapelle pour la colonie syrienne d'Ostie. Dans ce contexte, on a, sans preuve, proposé d'attribuer à Heliopolitanus ou à Dolichenus le «sacellum des trois nefs» qui est sans doute une chapelle de culte oriental, mais dont l'analogie avec les Mithréums invite à la prudence quant à l'attribution proposée, cf. G. Calza et G. Becatti, *Ostie*, 3ᵉ éd., 1956, p. 38 et 92, fig. 37; M. F. Squarciapino, *l.l.*, J.-Ch. Balty, *Ant. Class.*, 32, 1965, p. 369.

[5] Cf. *CRAI*, 1906, p. 73-74. Ce savant a développé, par la suite, ses idées à ce sujet, dans un important article sur «Les Anges du Paganisme», dans *RHR*, 71, 1915, p. 159-182. H. Graillot, Le culte de Cybèle, 1912, p. 216 s., exprime une opinion similaire. J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 195-199 et 423-440, a réuni de nombreux témoignages épigraphiques et figurés sur le culte des Anges dans les religions sémitiques. W. Henzen, *Ann. Ist. Corresp. Archeol.*, 38, 1866, p. 136, attribue, de façon générale, l'emploi de l'épithète *Angelus* au syncrétisme des religions orientales. Andres (*PW*, Suppl. III, 1918, s.v. *Angelos*, col. 101-114) et F. Sokolowski (Sur le culte d'Angelos dans le paganisme grec et romain, *Harv. Theol. Rev.*, 53, 1960, p. 225 s.) voient, par contre, des idées et des formules grecques dans les documents relatifs au problème des anges.

[6] Ainsi I. Lévi, *Rev. ét. juives*, 43, 1901, p. 187-188, rapproche de ce texte les bas-reliefs du sanctuaire de Zeus à Baitocécé et du soffite de la porte du temple

---

dit de Bacchus à Baalbek, où l'aigle de Zeus tient dans ses serres le caducée de Mercure (voir mon interprétation de ce relief et du caducée *supra*, p. 54s. et, en particulier, p. 55) et conclut à la fonction de psychopompe de Jupiter Héliopolitain exprimée également par son titre d'*Angelus*. Cette opinion est admise par F. Cumont, *CRAI*, 1906, p. 73, n. 4, et *RHR*, 71, 1915, p. 160. R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1903, p. 23s., et *Mon. Piot*, 30, 1929, p. 86, rattache la qualité de psychopompe du grand dieu d'Héliopolis à son identification avec le Soleil.

[1] Ainsi H. Seyrig, *Syria*, 10, 1929, p. 346. Cf. également A. Jamar, *Le Musée belge*, 13, 1909, p. 245-248, qui tient pour complémentaires les deux fonctions de messager et de psychopompe et rattache cette dernière en ce qui concerne tant Jupiter Héliopolitain que Sabazios qui est qualifié d'*Angelus bonus* dans le tombeau de Vibia sis près de la catacombe de Prétextat sur la Via Appia, à leur caractère solaire et par suite à l'enseignement des prêtres chaldéens qui, d'après Julien, *Orat.*, IV, 152, considéraient le soleil comme le conducteur des âmes. L'influence de l'astrologie chaldéenne est également invoquée à propos de notre texte par G. Wolff, *Archäol. Zeitung*, 25, 1867, p. 55, et par Dibelius, *Die Geisterwelt im Glauben des Paulus*, 1907, p. 218s. S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 66, donne à *Angelus* la seule acception de messager et apparente, de ce fait, Jupiter Héliopolitain et son fils Mercure à Malakbêl «ange, envoyé de Bêl». Reprenant l'étude de l'inscription de Oumm el-'Amed, publiée par M. Dunand et R. Duru, *Oumm el-'Amed*, Texte, 1962, p. 192, no. 13, et mentionnant Milik'ashtart et Mal'ak Milk'ashtart, A. Caquot, *Semitica*, 15, 1965, p. 29-33, fait de Mal'ak Milk'ashtart «l'ange de Milk'ashtart», un dieu guérisseur; pour J. T. Milik, *Dédicaces faites par des dieux*, 1972, p. 425-427, Milk'ashtart et Mal'ak-Milk'ashtart étaient conçus comme une seule divinté.

[2] Cf. A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 567, n. 5. H. Seyrig, *Syria*, 48, 1971, p. 104, voit par le titre d'*Angelus* une fusion du grand dieu de Baalbek avec son hypostase. H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 121 n. 3, va même, mais à tort, jusqu'à considérer notre inscription comme une dédicace à Jupiter Héliopolitain et à Mercure, ce dernier étant cité par l'épithète *Angelo*. O. Eißfeldt, *Tempel und Kulte syr. Städte*, *Der Alte Orient*, 40, 1941, p. 55, commet une erreur similaire en attribuant la dédicace de Gaionas à Mercure qui «ist hier an die Stelle des Hauptgottes getreten und hat sich seinen Namen angeeignet».

là comme annonciatrice de bonnes nouvelles[1] de même qu'on a fait des *Angeli* des entités plus ou moins semblables aux Mânes des Latins considérés dans leur rôle d'intermédiaires entre le monde souterrain et le nôtre[2]. *Angelus* a enfin été interprété comme exprimant la théophanie du dieu[3].

Ces différentes exégèses, élaborées toutes en marge du texte d'Ostie qui est banal par ailleurs, offrent certes des vues séduisantes, mais il serait arbitraire d'adopter l'une ou l'autre d'entre elles quand aucun document héliopolitain significatif, tant épigraphique que littéraire ou iconographique, n'y invite[4], et cela d'autant plus que la dédicace d'Ostie est le seul texte qui applique l'épithète *Angelus* à notre dieu[5].

---

[1] Cf. L. Ross Raylor, *l.l.*, et M.F. Squarciapino, *l.l.* Cette hypothèse se réfère à l'emploi du grec ἄγγελος dans des dédicaces de Stratonicée où le dieu s'appelle Ζεύς Ὕψιστος καὶ ἀγαθός ἄγγελος (cf. Waddington, no. 515) ou Ζεύς Ὕψιστος καὶ θεῖος ἄγγελος (cf. *ibid.*, no. 416 = *BCH*, 5, 1881, p. 182, no. 3).

[2] Cf. M. Guarducci, *Angelos*, dans *Studi e Materiali di Storia delle Religioni*, 15, 1939, p. 79-89, et surtout p. 85-87, et 16, 1940, p. 119.

[3] Cf. F. Sokolowski, *op. cit.*, p. 229.

[4] C'est à une telle situation qu'il faut sans doute imputer l'hypothèse insoutenable de H. Winnefeld, cf. *supra*, p. 388, n. 2.

[5] J.T. Milik, *op. cit.*, p. 433, voudrait retrouver ce titre attribué au grand dieu de Baalbek sur deux fragments inscrits découverts par P. Gauckler dans ses fouilles du Janicule et appartenant, selon lui, à un linteau de porte monumentale (cf. *Le sanctuaire syrien du Janicule*, 1912, p. 44-46). Voici les lettres qui subsistent sur ces deux fragments «brisés de partout» et ne pouvant se raccorder: *ELO* et, au-dessous, *AUG* sur un fragment, *M* sur l'autre. De ces débris, J.T. Milik tire la restitution suivante: [*I.O.*] *M.* [*Ang*]*elo* [*Heliopolitano*] | *Aug*[*usto sac.*], et conclut à l'appartenance du sanctuaire syrien de Rome à «Jupiter Ange Héliopolitain», et non «à la triade de Baalbek tout entière». Mais, étant donné le caractère extrêmement fragmentaire de l'inscription, une telle restitution et la conclusion qui en procède me paraissent trop hasardeuses pour être retenues et ce d'autant plus qu'aucune dédicace du Janicule ne s'adresse à Jupiter Ange Héliopolitain si telle était la titulature officielle du patron du sanctuaire. Quant aux trois restitutions proposées par Gauckler: ([*Malachb*]*elo* [*Pal*]*m*[*yreno*] | *Aug.* [*sacrum*] ou [*B*]*elo M*[*alachbelo*] | *Aug.* [*sacrum*], ou enfin, [*B*]*elo M*[*aleciabrudi*] | *Aug.* [*sacrum*]), elles sont tout aussi hypothétiques, en dépit de la certitude de l'auteur que la dédicace s'adresse au dieu Belus et que, par conséquent, le sanctuaire lui était dédié.

POUZZOLES - PUTEOLI

297 Trois fragments *a*, *b* et *c* d'un cratère en marbre dont le rebord est inscrit et la panse ornée de reliefs. Largeur des fragments: *a*: 28 cm; *b*: 18 cm; *c*: 31 cm. Largeur du rebord: 4 cm. Pl. CXVI.

Musée National des Arts appliqués de Trieste.

M. Ihm, *Eph. ep.*, VIII, 1898, p. 96, no. 359; P. Sticcotti, *Inscriptiones Italiae*, Vol. X, *regio* X, fasc. IV – Tergeste, 1951, p. 133, no. 1, qui ignore la publication précédente[1]; V. Tran Tam Tinh, *Le culte des divinités orientales en Campanie*, 1972, no. S. 10, p. 147-148.

I(ovi) ❦ O(ptimo) ❦ M(aximo) ❦ H(eliopolitano) ❦
– – – VS ❦ Hermianus ❦ SACERDOS ❦ D – – – –

L. 2, à la fin, O. Hirschfeld, *apud* M. Ihm, *l.l.*, a proposé de lire *sacerdos d[esign(atus)]*; Sticcotti restituait *d(ono)* [*d(edit)*]. Face à ces deux hypothèses auxquelles on peut ajouter d'autres, deux choses demeurent incertaines: le mot *SACERDOS*, est-il un nom commun ou un nom propre? L'inscription, du moins la deuxième ligne, se développait-elle sur tout le rebord du cratère ou bien sur une partie seulement comme semble l'indiquer l'assemblage des fragments que montre la reproduction publiée par Sticcotti?

Bas-reliefs:

Un thiase dionysiaque est sculpté en faible relief sur la panse du cratère. Sur le fragment *a* figurent une ménade et un joueur de double flûte; le fragment *b* ne conserve que le haut de deux têtes; sur le fragment *c* enfin, on distingue des ménades et des satyres dont un tient le pedum. Les représentations bachiques constituaient, on le sait, le thème préféré des décorateurs de cratères[2] et il ne semble pas qu'il faille chercher ici un rapport entre le décor sculpté et la dédicace. Quant au cratère lui-même, il est permis de supposer, à cause précisément de cette dédicace, qu'il ait pu servir dans des repas sacrés[1].

---

[1] C'est à M. Ihm qu'on doit de connaître la provenance de ce monument, et c'est l'antiquaire de Pouzzoles, G. de Criscio qui, d'après cet auteur avait remis à Mommsen une copie de l'inscription. P. Sticcotti ignore ces faits, mais a inséré ce monument dans le fascicule de Tergeste dans le chapitre «*Inscriptiones alienae*».

[2] Cf. A. Merlin et L. Poinssot, *Cratères et candélabres de marbre*, 1930, p. 23 s., fig. 1 et 2 et pl. I-XXXV.

298 Plaque de marbre, haute de 106 cm et large de 60 cm. Inscription en «*littera coacta, oblonga, barbara et afflicta*» (Gruterus, 1707); «*ignobili charactere*» (Muratorius 1739).

Musée National de Naples.

M. Smetius, *Inscriptionum antiq. liber*, 1588, p. 41, no. 14; I. Gruterus, *Inscr. antiq. totius orbis romani*, 2ᵉ éd., 1707, p. 323, no. 1; J.C. Capaccio, *Neapolitanae historiae*, chap. 21, p. 327; A. Muratorius, *Novus Thesaurus veterum inscriptionum*, 1739, T. IV, p. 5, no. 5; Th. Mommsen, *Inscr. regni Neapolitani*, 1852, p. 133, no. 2475; F.M. Avellinius, *Inscr. Mus. Borbonico*, p. 34, no. 59 et pl. 1, n. 3; J. Fiorelli, *Cat. del Museo Naz. di Napoli*, 1868, no. 679; Mancini, *Giorn. degli scavi di Pompei*, N.S. 3, p. 108; Gildemeister, *Zeitschr. d. Deutschen Morgenländ. Gesell.*, 23, 1869, p. 153; G. Wilmanns, *Exempla*, 1873, no. 2004; Th. Mommsen, *CIL*, X, 1578; W. Drexler, art. *Heliopolitanus*, dans *Roscher's Lexikon*, I, 1884-1890, col. 1991; H. Dessau, *ILS*, no. 4290; J.P. Waltzing, *Étude hist. sur les corpor. profess. chez les Romains*, III, 1895, p. 433 et 434, no. 1659; Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, 1907, p. 98-99 et 156-157; G. La Piana, *Harv. Theol. Rev.*, 20, 1927, p. 312 et n. 80; V. Tran Tam Tinh, *op. cit.*, no. S. 11, p. 148-149, fig. 72.

Ex iusso I(ovis) O(ptimi) M(aximi) Helio-
politani Aur(elio) ❦ Th͜eod[o]-
ro Sacerdoti(s) filio curato[re]
tempuli Geremellensium ❦
adampliante donis to[r]-
quem et velum [sac(erdotes)]
[et] lucophori de suo posu[erunt]
[cu]rante Acilio Secundo – – –
– – – – – – – – – – – – *vac*

L. 1, Smetius, Gruterus et Muratorius ont bien lu *HELIO*, par contre, pour Mommsen, le *L* n'était plus qu'un *I*. – L. 2, ligature *HE*; Smetius, Gruterus, Muratorius, Mommsen (1852), Fiorelli, lisent *THEODO*; le *Corpus* donne, à tort, *TILEODO*, suivi par Drexler, Waltzing et La Piana. – L. 3, tous les éditeurs ont considéré

---

[1] À comparer la dédicace gravée sur la *mensa* de Gaionas dans le sanctuaire syrien du Janicule, no. 289.

SACERDOTI, que porte la pierre, comme un nom commun accordé au nom propre qui le précède, laissant ainsi *filio* sans patronyme, ce qui est une erreur. Une autre erreur est celle qui rattache *filio* au mot suivant comme le fait La Piana, *l.l.*, qui parle de «A. Tileodorus, son of the curator of the temple». Pour moi, il ne fait aucun doute que *Sacerdos*, qui est fréquemment attesté comme nom propre, est le patronyme, et par conséquent je le place au génitif; à la fin, je mets *curator* à l'ablatif, donc au même cas que *adampliante* au début de la ligne 5, sur une suggestion de M. Joël Le Gall. – L. 4, Smetius lisait *CEREMEILENSIVM*; Gruterus: *CEREMEI ENSIVM*; Muratorius, *TEMPLI ----- IENSIVM*; Mommsen (1852): *GEREMEIIENSIVM*; Fiorelli et Wilmanns: *GEREMELIENSIVM*; Gildemeister: *GEREMELLENSIVM*; c'est cette lecture que nous adoptons à la suite de Renan[1] et de Dubois; la lecture du *Corpus* donne *GEREMEILENSVM*, adoptée par Drexler, Dessau et Waltzing. – L. 7, Smetius lisait: *ET LVCOPHORI*, adopté par Dessau, Waltzing, Dubois, La Piana et par nous-même. Gruterus: *ET VCOPHORI*; Muratorius: *ELINCOPHORIO*; Mommsen (1852): *EI IVCOPHORI*; Fiorelli: *EI LVCOPHOR*; Mommsen, dans le *Corpus*: *FI LVCOPHORI*, lecture admise par Drexler. – L. 8, à la fin et l. 9, Smetius: *TROD*|......; Gruterus: *TROD*|*IVLIVS*; Mommsen (1852): *PR*[*I*]*D*|*IVLI*[*A*]*S*, suivi par Dessau, Waltzing, Dubois et La Piana. On doit noter qu'aucune de ces lectures ne présente un nom attesté ou défendable[2].

> «Sur l'ordre de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, à Aurelius Theodorus, fils de Sacerdos, qui, lors de sa charge de *curator* du temple des *Geremellenses*, avait agrandi par ses dons le collier et le voile, les prêtres et les porteurs de torches ont, à leurs frais, fait cette dédicace par les soins d'Acilius Secundus ...».

Aurelius Theodorus était *curator tempuli* ou, en d'autres termes, responsable dans le sanctuaire de l'administration et des finances[3]. Il s'était distingué par deux offrandes que le dieu du sanctuaire a acquiescées et sans doute bien appréciées, ce qui l'a probablement amené à ordonner aux prêtres et aux *lucophori* d'honorer le donateur. L'offrande d'un collier à une divinité est une pratique bien attestée[1] et cette parure est, en outre, habituelle dans l'iconographie de Jupiter Héliopolitain[2]. Quant au voile ou rideau offert par Theodorus, il devait sans doute servir, comme le voile du temple de Jérusalem, à masquer aux profanes la vue du Saint des Saints[3].

---

[1] Cf. *Journal Asiatique*, Série VII, 2, 1873, p. 384.

[2] On pourrait songer à un nom bien fréquent comme *TROPH*|*IMVS* qui d'ailleurs se laisserait aisément déduire des différentes copies dont il respecte le nombre de lettres.

[3] Cf. *supra*, p. 330-331.

Le sanctuaire[4] dont Aurelius Theodorus était *curator* appartenait aux Geremellenses ou Germellenses d'après Gildemeister. Ce nom qui est sans doute un ethnique sémitique, probablement syrien, ne peut être identifié avec certitude[5].

Quant aux *lucophori*, il faudrait probablement y voir des porteurs de torches et non de statuettes de loups comme le pense Dubois[1]. Rien, en effet, dans l'iconographie de Jupiter Héliopolitain ou dans les textes épigraphiques et littéraires qui le concernent, n'atteste l'existence d'un rapport quelconque entre le loup et le culte héliopolitain. Le mot λυκοφόρος lui-même ne dérive pas nécessairement de λύκος, loup, et de φέρειν, porter. Sans aller avec P. Gauckler[2] jusqu'à recourir au mot rarissime *lucuber*, qui est un doublet de *Lucifer*, pour expliquer λυκοφόρος, je croirais volontiers à l'exégèse étymologique de Macrobe qui fait dériver le latin *Lux*, lumière, du grec λύκη, l'aube[3].

---

[1] Cf. S. Reinach, *Dict. des Antiq.*, V, 1912-1919, s.v. *Torques*, p. 376-377, et E. Schuppe, *PW*, VI A2, 1937, col. 1800-1805, qui citent notre inscription.

[2] Voir index, s.v. *collier*. Cet ornement est également porté par d'autres divinités syriennes: Castor dolichénien sur une statuette en bronze du Musée de Vienne (cf. H. Seyrig, *Syria*, 26, 1949, p. 21-22, pl. I, 2); Aphlad sur un relief de Doura-Europos, cf. C. Hopkins, *Excav. at Dura-Europos*, Fifth Season, p. 108, pl. XIII; H. Th. Bossert, *Altsyrien*, 1950, no. 566. Le *torques* ou στρεπτός était considéré par les Grecs comme caractéristique du costume perse: Hérodote, IX, 80; Xénophon, *Cyrup.*, I, 3,2. Dans la grande procession de Persépolis, les Perses et les Mèdes portent un collier torsadé ou simple, cf. E. F. Schmidt, *Persepolis*, I, 1953; H. Frankfort, *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, 1954, pl. 182-183. Sur l'ensemble de cette question, voir M. Rostovtzeff, *Yale Class. Studies*, 5, 1955, p. 229 s.; cf. aussi *supra*, p. 243 et n. 1.

[3] Cf. *Exode*, ch. 26, 31-34. Cf. A. Pelletier, *Syria*, 32, 1955, p. 289-307. V. Tran Tam Tinh, *l.l.*, attribue à tort à Theodorus le *torques* et le *velum*.

[4] Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, p. 99, voudrait considérer le mot *tempulum* comme un synonyme de *schola* et y voir ainsi un local de corporation à caractère profane et religieux.

[5] E. Renan, *l.l.*, rapprochait Geremelienses des Jerahmélites de la Bible, cf. *I Sam.*, 27, 10, et se demandait s'il ne faut pas y voir des «*adoratores Dei*». Pour Mancini, l.l., les Germellenses étaient des habitants de la ville de Germé en Galatie. On a pensé à la ville de Gemellae en Numidie et Gildemeister prenait Germellenses comme une forme de Gemmellenses, qui désignerait les habitants de Gemala ou Gemela, localité placée par St.-Jérôme (cf. *Liber de situ*, dans Migne, Patrologie, T. XXIII, p. 226, 247) dans le pays édomite. On trouve également Gamala qu'on a identifiée avec Djamlé à l'Est du lac de Tibériade, cf. R. Dussaud, *Topographie historique*, p. 333. Dubois, *l.l.*, rapproche Germellenses du *cognomen Garmala* rencontré dans une inscription de Pouzzoles (*CIL*, X, 2638). On trouve le nom Γάρμηλος, théophore de El, lu également Γαράμελος, dans une épitaphe de Ḥomṣ, cf. *IGLS*, no. 2339.

299 Plaque de marbre inscrite. Dimensions en cm, hauteur: 118; largeur: 24; épaisseur: 14. Hauteur des lettres, l. 1: 4; l. 2: 3, 5.

Musée National de Naples.

W. Dennison, *AJA*, série II, tome 2, 1898, p. 374, no. 2; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1899, p. 9, no. 33; P. Orsi, *Not. d. Scavi*, 1901, p. 19; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1901, p. 48, no. 168; H. Dessau, *ILS*, no. 4289; Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, 1907, p. 156; V. Tran Tam Tinh, *op. cit.*, no. S. 9, p. 147, fig. 71.

[ex] iussu I(ovis) O(ptimi) M(aximi) Heliopolitan[i]
[aede]ṃ dilapsam M(arcus) Ulpius Sabinus aeditus I-------

L. 2, au début, on voit la haste verticale et le jambage oblique droits d'un *M* ou d'un *N*; *aeditus* au lieu de *aedituus* est rare[4]; ensuite on n'aperçoit qu'une haste verticale droite, ainsi lue par P. Orsi, alors que la copie de de Criscio donne un *M*, complété *mag(ister)* par W. Dennison. Cette restitution acceptée par Ch. Dubois ne me paraît pas fondée car la pierre aurait dû alors porter *aedituum* ou à la rigueur *aeditum*. V. Tran Tam Tinh restitue *i[nstauravit]*.

---

[1] *Pouzzoles antique*, p. 156. Dubois est suivi par Tran Tam Tinh, *l.l.*, p. 132.

[2] Cf. *Le sanctuaire syr. du Janicule*, 1912, p. 142, n. 1.

[3] Voici deux extraits du livre I des *Saturnales*, où Macrobe développe son exégèse: I, 17, 37: «Les anciens Grecs appelèrent λύκη, de λευκός, les premières clartés qui précèdent le lever du soleil. Ce moment, on l'appelle aussi, de nos jours, λυκόφως». — I, 17, 39: «De même les Romains, qui ont presque tout emprunté au grec, paraissent avoir aussi tiré *lux* de λύκη». Cf. également les paragraphes 36, 38, 40, 41. Plusieurs savants expliquent l'épithète Λύκαιος donnée à Zeus par référence soit à *lux*, lumière, soit à λύκος, loup, cf. M.P. Nilsson, *Gesch. Gr. Religion*, I, 1955, p. 398 et n. 2. A.B. Cook, *Zeus*, I, p. 63 s., préfère faire de Zeus *Lykaios* un dieu-lumière plutôt qu'un dieu-loup.

[4] Cf. *CIL*, VI, 479 = H. Dessau, *ILS*, 6152; *CIL*, X, 6638.

> «Sur l'ordre de Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Marcus Ulpius Sabinus, gardien du temple, (a restauré?) le temple tombé en ruines – – – –».

En sa qualité d'*aedituus*, Marcus Ulpius réglait l'entrée au temple, en administrait le trésor et annonçait les prodiges survenus dans l'enceinte du sanctuaire, toutes fonctions à caractère profane[1].

300 Pierre inscrite, aujourd'hui disparue. À gauche était figuré un vase à col étroit, à droite, une patère.

J.C. Capaccius, *Puteolana Historia*, 1604, p. 2; id., *Neapolitanae Historiae*, II, 1607, ch. 24, p. 707; id., *La vera antichità di Pozzuolo descritta*, 1652, p. 39; A. Muratorius, *Novus Thesaurus Veterum Inscriptionum*, 1739, T. IV, p. 231, no. 4; J.C. Orelli, dans *Orelli-Henzen*, I, 1828, no. 1246; Th. Mommsen, *Inscr. regni Neapolitani*, 1852, p. 134, no. 2488; G.W. Wilmanns, *Exempla*, 1873, no. 2002; Th. Mommsen, *CIL*, X, 1634; H. Dessau, *ILS*, no. 300; J.P. Waltzing, *Étude hist. sur les corpor. profess. chez les Romains*, IV, 1895, p. 190, no. 135; Ch. Dubois, *op. cit.*, p. 98; J. Beaujeu, *La religion rom. à l'apogée de l'Empire*, 1955, p. 104; V. Tran Tam Tinh, *op. cit.*, no. S. 13, p. 150.

Imp(eratori) Caesari
divi Nervae [f(ilio)]
[Nervae] Traiano
4 Optimo Aug(usto) Germ(anico)
Dacic(o) Parthic(o) Pont(ifici)
max(imo) trib(unicia) potest(ate) XX
imp(eratori) XII, co(n)s(uli) VI, Patri patr(iae)
8 cultores Iovis Heliopo-
litani Berytenses qui
Puteolis consistunt

> «À l'empereur César Nerva Trajan, fils du divin Nerva, Très-Bon, Auguste, vainqueur des Germains, des Daces et des Parthes, grand Pontife, dans sa vingtième puissance tribunice, *imperator*

---

[1] Cf. E. Saglio, *Dict. des Antiq.*, I, 1877, s.v. *Aedituus*, p. 101. P. Orsi, *l.l.*, me paraît avoir eu tort de donner également à ce terme le sens de prêtre: «aeditu(u)s, cioè custode o sacerdote del tempio».

> pour la douzième fois, consul pour la sixième fois, Père de la patrie, les Bérytains adorateurs de Jupiter Héliopolitain, qui résident à Pouzzoles».

Cette dédicace qui d'après la titulature de Trajan date de 116 ap. J.-C. émane de l'association des Bérytains résidant à Pouzzoles. La raison exacte qui l'a motivée n'est pas connue, mais on peut supposer que ces *cultores Iovis Heliopolitani* voulaient par là manifester leur reconnaissance à l'empereur qui, à la veille de la guerre parthique, a rendu hommage à leur dieu en allant le consulter à Baalbek[1].

À l'instar du clan des *Geremellenses* mentionnés dans une dédicace de Pouzzoles[2] et du *corpus Heliopolitanorum* de l'inscription suivante, les Bérytains de Pouzzoles formaient probablement un collège distinct avec son organisation propre[3].

Le verbe *consistere* avec un nom de lieu utilisé ici est un terme technique pour indiquer la résidence de fait dans une ville et non l'appartenance légale due à la naissance[4].

301 Plaque de marbre inscrite dont le lieu de trouvaille exact n'est pas connu[5]. Hauteur: 37,5 cm; larg.: 67 cm.

Musée National de Naples.

G. Marini, *Atti e monumenti dei Fratelli Arvali*, II, 1795, p. 542; J. C. Orelli, dans *Orelli-Henzen*, I, 1828, p. 417, no. 2393; Th. Mommsen, *Inscr. regni Neapolitani*, 1852, p. 133, no. 2476; J. Fiorelli, *Cat. del Museo Naz. di Napoli*, 1868, no. 688; G. Wilmanns, *Exempla*, 1873, no. 2003; Th. Mommsen, *CIL*, X,

---

[1] Cf. Macrobe, *Sat.* I, 23, 14-16; J. Beaujeu, *l.l.*

[2] No. 298.

[3] *Contra*, Cl. H. Moore, *Trans. Amer. Phil. Assoc.*, 38, 1907, p. 117, qui suppose que le collège des Bérytains était identique ou au moins affilié avec le *corpus* des Héliopolitains.

[4] Cf. Th. Mommsen, *Korresp. Westd. Zeitschr.*, 8, 1889, p. 19; E. Kornemann, *l.l.*, col. 412-414; J. P. Waltzing, *l.l.*, Tome II, p. 176-182.

[5] M. Marini, *Atti e monumenti dei Fratelli Arvali*, II, 1795, p. 542, la signale dans la possession de D. F. Daniele à Caserta; Th. Mommsen, *CIL*, X, 1579, la rapporte à Pouzzoles à cause de l'inscription précédente; Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, p. 97, et R. Cagnat, *Journal des Savants*, 1908, p. 624, indiquent comme lieu de provenance Piano di Quarto, au quatrième mille de la voie qui se dirigeait de Pouzzoles vers Capoue. C'est probablement cette dernière provenance qui a le plus de chance d'être la bonne.

1579; J.P. Waltzing, *op. cit.*, I, p. 336; III, p. 433-434, no. 1660; H. Dessau, *ILS*, no. 4291; Ch. Dubois, *Pouzzoles antique*, 1907, p. 97-98; R. Cagnat, *Journal des Savants*, 1908, p. 624; G. La Piana, *Harv. Theol. Rev.*, 20, 1927, p. 313, n. 81; V. Tran Tam Tinh, *op. cit.*, no. S. 12, p. 149s., fig. 73.

Hic ager iug(erum) VII, cum cisterna
et tabernis eius eorum possessorum
iuris est, qui in cultu corporis Heliopolita-
4 norum sunt eruntve, atque ita i(i)s ac-
cessus iusq(ue) esto per ianuas itineraque
eius agri, qui nihil adversus le⟨g⟩em
et conventionem eius corporis facere
8 perseveraverint

«Ce domaine de sept arpents avec sa citerne et ses boutiques est la propriété de ceux qui sont et seront dans le culte de la corporation des Héliopolitains. Par conséquent, l'accès de ce domaine et le droit de franchir ses portes et ses chemins sont réservés à ceux qui auront continué à ne pas transgresser la loi et les statuts de cette corporation».

Ce texte nous apprend que les Héliopolitains de Pouzzoles s'étaient groupés pour former un collège ayant sa loi et ses règlements. Les membres de cette association étaient unis par un même culte, celui des dieux d'Héliopolis[1]. L'expression utilisée: être «*in cultu corporis Heliopolitanorum*», est intéressante, car elle indique que le collège était ouvert à tous ceux qui embrassaient le culte héliopolitain, qu'ils fussent originaires ou non d'Héliopolis.

Ce collège possédait un bien-fonds de 176 ares environ, enclos par un mur percé de portes. Des chemins y étaient ménagés et il comprenait une citerne, des *tabernae* et des tombes[2].

---

[1] Sur l'organisation des collèges, leur composition et leur administration, cf. l'ouvrage fondamental de J.P. Waltzing, *op. cit.*, I, p. 334s., et pour les collèges à caractère religieux comme le nôtre, voir *ibid.*, T. II, p. 195-255 et *passim*. Sur les rapports des collèges avec l'État et avec la ville où ils ont leurs sièges, cf. E. Kornemann, *PW*, 4, 1901, s.v. *Collegium*, col. 403-415. M. Attilio Levi, *Athaeneum*, 1963, p. 400s., parle de la portée politique et sociale du développement des collèges dans l'empire romain. Cf. également J. Gagé, *Les classes sociales dans l'Empire romain*, 1964, p. 307-313.

[2] L'existence de tombes se laisse déduire du mot *ager* (cf. V. Tran Tam Tinh, *op. cit.*,

Le mot *tabernae* doit être pris dans le sens de boutiques pour les vendeurs d'objets de piété funéraire par exemple, mais il pouvait aussi désigner d'autres constructions nécessaires dans un cimetière comme les salles réservées aux banquets funèbres et les habitations pour les gardiens.

Le texte soumet la jouissance de la propriété du domaine, en d'autres termes le droit d'y être enterré, à une condition, celle de l'observation de la loi et des règlements du collège. Ces lois et règlements n'ayant aucune valeur juridique par eux-mêmes, et le collège ne pouvant recourir en justice pour les faire appliquer, la privation des droits ou l'exclusion étaient, par conséquent, les seuls moyens dont disposait un collège pour punir ses membres récalcitrants[1].

RÉGION DU VÉSUVE

302 Statuette de bronze, haute de 7 cm, ayant jadis fait partie de la collection Hamilton avant de passer en 1772 au British Museum. D'après l'auteur du catalogue manuscrit de la collection Hamilton, ce bronze fut trouvé dans la région du Vésuve[2]. Pl. CXVII.

British Museum – Londres. No. d'inv. 1010.

H. B. Walters, *Cat. of the Bronzes in the British Museum*, 1899, no. 1010, p. 183, pl. 27; A. S. Murray, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 399-400; P. Perdrizet, *ibid.*, p. 399-401, fig. 1; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, 1905, p. 127, no. 12; A. B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 574, et fig. 442a et b; S. Reinach, *Rép. de la stat. gr. et rom.*, III, p. 8; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, 1923, p. 119; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 80-81.

Cette statuette figure Jupiter Héliopolitain[3] vêtu, comme d'habitude, d'une longue tunique à manches courtes enserrée dans une gaine

---

p. 107) et du lieu probable de trouvaille à Piano di Quarto sur la Via Campana, le long de laquelle s'alignaient les sépulcres de la Pouzzoles antique. Parmi ces tombes se trouvaient, en effet, comme dans l'*ager* des Héliopolitains, des *tabernae* et même de petites auberges avec leurs citernes et leurs écuries, cf. A. Maiuri, *Les Champs Phlégréens*, 1938, p. 53.

[1] Sur la situation légale des biens des collèges et la personnification civile, cf. J. P. Waltzing, *op. cit.*, T. II, p. 431 s.; voir également E. Cuq, *Dict. des Antiq.*, T. III, 2, s.v. *Lex Collegii*, p. 1110 s.

[2] Ce renseignement m'a été aimablement communiqué par Dr. Ann Birchall du British Museum.

[3] H. B. Walters, *l.l.*, l'a prise, à tort, pour une Artémis d'Éphèse.

et coiffé d'un calathos haut et évasé, décoré sur le devant d'une fleur de lotus. Son visage imberbe[1] est encadré d'une épaisse chevelure à deux rangées de boucles au-dessus du front et à trois à l'arrière de la tête.

La gaine est couverte de motifs décoratifs et de bustes aux traits émoussés et dont l'identification est pratiquement impossible. Sur la face antérieure on voit, en haut, deux bustes imberbes, de face, dans lesquels on peut, par analogie avec de nombreux simulacres de Jupiter Héliopolitain, reconnaître Hélios et Séléné. Au-dessous, la gaine est divisée en cinq rangées dont les compartiments sont décorés comme suit: 1° – buste de face coiffé d'un modius entre deux rosettes; 2° – deux bustes barbus affrontés; 3° – tête de lion flanquée de deux rosettes; 4° – et 5° – rosettes. Sur les côtés, deux foudres allongés. Au revers, un aigle aux ailes éployées surmonte cinq registres dont tous les compartiments sont ornés de rosettes.

AQUILÉE – AQUILEIA

303 Petit autel de calcaire, brisé en bas et scindé par une cassure verticale en deux fragments. Dimensions en cm, haut. actuelle: 32; larg.: 17; épaisseur: 14,5. Une inscription gravée en caractères hauts de 1,8 à 1,5 cm débute sur le couronnement et se poursuit sur le dé. Cet autel fut trouvé en deux temps dans la propriété de M. Beneficio Rizzi: le 28 mars 1942 pour le premier fragment, le 24 décembre 1953 pour le second[2]. Pl.. CXVIII.

Musée archéologique d'Aquilée. Nos. d'inv.: 51.479 et 51.953.

G. Brusin, *Aquileia Nostra*, 24-25, 1953-1954, col. 55-61 qui a commenté une partie du texte sans toutefois le transcrire.

[I(ovi)] O(ptimo) M(aximo) D(olicheno)
Heliopolit(ano)
Lucianus

---

[1] Il n'y a pas lieu de parler d'une barbe postiche comme le font P. Perdrizet, *l.l.*, et H. Winnefeld, *l.l.*

[2] Je dois tous ces renseignements et d'excellentes photographies de cet autel et de l'intaille d'Aquilée (numéro suivant) à l'amabilité de Signora Bertacci du Musée archéologique d'Aquilée. Qu'elle veuille bien trouver ici l'expression de ma vive gratitude.

4 Eutychetis
Aug(usti) n(ostri) vil(ici), vik(arius)
stat(ionis) Atran͜t(inae)
manente
8 voto VSV – –
.ONO – – – – –
CV – – – – – – –

L. 5, trait au-dessus du *N*; à la fin, petit *I* entre *V* et *K*. – L. 6, à la fin, ligature *NT*. – L. 7, la cassure passe par la haste verticale droite du *N* dont on voit cependant la trace. – L. 8, la boucle supérieure visible après *V*, peut être celle d'un *B*, d'un *P* ou d'un *R*. – L. 9, la première lettre semble un *B* dont la boucle supérieure est mutilée. – L. 10, la troisième lettre est soit un *N*, soit plutôt un *M*.

Cette dédicace assimile les deux Baals de Doliché et d'Héliopolis[1]. Elle émane d'un esclave, Lucianus, qui était suppléant (*vicarius*) d'un autre esclave impérial Eutychès. Ce dernier occupait la charge de gérant (*vilicus*) d'un poste de douane, la *statio Atrantina*, qu'on a tendance à localiser dans l'actuelle Trojana près de Saint-Oswald, sur la voie qui reliait Emona (Ljubljana) à Celeia (Celje)[2]. Cette *statio Atrantina* est mentionnée dans deux inscriptions nommant l'une un Eutychès désigné comme *ex vikarius Benigni vilicus stationis Atrantinae*[3], l'autre également un Eutychès dit *contrascriptor* de la même *statio*[4]. Rien ne permet d'affirmer l'identité de ces deux Eutychès avec le nôtre d'autant plus que ce nom d'origine grecque est extrêmement fréquent, et notamment comme nom d'esclave[5]. On ne peut non plus identifier à notre Eutychès son homonyme désigné comme *servus vilicus vectigalis Illyrici* dans une inscription du temps de Caracalla publiée par G. Brusin[6]. Cet auteur considère, sans preuve, ce personnage comme originaire d'Héliopolis, et tend à attribuer la même origine à l'Eutychès de notre dédicace et à son *vikarius*[1].

---

[1] La confusion des deux divinités est également attestée dans une inscription d'Aquincum (no. 272) et peut-être dans une dédicace de *Magnae* (no. 283). Voir cependant la réserve émise *supra*, p. 324, au sujet de cette confusion.

[2] Cf. M. Ihm, *PW*, 2, 1896, s.v. *Atrans statio*, col. 2137.

[3] Cf. *CIL*, III, 5121 = H. Dessau, *ILS*, no. 1857.

[4] *CIL*, III, 5122 = H. Dessau, *ILS*, no. 1858.

[5] Cf. par exemple, H. Dessau, *ILS*, *indices*, p. 192.

[6] Cf. *Gli scavi di Aquileia*, 1934, p. 80, no. 6.

304 Intaille de cornaline. Dimensions: 1,1 × 1,5 cm. Pl. CXIX. Musée archéologique d'Aquilée. No. d'inv. 25274.

H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 89, pl. V, 14; Gemma Sena Chiesa, *Gemme del Museo Nazionale di Aquileia*, 1966, p. 98-99, no. 33, pl. II.

Cette intaille représente Jupiter Héliopolitain debout, les pieds dégagés, sur un socle linéaire qui porte également ses deux taureaux, d'espèce bossue[2], figurés de profil. Il est coiffé d'un calathos haut et évasé, surmontant une large perruque à étages. De la main droite levée, le dieu brandit le fouet et, de la main gauche, il tient le bouquet d'épis. Sa gaine est divisée par des bandes en quatre compartiments superposés.

---

[1] G. Brusin, *Aquileia nostra*, 24-25, 1953-1954, p. 60-61.

[2] Sur cette espèce bovine fréquente dans l'imagerie héliopolitaine, voir supra, p. 234.

NUMIDIA

LAMBÈSE - LAMBAESIS

305 Autel inscrit découvert «près des ruines du temple de Minerve». Hauteur: 120 cm; largeur: 61 cm. Hauteur des lettres: 4 cm. Points séparatifs entre les mots.

L. Renier et de la Mare, *Inscriptions romaines de l'Algérie*, 1858, no. 142; G. Wilmanns, *CIL*, VIII, 2627; R. Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, 1892, p. 423; A. von Domaszewski, *Westd. Zeitschr.*, 14, 1895, p. 58, no. 118; A. Riese, *Das rheinische Germanien in den antiken Inschriften*, 1914, no. 1290.

Iovi O(ptimo) M(aximo) Heliopolitano
C(aius) Iulius Valerianus, (centurio)
leg(ionis) III Aug(ustae), XVI Fl(aviae) F(irmae) bis
4 IIII Scyt(hicae) bis, pro salute sua
et Liciniae Aquilinae uxor(is) suae
et Iuli Proculi (centurionis) leg(ionis) V Mac(edonicae)
et III Gal(licae) et XXII Primig(eniae)
8 fratris sui, et Variae
Aquilinae uxoris eius
et Iuliae Aquilinae fil(iae)
eorum posuit

«À Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, Gaius Julius Valerianus, centurion de la légion III Augusta, centurion pour la seconde fois de la légion XVI Flavia Firma et de la légion IV Scythica, pour son salut, celui de Licinia Aquilina, son épouse, de Julius Proculus, centurion de la légion V Macedonica, de la légion III Gallica et de la légion XXII Primigenia, son frère, de Varia Aquilina, sa femme, et de Julia Aquilina, leur fille, a fait (cette dédicace)».

Le dédicant Gaius Julius Valerianus était centurion de la légion *III Augusta* qui était stationnée à Lambèse. Il avait auparavant, et par deux fois, occupé le même grade dans deux légions attestées en Syrie: la légion *XVI Flavia Firma* faisait, en effet, partie de l'armée de Syrie au temps de Trajan et tenait garnison à Samosate au Nord de cette province[1]; la légion *IIII Scythica* est également signalée en Syrie[2]. C'est peut-être durant son service en Orient que Julius Valerianus a, comme le suppose Domaszewski, connu le culte de Jupiter Héliopolitain[3]. Son frère Julius Proculus a dû, lui aussi, séjourner en Syrie puisque la légion *III Gallica* où il a exercé son centurionat y avait son camp[4]. Quant à la légion *V Macedonica*, elle était stationnée de 107 à 167 à Troesmis en Mésie inférieure, puis à Potaissa en Dacie *Porolissensis*[5]. La légion *XXII Primigenia*, enfin, tenait garnison à Mayence[6].

306 Autel inscrit, haut de 110 cm et large de 47 cm, trouvé, comme le précédent, près des ruines du temple de Minerve. Hauteur des lettres: lignes 1 et 5: 5 cm; autres lignes: de 3,5 à 4 cm.

L. Renier et de la Mare, *Inscriptions romaines de l'Algérie*, 1858, no. 143; G. Wilmanns, *CIL*, VIII, 2628; R. Cagnat, *L'Armée romaine d'Afrique*, 1892, p. 422; A. von Domaszewski, *Westd. Zeitschr.*, 14, 1895, p. 58, no. 119; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 60 et 68.

Iovi
Optimo Maximo
Heliopolitano
4 sanctissimo
sacrum
P(ublius) Seius, P(ublii) f(ilius) Arn(iensi tribu) Rufus

---

[1] Cf. E. Ritterling, *PW*, 12, 1924-1925, s.v. *Legio*, col. 1765.

[2] Cf. *IGLS*, nos. 57, 68, 69, 77, 1135.

[3] On ne peut exclure l'influence des soldats syriens nombreux à Lambèse, cf. J. Carcopino, *Syria*, 6, 1925, p. 30, qui affirme que «les Syriens ont continuellement défendu le *limes* de Numidie depuis la fin du IIe siècle»; M. Janon, *Bulletin d'archéologie algérienne*, 2, 1966-1967, p. 219 s., impute aux soldats syriens la diffusion des cultes palmyréniens en Numidie. Des héliopolitains sont aussi attestés à Lambèse, cf. *supra*, p. 24, n. 1.

[4] Cf. *supra*, p. 11.

[5] Cf. Ritterling, *op. cit.*, s.v. *Legio*, col. 1576-1580.

[6] Cf. Ritterling, *op. cit.*, s.v. *Legio*, col. 1244-1247 et 1797 s.

Teate Marrucinorum
8 praef(ectus) leg(ionis) III Aug(ustae)

L. 7, à la fin, ligature *VM*.

«Objet consacré à Jupiter Très-Bon Très-Grand d'Héliopolis, au Très-saint, Publius Seius Rufus, fils de Publius, de la tribu Arniensis, (originaire) de Teate des Marrucins[1], préfet de la légion III Augusta».

A. von Domaszewski date, sans preuve, cette inscription ainsi que la précédente, du 2e siècle de notre ère. Les deux dédicaces émanent de militaires appartenant à la légion *III Augusta* cantonnée à Lambèse et dont Publius Seius Rufus était le préfet. Ce poste de *praefectus legionis* n'est autre que l'abréviation de *praefectus castrorum legionis*[2].

Jupiter Héliopolitain est qualifié de «très saint». Le titre de sanctus, en grec ἅγιος, est fréquemment attribué aux divinités syriennes, et trahit l'importance de la notion de sainteté et de pureté dans les religions sémitiques[3].

---

[1] Sur cette ville d'Apulie mentionnée par Pline l'Ancien (*Hist. Nat.*, 3, 106), cf. K.J. Beloch, *Römische Geschichte bis zum Beginn der Punischen Kriege*, 1926, p. 368 et 403.

[2] Cf. A. von Domaszewski, *l.l.*, p. 58, n. 250; id., *Die Rangordnung des röm. Heeres*, p. 120. G. Wilmanns, *CIL*, VIII, p. XIX, col. 2, le considérait comme un grade créé par Alexandre Sévère; J. Kromayer et G. Veith, *Heerwesen und Kriegsführung der Griechen und Römer*, 1928, p. 509s. disent que c'est Septime Sévère qui l'a institué en remplacement de celui de *praefectus castrorum*. L'hypothèse d'une création sévérienne du poste paraît cependant infirmée par les nombreuses mentions au 2e s., au moins depuis Hadrien, du grade de *praefectus legionis*, cf. par exemple, H.-G. Pflaum, *Les carrières procuratoriennes*, nos. 108, 109, 124, 143, 189, 196, 211, 229 et 263.

[3] Sur le caractère sémitique de l'épithète ἅγιος = *sanctus* auquel répond le terme sémitique קדש, cf. Ch. Clermont-Ganneau, *Études d'arch. or.*, I, p. 100s.; id., *Rec. d'arch. or.*, III, 1890, p. 330; V, 1903, p. 322; M. Lidzbarski, *Ephem. für semit. Epigraphik*, II, 1903-1907, p. 155; L. Jalabert, *MFO*, 2, 1907, p. 283; W. Lick, *PW*, IA2, 1920, s.v. *sanctus*, col. 2247s.; H. Delehaye, *Sanctus. Essai sur le culte des saints dans l'Antiquité*, 1927. Cet auteur donne p. 22s. une liste des dieux saints. Fr. Cumont, *Religions orientales*, 1929, p. 260, n. 65, cite en particulier un certain nombre de dieux orientaux «saints» ou «très saints». Y ajouter D. Sourdel, *Les cultes du Hauran à l'époque rom.*, 1952, p. 98, n. 2, où sont cités de nombreux dieux saints de Phénicie, de Palestine et de Transjordanie. Un dieu anonyme est simplement qualifié de κύριος ἅγιος dans une inscription de Béryte, cf. *CIG*, 8873. Jupiter Dolichenus et la déesse parèdre portent parfois le titre de *sanctus*, cf. P. Merlat, *Répertoire*, nos. 202, 231, 232, 257, 355, 370.

AEGYPTUS

ASSOUAN - SYENE

307 Lourd autel de granit rose découvert derrière la gare d'Assouan. Inscription «fort mal conservée» sur la face antérieure.

Seymour de Ricci, *CRAI*, 1909, p. 147-148; R. Cagnat, *Ann. ép.*, 1909, p. 28, no. 107; Ziegler, *Roscher's Lexikon*, VI, 1924-1937, article *Zeus*, col. 684, s.v. *Syene*; H. Seyrig, *Syria*, 1962, p. 201, n. 1.

Voici la copie que donne Seymour de Ricci[1].

IOVI·O·M·HEL·
I·Ↄ........E
S.RIS.......PAS..II
4 ΛVG....R.ΛIST
.ΛP.R..... S
BERY.....TΛS

La première ligne déclarée certaine par l'éditeur, se restitue donc *Iovi O(ptimo) M(aximo) Hel(iopolitano).* Aux lignes 2, 3 et 4, Seymour de Ricci lit «avec beaucoup d'hésitation» sans marquer la coupe des lignes, *pro (?)* [*sal(ute) imp(eratoris) Ca*]*es* [*a*]*ris* [.... *Ves*] *pas*[*ia*]*ni Aug(usti).* Cette lecture qui pourrait être acceptable pour la ligne 2, ne le serait pas pour la ligne 3 où la lacune de quatre lettres indiquée par l'éditeur avant le nom de Vespasien devrait être comblée par *Titi.* La dédicace à Jupiter Héliopolitain serait alors faite «pour le salut de l'empereur César Titus Vespasien Auguste». Le nom du dédicant, cité vraisemblablement aux lignes 4 et 5, est impossible à restituer. Son origine serait cependant indiquée par le nom *Berytus* ou par l'ethnique *Berytensis* à la ligne 6[2].

---

[1] Mes tentatives pour obtenir une photo ou un estampage de cette inscription sont demeurées vaines.

[2] Les dédicaces aux divinités d'Héliopolis faites par des Bérytains en dehors de Béryte sont nombreuses. Voir, en plus de la présente inscription, mes nos. 281, 285 et 300. G. Vaggi, Siria e Siri nei documenti dell'Egitto greco-romano, dans *Aegyptus*, 1937, p. 29-51, ignore notre inscription. C'est probablement à titre de commerçant ou de soldat que notre bérytain se trouvait à Syène qui était une importante place commerciale et un lieu de granison romaine. Cf. Kees, *PW*, IVA1, 1931, col. 1019 et 1021 s. Une cohorte des Ituréens est attestée à Syène au 1er siècle de notre ère. Cf. R. Cagnat, *CRAI*, 1896, p. 37 s.

MUSÉES ET COLLECTIONS [1]

Allemagne de l'est	No. 308
Angleterre	Nos. 309-312
Autriche	Nos. 313-314
États-Unis	No. 315
France	Nos. 316-320
Italie	Nos. 321-322
Turquie	No. 323
U.R.S.S.	No. 324

ALLEMAGNE DE L'EST

308 Intaille de jaspe rouge qui faisait partie de la collection Gerhard et dont la provenance est inconnue. Cette intaille est abîmée dans sa partie inférieure. Pl. CXIX.

Staatliche Museen à Berlin.

A. Furtwängler, *Beschreibung der geschnittenen Steine im Antiquarium zu Berlin*, p. 308, no. 8421, pl. 60; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 17s.; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 32. n. 4; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, p. 88, pl. V, 10; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 26.

Il s'agit de l'image de Jupiter Héliopolitain[2], debout, de face, entre deux animaux de profil. L'identification de ces quadrupèdes, caractérisés par leur minceur et la longueur de ce qui a paru être leurs oreilles, a intrigué les différents éditeurs qui ont parlé, tour à tour, de biches ou d'ânes[3], d'ânes ou de chevreuils[4], ou même de chevaux[5]. En réalité, on doit, malgré les apparences, y voir deux taureaux[6], aux grandes cornes, rendus maladroitement par le graveur. Le dieu tient dans ses mains les attributs habituels. Sa tête est surmontée d'un calathos bas et large; sur sa poitrine on croit voir deux lourds colliers ou guirlandes; sa gaine enfin est divisée en quatre rangées horizontales.

---

[1] J'inclus dans cette rubrique les monuments héliopolitains faisant partie de collections publiques ou privées et dont la provenance est inconnue. Ces monuments sont classés d'après les pays actuels abritant ces collections.

[2] C'est P. Perdrizet qui l'a ainsi identifié, alors que A. Furtwängler ne se prononçait pas.

[3] Cf. A. Furtwängler, *l.l.*

[4] Cf. P. Perdrizet, *l.l.*, p. 19-20.

[5] *Idem.*, p. 20, n. 1.

[6] S. Ronzevalle, *l.l.*, repousse pareille identification pourtant des plus naturelles.

ANGLETERRE

309 Intaille de sardoine de provenance inconnue, haute de 1,6 cm et large de 1,3 cm. Pl. CXX.

British Museum.

H. B. Walters, *Cat. of Engraved Gems in the British Museum*, 2e éd., 1926, no. 1268, pl. XVIII, corrigeant l'interprétation donnée dans la première édition de 1888, no. 772; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, 1890-1897, s.v. *Kewan*, col. 1180; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 88, pl. V, 11.

Cette pierre gravée représente Jupiter Héliopolitain, coiffé du calathos, debout entre deux taureaux de profil. Ses attributs, fouet et deux épis, sont inversés. Sa gaine comporte six rangées horizontales où l'on voit des traits disposés sans ordre, alors que le haut de la poitrine et les épaules sont marqués de plis serrés verticaux.

310 Intaille de jaspe brun, haute de 1,5 cm et large de 1,1 cm acquise en 1886. La provenance indiquée, Tyr, est bien douteuse. Pl. CXXI.

British Museum.

H. B. Walters, *op. cit.*, no. 1269, pl. XVIII (no. 773 de la première édition de 1888); W. Drexler, *op. cit.*, col. 1180; H. Thiersch, *op. cit.*, p. 88, pl. V, 12.

Le grand dieu de Baalbek se caractérise ici par une chevelure particulièrement abondante que surmonte un calathos haut et évasé. Ses taureaux sont à bosse, ses attributs, fouet et bouquet d'épis, sont inversés et sa gaine est partagée en quatre registres.

311 Intaille d'onyx de provenance inconnue, ayant fait jadis partie de la collection de Madame Sibylle Mertens-Schaffhausen. Hauteur: 1,8 cm; largeur: 1,4 cm. Pl. CXXII.

British Museum.

F. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, 1837-1849, pl. XIV G, 15; F. Studniczka, *Arch. ep. Mitth. aus Österreich*, 8, 1884, p. 62; H. B. Walters, *op. cit.*, éd. de 1888, no. 775, se corrigeant dans la deuxième édition de 1926, no. 1270, pl. XVIII; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 264; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4 et p. 107, n. 2; H. Thiersch, *op. cit.*, p. 88.

Dans cette intaille à multiples images divines, Jupiter Héliopolitain, de face, occupe le centre avec, à sa droite, Aphrodite et Éros et, à sa gauche, Athéna porteuse de Victoire.

Le dieu de Baalbek est flanqué de deux taureaux bossus et coiffé d'un haut calathos presque cylindrique. Son vêtement se caractérise par le plissé de la gaine et par le fait que cette gaine-tunique est maintenue à la taille par une ceinture. Ce costume et la position des bras, tous deux abaissés, avec les avant-bras étendus horizontalement, pourraient faire croire à une image de l'Artémis Éphésienne si les attributs des mains, épis et fouet, et les taureaux n'interdisaient absolument une telle identification.

À la gauche du dieu, Athéna vêtue du péplos se présente le corps de face, la tête et les jambes de profil. Elle est casquée, s'appuie de la main gauche sur une lance et tend, de la main droite, une Victoire; à sa gauche, un bouclier est posé à terre. Le groupe d'Aphrodite et d'Éros lui fait pendant. La déesse, au torse nu, aux jambes entourées d'une draperie, est figurée de trois-quarts avec la tête de profil. Sa main droite est repliée sur la poitrine, alors que de la gauche, elle tient une longue mèche de cheveux derrière la tête. À ses pieds, Éros lui tendant un miroir [1].

L'association de Jupiter Héliopolitain, d'Athéna et d'Aphrodite pourrait, comme le pense Dussaud, être interprétée comme une sorte de transposition de la triade capitoline, à la manière d'Élagabale qui unit le Baal d'Émèse à la Minerve romaine et à la Celestis Carthaginoise; mais sur un objet d'art mineur, unique et d'usage privé comme notre intaille, il serait préférable d'expliquer le groupement des trois divinités par la dévotion particulière que leur vouait peut-être le propriétaire de l'intaille.

312 Intaille de jaspe rouge, de provenance inconnue. Dimensions: 1,2 × 1,4 cm. Pl. CXXIII.

British Museum.

---

[1] Plutôt qu'un rinceau, comme le pense H. B. Walters, *l.l.*

H. B. Walters, *op. cit.*, 1926, no. 1266, pl. XVIII; H. Thiersch, *op. cit.*, p. 88; H. Seyrig, *Syria*, 27, 1950, p. 244.

Cette intaille groupe trois divinités: Zeus Sérapis au milieu, Némésis à gauche et Jupiter Héliopolitain à droite. Sérapis coiffé du calathos est assis, la tête de profil à gauche, sur un trône; dans sa main droite, le sceptre et, à ses pieds, un aigle. Némésis est debout tenant un rameau de la main droite et retenant, de la gauche, sa draperie sur la poitrine; à ses pieds un griffon et une roue. Quant à Jupiter Héliopolitain pris, à tort, par Walters pour une Artémis d'Éphèse, il est debout, de face, flanqué de deux taureaux de profil. Ses attributs, le fouet et les épis, sont inversés. Il est coiffé du calathos et sa gaine est partagée en zones horizontales.

Zeus Sérapis est également associé au grand dieu d'Héliopolis sur une autre intaille[1], et peut-être faut-il le reconnaître dans le Θεός Ἐγύπτιος d'une dédicace de Baalbek[2], mais c'est la première fois qu'il occupe la place d'honneur et cette particularité aurait pu peut-être s'expliquer si l'on connaissait le lieu de provenance de l'intaille. Quant au voisinage de Némésis avec les deux grands dieux d'Alexandrie et d'Héliopolis, il faudrait l'expliquer avec H. Seyrig[3] par la transformation de cette déesse qui, de déesse de la vengeance qu'elle était, finit par être considérée, à l'époque romaine, comme une hypostase des grands dieux, maîtres du destin universel.

AUTRICHE

313 Statuette de bronze, haute de 14,3 cm, de fonte pleine mais coulée probablement en deux pièces comme le laisse supposer une trace de séparation au niveau du cou[4]. La provenance exacte de ce bronze, la date et le mode de son acquisition par le Joanneum de Graz sont inconnus[1]. Son lieu actuel de conservation est également inconnu, car le Landesmuseum Joanneum à Graz a perdu ses traces[2]. Pl. CXXIV.

---

[1] No. 317.

[2] Voir no. 15.

[3] Cf. *Syria*, 13, 1932, p. 50-64 et 27, 1950, p. 44.

[4] W. Gurlitt, *Arch.-epigr. Mitth. aus Österr.*, 14, 1891, p. 122, suppose que la tête avait été séparée du corps par sciage, puis replacée, dans l'Antiquité, cela s'entend. Une telle opération demeure cependant incompréhensible, sauf si l'on suppose qu'une égalisation à la scie a été rendue nécessaire avant de joindre deux parties coulées séparément.

W. Gurlitt, *Arch.-ep. Mitth. aus Österr.*, 14, 1891, p. 120-125, avec des figures p. 120 et 121; R. Dussaud, *Rev. arch.*, 1903, I, p. 356s. et fig. 15 = *Notes myth. syr.*, p. 39-41, no. 6, fig. 15; S. Reinach, *Répertoire de la stat. gr. et rom.*, III, p. 8, nos. 4 et 5; R. Eisler, *Weltenmantel und Himmelszelt*, I, 1910, p. 61, n. 5; J. Toutain, *Les cultes païens dans l'Empire romain*, II, 1911, p. 45-47; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 572-573, fig. 440; H. Winnefeld, *Baalbek*, II, p. 115; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 82; R. du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre*, 1962, p. 83, fig. 40; R. Fleischer, *Artemis von Ephesos*, 1973, no. H33, p. 335, pl. 155.

Ce bronze représente Jupiter Héliopolitain dans l'attitude classique: son bras droit levé devait brandir le fouet qui a disparu ainsi que la main, et son bras gauche abaissé et replié à angle droit devait porter le bouquet d'épis. Sa tête est surmontée d'un calathos au galbe très évasé et aux flancs ornés d'épis dressés, entre lesquels figure sur le devant une grosse boule qui rappelle la pierre précieuse du prototype[3]; une autre boule plus petite se trouve au-dessous sur la base élargie en forme de tore du calathos. Le dieu a le visage imberbe encadré d'une chevelure traitée en deux rangées de boucles cordelées, et son cou laisse voir une petite protubérance qu'on a prise, à tort, pour une barbe postiche à la mode égyptienne[4] et qui n'est autre que la «pomme d'Adam». Il est vêtu d'une tunique à courtes manches comme d'habitude, mais dont le bas s'arrête de façon insolite au-dessus des chevilles, dégageant ainsi entièrement les pieds nus. Sa gaine comporte sur la poitrine le buste barbu et voilé de Kronos-Saturne[1]. Les deux compartiments du registre suivant contiennent, à gauche, le buste d'Hélios, à droite celui de Séléné. Le troisième registre renferme trois compartiments meublés d'une rosace qui est à sept pétales à gauche, à six pétales au centre et à droite. Plus bas, deux compartiments ornés chacun d'une rosace à sept pétales. Ces cinq rosaces complètent vraisemblablement sur la gaine la liste des divinités planétaires inaugurée par les bustes de Kronos, d'Hélios et de Séléné, et symbolisent, par conséquent, les planètes Mars, Mercure, Jupiter et Vénus, cette dernière étant représentée par deux rosaces en tant qu'étoile du matin et étoile du soir[2]. Les deux longues bandes verticales situées sur les côtés contiennent chacune un foudre très allongé.

---

[1] W. Gurlitt, *op. cit.*, p. 120-121, suppose que ce bronze provient de l'Orient. R. Fleicher, qui s'occupe des bronzes romains en Autriche, ne pense pas qu'il provient de ce pays. Cet auteur a fait part de cette opinion à M.R. Noll, du Musée de Vienne, qui me l'a aimablement communiquée.

[2] Le directeur de ce musée, M.W. Modrijan, m'écrit à propos de cette statuette: «Sie ist aber leider bei uns im Museum nicht mehr vorhanden oder nicht mehr zu finden».

[3] W. Gurlitt, *l.l.*, p. 124, lui donne une signification astrale, et R. Dussaud, *l.l.*, voudrait y voir un rappel du disque solaire. A. de Ridder, *Mon. Piot*, 12, 1905, p. 74, parle, à son tour, d'un «globe solaire entouré d'uraeus».

[4] Ainsi W. Gurlitt, *op. cit.*, p. 124; P. Perdrizet, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 401; A.B. Cook, *l.l.*, p. 572; H. Winnefeld, *l.l.* Par contre, R. Dussaud, *l.l.*, et *Syria*, 1, 1920, p. 6, s'est élevé, à juste titre, contre cette interprétation et J. Toutain, *l.l.*, lui a donné raison. Cf. aussi *supra*, p. 350, n. 2.

Le revers de la statuette est décoré, en haut, d'un aigle tenant dans le bec une couronne qui symbolise, sans doute, la nature victorieuse de Jupiter Héliopolitain[3]. Au-dessous, deux registres à deux compartiments chacun montrent un décor de rosaces à six ou sept pétales.

314 Intaille d'onyx à trois teintes, de provenance inconnue. Hauteur: 1,6 cm; largeur: 1,1 cm. Pl. CXXV.

Kunsthistorisches Museum à Vienne. No. d'inv. IX B 336.

E. von Sacken et F. Kenner, *Die Sammlungen des K.K. Münz- und Antiken-cabinettes*, 1886, p. 435, no. 336; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 88, pl. V, 16.

---

[1] W. Gurlitt, *l.l.*, p. 124, préfère reconnaître *Caelus Pater* dans ce buste. R. Eisler, *l.l.*, est du même avis.

[2] Cf. R. Eisler, *l.l.* R. du Mesnil du Buisson, *l.l.*, admet également cette hypothèse, mais identifie les différentes rosaces en supposant que les divinités des planètes se succèdent dans l'ordre des jours de la semaine. Cette identification arbitraire méconnaît l'extrême variété dans la répartition des planètes sur les idoles de Jupiter Héliopolitain, cf. *supra*, p. 352.

[3] Le motif de l'aigle stéphanophore, qui est fréquent sur les monuments funéraires, est mis par F. Cumont (cf. *Études syr.*, 1917, p. 63 s.) en rapport avec le Soleil invincible et considéré, de ce fait, comme l'oiseau psychopompe qui emporte les âmes vers les sphères sidérales. Même opinion exprimée par A. Roes, L'aigle du culte solaire syrien, dans *Rev. arch.*, 36, 1950, p. 129-146 et, en particulier, p. 136-139.

Cette intaille montre Jupiter Héliopolitain[1], de face, debout sur une plinthe, entre deux taureaux à bosse dont celui de droite est abîmé. Le dieu est coiffé d'un petit calathos et sa chevelure, épaisse et longue, retombe en rangées de boucles de part et d'autre du visage. Les attributs des mains, fouet et gerbe d'épis, sont inversés. Sur la poitrine, quatre renflements qui divergent vers le haut et dont les deux centraux appartiendraient à un collier ou à une guirlande; quant aux deux extrêmes, il faudrait y reconnaître les bretelles de la gaine. Celle-ci cache complètement les pieds du dieu et comporte sept registres à trois carrés chacun.

ÉTATS-UNIS

315 Intaille de sardoine de la collection Herschel Parker. Sa provenance exacte est inconnue.

D. Osborne, *Engraved Gems*, 1912, p. 365, no. 27, pl. XXIII; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 12, fig. 1.

Cette intaille, de travail grossier, montre Jupiter Héliopolitain[2], debout, de face, entre ses deux taureaux. Il brandit de la main droite un fouet méconnaissable et tient de la gauche une gerbe d'épis. Son calathos est peu distinct et sa gaine divisée en rangées horizontales.

FRANCE

316 Intaille de cornaline publiée par Caylus et dont la provenance et le sort sont inconnus. Pl. CXXV.

Caylus, *Recueil d'Antiquités égypt. étrusq. gr. rom. et gauloises*, VI, 1764, p. 155-156, pl. XLV, 1; W. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, 1890-1897, s.v. *Kewan*, col. 1180-1181; R. Dussaud, *Notes myth. syr.*, p. 32, n. 4.

Caylus publie cette intaille comme une Diane d'Éphèse à trois visages. La confusion de Jupiter Héliopolitain avec la Diane Éphésienne était compréhensible à l'époque de Caylus et est, d'ailleurs, restée en vigueur longtemps après lui. Quant à la triple tête dont parle cet auteur et que rend le croquis de son dessinateur, il faut sans doute l'attribuer à une méprise de la part du graveur, car tous les autres traits ne laissent aucun doute qu'il s'agit là de l'image du grand dieu d'Héliopolis. Les attributs des mains, fouet et deux épis, ici inversés, sont classiques; la parure de la tête est sans doute le calathos; les deux vaches de Caylus ne sont autres que les compagnons traditionnels du dieu; la gaine comporte cinq registres et la longue tunique de dessous laisse voir, comme d'habitude, les pieds nus.

---

[1] E. v. Sacken et F. Kenner, *l.l.*, parlent de Diane d'Éphèse.

[2] D. Osborne, *l.l.*, parle, à tort, de Diane de l'Aventin.

317 Intaille de cornaline vue par F. Lajard dans le commerce à Paris et dont la provenance et le sort sont inconnus. Pl. CXXV.

F. Lajard, *Recherches sur le culte de Vénus*, 1837-1849, pl. XIV A, 8; F. Studniczka, *Arch. ep. Mitth. aus Österreich*, 8, 1884, p. 62; W. Drexler, *op. cit.*, col. 1180; P. Perdrizet, *REA*, 2, 1900, p. 19; 3, 1901, p. 263; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4.

Cette pierre gravée met face à face les images de Sérapis et de Zeus d'Héliopolis avec, dans le champ entre eux, une étoile à sept rais symbolisant sans doute le soleil, dans un croissant. Sérapis en buste, à droite, coiffé d'un modius, occupe la moitié gauche de l'intaille. À droite, Jupiter Héliopolitain, coiffé du calathos, se présente debout entre deux taureaux figurés de profil. Ses attributs sont inversés et son corps, couvert d'une gaine compartimentée, est de face avec la tête et les pieds de profil, le pied droit en avant.

L'association de Sérapis à Jupiter Héliopolitain témoigne des liens certains mais parfois exagérés entre les dieux de Baalbek et ceux d'Égypte[1].

318 Intaille en cristal de roche qui faisait jadis partie de la Collection de Luynes et dont la provenance et le sort sont inconnus. Grand axe: 1,7 cm; petit axe: 1,4 cm. Pl. CXXVI.

Cabinet des Médailles - Paris.

P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 263, croquis p. 264; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4.

Jupiter Héliopolitain est debout sur une plinthe, flanqué de deux taureaux bossus, de profil. Il est coiffé d'un calathos haut et large et vêtu d'une longue tunique à manches courtes, serrée dans une gaine couverte sur huit registres d'un réseau de petits carrés. Le dieu porte un bracelet à chaque poignet et brandit de la droite son fouet à longue mèche et tient de la gauche un bouquet d'épis. Dans le champ, à gauche, une étoile à huit rais.

---

[1] Sur ces liens et sur les éléments égyptisants dans l'iconographie héliopolitaine, voir *supra*, p. 30-31.

319 Intaille de jaspe rouge qui faisait partie de la Collection Montlezun à Paris et dont le sort et le lieu de provenance sont inconnus. Pl. CXXVI.

F. Lajard, *op. cit.*, pl. XIV G, 5; F. Studniczka, *op. cit.*, p. 62; W. Drexler, *op. cit.*, col. 1180; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 263; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4; A.B. Cook, *Zeus*, I, 1914, p. 572, n. 1, fig. 441; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 130, pl. XXXVIII, 2.

Cette intaille représente Jupiter Héliopolitain debout sur un socle posé sur une plinthe linéaire; sur cette plinthe se tiennent également les deux taureaux figurés de profil avec la tête de face. Le dieu a la tête entourée d'un nimbe radié à six rayons et surmontée d'un calathos évasé. Il est vêtu d'une tunique à manches courtes dont la partie inférieure émergeant de la gaine s'évase en forme de cloche. La gaine est divisée par des bandes horizontales en huit rangées. Le dieu brandit de la main droite le fouet et tient de la gauche un épi dont le dessinateur de Lajard n'a sans doute pas compris la nature pour l'avoir muni d'une très longue tige.

Mis à part le nimbe radié qu'on retrouve sur trois autres intailles héliopolitaines [1] et qui témoigne d'une valeur solaire accordée au grand dieu de Baalbek [2], cette image n'offre rien d'insolite qui autorise S. Ronzevalle à forger un nouveau nom divin, Héliohadad, pour l'identifier [3].

320 Intaille de cornaline qui se trouvait dans le cabinet du baron Roger à Paris et dont la provenance et le sort sont inconnus. Pl. CXXVI.

---

[1] Nos. 156, 176 et 324.

[2] Cf. *supra*, p. 135 et n. 4.

[3] «... cette petite gemme, d'un dessin absolument unique, ne laisse pour ainsi dire plus de trace du dieu Hadad, à part les taureaux, et présente à nos regards un dieu solaire symbolisant la fertilité, *Héliohadad*, si l'on peut forger un tel nom, à l'instar d'Héliosarapis». (*Jup. Hél.*, p. 130).

F. Lajard, *op. cit.*, pl. III B, 5; F. Studniczka, *op. cit.*, p. 62; W. Drexler, *op. cit.*, col. 1180; P. Perdrizet, *REA*, 3, 1901, p. 263; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4.

Jupiter Héliopolitain et ses deux taureaux de profil sont posés sur une plinthe linéaire en forme de segment de cercle. Les attributs habituels du dieu, le fouet et le bouquet d'épis, sont inversés. Il est coiffé d'un petit calathos qui surmonte une chevelure retombant en deux masses sur les épaules. Sa gaine est ornée de quatre étoiles superposées dont les deux premières sont à huit rayons, la troisième à sept et la quatrième à cinq. Dans le champ, à droite, le mot *VIBI*, génitif de *Vibius*, nom sans doute de l'ancien possesseur de l'intaille.

ITALIE

321 Statuette de marbre, incomplète[1] et érodée par suite, semble-t-il, d'un séjour dans l'eau. Hauteur actuelle: 65 cm. Pl. CXXVII.

Musée archéologique de Venise. No. d'inv. 67[2].

Museo civico e raccolta correr. Venezia. Elenco degli oggetti esposti, 1899, p. 38, no. 31; Arndt-Lippold, *Photographische Einzelaufnahmen antiker Sculpturen*, série IX, 1920, no. 2654; H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, 1936, p. 81, pl. VIII, 4; B. Forlati, *Il museo archeologico di Venezia*, 1953, p. 35, no. 11.

Malgré la mauvaise conservation de cette statuette et l'importance des parties manquantes, il ne fait aucun doute qu'il s'agit d'une image de Jupiter Héliopolitain enserré dans une gaine dont on voit une partie de la bretelle qui la rattache à l'épaule gauche ainsi que l'épaulière. Cette gaine est divisée, par de larges bandes horizontales, en quatre registres ornés, sur la face antérieure, de onze bustes dont la dégradation empêche toute identification. Mais il est possible que ces onze bustes divins, peut-être même douze, comme le laisserait croire une trace incertaine dans le bas, représentent les douzes divinités du zodiaque qu'on retrouve de façon certaine sur l'un des bronzes de Ṭarṭous[3].

---

[1] Manquent la tête, le bras droit, l'avant-bras gauche, les pieds du dieu, le taureau de droite et la majeure partie du taureau de gauche.

[2] Je voudrais remercier ici Mme Bruna Forlati, conservateur du musée archéologique de Venise, de m'avoir aimablement envoyé la photographie de cette statuette.

[3] No. 233.

La masse qui adhère, en bas à gauche, au corps du dieu appartient à l'un des deux taureaux qui le flanquaient.

322 Intaille de jaspe rouge qui faisait partie des collections du Museo Borgiano et dont le sort et le lieu de provenance sont inconnus.

Museo Borgiano, 3, cl. 9 div. no. 32b. *Doc. ined.*, 3, p. 477; W. Drexler, *op. cit.*, col. 1181; R. Dussaud, *op. cit.*, p. 32, n. 4.

C'est à W. Drexler qu'on doit de connaître cette intaille qui représente la triade héliopolitaine avec Jupiter au centre, Vénus à sa droite et Mercure à sa gauche. Voici la description, d'ailleurs incomplète et en partie erronée, mais suffisamment claire que donnent les *Documenti inediti* du Museo Borgiano et que cite Drexler: «Diana Efesia...; tiene nell'abbassata destra una torcia breve, nell'alzata sinistra un flagro. Intorno al sito delle ginocchia sono due bovi gibbosi... Alla sua destra trovasi Astarte, alla sinistra Mercurio...». La Diana Efesia, c'est Jupiter Héliopolitain entre deux taureaux bossus et avec les attributs des mains inversés: la torcia dans la main droite abaissée, c'est l'épi, et dans la main gauche levée, on trouve le fouet. L'inversion des attributs qu'on observe aussi sur d'autres intailles et qui est due, peut-être, à une erreur du graveur[1], laisse supposer que sur le modèle, Vénus se trouvait à la gauche de Jupiter et Mercure à sa droite comme sur l'intaille Kettaneh[2].

TURQUIE

323 Intaille dont le lieu de trouvaille, le matériau et les dimensions me sont inconnus. Pl. CXXVIII.

Musée d'Istanbul.

P. Perdrizet, *Rev. arch.*, 1903, II, p. 400, fig. 2; S. Ronzevalle, *Jup. Hél.*, p. 18s., pl. II, 6.

Cette intaille montre Jupiter Héliopolitain sous un aspect stylisé qui est loin d'être désagréable: tête en forme de globe surmontée d'un calathos en T; corps rectangulaire divisé en trois registres sillonnés chacun de quatre traits verticaux, parallèles et équidistants; deux taureaux minces et aux longues cornes comparables à ceux de l'intaille du Musée de Berlin[1]. Les attributs des mains sont inversés et au lieu des épis, le dieu tient ici dans la main droite un foudre à trois branches[2].

---

[1] Pour une autre explication de ce fait, voir *supra*, p. 207, n. 1.

[2] No. 198.

U.R.S.S.

324 Intaille dont la provenance, le matériau et les dimensions me sont inconnus[3]. Pl. CXXVIII.

Musée de l'Ermitage à Léningrad.

H. Thiersch, *Ependytes und Ephod*, p. 89, pl. V, 15.

Cette intaille groupe les images de Jupiter Héliopolitain, à gauche, et de sa parèdre, à droite. Le dieu est debout, entre deux protomes de taureaux bossus figurés de profil, mais avec la tête fortement tournée en avant. Un petit calathos surmonte une tête radiée laissant voir en bas, de part et d'autre du visage, une chevelure bouclée. La gaine, renflée de façon difforme dans la région des hanches, est partagée en six zones. Les bras chargés des attributs habituels sont étendus horizontalement, et cette position, si peu orthodoxe soit-elle, ne manque pas d'exemples[4]. On doit faire la même observation au sujet de la couronne radiée que trois autres intailles[5] donnent à Jupiter Héliopolitain.

Vénus Héliopolitaine est assise sur un trône, flanquée de ses deux sphinx. Elle est vêtue à la grecque et coiffée d'un petit calathos. Sa main droite est levée dans un geste de bénédiction et elle tient, dans la main gauche, des épis.

---

[1] No. 308.

[2] On ne peut parler de trois épis, car la tige est unique. Sur la substitution du foudre aux épis traditionnels ou même au fouet, voir *supra*, p. 204.

[3] Mes demandes de renseignement à ce sujet sont demeurées sans réponse.

[4] Cf. nos. 242 et 311.

[5] Mes nos. 156, 176 et 319.